
FILS DU DIABL
LES NUITS DE PARIS
...TÈRES.
LA FORÊT DE RENNES
TRIBU... SECRETS
...ONTAINE AUX PERLES
PAUL FÉVAL
ŒUVRES
Choisies

LES NUITS
DE PARIS

I

Paris — Société d'Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.).



nmoard de. Imp. Pupain, Faubg St Jacques, 35.

LES TROIS GÉNIES.

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL

LES NUITS DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS
LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48
Près le Luxembourg

INTRODUCTION.

SOMMAIRE.

Paris le jour. — Réveil de Paris. — Pauvre Marie ! Sa grandeur et sa décadence. – Économie du grand drame parisien.— LES TROIS FEUX D'ARTIFICE. — Les hauteurs de Montmartre. — La famille du garde national. — LES TROIS GÉNIES. — Plan de Paris nocturne. — Paris oriental. — Le faubourg Saint-Antoine. — Mazarin et la Grande Mademoiselle. — La place Royale. — Le Marais. — La Cité. — La rue Quincampoix. — HISTOIRE DU CHEVALIER DE SAULCY-LAGARONNAYS ET DE LA BELLE BARADÈRE. — Les agioteurs. — Les escrocs. — Lamalgue et Moutan. — Paris occidental. — Le temple de la Gloire. — Saint-Eustache. — HISTOIRE DE PIERRE DOMINÉ, LE BEDEAU, ET DE MAITRE ANTOINE BIDAULT, PROCUREUR AU CHATELET. — Un beau coup de mousquet. — La place de la Concorde et les Champs-Élysées. — La Croix-Mansard. — HISTOIRE DE FRANÇOIS DELAPALME, MAITRE EN FAIT D'ARMES. — Cinq beaux coups d'épée. — Une tradition celtique. — Dangers d'une forêt future. — Paris noyé.

I.

PARIS LA NUIT ! C'est là le grand drame, le roman sans fin, l'histoire mystérieuse que les vieux monuments racontent tout bas dans l'ombre ; c'est l'immense imbroglio de cette comédie amoureuse, gracieuse, terrible, ardente, de cette farce grotesque, de cette tragédie pleine de sang, qui se jouent : la comédie, sous les girandoles, toute gaie, avec le sourire alerte et la

gaillarde répartie, — la farce, aux lueurs de la chandelle ignoble, — la tragédie près de la rampe triste ou sous la flamme vacillante des réverbères.

Des épées, des poignards, le lâche couteau des bandits, — du velours, du satin, les diamants qui jettent leurs feux mystiques en gerbes dans les ténèbres, — la gaze aimée sur le sein pur des jeunes filles, — la dentelle jolie et perfide qui sert de masque, — le bal qui chante derrière les vitres éclairées, — l'ivresse qui hurle, la faim qui pleure.

L'amour heureux qui se cache et qui se tait.

Là-bas, à l'abri de ces rideaux jaunâtres, parmi l'odeur détestée de la pipe, des haillons et du vin empoisonné, des misérables se disputant avec des cartes sales, sur une table graisseuse, les quelques sous volés dans la journée.

Ici, M. le marquis d'Athènes, gentilhomme grec, opérant avec des cartes toutes neuves sur un tapis brossé parfaitement, se servant de fiches de nacre et de jetons d'or, mais volant plus impudemment que les pauvres diables, volant les dandys idiots, les prêtresses de Cupidon-négociant, les seigneurs à cravache, les duchesses à cigare, ce qui est œuvre pie, — mais volant aussi cette petite bête vicieuse qui est dans toutes les familles, qui ouvre un soir le pauvre secrétaire, et va jouer, et va perdre l'honneur de son père ou la vie de sa mère.

Car les philosophes l'ont dit, ainsi que les chansonniers entre deux vins : Il faut bien que jeunesse se passe !

Et comme jeunesse trouve à *se passer* dans ce beau Paris ! que ce soit sur les tapis moelleux des fiers salons ou dans la fange honteuse de la rue !

Jeunesse se passe, au gré des philosophes et des chansonniers. Les hôpitaux regorgent ; les prisons débordent ; la Morgue fait recette. Il faut que jeunesse se passe.

Jeunesse passée, selon le rit philosophique ou suivant le dogme

de la chanson (Et gai, gai, gai !), on va un peu au bagne, beaucoup à l'Hôtel-Dieu.

Mais de quoi se plaint-on ?

N'a-t-on pas bu ? n'a-t-on pas ri ?

Allons, belle jeunesse des goguettes parisiennes, lions crottés du Prado, nymphes enrhumées de la Grande-Chartreuse et de la Chaumière, courez chercher quelque vieux troubadour ayant rimé toute sa vie treille et bouteille, cueillez les roses fanées du Mont-Parnasse, prenez le buis de quelque cabaret, et du tout tressez une couronne pour le front de cet Orphée bourgeois qui regrette son bonnet de coton !

Dansez, jeunesse aimable ! Sablez le nectar frelaté ! Dévorez le gibier domestique !

Faites l'amour plus frelaté que le vin !

Jeunesse se passera. Vous deviendrez portière si vous avez été grisette ; vous deviendrez professeur, magistrat, médecin, si vous avez su porter le pantalon à carreaux et la casquette crâne.

Et vous aurez gardé assez d'intelligence, allez, pour être magistrat, professeur ou portière.

II.

Paris dort le jour.

Si Paris ne dort pas, il fait des affaires.

Le jour, Paris court, les mains dans ses poches, boutonné dans son paletot, serré dans son cachemire.

Le jour, Paris est tout pâle, tout fatigué, tout passé.

Il ressemble à ces vieilles coquettes que les novices et les provinciaux vont surprendre avant qu'elles aient eu le temps de mettre leur rouge.

Le jour, Paris est à son bureau ou à son comptoir, ou bien Paris est à sa toilette.

Il travaille à la Bourse; il escompte; il se rase; il déjeune d'une flûte au galop.

Il est brusque et porte le linge de la veille.

Il lit le journal, et Dieu sait que ce seul fait : *lire le journal*, suffirait à rendre une cité rachitique.

Il fait des factures; il les porte; il les paie.

Le jour, en un mot, Paris est un marchand ou un commis, — un coiffeur, — une femme en peignoir avec des papillottes sur la tête, et sur la joue des cosmétiques impurs.

La nuit, Paris est un grand seigneur.

Le marchand s'est fait gentilhomme; le commis tranche de l'artiste. — Le coiffeur a lavé ses mains, — la femme a ôté son peignoir, défait ses papillottes et purifié sa joue.

Le papillon brillant a remplacé la chenille.

L'aurore de Paris, c'est la chute du jour.

La nuit, Paris ne fait plus d'affaires, Paris s'amuse.

A moins que, dans quelque savant réduit, à la lumière discrète d'une lampe, à moins que Paris n'enfante une de ces œuvres qui traversent les siècles : Figaro ou Gil Blas, le Cid ou Athalie, l'Avare ou la Comédie humaine.

Car si, la nuit, Paris n'escompte plus, il pense encore.

La Bourse est fermée, les bureaux sont fermés, la chambre des représentants, cette boutique de phrases chinoises, est fermée.

Les théâtres s'ouvrent.

Le Diorama, le Panorama, le Navalorama, tout ce qui est affreux retombe dans le néant. — L'Opéra met le feu à son gaz et allume sa rampe féerique.

Paris s'éveille.

Paris sort de sa coque, frisé, pomponné, musqué, fardé.

En une seconde, l'obèse bourgeois s'est transformé en cavalier pimpant, la vieille coquette s'est changée en ingénue.

Il y a bien là-dessous quelques dents d'hippopotame, quelques

cheveux d'emprunt, beaucoup de pommade mélaïnocome, et d'énormes parties de blanc végétal, fait avec de purs minéraux.

Mais le soleil odieux n'est plus là pour montrer ces chers artifices.

Paris est beau ; il retrousse sa moustache luisante ; il effleure le pavé de son pied verni ; — il se balance, tout chargé de diamants, de plumes, de fleurs, au trot triomphal des grands chevaux de son équipage.

N'est-ce pas la nuit que Paris dîne et danse?

N'est-ce pas la nuit que Viardot, Alboni, Ulgade enfilent les perles de leurs chansons? N'est-ce pas la nuit que Ceritto ouvre ses ailes?

III.

Et tandis que le boulevard étincelle, tandis que les grands magasins rayonnent, étalant leur or et leurs cristaux éblouissants, — tandis que les chevaux piaffent à la porte des théâtres, — tandis que le champagne se frappe et que la truffe politique jette ses parfums provocants par la bouche des soupiraux, — tandis que le Paris brillant goûte à toutes les joies, essaye de toutes les ivresses, il y a un autre Paris qui a faim, qui a soif, qui a froid, qui souffre.

Ville magnifique et cité misérable!

Monstre dont la tête se couronne de perles et qui a ses pieds dans la boue.

Jouissances effrénées, douleurs sans bornes!

Tant qu'a duré la dernière lueur du crépuscule, là-haut, près de cette fenêtre ouverte sur les toits, une pauvre enfant, une noble fille, a fatigué ses yeux pour épargner la chandelle qui coûte un sou.

Ils sont rouges ses pauvres beaux yeux, rouges de lassitude et aussi de larmes.

La petite croisée referme ses châssis mal joints ; la chandelle s'allume ; la jeune ouvrière se remet au travail.

Au fond de la chambre, sur un grabat dur, la mère gémit tout bas.

Le père est assis, les bras tombants, la tête penchée, abruti par ce mal inouï : la misère.

Il n'a pas d'ouvrage.....

Mais c'est trop doux, ce tableau ! ce n'est pas assez parisien ! Ce n'est pas vrai.

La misère, à Paris, ne laisse pas ainsi les gens tranquilles.

On ne souffre pas comme cela tout uniment et paisiblement.

Figurez-vous plutôt le père ivre et la mère furieuse.

Figurez-vous la guerre éternelle de l'époux et de l'épouse, dans la mansarde nue.

C'est là le vrai ; c'est là l'horrible !

Des coups, sous les yeux humides de la pauvre enfant.

Des coups d'ongles, des coups de dent, comme si la haine dans le mariage faisait rétrograder la créature humaine jusqu'à la férocité des bêtes brutes, — des coups de couteau parfois.

Des imprécations, des injures hideuses.

Et l'enfant entre ces deux animaux féroces : son père et sa mère.

L'enfant qui aujourd'hui travaille encore, parce que Dieu a mis dans le cœur de la jeune fille un courage sublime.

Mais qui se lassera demain, hélas !

Et qui, après-demain, s'enfuira le cœur perdu, les yeux en larmes, la tête folle.

Et qui trouvera ce que l'on trouve toujours dans cette nuit de Paris, resplendissante et infâme : un abîme où tomber.

Faut-il la suivre après sa chute lamentable, cette enfant qui était un ange hier ?

Pour la suivre, le chemin est long, tortueux, coupé d'accidents bizarres. Ce chemin, toujours le même, traverse Paris entier.

Pour la suivre, il nous faut retourner d'abord vers les quartiers du luxe et des riants plaisirs. Car elle est belle, la jeune ouvrière. Pour sa virginité perdue, c'est bien le moins qu'un fils de famille dévore l'héritage paternel.

C'est si vite fait, et cela *passe* si bien la jeunesse !

Marie aura un corset de satin pour emprisonner sa taille souple et fine ; les blessures laides de l'aiguille se guériront au bout des jolis doigts de Marie.

Il ne faut pour cela que deux semaines d'oisiveté.

Marie aura des fleurs dans ses beaux cheveux blonds, un cachemire sur ses épaules, jadis si maigres.

Elle qui savait si bien sauver ses pauvres souliers des insultes du ruisseau, elle aura un coupé, bas sur roues, qui effleurera le pavé comme un traîneau moscovite.

Marie qui se tuait les yeux pour épargner la chandelle d'un sou, Marie mettra deux superbes lampes sur sa cheminée vêtue de velours.

Marie qui couchait sur la paille, auprès du grabat de sa mère, Marie aura un lit de Boule, merveille d'un art perdu, — un lit dont la seule valeur l'eût sauvée à tout jamais, alors qu'elle était honnête fille.

Qu'il est loin déjà, ce temps ! Il y a un mois que Marie a quitté la mansarde. Elle sait rire et sourire, boire du champagne frappé, bâiller aux Italiens, derrière son mouchoir brodé, sans que nul s'en aperçoive (et c'est le comble de l'art) ; elle sait la danse à la mode, que cette danse soit la polka, la mazurka, la redowa, la moskowiska ou la radetska. — Elle a déjà jeté deux tasses de porcelaine du Japon à la tête de son chasseur.

Aussi, M. le comte est fou d'elle.

Mais, un matin, monsieur le comte frappé en pleine poitrine par une lettre de change, meurt à la vie fashionable.

N'y a-t-il pas le baron, là, tout près?

O Marie! le bout de vos doigts est guéri; vous vous appelez madame de Saint-Théodoric; c'est un assez joli nom, Marie.

Mais du comte au baron, il y a déjà un pas, et ce n'est point un pas en avant.

Au contraire.

Le baron a dix ans de plus que le comte. Il y a dix ans, le baron fut ruiné comme le comte. Depuis ce temps, le baron s'occupe à ruiner les comtes qui arrivent.

Quand le baron a touché une femme, Marie, la femme perd cent pour cent.

Après le baron, c'est à peine si l'agent de change est possible!

Belle figure d'homme, pourtant, l'agent de change! Favoris anglais, mains blanches et grasses, bague au petit doigt.

La bague vaut quelquefois dix mille écus. — Vingt-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs quatre-vingt-dix-neuf centimes de plus que l'homme.

Et cependant l'homme vaut douze courtiers marrons qui valent chacun la douzième partie d'un marron d'Inde.

O Marie, après l'agent de change, vous glissez bien souvent jusqu'au réfugié italien!

Cela vous remet un instant à la mode, car le réfugié italien aime à se rendre utile aux dames; — mais il coûte bien cher.

Si cher que le Polonais, parfois, lui succède d'emblée.

Marie, Marie, où allez-vous!..

Où est votre chasseur, Marie? — Ne vous ai-je point rencontrée en voiture de louage?

Quelquefois, si c'est une année d'exposition des produits de l'industrie, un riche bonnetier de Rouen, un opulent Nantais, mar-

chand de sardines à l'huile, peut arrêter Marie sur la pente de sa perdition.

On a vu des bonnetiers de Rouen et des marchands nantais épouser Marie.

Mais c'est rare.

Et si Marie n'a pas cette chance-là, elle devient à coup sûr amoureuse d'un élève de l'école polytechnique.

Vous pensez bien que c'est le coup de grâce.

Après l'élève, abruti par l'étude acharnée des mathématiques, Marie ne peut plus appartenir qu'à un tambour de la garde nationale.

Elle est déjà bien près de son ancien domicile.

Un étudiant en médecine l'y ramène ; — mais comme elle est changée, la pauvre Marie ! C'est tout au plus si elle brille encore parmi les douteuses constellations du quartier latin.

Un pas encore et la voilà au niveau du sol, honorée de l'amour d'un agent de police.

On peut descendre plus bas.

Voici venir Polyte, l'homme à la blouse débraillée, qui vit de coups de poing sur l'œil et de pain dur arrosé d'eau-de-vie.

Polyte, l'orgueil et la terreur des hôtels où *on loge à la nuit !*

Polyte qui a vu Brest, Rochefort et Toulon, — Polyte, le Rob-Roy parisien.

Le coquin ignoble jusqu'à la poésie, laid jusqu'à la terreur.

Marie est la maîtresse de Polyte, qui se charge de la *faire respecter.*

Écoutez ! on peut descendre plus bas encore. Oui ! plus bas que Polyte ! Croyez-le, je vous le dis.

Il est à Paris de mystérieux cloaques où la même boue fermente depuis des siècles, — des sentines noires, infectes, profondes, qui défient l'impudeur du pinceau et l'effronterie de la plume.

Des enfers où la fange desséchée ne se délaie qu'avec du sang !

Si Marie ne meurt pas en chemin, Marie descend jusqu'au fond de ce Tartare.

Et c'est là qu'elle meurt, brûlée d'alcool ou tuée par un coup de pied de forçat, la blonde Marie, le pauvre bel ange de la mansarde, qui travaillait de si grand cœur!

Si la mère de Marie lui avait enseigné le nom de Dieu, peut-être que Marie serait encore dans la mansarde honnête.

Mais les philosophes et les chansonniers ont rendu païen le peuple de Paris.

La mère de Marie ne savait plus le nom de Dieu.

IV.

De la Chaussée d'Antin opulente aux misères du faubourg Saint-Marceau, de la noble rue de Varennes à la barrière du Trône, du Roule, cette patrie des élégances diplomatiques, jusqu'aux bouges hideux du quartier Saint-Jacques, quelle variété prodigieuse d'aspects, de faits, de passions et de physionomies!

Que d'événements multiples et reliés cependant par une foule d'invisibles nœuds! Que de drames noués contemporainement et dont les intrigues diverses se croisent et se compliquent!

Marie, tenez, Marie, cette *chose* qui traverse tous les jours la profondeur entière de notre civilisation, depuis la première couche jusqu'à la dernière, comme un caillou, sollicité par la loi de gravitation, tombe nécessairement au fond de l'eau, — Marie, ce type éternellement misérable qui passe, dans nos mœurs, comme un véritable objet de consommation, et qui s'use à l'instar de tout autre objet matériel: chemise, paire de bottes ou chapeau Gibus, — Marie n'est-elle pas le lien fatal qui unit le sommet à la base? M. le comte, l'illustre dandy, à Polyte, l'ignoble coquin?

Notez que les vieilles bottes et les vieux chapeaux de M. le comte,

suivant exactement la même route que Marie, et obéissant à la même loi mystérieuse de gravitation, arrivent aussi jusqu'à Polyte, qui est ainsi l'héritier fatal de M. le comte.

Cela est réglé dans l'échelle parisienne, qui ne se refait pas tous les jours.

Des pieds et de la tête de Polyte, les bottes et le chapeau de M. le comte ne font qu'un saut dans la hotte du chiffonnier, qui est le pendant de ce cloaque où finit la pauvre Marie

A Paris, tout s'enchaîne ainsi d'une manière normale et nécessaire.

Paris est un, par cette raison qu'il est le diminutif, le résumé, la réduction complète et rigoureusement exacte du monde, et que le monde est un. Il n'y a en cet univers de parfaitement UN que le monde et Paris.

Partout ailleurs vous trouverez des lacunes qui constituent des séparations forcées. Il manque un ou plusieurs éléments.

Paris, possédant tout, ne manque de rien, comme disait ce grand logicien, M. de la Palisse. En conséquence, point de lacune possible.

L'échelle des êtres y possède tous les échantillons créés. C'est un grand corps que ce Paris, un corps où la vie circule comme dans nos propres veines.

M. le comte est un des cheveux qui ornent le front du colosse ; Polyte est un des durillons qui démangent la plante de ses pieds. Or, M. le comte s'en va ; Paris devient chauve : mais quel grand pédicure nous débarrassera de Polyte ?

V.

En sorte que les mille drames qui emmêlent à la surface de Paris leurs millions de péripéties tendres ou amères touchantes ou terribles, ne sont qu'un seul et même drame.

Du faîte élégant et brillant jusqu'aux atroces profondeurs où plonge à peine l'œil ouvert de la police, c'est le même être, ce sont les mêmes veines et le même sang.

Il faut donc embrasser Paris d'un seul et hardi regard pour le bien connaître.

Mais ce n'est pas tout.

De même que l'enfance humaine devient jeunesse, la jeunesse virilité, la virilité vieillesse, et la vieillesse caducité, sans qu'il y ait mutation d'individu, sans que l'enfant, l'adolescent, l'homme et le vieillard cessent d'être une seule et même personne ;

De même, le Paris enfant de César, le jeune Paris de Charlemagne, le Paris viril de Louis XIV, et le Paris un peu vieilli déjà de Louis-Philippe forment une entité indivisible, une seule et même vie qu'il faut écrire d'un jet.

Et si vous multipliez le nombre fantastique qui désignerait les faits contemporains, comiques ou tragiques, — *les actions*, — les drames en un mot, par cet autre nombre plus certain qui traduirait la succession des âges et additionnerait les unités de temps, si, dis-je, votre esprit pouvait combiner cette opération prodigieuse, tâchez d'entrevoir à quel résultat vous arriveriez!

Et quelle féerie sans nom se jouerait, en des milliards de tableaux changeant à vue, sur ce merveilleux théâtre, l'enceinte parisienne !

Un jour, l'idée nous est venue de soulever un pan du rideau de cette immense scène, et nous avons commencé ce livre : *les Nuits de Paris.*—Que d'autres fassent le drame tout entier ; nous avons, nous, assez de quelques scènes.

VI.

C'était un soir de fête publique, — royale ou républicaine, — cela importe peu.

Les affiches officielles, apposées sur tous les murs de la ville, annonçaient que trois feux d'artifice seraient tirés en même temps, le premier sur la place de la Concorde, le second à l'Observatoire, le troisième à la barrière du Trône.

Trois feux d'artifice ! triple aubaine, triple joie pour tout cœur ami sincère des fusées et des chandelles romaines !

Je suis de ces cœurs naïfs. Tout ce qui brille me plaît et m'attire.

Dès le matin, je me disais :

— Irai-je aux Champs-Élysées, voir les nobles soleils de l'aristocratie ?

— Irai-je à la Bastille, voir les serpenteaux populaires ?

— Irai-je au Luxembourg, voir les étoiles pédantes et les billevesées fumeuses des portiers de l'Université ?

La tristesse me gagnait, tant c'est une chose pénible que l'embarras du choix, lorsqu'il me vint une de ces idées belles et grandes qui sauvent les situations les plus périlleuses.

Une de ces idées que les hommes d'État ont par centaines, mais toujours trop tard!

Je m'écriai, au milieu du boulevard de Gand, où je me livrais à ces méditations fécondes :

— Je verrai les trois feux d'artifice !

Et aussitôt je m'élançai dans un fiacre fondé depuis deux cents ans, et dont les deux coursiers vous avaient un air d'épopée qui datait manifestement de l'Empire.

Le cocher fouetta ces débris d'un autre âge, et nous partîmes pour la barrière Rochechouart.

Les deux quadrupèdes invalides prièrent leur maître de s'arrêter au bas de la montagne. Ils firent cela noblement, en toussant comme un distique impérial.

Le cocher reçut son salaire, et je gravis le petit chemin escarpé qui, laissant le Château-Rouge à droite, conduit au télégraphe de Montmartre.

Impossible de mieux choisir sa place pour contempler *Paris la nuit !*

Paris est là, sous vos pieds : c'est un fait de toute évidence. Un fait également incontestable, c'est que la nuit vous entoure. — Seulement la nuit vous empêche de voir Paris. Sans cette circonstance, tout irait bien.

Cependant, il ne faut rien exagérer. Si l'on ne voit pas Paris, on voit son ombre, et son ombre est bien quelque chose.

C'est un spectre géant, un fantôme qui se drape dans un large manteau de brume.

Et de même que ces aventuriers de nuit, enveloppés dans le manteau couleur de muraille, avaient beau se cacher, avaient beau dissimuler leurs gestes et leur démarche ; de même que l'œil jaloux de Géronte ou de Bartholo les reconnaissait toujours ; de même notre grand Paris, voilé par son brouillard, laisse passer çà et là quelque trait saillant de sa physionomie monumentale.

On le reconnaît sans le voir.

On le devine au profil perdu d'une tour, à la courbe historique d'un dôme égaré au lointain.

A mesure que je gravissais le sentier à pic, j'entendais de tous côtés autour de moi des voix joyeuses qui parlaient marrons, saucisses, feux de couleur, serpenteaux, pétards, étoiles, enfin le pur langage de la pyrotechnie populaire.

Montmartre a le vin gai. Montmartre était à son balcon après boire. Montmartre avait eu la même idée que moi.

La route était ardue. Sur le tertre, à chaque pas on rencontrait un obstacle humain. Les familles de la banlieue aiment à s'asseoir par terre ; c'est leur goût.

Trébuchant à chaque enjambée, tantôt contre un garde national établi, tantôt contre son épouse, mère d'une grande quantité d'enfants, j'arrivai cependant au sommet de Montmartre.

La nuit était noire comme de l'encre.

Paris disparaissait complétement dans les ténèbres, et les points de repère que nous avons indiqués tout à l'heure se noyaient dans ce brouillard chronique, composé, dit-on, de la fumée des cheminées et des haleines des citoyens poussifs.

On ne voyait rien, sinon çà et là quelques réverbères voisins, dont la lueur rougeâtre brillait sans éclairer les objets environnants.

Le tertre lui-même était entouré de l'obscurité la plus absolue. — De temps à autre, seulement, le garde national établi frottait une allumette chimique contre le talon de sa botte, économiquement ressemelée. Il approchait la flamme de sa pipe, et l'on pouvait voir, dans un rayon de quinze mètres, trente autres gardes nationaux, également établis, avec leurs trente épouses et leurs trois cents héritiers.

De ces ténèbres, mille conversations s'élançaient. Le peuple le plus spirituel de l'univers s'entretient toujours de la pluie et du beau temps, de la supériorité du veau sur le mouton, du talent de mademoiselle Lodoïska, artiste de café chantant, et du dernier ballon qui a enlevé des jeunes personnes habillées en divinités de l'air.

Paris ne sort jamais de là.—A moins, toutefois, que Paris ne parle politique.

Et alors, bouchez-vous les oreilles, car Paris ne parle politique qu'à l'aide de *son journal*.

Le journal est saugrenu, assurément; mais la manière dont Paris le traduit pour l'usage de ses entretiens politiques dépasse toute vraisemblance. C'est du haut burlesque.

Par-dessus les conversations enchevêtrées, on entendait quelques chansons de M. de Béranger, des airs de mirliton, les cris d'Adolphe, les vagissements de Célestine. (Ce sont les *deux derniers* du garde national.)

Enfin, on n'était pas très à son aise sur cette butte Montmartre,

beaucoup trop fréquentée, et je commençais à regretter la belle nuit du boulevard, lorsqu'un rapide rayon traversa les ténèbres.

Un monde, un véritable monde sortit de cette nuit.

Je ne parle plus ici de la butte Montmartre, qui contenait en effet un monde, mais un monde assez laid. — Je parle de Paris, jaillissant tout à coup hors de sa nuit et montrant son plan fier, jalonné d'innombrables monuments.

Paris, la ville souveraine, Paris de pierre, de fer, de marbre, qu'il ne faut jamais confondre avec Paris humain, avec Paris marchand, lions, gamins et lorettes.

Paris, qui a vingt siècles d'âge, et qui grandit encore.

La cité magnifique et gaie, la cité rieuse et grandiose.

Paris, l'amour des rois, l'amour du peuple ; — Paris, le paradis des femmes jolies, l'arène des hommes forts.

Le grand cirque des lutteurs de l'intelligence !

Paris de Jules César, — Paris de Charlemagne, — Paris de saint Louis, de François Ier, d'Henri IV, — Paris de Robespierre, — Paris de Charles X !

Paris de Notre-Dame et du Louvre,—Paris de la colonne tant admirée, tant raillée, — Paris de la Bastille morte et des Tuileries immortelles !

Paris, le grand, le beau, l'admirable !...

VII.

Ce rayon, rapide et vif comme un éclair du ciel, c'était le feu d'artifice qui s'allumait à la place Louis XV, montrant au loin la Chambre des représentants, blanche et pâle, en tête de la ligne des quais, derrière les arbres des Champs-Élysées.

Une seconde après, un autre rayon, plus lointain, s'élançait de

la barrière du Trône, et mettait une étincelle au front doré du génie de la place de la Bastille.

Enfin, un troisième rayon, s'allumant juste en face de Montmartre, éclaira Paris à revers et détacha la silhouette sombre des monuments de la vieille ville.

C'était un spectacle étrange et symbolique.

Les symboles que l'on cherche laborieusement, vous pouvez en faire fi.

Mais les symboles qui sautent aux yeux et saisissent l'esprit de force, il faut bien les accepter.

Ces trois points soudainement illuminés, qui les avait choisis?

Le *Hasard*, ce sobriquet que l'on donne à Dieu.

Eh bien ! le Hasard avait fait ici un choix solennel et plein d'enseignements.

C'était comme une révélation éblouissante des trois forces vives de la cité.

C'était aussi comme une menaçante manifestation des trois antagonismes d'où naquirent tous nos malheurs.

VIII.

Là-bas, à la barrière du Trône, ce flambeau qui s'allume, c'est le flambeau du peuple.

Du peuple fort, courageux, résigné, — rude en sa vertu jalouse — mais simple, et livrant toujours son ignorance aux lâches suggestions des rhéteurs.

Ce flambeau éclairait le faubourg Saint-Antoine, la citadelle des batailles populaires, le faubourg Saint-Antoine, au bout duquel était la Bastille, — le faubourg Saint-Antoine, qui eut son pavé rougi de tant de sang, depuis celui du prévôt Étienne Marcel, au

quatorzième siècle, jusqu'à celui de Denis Affre, archevêque de Paris, au dix-neuvième.

Ce flambeau éclairait l'Hôtel-de-Ville, qui est le Louvre des révolutions, et toute cette portion de Paris populeuse, pauvre, laborieuse, qui est à la fois la cheville ouvrière et la première victime de ces mêmes révolutions.

IX.

De l'autre côté, cet autre flambeau, plus brillant, plus riche, cet autre feu d'artifice qui resplendissait au front de Paris occidental, c'était le flambeau de la bourgeoisie opulente qui, comme le monstre de l'Apocalypse, a dévoré la noblesse et les rois.

Il s'allumait, ce flambeau, le plus fier de tous, sur la place même où la bourgeoisie dressa l'échafaud de Louis XVI.

Il éclairait la route royale où le monarque de la bourgeoisie, Louis-Philippe, emmenait naguère ses fils nombreux, tous beaux, tous bons, tous fiers, jeunes et braves, aux fêtes intimes de son palais de Neuilly.

Il égarait quelques lueurs jusqu'au détour de ce chemin de la Révolte, où le duc d'Orléans, le plus brave et le plus beau de ces princes, tomba un jour, foudroyé par le sort.

Il éclairait, non loin de là, le fronton napoléonien de l'Arc de l'Étoile,

Et les Champs-Élysées, patrie du sport parisien, — et le palais blafard de l'Assemblée législative, — et la Madeleine, merveille des merveilles bourgeoises.

Il éclairait l'Élysée Bourbon, habité par un Bonaparte, et le palais des Tuileries, veuf de trois dynasties.

Il éclairait la Chaussée-d'Antin, blanche cité des écus, paradis des gloires bourgeoises, parterre où croissent les fleurs israé-

lites, guérets où l'usure légale récolte ses sinistres moissons ;

Et la Bourse, ce tripot qui a fait peur aux premiers jours de la République ;

Et le Palais-Royal, ce larmoyant coquin de granit qui pleure toujours ses cardinaux, ses princes constitutionnels et bons pères de famille, — ses maisons de jeu fermées, — ses lupanars assainis, — et les nymphes demi-nues qui émaillaient ses impudiques jardins ;

Le Palais-Royal, autour duquel toutes les hontes de la haute ville se pressent comme une vivante et hideuse ceinture.

Les rayons de ce deuxième flambeau allaient contre les rayons du premier, comme l'or va contre la misère, — comme la bourgeoisie usurpatrice va contre le peuple qui marche à la conquête du bien matériel.

Il éclaire aussi, ce flambeau, le faubourg Saint-Germain. — Mais le faubourg Saint-Germain, c'est la *Belle au bois dormant*, qui dormira juste cent ans.

On parlera de lui quand il s'éveillera.

X.

Enfin, entre ces deux incendies, un autre incendie encore ;

Un feu d'artifice que j'apercevais à travers la brume amassée ;

Un flambeau qui était sombre, fumeux, et qui n'apparaissait au milieu des deux autres que pour gêner leurs effets.

Cela si véritablement que ce flambeau empêchait de voir le centre de la ville, Notre-Dame et le Palais de Justice, Saint-Eustache, Saint-Méry, toutes les merveilles de Paris antique.

Il jetait une lueur douteuse, une lueur avare, comme celle qui tombe de la lampe du croque-bouquins, sur la Sorbonne, sur l'Observatoire, sur les colléges et sur le Panthéon.

Il semblait faire, le malheureux, des efforts insensés pour percer la brume, mais la brume s'acharnait autour de lui ; la brume le noyait; la brume se posait sur ses flammes vaincues, comme un immense éteignoir.

Vous eussiez dit, s'il est permis de comparer les choses immatérielles à la matière, vous eussiez dit le pauvre esprit d'un pauvre philosophe, éperdu, égaré, submergé dans le noir brouillard des systèmes.

XI.

A regarder longtemps les mêmes objets, vous le savez, l'œil s'éblouit et la pensée s'égare.

Il m'arriva quelque chose d'étrange, à moi qui ne suis ni très-mystique ni trop rêveur.

Au beau milieu de la foule éminemment prosaïque qui m'entourait, à dix pas du garde national établi, de son épouse et de ses huit enfants, parmi les cris de joie d'Adolphe et les vagissements de Célestine, j'eus une véritable hallucination.

Mon Dieu ! oui. Et à tout prendre, personne n'est à l'abri de dormir debout une fois en sa vie.

La plupart du temps, ce phénomène a lieu dans les tribunes de l'Assemblée ou dans les salles qui servent de théâtre à MM. de l'Université. Moi, cela m'arriva sur la butte Montmartre.

Je vis tout à coup Paris se rétrécir, se condenser, en quelque sorte, à ce point qu'il ne restait sous mes yeux que les points culminants et les monuments caractéristiques.

La place de la Bastille donnait la main à Notre-Dame qui touchait le Panthéon qui touchait lui-même le Palais-Bourbon et la place de la Concorde.

Et sur ce Paris, résumé ainsi, trois génies planaient à tire d'ai-

les, secouant trois torches étincelantes, — qui n'étaient autres que les trois feux d'artifice. transformés dans mon rêve.

Dieu nous garde d'aucune allusion politique, au début de ce livre qui ne contiendra pas une seule ligne de politique !

Mais il faut bien que je dise mon rêve.

Ils volaient, ces trois génies, vers un point commun qui semblait être le centre de Paris.

C'était comme s'ils eussent voulu arriver chacun le premier au cœur de la cité, afin de s'emparer de ce cœur et d'être le maître.

Tout en allant, ils se menaçaient du regard et leurs torches, secouées, remplissaient l'air d'étincelles.

Le premier, celui qui venait du faubourg Saint-Antoine, portait une épée avec sa torche. Peut-être avait-il pris en passant les chaînes brisées du génie de la Bastille.

Son visage était rude. Sa torche lançait de rouges éclats.

La peau dure et calleuse de son corps avait à peine un voile grossier. — De ces haillons, sortait le manche sournois d'un poignard.

Le second génie, celui qui passait sur la chaussée d'Antin, avait une bien meilleure tournure.

Il ne portait point d'épée, mais bien quelque chose qui ressemblait à un portefeuille de courtier.

Sa figure était douce, souriante, — un peu plus même.

Cette figure, en effet, provoquait comme le visage des prêtresses de Vénus.

Et je crois vraiment que ce génie était une femme.

Homme ou femme, c'était un génie merveilleusement habillé d'argent, d'or et de pierres précieuses. Sa ceinture entr'ouverte laissait tomber des louis et même des actions de divers chemins de fer

Mais, par un mécanisme réellement miraculeux, sa ceinture flottante avait des griffes au lieu de franges. — Ces griffes rattra-

paient au vol les louis et les chiffons avec d'autres louis et d'autres chiffons que le génie n'avait point laissé tomber.

Je vis là une mise en scène très-adroite de la définition du mot: *Industrie.*

XII.

On ne pouvait pas être très-rassuré par l'aspect de ces deux premiers génies.

L'un portait en effet les attributs que les poètes donnent à l'*Envie*, avec quelques autres colifichets empruntés à la *Discorde* ; l'autre me paraissait porter la défroque complète de la *Corruption.*

C'était assez sinistre.

Il y avait, du reste, à la question ce côté consolant, savoir : que Paris vit depuis de longs siècles sous la menace de ces deux génies.

Il en est fort malade, — et il y a de quoi, —mais il n'en meurt pas.

Quels que fussent leurs desseins, ces deux génies d'ailleurs avaient chacun sa beauté fatale.

Celui qui portait la torche et l'épée était fort.

Celui qui semait de l'or sur sa route était brillant et gracieux.

Mais comment vous dire ce qu'était le troisième? celui qui venait des écoles?

Imaginez un génie balançant sur des ailes, faites avec de vieilles plumes d'oie, usées par des écoliers de huitième, un corps d'appariteur éreinté.

Un corps osseux, mal bâti, bossu, terminé par des jambes cagneuses, portant au bout d'énormes pieds plats.

Sur ce corps, une face jaune, ornée de lunettes rondes sur un nez corvin qui tombe dans une bouche édentée.

Le tout habillé de cette souquenille noire qui est le manteau de la Philosophie.

Il n'a pas d'épée, ce génie ; il n'a pas d'or non plus ; il n'a qu'une énorme liasse d'almanachs dont il menace sans cesse les maisons sur son passage.

Il va au hasard, poussant des cris de chouette. — Quand il passe au-dessus de la croix des églises, il hurle comme le diable pris dans un bénitier.

Dieux immortels ! pensais-je, à la vue de cet effroyable animal ; — donnez-nous la Discorde sanglante... donnez-nous la honteuse Corruption... mais délivrez-nous de ce professeur !

XIII.

Car ce génie était un professeur !

Je l'avais deviné à sa bouche humide de fiel, à son regard venimeux et aux contorsions qu'il faisait en passant devant la croix des églises.

Et ce professeur a fait plus de mal, lui tout seul, dans la succession des âges, que le génie de la révolte et que le génie de la richesse criminelle.

Car ce professeur, spéculateur effréné, malgré sa constante misère, envenime à la fois l'instinct corrupteur de la richesse et l'instinct jaloux de la souffrance.

Si les deux autres génies ont brisé les trônes terrestres, celui-là a perdu ses dents venimeuses à vouloir mordre le trône de Dieu.

Regardez-le bien : c'est le docteur pharisien qui dressa au Calvaire la croix de Jésus-Christ.

C'est le bonnet fourré de l'université athée.

C'est le bavard brouillon et impur qui a jeté son cri de chacal

dans toutes nos batailles intestines, trouvant qu'il n'y avait jamais assez de sang, jamais assez de larmes!

C'est le philosophe qui enlève au peuple malheureux son dernier espoir avec sa dernière croyance ; — le même philosophe qui abaisse devant le puissant la suprême barrière, qui brise le dernier frein et jette la bride sur le cou de la passion brutale.

Le philosophe *hardi* qui passe sa vie entière à braver le ciel, quitte à toucher la terre de son front livide d'épouvante, et à crier : Grâce! grâce! grâce! quand vient l'heure de la mort.

XIV.

Pauvre Paris! pauvre beau Paris! voilà donc les astres qui t'éclairent!

Le Meurtre impie et dénaturé, la Corruption infâme sous ses voiles d'or, le Sophisme déicide!

Heureusement qu'à tout prendre, ceci n'était qu'un rêve.

Je voudrais gager que ni le garde national établi, ni son épouse, ni aucun de ses quatorze enfants, — car il en a quatorze, et non pas huit, comme nous l'avions dit par suite d'une regrettable erreur, — je voudrais gager qu'aucun membre de cette famille intéressante n'a vu seulement le bout du nez d'un de mes génies.

Ces trois torches fantastiques n'existent pas le moins du monde.

Le faubourg Saint-Antoine est calme ; la Chaussée-d'Antin est honnête; l'Université n'adore ni Jupiter, ni Mercure, ni le dieu nerveux des jardins.

XV.

Cependant les trois feux d'artifice s'étaient éteints.

La foule babillarde et rieuse s'écoulait avec lenteur.

Bientôt le silence s'établit sur la colline de Montmartre, et l'on put entendre ce murmure sourd, vaste, profond, qui monte incessamment de la grande ville.

Ils ont eu raison, ceux qui ont comparé ce bruit, fait de mille bruits, ce bruit sans fin, inarticulé, indéfinissable, au murmure lointain de l'Océan.

C'est le souffle de l'immense capitale que l'on entend ainsi respirer, dans la veille comme dans le sommeil.

Et comme le souffle de toute créature est plus sonore dans le sommeil, on entend mieux, la nuit, la respiration du géant.

J'étais seul sur l'herbe malade que laissent croître le sable et la terre glaise de Montmartre. Il n'y avait plus un seul garde national, plus une seule épouse, plus un seul héritier.

Les voleurs, qui fréquentent volontiers, dit-on, ces lieux déserts, étaient absents et fêtaient dans les poches des promeneurs du boulevard l'anniversaire patriotique.

Montmartre lui-même, son maire, son conseil municipal, les employés de son télégraphe, Montmartre tout entier était descendu à Paris

J'aurais pu rêver là toute la nuit sans être éveillé, si le chien du télégraphe, étonné de voir un simple particulier rester en ces lieux après le départ de tant de gardes nationaux établis, ne m'eût aboyé les plus grossières invectives.

Je levai les yeux pour m'orienter dans ma retraite, et un spectacle tout nouveau s'offrit à mes regards.

La nuit était toujours aussi noire que peut l'être une nuit nuageuse et sans lune, mais Paris se trouvait éclairé par une sorte de rayonnement propre, comme les vers luisants, ou ces poissons phosphorescents qui scintillent à la crête des vagues.

Il n'y avait plus là rien de fantastique, ni torches, ni génies : c'était tout uniment la lueur des réverbères qui s'ajoutait à l'éclat des illuminations.

Pendant que je rêvais, on avait mis le feu aux lampions, aux verres de couleur, aux becs de gaz, et Paris sortait une seconde fois de ses ténèbres.

Vues de Montmartre, les illuminations de Paris n'éblouissent pas beaucoup le regard; mais les réverbères, espacés symétriquement, tracent des lignes, et, avec un peu de bonne volonté, les lampions aidant, on peut reconstruire le plan complet de la grande cité.

C'est alors *Paris la nuit* dans toute la force du terme.

De grandes flaques noires, coupées par des lignes faiblement lumineuses, — quelques points brillants sur le fond sombre. — Quant au contour général et géographique, l'œil le cherche en vain, mais l'esprit le devine.

Et, au bout de quelques minutes d'attention, tout cet ensemble se dessine; les formes vagues prennent un corps arrêté; les divisions principales de Paris se montrent...

Pas beaucoup, répétons-le. Paris la nuit, vu d'ensemble, est toujours un colosse fort mystérieux.

Mais est-il besoin de toucher au doigt les choses? Thomas fut puni pour son incrédulité et messieurs de l'Observatoire parlent de la lune comme s'ils y passaient annuellement leurs vacances.

D'ailleurs, comment faire? aller de boulevard en boulevard et regarder Paris pièce à pièce, comme un pleutre? Courir de la porte Saint-Martin à la montagne Sainte-Geneviève, et de l'Odéon au Garde-meuble, — les pieds dans la boue, — ou l'âme et le corps dans cette boîte ignominieuse que l'on appelle un fiacre?

Jamais! Les choses vues ainsi d'en bas perdent leur prix. Nous aimons mieux voir un peu moins et voir d'en haut.

XVI.

Du pied du télégraphe, la seule ligne qui soit marquée éner-

giquement dans le plan noir de Paris, c'est le faubourg Montmartre, prolongé par la rue du même nom, le Pont-Neuf, la rue Dauphine et la rue d'Enfer.

Ces diverses voies, qui ne se font pas suite exactement l'une à l'autre, mais qui continuent la même direction, s'aperçoivent en parfait raccourci.

L'œil ne perd pas un seul de leurs réverbères. La série lumineuse, formée par leur parcours, divise dès l'abord Paris en deux moitiés dont l'une va finir à Bercy, tandis que l'autre confine à Grenelle et enveloppe les hauteurs de Chaillot.

De quelque façon que l'on considère cette division, elle est à la fois naturelle et logique.

La moitié orientale, c'est le vieux Paris ; la moitié occidentale, c'est le Paris neuf, élégant, fardé de plâtre, sculpté dans le biscuit, le *West-End* parisien, la demeure de toutes les aristocraties.

A part Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Germain-des-Prés, le Louvre et les Tuileries, déjà bien modernes, cette vaste portion de la ville date d'hier, tous ses monuments affectent un style plus ou moins grec. La colonne ordonnée y domine ; le portique y abonde.

La Bourse ressemble à la Madeleine.

Dans la portion de l'est, au contraire, dans toute cette partie qui s'étend à gauche de notre principale ligne de démarcation, ce qui domine, c'est l'art ancien, l'art français ou si mieux vous aimez, l'art barbare, car il est évident que ce nom de *gothique*, donné à l'art splendide qui édifia nos cathédrales, est une pure et simple injure, inventée par les fanatiques du corinthien, du dorique et du composite.

Qu'il soit appelé sarrazin, espagnol ou chinois, cet art, qui exalte l'imagination et pousse l'esprit vers les contemplations mystiques, est l'art religieux par excellence ; ces vilains tas de pierres

qu'on nomme Saint-Vincent-de-Paul, Notre-Dame-de-Lorette et autres ne feront jamais oublier Saint-Séverin ni la Sainte-Chapelle.

Toute cette portion de l'est est couverte, à son centre, d'édifices, vieux comme la ville elle-même ; toute cette portion, illustre et populaire, est chargée de grands souvenirs.

Paris, le noble Paris civique et royal, n'a rien à faire avec les maisons de chaux de la rue Laffite. Paris est tout entier hors du voisinage des boulevards fashionables. Paris des princes et du peuple n'a jamais senti le cigare insolent de nos lions, fils de manants.

A tout seigneur tout honneur.

Commençons par le Paris national, par le Paris qui contient l'Hôtel-de-Ville et le palais de Charlemagne, et Notre-Dame et l'hôtel Saint-Paul, et le château des Tournelles, auprès duquel le Louvre n'est, après tout, qu'un parvenu.

Et la place Royale, auprès de laquelle le faubourg Saint-Germain n'est qu'un vilain, *savonné* fraîchement.

XVII.

Un point blanc qui se répercute faiblement au ciel chargé de vapeurs, indique la place du Trône, illuminée.

Les magistrats municipaux de la ville de Paris firent élever en ce lieu, vers l'année 1650, un *trône* monumental, pour l'entrée solennelle de Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, et de son époux, Louis XIV.

Cette place reçut son nom des belles cérémonies qui eurent lieu autour de ce trône,

Cent trente-trois ans plus tard, — à la place même où s'élevait ce trône de Louis de Bourbon et de Marie-Thérèse d'Autriche.

la guillotine s'élevait et entassait, en quelques jours, plus de cinq cents têtes coupées.

Mais la vaillance parisienne purifia ce lieu des souillures de la Terreur; la barrière du Trône fut, en mars 1814, le théâtre d'un de ces combats de géants que la garde nationale soutint contre les troupes russes.

Nous avons dit plus haut que, de tout temps, ce côté de Paris fut le berceau des guerres civiles, des insurrections et des sanglantes batailles.

Alors que le faubourg Saint-Antoine n'était encore qu'une route bordée de vieux arbres, alors que l'enceinte de Paris s'étendait à peine jusqu'à la Bastille, ces cohortes au courage indomptable, mais aveugle, qui poussent le premier cri de la lutte populaire, ne pouvaient descendre de si haut. — Elles sortaient du Paris bas et pauvre qui avoisinait les rives de la Seine, dépourvues de quais. Elles venaient derrière l'hôtel Saint-Paul, par la rue du Petit-Musc, par la rue des Jardins.

Elles massacraient le prévôt Marcel sous les murailles mêmes de la Bastille.

Elles envahissaient par trois fois le palais de Charles VI.

Elles arrivaient, ardentes et vaillantes, à la suite d'Armagnac ou dans les rangs de Bourgogne, frappant sans savoir, mais frappant toujours fort.

Et quelque soir, au temps où l'Anglais tenait la capitale de la France, elles s'élancèrent furieuses, ivres de patriotisme et de colère, — des hommes, des femmes, des enfants, — avec des bâtons, des couteaux et des torches, — elles s'élancèrent, ces cohortes en guenilles, et la rue Saint-Antoine fut jonchée de cadavres habillés de fer!

Tout Paris s'était rendu déjà aux soldats victorieux de Henri de Béarn, que la porte Saint-Antoine tenait encore.

C'est la zone guerrière. On dirait que, par une initiation mystérieuse, le pauvre ouvrier de ces faubourgs apprend en naissant l'art funeste des batailles civiles. Des volumes suffiraient à peine pour nombrer les traits de courage épique, de prodigieuse vaillance qui s'accomplirent obscurément dans ces rues sombres

Que Dieu guide désormais ce magnifique héroïsme du peuple parisien contre les ennemis de la France!...

Ils étaient là, tristes et muets, les restes décimés des ligueurs.

Il y avait quelques armures d'acier parmi beaucoup de haillons

Et c'étaient toutes figures pâles, amaigries, souffrantes, — mais énergiques.

Quand on vint leur dire que Paris s'était rendu, Cormiaux, le mendiant boiteux qui avait perdu son bras droit à la porte du Temple, leva son bonnet sale et cria :

— Vive la Ligue!

Le peuple répéta :

— Vive la Ligue!

Mais les gens vêtus d'acier songeaient déjà à faire leur soumission.

C'étaient de bons bourgeois pour la plupart.

Il y eut tout à coup un singulier mouvement.

Derrière les maisons, dans les allées, à l'abri des ormes de l'enceinte intérieure, les cuirasses tombèrent et se changèrent en pourpoints. — Les salades firent place aux honnêtes et paisibles chaperons.

Hector était redevenu M, Potard, marchand chaussetier ; Achille avait nom maître Branchu, peaussier ; Ajax, fils de Télamon, était en réalité fils de sage-femme et droguiste de son état.

La porte Saint-Antoine s'ouvrit. Les troupes du Béarnais entrèrent; Hector, Achille et Ajax levèrent leurs chapeaux en l'air et

crièrent : Vive le roi ! comme s'ils eussent été toute leur vie de *la vache à Colas*.

Cormiaux, le mendiant boiteux, tua le cadet de Maistre d'un coup de hache, et fut broyé sous la porte même.

Ses soldats déguenillés disparurent on ne sait où.

Car personne n'a su dire au juste jamais d'où ils viennent, où ils vont, ces redoutables auxiliaires de l'ambition et de la haine. —

Pendant les guerres de la Fronde, le prince de Condé, battu par Turenne, fit sa retraite dans Paris par le faubourg et la porte Saint-Antoine.

« Il rentra dans Paris, dit un de ses compagnons, comme un » dieu Mars, monté sur un cheval plein d'écume, la tête haute et » élevée, tout fier encore de l'action qu'il venait de faire. Il te- » nait son épée à la main, tout ensanglantée du sang des enne- » mis, traversant les rues au milieu des acclamations et des » louanges qu'on ne pouvait se dispenser de donner à sa valeur » et à sa bonne conduite. »

A sa valeur, d'accord.

Mais à *sa bonne conduite* ?... Ni les mazarins, ni les partisans des princes ne se conduisirent très-bien dans cette guerre de haute comédie, où personne ne songeait beaucoup à la France.

Mais les acclamations et les louanges n'ont jamais manqué dans ces latitudes parisiennes à ceux qui tiennent haut une épée *tout ensanglantée du sang des ennemis*.

Même quand ces ennemis portent l'uniforme du soldat français.

XVIII.

Turenne, vainqueur, concentrait ses forces, et entourait de tous côtés Condé, dont l'armée étouffait dans la rue Saint-Antoine

Mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, qui lui avait déjà rendu le service de faire ouvrir à ses troupes fugitives la porte Saint-Antoine, (car les portes Saint-Denis, Saint-Marcel et Saint-Honoré lui avaient refusé passage), Mademoiselle, disons-nous, parvint à s'introduire dans la Bastille.

Et Turenne dut s'arrêter tout à coup, parce que l'artillerie de la forteresse tonnait sur ses bataillons découverts.

On dit que son Éminence M. le cardinal de Mazarin regardait la bataille par une fenêtre du château de Popincourt, situé sur l'emplacement de la rue qui porte actuellement ce nom.

On dit encore qu'il montrait de là le combat au jeune roi Louis XIV.

XIX.

Ceci se passait en 1652.

Quelques années plus tard, vers le mois de novembre 1656, la cour et les princes s'étaient donné bon nombre de baisers Lamourette. Condé seul combattait encore du côté des Espagnols, et nous ne savons si cette *bonne conduite* le rendait encore bien fier.

Tout le monde s'était embrassé.

Le cardinal, plus puissant que jamais, se montrait clément.

Mademoiselle était rentrée en grâce. Le roi, la reine, la reine-mère elle-même semblaient la voir de très-bon œil, et M. le cardinal lui faisait mille caresses.

Or, Mademoiselle, qui approchait de la trentaine, avait une très-notable envie de se marier.

Personne ne s'y opposait. Le roi ne demandait pas mieux; Anne d'Autriche y prêtait les mains de tout son cœur, — Et le cardinal, donc!

Le cardinal eût donné son petit doigt pour faire cette affaire-là.

Mais, voyez! Il se présentait toujours quelques difficultés.

Tous les princes de l'Europe avaient été passés en revue, car il fallait une tête couronnée à Mademoiselle, — la grande Mademoiselle! comme dit cette impitoyable marquise de Sévigné.

Tous! On avait cherché en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Suisse et ailleurs.

Je crois même que M. le cardinal avait un peu proposé le Grand-Turc.

Seulement, dès que Mademoiselle disait oui, et Mademoiselle ne disait jamais non, M. le cardinal trouvait toujours un excellent prétexte pour rompre la négociation commencée.

C'étaient des raisons d'État!

Il n'y a rien à faire contre les raisons d'État!

Cependant, Mademoiselle prenait la fringale. Ce célibat forcé l'affolait. Elle allait partout appelant un mari, quel qu'il fût, le demandant aux dieux, le demandant aux hommes.

Comme elle savait que le roi trouvait la petite Navailles charmante, et que la petite Navailles aimait d'amour M. de Dampierre, un pauvre cadet, elle dit à la jeune fille :

— Le jour de mon mariage, Dampierre sera duc, ma belle mie!

C'était tentant.

Une ravissante fille que cette demoiselle de Navailles!

Petite, gracieuse, mignonne, blonde, toute souriante et toute accorte.

Je ne sais ce qu'elle fit, mais le roi vint, et dit à M. le cardinal :

— Il faut pourtant que ma cousine de Montpensier se marie!

Jamais, au grand jamais,— depuis que les ongles étaient poussés au jeune roi, — M. le cardinal ne lui résistait.

Il s'inclina en signe d'obéissance.

Mais Mademoiselle resta fille.

M. de Dampierre était au mieux avec quelque demoiselle de la reine-mère.

Anne d'Autriche vint au cardinal, et lui dit à son tour :

— Il faut pourtant que ma nièce de Montpensier se marie!

Vous savez si M. le cardinal avait quelque chose à refuser à Madame la reine-mère.

Il lui baisa la main avec bien du dévouement.

Et Mademoiselle ne s'en maria pas davantage.

Que dire ? tout le monde s'en mêla.

Mais Mademoiselle garda sa virginité détestée.

Enfin un jour, elle écrivit à M. le cardinal pour lui demander une entrevue.

Le cardinal était naturellement tout entier aux ordres de Mademoiselle.

Il s'empressa d'accorder l'entrevue demandée.

XX.

C'était dans ce château de Popincourt, où M. le cardinal avait montré jadis au jeune roi Louis XIV le combat du faubourg Saint-Antoine.

M. le cardinal se retirait là parfois pour travailler et méditer à l'aise, loin des courtisans importuns.

C'était un homme d'étude et de beaucoup de philosophie.

Il faisait nuit quand la fille du duc d'Orléans fut introduite.

On ne peut pas dire qu'elle fût extrêmement belle, mais elle était assez découplée dans sa taille, qui avait cependant quelques défauts ; son œil était hardi, presque imposant. Deux cents ans plus tard, cette princesse d'Orléans eût figuré assez bien dans un de nos clubs de femmes.

On reconnaissait en elle l'amie du duc de Beaufort, la libre pucelle qui se jetait volontiers entre deux adversaires, et *accommodait* les soufflets à ravir.

Il est superflu de dire que M. le cardinal la reçut avec un très-affectueux respect.

C'était bien le moins.

On causa de choses et d'autres, comme entre personnes qui savent supérieurement leur monde. On causa de la guerre contre les Espagnols, des torts de M. le prince, des dernières tragédies de Corneille, des premières comédies de Molière.

Puis, Mademoiselle, entrant tout à coup en matière, regarda M. le cardinal entre ses deux yeux de chat, et lui dit tout crûment.

— Ah çà, votre Éminence, est-ce que vous croyez qu'il me plaît de mourir fille ?

Le cardinal aurait pu être surpris. Il ne le fut pas, et se mit à sourire bénignement.

— Cela vous tient donc beaucoup au cœur?... murmura-t-il.

— Mais... commença la princesse déconcertée...

— Bien... bien... je conçois... je conçois... Seulement, Votre Altesse commet une petite erreur...

— Une petite erreur!... répéta Mademoiselle.

— Oui, reprit le cardinal en quittant tout à coup son air mielleux, — Votre Altesse n'est pas fille... elle est veuve.

Mademoiselle le regarda stupéfaite.

Elle eut la pensée, c'est-à-dire l'espoir, que M. le cardinal devenait fou.

— J'ai dit veuve! répéta celui-ci d'un ton dur et sec que Mademoiselle ne lui connaissait pas.

Pendant qu'elle demeurait interdite, le cardinal de Mazarin se leva et la prit cérémonieusement par la main.

Mademoiselle se laissait faire.

Le cardinal la conduisit à une fenêtre qui donnait sur le jardin.

Le jardin était vaste et très-beau. Au-delà s'étendaient des

terrains cultivés, occupant l'emplacement actuel du canal, de la rue Amelot et du boulevard Beaumarchais. — Au-delà encore, on apercevait sur le ciel bleu la silhouette noire et massive de la Bastille.

M. le cardinal étendit la main de ce côté.

Et pour la troisième fois, il répéta :

— J'ai dit veuve!

Mademoiselle avait pâli, car elle commençait à comprendre.

— Votre Éminence me donne à deviner des énigmes... balbutia-t-elle.

Le cardinal, qui tenait toujours sa main, la serra si fortement que la princesse laissa échapper un petit cri de douleur.

—Vous voyez bien ces murailles, dit-il d'une voix basse et brève; vous avez fait tirer de là le canon sur mes troupes... Eh bien...

Il s'interrompit pour regarder Mademoiselle d'un air sarcastique et froidement cruel.

— Eh bien !.. fit la princesse qui se redressa sous ce coup d'œil.

— Eh bien... acheva M. le cardinal, qui reprit son sourire, le premier de ces coups de canon a tué raide le mari de Votre Altesse!

Il s'inclina et sortit.

XXI.

Cette pauvre Mademoiselle! cette pauvre grande Mademoiselle! Le Mazarin avait dit vrai. Son mari était tué. Sur toute la surface du globe, il n'y avait point de mari pour elle.

Il lui fallut attendre la mort du terrible cardinal.

Seize ans après;—elle avait, ma foi! quarante-cinq ans, la grande Mademoiselle, — le roi lui permit enfin d'épouser quelqu'un, n'importe qui, le premier venu, Lauzun!

Comme madame de Sévigné vous raconte cette mésalliance!

Enfin, Mademoiselle avait un mari.

Cela suffisait à son cœur.

Mais quel mari, grand Dieu!

Tous les dictionnaires, tous les ana, toutes les encyclopédies à l'usage des gens du monde, rédigés par une *Société d'hommes de lettres et de savants*, s'accordent à raconter le fait suivant, qui est horrible.

M. de Lauzun, ce gentillâtre, battait la fille du duc d'Orléans, la nièce d'Anne d'Autriche, la cousine de Louis XIV!

A une autre époque, on dit, du reste, qu'une autre fille de la maison d'Orléans, une sainte, celle-là, qui porta le bandeau royal comme une couronne d'épines, et dont la mort prématurée mit tout un peuple en deuil, — on dit que cette autre princesse fut aussi battue, battue cruellement, battue par son mari!

Mais ce doivent être des calomnies.

Nous ne voulons pas le croire.

Nous ne voulons pas croire non plus que M. de Lauzun ait dit un soir à sa femme, en se jetant sur un fauteuil :

— Henriette de Bourbon, tire-moi mes bottes !

Si M. le duc de Lauzun a dit cela, M. le duc de Lauzun n'était pas un gentilhomme !

Sa mère l'avait fait avec son cocher, une nuit qu'elle était ivre.

Ces ignominies sont bonnes pour un escompteur en goguette ou pour un laquais qui se venge.

Non, nous ne voulons pas croire cela !

Il est vrai que si ce Lauzun fut coupable, il a été bien durement puni, car tous les vaudevillistes l'ont pris pour héros de leurs petites histoires imbéciles.

Cela doit bien fatiguer un pauvre défunt dans sa tombe.

XXII.

Tout près de cette rue Saint-Antoine, si pleine d'aventures, nous trouvons la place Royale, plus pleine encore.

Histoires galantes, duels au soleil ou aux flambeaux, intrigues, assassinats, carrousels !

Un hôtel royal au-devant (l'hôtel Saint-Paul), un château royal par derrière (le château des Tournelles).

Au coin de la rue de ce nom, le jeune Schomberg, Entragues et Ribérac rencontrèrent, l'épée d'une main, la dague de l'autre, Maugiron, Quélus et Livarot, les trois favoris de Henri III.

Le combat fut épique et je crois qu'Alexandre Dumas l'a raconté en deux traits de sa plume brillante.

Henri III fit *tailler en marbre* ses pauvres amis déconfits. —

Marion Delorme, la belle Marion avait une maison à la place Royale, non loin de cette autre maison où Victor Hugo composa le beau drame qui porte le nom de l'Aspasie française.

M. le cardinal de Richelieu avait aussi une maison qui n'était pas bien éloignée de la maison de Marion.

On en a fort médit, comme parle Tallemant des Réaux.

Mais de qui et de quoi n'a-t-on pas médit, grand Dieu !

De l'autre côté de la rue Saint-Antoine, tout près de la rivière et devant ce vieux Mail de Henri IV qui vient de disparaître, laissant parmi les pierres de taille quelques peupliers géants, s'élève l'Arsenal. C'était le monument et le quartier à la mode sous Charles IX ; on se promenait sur le quai des Célestins, planté d'arbres magnifiques, comme nous nous promenons entre les manches à balais qui ombragent le rez-de-chaussée de la Maison d'Or.

Les *Nuits de Paris* nous ramèneront ici bien souvent. Nous raconterons, entre autres, le drame terrible du baron de Vitteaux

et du vieux Milliau d'Alègre. Ce drame qui commença devant l'Arsenal et finit près d'une fosse mortuaire, creusée dans la chapelle des Célestins. —

Une autre clarté, cependant, appelle nos regards au bout de la rue Saint-Antoine, par-delà ce noble quartier du Marais, livré aux railleries des sots, — par-delà ces vieilles et sombres voies où se retrouvent encore aujourd'hui des palais ignorés, des hôtels dignes de loger un roi.

Cette autre clarté, c'est l'Hôtel-de-Ville, dont la façade est couverte de lampions municipaux.

L'Hôtel-de-Ville a toujours pris au sérieux toutes les illuminations.

Les jours où l'Hôtel-de-Ville ne tire pas sur le Louvre ou sur le palais de l'Assemblée nationale, l'Hôtel-de-Ville est raide, formaliste, empesé, comme un bourgeois fourvoyé chez un prince.

Il sent bien qu'il lui faut fêter avec ostentation les époques officielles pour faire oublier un peu sa renommée de palais mauvaise tête et de monument tapageur.

Quand l'Hôtel-de-Ville se dressait isolé, sur cette place de Grève aux aspects bizarres, c'était le plus charmant de tous les édifices parisiens.

On l'a augmenté; on a bien fait peut-être, car il faut des salons aux préfets.

C'est une nécessité de premier ordre.

Pour se procurer ces salons indispensables, tout est permis.

Et pourtant, nous prendrons la liberté d'exprimer un regret timide. Pour rendre plus gros un diamant de prix, est-il décent de l'entourer de strass?

Si vous avez un habit trop court, un habit de beau drap l'allongez-vous avec du camelot?

Les agrandissements de l'Hôtel-de-Ville auraient pu être plus malheureux: d'accord.

Ils sont l'œuvre de gens habiles et animés des meilleures intentions.

Dieu nous préserve de dire le contraire.

Mais ce charmant palais si original, si merveilleusement proportionné, si crânement coiffé de ses hautes toitures, où est-il?

Est-ce ce cube immense et lourd? J'ai beau chercher : parmi tout ce strass, je ne retrouve plus mon cher diamant.

Il est là, pourtant; soyons juste.

Ces messieurs ne l'ont pas emporté dans leur poche.

Mais, non contents de l'enfouir, ils l'ont dénaturé.

Ils l'ont décoiffé, ils l'ont déshonoré. Ils ont rabaissé son grand feutre au niveau de leur casquette de loutre.

On devrait bien faire une pauvre loi qui défendît aux préfets habiles et aux architectes animés de bonnes intentions d'*embellir* ainsi nos vieux édifices.

XXIII.

François Miron n'avait pas prévu M. de Rambuteau, voilà tout. Ceci soit dit sans parti pris de blâme contre un magistrat très-éminent à qui Paris doit une voie de communication magnifique. Mais François Miron n'avait pas compté sur M. de Rambuteau.

C'est certain.

La place de Grève, qui s'étend devant la façade, a vu bien des drames lugubres. Les *Nuits de Paris* y reviendront peut-être.

Nous disons peut-être, car ces émotions de l'échafaud, si chères à la foule, font horreur aux honnêtes gens.

De l'Hôtel-de-Ville à Notre-Dame, il n'y a que la Seine à sauter.

Et une fois à Notre-Dame, nous sommes au berceau même de Paris, à l'endroit où peut-être la première cabane fut construite.

D'autres cabanes vinrent se grouper alentour. Il y avait de si bons pâturages entre les deux bras de la Seine !

Quand il y eut vingt cabanes, on choisit un chef.

Ce chef eut une maison : le premier monument de Paris!

Puis des siècles passèrent.

Et César vint, — puis Julien l'Apostat, — puis Pharamond...

Puis M. de Rambuteau, à qui l'on doit la rue d'Arcole, et aussi a rue de Constantine, ainsi nommée parce qu'elle fait face au Palais de Justice.

Nos vieux rois habitèrent longtemps cette forteresse de la Cité. Il y eut là des joutes chevaleresques avant les joutes de procédure que nous y voyons aujourd'hui.

Les paladins de la Table-Ronde foulèrent ce sol où boitent nos avoués.

Renaud, Roland, Olivier, vinrent y abaisser leurs épées devant le grand empereur d'Occident, Charlemagne.

Mais suivons cette voie romaine qui se nomme à présent la rue de la Barillerie; engageons-nous avec précaution dans la rue de la Harpe, fréquentée par des étudiants, des professeurs, des courtisanes (et quelles courtisanes, puisqu'elles sont réduites, les misérables! à des étudiants et à des professeurs!); montons cette rampe infecte qui conduit à la place Saint-Michel.

Nous touchons aux limites de notre moitié de Paris.

L'Odéon que voilà marque la frontière.

Le palais du Luxembourg, que l'on a *augmenté* aussi, hélas! afin de l'*embellir*, est comme un ouvrage avancé que la vieille ville projette hors de ses limites.

L'Odéon et le Luxembourg! — La pairie morte et la tragédie ressuscitée!...

Il faut pourtant bien en parler, de ce Panthéon. — Panthéon, que me veux-tu?

N'ai-je pas vu ton fronton triangulaire à la Madeleine, et n'ai-je pas vu le fronton triangulaire de la Madeleine n'importe où?

Ces défroques de l'art païen ne courent-elles pas nos rues, et

n'en a-t-on pas ramassé un petit lambeau au coin d'une borne, pour construire cette indécente église de Notre-Dame-de-Lorrette, où les jeunes banquiers juifs viennent voir madame de Bréda ?

Panthéon ! Panthéon ! ton dôme découronné me poursuit. Tu es froid comme une énorme piscine ; tu es morne comme un tombeau.

La Patrie reconnaissante t'a offert aux grands hommes.

Si les grands hommes ont dit : Merci ! eh bien ! Panthéon, il n'y avait pas de quoi !

Je ne sais : il y a du bonnet de coton dans tes contours. Au lieu de la croix que tu refuses, je te propose une mèche, ô Panthéon !

Ils t'ont apporté de Rome dans leurs cartons pédants, sans songer que tu ne trouverais plus chez nous ce ciel bleu qu'il te faut et cet ardent soleil dont tu as besoin pour réchauffer ta nudité glacée. Ils ont fait ce qu'ils font toujours, un plagiat imprudent, une téméraire copie.

Que Soufflot soit maudit pour avoir perdu ainsi tant de belles et bonnes pierres !

Qu'il passe l'éternité dans les limbes, avec un fronton sur le crâne et une épopée dans le creux de l'estomac !

XXIV.

Avant de quitter la portion orientale de Paris, il ne nous reste plus qu'à traverser la ville dans le sens de sa largeur, pour arriver à cette porte Saint-Denis, fatal passage par où les rois de France entraient dans leur capitale.

Et par où ils en sortaient, quand leur dépouille mortelle cheminait vers la basilique des tombeaux.

En chemin, nous rencontrons le Pont-au-Change, la place du

Châtelet, — les Halles, — toutes choses qui rentrent de plein droit dans le domaine des *Nuits de Paris*.

A gauche, depuis le quai jusqu'à la rue de la Ferronnerie, c'est le quartier de la Fronde. Le duc de Beaufort, le roi des Halles, demeurait là, ainsi que La Trémoille et Gondy.

Ce n'était pas très loin du Palais-Cardinal, et c'était tout près du Louvre.

A gauche, nous trouvons quelque chose de plus romanesque encore.

La fameuse rue Quincampoix, dans laquelle vous avez demeuré trois mois.

La rue de Law, la rue du régent Philippe d'Orléans.

La rue du comte de Horn, des billets de la banque mississipique.

La rue fabuleuse entre toutes les rues de Paris.

Figurez-vous un affreux boyau, d'une longueur considérable, joignant la boue de la rue aux Ours à la boue de la rue Aubry-le-Boucher.

Des maisons hautes, laides, mal bâties. Pas d'air, pas de jour. Un égout exhaussé!

Ce fut là le lieu choisi par Philippe d'Orléans et son ministre des finances pour établir un tripot qui engloutit trois ou quatre milliards en dix ans.

Madame la duchesse douairière d'Orléans disait que son fils aimait mieux les Anglais que les Français. Ce prince aimable et spirituel coûta plus cher à la France que deux ou trois révolutions, mais il enrichit le commerce de l'Angleterre.

XXV.

Vers l'année 1720, quelques mois avant cette ignoble aventure du comte de Horn, qui fut décapité en place de Grève, pour avoir

assassiné un traitant, au cabaret de la rue de Venise, il y avait un autre cabaret également sale, également encombré, qui faisait l'angle des rues Aubry-le-Boucher et des Cinq-Diamants, juste en face de l'ouverture de la rue Quincampoix.

Ce cabaret était fréquenté par le chevalier de Grandpré, complice du comte de Horn, par la prétendue marquise de Saint-Phar, cette agioteuse qui gagna sept millions en une nuit aux princes de Soubise et de Guéménée.

Tâchez de vous faire une idée de ces mœurs : sept millions, Soubise et Guéménée, dans un bouge où votre cocher ne voudrait pas prendre la goutte!

Quant à la marquise de Saint-Phar, de nos jours encore, elle y retournerait pour dix louis.

Car elle s'est ruinée dans l'affaire des primes du chemin de fer du Nord. —

Le cabaret dont nous parlons était à l'enseigne de Saint-Merry.

La fièvre d'agio arrivait à son comble.

Grands et petits jouaient comme des furieux. Les fortunes se faisaient et se défaisaient avec une rapidité qui tenait du miracle.

Les vaincus de la lutte faisaient des chansons sur M. Law, récemment converti à la religion catholique. Ils disaient :

Ce parpaillot, pour attirer
Tout l'argent de la France,
Songea d'abord à s'assurer
De notre confiance.
Il fit son abjuration,
La faridondaine,
La faridondon.
Mais le fourbe s'est converti,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami!

M. Law laissait chanter et jetait dans la circulation douze cent millions de billets de banque, en plus de la somme portée sur son privilège.

Le chroniqueur que nous avons sous les yeux, et qui n'a pas mis de nom à son livre, — pour cause, — porte à soixante-huit le nombre des joueurs malheureux qui se suicidèrent dans le seul cabaret de la rue des Cinq-Diamants, à l'enseigne du *Grand saint Merry*.

Ce chroniqueur n'aimait, il est vrai, ni M. Law, ni son patron, le régent Philippe d'Orléans.

Parmi toutes les infamies qui abondent dans son bouquin, se trouve une histoire assez bizarre et qui pourrait fournir un roman en dix volumes à quelqu'un de nos romanciers.

Nous allons la dire en trois pages.

XXVI.

Il y avait un traitant fort riche, du nom de Baradère, qui demeurait vers le couvent des Filles-Dieu, et qui avait une fille unique de la plus grande beauté.

Ce traitant disait volontiers qu'il donnerait sa fille à celui qui viendrait, apportant un million de livres tournois, étalées sur sa table.

Le jeune chevalier de Saulcy-Lagaronnays, cadet du Maine, beau cavalier qui n'avait guère sou ni maille, était amoureux fou de mademoiselle Baradère, qui le lui rendait bien.

Elle se nommait Éléonore, cette belle fille du traitant. Elle avait dix-huit ans.

Elle sortait du couvent.

Nous ne saurions dire comment Saulcy-Lagaronnays et mademoiselle Baradère faisaient pour se voir à l'insu du financier : le fait est qu'ils se voyaient.

Et dans ces entrevues, ils se lamentaient, les pauvres enfants, car l'avarice trop connue de Baradère leur laissait peu d'espoir.

Une fois qu'ils étaient ensemble tous les deux, et bienheureux, — mais bien tristes, — Lagaronnays s'en vint à dire :

— Un million! sais-tu, Éléonore, je donnerais mon âme, moi, pour un million !

Éléonore lui mit sur la bouche sa belle main blanche.

— Ne blasphème pas ! murmura-t-elle.

— Un million ! reprenait Saulcy-Lagaronnays; — où donc trouverai-je ce million ?...

— Tu ne le trouveras point, mon pauvre Henri ! soupirait la belle Baradère.

— Je ne le trouverai point, dis-tu !... Et alors je ne serai jamais ton mari, Léonor !... Et un autre viendra qui apportera le million... car il y a des gens qui ont un million!... Et ton père te dira : Je veux...

— Et moi, je pleurerai...

— Oui, oui, tu pleureras, Léonor, interrompait le cadet en secouant sa tête blonde.

— Je supplierai...

— Oui, oui, Léonor, tu supplieras!

— Je me jetterai aux genoux de mon père...

—Assurément!... tu te jetteras aux genoux de ton père... et ton père te rira au nez... ou bien il se fâchera... tu combattras, car tu es bonne, et je crois que tu m'aimes... mais ton père est le plus fort... quand tu auras résisté tout un jour, tu seras bien lasse...

— Oh! rien qu'un jour... dit mademoiselle Baradère avec reproche et fierté blessée.

— Mettons deux jours... mettons huit jours...

Éléonore poussa un gros soupir.

Lagaronnays avait espéré une protestation plus énergique.

Il baissa la tête, et les deux amants restèrent un instant silencieux.

C'était sous les grands arbres de ces bosquets déserts qui en-

touraient l'enclos des Filles-Dieu, au lieu où se croisent maintenant les rues d'Enghien et de Hauteville.

Il faisait nuit encore.

Comme Roméo et Juliette, Éléonore et le chevalier se réunissaient avant le chant de l'alouette matinale.

— Tiens! reprit Lagaronnays, je deviendrai fou!... Tous les jours, en venant du quai de la Tournelle à ce quartier Saint-Denis, je traverse la rue Quincampoix... et là, c'est une féerie, vois-tu, un rêve éveillé, quelque chose qui brise la raison et tourne la tête. De l'or, des billets sur les bornes, sur les pavés, dans le ruisseau, partout!... C'est là qu'il y a des millions, Éléonore!... c'est là qu'on pourrait trouver de quoi contenter ton père!

— J'ai entendu parler de tout cela, répondit la jeune fille; — on perd plus souvent qu'on ne gagne.

— Qu'importe, si l'on gagne quelquefois?... Ne sais-tu pas, Éléonore, ne sais-tu pas l'histoire de M. de Montméril, qui n'est que de robe, qui arrivait de sa Bretagne avec la cape seulement, et qui a obtenu la fille unique du marquis de Bellesme... Montméril avait vendu sa cape et gagné quatre cent mille écus dans la rue Quincampoix.

— Est-ce vrai, cela? demanda la belle Baradère.

— Vrai comme Dieu est au ciel!

— Et tu n'as rien à vendre, toi, Lagaronnays?

Le pauvre cadet du Maine jeta un regard triste sur son pourpoint taillé élégamment, mais qui accusait déjà trop de service.

Rien ne gâte les pourpoints comme ces courses amoureuses, sous le brouillard des nuits.

— Hélas!... commença-t-il.

Éléonore ne le laissa pas achever.

Ses beaux yeux brillaient dans l'ombre, et l'émotion faisait trembler sa voix.

— Écoute, dit-elle, — peut-être que tu gagneras comme M. de Montméril... Tiens !...

Elle détachait ses bracelets d'or.

— Tiens ! tiens !...

Elle ôtait ses pendants d'oreille et la boucle de sa ceinture.

— Tiens ! tiens ! tiens !

Elle dégrafait sa broche et sa petite montre, entourée de perles fines, et le collier caché par sa mante de nuit.

— J'arrivais du bal, reprit-elle, quand l'heure de venir a sonné... Je suis venue... Et n'est-ce pas déjà du bonheur que j'aie sur moi tous ces bijoux ?... Prends-les, vends-les... et que Dieu ait pitié de nous !

Lagaronnays hésitait.

Éléonore tenait dans ses mains, qui tremblaient d'impatience, son bracelet, ses pendants d'oreille, son collier, tout enfin, et son petit pied colère frappait le sol.

— Prends !... mais prends donc ! répétait-elle.

L'aube blanchissait derrière la porte Saint-Denis.

Et vous savez comment Juliette devient tout à coup plus passionnée à la première menace du jour qui va paraître.

La belle Baradère jeta ses deux bras autour du cou de son amant et l'attira contre son cœur en un long baiser.

— Tu ne m'aimes donc pas ! murmura-t-elle avec des larmes dans les yeux.

— Moi ! ne pas t'aimer !...

— Je te dis de prendre... Il y a dans mon cœur une voix qui me crie : Nous serons heureux !... nous serons heureux !

— Que le ciel t'entende, Éléonore !

— Le jour vient, reprit-elle ; — dépêche-toi.. Faut-il donc te dire que si je ne suis pas à toi, je mourrai.

Lagaronnays l'enleva dans ses bras.

Éléonore profita de ce moment pour glisser les bijoux dans le sein de son amant.

— Mais, dit celui-ci, qui était triste malgré lui ; — si je perds?...

— Tu ne perdras pas ! s'écria la belle Baradère, qui lui ferma la bouche d'un suprême et ardent baiser ; — Et puis, tu ne sais pas... tu viendras... Il y a longtemps que j'ai songé à cela... Nous mourrons... si tu veux... nous mourrons ensemble.

Elle s'enfuit derrière les arbres.

Le chevalier de Sauley-Lagaronnays était seul avec les bijoux sous les revers de son pourpoint.

XXVII.

On jouait de nuit ; on jouait de jour. Il n'y avait point de cesse.

Sauley-Lagaronnays n'eut que la rue à descendre pour se trouver dans cette étroite et longue rue de Quincampoix, où chaque chambre de chaque maison, — de la cave jusqu'aux combles, — était un tripot.

Il n'eut pas même besoin de vendre les bijoux de la belle Baradère.

Tout se jouait en nature.

On voyait des gens se dépouiller de leur pourpoint en pleine rue, et jouer la veste après le pourpoint.

M. le régent, qui était infiniment gai de son caractère, regrettait fort que la police défendît de jouer aussi les culottes.

Sauley-Lagaronnais n'avait pas la moindre idée de l'agio.

Il arriva d'un saut tout au fond de ce gouffre où le fiévreux démon du jeu s'agitait dans toute sa frénésie.

Les nouvelles les plus bizarres couraient de bouche en bouche. Les baissiers criaient celle-ci, les haussiers hurlaient celle-là.

M. Law venait d'être emprisonné par ordre du parlement.

Le régent avait été assassiné sous la table.

Une mine d'or venait d'être découverte en Louisiane.

Le prince de Galles avait raflé vingt millions sterling d'actions.

Et la roulette fantastique tournait.

Le rouge et le noir imaginaire dictait ses fabuleux arrêts.

L'or ruisselait. Les billets volaient de main en main,

Ce n'étaient pas de ces savants chiffons qui défient le talent du faussaire et présentent, comme nos billets de banque, mille obstacles enchevêtrés à celui qui voudrait les imiter.

C'étaient de simples carrés de papier-écolier où la banque du Mississipi promettait de payer telle somme au porteur, valeur reçue comptant.

Le tout timbré à sec aux armes du roi.

Car ces régents folâtres opèrent toujours sous le couvert du roi.

Lagaronnays joua le collier contre un chiffon; il gagna le chiffon qui était de mille livres.

— Allons ! allons ! criait-on, deux cents Labastides à cinq et demi de prime.

— A six !

— A quatre !

— La Solange a gagné huit cent mille livres.

— M. le duc vient de perdre son carrosse.

— Eh bien ! la Solange l'achètera !

Un la Bastide, c'était tout bonnement un billet de la banque.

On les appelait ainsi du nom du sieur de la Bastide qui signait pour le sieur Durevest, contrôleur général.

Et des cris de joie !

Et des imprécations !

Des Auvergnats qui se cognaient la tête contre les murailles parce qu'ils avaient perdu quelques livres ; des Gascons qui cherchaient pratique à jouer sur parole ; de pauvres diables qui achetaient, avec leur dernier louis, un pistolet pour se casser la tête.

De belles filles, je vous assure, et qui jouaient serré!

De très-grands seigneurs, — mais leurs laquais aussi.

Enfin tous et toutes : un monde!

Lagaronnays passa là dedans sa journée entière.

A la brune, il était ivre.

Il avait sept cent mille livres dans son portefeuille.

Encore un peu, — la moindre des choses, — cent mille malheureux écus, son mariage avec Éléonore était assuré.

Lagaronnays, disons-nous, était ivre.

Toute cette journée lui apparaissait comme un rêve délirant.

Il touchait sa richesse et n'y croyait pas.

A neuf heures du soir, il sortait de la rue Quincampoix la tête haute, la poitrine élargie, les jambes légèrement chancelantes, comme un homme qui a neuf cent mille livres dans sa poche...

Il avait encore gagné deux cent mille livres.

Il remonta la rue Saint-Denis, regardant les passants avec une souveraine pitié.

Ces gens qui allaient et venaient n'avaient pas seulement mille écus dans leur poche.

Et lui, Lagaronnays... Oh! lui! il n'était plus ivre; il était fou.

Arrivé au coin de la rue des Filles-Dieu, il entra dans un cabaret et écrivit un petit billet à sa belle.

Ce petit billet disait.

« Il neuf heures; j'ai neuf cent mille francs; à dix heures, » j'aurai le million.

» Et à demain notre fiançaille. »

Il signa son nom et fit, ma foi, le paraphe du sieur de La Bastide, tant les billets de banque remplissaient son cerveau.

La missive cachetée, il tourna le couvent et alla chanter quelque chanson convenue sous les balcons de mademoiselle Baradère.

Elle vint à la fenêtre, toute pâle.

Il lui lança le billet et cria :

— A demain !

La belle Baradère lut et faillit s'évanouir de joie.

Quant à Lagaronnays, il fit comme il avait dit.

A dix heures sonnantes il avait son million gagné.

Vive M. Law ! vive M. le régent ! et vive M. Labastide, leur contrôleur !

XXVIII.

Pendant cela, dans la chambre la plus brillante du cabaret du Grand-Saint-Merri, deux gentilshommes assez bien couverts achevaient leur souper.

Il y avait dans ce séjour éminemment graisseux beaucoup d'autres gentilshommes et bon nombre de coquines, mais nous n'avons pas à nous occuper de ces gens-là.

Il nous suffit de M. le chevalier de Lamalgue et de M. le vicomte d'Harmont : deux nobles jeunes gens qui buvaient comme il faut leur dernier verre de champagne.

Autour d'eux, on jouait, on chantait, on criait ; ils ne se mêlaient pas à tout cela.

Vous savez l'histoire de ce bossu de la rue Quincampoix, lequel bossu gagna soixante mille livres de rente, rien qu'à louer sa bosse pour servir de pupître aux joueurs ?

Ce bossu était là, le drôle ; et, moyennant quelques écus, il forçait une charmante fille à lui dire qu'il était joli garçon.

Voilà de ces plaisirs éminemment parisiens ! et plus monstrueux, au fond, que les fantaisies de Caligula, que les extravagances d'Héliogabale !

Avec ses soixante mille livres de rente, ce bossu donnait des démentis au bon Dieu !

Lamalgue et d'Harmont, cependant, nos deux seigneurs, avaient

auprès d'eux de tout gros portefeuilles, bien bourrés; c'était la mode.

Quand même on n'avait pas le sou, on se procurait un portefeuille gonflé de vieux papiers, — absolument comme on se procure de faux mollets en coton quand on n'en a pas de vrais.

Vous eussiez juré que Lamalgue et d'Harmont roulaient sur d'innombrables *Labastides*

Et peut-être avaient-ils en effet bon nombre de ces chiffons que la mère du régent appelait d'un nom si malhonnête (1).

Cependant, il y avait en eux quelques petits coins par où perçait le bout de l'oreille.

Et puis, chose plus grave, quand le chevalier de Lamalgue parlait au vicomte d'Harmont, il l'appelait Moutan.

Et quand M. le vicomte d'Harmont répondait à M. le chevalier de Lamalgue, il l'appelait Bandolini.

Des noms italiens! méfiez-vous.

Mandrini, soyez sûrs, est le superlatif de Mandrin.

— Ah ça! disait Lamalgue au vicomte, — nous ne ferons rien, ce soir?

—Il n'y a ici que des roués, répondait Lamalgue avec mélancolie.

Et tous deux répétaient :

— Nous ne ferons rien!

En ce moment, la porte s'ouvrit et Saulcy-Lagaronnays entra, le chapeau sur l'oreille, le poing sur la hanche, trois fois plus fier qu'Artaban.

Vous n'avez pas oublié qu'il avait son million.

— A souper! cria-t-il; ce qu'il y a de meilleur... je l'ai pardieu! bien gagné.

(1) « Personne en France n'a plus le sou maintenant, écrivait la duchesse douairière d'Orléans; mais je dirai, sauf respect, en bon allemand palatin, qu'ils ont tous des torche-c... » La princesse écrivait naturellement le mot en toutes lettres.

De fait il avait joué toute la journée sans manger ni boire.

M. le chevalier de Lamalgue et M. le vicomte d'Harmont échangèrent un regard.

Et comme quelques-unes de ces dames firent mine de s'approcher du nouveau venu, Lamalgue planta son feutre de travers et dit :

— Celui-là est retenu.

Ces dames retournèrent à leurs affaires.

Il paraît que M. de Lamalgue faisait là une chose simple et tout à fait dans les habitudes du lieu.

Sauley-Lagaronnays dévora son souper.

Vous dire ce qu'il ressentait de joie, ce pauvre bon jeune homme, c'est là chose impossible. Le rêve insensé qu'il avait fait se trouvait réalisé comme par enchantement. Un jour avait suffi pour cela. L'énorme distance qui le séparait de sa belle maîtresse était tout à coup comblée.

Il n'avait plus qu'à se présenter chez le traitant ; il n'avait plus qu'à dire : Voici le million, je veux Éléonore.

Tout en mangeant d'un appétit merveilleux, il avait de ces petits tressaillements qui indiquent l'allégresse trop vive. Il se versait à boire avec des gestes d'enthousiasme ; il se souriait à lui-même. A chaque instant, il ouvrait la bouche comme pour crier à pleine voix : Victoire !

Lamalgue et d'Harmont, — Bandolini et Moutan — ne le perdaient pas de vue une seconde.

Ils se disaient :

— En voilà un qui a fait rafle !

Et Lamalgue ajoutait :

— Bonne tête ! Pas de malice ! Il est trop content, aussi, ce garçon !

— Nous allons lui faire passer ça ! répondait le vicomte.

— Des cartes ! cria Lamalgue.

— Eh! cher monsieur, ajouta-t-il en s'inclinant vers la table où paissait Lagaronnays, — pardon si je m'adresse à vous sans façon... mais nous sommes de vieilles connaissances...

— Je ne me souviens pas... commença Lagaronnays.

Lamalgue prit un ton sentencieux.

— Mon cavalier, dit-il, quand deux joueurs gagnent ensemble sur la même veine...

— Oh! oh! interrompit Lagaronnays en riant, — vous avez gagné sur la même veine que moi?

Lamalgue frappa sur son gros portefeuille.

— Eh bien! reprit Lagaronnays, je vous en félicite... elle était bonne, la veine!

Lamalgue, d'un geste plein d'emphase, frappa de nouveau sur son portefeuille.

— Est-ce que c'était vous, reprit le cadet du Maine, qui achetiez au coin de la rue Saint-Magloire?

— C'était moi.

— Vous alliez bien, corbleu!

Lamalgue frappa pour la troisième fois sur son portefeuille et dit:

— Je me suis retiré faisant cinq cent mille livres.

— Juste la moitié moins que moi! s'écria Lagaronnays, qui lampa triomphalement un vaste cornet de champagne.

Car c'est dans ces bouges que naquit la grande et inexplicable vogue de cette affreuse piquette : le champagne.

La régence inonda notre beau pays de champagne et de mercure.

Lamalgue donna un coup de pied à d'Harmont par dessous la table.

Quelle magnifique aubaine!

On avait apporté des cartes.

Lamalgue et d'Harmont se mirent à jouer.

Ce qui ne les empêcha pas de continuer la conversation avec Lagaronnays qui dévorait toujours.

D'Harmont ne disait pas grand'chose : il remplissait le rôle du niais, dans cette comédie, qui se jouait, en ce temps-là, trente fois par nuit dans la rue Quincampoix.

Lamalgue le gourmait rudement.

— Allons ! criait-il, tiens tes cartes, au moins !... Tu ne sauras jamais distinguer un trèfle d'un carreau.

— Je fais de mon mieux, disait d'Harmont.

Mais il était d'une maladresse !

— Figurez-vous, mon gentilhomme, reprenait Lamalgue en s'adressant de nouveau au cadet du Maine, — que ce pauvre garçon-là ne veut pas se former... Je l'avais associé à mes opérations, ce matin, et, par conséquent, il a cinq cent mille livres de bénéfice comme moi...

— Ah diable ! interrompit Lagaronnays ; — alors, vous avez un million à vous deux ?

— Naturellement, dit Lamalgue ; — mais, du diable s'il saura qu'en faire.

— Oh ! s'écria d'Harmont en contrefaisant le provincial à ravir, je m'en retournerai de par chez nous, et j'achèterai des lopins de terre aux uns et aux autres.

Lagaronnays éclata de rire.

D'Harmont baissa les yeux d'un air humble, comme un idiot qui s'aperçoit vaguement qu'il vient de dire une sottise.

— Ça va bien, murmura Lamalgue.

Puis il ajouta tout haut :

— Tenez !... il a brelan, et il ne s'en doute pas !

Lagaronnays avait achevé son souper.

Il se leva et se rapprocha de la table où étaient assis les deux amis.

Il les regarda jouer pendant quelques minutes.

— Pardieu ! mon compagnon, s'écria-t-il enfin, — vous n'avez pas bonne grâce à vous moquer de votre tenant !

— Comment ça? demanda Lamalgue en levant le nez naïvement.

— Vous ne jouez pas beaucoup mieux que lui.

— A la bonne heure ! s'écria d'Harmont triomphant, pendant que Lamalgue prenait un air profondément piqué.

C'étaient, au demeurant, deux comédiens stylés parfaitement.

— Si vous voulez, reprit Lagaronnays en riant, — je vais vous donner une leçon.

On accepta sans empressement; pour s'amuser seulement, et sans intéresser la partie.

Quelques flacons furent déposés sur la table.

Voilà le véritable enjeu entre amis!

Lamalgue perdit, comme de raison.

Comme de raison, il se piqua au jeu.

On joua un louis, deux louis, dix louis.

Lamalgue perdit comme si le diable s'en fût mêlé.

— Eh bien ! s'écria-t-il, — que mon portefeuille y passe!

Et il joua cinq cents louis d'un seul coup.

Il perdit encore.

Mais ce fut la dernière fois.

A dater de ce moment, la chance tourna.

Vers trois heures du matin, le chevalier de Saulcy-Lagaronnays n'avait plus un seul *Labastide*.

Son million s'était envolé comme il était venu.

Il se leva, tout chancelant, les yeux pleins de sang la tête perdue.

Les garçons l'arrêtèrent à la porte et lui demandèrent son souper. Il donna pour payer son souper un des pendants d'oreille de la belle Baradère, — et il s'enfuit.

Moutan et Bandolini poussèrent un hurrah retentissant.

— Maintenant, dit Moutan qui n'avait plus l'air si niais, — jetons nos faux billets au feu et faisons une affaire sérieuse.

— C'est cela, riposta Bandolini : partageons.

Moutan mit sa large main sur le portefeuille.

— Non pas ! s'écria-t-il.

Il tira de son sein un brave poignard, et le ficha dans le bois de la table.

— J'ai toujours eu envie d'avoir un million à moi tout seul, reprit-il.

Bandolini n'eût pas été de son pays s'il n'avait eu, lui aussi, un poignard dans sa chemise.

Il en atteignit un très-respectable, et l'enfonça résolument dans le bois.

— C'est comme moi, dit-il.

— Jouons donc, répliqua Moutan ; et celui qui trichera...

Il montra du doigt son poignard, qui tremblait sur sa pointe aiguë.

— C'est bon... dit l'Italien ; — puisque tu veux jouer, jouons.

— Combien à la fois?

— Tout !... Et celui qui trichera !...

A son tour, il montra la lame large et tranchante de son poignard.

XXIX.

Quatre heures du matin sonnaient à l'horloge de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

La porte d'une maison de riche apparence, située derrière le couvent des Filles-Dieu s'ouvrit doucement et une belle jeune fille sortit, regardant tout autour d'elle d'un air effrayé.

Les alentours étaient déserts.

Il y avait bien de la joie parmi l'effroi de la belle jeune fille.

Elle s'élança d'un pas léger vers les bâtiments du couvent, tourna le mur d'enceinte, traversa les terrains où passe maintenant le boulevard de Bonne-Nouvelle, et où déjà quelques maisons s'é-

levaient, — puis elle s'engagea, tremblante et bien heureuse, dans le bosquet qui bordait l'enclos des Filles-Dieu.

— Henri!.. appellait-elle tout bas.

Le chevalier de Saulcy-Lagaronnays se nommait Henri.

— Henri!.. Henri!

On ne répondait point.

— Maintenant qu'il est riche, songea la belle Baradère; — serait-il infidèle?

Elle frissonna depuis les boucles de ses doux cheveux jusqu'à la pointe de ses pieds mignons.

Puis elle eut honte d'avoir eu seulement cette pensée.

— Henri! Henri!

On ne répondait point encore.

La belle Baradère s'assit au pied d'un orme.

— Il se sera attardé, pensa-t-elle.

Puis sa rêverie l'emportant, elle se donna tout entière aux espoirs enchantés de la jeunesse et de l'amour.

Une vie de bonheur, — un vaste horizon de baisers!

Un mari qui serait son amant toujours.

Une éternité de plaisirs et de sourires. .

— Henri!.. Henri!..

Mais pourquoi Henri ne répondait-il pas?

Il faisait bien noir sous ces grands arbres.

Éléonore voulut se lever. — Pour se lever, elle appuya sa main contre terre.

Sa main rencontra quelque chose de tiède, dont le contact lui arracha un cri d'horreur.

C'était une main.

Une main inerte et roidie.

Elle la souleva, la main retomba.

Un pressentiment terrible serra le cœur d'Éléonore.

Elle se mit à genoux près du cadavre, — car c'était bien le corps

d'un homme, auprès duquel Éléonore avait fait tous ces beaux rêves.

Et cet homme était le pauvre Sauley-Lagaronnays qui était venu au lieu du rendez-vous pour se donner de son épée à travers le corps.

Il ne respirait plus.

Éléonore tomba près de lui, demi-morte.

Cependant elle eut la force de mettre la main sur le cœur de son amant.

Ce cœur battait encore, — mais si peu!

— Henri!.. Henri!

Hélas! Henri ne pouvait répondre.

Et la belle Baradère, brisée par son angoisse, était incapable d'aller chercher du secours.

Elle se disait :

— Heureusement que je vais mourir là, près de lui!

XXX.

Les premiers rayons du jour filtraient à travers les branches des arbres.

Éléonore aperçut auprès de la main toute pâle de Lagaronnays un objet blanc.

Un carré de papier où quelque chose était écrit.

Elle l'approcha de ses yeux baignés de larmes.

« Adieu! disait le pauvre chevalier ; deux misérables m'ont volé mon portefeuille où il y avait un million... Sois bien heureuse!... Adieu! »

— Sois bien heureuse! répéta la belle Baradère, qui se tordait les mains.

Et involontairement, elle songeait :

— Un million!... il y avait un million dans le portefeuille!

Le consentement de son père ! le bonheur !

Et maintenant Henri était là avec une épée dans la poitrine.

Elle entendit en ce moment un bruit de pas précipités qui traversaient le bosquet derrière elle. — Elle ne se retourna point.

Que lui importait cela ?

Les pas se rapprochaient, cependant. — Un grincement de fer se fit.

Un homme vint tomber à quelques pieds d'elle avec un grand coup de couteau dans la gorge.

Cet homme tenait un portefeuille dans sa main crispée.

— J'ai toujours eu envie d'avoir un million à moi tout seul ! grommela une voix avinée derrière les arbres.

M. le vicomte d'Harmont, autrement dit Moutan, parut dans le crépuscule.

Éléonore ne le connaissait pas.

Mais ce mot : Un million ! semblait être le nœud fatal de toutes ces sanglantes comédies.

Moutan, qui était ivre, s'avança sans voir Éléonore.

Lamalgue, — c'était lui qui avait ce grand coup de couteau dans la gorge, — Lamalgue ne bougeait plus.

Moutan disait :

— Tu m'as gagné le million aux cartes !... mais je te l'ai regagné au couteau !...

Il riait.

Il se baissa vers Lamalgue pour saisir le portefeuille.

A cet instant, Lamalgue se dressa comme si un ressort d'acier se fût détendu en lui.

Il plongea son poignard jusqu'au manche dans le cœur de Moutan et retomba mort.

Ils étaient couchés en croix, l'un sur l'autre, Lamalgue et Moutan. — Le portefeuille gisait à terre.

Éléonore poussa un cri.

Elle avait reconnu le portefeuille de Saulcy-Lagaronnays.

XXXI.

Une demi-heure après, en plein jour, ma foi! un brancard passa la porte Saint-Denis. Sur le brancard, il y avait un blessé qui commençait à reprendre ses sens.

La belle Éléonore escortait le brancard.

Et comme les gardes de la porte lui demandaient :

— Qui est cet homme?

Elle répondit :

— C'est mon mari... le gendre de M. de Baradère, qui demeure ici près.

Tout le monde connaissait M. de Baradère.

On conduisit le brancard à la maison du traitant.

Et le traitant demanda comme les gardes de la porte Saint-Denis :

— Qui est cet homme?

Et comme aux gardes de la porte Saint-Denis, la belle Baradère répondit au traitant :

— C'est mon mari.

En même temps elle ouvrit le portefeuille, et pendant qu'on pansait la blessure de Lagaronnays, elle compta un million sur la table.

Le traitant n'en demandait pas davantage.

Éléonore fut madame de Saulcy-Lagaronnays.

Retourna-t-elle jamais, avant le jour, derrière l'enclos des Filles-Dieu? L'histoire ne le dit pas.

. . . .

XXXII.

Franchissons maintenant la ligne de démarcation tracée par les réverbères de la rue Montmartre, et abordons le Paris occidental.

Nous n'en dirons pas si long sur cette portion de la ville, quoique notre livre y doive trouver par la suite une abondante pâture.

Le Louvre, le Palais-Royal, les Tuileries, appartiennent aux *Nuits de Paris.*

Nous pénétrerons même dans les mystérieuses ténèbres de ces quartiers qui entourent le Louvre. — Nous dirons les nuits échevelées de l'hôtel d'Angleterre, qui va disparaître, et les nuits sanglantes de la rue du Chantre.

La Tour de Nesle, le Pré-aux-Clercs, tout cela est à nous.

Dans la prairie
Fraîche et fleurie,
Dame jolie
Viendra le soir...

Le soir! c'est l'heure où notre récit s'éveille.

Nous trouvons dans ce Paris occidental la gloire des Bourbons, les folles amours du dix-huitième siècle, la grandeur de Napoléon et notre propre histoire à nous, — l'histoire de l'Opéra, de Frascati, du Jockey-club, de Tivoli, de Mabille.

Du haut de Montmartre, à l'heure où nous sommes, on ne voit guère que la place de la Madeleine, la place de la Concorde et l'énorme chaîne de feux qui va de l'Obélisque à l'Arc-de-Triomphe.

Voilà des illuminations!...

Napoléon, empereur, avait encore de ces idées vides, sonores,

soufflées qui croissaient en plein champ sous l'ère déclamatoire de notre première République.

On dit qu'il voulait faire de la Madeleine un *Temple de la Gloire.*

Un *Temple de la Gloire*, vous entendez?

Ce que c'est qu'un *Temple de la Gloire*, je ne sais, mais l'empereur le savait.

Un *Temple de la Gloire*, c'est le *séjour de la victoire.*

Telle est la définition que me donna un invalide consulté par moi sur ce sujet important.

Et il ajouta, cet invalide :

— « Le séjour de la victoire, il est le lieu où l'on confie les drapeaux des conquêtes de la valeur ! »

Que voulez-vous de plus ?

Et, à vrai dire, ne serait-il pas très-adroit de donner une destination un peu comique à cette immense maison, qui n'est pas une église, et qui a coûté trop d'argent pour une simple salle de bal.

Voyons ! il est encore temps. Faisons un *Temple de la Gloire* pour la satisfaction de *la valeur !*

Les jours consacrés à Mars, on rassemblera là tous ceux qui ont un cœur français et militaire, et l'on racontera, aux sons du tambour, les actions d'éclat qui se sont passées *dedans les champs de l'honneur !*

Par la même occasion, ne pourrait-on faire un *Temple de l'Amour* à Notre-Dame-de-Lorette?

Vrai Dieu! si j'avais une fille, je ne voudrais pas lui montrer les fresques mignonnes de cette église.

Nos pères, croyez-moi, n'auraient point offert à Dieu ce boudoir impudique.

Les pavés de Notre-Dame, de Saint-Eustache ou de Saint-Sulpice se soulèveraient rien qu'à l'odeur d'eau de Cologne qui se

respire entre ces colonnes vernies, — rien qu'à la vue de ces petits tableaux impies qui choquent l'œil et le cœur, au sein de ce demi-jour déshonnête.

Vous n'avez plus été chrétiens, le jour où vous avez mis dans ces hôtels garnis le saint-ciboire et le calice.

Jetez au moins un voile sur ces nudités galantes ! Cachez ce qu'on ne montre pas même à l'Opéra calomnié !

Et l'on ne donnera plus, ô prêtres, le nom de votre sanctuaire déshonoré aux courtisanes juives, vouées à Vénus-Harpagie ! —

Chose singulière ! les organistes de ces paroisses, qui sont des hommes de talent, inspirés par cet irrésistible instinct que la métaphysique appelle l'*association des idées*, introduisent dans leurs improvisations des motifs de polkas, de valses, de quadrilles connus.

Il ne faut pas dire non ; nous l'avons entendu vingt fois.

Il y en a un qui a fugué la cachucha, et qui s'en vante.

Cet organiste n'a fait qu'obéir à la loi mystérieuse des semblables. Malgré lui, et sans y prendre garde, il a traduit l'impression vraie que chacun éprouve dans ces monuments.

Jouer la cachucha dans ces temples de hasard, c'ost peut-être une profanation ; mais ce qui est un sacrilége c'est d'y avoir fourvoyé l'hostie !

XXXIII.

Nous prononcions tout à l'heure le nom de Saint-Eustache, la belle et pieuse église fondée sur l'emplacement du temple de Cybèle.

Marchez sous ces voûtes fières ; agenouillez-vous dans ces bas-côtés tout imprégnés de religion, et vous verrez ce que c'est qu'une église catholique !

Par exemple, ne sortez pas par la rue Coquillère, car un brigand

d'architecte s'est diverti à placer là un portail nigaud qui semble fait pour un temple calviniste.

Mais vous n'aurez jamais raison des architectes!

Une nuit de l'année 1614, au commencement du règne de Louis XIII, un drame assez bizarre eut pour héros Pierre Dominé, le bedeau de l'église Saint-Eustache.

Ce Pierre Dominé demeurait avec sa fille et un enfant de chœur au coin de la rue des Deux-Écus. Sa fille était jeune et fort jolie. On l'appelait Minette, de la terminaison du nom paternel.

L'enfant de chœur, qui n'était plus un enfant, avait nom Bastien tout court.

Sa voix n'était pas des plus claires et la barbe lui venait au menton, mais il ne voulait point quitter le bedeau de Saint-Eustache, ce pauvre Bastien, parce que Minette avait seize ans.

Il espérait bien, un jour venant, faire de Minette madame Bastien.

Dans la rue des *Prouvelles*, comme s'intitulait alors notre rue des Prouvaires, maître Antoine Bidault, procureur au Châtelet tenait sa boutique.

C'était, ce maître Antoine Bidault, un hercule de palais. Il mesurait près de six pieds, portait sa souquenille sur des épaules d'athlète et sa toque sur une grosse tête de coquin à poils frisés comme du crin de matelas.

Il avait une assez mauvaise réputation dans le quartier Saint-Honoré. On disait qu'il avait mené a mal plus d'une jeune fille, et lui-même s'en vantait, le sale robin, aux orgies basochiennes de la rue Saint-Jacques-la-Boucherie.

Personne, cependant, n'osait témoigner trop haut contre lui, à cause de sa robe noire et de ses épaules.

Par malheur, ce grand coquin de procureur avisa un jour la gentille Minette, comme elle allait chercher le déjeuner de son père sous les piliers.

Il la trouva mignonne à croquer ; et depuis cet instant, tout en grattant son papier de coquin, il songea aux moyens d'en avoir le cœur net.

Bastien était trop amoureux pour ne pas voir tout ce qui se passait autour de Minette. Dès le premier jour, il avait deviné en frémissant les intentions du grand et gros procureur.

Mais Bastien n'avait pas la bosse des combats. C'était un adolescent paisible. Un véritable enfant de chœur monté en graine.

L'idée ne lui vint même pas d'attendre le damné procureur au coin de la rue des Deux-Écus, et de lui casser sa vilaine tête laineuse d'un coup de trique.

Ce garçon-là manquait d'imagination.

Mais, sarpejeu ! si le vieux Dominé, tout bedeau qu'il était, avait su de quoi il retournait, c'eût été une autre histoire !

Dominé avait été un peu guisard dans sa jeunesse ; il avait aidé à pendre ce parpaillot d'Henri IV (en effigie) au marché à la viande ; il savait manier l'arquebuse aussi bien qu'un soldat du roi.

Bastien se disait toujours :

—J'en préviendrai maître Dominé.

Mais c'était tout.

Quant à Minette, la jolie fille, elle riait au nez du procureur, sans façon et sans malice.

Elle allait son chemin dans la vie, heureuse, simplette, ne connaissant point les soucis.

Une vraie fillette parisienne.

Le petit chaperon rouge, — la veille du jour où le compère le loup le mangea !

XXXIV.

On était à refaire la grand'porte de l'église Saint-Eustache qui donnait sur la rue Trainée. L'église se trouvait momentanément

sans clôture, et Dominé, le bedeau, était chargé de faire le guet de nuit, au-dedans de la nef.

On lui avait confié un mousquet pour la circonstance.

Vers une heure après minuit, l'honnête bedeau sommeillait paisiblement au banc des marguilliers, avec son mousquet entre les jambes, lorsque tout à coup il fut réveillé en sursaut par la voix bien connue de Bastien, qui criait lamentablement au-dehors :

— Maître Dominé ! ô maître Dominé ! à l'aide ! à l'aide !

— Et qu'y a-t-il donc, mon neveu ? fit le bedeau en se frottant les yeux.

C'est à peine si Bastien pouvait parler.

Et se laissant choir sur les pierres détachées de la porte :

— Votre fille !.. balbutia-t-il ; — votre pauvre fille...

— Eh bien !.. est-elle malade ?

— Plût à Dieu !

— Elle est morte ! dit le bedeau qui chancela.

— Elle est enlevée, maître Dominé.

Le bedeau se redressa et répéta d'une voix terrible :

— Enlevée, ma fille !

Puis il brandit son grand mousquet au-dessus de sa tête.

Puis encore il saisit Bastien, plus mort que vif, et le secoua rudement.

— Et tu l'as laissé enlever ! s'écria-t-il ; — ah ! Bastien ! Bastien ! je comptais te la donner pour femme.., mais, jour de Dieu ! elle mourra plutôt nonne !

Bastien pleurait.

— Où est-elle ! reprit Dominé ; — en marche ! conduis-moi !

— Où elle est ?... soupira le pauvre enfant de chœur ; — c'est ce grand pécheur de Bidault qui est monté par la fenêtre et qui l'a emportée dans ses couvertures.

Dominé poussa un rugissement.

Tout son sang de vieux ligueur lui montait à la joue.

— L'a-t-il menée chez lui ?

— Non.

— Où l'a-t-il menée ?

— On dit, répliqua le pauvre Bastien, que maître Antoine a un *val d'amour* derrière la Belle-Chasse, de l'autre côté du Pré-aux-Clercs.

— Viens ! s'écria Dominé, qui ne lui en laissa pas dire davantage ; — le Pont-Barbier est fermé de nuit... Ils seront forcés de prendre un bac... Satan aura l'âme du procureur, ou je perdrai mon nom !

Bastien se signa

On laissa l'église ouverte à la garde de Dieu.

Le bedeau et son neveu s'élancèrent dans la rue d'Orléans et gagnèrent les abords de la Seine par la rue des Poulies-Saint-Honoré.

Ils se trouvèrent en face de la tour de Nesle.

Le Pont-Barbier était situé, à peu de chose près, au même endroit que notre Pont-Royal. C'était la route directe pour traverser ce qui restait alors du grand Pré-aux-Clercs et gagner la Belle-Chasse par les derrières de Saint-Joseph.

Du Pont-Neuf au Pont-Barbier, il n'y avait aucun moyen de traverser la Seine, sinon par bateaux.

De quais, pas de trace.

En arrivant sur la berge, comme il faisait grande lune, Dominé et Bastien virent un bateau qui laissait la tour de Nesle à sa gauche et se dirigeait vitement vers la rue des Jacobins Réformés.

Les yeux du bedeau étaient un peu fatigués par l'âge.

— Dis-moi ce que tu vois ! murmura-t-il en serrant le bras de Bastien.

— Je vois, répondit le jeune homme, je vois la grande taille du brigand et la pauvre camisole blanche de Minette.

— Le brigand est-il à droite ou à gauche?

— A gauche.

— Saurais-tu tirer un coup de mousquet?

— J'ai gagné le prix à la foire Saint-Médard.

— Eh bien! dit le bedeau en lui présentant son mousquet, — tue-moi ce coquin de procureur!

Bastien recula épouvanté.

— Et si je tuais Minette! s'écria-t-il.

Maître Dominé lui tourna le dos.

— Petiot! tu ne vaux rien et tu ne l'aimes pas! dit-il entre ses dents.

Il entra dans l'eau pour se rapprocher d'autant. Il mit ses lunettes avec soin. — La lune sortait d'un léger réseau de vapeurs.

Il épaula son mousquet. — Il visa longuement.

Bastien était à genoux sur la berge.

Il pleurait toutes les larmes de ses yeux.

Un éclair jaillit soudainement, et les vieux échos du Louvre prolongèrent dans la nuit la détonation du mousquet.

Le bateau s'en alla à la dérive.

On commença d'entendre les cris de Minette, qui était seule maintenant sur le bateau, avec un cadavre.

La balle de Dominé avait fracassé le gros crâne du procureur amoureux.

Dominé, condamné pour ce fait à la peine de la hart, fut gracié par lettres du roi Louis XIII, qui lui accorda en outre un don de cinq cents livres sur ses menus plaisirs.

Maître Dominé ne voulut jamais donner sa fille au pauvre Bastien, qui se fit moine.

XXXV.

Nous voici arrivés aux limites de ce plan nocturne, tracé dans

les ténèbres par les réverbères et les illuminations — Quelques enjambées à peine séparent le Pont-Barbier des Tuileries, et les Tuileries touchent aux Champs-Élysées.

Jadis les nuits étaient bien sombres dans ces solitudes si brillantes aujourd'hui. A la place de cette guirlande de feux qui jette ses courbes harmonieuses des chevaux de Coustou à l'Arc-de-Triomphe, — guirlande qui se change en rivière de diamants les jours de fête, — il n'y avait pas même un fumeux réverbère.

Rien que l'obscurité !

Dans toute cette large étendue des Champs-Élysées actuels, il n'y avait qu'un pauvre lumignon allumé à la porte d'une maisonnette, sous une petite statue de la Vierge, grillée dans sa niche.

La maisonnette appartenait à Mansard-le-Vieux, inventeur des *mansardes* et oncle de Hardouin Mansard, qui éleva le dôme des Invalides.

C'était au commencement de l'année 1645.

Mansard, occupé aux travaux du Val-de-Grâce, que faisait construire Anne d'Autriche, n'habitait point sa maison de campagne; mais, sur son ordre, la madone restait toujours éclairée, et les passants qui revenaient du Roule ou de la Ville-l'Évêque, par la porte de la Conférence, s'étaient accoutumés à appeler le carrefour formé par la voie du Roule et la route de Passy à la porte Saint-Honoré : la *Croix-Mansard*.

La Croix-Mansard était à trois cents pas du Cours-la-Reine, non loin du rond-point moderne.

Les alentours étaient presque toujours déserts.

Il y avait alors à Paris un maître en fait d'armes, nommé Delapalme, qui était fort à la mode. — Je crois que le jeune roi avait pris de ses leçons.

Toujours est-il que toutes les bonnes lames se vantaient d'avoir pris des almanachs de Delapalme, qui menait assez grand train pour un maître d'armes.

Il avait un certain coup droit, sans feinte ni appel, que personne n'avait jamais pu parer.

C'était, du reste, un fort galant homme, et il n'y avait point de sa faute si tous les autres maîtres en fait d'armes étaient mortellement jaloux de lui.

Ce Delapalme avait perdu sa femme. Il était en train de faire la cour à une jeune bourgeoise du village du Roule qu'il recherchait en mariage.

Les préliminaires étaient arrangés entre les parents de la jeune fille et Delapalme. Le mariage devait avoir lieu sous peu de jours. Il se rendait, en conséquence, chaque soir au village du Roule, afin d'entretenir sa fiancée.

Comme son académie était située rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, chaque soir aussi, il était forcé de rentrer à Paris par la porte de la Conférence, et de traverser, par suite, tous les terrains où furent plantés depuis les bosquets des Champs-Élysées.

Le 20 janvier de cette année 1645, Delapalme quitta le Roule beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, parce qu'on avait fêté ses accordailles dans la famille de sa promise.

Il était à cheval et revenait au grand trot, vers minuit, lorsque, arrivée devant la Croix-Mansard, sa monture s'abattit sur place en poussant un sourd gémissement.

Elle n'avait ni butté ni bronché. — Un coup de faux lui avait tranché les deux jambes de devant, au jarret.

Delapalme se releva tout étourdi. Il était entouré de six hommes, dont cinq étaient appuyés sur de longues épées nues, tandis que le sixième tenait encore à la main la faux qui avait tranché les jarrets du cheval.

Il ne pouvait les reconnaître, car le lumignon de la madone jetait à peine, dans cette nuit sombre, quelques lueurs incertaines et tremblantes.

Le cheval agonisait dans la boue et perdait tout son sang.

— Holà ! mon pauvre François, dit l'un des six inconnus d'un accent goguenard, — voilà ton bidet en mauvais état, sans mentir.

— Est-ce donc vous, Pierre Couëton ? demanda François Delapalme.

— Oui bien ! c'est moi, mon bon maître, répliqua Pierre Couëton ; — et je vous souhaite à l'occasion une mort chrétienne.

Les cinq autres se mirent à ricaner.

— Que me voulez-vous? demanda encore Delapalme.

— Rien de mauvais, mon excellent maître... Nous voilà ici une demi-douzaine d'honnêtes compagnons qui avons juré notre foi de Dieu que vous ne coucheriez pas cette nuit dans votre lit.

— Est-ce une bombance que vous me proposez ?

— Oui bien, mon maître : bombance de coups, si vous voulez.

Delapalme n'avait pas d'épée.

Il connaissait la haine de ses confrères contre lui, et Pierre Couëton était un de ses confrères.

Il crut à un assassinat.

— Sainte Vierge, dit-il, protégez-moi!

Et se tournant vers les cinq muets qui l'entouraient, il ajouta :

— Qui que vous soyez, ne me donnerez-vous point le temps de confesser mes péchés à un prêtre ?

Un long éclat de rire accueillit cette parole.

— Tes péchés ! s'écria Pierre Couëton, qui laissa son accent railleur pour donner cours à sa haine jalouse ; — tes péchés, je vais les confesser pour toi.. C'est d'abord d'être un vaniteux croquant, puisque tu te vantes de mettre à mort tous les prévôts de la ville de Paris... C'est ensuite, et pour la même raison, d'être un méchant menteur... C'est de gagner les doublons de la cour, quoique tu sois manchot du poignet à l'épaule... C'est...

Mais nous vous faisons grâce du reste des griefs de Pierre Couëton.

Vadius peut être maître d'armes, et Trissotin prévôt de salle.

XXXVI

Suivant les registres de la chambre criminelle, les six hommes qui arrêtèrent François Delapalme à la Croix-Mansard étaient, outre Pierre Couëton, les trois frères Beaurand (Jean, Jean-Michel et Jean-Marie), tous trois prévôts, Cornille Doux, maître juré, et Étienne Lemoine, dit Rondache, enseignant la pointe et l'estramaçon au carrefour du Cherche-Midi.

Delapalme ne se trompait guère, quand il croyait qu'on voulait se défaire de lui séance tenante. Et la manière dont on avait traité son cheval était un menaçant augure.

Mais Delapalme se trompait sur la forme du meurtre.

Les gens qui manient constamment l'épée gardent, en général, un semblant d'honneur.

Pierre Couëton et ses complices prétendaient se battre.

Il est évident qu'un combat de six contre un, même à tour de rôle, est un assassinat.

Ce n'était point l'avis de Pierre Couëton, et, en somme, Delapalme était un si rude jouteur, qu'il pouvait bien avoir un peu raison.

Quand Pierre eut achevé l'acte d'accusation de François Delapalme, il dit à Jean Beaurand :

— Allume les torches.

Jean ouvrit la lanterne de la Vierge et alluma deux torches, faites de chanvre et de poix.

Delapalme put alors reconnaître ses ennemis.

Un rayon d'espoir éclaira son visage.

— Jean Michel, dit encore Couëton, donne-lui une lame à choisir.

Il y avait là cinq épées montées droit comme celles que por-

taient au combat les gentilshommes mousquetaires du roi. Jean-Michel Beaurand les prit toutes les cinq dans sa main et les présenta à Delapalme.

Celui-ci prit la première venue, et, dès qu'il la tint entre ses doigts, le sang revint à ses joues.

— Oh! oh! dit-il en respirant fortement, — merci, mes amis.. Dieu vous donne une bonne mort!

Puis il ajouta :

— Vous voilà six braves hommes... Je vous prie, laissez-moi passer mon chemin.

Ce n'était déjà plus une humble prière.

Il essayait son épée contre la terre du chemin.

L'épée était bonne.

Pierre Couëton avait ôté son feutre. Il y avait jeté six petits morceaux de papier roulés. Sur chaque morceau de papier était écrit le nom d'un des maîtres d'armes.

Tout en remuant son feutre, Pierre répondit :

— Non, tu ne passeras pas ton chemin, François... Il faut que tu décèdes ici pour tout le mal que tu nous as fait!

Delapalme regarda autour de lui pour bien se rendre compte de sa situation.

— Si vous essayez de vous en aller, monsieur François, dit Jean-Michel Beaurand, qui avait été deux ans son prévôt de salle, nous vous piquerons tous à la fois.

— Et si je n'essaie pas de m'en aller? demanda Delapalme.

— C'est réglé, répondit Pierre Couëton.

En même temps, il présenta son feutre à Jean-Michel, qui tira les six petits morceaux de papier l'un après l'autre.

Le premier nom qui sortit fut justement le sien.

Il connaissait trop bien son ancien patron pour ne pas voir clair en son affaire.

— Vous voyez bien que je n'ai pas triché, dit-il en souriant

tristement ; — j'ai deux petits enfants... ne les envoyez pas à l'hôpital !

Le second nom fut celui de Cornille Doux, maître juré.

Le troisième, celui de Jean Beaurand.

Les trois autres vinrent dans cet ordre : Étienne Lemoine, Pierre Couëton, Jean-Marie Beaurand.

Pierre Couëton prit alors la parole.

— Voilà ce qui a été convenu, dit-il ; — les trois premiers y passeront un à un, habit bas, et *va comme je te pousse*... Si tu les couches là tous les trois, les deux suivants t'attaqueront ensemble... Et le sixième fera ce qu'il voudra, puisque nous ne serons plus là pour lui dire qu'il est un lâche s'il ne croise pas le fer !

Le fait que nous racontons ici est exact de tout point, et nous traduisons presque textuellement le français douteux des procédures.

Pendant que Pierre parlait, Jean-Michel ôta son pourpoint comme un brave garçon.

Il se signa et dit un bout de prière.

Puis il choisit une épée parmi les quatre qui restaient.

François Delapalme ôta aussi son pourpoint.

Il se mit en garde. — Couëton et Doux tinrent les torches

Ils s'arrangeaient du mieux qu'ils pouvaient pour que la lumière tombât sur Delapalme et laissât Jean-Michel dans l'ombre. Mais il n'y avait pas besoin de tant de façons. A la première passe, Jean-Michel Beaurand ouvrit les deux bras et tomba de côté en criant :

— Dieu me pardonne mes péchés !

Delapalme se pencha sur lui.

— Mon pauvre Jean-Michel, dit-il, — ce n'est pas moi qui l'ai voulu !

— Mes deux enfants ! mes deux enfants ! murmurait le moribond.

— J'aurai soin de tes deux enfants, mon pauvre Jean-Michel

Le mourant lui serra la main et mit sa face contre terre.

On entendait les cinq survivants qui murmuraient entre eux :

— C'est encore son maudit coup droit !

— A toi, Cornille Doux ! dit Couëton.

Cornille Doux donna sa torche à Jean-Marie Beaurand.

Il savait le jeu de maître François. Il évita de lui livrer le fer et lui porta une botte à fond, de pied ferme.

Maître François para et riposta sans se fendre.

Cornille Doux laissa aller son épée.

— J'ai ce qu'il me faut ! murmura-t-il en tombant, les deux mains sur la poitrine.

— Maître Cornille Doux, c'est vous qui l'avez voulu ! soupira François Delapalme.

— Allons, Jean ! mon ami Jean ! s'écria Pierre Couëton.

Jean Beaurand était l'aîné des trois frères, et le plus fin tireur de Paris après maître François.

Il tomba en garde à distance, la main gauche sur sa poitrine, comme certains tireurs à l'assaut. — Cette main peut servir de bouclier.

Mais la main de Jean Beaurand fut percée, et sa poitrine aussi, par le fameux coup droit de maître François.

— A nous trois ! s'écria Couëton, qui prit une épée de la main droite et une dague de la main gauche ; — fais comme moi, Étienne.

Étienne fit comme lui.

Jean-Marie Beaurand tenait les deux torches.

François Delapalme était seul contre deux et n'avait point de dague.

De plus, il en était à son quatrième assaut.

Il recula jusqu'à la maison de la Croix-Mansard et s'adossa au mur.

Étienne Lemoine et Couëton se jetèrent sur lui en même temps.

Ils s'étaient concertés. Étienne écarta son épée d'un fort battement, et Couëton, passant, lui donna de sa dague à tour de bras devers la gorge

Mais la dague de Pierre Couëton fit feu contre les pierres meulières qui composaient le mur de la maisonnette. Et il ne redoubla pas, parce que François Delapalme, qui venait de tomber à genoux, lui lança son épée à hauteur de nombril. — La pointe sortit par les reins.

Ce pauvre François Delapalme s'échauffait à la besogne.

Il se releva, enjambant le corps de Couëton, et comme Étienne Lemoine portait sur son enseigne : *maître de pointe et d'estramaçon*, il lui fendit la tête d'un revers, après l'avoir piqué en pleine poitrine, pour la montre.

— O maître François ! maître François ! s'écria Jean-Marie, ébahi, terrifié, anéanti.

— Ils l'ont voulu, les pauvres compagnons ! dit maître François.

— Oh ! oh ! oh ! poursuivait Jean-Marie, — que Dieu vous bénisse, maître François ! Je me rends à vous et vous servirai jusqu'à la fin de mes jours.

— Prends donc les épées et donne-moi le bras, dit encore François Delapalme, — car je commence à me faire un peu las, n'ayant point la coutume de veiller si tard dans la nuit.

XXXVII.

Il y avait en ce temps-là force voleurs dans Paris et autour de Paris.

Quand on trouva, le lendemain, cinq cadavres et un cheval qui avait les jarrets tranchés, au carrefour de la Croix-Mansard, on cria au voleur.

On cria si haut, que la police s'émut pour tout de bon.



Castelli del. Imp. Dupain. Faubg St Jacques. 35.

DUEL DE DELAPALME.

NUITS DE PARIS

Une bande de brigands qui se cachait dans les taillis de Passy fut prise, et son chef, Odot-Minoy, condamné à être roué vif, pour le meurtre de cinq prévôts d'armes.

Ce fut alors que maître François Delapalme et Jean-Marie Beaurand vinrent faire leur déclaration, consignée aux registres de la cour.

De cette déclaration nous avons donné copie au lecteur dans les pages qui précèdent.

XXXVIII.

Nous avons laissé bien des choses de côté dans ce rapide aperçu de *Paris la nuit*.

Les points lumineux sont rares. — Nous avons essayé seulement de décrire, du haut de Montmartre, où nous sommes, les réverbères et les lampions.

Mais les *Nuits de Paris* descendront dans la ville.

Elles iront des rives de la Seine aux gais Porcherons et à la Nouvelle-France ; elles entreront dans les boudoirs charmants du dix-huitième siècle, là-bas, du côté de la rue Chantereine, après avoir violé le mystère des doux oratoires de la rue du Parc-Royal.

Elles partiront des prairies foulées par les légions de Jules-César, pour arriver à notre asphalte aride.

Elles traverseront dix-neuf siècles tout pleins.

Ce seront les rudes nuits des Francs.

Les nuits des Gaulois vaincus.

Les nuits féeriques de la chevalerie, les nuits d'Yseult, les nuits de Fleur-de-Lys.

Les nuits d'amour et les nuits de bataille.

Les nuits des fantômes dans les plaines *hantées* de Bicêtre.

Les nuits de fête, les nuits d'assassinat.

Des girandoles blanches, des torches rouges.

La foudre parfois, rayant les ténèbres de son paraphe sinistre.

La lune pâle et l'éclatant incendie.

Les sérénades et les guet-apens.

Le chevalier du guet, — les voleurs, — les manteaux couleur de muraille.

Les somnambules et les loups-garoux.

Rosine et Lindor. — Fortebracchio retroussant sa moustache et *protégeant* la beauté productive de la baronne de Saint-Arthur.

Les salons et le pavé, les tavernes et le balcon de l'Opéra. . . .

. . . .

XXXIX.

Au commencement, Paris était une mer.

Que cela ait eu lieu normalement, pendant une période plus ou moins longue, ou seulement à l'époque du déluge universel, personne ne saurait le dire; mais le fait certain, c'est que le sol de Paris a été submergé. — On trouve des coquilles pétrifiées au sommet de Montmartre.

Après avoir été une mer, Paris a été une forêt : ceci est encore historiquement incontestable.

Or, il y a une tradition celtique qui dit que toute chose, avant de s'abîmer dans l'éternité, recouvre sa forme primitive.

Cette tradition bien connue, qui se retrouve chez les Arabes, chez les Birmans, chez les Hindous, a fourni plus d'un chapitre aux raisonneurs du Bas-Empire.

Donc, Parisiens, ô nos amis! prenez garde.

Si vous n'avez pas peur pour vous, prémunissez avec soin vos malheureux enfants.

Paris, demain — ou après, — redeviendra une forêt.

Et soyez certain que ce sera une forêt plus périlleuse que la forêt de Bondy !

Dites-leur, à vos enfants, que s'ils voient jamais des chênes et des hêtres s'élancer à la place de nos maisons ruinées, dites-leur qu'il est certains carrefours qui, surtout, devront être évités.

Les terroirs ont leurs mœurs fatales.

Au lieu où s'éleva le *palais* de la Bourse, il y aura un fourré de mauvaise renommée. — Dites à vos enfants de serrer leurs goussets quand ils passeront par là.

S'ils peuvent prendre un autre chemin, dites-leur de faire plutôt trois lieues de trop dans les taillis pour éviter ce passage mal fréquenté.

Il y a toujours eu là, il y aura toujours une méchante fée aux doigts crochus qui coupe éternellement les escarcelles.

Dites à vos enfants de craindre les bosquets odorants qui s'élèveront depuis le mont Bréda jusqu'au val de la Boule-Rouge. Les dryades de ces bois attireront encore le voyageur imprudent, et il n'y aura plus, hélas ! d'apothicaires alentour.

Dites-leur de fuir les broussailles de la Sorbonne, repaire de loups galeux et de couleuvres savantes.

Dites-leur d'aborder avec précaution les hautes futaies de l'ancienne représentation nationale, car les dindons sont méchants, une fois rendus à l'état sauvage.

Dites-leur de ne s'engager qu'avec une extrême prudence dans les parages jadis littéraires, car, s'il doit s'y rencontrer beaucoup de perroquets inoffensifs, on y trouvera aussi des scorpions et même des vipères.

Dites-leur de prendre avec eux leurs valets, armés de fusils doubles et de sabres de cavalerie, quand ils affronteront l'ancien passage de l'Opéra à l'heure terrible de la petite bourse.

Mais qu'ils ne s'effrayent pas de ces lions qui se promènent là tou-

près, ni de ces aigles qui semblent planer au-dessus de la clairière qui fut la place Vendôme.

Les lions sont en carton ; les aigles sont empaillés.

XL.

Et après que Paris aura été une forêt, — l'Océan viendra, qui noiera tous ces orgueils, toutes ces bassesses sous l'immense niveau de ses eaux.

L'égalité rêvée régnera enfin, puisque tout sera mort.

Dans la mort, l'égalité est nécessaire autant qu'elle est impossible dans la vie.

Il y a ainsi, dans les mers armoricaines, une ville submergée qui s'appelait la ville d'Ys.

Les matelots bretons voient ses monuments à travers l'onde verte de l'Océan.

Les matelots des temps à venir, verront peut-être, à travers le flot transparent, le dôme doré des Invalides ou les tours noires de Notre-Dame.

Et ils diront :

— Ceci était Paris, une ville du temps passé.

Tandis que les académiciens futurs hausseront les épaules en glapissant ces mots :

— Paris n'a jamais existé !

LES

NUITS DE PARIS

PREMIÈRE NUIT

GAULOIS ET ROMAINS

L'ESCLAVE DE CÉSAR

SOMMAIRE. — Le mont Cétard. — Un mariage gaulois. — AR-BEL ET GHELLA. — Le batelier Thual. — Corvinus le centurion. — Le druide des pauvres. — Le dieu Cernunnos. — Alarix. — ŒLIAN ET MYSOEIS. — La couronne de César. — Les feux. — Vultur et Vorax. — Un nid sous les arbres. — La forteresse des Parisiens. — La légion au départ. — Le pont de bateaux. — Le bain. — LE GLAIVE DE CÉSAR. — La piscine sanglante. — Thual et son aviron. — Le tombeau de l'esclave. — CÉSAR.

I

Le soleil se couchait derrière les collines qui formaient le rebord occidental du bassin habité par le petit peuple des PARISIENS. La moitié de son disque rouge disparaissait déjà derrière les forêts qui descendaient des hauteurs de Passy jusqu'à la Seine, et ses rayons obliques mettaient des reflets vermeils à l'immense table de granit qui couronnait le sommet du mont Valère.

La Seine coulait parmi les grandes herbes et les roseaux chevelus. — Quelques barques grossières étaient attachées à ses bords, et ses flots laiteux, où ne se miraient encore ni maisons ni palais, renvoyaient au ciel l'image brisée de la forêt vierge.

Cinq îles, jetées au beau milieu du fleuve entre le mont Cétard et le mont de Mercure (Montmartre), formaient le seul trait caractéristique et reconnaissable qu'ait gardé notre paysage actuel.

Les trois premières de ces îles offraient, en effet, par leur groupe, la figure moderne de la Cité, tandis que les deux autres n'ont pas même subi, depuis dix-neuf siècles, le plus léger changement de forme.

La plus grande de ces îles, sous le nom de Lutèce, était la forteresse du peuple parisien.

Il y avait fête au versant oriental du mont Cétard, le paradis des joies lutéciennes, du mont Cétard où les nobles chênes portaient la vigne flexible et laissaient pendre le raisin pourpré, — du mont Cétard où les prairies s'enguirlandaient de roses lyonnaises, où la bruyère parfumée voyait croître les buissons de pervenches bleues.

Du haut des grands ormeaux, sur ce mont Cétard enchanté, la clématite odorante s'élançant comme une corde tendue, allait porter les grappes de raisin jusqu'au sommet des charmes séculaires, puis ses tiges interminables, traînant leurs houppes d'étoiles blanches, allaient s'étendre comme un manteau d'hermine sur quelque large buisson de houx.

C'était ainsi, — mais n'y allez pas voir.

Car le gracieux mont Cétard qui est devenu, par corruption, le quartier *Mouffetard*, a maintenant de tout autres parfums que celui des clématites et des roses.

C'était fête. Six jeunes filles, couronnées d'églantines, six jeunes

hommes portant le dard à double pointe barbelée, entouraient l'autel du dieu Cernunnos, qui a des cornes de bélier et qui rugit dans les nuits sombres aux abords du solstice d'été.

Ces Gaulois, pères de nos bourgeois de Paris, étaient-ils déjà des railleurs?

La fête qui se célébrait devant l'autel de Cernunnos, le dieu cornu, était un hyménée.

Le prêtre attendait, tenant en main la fiole de marbre qui contenait la poudre de gui; le fiancé était là, un bel enfant à la chevelure blonde bouclée; et la fiancée, dont les cheveux se rattachaient en touffe à l'aide d'une guirlande de pervenches aux fleurs d'azur pâli, baissant les yeux, impatiente et timide.

Les six vierges frappaient à intervalles égaux la tige d'airain recourbée qu'elles tenaient à la main, et qui rendait un son vibrant. Les six jeunes guerriers brandissaient leurs dards.

Et tous disaient, cadençant bizarrement les trois syllabes du nom barbare :

— Cernunnos! Cernunnos!

Comme le fiancé et la fiancée étaient pauvres, il n'y avait point de barde, muni de la harpe aux quatre cordes, point de barde pour improviser le chant d'hymen.

Les bardes ne chantaient guère que pour les chefs, capables de dorer les quatre cordes de la harpe. Le prêtre lui-même, malgré sa longue barbe blanche, n'était ni un eubage auguste, ni l'un de ces savants druides qui commandaient en maîtres aux éléments soumis. C'était un humble servant dont la faucille usée portait à peine la trace du mince filet d'argent qui l'avait entourée.

Cernunnos seul, le dieu orné de cornes, était le même pour les opulents et pour les indigents.

O mythes antiques! ô vieille et moqueuse sagesse!

Quand les derniers rayons du soleil passèrent entre les trois men-hirs du temple triangulaire consacré à Jupiter-Taranis, qui

s'élevait au sommet des hauteurs de Chaillot, le prêtre étendit la main.

Les six vierges touchèrent les doigts de six guerriers, — et le peuple, qui s'asseyait à l'entour, se leva en criant la louange d'Esus, le dieu bûcheron, et du taureau Trigaranus, qui porte trois grues entre ses cornes dorées.

— Voici, dit le prêtre, voici le soleil qui adore Tarran, le roi des dieux, en caressant les colonnes de son temple... L'heure est propice... enfants, approchez.

Le fiancé s'avança d'un côté, la fiancée de l'autre.

Le fiancé dit :

— Celle-ci est Ghella, fille de Thual le nautonnier, et de Pialla, qui est morte.

La fiancée répliqua :

— Celui-ci est Ar-Bel, qui ne connaît ni son père ni sa mère, mais qui est le frère d'Alarix, le guerrier !

— Ghella, fille de Thual, paît les troupeaux des Sénones, dit encore Ar-Bel.

— Ar-Bel, frère d'Alarix, vendange les vignes des Parisiens, répondit Ghella.

— Elle a seize ans.

— Il a dix-huit années.

— Je la veux pour femme.

— Je le veux pour époux.

Le soleil n'était déjà plus entre les trois men-hirs ; il avait glissé sous la colline.

La nuit venait. La couronne de futaies qui coiffait le front du mont Cétard, allongeait ses grandes ombres.

— Où est Thual, le batelier ? demanda le prêtre ; — où est Alarix le guerrier ?

Thual se présenta aussitôt, mais non point Alarix.

Thual était un homme de cinquante ans, fort comme un bœuf



MARIAGE GAULOIS

et portant sur son front, un peu écrasé, une forêt de cheveux grisonnants.

Il avait à la main l'aviron à spatule des bateliers parisiens.

En s'avançant il sourit à sa fille comme un brave homme qu'il était.

— Où est Alarix le guerrier? répéta le prêtre.

— Alarix, mon frère, répondit Ar-Bel, — a épousé une femme du pays des Carnutes (Chartres), il fait la guerre aux soldats de César... Quand j'ai été le visiter avant les vendanges, il m'a montré son coffre de bois de cèdre, où il y a douze têtes embaumées.

Il y eût un murmure d'admiration dans l'assemblée.

— Alarix! Alarix! répétait-on à la ronde; — Alarix est un grand guerrier!

— Oui, Alarix est un grand guerrier! s'écria Ar-Bel qui redressa sa jeune tête enorgueillie, douzes têtes de légionnaires!... je les ai vues... toutes tranchées au ras des épaules... cinq têtes de hastaires... trois têtes de triaires... quatre têtes de princes... Oui, oui, mon frère Alarix est un grand guerrier.

Et la petite Ghella, toute rose de vanité amoureuse, répéta gravement :

— Oui, oui, son frère Alarix est un grand guerrier!

— Et cependant, dit le prêtre, tout grand guerrier qu'il est, Alarix est absent... il ne peut jurer le serment du père.

— Bah! fit l'honnête Thual ; — s'il vous plaît, pontife, je jurerai pour deux... mais la nuit vient... ces vierges veulent danser et moi je veux boire... Dépêchons!

Le prêtre hésitait.

— Plaise aux dieux, dit Ar-Bel dont le regard se chargeait maintenant de tristesse, — plaise aux dieux que je revoie jamais Alarix mon frère!... Il y a trois légions maintenant entre les Carnutes et les Sénones...

— Enfant! interrompit le batelier Thual, — si je te donne ma

fille Ghella, c'est que tu es le frère d'Alarix... L'épée qui prendra la dernière goutte du sang d'Alarix n'est pas encore forgée!... Les dieux aiment la vaillance et protégent les vaillants.

— Quelqu'un de vous, Parisiens, ajouta-t-il en élevant la voix, quelqu'un de vous veut-il jurer le serment paternel pour le frère de notre Alarix!

Vingt réponses se croisèrent qui toutes disaient :

— Moi! moi!

Mais une réponse devança les autres et une voix éclatante répondit en langage latin.

— *Me! Me! adsum qui volo!*

Un silence mortel se fit.

Un homme de haute taille, revêtu de la cuirasse romaine et portant les insignes de centarque, était debout derrière l'autel.

Il avait passé sa main rude sous le menton de Ghella, et son œil ardent semblait dévorer la beauté de la jeune fille.

Tout ce qui portait barbe, dans l'assemblée gauloise, fronça le sourcil. Les femmes frémirent. — Ar-Bel était devenu plus pâle qu'un mort.

— Qui es-tu? demanda le prêtre qui ne semblait pas très-rassuré.

— Je suis citoyen romain, répondit le nouveau venu, qui, en vérité, se pencha galamment pour mettre un baiser sur le front de Ghella.

Ar-Bel s'élança entre lui et sa fiancée.

— Je suis en outre, continua l'intrus, centarque des triaires de la dixième légion, dont chaque centurie vaut une armée de barbares... Je m'appelle Caïus Corvinus, et j'ai un oncle chevalier romain!

Ces derniers mots furent prononcés avec une emphase tout à fait impériale.

— Quant à ce qui te regarde, enfant, reprit-il en se tournant

vers Ar-Bel, — tu as tort de te fâcher contre moi... Je viens remplacer ton frère, qui a tant de têtes latines dans son coffre de cèdre, ajouta-t-il avec raillerie ; — je viens remplacer ton frère, parce que tu l'attendrais trop longtemps... Ton frère ne mettra point une treizième tête romaine dans son coffre de cèdre... ton frère ne prêtera point pour toi le serment paternel... ton frère ne viendra point

— Pourquoi? .. balbutia le jeune vendangeur.

Et la foule écouta, haletante.

— Parce que ton frère est mort, répliqua lentement le centarque.

Et il ajouta en redressant sa taille herculéenne :

— C'est moi qui l'ai tué !

Un silence profond suivit cette parole.

Ar-Bel écarta d'une main sa fiancée, et mit son autre main sur la large épaule du centarque.

— Dis-tu vrai ? prononça-t-il entre ses dents serrées.

— Je dis vrai ! répliqua Corvinus.

Ar-Bel avait rejeté ses blonds cheveux en arrière. Sa tête enfantine avait changé d'expression. Un feu sauvage brûlait dans son regard.

— Alors, dit-il en arrachant le javelot à double dard de l'un de ses compagnons, — alors, je vais te tuer !

Corvinus sourit dédaigneusement et se contenta de répéter, sans même tirer le glaive qui pendait à sa ceinture :

— Je suis citoyen romain !

Ar-Bel leva le bras. Mais le batelier Thual le saisit par les reins et le rejeta en arrière.

Les autres Gaulois semblaient cloués au sol.

Pas un n'avait levé son arme.

II

Quelle était donc la magique influence de ce mot prononcé par le centarque :

CITOYEN ROMAIN !

Que ce mot résonnât comme le tonnerre aux bords du Tibre, sur les rives de la Méditerranée, ou même aux plages africaines, esclaves depuis des siècles, rien de plus simple.

Mais au cœur des Gaules libres et guerrières !

Mais au pays de Brennus, le conquérant fatal qui avait dit, sous les murs mêmes du Capitole : *Malheur aux vaincus !*

Mais dans les vierges forêts de la Celtique, pourquoi ce mot paralysait-il tous les bras et réduisait-il toutes les lèvres au silence ?

C'est qu'il y avait un camp romain dans Lutèce, l'île sacrée des Parisiens ; c'est qu'il y avait un camp romain aux collines lucotitiennes (Arcueil et Montrouge).

C'est que Jules César dormait depuis deux semaines dans la citadelle de troncs d'arbres qui servait de palais au chef des Parisiens.

Au lieu même où dormit plus tard Charlemagne.

Singulière destinée que celle de cette reine des cités, qui abrita, ne fût-ce qu'un jour, tous les demi-dieux de l'histoire !

Jules César, vainqueur, mais incessamment harcelé par les vaincus, avait choisi cette position centrale, afin de dominer géographiquement les Belges du nord, les Narbonnais du midi, les Celtes du centre — Ses légions, échelonnées dans les Gaules, tenaient péniblement leurs positions ; lui se trouvait à l'abri dans cette forteresse naturelle appartenant au plus faible des peuples gaulois, à un peuple qui par lui-même ne pouvait opposer aucune résistance.

Ce que nous venons de dire date notre histoire.

C'était vers l'an 700 de Rome fondée, — un demi-siècle avant la naissance de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi, dans cette assemblée de Parises, pas une voix ne protesta contre la souveraine autorité du nom de citoyen romain.

Le petit royaume, ou, si mieux vous aimez, le petit pays des Parisiens était grand tout au plus comme notre département de la Seine, qui lui-même est quatre ou cinq fois moins étendu qu'un département ordinaire.

Au nord, il était borné par la nation des Silvanectes, vers Senlis; à l'est par les Meldes, vers le côté oriental de l'arrondissement de Meaux; au sud-est par les Senones (Sens); au sud-ouest et à l'ouest par les frontières carnutes qui touchaient Versailles.

Mais faibles qu'ils étaient, les Gaulois Parisiens n'en avaient pas moins au cœur le profond sentiment de patriotisme qui tant de fois changea leurs fils en héros.

Et la lourde main de Jules César ne devait les comprimer qu'un temps.

III.

A la vue de l'épouvante générale, le centarque Corvinus mit plus d'insolence dans son sourire.

— Vos misérables dieux barbares, reprit-il, ne sont pas habitués à voir des gens de ma sorte témoigner devant leurs autels... Car vous appelez cela des autels, vous autres, ajouta-t-il en haussant les épaules : quatre cailloux surmontés d'une ardoise... Par Jupiter Stator! dont le temple est de marbre, nos dieux à nous sont mieux adorés que cela!... et le fretin de notre Olympe se croirait déshonoré s'il regardait seulement du coin de l'œil vos pierres rugueuses et tachées de sang humain!

— Cet homme blasphème !... murmura le prêtre.

— Vieillard ! s'écria le centarque en riant ; — nettoie le vert-de-gris de ta serpe... c'est bien assez d'égorger les gens sans les empoisonner...

— Mais riez donc, Gaulois stupides ! s'interrompit-il ; — vous voyez bien que je viens de faire une plaisanterie!

Thual couvrait de sa main robuste la bouche du pauvre Ar-Bel qui se débattait en frémissant.

Le batelier s'était penché vers lui et lui avait dit à l'oreille :

— Patience, enfant ! .. Hommes et dieux, nous nous vengerons !

— Or ça, reprit encore le Romain dont le regard était tombé sur Thual ; — or ça, vieux nocher de Lutèce, je te reconnais... c'est à moi que ta barque est échue en partage... Elle est bonne, ta barque !

— Oui, dit Thual sans s'émouvoir, — ma barque est bonne.

— Mais il y manque un aviron, continua Corvinus, — et je crois que tu l'as sur l'épaule.

— Oui, répondit Thual ; — je l'ai sur l'épaule.

— Donne-le moi.

— Volontiers.

Quelques-uns crurent que le vieux Thual allait le lui donner en effet, non dans la main, mais sur le crâne.

Ceux-là se trompaient.

Thual tendit paisiblement son aviron au centarque qui s'en empara.

— C'était tout ce qui me restait, dit-il, — et ce n'était pas juste, puisque tu as déjà ma cabane, ma barque et mon autre aviron.

Le centarque se mit à rire.

— Tu es un bon Gaulois, vieux nocher, répliqua-t-il ; — je trouve que tu raisonnes bien... Touche-là !

Thual lui secoua la main.

— Maintenant, dit Corvinus : — à ta besogne, prêtre !... Marions ces deux enfants... après quoi, je les emmènerai dans ma maison, car j'ai besoin de deux esclaves.

Un mouvement s'était fait dans la foule qui se taisait, frémissante, alentour.

Un homme venait de fendre les rangs silencieux.

Cet homme portait l'armure des guerriers gaulois, et par-dessus l'armure une peau de bête fauve flottante.

Il était grand, et sa tête fière dépassait tous ces fronts vulgaires.

Au moment où le centarque mettait le pied sur les marches de l'autel, cet homme se plaça, droit et tête levée, entre lui et le prêtre.

Il avait les bras croisés sur sa poitrine. — La lune, qui se levait derrière les forêts meldes, argentait l'or bruni de sa longue chevelure.

Il portait la hache à long manche et les minces javelines des Carnutes.

Corvinus ne l'eût pas plutôt aperçu qu'il recula, les bras étendus, comme s'il eût été en présence d'un fantôme.

En même temps Ar-Bel, s'échappant des mains de Thual, s'élança vers le nouvel arrivant, ivre de joie et criant d'une voix affolée .

— Alarix ! Alarix, mon frère !

Ce fut dans la foule comme une secousse électrique.

D'échos en échos, le nom d'Alarix se plongea comme un tonnerre dans la forêt profonde.

— Romain ! dit le guerrier qui repoussa les caresses de son jeune frère, — tu as menti, tu n'as point tué Alarix... Tu ne sais tuer que les femmes..

— Non... non... s'écria le centarque, qui tremblait mainte-

nant, — tu te trompes, roi (1), ce n'est pas moi qui ai tué Arrhéda... ce n'est pas moi, je te le jure!

Alarix se tourna vers les Parisiens qui écoutaient, stupéfaits et curieux.

— Frères, dit-il, cet homme vient de prononcer le nom de la femme que j'avais choisie au pays des Carnutes... Arrhéda était pure comme la lumière du matin... Arrhéda était belle comme le sourire heureux... elle m'aimait... je l'adorais... cet homme l'a tuée.

Les Parisiens poussèrent un cri d'horreur.

— Non... non... balbutiait Corvinus; — ce n'est pas moi!.. ce n'est pas moi!

Alarix jeta sur lui un regard de suprême dédain.

Il éprouva du doigt le fil de sa hache.

Thual monta les degrés de l'autel.

— L'heure n'est pas venue, prononça-t-il à voix basse.

— L'heure est toujours venue de punir et de se venger, répondit Alarix; — cet homme est à moi; je le donne à ma hache!

Thual se haussa sur la pointe de ses pieds et prononça quelques mots à l'oreille du guerrier.

Celui-ci le regarda avec étonnement.

— Va-t'en! dit-il ensuite au centarque, qui se hâta d'obéir.

On entendit ses pas lourds s'éloigner dans la coulée.

Sur un signe de Thual, un jeune garçon le suivit pour qu'il ne pût se glisser sur la lisière de la forêt et épier ce qui allait se passer.

Alarix enleva alors son frère dans ses bras et le baisa comme il eut fait d'un enfant.

— O mon fils et mon frère! dit-il; — Ar-Bel! ma famille en-

(1) Le titre de *rex* était prodigué à toute occasion, dans les derniers âges de la république romaine.

tière!... Ma femme et ma fille sont chez les aïeux... je n'ai plus que toi.

— Et moi, dit Ghella qui s'avança timide, mais heureuse.

La lumière vague de la lune éclairait son charmant sourire.

— Et toi, répéta le guerrier qui la pressa contre son cœur; — et toi, c'est vrai, lui et toi... Mais répondez-moi, enfants insensés, pourquoi choisissez-vous cette heure de deuil pour fonder la famille future et donner le jour à des esclaves?

— La vie est courte, frère, dit Ar-Bel; — demain est-il à nous?...

— Il m'aime et je l'aime, interrompit la jeune fille.

— Et puis, ajouta Thual, — ils n'ont pas de cabane... Ceux qui n'ont pas de cabane que craignent-ils?... Ar-Bel et Ghella dormiront dans l'herbe... crois-tu que les Romains puissent faire crouler sur eux la voûte du ciel?

Alentour, les Gaulois sourirent; c'était là une réponse selon leur cœur.

Alarix tendit sa main au vieux batelier.

— Maintenant que je n'ai plus rien chez les Carnutes, dit-il, je redeviens Parise... Dites-moi donc vos secrets, avant même que je prononce le serment du père... Cependant, le pontife va allumer le feu des dieux... Le nom de Jules César est tombé de tes lèvres, Thual... Est-ce que Jules César a passé par Lutèce.

— Jules César est à Lutèce, répondit le batelier.

— Alors, les Parisiens sont un peuple conquis.

L'imperturbable batelier fit rondement un signe de tête affirmatif.

Il est vrai qu'il grommela son mot favori :

— Patience! patience!

Comme il se taisait, les voix longtemps comprimées de la foule s'élevèrent.

— Il y a une légion dans l'île, dit une vierge.

— Et une légion aux monts Lucotiens, ajouta une matrone.

— Et Jules César a fait construire un palais près de l'autel d'Esus!

— Et ses soldats manœuvrent sur la place, devant le pont de bateaux!

— Et les chevaliers romains caracolent tous les matins sur la grève!

— Et il y en a de bien beaux, murmura une grisette de ces temps reculés sous sa couronne d'églantier.

— Pas si beaux que Priscille Œlian, l'affranchi de César! dit Ghella.

— Oh!... fit Ar-Bel.

Mais il n'eût pas le temps d'achever sa pensée.

La foule, qui prenait maintenant sa revanche, ne tarissait plus.

— Et les jeunes patrices mènent la chasse dans les bois.

— Ils ont des chiens magnifiques!...

— Pas si beaux, dirent vingt voix empressées, pas si beaux que Vultur et Vorax, les deux chiens de César!

Elles savaient le nom des chiens de César, ces Gauloises!

Souvenez-vous! Dix-neuf cents ans plus tard, ces mêmes Gauloises devaient fêter les officiers russes et les colonels prussiens, au même lieu, avec la même insouciance frivole!

Oh! ces délicieuses Gauloises! quand elles ne sont pas Jeanne d'Arc, elles sont bien peu de chose!

— Et puis, reprenait-on encore, il y a des dames romaines au camp.

— Et qu'elles sont belles!

— Pas si belles que Mysœis, l'esclave de César!

C'était Ar-Bel qui avait dit cela.

— Oh!... fit à son tour Ghella, dont la joue se couvrit de rougeur.

Alarix secoua lentement la tête.

— L'affranchi de César! murmura-t-il, — l'esclave de César!... les chiens de César!... O mes amis! j'ai vieilli, moi, depuis que je vous ai quittés!... Pourquoi faut-il que je vous retrouve enfants?

Thual, le batelier, lui donna une grosse poignée de main.

— Patience, dit-il, patience!

Les deux torches de bois résineux étaient allumées. La cérémonie commença. Les six jeunes filles frappèrent un coup unique sur leurs tiges d'airain sonores, et allèrent suspendre, en dansant, leurs couronnes d'églantines aux cornes du dieu Cernunnos.

Les six jeunes hommes plantèrent dans le gazon leurs doubles dards, et entourèrent les six vierges en se tenant par la main.

— Gloire soit à Tarran, le père des Dieux, dit le prêtre; — Gloire à Esus, et gloire à Bélen!... Que l'âme immortelle des héros, nos pères, soit autour de nous!... Isis, la grande déesse, monte dans les étoiles et regarde l'autel.

« O Cernunnos! ô Dieu! celui-là s'appelle Ar-Bel; celle-ci a nom Ghella.

« Souviens-toi, Dieu, que Ghella est l'épouse d'Ar-Bel et qu'Ar-Bel est l'époux de Ghella! »

Il toucha le front des deux enfants de son doigt trempé dans la poudre de gui.

— C'est là le gui coupé par les aïeux, dit-il; — celui que nous cueillons, nos fils en auront la cendre pour sanctifier la peau de leurs visages.

Thual et Alarix s'avancèrent, le bras droit de Thual entrelacé au bras gauche d'Alarix, de façon à ce que la main de chacun d'eux se posât sur l'épaule de l'autre.

— Qui êtes-vous? demanda le pontife.

— Les pères répondirent-ils.

— Venez-vous dire : Je ne veux pas?

— Nous venons dire : Je veux.

Le prêtre leva ses deux mains.

— Que l'union soit donc accomplie, dit-il, — et que les enfants des enfants soient des savants ou des guerriers !

A peine ces paroles furent-elles prononcées que les six jeunes filles s'emparèrent du fiancé, tandis que les jeunes gens saisissaient la fiancée.

Ar-Bel fut battu et embrassé en cadence.

Ghella eût sa couronne de pervenches bleues brisée avec solennité :

Elle fut embrassée et battue.

C'était là probablement un symbole des peines et des plaisirs du mariage gaulois.

La *Gazette des Tribunaux* prétend qu'après dix-neuf siècles ce symbole serait encore de mise dans notre Paris.

Ce bonhomme Paris ne deviendra donc jamais raisonnable !

Mais le flûteur approcha le roseau de sa bouche et lança un son aigu, tandis que le vieux barde aveugle, — le barde des pauvres, — promenait ses doigts tremblants sur les cordes mal tendues de sa harpe.

Vous eussiez vu aussitôt tout ce peuple exilé, tout ce peuple vaincu, hommes et femmes, s'élancer dans l'aire battue qui était devant l'autel de Cernunnos, et commencer une de ces danses gauloises qui s'ouvraient le sourire à la bouche pour finir l'écume aux lèvres.

Certes, c'est une dure chose que la conquête ; certes, c'est une chose triste que la misère à la belle étoile, hors des cabanes occupées par le vainqueur. — Mais la flûte aigre et la harpe bourdonnante ! Comment résister à cet appel ?

Il faut danser pour vivre. La danse est ce qui distingue le Gaulois de la brute.

On peut jeûner; on peut avoir soif ou avoir froid sans se plaindre.

On ne peut pas ne pas danser.

Les pieds frappèrent en mesure la terre durcie; les bras s'arrondirent; — les corps balancés doucement suivirent le rhythme monotone.

Puis le mouvement s'accéléra, les cheveux se dénouèrent, le sang monta aux joues.

La sueur mouilla les tempes ardentes et le rire essoufflé demanda grâce aux baisers.

Allons, flûteur et vieux barde, allons!

Et, le croiriez-vous? tous ceux qui gardaient assez d'haleine pour parler en dansant, tous ceux-là parlaient de César.

Le manteau de César, pourpre comme les nuages du soleil couchant, — le cheval de César, si fier et la tête si haute! — L'affranchi de César, la maîtresse de César, les chiens de César!...

César, César, César!...

On n'entendait que ce mot parmi les accords douteux de la harpe et de la flûte.

Après danser, ce qu'il y a de meilleur au monde, c'est bavarder.

Que Paris soit né d'hier ou qu'il date de deux mille ans, qu'il soit habité par cent bateliers ou par un million de bourgeois, Paris parle de quelqu'un ou de quelque chose.

De César ou du manteau de César.

Des chiens de César ou de la maîtresse de César.

Suivant les siècles, César s'appelle Pierre l'Ermite, Nicolas Flamel, Marlborough, Roquelaure, Cagliostro, Napoléon, Rossini, Soulouque, ou même Taglioni.

Car César a tous les sexes ,— et toutes les patries. — Il était récemment ambassadeur du Népaul.

La maîtresse de César est la belle Diane de Poitiers, la douce La Vallière, — Pompadour, la déesse qui préside aux pendules, — Corinne, ou bien cette Nina Lassave, qui n'avait qu'un œil et qui était la femelle de Fieschi.

Peu importe.

César peut être un petit cheval poney, si ce petit cheval poney gagne deux mille écus à se faire enlever en ballon.

C'est Paris qui fait César. — Et quand Paris a fait César, le monde entier des idiots met le binocle à l'œil pour voir passer César.

Pour peu que César soit bossu, tout le monde dit : Combien César a bonne grâce !

Et chacun tâche de se procurer une bosse à bon marché.

Si César est borgne, on répète : Que César a de beaux yeux !

Et l'on s'arrange pour se mettre un emplâtre sur la paupière.

Si César bégaye, l'univers enfin s'efforce de bredouiller.

Après la danse et après le bavardage, un verre de vin n'est jamais de trop.

Cette trilogie, comme disent les bons écrivains, résume les joies éternelles de Paris.

Danser, bavarder, boire.

IV

Un seul homme, dans cette pauvre fête si franche et si naïve, ne partageait point la commune allégresse.

Alarix était triste. Alarix s'éloignait de la danse et repoussait la coupe que lui offrait Thual, son compère, le vieux batelier de Lutèce.

Thual s'était assis sur les marches de l'autel ; Alarix restait debout à ses côtés.

Il suivait les mouvements désordonnés de la foule avec un sourire amer. — Et chaque fois que le nom de César sortait de cette joyeuse mêlée, il détournait les yeux, indigné.

— Peuple d'enfants ! murmura-t-il enfin, ne pouvant contenir sa colère ; — ils viennent d'être insultés, et ils dansent.

— Oh ! fit le bon Thual, qui lampa une pleine coupe de vin vermeil, — ils dansent, c'est vrai... mais patience !

— Ce nom de César sort de toutes les poitrines.

— Il faut bien parler de quelque chose, mon compère... Et, tenez, moi-même, qui ai des cheveux gris, ça m'amuse d'entendre parler de César... et je sens parfois encore mes vieilles jambes me démanger, quand je vois cette jeunesse qui se trémousse...

Alarix était plongé dans ses réflexions.

— Que faire avec de pareils soldats ?... murmura-t-il encore.

— Oh ! répliqua l'honnête Thual, —quant à ça, je ne sais pas... mais je crois bien qu'avec de la patience nous renverrons ces coquins dans leur Italie.

— En dansant ?...

— Et en buvant, mon compère Alarix... A votre santé !

Alarix fit un geste d'impatience.

Thual le prit par la main.

— Mon compère, poursuivit-il, vous qui avez de bons yeux encore, faites-moi donc le plaisir de regarder par ici.

Il montrait l'horizon du côté de l'est.

Alarix suivit son mouvement et regarda.

— Ne voyez-vous rien ? demanda Thual.

— Rien, répondit Alarix.

— Et de ce côté ? reprit encore Thual en étendant sa main vers le nord.

— Rien, répliqua le guerrier.

Thual soupira.— Allons! grommela-t-il, ce ne sera pas encore pour demain... Prenons patience!...

— Qu'attendiez-vous donc? interrogea le guerrier à son tour.

— Oh! fit Thual avec son air bonhomme, — les Meldes et les Silvanectes ne dorment pas, mon compère... Un soir ou l'autre, vous verrez s'allumer le feu des montagnes... et alors nous remettrons la danse à une meilleure occasion... et alors, nous parlerons encore de Jules César, mais sur un autre ton, c'est moi qui vous le dis... A votre santé!

Comme il portait la coupe à ses lèvres, et avant qu'Alarix eût le temps de répondre, un son de trompe se fit entendre au lointain.

Les danseurs s'arrêtèrent comme par enchantement.

La harpe et la flûte se turent. On écouta.

Et comme un second son de trompe perça le silence de la nuit, cent voix s'écrièrent en chœur :

— Le buccin de César!

— Il va passer par ici, ajoutait-on avec une joie non équivoque; nous allons le voir!

— Il se sera attardé dans la forêt avec ses compagnons; — nous allons tous les voir!

Alarix respira avec force.

— Et moi aussi, dit-il en laissant errer sous sa barbe un étrange sourire; — et moi aussi, je suis content de voir César!

— Moi aussi, moi aussi, prononça bonnement l'excellent Thual, je ne serai pas fâché de voir César.

La trompe se rapprochait.

On entendit un bruit de fouillis dans les feuilles.

Une gaie clameur s'éleva dans le groupe des Parises.

— Là! là! Vultur! Ici, Vorax!

— Les deux chiens de César!

Deux merveilleux animaux à la robe tigrée, au poil soyeux, à la jambe coupante et nerveuse, s'élancèrent hors de la forêt.

Ils vinrent ventre à terre jusqu'à dix pas des Parises et s'arrêtèrent court sur leurs jarrets tendus.

La tête haute, l'œil rougi par le reflet des torches qui continuaient de brûler sur l'autel, ils semblèrent regarder curieusement les Gaulois.

C'étaient deux échantillons choisis dans cette grande race des Apennins, qui subsiste encore de nos jours, quoique dégénérée.

Impossible de voir deux bêtes plus gracieuses et plus fières, plus agiles et plus robustes à la fois.

Tous deux étaient noirs et gris-bleu, avec des feux sanglants au milieu du front et sous les paupières

A la voix caressante des Parises qui les appelaient, ils répondirent en tournant le dos brusquement, et gagnèrent la forêt en trois bonds.

— Leurs chiens mêmes ne veulent pas de nous! dit Alarix amèrement.

— Qu'ils sont beaux! qu'ils sont beaux! répétaient les Parises.

Thual disait :

— Pour beaux, ils sont beaux!

Ils avaient à peine disparu depuis quelques secondes, lorsque le bruit du pas des chevaux romains devint distinct. — On entendait même le murmure des voix.

En même temps on apercevait la lueur des torches à travers les feuilles.

Tous les Parises rassemblés pour les noces d'Ar-Bel et de Ghella se rangèrent en ordre pour voir passer César.

Douze esclaves, porteurs de torches, sortirent les premiers de la forêt.

Ils étaient suivis d'un nombre double de légionnaires, qui ne quittaient jamais César.

Après les légionnaires venaient, à cheval ou dans des litières,

quelques jeunes patriciens, vêtus à la dernière mode de Rome, et affectant des poses efféminées.

César marchait ensuite, à cheval, entre deux Romains de l'ordre équestre.

César n'était plus un jeune homme, mais sa belle figure gardait toute l'animation vive de la jeunesse. Il avait le teint blanc, comme s'il eût été un Gaulois; son œil d'aigle brillait sous son front largement développé. — Un sourire gai, mais sceptique et railleur errait autour de sa lèvre gonflée.

En somme, on voyait bien qu'avant d'être le premier guerrier du monde, César avait pu être le plus grand viveur de Rome.

Sa taille gracieuse était un peu courbée, soit par l'effet de sa course récente, soit par suite des excès de tous genres qui avaient lassé sa jeunesse.

Il était armé à la légère et portait la chlamyde de pourpre.

Un esclave tenait auprès de lui son manteau déplié.

Il avait la tête entourée, comme toujours, de la couronne de laurier, destinée à cacher sa chauveté précoce.

Par tous pays, on eût dit à le voir :

— Voilà un noble soldat sur un noble coursier !

Mais les Parises n'étaient point si froids que cela dans leur admiration.

Ils poussèrent un hourra formidable, suivi de trois acclamations, en faveur de César, roi et dieu !

A droite et à gauche de César, marchaient maintenant d'un pas égal et tranquille les deux chiens Vultur et Vorax, qui sentaient bien tous deux qu'il fallait tenir sa dignité en présence de cette populace.

Derrière eux venait le gros de la meute, menée en laisse par des esclaves sarmates.

Derrière encore, portée par huit esclaves nubiens, aux visages

noirs comme l'ébène, s'avançait une litière ornée de draperies magnifiques.

Cette litière contenait un homme et une femme.

Une femme jeune, offrant le type pur de la beauté grecque et vêtue suivant la mode hardie, qui alliait les fantaisies d'Athènes aux caprices de Rome.

Un homme jeune aussi et plus beau, car aux lignes rigides du dessein grec, il unissait les courbes riches et larges du type oriental

La femme avait nom Mysœïs et l'homme Priscillus Œlianus.

Mysœïs était l'esclave, c'est-à-dire la maîtresse de César.

Priscille Œlian était l'affranchi de César, c'est-à-dire...

Mais pourquoi égarer sa plume à décrire minutieusement ces mœurs plus que bizarres que le christianisme allait balayer comme une fange ?

Sous l'empire des faux dieux, ces mœurs pouvaient s'allier à la vertu la plus austère.

Et nos professeurs universitaires, dont les réminiscences païennes sont de plus d'un genre, nous ont forcé d'admirer un tas de coquins, grecs ou latins, qui poussaient la philosophie jusqu'à des raffinements qui sont désormais du domaine de la cour d'assises.

A ce propos, ô Gaulois, mes frères, j'offre une récompense généreuse à qui voudra me dire et me prouver que les professeurs sont d'une utilité quelconque en cet univers.

A qui me prouvera que j'ai tort en les accusant publiquement (sauf exceptions confirmant la règle), d'ignorance burlesque et d'immoralité.

Car ces païens de collége n'ont-ils pas offert pêle-mêle à notre adoration enfantine le vice et la vertu ? le courage et la lâcheté ! la continence et la débauche ?

Ne nous ont-ils pas complaisamment révélé le côté trop obligeant d'Alcibiade et le côté faible de Socrate ?

Ne nous ont-ils pas répété à satiété cette parole du latin qui, « dans les mots brave l'honnêteté, » cette parole : César était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris !

Doux professeurs ! cela les amusait de nous répéter ces fantaisies !

Et quelle différence faisaient-ils entre la fierté de Scévola et la platitude de Virgile ?

Entre le courage de Coclès et la poltronnerie du poëte Horace ?

Tout cela était pour eux charmant, par cela même que c'était antique.

Un pédant n'est plus un homme.

N'allez pas, ô Gaulois, dans la forêt noire des colléges, — et surtout, n'y laissez pas aller vos enfants ! —

Nous laisserons de côté les mœurs de César lui-même.

Mais nous soulèverons le voile curieux qui couvre la famille que César s'était faite.

Cela pourra paraître invraisemblable, parce que cela est tout à fait en dehors de ce que nous voyons, de ce que nous sentons.

Il nous suffit que cela soit la vérité.

V

Les deux enfants nouvellement mariés, Ar-bel et Ghella, étaient au premier rang des Parises curieux.

Œlian et Mysœïs, l'esclave et l'affranchi, les aperçurent en quelque sorte du même coup d'œil.

Ils échangèrent tous deux un sourire.

— N'est-ce pas, qu'il est beau ? murmura l'esclave Mysœïs.

Et l'affranchi Œlian dit, au lieu de répondre :

— N'est-ce pas, qu'elle est belle ?...

Cependant, Jules César avait fait arrêter son cortége à la vue des torches allumées sur l'autel rustique.

— Qu'est-ce là? demanda-t-il à ceux qui l'entouraient.

— C'est un mariage gaulois, lui fut-il répondu.

César tourna son cheval vers l'autel.

— Que les dieux protégent les jeunes époux, dit-il, — et que le passage de César leur porte bonheur!

— Esclave! ajouta-t-il en s'adressant à celui qui portait son manteau; — dépose sur cet autel une bourse de mille sesterces.

Il y avait en cet homme une grâce sympathique et irrésistible. Il se faisait aimer de tous, et celui qui le tua l'adorait.

Il portait à la main, en ce moment, son épieu de chasseur encore ensanglanté. Une tête de sanglier énorme pendait au garrot de son cheval.

C'était franchement et de tout cœur que les Gaulois l'admiraient.

Quand l'esclave eût déposé la bourse sur l'autel, une seconde acclamation s'éleva.

Puis deux autres esclaves s'avancèrent, apportant aussi sur l'autel, l'un le bracelet d'or de Priscille Œlian, l'autre l'agrafe de perles qui attachait la tunique de Mysœïs.

— Pour Ar-Bel, dit l'esclave de Mysœïs.

— Pour Ghella, dit l'esclave d'Œlian.

Il paraît qu'Œlian et Mysœïs savaient d'avance le nom du fiancé et de la fiancée.

Les deux jeunes époux rougirent et baissèrent les yeux.

Mais on n'eut pas le temps de remarquer ce mouvement, car il se passa tout à coup quelque chose d'extraordinaire.

Les courtisans, vous le savez, vont toujours bien plus loin que le maître lui-même. Non contents de l'acclamation bénévole poussée par les Gaulois en l'honneur de César, les deux chevaliers romains qui l'accompagnaient et même quelques patrices s'écrièrent :

— A genoux, barbares, devant l'empereur (1) !

Les locutions peuvent changer ; la platitude de certains dévouements reste la même.

César, quand il est homme de sens, ne se fie pas trop, du reste, à ces dévouements si fougueux.

Ces bonnes gens de Gaulois ne firent pas attention à l'injure. La plupart d'entre eux s'agenouillèrent.

A la vue de cinq ou six récalcitrants, les aides de camp de César, saisis d'une sainte colère, mirent la main à leur glaive et crièrent encore :

— A genoux, barbares ! à genoux devant le Dieu !

Les cinq ou six récalcitrants obéirent, — même le vieux batelier Thual, qui néanmoins fit la grimace, et murmura pour sa consolation personnelle :

— Patience ! patience !

Un seul homme était maintenant debout parmi les Gaulois prosternés.

C'était Alarix le guerrier, qu'on eût tué mille fois avant de faire plier ses genoux.

Il avait la tête haute et fière. Ses deux mains croisées s'appuyaient sur le long manche de sa hache. Le vent du soir faisait flotter sur ses épaules les mèches de ses cheveux blonds.

Un murmure d'admiration s'éleva du côté d'Œlian et de Mysoëis, derrière lesquels venaient de s'arrêter quelques litières de chasseresses qui s'étaient atardées aux détours de la forêt.

Cet homme était beau dans sa pose héroïque.

Et toutes ces femmes, esclaves ou non, amoureuses de la forme, avaient envie d'applaudir à sa beauté.

Les aides de camp, moins poétiques, crièrent à l'insolence

(1) *Empereur* est ici pour son équivalent latin *imperator*, qui signifie chef, *commandant*, et plus spécialement, dans le langage militaire, général victorieux.

comme s'ils eussent porté le chapeau à claque et le frac, étoilé d'une croix d'honneur, au lieu du casque et de la chlamyde. Ils étaient, en vérité, ces aides de camp, presque aussi bien dressés que nos membres actuels des sociétés de bienfaisance politique.

D'un mouvement commun, ils voulurent s'élancer sur Alarix.

César les arrêta du geste.

— Qui es-tu, dit-il, toi qui refuses de mettre un genou en terre devant Julius Cæsar ?

— Je suis celui qui ne met le genou en terre que devant les dieux immortels.

— César est un Dieu ! s'écrièrent les aides de camp ; — César est immortel !

Le guerrier parise sourit avec dédain.

— Dans nos pays des Gaules, prononça-t-il du bout des lèvres, on ne flatte que les femmes, parce qu'elles sont esclaves.

Chevaliers et patrices tourmentaient, ma foi ! leurs glaives !

S'ils ne frisaient point leurs moustaches, c'est que la mode ne séparait point alors la barbe en trois catégories distinctes. C'était une seule et même toison depuis la lèvre supérieure jusqu'au-dessous de la mâchoire.

— Si vous posiez devant moi, reprit Alarix, l'image redoutable de Tarran, que vous appelez, vous autres Italiens, Jupiter-Taranis, je planterais ma hache en terre et je lui dirais : — Dieu ! salut !... mais...

— Eh bien ! interrompit César, — dis seulement : César salut !

— Non, répliqua le guerrier.

— Tu tiens donc bien peu à la vie !...

— Juste assez pour la défendre contre toi.

César sourit à son tour.

— Voudrais-tu me combattre en combat singulier ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Alarix dont les yeux bleus brillèrent.

— Mais réfléchis donc, barbare, dit César ; — ta vie est à moi, pourquoi exposerais-je la mienne ?

— Romain, tu te trompes, répliqua le guerrier gaulois, — gardant son calme extraordinaire et sa sauvage courtoisie ; — ma vie n'est pas à toi... et c'est moi qui suis maître de la tienne.

Cette fois, César se prit à rire tout à fait et de bon cœur.

— A moins que tu n'aies une armée dans cette forêt... commença-t-il.

— Je suis seul, interrompit Alarix : — mais nous sommes séparés par douze pas... avant que tu en aies fait six, ma hache peut te fendre le crâne jusqu'aux dents.

Les Gaulois de la Celtique se servaient en effet de leur hache à long manche comme d'une arme de trait, — à peu près de la même manière que les Indiens du nord de l'Amérique se servent du tomahawk.

Tout ce qui entourait César frémit.

Mysoeïs devint pâle comme la laine blanche de sa ceinture ; l'affranchi Œlian sauta hors de la litière et tira son glaive.

— Ædepol ! murmura César ; — si tu faisais cela, barbare, mon cher gendre Pompée le Grand et le sénat de Rome t'éleveraient un autel !

Il reprit tout haut en dégaînant sa large épée à garde d'or.

— Voyons, ami Gaulois, essayons !

Mais Priscille Œlian, le bel affranchi, était déjà à la bride de son cheval, au devant duquel se pressaient chevaliers et patrices.

Alarix était toujours appuyé sur sa hache.

— Oh ! dit-il d'un accent amer, — quand on est dieu, il n'est pas permis d'être brave... Moi qui ne suis pas dieu, Jules César, j'ai besoin de prouver ce que j'avance... je t'ai dit que je pouvais te fendre le crâne jusqu'aux dents...

Il prit sa hache à deux mains.

Et comme un mouvement se faisait parmi l'entourage de César, il s'interrompit tranquillement pour ajouter ;

— Je n'ai pas l'intention de tuer, mais si un seul de ces valets fait un pas, malheur à toi !

Ce barbare appelait valets les aides de camp de César !

— Ne bougez pas, *equites !* dit César en riant ou mon ami Gaulois va se fâcher.

Alarix soupesa sa hache :

— Écoute, reprit-il, — tu es le meilleur et le plus brave des Romains... Rends grâce à mes dieux, qui m'ont appris à ne jamais frapper ailleurs que sur un champ de bataille...

— Jules César ! ajouta-t-il en brandissant sa hache cette fois ; — Jules César ! tu as là une couronne de laurier pour cacher la peau nue de ton front, je n'en veux qu'à ta couronne... vois si tu étais à moi...

La hache partit en sifflant.

Les couronnes de laurier dépassaient le niveau du crâne et leur courbe élégante laissait un vide au-dessus du front.

Un vide où passer le doigt.

Le bout de la hache d'Alarix trancha la tige de laurier sans toucher le front de César.

Et la couronne tomba sur le gazon.

César porta la main à sa tête dépouillée.

Il murmura :

— Mon cher gendre, Cneius Pompeius Magnus, aurait visé un peu plus bas !...

Cependant, chevaliers, patrices, soldats et esclaves s'étaient élancés sur le Parise, dès que celui-ci s'était dessaisi de sa hache redoutable.

Le Parise avait trois javelines.

Un patrice et deux chevaliers romains tombèrent.

Lui, le guerrier parise, franchissant en quelques bonds prodi-

gieux l'espace qui le séparait des derniers arbres, disparut dans l'ombre de la forêt en poussant un long cri.

— Ho ! ho ! Vorax ! Vultur ! ho ! ho ! crièrent les chasseurs.

Et les deux grands chiens des Apennins, suivis de la meute entière, se précipitèrent sur les traces du fugitif.

Alarix n'avait plus rien pour se défendre contre Vultur et Vorax, dressés dès longtemps à la chasse humaine et qui valaient bien chacun deux ou trois chevaliers romains

C'en était fait de lui.

Mais César approcha de sa lèvre le buccin d'argent qui pendait à son cou.

Il sonna un mot unique, — sec et court, — qui attaqua brusquement les échos endormis de la forêt.

Aussitôt la voix hurlante des chiens se tut.

L'instant d'après Vorax et Vultur étaient entre les jambes du cheval de César.

— Mysoëïs, dit ce dernier, tresse-moi une autre couronne.

Puis, tournant la tête de sa monture vers Lutèce, il ajouta :

— Allons souper !

Mysoëïs, toute pâle encore, dirigea un regard vers l'autel ou Ar-Bel, le fiancé, s'était prosterné.

Œlian envoya un baiser à Ghella.

Les compagnons de César descendirent vers la plaine.

VI

Ar-Bel et Ghella n'avaient vu ni le baiser d'Œlian ni le regard de Mysoëïs

Que leur importait aux pauvres enfants ?

Ils songeaient au guerrier Alarix, leur frère, — leur père.

Ar-Bel avait été vingt fois sur le point de s'élancer aux côtés

d'Alarix. Il avait fallu pour le retenir le vigoureux et prudent poignet du vieux Thual.

Thual se releva le premier, dès que l'escorte de César fut partie.

Il enfla ses joues barbues.

— Allons, dit-il, — Vorax et Vultur sont deux bons chiens.

— Oh ! s'écria Ghella, quelle fête de mariage !

— Elle est belle, la fête, jeune fille, dit un Gaulois plus chauve qu'une ardoise, — trois ennemis morts devant l'autel de tes noces !

— Avez-vous vu !... demanda le petit Ar-Bel, — avez-vous vu les trois javelots de mon frère !... Tous trois au nœud de la gorge... Et les deux chevaliers et le patricien sont tombés tous les trois en vomissant des flots de leur sang... Oh ! c'est un grand guerrier que mon frère Alarix !

Et tous de répéter ;

— Alarix est un grand guerrier.

— Oui, oui, dit le bon Thual, — c'est un grand guerrier... mais pourquoi perdre sa hache à couper une couronne?

Une main se posa sur son épaule.

Il se retourna.

Alarix était auprès de lui.

Les Parises l'entourèrent, joyeux et pleins d'enthousiasme.

Ar-Bel et Ghella serraient ses mains en pleurant.

— Vieux Thual, dit Alarix en étendant sa main vers l'orient ; tu me disais ce soir, avant que César ne vînt, de regarder au loin..... j'ai regardé..... vois !...

Une lueur faible et incertaine brillait à l'horizon, du côté du cours de la Marne.

— N'est-ce point la lumière de la lune qui brille dans les marais? demanda Thual.

— La lumière de la lune est blanche et ces feux sont rougeâtres.

Thual regarda encore un instant, puis il baissa la tête.

— Une ne suffit pas... murmura-t-il.

— Et deux?.. interrompit Alarix.

Sa main, tendue de nouveau, montrait un point brillant vers le pays des Meldes.

— Deux ?... fit Thual : — c'est peu.

— Et trois ?... dit Alarix dont le doigt désigna un feu au nord-ouest de Lutèce.

Thual redressait peu à peu sa taille robuste, mais voûtée.

A mesure qu'une nouvelle lueur paraissait, ses yeux brillaient.

Bientôt il y eut autour du bassin de la Seine, où s'étend maintenant la vaste ville de Paris, comme une ceinture de feux lointains.

Le batelier Thual semblait maintenant comprimer avec peine la joie qui voulait déborder de son cœur.

— Esus ! Esus ! s'écria-t-il enfin en frappant l'une contre l'autre ses deux mains larges et calleuses ; — Ar-Bel et Ghella, mes enfants chéris, vous aurez un beau lendemain de noces !

— Ah ! ah ! poursuivit-il en laissant à sa voix timbrée tout son éclat jusqu'alors contenu ; — les centarques et les chevaliers, les patrices et les légionnaires... les coquins de toutes sortes et de tous noms !... Ah ! ah !... ils nous ont pris nos bateaux et nos cabanes... nos lits et nos avirons... Patience ! patience ! jusqu'à demain... Tout le sang qu'ils ont dans les veines, les bandits efféminés, n'empêchera pas notre Seine de couler, belle et limpide, entre les arbres de ses bords... On dit que là-bas, le long du Tibre, ils engraissent leurs squales et leurs murènes avec de la chair de Gaulois... Eh bien ! nos brochets et nos carpes de Seine aimeront peut-être aussi la chair de Romain !... Nous leur en donnerons.

Il était ivre de joie, cet excellent batelier.

Les Parises regardaient les feux et personne parmi eux n'ignorait le muet langage que parlaient ces signaux.

C'était la bataille.

Alarix prit le bras de Thual.

— César me croyait dans la forêt, dit-il ; — j'étais sur son chemin... Il a passé si près de moi, là-bas, dans l'ombre, que j'ai senti la fumée chaude des naseaux de son cheval... Je l'ai entendu qui parlait... Ce signal arrive trop tard... la nuit prochaine, César aura quitté Lutèce.

— Eh bien ! répliqua Thual, — Lutèce le suivra !

En même temps, il rassembla des branches sèches et dressa un bûcher sur l'autel même du dieu Cernunnos, qui venait de servir au mariage d'Ar-Bel avec sa fille Ghella.

Il battit le briquet et alluma son bûcher, qui lança bientôt vers le ciel des flammes vives et pétillantes.

C'était la réponse des Parises aux signaux des peuples voisins.

A l'orient du mont Cétard, sous l'abri de deux grands chênes aux branches desquelles pendait le gui mystique, — dans la mousse moelleuse, — derrière un rideau d'ormes séculaires où la clématite en fleurs soutenait les pampres chargés de raisins, il y avait un réduit heureux, un petit nid de feuilles sèches et d'herbe molle où Ar-Bel et Ghella dormaient côte à côte depuis de longs mois.

Ghella vierge de corps et d'âme, Ar-Bel chaste comme s'il eût été le frère de Ghella.

Chaque matin, ils souriaient au soleil levant qui voyait leurs candides amours.

Ils n'avaient point de cabane, Ar-Bel et Ghella. — La nuit de leurs noces, ils la passèrent dans leur nid, sous le ciel bleu jonché d'étoiles.

Et le soleil du matin les trouva souriants et embrassés, comme les oiseaux de Dieu qui s'éveillaient dans les grands chênes...

Mais il nous faut expliquer ce sourire échangé entre Mysoëis l'esclave et l'affranchi Œlian, à la vue des deux enfants.

Pour cela, nous reviendrons pour un instant à la chasse de César dans les forêts lucotitiennes.

Pendant que César, l'épieu à la main, courait le sanglier, Œlian et Mysoëis, abrités contre le soleil par un voile de lin suspendu à des tiges dorées, prenaient le frais sur la lisière du bois.

Ils étaient couchés mollement au fond de la litière dont les mouvements doux les berçaient.

Tous deux aimaient César comme on aime un dieu, — car il faut bien employer souvent le mot qui était le fond de la langue du temps.

« Un dieu nous a fait ces loisirs... » disait le doux Virgile en parlant d'Auguste.

Mais cette tendresse qu'ils vouaient au dieu ne ressemblait à rien de ce que comportent nos mœurs.

Elle n'excluait, cette tendresse, aucun autre amour.

Ces païens étaient un peu comme les pigeons, qui s'accouplent au hasard, à chaque ardeur nouvelle. — Ils allaient à la beauté comme l'aimant va au pôle. — Ce qui était au delà ou au-dessus du plaisir des sens ne les inquiétait point.

Il y avait bien quelques poëtes qui parlaient de constance, mais c'étaient des poëtes qui aimaient encore après qu'on ne les aimait plus.

Ce sort fut toujours le sort des poëtes, qui mettent des larmes dans leur encre, qui détrempent, à force de pleurer, les pages mélancoliques de leurs livres, — qui boivent des sanglots, — qui respirent des soupirs.

Le commun des hommes libres ne pleurait guère qu'une fois en la vie : à l'heure triste où le dernier sesterce avait payé la dernière goutte de Cécube ou de Falerne, — à l'heure navrante où la première ride avait chassé le dernier baiser.

Notre opinion particulière est celle-ci : l'homme n'est homme moralement que depuis la venue du Christ.

Auparavant, l'homme était un animal intelligent et raisonneur, mais non pas raisonnable.

Ce que sont restées enfin certaines curiosités ambulantes qui mangent des dictionnaires et traînent leur esprit nourri de fadaises antédiluviennes dans les ruisseaux scolastiques.

Notre opinion est qu'il ne faut ni condamner ni absoudre ces gens-là : pas plus qu'on ne condamne et pas plus qu'on n'absout les lièvres des champs, les tourterelles des bois, les mouches inconstantes et les hannetons lascifs.

VII

— O Mysœïs ! disait Ælian, — tu es belle comme une divinité ; mais je crois que je ne t'aime plus.

— O Œlian ! répondait Mysœïs, — tu es beau comme un immortel ; mais je crois que je ne t'ai jamais aimé.

Ils étaient là, demi couchés sur la pourpre africaine. Ils se souriaient et leurs mains étaient unies.

Ils disaient vrai : ils étaient beaux tous deux, ces deux êtres, ce jeune affranchi, cette jeune esclave, fatigués de bonheur, rassasiés de joies, blasés jusqu'à la mort des sens.

L'homme plus efféminé que la femme, et la femme affaissée sous le poids de je ne sais quel désir impossible.

— Un jour, reprit Œlian, j'avais gravi le mont Célard, afin de prier pour Julius le dieu barbare qui a des cornes de bélier...

Avant de monter jusqu'à l'autel, je reprenais haleine, couché dans l'herbe verte, lorsque la déesse de ces lieux rustiques m'apparut...

— Mon histoire ressemble à la tienne, Œlian, répondit Mysoeïs; moi aussi, j'avais gravi le mont Cétard pour suspendre des guirlandes au front cornu de Cernunnos, afin qu'il soit propice à notre Julius,—si Cernunnos est plus puissant que Julius... J'avais quitté ma litière, et mes serviteurs étaient au bas de la colline... Je cherchais un banc de gazon pour me reposer, lorsque le dieu de ces bosquets se présenta soudain à mes yeux enchantés.

— Elle a seize ans à peine, dit Œlian.

— C'est à peine, répliqua Mysoeïs, — c'est à peine si le duvet léger des dix-huit années commence à brunir le tour de sa joue.

— Elle est blanche comme un lys.

— Les boucles de ses cheveux blonds se déroulent au vent qu'elles parfument.

— Ses charmes naissent... Il me semblait que ces sombres réduits s'éclairaient à son pudique sourire.

— Il est fier dans sa candeur juvénile... S'il baisse les yeux, il lève le front... Phèdre dut voir ainsi, dans la forêt solitaire et muette, le superbe Hippolyte jeter la robe d'enfant et naître homme.

L'affranchi et l'esclave se regardèrent en souriant.

— Ta voix tremble, Mysoeïs! dit Œlian.

— O Œlian! tes yeux brûlent!...

— Mysoeïs, tu dois l'aimer, ce dieu des bosquets?

— Et toi, ne l'aimes-tu pas, Œlian, cette champêtre déesse?

Ils se regardèrent encore, et leur sourire répondit, à défaut de paroles.

— Oui, dit Œlian, je crois que je l'aime... J'ai vingt-cinq ans... On dit que je suis beau... César m'a fait riche et libre... Eh bien! je crois que je donnerais à Ghella ma jeunesse, ma richesse et ma liberté!

— Moi, repartit Mysoëis, j'aurai vingt ans aux ides du septième mois... Je suis sûre d'être la plus belle, puisque César me le dit... Pour remplir ma main d'or, je n'ai qu'à étendre la main... Eh bien! si Ar-Bel voulait, je lui donnerais tout, — excepté l'amour de César.

Voilà pourquoi Œlian et Mysoëis avaient échangé un sourire, à la vue d'Ar-Bel et de Ghella.

Du sommet du mont Cétard au camp romain situé dans l'île de Lutèce, pendant toute la route, Œlian et Mysoëis, balancés mollement dans leur litière, s'entretinrent de Ghella et d'Ar-Bel.

De jalousie, pas l'ombre. — Et l'image radieuse de César, qui planait toujours dans leur pensée commune, ne se voilait point à l'aspect de ces nouvelles amours.

C'étaient, je vous le dis, des mœurs étranges.

Ils épuisaient l'amour comme on boit une coupe; et, comme on remplit de nouveau la coupe vidée, ils cherchaient, après l'amour défloré d'aujourd'hui, l'amour vierge du lendemain.

Sans mystère et sans honte, — comme nous cherchons, nous, dans le repas quotidien, quelque variété pour réveiller le goût.

Le mouton après le bœuf : excusez la trivialité grande ; après le mouton, le gibier.

Ces épicuriens de Rome n'y mettaient pas plus de façon que cela.

Mysoëis voulait un ragoût nouveau, Œlian un plat inconnu.

Mais ils voulaient, cet affranchi beau comme Apollon et cette esclave plus belle que Vénus, ils *voulaient* autrement que nous

Comment vous dire la *politesse* singulière de ces passions émoussées, la philosophie tranquille de ces désirs affaiblis?

Nous ne sommes pas aux fureurs hystériques de Messaline; nous ne sommes pas aux amours chirurgicales de Caracalla. Rome n'a que sept cents ans. Elle n'en est qu'au sommeil plein de rêves

qui suit les orgies de la force. Elle n'en est pas encore aux hideuses convulsions du libertin agonisant.

Non. — Et nous ne sommes pas non plus aux robustes délires de ces temps jeunes et barbares qui vinrent après le Bas-Empire.

Nous y viendrons, à ces temps de vices virils et barbares où l'amour glissait volontiers dans le sang.

Nous sommes maintenant à l'époque où Rome, affadie par les réminiscences grecques, se couronnait des roses fanées d'Anacréon; à l'époque où la débauche souriait, déjà lasse, mais pas encore épileptique.

La fatigue excluait la violence.

Le vice, franc et sans voile, suivait en quelque sorte la loi de la statuaire antique, qui défend tout mouvement désordonné.

Œlian et Mysoëis étaient, croyez-le bien, les meilleurs jeunes gens du monde!

Le soir, dans la salle du festin, couchés tous deux sur le même lit que César, Œlian et Mysoëis parlèrent de Ghella et d'Ar-Bel.

Leurs libations furent adressées aux dieux dans le but d'obtenir le plaisir facile.

Ar-Bel et Ghella étaient mariés depuis une heure; — mais c'était un si franc effronté que cet Hymen païen!...

Ils causaient encore amour, l'affranchi et l'esclave, que César était retiré déjà dans l'appartement solitaire où ses nuits se passaient à l'étude.

Car celui-là savait mener de front le vice et la vertu.

Ils causaient encore, Œlian et Mysoëis, ils causaient encore de la timide Ghella et d'Ar-Bel aux blonds cheveux, que César, averti par un soldat, montait à la plate-forme de la forteresse et embrassait de son coup d'œil d'aigle cet horizon gaulois où la menace était écrite de toute part en caractères de feu.

César connaissait ce terrible langage.

Œlian et Mysoëis dormirent en se tenant par la main.

César veilla, demandant à son génie le salut des légions menacées.

———

Parlez-moi du centarque Corvinus ! voilà un honnête coquin tout d'une pièce et qui ne savait pas le grec !

Un vrai Romain sans foi ni loi, pas fade du tout, égorgeant les hommes qui ne voulaient pas lui donner leur bourse, égorgeant les femmes qui ne voulaient pas lui donner leur cœur.

Que diable ! il aimait l'or et les femmes ce centurion.

Pour un cent de sesterces ou deux, il aurait cassé la belle tête de Pompée le Grand ou la vilaine tête de Cicéron, l'avocat redondant, mais comblé de verrues.

Pour mille sesterces, il eut vendu le Capitole.

Pour dix mille, il aurait mis le feu aux quatre coins de la ville éternelle.

Telles étaient ses opinions politiques.

Et soyez sûrs que tout César qui veut passer une fois le Rubicon a besoin de centarques faits ainsi.

Pendant que la dixième légion revenait du territoire des Carnutes pour rejoindre César dans l'île des Parisiens, maître Caïus Corvinus avait rencontré un beau soir une jeune femme au bord de la route.

Il avait remercié aussitôt Horus, dieu des philologues solitaires et des soudards enragés.

La jeune femme était Arrhéda, du pays de Chartres, épouse d'Alarix le guerrier.

Elle avait résisté à Corvinus qui, à bout d'éloquence, l'avait étourdie tout uniment d'un bon coup de pommeau d'épée sur le crâne.

Oh ! mais ne vous révoltez pas ! nous avons des instituteurs campagnards qui n'attendent pas qu'une femme ait l'âge nubile pour en agir ainsi.

Seulement, quand on les conduit, pour ce, en cour d'assises, ils répondent en pur langage universitaire « qu'ils ont obéi aux lois de la nature. »

Tel était l'avis de Caïus Corvinus. Un coup de pommeau d'épée vaut toutes les séductions de la terre pour un garçon qui comprend ainsi et qui respecte les *lois de la nature.*

Corvinus avait laissé Arrhéda évanouie sur le bord du chemin.

Il passa beaucoup d'autres centarques qui avaient, comme Corvinus, des idées avancées et pas de préjugés.

Vers le matin, Arrhéda était morte au revers de la route.

Des pâtres vinrent chercher Alarix à la ville des Carnutes et lui montrèrent sa femme, morte ainsi d'une mort qui révolte le cœur.

Ce digne Corvinus avait pourtant juré devant l'autel de Cernunnos :

— Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi !

Mais tout mauvais cas est niable.

Et cela ne l'empêchait point de rôder autour de la pauvre petite Ghella, ayant toujours au côté l'honnête épée dont le pommeau lui tenait lieu de philtre amoureux.

VIII

Le lendemain matin les collines qui entourent le bassin de Paris présentaient l'aspect d'une morne solitude.

Toutes les cabanes, bâties à la hâte par ce peuple de Lutèce, chassé de ses foyers, étaient désertes. Il n'y avait plus ni hommes ni femmes. On avait emmené jusqu'aux enfants.

Cependant Ar-Bel s'éveilla dans les bras de Ghella, au fond du nid moussu, sous les grands chênes, derrière les ormes mariés aux vignes luxueuses.

— Ma Ghella, dit Ar-Bel qui sauta sur ses pieds en voyant le soleil se mirer dans la Seine ; — nous avons trop dormi... Nos guerriers sont partis, et je suis un guerrier !

Ghella passa ses petits doigts blancs sur ses yeux allanguis.

— Déjà ! murmura-t-elle.

Puis, se levant à son tour :

— Tu as raison Ar-Bel, poursuivit-elle résolument ; — les guerriers sont partis..... je suis la femme d'un guerrier..... Partons !

Il n'y avait pas de ménage à faire.

Ar-Bel trouva une hache appuyée contre le chêne.

— Mon frère Alarix m'attend ! pensa-t-il.

— Donne-moi une minute, dit Ghella ; — je vais à la cabane de mon père et je reviens.

Elle mit un baiser sur le front d'Ar-Bel et partit, légère comme un oiseau.

Ar-Bel se prit à aiguiser sa hache. Il était brave comme un petit lion, cet Ar-Bel.

En aiguisant sa hache, il pensait à ce Corvinus qui avait tué Arrhéda, sa sœur, et qui, la veille, avait touché insolemment la joue de Ghella, sa femme.

Comme il songeait ainsi, il vit Corvinus lui-même se glisser dans la forêt et prendre justement le sentier suivi par Ghella.

Il s'élança hors de sa retraite.

Mais quatre esclaves noirs, qui semblaient être là pour le guetter, lui barrèrent le passage.

C'étaient des Nubiens qui avaient la langue coupée.

Ils s'emparèrent d'Ar-Bel malgré sa résistance, le mirent bâillonné dans une litière et descendirent la montagne en courant.

La pauvre Ghella, de son côté, avait un sort à peu près semblable.

Elle n'avait trouvé personne à la cabane du vieux Thual, son père.

Comme elle en sortait, elle aperçut le centarque Corvinus qui venait à elle avec cet affreux sourire des soudards galants.

Elle voulut fuir :

Mais quatre esclaves Nubiens, qui avaient la langue coupée, lui en évitèrent la peine.

Ils sortirent de la forêt à l'improviste, saisirent la pauvre petite Ghella, fermèrent sur elle les voiles d'une litière et descendirent la montagne au galop.

Le centarque Corvinus resta planté comme un dieu Therme, les yeux écarquillés, le nez très-abattu, comme ces gens à qui on arrache le verre qu'ils étaient sur le point de boire.

— Par Jupiter Stator! murmura-t-il; — ce sont bien les esclaves de l'affranchi de César!

Il reprit la route du camp la tête basse.

Quand il arriva au camp, un soldat vint lui dire que l'affranchi de César voulait lui parler.

— Qu'il vienne! répondit-il; — pense-t-on qu'un centarque de triaires puisse se déranger pour de pareilles espèces?

Presque aussitôt, une servante vint lui dire que la belle Mysoeïs, l'esclave de César, avait besoin de l'entretenir.

— A la bonne heure! pensa-t-il, — si j'ai sur les bras ce mignon et cette coquine, mes soldats me trouveront quelque matin étranglé dans mon lit.

— Dites à la divine Mysoeïs, répliqua-t-il pourtant, — que dans une minute je serai à ses pieds.

— Pas dans une minute, objecta la soubrette latine; — dans une heure... Mysoeïs est occupée, maintenant.

— Est-ce qu'elle a aussi envoyé des esclaves noirs au mont Cétard ? demanda Corvinus.

La soubrette s'enfuit en éclatant de rire.

Le malheureux centarque ne partageait point cette gaîté. L'idée d'être étranglé dans son lit semblait le contrarier assez. Il la trouvait contraire aux lois de la nature.

C'était dans deux salles contiguës de la forteresse de troncs d'arbres qui servait de palais à César.

Suivant les historiens de Paris, et nous n'avons rien à dire contre leur opinion parfaitement innocente, cette forteresse était située à la proue du vaisseau de la cité, au lieu même où s'élève maintenant le Palais-de-Justice.

Dans l'une de ces deux chambres, Ghella était avec Œlian.

Dans l'autre, Mysoeïs était avec Ar-Bel.

Œlian et Mysoeïs avaient, pour cette occasion, raffiné l'art de la coquetterie latine.

Œlian avait une tunique lamée d'or qui laissait découvert son cou au galbe correct. Une riche ceinture entourait ses reins, et des cothurnes de pourpre s'enroulaient symétriquement autour de ses jambes nues.

Un diadême d'or cerclait ses cheveux noirs.

Mysoeïs portait la robe fendue des femmes du Péloponnèse. — Les nuages tissés de Corynthe tombaient et se drapaient sur sa gorge admirable dont les contours semblaient plus exquis à travers ce voile diaphane. Elle avait, parmi le luxe de sa chevelure, des rangs de perles Tyrrhéniennes, mêlées à ces coraux mats et sanglants qui venaient de l'île Dioscoride.

Ses pieds étaient nus sur le fauve pelage d'un lion africain et de minces anneaux d'or marquaient ses chevilles.

Elle était belle, Mysoeïs, comme pouvait l'être la maîtresse de César.

— Enfant, disait-elle au jeune Gaulois Ar-Bel, qui était debout devant elle, interdit et farouche ; — je l'ai vue, celle que tu aimes... elle est belle... mais moi, ne suis-je pas plus belle encore !

Comme l'époux de Ghella ne répondait point, elle prit une pose plus abandonnée et rejeta en arrière sa tête charmante.

— Regarde-moi !... murmura-t-elle.

Ar-Bel leva les yeux malgré lui; ses joues se colorèrent.

Ne songez pas à Joseph et à la femme de Putiphar.

Encore une fois, c'étaient ici des mœurs toutes spéciales. La belle Grecque eût dédaigné toute violence. Elle ne comptait, pour vaincre, que sur son incomparable beauté.

— Tu m'as regardée, reprit-elle, et j'ai vu le sang monter à ta joue... Tu m'aimeras, Ar-Bel.

Ar-Bel secoua la tête.

— J'aime Ghella, dit-il.

— Et moi, j'aime César!... j'aime Œlian... cela m'empêche-t-il de t'aimer ?... Enfant, je sens mon cœur si grand, qu'il peut contenir à la fois trois grands amours.

— Le mien est trop petit pour un seul amour, répondit Ar-Bel, mais c'est que cet amour est immense !

La Grecque sourit tristement.

— C'est vrai... c'est vrai! pensa-t-elle tout haut ; — le feu qui s'allume semble ne devoir jamais s'éteindre... Tu es marié d'hier, enfant.

— J'aime depuis que je me sens vivre.

La Grecque sourit encore.

Et parmi cette lascive tendresse de son regard qui caressait l'enfant, il y avait comme un reflet d'amitié dévouée.

— Qui sait? murmura-t-elle ; — c'est peut-être aussi une joie que de ne changer jamais!...

— Eh bien! reprit-elle, — je l'aimerai, ta Ghella, si elle veut que tu m'aimes.

Le Gaulois sourit à son tour et releva la tête avec fierté.

— Oh! dit-il; — Ghella était vierge hier... Ghella me tuerait!

Mysœïs ne comprenait plus.

— Écoute, reprit-elle avec un geste où la fatigue perçait déjà, si vous voulez rester avec moi, elle et toi, je vous ferai plu riches qu'un roi et qu'une reine.

Un rayon de soleil passa par les draperies entr'ouvertes de la fenêtre.

Ar-Bel tressaillit.

— Femme, dit-il, — sais-tu nos lois? Chez nous, celui qui manque à l'appel de la patrie est puni d'une peine mille fois plus dure que la mort... Sa chevelure est arrachée par la main du bourreau... son nez et ses oreilles sont coupés avec une scie... et son front dépouillé est ensuite broyé entre deux meules... Laisse-moi partir!

Mysœïs avait détourné la tête avec dégoût.

— Oh! barbarie! barbarie! s'écria-t-elle; — tes beaux cheveux à toi, pauvre enfant!... ton front si pur et si jeune!...

— Mais, reprit-elle, — que parles-tu d'appel de la patrie?

— Nos guerriers sont rassemblés.

— Pour faire la guerre à César?

— Non, répondit Ar-Bel sans hésiter, pour combattre les hommes d'Agedincum.

— Et tu veux me quitter déjà?... Ilium! cria-t-elle.

Une jeune fille parut.

— Fais seller un cheval, ordonna Mysœïs.

Ar-Bel s'inclina sur sa main.

Mysœïs l'attira vers elle.

— Écoute encore et souviens-toi, dit-elle; — les amours sont courtes... les plus belles joies sont celles qui durent le moins...

Quand tu n'aimeras plus Ghella, viens à Rome où je retourne... Là, demande la maîtresse de César.

— César ne change donc pas, lui? fit Ar-Bel en souriant.

— Quand César changera, je mourrai, dit Mysœïs d'un ton ferme et triste. — Ne compare pas, enfant, l'amour d'un Dieu à l'amour des hommes.

Le cheval piaffait dans la cour.

— Adieu, Mysœïs, dit Ar-Bel.

— Tu ne me demandes rien, dit-elle, à moi qui voudrais tout te donner?

Ar-Bel hésita.

— J'ai un ennemi, répliqua-t-il enfin, — un guerrier romain du nom de Corvinus, qui convoite la beauté de Ghella... Si je mourais... ou si j'étais trop loin pour protéger Ghella...

— Je la protégerais, moi! interrompit la belle Grecque.

— Adieu, Mysœïs, répéta Ar-Bel; — je crois en toi... et je t'aimerais, si j'avais deux cœurs!

Il s'enfuit.

Mysœïs demeura pensive.

Puis elle dit à Ilium :

— Va me chercher le centarque Corvinus.

De l'autre côté de la cloison se passait une scène que nous ne rapporterons pas en détail, parce qu'elle ressemblait trait pour trait à celle qui précède.

Priscille Œlian était aux prises avec la petite Ghella, qui était bien, pour le moins, trois fois plus farouche qu'Ar-Bel.

Cependant l'affranchi était un peu plus obstiné que Mysœïs. Il fit de l'éloquence, et traça, pour la Gauloise, qui n'écoutait guère, un tableau très-séduisant de Rome civilisée.

Et quelle occasion ce serait pour nous d'ici, ô lecteur ! de vous prouver que nous avons eu des prix en huitième !

Comme nous pourrions écrire une belle page tout hérissée de mots en *us*, en *a* ou en *um*, parler de rostres et d'arènes, de pugilats, de gladiateurs à javelines et de gladiateurs rétiaires, de *pallium* et de *peplum*, de toges, de laticlaves et de *bullæ !*

On gagne sa vie, savez-vous, ô lecteurs, dans les lointaines contrées qui s'appellent la rue Saint-Jacques, ou l'Odéon (un nom grec qui veut dire serinette), on gagne sa vie à parler ces douces langues que personne n'entend plus.

Mais nous résisterons à la tentation, nous laisserons à des écrivains d'une science écrasante la gloire de dire *plectrum*, au lieu de violon, et *sandalium*, au lieu de pantoufles.

Ce genre de badinage nous semble, à l'heure qu'il est, par trop facile et par trop usé.

Ne prenons pas le pauvre pain des gueux de la néo-tragédie !

Priscille Œlian peignait, et peignait en pure perte, le luxe prodigue, la richesse éblouissante, les raffinements inouïs de Rome maîtresse du monde. La fille des forêts parisiennes ne l'écoutait pas.

— Eh bien ! Ghella, dit Œlian, après sa description pompeuse, ne voudrais-tu pas vivre dans mon palais ?

— Ar-Bel et moi, répondit Ghella, nous n'avons même pas de chaumière... Et cependant nous sommes heureux.

Œlian se pinça la lèvre, car il avait, de plus que Mysœïs, la fatuité, ce vice des hommes rapetissés.

Il lui semblait que cette petite sauvage ne devait pas, ne pouvait pas résister à ses séductions. N'était-il pas beau ? ne parlait-il pas la langue de Catilina et de Clodius, ces deux séducteurs ? la langue de Catulle et de Properce, ces deux poëtes d'amour ? n'était-il pas de ces pays heureux où la Grèce européenne se marie à la Grèce asiatique, pour produire la plus choisie entre toutes les

races humaines? de ces pays où les enfants eux-mêmes enseignent le doux art d'aimer?

— Et toutes ces splendeurs, reprit-il, ne font aucune impression sur toi, ô Ghella !... Tu ne veux pas te mêler à ces femmes qui éblouissent le monde et qui commandent aux maîtres de la terre?... Toutes ces merveilles de l'art, toutes ces joies exquises, ces festins couronnés de fleurs, ces perles, cet or à pleines mains...

— Tu m'y fais penser, interrompit Ghella qui glissa ses doigts dans son sein, — j'ai quelque chose à te remettre.

Elle tira le bracelet d'Œlian, caché sous son voile, et le jeta à ses pieds.

Œlian fronça le sourcil.

Heureusement pour Ghella que Mysœïs, lasse d'attendre, car elle avait laissé partir Ar-Bel depuis dix grandes minutes, souleva la draperie qui séparait sa retraite de celle de l'affranchi, et entra tout à coup en éclatant de rire.

— Tu n'es pas plus heureux que moi, mon pauvre Œlian! dit-elle ; — nous sommes vaincus tous les deux...

— Si tu m'avais laissé le temps d'achever ma conquête... interrompit l'affranchi.

Mysœïs rit plus fort. Il y avait de quoi. — Je crois que la petite Ghella elle-même eut un sourire, car, après tout, elle était Parisienne.

Œlian était tout à fait en colère.

— Va, mon Œlian, dit Mysœïs, — laissons ces deux enfants s'aimer... Ar-Bel m'a répondu comme a fait pour toi Ghella.

— Quoi ! s'écria la jeune femme, — vous avez vu Ar-Bel ?

Elle regarda Mysœïs d'un air craintif.

— Vous avez l'air d'être bonne, pourtant, murmura-t-elle. — Que vous ai-je fait pour que vous ayez voulu me tuer ?

A son tour, Mysoëïs la regarda. Et dans l'œil noir de la belle grecque, il y avait comme une émotion inconnue.

— Te tuer, pauvre enfant ! répéta-t-elle.

Et, s'adressant à l'affranchi, elle ajouta :

—Tu le vois, Œlian, ils ont un bonheur et ils ont un amour que nous ne comprenons plus. Je te le dis : laissons-les s'aimer !

Ghella s'approcha de Mysoëïs.

Elle eût voulu savoir, la jalouse !

Mysoëïs déposa un baiser sur son front.

— C'est que... murmura la jeune femme, — il vous trouvait bien belle !

Œlian était envieux de Mysoëïs. Elle avait un baume pour sa blessure. Lui, Œlian, n'avait rien.

— J'étais là, reprit Mysoëïs, derrière la draperie... j'entendais tout... Oh ! mon Œlian a bien parlé... J'ai entendu que la femme d'Ar-Bel a prononcé le nom de Caïus Corvinus, le centarque... et sur-le-champ, Œlian a donné l'ordre qu'on lui amenât cet homme... Pareil ordre a été donné par moi.

— Corvinus a refusé de venir, dit Œlian.

— Corvinus viendra, répondit Mysoëïs.

Elle mit un doigt sur sa bouche.

— Écoute plutôt ! interrompit-elle.

Il se faisait un bruit de pas sous le portique.

Un esclave entr'ouvrit la porte et prononça le nom de Corvinus.

Œlian était décidément battu de toutes les manières.

— Parle-lui donc, Mysoëïs, dit-il, puisque c'est à toi qu'il a obéi.

Le centarque entra la tête haute et l'œil insolent. — Mais il pâlit un peu à l'aspect de Ghella ; quand il aperçut Mysoëïs, son brutal sourire se fit humble.

— Que me veut la plus belle ? demanda-t-il doucement.

— Le seigneur Œlian va vous dire sa volonté, répondit la Grecque.

— J'écoute le seigneur Œlian.

Le seigneur Œlian était d'une humeur affreuse, et son discours s'en ressentit.

— Centarque, prononça-t-il durement, — tu connais un jeune Gaulois nommé Ar-Bel... voici sa femme... Si tu touches un cheveu d'Ar-Bel... si tu te trouves jamais sur le chemin de Ghella, je te fais dévorer par les chiens de César !

Corvinus se redressa, livide de colère.

— Je suis citoyen romain, dit-il.

C'était le grand argument de Corvinus.

Et ce mot avait une certaine valeur, assurément, en face d'un affranchi et d'une esclave.

Œlian siffla doucement.

Vultur et Vorax, les deux nobles animaux, couchés tous deux sur une peau de tigre, bondirent aux pieds de l'affranchi.

Vorax mendiait une caresse de l'affranchi, tandis que Vultur léchait les mains roses de Mysœïs.

— Tiens, Vorax, ami, dit Œlian, — tiens, Vultur ! voici un citoyen romain... cela vous fait-il peur ?

Les deux chiens se dressèrent au geste de l'affranchi et regardèrent Corvinus avec leurs yeux rouges, effrontés. — Puis ils montrèrent le quadruple rang de leurs dents blanches.

Corvinus mit la main sur son épée.

— Vultur et Mysœïs, reprit l'affranchi, Œlian et Vorax composent la famille de César... Malheur à qui les attaque !

— Par Jupiter ! s'écria Corvinus furieux, — ce ne sont jamais là que deux chiens et deux esclaves !

Il n'avait pas achevé, qu'il tombait, terrassé, sur les dalles.

Œlian avait dit :

— Ho ! Vultur ! Vorax ! ho !

Le centarque épouvanté demanda grâce.

Œlian rappela ses chiens.

Le centarque se releva.

— Souviens-toi!... dit Œlian.

— Derrière ce mur, ajouta Mysœïs, César médite. — Citoyen romain, un mot que je dirais ferait tomber ta tête... Mysœïs, l'esclave de César, est plus puissante qu'une reine, entends-tu... puisque le monde est à César, et que César est à Mysœïs!

Elle lui montra la porte d'un geste souverain et répéta comme Œlian.

— Souviens-toi!

Le centarque s'inclina et sortit.

Sous le portique, il s'arrêta pour essuyer la sueur froide de son front.

— Je me souviendrai, s'écria-t-il; oh! je me souviendrai!... Esclaves et chiens, cela fera quatre cadavres!

IX

Ghella fut ramenée au mont Cétard dans la litière d'Œlian.

Le mont Cétard était désert.

Ghella fit retentir la forêt du nom d'Ar-Bel.

Les échos répondirent.

Vers le soir, comme Ghella pleurait au pied d'un chêne, quatre soldats la saisirent et l'emportèrent à la maison de Caïus Corvinus.

Cependant, un mouvement laborieux se faisait parmi les cohortes romaines campées dans l'île des Parisiens.

Dès le matin, Labienus, le lieutenant de César, avait fait préparer le pont de bateaux jeté sur le grand bras de la Seine.

Vers deux heures après midi, César sortit de la forteresse.

Il demanda OElian, il demanda Mysoeïs.

Caïus Corvinus, qui s'attachait aujourd'hui à ses pas, lui répondit qu'OElian et Mysoeïs étaient déjà dans leur litière.

En même temps, Caïus Corvinus faisait dire à Mysoeïs et à OElian, par un esclave de César, que le départ n'aurait lieu qu'après la nuit tombée.

C'était le lendemain de la grande chasse.

La belle esclave et l'affranchi prenaient plus d'un jour de repos pour quelques heures de fatigue.

Ils n'étaient point sortis de leur retraite.

Et le bruit d'armes qui se faisait au dehors s'expliquait pour eux par la retraite prochaine.

Mysoeïs prit sa lyre ; OElian tira de sa flûte ces doux sons qui charmaient César.

Ils pensaient tous deux que César les écoutait derrière la cloison, et leur concert les mena jusqu'à l'heure du bain.

— Après le bain, dit Mysoeïs, nous nous préparerons pour le départ.

Aux derniers rayons du soleil, la dixième légion, après avoir levé son camp, se mit en marche vers le nord.

La légion romaine avait un effectif d'environ six mille hommes, puisqu'elle était composée de dix cohortes, chaque cohorte divisée en trois manipules, chaque manipule en trois centuries, comman dees par un centarque ou centurion.

Le centurion avait un peu moins d'importance que le capitaine de nos compagnies modernes.

Ce n'était pas, néanmoins, un subalterne infime, comme l'histoire élémentaire semble l'indiquer.

Un homme qui commande à cent soldats éprouvés n'est jamais sans importance.

Les hastaires ouvrirent la marche avec leurs longues piques et leurs cuirasses d'acier.

C'était dans les rangs des hastaires que l'aigle romaine déployait ses ailes d'airain au-dessous du monogramme S. P. Q. R.

Après eux venaient les triaires ou vétérans, armés de la courte épée et du dard à main.

Après eux encore, les princes, vêtus de la chlamyde, portant l'épieu ou javeline, le bouclier elliptique, le casque et le glaive à deux tranchants.

Sur les ailes, se détachaient les escadrons des chevaliers romains.

Entre les cohortes, on voyait de jeunes patrices, sorte de volontaires qui venaient apprendre dans les camps le dur métier de la guerre antique.

Enfin, malgré ce qu'affirment les *Commentaires de César*, qui ont bien leurs raisons pour parler ainsi, à la suite de la légion, il y avait des litières nombreuses pour les baladins et les courtisanes.

Les clairons sonnèrent.

Le mouvement de la marche fit étinceler au soleil les cuirasses et les casques.

César, monté sur son cheval de bataille et vêtu du manteau de pourpre, — la tête nue comme toujours, — passa le dernier le pont de bateaux.

Avant d'atteindre l'autre rive, il demanda encore :

— Où est Œlian? où est Myscœïs?

Caïus Corvinus, qui l'accompagnait, lui répondit :

— Ils sont en tête des cohortes avec Vultur et Vorax.

Cela dit, le centarque s'inclina, car il ne devait pas aller plus loin.

Il s'était chargé de couper le pont de bateaux et de ramener

les barques dans la basse Seine, avec sa centurie et quelques bataillons de Gaulois alliés.

César et sa légion s'éloignèrent, au son des instruments guerriers, dans la direction du pays de Meaux.

Caïus Corvinus rentra dans Lutèce.

Et quand la légion eut disparu au détour de la voie, sa poitrine s'enfla, il se redressa et dit :

— Nous verrons si les esclaves et les chiens dévoreront le citoyen romain, ou si le citoyen romain donnera aux oiseaux de proie les chiens et les esclaves!

Comme Caïus Corvinus rentrait dans l'enceinte abandonnée du camp, ses émissaires vinrent lui dire qu'ils s'étaient emparés de Ghella.

Le centarque promit un bélier au dieu Horus et se dit :

— Je vois bien que le destin est pour moi !

A la question de ses soldats, qui lui demandaient où il fallait mettre Ghella, il répondit :

— Dans la retraite d'Œlian et de Mysoeïs.

— Œlian et Mysoeïs sont au bain, c'est vrai, lui fut-il objecté ; mais quand ils rentreront?

— Ils ne rentreront pas, répliqua Corvinus.

Il avait pris une tournure et un ton d'empereur.

De fait, il était le maître dans cette petite île où était son univers : son amour et sa vengeance.

Il se rendit au palais. — Il entra dans l'appartement de César.

A la muraille, il vit un glaive à garde d'or qui pendait, oublié sans doute.

Sur le plat de la lame, ces mots étaient gravés en caractères grecs :

« A Caïus Julius Cœsar, Œlian et Mysoeïs. »

Le centarque sourit et s'empara de l'épée en disant :

— Ce glaive qu'ils ont donné, je vais le leur rendre !

X

Ce n'étaient pas ces thermes de Rome maîtresse des peuples, palais somptueux et fiers, grands comme la grandeur romaine ; — ce n'étaient pas même ces thermes plus modestes, bâtis deux cents ans plus tard par l'empereur Constance Chlore sur la rive gauche de la Seine, et dont nous connaissons les ruines sous le nom de Thermes de Julien.

Jules César n'avait pas eu le temps d'élever des palais à Lutèce.

C'était une salle de bains toute simple et presque rustique, où l'eau du fleuve, chauffée à son passage dans des chaudières invisibles, arrivait jusqu'à la piscine de granit par des bouches d'airain luisant.

Une lampe pendait à la voûte.

Deux larges cassolettes brûlaient des parfums.

Œlian et Mysœïs, demi-nus et couverts seulement du voile de laine fine qui remplaçait notre peignoir, étaient étendus dans la piscine.

L'atmosphère tiède et chargée de parfums humides pesait sur leurs yeux endormis.

— César est invincible ! disait Mysœïs comme en un rêve ; — dans quelques mois, les Gaules seront soumises... dans quelques mois, nous reverrons Rome bien-aimée !

— Puisses-tu dire vrai ! répliquait Œlian.

— Je reparaîtrai sur les gradins du cirque, parmi mes rivales vaincues... car le pâle soleil des Gaules a blanchi mon sein, n'est-ce pas, Œlian ?

— Ghella seule est plus blanche que toi, Mysœïs.

— Et Ghella ne sera pas à l'amphithéâtre !... Cynthie la jalouse détournera les yeux pour ne pas me voir... Lesbie versera des larmes de dépit... Cythéris pâlira... Clodia s'enfuira hors de l'enceinte, cachant sa rage derrière la migraine éternelle des envieuses... O Œlian ! que je voudrais être à Rome !

— Oui... murmura l'affranchi, qui songeait; — César est invincible !

Puis il ajouta en passant sa main sur son front :

— Et pourtant, j'ai fait un rêve !...

— Quel rêve ? demanda Mysœïs avide.

— Fassent les dieux qu'il soit descendu sur mon front, ce rêve, par la porte d'ivoire, où passent les chimères menteuses... J'ai vu... c'était à Rome que tes vœux appellent, ô Mysœïs !... c'était dans l'enceinte auguste où se réunissent les sénateurs romains... César était sur un trône, et les vieillards l'entouraient... Tout à coup une clameur s'est élevée, et j'ai vu que César avait la couronne de roi sur la tête...

— Eh bien ! dit Mysœïs, — ton rêve n'a rien de si funeste...

— Attends donc !... Des rangs des sénateurs plusieurs hommes sortirent... Ils étaient pâles, et leur regard se baissait devant le regard du dieu... Cependant, ils gravirent les degrés du trône, et je vis le sang de César qui coulait par vingt-trois plaies...

Mysœïs poussa un cri d'horreur.

— César tomba le visage contre terre, poursuivit Œlian; — et en tombant, il dit : « Et toi aussi, mon fils !... »

— Son fils ! répéta Mysœïs; — il n'a pas de fils !

— Il appelait autrefois Pompée son fils.

— Pompée est trop noble pour l'assassiner !

— Avant que Caïus Junius Brutus ne devînt son ennemi... commença Œlian.

— Celui-là aussi est noble ! interrompit Mysœïs; — mais c'est

un rhéteur qui s'enivre aux fumées de la popularité... Je dirai à César d'être en garde contre Junius Brutus.

Ils gardèrent un instant le silence.

Une tristesse grave était sur leurs fronts inclinés et pensifs.

Un léger bruit se fit du côté de la porte d'entrée.

Vultur et Vorax, qui étaient couchés à leurs pieds, grondèrent sourdement.

Ce fut tout.

— Mysoeïs, dit Œlian, — si César mourait, tu te souviens de notre serment?

— Je m'en souviens, répondit Mysoeïs.

Elle ajouta, belle et souriante :

— Ceux qui ont appartenu à César ne doivent point survivre à César.

Une seconde fois, un bruit se fit entendre à la porte d'entrée.

Vultur et Vorax se dressèrent sur leurs pattes raidies.

Mais Œlian et Mysoeïs ne prirent pas garde.

Les idées de mort ne pouvaient tenir dans cette atmosphère embaumée, parmi les douces fatigues du bain tiède.

Le sourire revint aux beaux fronts des deux jeunes gens. Ils parlèrent d'amour, de Rome et d'avenir...

Le bruit qu'ils avaient entendu et qui avait mis sur pied les chiens vigilants provenait de la présence du centarque Corvinus, qui venait, avec ses quatre triaires, pour égorger dans le bain Œlian et Mysoeïs.

Il avait eu cette idée-là, le Corvinus, et même il s'était promis un certain raffinement de plaisir à la pensée que le glaive qu'ils avaient donné en commun à César servirait à les assassiner tous deux.

Ils l'avaient humilié, insulté, foulé aux pieds, lui, un citoyen romain.

Quand il aimait, ce centarque, nous savons qu'il se servait du pommeau de l'épée ; c'était bien le moins qu'il usât de la pointe quand il haïssait.

Quant à ses quatre triaires, c'étaient de vieux coquins, durs comme caillou, et qui ne se souvenaient plus d'avoir eu jamais un cœur.

Corvinus les avait amenés principalement pour avoir raison de Vultur et de Vorax qu'il ne se souciait plus d'affronter en personne.

Pour commencer, le glaive de César se plongea jusqu'à l'or de sa garde dans la poitrine de l'esclave endormi à la porte des thermes. Le pauvre esclave ne s'éveilla même pas, et si la doctrine de nos maîtres d'études est vraie, il ne fit que changer de sommeil.

Corvinus et ses quatre affidés s'avancèrent à pas de loup vers la salle de bains.

— Quand l'esclave de César sera morte, demanda un triaire qui avait fait les guerres d'Espagne et d'Afrique,— sera-t-elle à nous, centurion ?

Corvinus n'était pas assez méchant pour refuser une demande si modérée.

Il répondit affirmativement, et cela parut faire grand plaisir aux quatre soldats, qui étaient philosophes.

L'avenir de la belle Mysœïs était donc désormais assuré.

— Dès que nous aurons achevé notre tâche, dit Corvinus, nous irons nous étendre sur les lits vides de la salle des festins. César n'a pas eu le temps de prendre son dernier repas... Je sais où sont les vins choisis... Avant de rejoindre la légion, nous avons la nuit devant nous... Il faut que la nuit soit belle !

Les quatre triaires auraient poussé un cri de joie, si la main

du centarque ne s'était levée énergiquement pour réclamer le silence.

— Ainsi, reprit Corvinus, c'est entendu : les chiens d'abord, la femme ensuite... L'homme ne vaut pas une moitié de femme, ce qui fait moins d'un quart de chien !

Les bons soldats sourirent à ce calcul aimable.

Ils se trouvaient maintenant devant la porte à claire-voie qui fermait la salle des thermes, ou bains chauds. Une draperie tombait sur la grille.

Comme le centarque et ses compagnons se trouvaient dans l'ombre, il leur suffisait de lever la draperie pour voir sans être vus.

Le centarque n'y manqua pas, et cela faillit compromettre le succès de son entreprise.

Car, sur quatre citoyens romains qu'il amenait avec lui, il s'en trouva deux qui aimaient les chiens, un qui ne détestait pas les femmes, et un quatrième qui partageait l'opinion du pasteur Corydon du doux Virgile. — O regrettables mœurs de l'antiquité !

La vue d'Œlian, de Mysoœïs, de Vultur et de Vorax, qui étaient bien le plus joli garçon, la plus délicieuse femme et les deux plus beaux chiens que l'on pût rencontrer, toucha diversement les quatre triaires, qui sentirent leur courage faiblir.

Corvinus s'en aperçut et n'en prit point d'inquiétude, parce que, à ce moment même, une idée lumineuse traversait par hasard son cerveau épais.

Il venait d'entendre Mysoœïs qui disait : *Ceux qui ont appartenu à César ne doivent point survivre à César*. Il avait compris. Son plan s'était fait dans sa tête comme par enchantement.

— Amis, dit-il aux triaires, qui avaient perdu sa confiance, — j'ai changé d'avis ; je n'ai plus besoin de vous... Allez préparer la table... et que le Falerne soit froid.

— Vous voulez les épargner, centarque ?

— Oui... je veux les épargner.

— Que Jupiter soit loué ! dirent les soldats; — nous allons préparer les tables.

Dès que le centarque fut seul, il mit du désordre dans ses vêtements et souilla ses cheveux de poussière. — Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur l'épée pour voir si le sang du pauvre esclave était encore à la lame, il ouvrit brusquement la porte à claire-voie et s'élança dans la salle des thermes en criant :

— Malheur ! malheur !

Œlian et Mysœïs se soulevèrent épouvantés.

Corvinus se laissa tomber sur les dalles de granit.

Il disait en se tordant les mains :

— Malheur sur nous ! malheur sur Rome ! malheur sur l'univers ! Malheur ! malheur ! malheur !

— Qu'y a-t-il ? demanda Œlian.

Et Mysœïs répéta :

— Qu'y a-t-il ?

Les deux chiens semblaient écouter, la tête droite, les yeux grands ouverts.

Mais le centarque ne parlait point et répétait toujours :

— Malheur ! malheur ! malheur !

Enfin, il leva d'un bras défaillant l'épée teinte de sang, et prononça d'une voix brisée :

— Rome est veuve !... le monde est orphelin !... Caïus Julius Cæsar a vécu !

Ce fut comme si la foudre était tombée au milieu de cette salle.

Œlian et Mysœïs poussèrent un cri déchirant, auquel répondit le long hurlement des chiens, ces animaux qui flairent le malheur !

— Tu mens ! dit Œlian ; — tu mens !...

Et Mysœïs ajouta :

— Les dieux sont immortels !

Corvinus prit cette pose commune à tout acteur qui va faire un récit important.

— A peine nous sortions des portes de Lutèce, dit-il, — il était sur son coursier... ses gardes affligés imitaient son silence, autour de lui rangés...

— Mais, interrompit Œlian, il est ici... il n'a pas quitté la forteresse.

— Hélas ! vous ignorez donc tout ? s'écria Corvinus ; — la légion est partie depuis deux heures.

C'était justement lui qui avait été chargé de prévenir Œlian et Mysoëis au moment du départ.

L'esclave et l'affranchi baissèrent la tête.—Corvinus poursuivit :

— A un mille du pont de bateaux, les ennemis nous attendaient dans ces halliers profonds qui cachent la base du mont de Mercure... Ils étaient là tous, formant une armée innombrable : les Sénones, les Meldes, les Parisiens, les Silvanectes, les Trévères, les Turones, — ceux de la Loire et ceux de la Meuse, — ceux du Rhône et ceux du Rhin... les Tectosages du midi, les Belges du nord... tous, tous, commandés par le grand chef Camulogène... Ils ont enveloppé la légion à la faveur de la nuit. La légion n'est plus. Les hastaires vaillants, les triaires vieillis dans les combats, les princes pleins d'espérance et de jeunesse,— les patriciens sur leurs chars, les chevaliers romains sur leurs nobles montures, — tous morts !

— Morts ! répétèrent machinalement l'affranchi et l'esclave.

La pensée de douter ne leur venait même pas.

Car c'eût été de la part du centarque une audace si folle !

Supposer faussement la perte d'une légion commandée par César !

— Morts, reprit Corvinus, — écrasés par le nombre, assassinés dans la nuit, égorgés comme des victimes dévouées...

— Mais César ?....

Le centarque se couvrit le visage de ses mains.

Une chose étrange, c'est que le centarque ne se trompait qu'à demi. César avait été attaqué en effet, au pied de Montmartre, par une formidable armée de Gaulois embusquée dans les taillis.

Seulement César, au lieu d'être vaincu, avait été vainqueur et poursuivait maintenant sa route vers le nord.

On eût fort étonné le centarque, si on lui eût dit qu'il ne mentait pas tout à fait.

Il se couvrit donc le visage de ses mains, et balbutia, à travers des larmes feintes :

— César était seul : il combattait encore. Autour de lui, un monceau de cadavres témoignait de sa redoutable valeur. Mais sa poitrine, percée de mille coups, lui refusait le souffle...

— Oh ! mon rêve ! murmura Œlian.

— Bon ! se dit Corvinus ; — il a fait un rêve !... Mercure ! dieu éloquent des menteurs, merci !

— Sa main affaiblie, poursuivit-il, pouvait à peine soutenir son glaive... Il m'aperçut debout encore et combattant de mon mieux.

— « Mon ami, me dit-il, — je ne veux pas que César tombe vivant aux mains de ces barbares... Si tu parviens à te sauver, prends mon épée dans ma poitrine et porte-la toute sanglante à ceux que j'aimais... »

— Il dit, et la lame de son propre glaive disparut dans son sein. Je me laissai tomber parmi les morts pour accomplir la dernière volonté de César. Et me voici venu vers vous qu'il aimait, vous apportant son épée toute sanglante.

Il leur tendit en effet le glaive.

— Oh ! c'est donc vrai ! c'est donc bien vrai ! s'écria Mysœïs, car cette preuve lui semblait irrécusable ; — c'est l'épée de César.

Œlian dit :

— Le dieu est au ciel !

Puis il montra la porte à Corvinus d'un geste grave et triste.

— Laissez-nous, centarque, dit-il.

Corvinus obéit aussitôt, feignant de respecter cette grande douleur.

Il sortit, — mais il demeura en observation derrière la claire-voie.

Et vous eussiez lu sur son grossier visage la satisfaction qu'il avait d'avoir si bien joué son rôle.

XI

Œlian et Mysœïs restèrent longtemps à contempler en silence le glaive rougi du sang de César.

Puis Mysœïs dit :

— Ceux qui ont appartenu à César ne doivent point survivre à César.

Son front était fier et son œil brillait.

L'enthousiasme qui débordait de son cœur monta au cerveau d'Œlian.

— Mourons par le même glaive que César, s'écria-t-il, et que son sang divin se mêle à notre sang!

Mysœïs baisa le glaive, et appuyant le tranchant contre son bras nu, elle fit glisser la lame.

Un jet de sang s'élança hors de la veine ouverte.

— A moi! à moi! s'écria Œlian.

Mais Mysœïs, souriante et charmante, avant de passer à l'affranchi l'épée de César, s'ouvrit encore la veine de l'autre bras.

L'eau de la piscine devint rosée.

Les chiens inquiets flairaient au vent et s'agitaient.

Corvinus se frottait les mains derrière la claire-voie aux barreaux d'airain.

Œlian s'ouvrit les veines à son tour.

L'eau de la piscine frémissait sous le quadruple jet. Sa teinte se faisait plus foncée.

Les deux chiens gémirent à l'odeur du sang.

Œlian et Mysœïs se tenaient par la main.

— Les siècles futurs, dit Mysœïs, parleront d'Œlian et de Mysœïs, les serviteurs fidèles.

— Une parcelle de l'immense gloire de César, répondit Œlian, rejaillira sur notre souvenir.

— Qu'eussions-nous fait désormais dans la vie ?

— Et les sages n'ont-ils pas dit que la mort était le plus doux des sommeils !

Il y eut un court silence.

L'eau rougissait, tandis que les fronts devenaient pâles.

Le centarque regardait et retenait son souffle.

Mysœïs porta ses mains jusqu'à ses yeux avec fatigue.

— Mes paupières retombent malgré moi, murmura-t-elle.

Puis, elle ajouta avec un soupir :

— J'étais bien jeune encore !...

— Mes yeux se voilent, dit Œlian ; — j'avais de longs jours à être heureux !

La tête de Mysœïs oscilla sur le contour merveilleux de ses épaules.

— Un sommeil, répéta-t-elle ; — non !... ce n'est pas un sommeil !... A mesure que mes yeux s'aveuglent, il me semble que mon esprit s'éclaire... La mort, qui vient, me dit que l'âme est immortelle.

— Que les dieux soient loués ! dit Œlian ; — si l'âme ne meurt pas, nos âmes serviront César et l'aimeront dans l'autre vie.

L'eau de la piscine était couleur de sang.

Les chiens pleuraient.



LES AFFRANCHIS DE CÉSAR.

NUITS DE PARIS

Corvinus, haletant, ne riait plus. Des gouttes de sueur froide étaient à ses tempes.

— Écoute, dit encore Mysoëis, cela me fait du bien d'avoir renvoyé cet enfant, le blond Ar-Bel... Je prie les dieux de lui être favorables.

— Et moi, répliqua Œlian, je suis heureux d'avoir laissé l'épouse à l'époux... Que le destin leur soit propice!

— O Œlian, tu as un noble cœur !

— O Mysoëis, tu étais bonne autant que belle!

Leurs voix faiblissaient.

Ils se regardèrent et ne se virent plus.

— Où es-tu, Œlian?

— Mysoëis, Mysoëis, où es-tu ?...

Leurs mains déjà froides se cherchèrent une dernière fois et se trouvèrent.

— César ! dieu puissant, dirent-ils avec le premier effroi de la mort, — protége ceux qui n'ont pas voulu vivre après toi !...

Puis, Mysoëis murmura :

— Adieu, mon Œlian, je t'aimais !

— Adieu, répondit Œlian ; adieu, Mysoëis, je t'aime !

Puis, le silence, et la dernière goutte de sang pâli.....

La lampe tremblait au plafond. — Les cassolettes jetaient dans l'air leurs tièdes parfums.

Vorax léchait les blessures de Mysoëis. — Vultur, le museau renversé en arrière, lançait vers la voûte, un hurlement long et lugubre.

Œlian et Mysoëis étaient étendus, morts, l'un auprès de l'autre.

Œlian, le front sur son bras; Mysœïs, la tête dans les boucles dénouées de ses cheveux noirs. Leurs mains étaient jointes.

Et dans ces bassins horriblement rouges, beaux comme ils étaient après la mort, vous eussiez dit deux merveilleuses statues de marbre de Paros.

Corvinus pressa sa poitrine révoltée.

— Oh! fit-il, en frissonnant de tout son corps, — ils ont été bien longtemps à mourir!

L'émotion qui lui serrait la poitrine comme un étau de fer était violente, mais toute physique. Elle ne pouvait durer.

— Par Bacchus! s'écria-t-il en secouant sa torpeur, — il me faut une belle nuit pour chasser le souvenir de cette mauvaise heure!... A la petite Gauloise, maintenant!

Il jeta un dernier regard sur la scène de mort, et ses yeux fascinés s'y attachèrent encore pendant plus d'une minute.

Puis il s'enfuit, poursuivi par les deux formes blanches qu'il voyait dans la nuit.

Pour gagner la retraite habitée naguère par Œlian et Mysœïs, il fallait traverser une partie de la forteresse.

Le centarque tâtonnait dans l'ombre, et il lui semblait ouïr au loin comme un bruit de bataille.

— Le choc des coupes ressemble au choc des armures, se disait-il; — mes coquins de triaires ne m'ont pas attendu pour commencer le festin!...

Il allait toujours.

Quand il passait devant les fenêtres donnant passage au vent du dehors, de vagues clameurs arrivaient à ses oreilles.

Il pensait :

— Pourquoi les chansons à boire sonnent-elles aujourd'hui comme des cris d'agonie?

Pendant toute sa route à travers la forteresse, il ne rencontra pas une âme.

Il arriva devant la retraite de l'affranchi et de l'esclave. Il s'arrêta pour peigner un peu sa barbe et ses cheveux en désordre.

Car ce n'est pas le soldat français qui a inventé la coquetterie burlesque. Le jour où le premier uniforme militaire fut confectionné, en écorce d'arbres, en mailles de fer ou en tissu de poil on y fit une poche pour mettre un peigne à barbe.

Et c'est une grande erreur, de penser que la cire à moustaches date de la fondation de l'École polytechnique.

L'École polytechnique a inventé les fausses hanches et les corsets à poitrine de dindon. C'est bien assez pour sa gloire.

Les soldats romains connaissaient le charme de la toilette. Le mot latin qui signifie *astiquer* doit se trouver quelque part dans le dictionnaire de nos vilains petits Catulles du second Théâtre-Français.

Corvinus, ayant un peu réparé son extérieur, poussa la porte qui fermait la chambre de Mysoœïs. — Il vit Ghella assise sur le lit de l'esclave.

Cela lui rendit un peu de cœur.

Ghella était charmante, et, d'instinct, le centarque porta la main au pommeau de son épée, — ce talisman qui abrégeait pour lui la résistance des femmes.

Par la fenêtre ouverte, les clameurs arrivaient plus fortes ; mais Corvinus n'en était plus à s'inquiéter de si peu. C'était bon dans les grands corridors noirs.

Il s'avança vers le lit.

Ghella se prit à trembler.

Comme le centurion allait porter la main sur elle, quelque chose passa en sifflant entre leurs deux têtes.

Corvinus fit un bond en arrière.

Dans le bois du lit, il y avait une hache à long manche qui tremblait encore.

C'était cela qui avait passé en sifflant devant le visage de Corvinus.

Ghella s'était levée radieuse.

— Ar-Bel !... Ar-Bel ! cria-t-elle.

La clameur lui répondit, mais cette fois bien prochaine. — C'était le chant de guerre des Gaulois Parisiens.

— Mon père! disait Ghella ivre de joie ; — mon père et mon époux !...

Corvinus éteignit la lampe.

Il était temps.

Une silhouette sombre se découpa dans le cadre de la fenêtre

Ar-Bel était dans les bras de Ghella...

Jules César avait dit au centarque Caïus Corvinus, qui avait sollicité l'honneur de rester le dernier dans Lutèce avec sa centurie de triaires :

— Tu couperas le pont et tu te laisseras dériver avec les bateaux jusqu'aux îles qui sont derrière le mont de Mercure... Là, tu retrouveras la légion.

César parlait sans doute des îles Saint-Ouen et Saint-Denis, dont les noms primitifs ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Corvinus avait répondu :

— J'ai compris.

Il n'y avait eu que ces paroles d'échangées entre le général et le subalterne.

Par le fait, un chef donne des ordres et n'explique pas ses plans stratégiques aux sous-lieutenants de son armée.

Si Caïus Corvinus eût obéi à César purement et simplement, il

eût été déjà, ainsi que sa centurie, hors de la portée des Gaulois confédérés.

Mais en laissant partir l'armée, le centarque n'avait eu d'autre pensée que de passer une bonne nuit d'orgie, après avoir envoyé aux enfers ses deux ennemis, l'affranchi et l'esclave.

Il avait réussi quant à Œlian et à Mysoœïs; mais pour la nuit d'orgie, c'était autre chose.

Nous devons lui rendre cette justice, de dire qu'il comprit tout de suite sa position. Il devina que les Gaulois étaient dans l'île, et il ne songea qu'à déguerpir.

Les cris qu'il avait entendus, les clameurs qu'il avait prises pour les bruits du festin, c'était sans nul doute ses triaires qu'on égorgeait.

Il n'y avait donc plus à s'occuper des triaires.

Corvinus s'élança hors de la chambre et se reprit à parcourir, fou d'épouvante cette fois, les sombres corridors de la forteresse.

Il ne s'y reconnaissait plus.

Après bien des détours, il s'arrêta tout à coup devant une porte qu'il poussa, et il se trouva dans la salle des thermes, devant ces corps blancs comme neige, demi plongés dans l'eau sanglante...

Il se couvrit les yeux et s'enfuit comme un insensé.

Par les fenêtres, il voyait maintenant des feux courir dans l'île. Les barbares étaient là. Alarix le cherchait pour sa femme Arrhéda assassinée

---

Alarix ! oh ! le guerrier terrible !

Alarix le cherchait en effet.

Pour quitter l'île, il n'y avait qu'un chemin : le pont de bateaux.

Alarix était en tête du pont de bateaux avec sa hache à long manche, — la même hache qui avait coupé la couronne de laurier sur la tête de César

Les autres Gaulois couraient dans Lutèce abandonnée.

Lui, Alarix, attendait.

Les autres Gaulois lui rabattaient le gibier romain.

Et chaque fois qu'un légionnaire pourchassé arrivait à la tête du pont, la hache d'Alarix se levait. Le légionnaire tombait, le front fendu.

Alarix disait :

— Pour Arrhéda !...

Pour Arrhéda, la pauvre morte, Alarix eut une hécatombe de Romains.

La centurie entière y passa.

Mais le principal coupable, Alarix ne l'eut point sous sa hache.

Il retourna les cadavres un à un, et parmi les cadavres il ne trouva pas Corvinus.

Où était Corvinus?...

A la proue de ce gigantesque navire qui est maintenant la Cité de Paris, il y avait, parmi les aulnes et les saules chevelus, mouillés par le courant, un petit bateau amarré à la berge.

Pendant que le blond Ar-Bel était avec sa Ghella chérie, pendant qu'Alarix fendait à la douzaine des crânes de triaires, pour la satisfaction posthume de sa belle Arrhéda, un Gaulois entre deux âges, carré d'épaules et portant sur son front bas une forêt de cheveux grisonnants, se glissait le long du bord.

— Où diable a-t-il mis mon bateau, ce coquin-là ? grommelait-il entre ses dents ; — je ne l'ai pourtant pas reconnu parmi ceux qui ont servi à faire le pont !...

Il cherchait, soulevant avec soin les basses branches des saules

Enfin, il trouva le batelet amarré sous la forteresse.

Il laissa échapper une exclamation de plaisir.

— Mon bon petit bateau ! dit-il ; — mes deux avirons !... tout y est !

Il s'assit sur le banc de l'arrière et caressa doucement le plat-bord.

Puis il se croisa les bras avec une parfaite quiétude, en murmurant :

— Patience ! patience !

Il n'était pas là depuis dix minutes, lorsqu'un Romain de haute taille parut parmi les roseaux de la rive.

A la vue du bateau, le Romain poussa un cri de joie. Il y sauta d'un bond en criant :

— Je suis sauvé !

— Patience ! grommela notre Gaulois entre deux âges.

Le Romain trancha d'un coup d'épée la corde qui retenait le bateau, et celui-ci s'en alla aussitôt à la dérive.

Mais comme le Romain se retournait pour saisir les avirons, il se trouva en face du Gaulois, qui lui dit :

— Si tu veux te laisser garrotter tranquillement, centarque, je te conduirai à mon compère Alarix, qui fera de toi ce qu'il voudra... Si tu ne veux pas, moi, je vais faire ce que je pourrai...

Corvinus ne répondit qu'en portant au Gaulois un furieux coup d'épée.

— Patience ! dit ce dernier en esquivant le coup.

Il sauta par-dessus le banc et cassa d'un coup d'aviron la tête du centarque, qui n'eut pas même le temps de murmurer :

— Je suis citoyen romain !...

Ce fut fait en un clin d'œil.

Quelques minutes après, le bon batelier Thual apportait le crâne de Corvinus à son compère Alarix.

— J'aurais voulu te l'amener en vie, dit-il ; — mais il n'a pas voulu.

XII

Quand Ar-Bel et Ghella eurent une cabane où abriter leurs amours, ils élevèrent un tombeau modeste à la place de ce nid de mousse qui les avait réchauffés, heureux enfants.

Un tombeau pour Œlian et pour Mysœïs, l'affranchi et l'esclave de César.

Ils venaient parfois s'asseoir sur la pierre.

Le temps passa. — Leurs cheveux blanchirent.

Ils n'oublièrent point Œlian et Mysœïs.

Et pendant qu'ils parlaient des ans écoulés, de nobles chiens, postérité demi-sauvage de Vorax et de Vultur, bondissaient dans les hautes herbes à l'entour.

Les grands chênes tombèrent pour faire place aux moissons ; à la place des moissons, les demeures des hommes s'élevèrent.

Ar-Bel et Ghella étaient morts depuis dix siècles.

Il y avait encore, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, un carré de granit rugueux qui s'appelait : le Tombeau de l'Esclave...

Quant à Caïus Julius Cæsar, nous n'apprendrons à personne qu'il subjugua les Gaulois, défit les Germains et soumit la Grande-Bretagne, — qu'il passa le Rubicon pour punir son gendre Pompée et le sénat de Rome, — qu'il vainquit en Espagne Afranius et Varron, les lieutenants de Pompée, — et Pompée lui-même en Macédoine, à la fameuse bataille de Pharsale.

On dit qu'ayant appris à Alexandrie que Pompée avait été tué, il versa des larmes. C'est bien possible.

Cela ne l'empêcha pas de conquérir le Pont, l'Égypte, l'Espagne et l'Afrique romaine.

Brutus et d'autres bavards, qu'il avait eu le tort de combler de bienfaits, l'assassinèrent en plein sénat, quarante-trois ans avant Jésus-Christ.

Sa poitrine fut percée de vingt-trois coups de poignard, et il dit à Brutus : « Toi aussi, mon fils!... »

Quoique païen, César a eu l'insigne honneur d'être outragé par tous les barbouilleurs de papier scolastico-philosophique.

Brutus, lui, a eu pour châtiment les alexandrins louangeurs d'une multitude de tragédies.

DEUXIÈME NUIT

LES EMPEREURS

LE PALAIS DES THERMES

SOMMAIRE. — Quelques mots à propos d'un historien de Paris. — Comme quoi le *bon goût* éprouve le besoin de faire raser Notre-Dame. — Julien l'Apostat. — Les Gallo-Romains. — Le camp. — Jalousie de Constance contre Julien. — Les philosophes à besace. — Le *petit vainqueur*. — Chrisidès et ses amis. — Le tribun Valentinien et le comte Maldio. — La retraite de Julien. — Les dieux de Julien. — Les amours de Julien. — Les familiers de Julien : Héliodore, Aprunculus et Nevita. — La bonne aventure. — Le songe. — Ce qu'il y a dans un mouton. — Danger des espions, et manière de s'en servir. — La mécanique d'Héliodore. — Trois augures qui ne se regardent pas sans rire. — Commencements de Julien. — Son arrivée à la cour. — Son amitié avec Valentinien et Maldio. — Sa passion pour les chaumières. — Son mariage. — Hélène et Fausta Severa. — La bataille de Strasbourg. — L'île des Alamans. — Le pas du mari. — Tendresse de cœur de Julien. — Larmes de crocodile. — Entrevue matinale. — La lettre de Constance Auguste. — Les diverses sectes. — Bonnes commissions données à Valentinien et à Maldio. — Julien chez sa *chère épouse*. — Severa. — Un coucher de soleil parisien. — La table prétorienne. — Commencement de la comédie. — Encore Severa. — La clef des souterrains du palais des Thermes. — Julien demande la chaumière. — Léon le scutaire. — *Lascivus Cæsar*, pour faire suite à *Lasciva puella*. — Parade du Génie de l'empire. — Le souterrain. — Combat de Maldio contre les Gentils. — Valentinien et Severa. — Assassinat de Maldio. — Exaltation de Julien Auguste. — Cinq pièces d'or et une livre d'argent. — Discours du trône. — Fin de la comédie impériale. — Règne de Julien l'Apostat. — Le temple d'Alexandrie. — Mort de Julien. — Ses illusions.

Nous avions pensé d'abord à faire de ce livre une sorte de pot-pourri dramatique et historique, où toutes les époques se seraient confondues. En fait d'art, le désordre a son charme et nous avions compté sur le charme du désordre.

Mais, à mieux réfléchir, nous avons reculé devant ce chaos. Le lecteur, fatigué, se fut perdu au milieu de ces dates enchevêtrées. Dans cette mêlée des rois, des peuples et des siècles, l'attention se serait brusquement rebutée.

C'eût été plus original; mais je ne veux plus être original. Si jamais j'ai pu être original, je m'en repens et j'en ai grande honte, car mon tailleur m'a montré différents messieurs, représentants du peuple ou commis dans des magasins de nouveautés, qui avaient des paletots trop courts et des gants verts, et mon tailleur m'a dit : Ce sont des originaux.

Et quoi! les courtauds de boutique et les petits malheureux que le hasard du suffrage universel a envoyés au Palais-Bourbon (qui n'en peut mais), nous ont déshonoré ce dernier mot de notre langue : *Original!*

Original est comme *libéral;* c'est désormais un mot bafoué, qui a du ventre, et du coton dans les oreilles : un mot qui porte perruque!

Un mot grotesque comme le mot..... Mais nous avons solennellement promis de ne pas parler politique.

A part la crainte que nous avons eue d'égarer nos lecteurs dans un inextricable labyrinthe, nous avons pensé qu'il serait curieux pour tous de voir Paris sortant peu à peu de ses limbes, les forêts séculaires tombant sous la hache, la Seine se dépouillant de ses roseaux, les cathédrales s'élevant aux lieux où rampaient, sur leurs pieds bas et rudes, les tables druidiques,— les voies romaines, bordées d'ormes, bouchant leurs ornières avec le pavé moderne, les maisons s'alignant dans les cultures, parsemées de tombeaux, les donjons remplaçant les forteresses rustiques, les palais remplaçant les donjons, et les horribles cheminées à vapeur, hélas! remplaçant bientôt peut-être les palais.

Car il faut de la place à ces orgueilleux tuyaux de brique qui toussent la noire fumée du coke. Ce sont des bourgeois, ces tuyaux :

prenez garde à eux! Nous avons entendu des bourgeois qui disaient : « On établirait dix belles usines dans le jardin des Tuile-
» ries! »

L'*usine*, vous entendez? la *fabrique* n'existe plus guère.

De même que le *sinistre* a remplacé l'ancien *accident*.

Non contents de faire des révolutions sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, nos trafiquants notables nous font encore une langue qui rend inutile le Dictionnaire de l'Académie.

Ils parlent latin : ils vous disent qu'un *article* est *extra-fin*, ignorant sans doute qu'extra-fin signifie GROS, tout simplement comme extraordinaire signifie rare.

Ils parleraient grec pour gagner cinq sous!

Pour gagner un franc, ils vous jetteraient tous tant que vous êtes au plus profond de la rivière!

C'est comme cela qu'on fait les bonnes maisons.

Nous avons cru, disions-nous, qu'il serait intéressant de voir Paris, ce géant qui a mis dix-huit siècles à prendre sa taille d'homme, grandir peu à peu, chronologiquement, briser dix fois ses remparts devenus trop étroits, comme nous changeons nous, les robes de l'enfance pour le vêtement viril, allonger sans cesse ses grands bras, s'assimiler toutes les bourgades voisines et former enfin la ville immense où nous sommes.

Les villes ont une biographie de même que les hommes. Il n'est pas permis de commencer une biographie par le milieu.

Suivons donc notre route tout uniment, et, traversant d'une seule enjambée quatre siècles, sur lesquels nous ne reviendrons point, passons de César à Julien l'Apostat.

Descendons du grand homme jusqu'au pédant, — de la tête impériale jusqu'au crâne étroit du sophiste couronné.

Le bon M. Dulaure, cet esprit si supérieurement bourgeois, si franchement dépourvu de toute idée artistique ou littéraire, cet

homme qui a fait le livre le plus pitoyable et le plus admiré des bonnetiers, — ce bon M. Dulaure, qu'il faut cependant relire quand on parle de Paris, car il est l'expression la plus exacte du génie de la rue aux Ours, qui est la seule vraie rue de Paris, — ce bon M. Dulaure déclare tout net que Jules César était un fléau et que Julien l'Apostat était un sage.

Il est vrai que ce même excellent M. Dulaure avoue que Notre-Dame de Paris est un édifice d'assez mauvais goût, auquel il préfère de beaucoup le Panthéon.

Or, M. Dulaure n'est pas seulement un écrivain parlant avec pesanteur et naïveté le français troubadour des premières années de ce siècle, c'est encore une personnification très-probe et très-honorable de ce béotisme révolutionnaire qui nous a placé si bas parmi les nations, — nous, les premiers hier!

M. Dulaure est un esprit très-mal fait, mais très-modéré dans sa démence compassée; M. Dulaure est un lettré qui a fait d'immenses recherches avec de mauvaises besicles; il exprime son opinion toujours ridicule avec une très-louable dignité; il n'a aucunement le sens du beau, mais il a lu quelque petit traité d'architecture, écrit dans le style de l'*art d'élever les lapins,* et il parle avec aplomb frontons, ordonnances, péristyles; il a l'orgueil modeste du fort-en-thème; tout ce qu'il ne comprend pas est barbare, et il ne comprend que ce qui est païen.

Si l'on pouvait appliquer aux monuments les mêmes épithètes qu'aux hommes, M. Dulaure vous dirait que l'édifice de Notre-Dame est, comme Jules César, un fléau, et que le Panthéon est un sage, à l'instar de Julien l'Apostat.

C'est là que nous en voulions venir.

En ce monde, il n'y a qu'une chose radicalement haïssable : c'est l'école bourgeoise ou universitaire, l'école éclectique, l'école négative : le JUSTE MILIEU, pour ressusciter un mot enseveli dans la honte.

La démocratie marche vers un avenir qui peut etre glorieux.

Le royalisme nouveau cherche à concilier les conquêtes du présent avec les splendeurs du passé.

Le socialisme démolit, espérant sans doute reconstruire. Le catholicisme étaie, pour ne pas démolir.

Mais le bourgeoisisme enfonce son bonnet de coton sur ses gros yeux et dit : Dieu n'est pas puisque je ne l'ai jamais rencontré sur le boulevard Saint-Martin.

Ses cantiques sont les chansons phalliques ou chauvines de M. de Béranger ; sa foi politique oscille suivant le cours des pruneaux.

Toute révolution se fait par le bourgeoisisme qui verse des larmes idiotes sur toute révolution faite.

Autour du bourgeoisisme, il y a les professeurs, comme il y a les chacals autour des cimetières africains.

Et tout cela répète, sur l'air de la *Parisienne :* César est un coquin ; Julien l'Apostat est un sage ! A bas Notre-Dame ! vive le Panthéon !

Par un effronté mensonge, eux qui s'en vont par morceaux, tout raccornis et décrépits, vous les entendez crier au peuple : Nous sommes jeunes ! nous sommes forts !

N'est-ce pas affaire à un moribond d'être obligé de crier bien haut pour qu'on ne le croie point trépassé : — Je suis encore en vie !

Les uns s'accrochent à quelque chaire mal entourée. — Parodiant Grotius dans le bas-comique de leur éloquence, ils s'intitulent *libres penseurs ;* ou bien ils montrent le poing au vieux suisse de quelque cathédrale en travestissant le mot de Mirabeau.

Les autres, revenus déjà du coup de mailloche de Février, recommencent à balbutier la langue ignoble de juillet. Argent, argent, argent, — INTÉRÊTS RESPECTABLES !...

Ils ont regagné bon appétit de tripotages et de sophismes. Demain, vous les reverrez à la besogne : croupiers, usuriers, doctrinaires, habiles de toutes sortes. charlatans de tout étage, plaie vivante, chancre monstrueux que Dieu irrité a infligé aux vieux jours du monde!

Et, je vous prie, ne vous étonnez pas, si je parle de ces hommes et de ces choses à propos de l'empereur romain Julien l'Apostat. Ce n'est ni un anachronisme ni une distraction.

Julien l'Apostat était un bourgeoisiste effréné ; Julien l'Apostat était un professeur, un matérialiste, un hypocrite, un tartufe, un castrat.

Ses livres, car il a fait des livres, et c'était même un écrivain de très-grand talent, ses livres ont un parfum étrange de judaïsme moderne.

Vous croiriez presque y reconnaître la fausse innocence de Jean-Jacques Rousseau, ou la mucilagineuse tendresse que distillait le citoyen Marat quand il écrivait des *romans de cœur*.

C'est un amant fade de la *belle nature*. Sa chère Lutèce, dans le *Misopogon*, est entourée de peupliers-épinards, ni plus ni moins qu'Ermenonville.

Julien l'Apostat est un de ces usurpateurs vertueux qui se laissent hisser sur le trône, en faisant mille grimaces de coquette laide et en versant des larmes de crocodile.

Nous sommes payés pour connaître ces *sages!*

Julien l'Apostat est un empereur-citoyen, un prince absolument dépouillé de préjugés; comme talent, c'est quelque chose entre Sénèque et Benjamin.Constant.

Voltaire se fût moqué de lui, mais c'eût été par jalousie.

Si Jupiter existe, si l'*Être suprême* de l'Encyclopédie habite vraiment l'*empyrée*, si le Dieu-Nature de M. Cousin est au ciel, ces trois divinités païennes auraient dû, pour être justes envers

Julien l'Apostat, le faire naître de nos jours. Il serait académicien; il serait représentant du peuple et membre du conseil de l'Université. La studieuse jeunesse des écoles le porterait de temps en temps en triomphe, concurremment avec le chef d'orchestre de la Grande-Chaumière. Les libres penseurs prendraient de ses almanachs, et tout ce qui porte une âme capable de vendre des sardines à l'huile, en gros ou en détail, s'abonnerait à son journal.

Non, Jules César, le radieux génie, n'était pas un fléau; non, Julien l'Apostat n'était pas un sage.

Non! il ne faut point jeter bas le noir miracle de Notre-Dame, pour ériger à sa place une copie du Parthénon en tuf blafard.

Le temple de Minerve vierge est une ruine splendide; la copie qu'on en ferait serait un jouet de maçon pédant.

Le monde marche. Jules César était un grand homme, précisément parce qu'il marchait en avant de son siècle.

Julien l'Apostat était un simple bavard, précisément parce qu'il marchait en arrière et en sens contraire du sien.

Qu'il devait être beau, ce portique de Pallas, quand il surgit, tout blanc et tout fier, du génie de l'art antique! Qu'il dut être grand et glorieux, l'inventeur du chef-d'œuvre! Oh! certes, ces âges reculés sont nos maîtres, et quiconque a en soi la religion du beau s'incline avec respect devant ces legs prodigieux que nous laissa l'antiquité grecque.

Et combien aussi furent audacieux et magnifiques les efforts de cette philosophie primitive qui s'éleva, sans autre secours que la raison humaine, aux notions du juste et du vrai!

Nos temps nouveaux n'ont rien produit peut-être qui puisse égaler ces intelligences colossales: Platon, Phidias, Homère.

Mais, s'ils sont si grands, n'est-ce point parce qu'ils furent inventeurs?

Parce qu'ils marchèrent?

Et si nous sommes petits, n'est-ce point parce que notre force s est follement dépensée à les imiter, c'est-à-dire à reculer ?

Ce qui est grand chez nous, c'est l'art intermédiaire, parce qu'il fut inventé par nous.

Ce qui est grand chez nous, c'est la philosophie chrétienne, parce que c'est la philosophie vivante.

Et n'est-ce point extravagance, que de perdre les jours précieux d'un peuple à cette œuvre folle : galvaniser des cadavres?

Telle est pourtant, dans l'art et ailleurs, l'unique occupation du matérialisme bourgeois.

Quand le bon M. Dulaure dit : « César fut un fléau , » cela signifie que César s'écarta des idées adorées par M. Dulaure, qu'il fit un pas énorme en avant.

Cela signifie que César, dégageant de l'anarchie aristocratique le principe d'autorité, fit Rome tout à coup grande comme le monde, et mit dans cette grandeur tant de bonheur, que la courte domination de ce *fléau* suffit à préparer le règne d'Auguste.

Lorsqu'Auguste vint, la place était faite, les obstacles immenses étaient aplanis. Auguste, esprit médiocre et raisonneur, n'eut qu'à s'asseoir sur le trône établi solidement ; car le triumvirat et les guerres contre Antoine ivre étaient des exploits à sa taille.

Et ce qui restait de l'élan imprimé par César éleva ce règne d'un esprit secondaire et rusé à la hauteur d'une merveille historique.

Quand M. Dulaure dit, au contraire, que Julien l'Apostat fut un *sage*, cela signifie que Julien, ramant contre le cours des siècles et soufflant de tous ses poumons sur les flambeaux allumés du christianisme, revenait aux puériles croyances des païens.

Encore une fois, cela signifie qu'il faut raser Notre-Dame et mettre sous verre ce réfugié frileux : le dôme du Panthéon !

Le mieux, ô Parisiens, nos frères, c'est de laisser l'un et l'autre debout, pour édifier à côté, mais autrement.

Imiter Notre-Dame est aussi triste qu'imiter un temple quelconque de Jupiter.

L'art moderne n'a pas encore conquis sa formule propre. Si vous avez des cousins architectes, priez-les poliment de la chercher.

Mais, de grâce, n'envoyez pas vos enfants à l'école chez Julien l'Apostat.

Ils deviendraient des *sages!* —Et alors, compliquez vos serrures.

I

C'était vers la fin de l'hiver, en l'an 360 de notre ère.

Le soleil était couché depuis deux heures, et l'on voyait des lumières s'agiter en tous sens dans le camp gallo-romain qui touchait au palais des Thermes.

Ce palais, bâti, selon les opinions les plus raisonnables, par l'empereur Constance Chlore, père de Constantin, occupait une immense étendue de terrain entre la Seine et le Luxembourg moderne, sur le revers de la colline lucotitienne.

Le camp était situé sur l'emplacement tenu de nos jours par la place Saint-Michel et les rues qui s'y croisent.

Il y avait en ce moment peu de Romains et beaucoup de Gaulois dans l'armée du césar Julien. Son beau-frère, l'empereur Constance, second fils de Constantin, faisait la guerre en Orient et avait besoin de toutes les légions du centre. — Il avait même besoin des légions gauloises, comme nous le verrons plus tard.

Tous les peuples de la Gaule conquise se mêlaient sous les tentes. On voyait là les Bituriges, naïfs comme sont restés en tous temps les naturels du Berry, les Lémonices du Limousin, les Vélaunes, les Gabaliens du Gévaudan, les Ruténiens, les Cadurciens, — les Sanctons des bords de la Garonne, qui avaient prêté leurs vaisseaux à Jules César, pour faire la guerre aux vaillants peuples de l'Armorique, — les Vibisques du Médoc, les Nitiobriges de l'Agénois, les Pétrocoriens du Périgord et les Agésinates d'Angoulême, — les *neuf peuples* du cercle de Béarn, nommé la Novempopulanie, — les Belges fidèles, quoique Germains d'origine : Vangions, Némètes, Triboces, Leuces, Viroduniens et Trévires, Ubiens de la seconde Belgique, Éburons, Norins, Atrébates, etc.

On y voyait les Éduens de la Lyonnaise, les Ségusiens et les Mandubiens, — les Véliocasses de Rouen, déjà marchands et menteurs déjà : Normands ; les Éburovices d'Évreux, les Lexoviens de Lisieux ;

Les Turones de Tours, les Cénomans du Maine, — puis les peuples de la petite Bretagne : Curiosolites, Occismiens, Rhédons et Vénètes ;

Enfin, les Gaulois du midi, les Narbonnais, les restes des Allobroges, les Commones, les Helviens, — les Tectosages de Toulouse, les Albiciens d'Aix, les Ébroduniens d'Embrun, et d'autres qu'il faudrait de longues pages pour dénombrer.

Les cinq grandes divisions du camp étaient : les Romains, les Hérules, les Bataves, les Celtes et les Pétulants.

Autour de l'enceinte, dans sa partie opposée au palais des Thermes, c'est-à-dire du côté du midi et de l'ouest, une sorte de ville s'était élevée. Des tentes, des baraques, des maisons en torchis ou en branchages tressés, abritaient les familles des soldats ; car les troupes gallo-romaines marchaient avec leurs familles, tout comme les hordes barbares des Alamans et des Germains, qui leur faisaient une guerre si cruelle.

Entre cette cité improvisée, qui débordait le camp et la rive gauche du fleuve, il n'y avait rien que des sépultures et des guérêts confinant aux murs du jardin de César.

A l'opposé, jusqu'au versant méridional du mont Cétard, les Arènes, autre dépendance du palais, s'étendaient, closes de murailles et environnées de gradins.

Quant au Paris gaulois, quant à Lutèce, la ville proprement dite, elle était toujours enserrée dans les limites de sa petite île, trop grande encore pour les rares cabanes qui la parsemaient.

Il y avait pourtant un palais romain à la place de la forteresse de troncs d'arbres. C'était là qu'habitait le préfet du prétoire.

Du côté du nord, le jardin des Thermes n'avait point de clôture. Le bras de la Seine seul séparait le palais des habitations parisiennes.

On pouvait remarquer dans le camp une animation inaccoutumée. Dans l'après-midi, les Bataves et les Hérules étaient revenus du pays de Vannes, où ils avaient fait la guerre, et ils rapportaient d'étranges nouvelles.

L'empereur Constance, du fond de sa cour de Milan, foyer de l'hérésie arienne, prétendait précipiter la Gaule sur l'Orient et envoyer les légions de Julien contre les Perses.

Il s'ennuyait, cet empereur, des défaites répétées de ses légions italiennes, grecques, carthaginoises, macédoniennes; il voulait mettre d'un même coup les Perses à la raison et le césar Julien dans l'impossibilité de remporter de ces grandes victoires qui le faisaient mourir de jalousie, lui, l'empereur Constance.

Car Julien, tout rhéteur qu'il était, tout empoisonné de lettres grecques et de mystères égyptiens, avait de belles qualités militaires. Sa guerre contre les rois germains n'était qu'une suite de triomphes achetés chèrement et de batailles vaillamment gagnées.

Constance, l'empereur, n'aimait pas, de sa personne, ces sortes

de jeux. Il préférait persécuter les évêques catholiques et forcer les officiers de son palais à déclarer que Jésus-Christ n'était pas Dieu,

Mais bien l'émanation de Dieu.

Quand il avait contraint une douzaine de pauvres diables à renier le mystère de la Trinité, il était bien aise, l'empereur Constance, — et il assassinait quelqu'un de ses neveux pour passer le reste de sa soirée.

C'était un hérétique d'agréables mœurs. La preuve, c'est que, quand les parents lui manquaient, il étranglait des gens qui n'étaient même pas de sa famille.

Les mœurs du temps se prêtaient à ces délassements. Le grand Constantin avait achevé son règne dans une mare de fange ensanglantée.

Mais le christianisme, vainqueur des hérésies folles et des empereurs misérables, s'élançait d'un mouvement si beau vers la domination universelle, qu'on pouvait regarder ces tragédies comme la suprême convulsion d'une société morte dans son infamie. C'était l'alliance adultère des mœurs païennes et d'un semblant de foi viciée.

La vraie foi grandissait. La croix brillait au labarum. Encore quelques jours, et le baptême allait purifier le monde.

Les deux tiers de l'empire étaient chrétiens. Les hérésies elles-mêmes prouvaient la force de la religion nouvelle, qui soutenait à la fois, victorieuse, le choc du paganisme en fureur et l'attaque perfide de ses propres enfants révoltés.

Les soldats gallo-romains, à qui le césar avait fait faire, ce soir même, une distribution extraordinaire de vivres et de vin, ne causaient point doctrine, assurément ; mais ils faisaient de la politique à leur manière.

Et il n'était pas très-difficile de voir que cette politique ne sortait pas tout armée de leur cerveau épais. Quelqu'un avait dû en

suggérer la première idée. — Peut-être que le césar avait fait distribuer avec les vivres et le vin un petit peu de politique.

Vous savez que c'est assez l'usage chez les césars de tous les temps.

Jamais ils ne sont d'humeur à perdre leurs frais.

On avait vu dans l'après-midi quelques-uns de ces hommes étranges que Julien traînait partout à sa suite, des caricatures d'anciens sages, des hommes à barbes piquantes et à besaces sales, parcourir le camp, serrer la main du soldat, et réciter même quelques rhapsodies, pour l'agrément des Gauloises qui aimaient la poésie épique.

Les nouveaux arrivants avaient rencontré bon nombre de ces philosophes de carnaval qui avaient engagé l'entretien avec les décurions et même avec les soldats.

C'étaient eux qui avaient apporté, en fin de compte, ces nouvelles de Milan, où se tenait la cour de l'empereur Constance.

Longtemps après le coucher du soleil, il y avait encore des soldats autour des tables dressées sous les tentes. Les uns buvaient, les autres causaient. Quelques-uns s'entretenaient avec leurs femmes par-dessus les murs de l'enceinte.

D'ordinaire, la discipline était sévère dans le camp de Julien; mais ce soir-là, les tribuns et les manipulaires se relâchaient singulièrement.

Il y a comme cela des circonstances où les chefs intelligents savent doubler le prix de la piquette distribuée, en donnant largement le temps de la boire.

— Par Bacchus et sa femme! dit Léon le scutaire, dans un groupe de Celtes et de Pétulants qui avaient bu comme des soldats d'élite; — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Bacchus n'est pas un dieu comme un autre... Par Bacchus et sa femme! si l'on m'envoie en Assyrie, en Hyrcanie, en Médie, ou en tout autre pays de scélérats mariés à des troupeaux de femmes qu'ils font

garder par des eunuques, je m'en prends à Constance Auguste, et je vais brûler ses thermes de Milan !

— Bien parlé ! s'écrièrent vingt voix.

Car le vin de César a cette qualité reconnue, d'exciter les soudards contre Auguste.

— L'empereur d'Italie, reprit Léon le scutaire, — n'est pas l'empereur des Gaules... Et comment diable voulez-vous que j'emmène ma femme au bout du monde, moi?

— Ajoutez, dit un mendiant à besace et à barbe pointue, à qui le césar Julien serrait volontiers la main devant tout le monde (car ce gueux parlait grec et citait Zénon) ; — ajoutez que Constance Auguste a fait trancher la tête de Gallus, le frère de notre bien-aimé César !

Cela fit peu d'effet. Trancher la tête d'un homme, c'était la moindre des choses.

— Et ajoutez, reprit un décurion du nom de Turnion, — que ce Constance Auguste appelle notre général le *petit vainqueur* (Victorinus), sans doute pour rabaisser nos exploits, à nous autres, Romains de la Celtique.

Pour le coup, un grand murmure s'éleva.

Le décurion avait touché juste. Les légionnaires se sentaient attaqués dans la personne de leur chef. Tous les visages s'empourprèrent.

— Par Minerve ! s'écria Léon, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Minerve n'est pas une déesse comme une autre, puisqu'elle a inventé la friture à l'huile... Par Minerve ! ce Constance Auguste n'est qu'un méchant diacre arien !... Le *petit vainqueur*, comme il l'appelle, ne ferait de lui qu'une bouchée.

D'autres philosophes et d'autres soldats s'étaient rapprochés de cette table véritablement importante par la lucidité de ses discussions politiques.

— César est un grand esprit ! dit le péripatéticien Chrisidès.

— César est un grand cœur ! ajouta le stoïcien Carondas.

Euphorbe le cyrénaïque, Harmodius le platonicien, Agathon le cynique, Cléon le pythagoricien, Thalaris l'épicurien et les autres mendiants ornés de barbes pointues qui descendaient dans leurs besaces, firent chorus et entonnèrent l'antienne de César.

Car c'était César qui nourrissait leurs vices pédants et leur paresse effrontée.

— Je saurais bien, moi, reprit Turnion, le chef de décurie, — un moyen de faire rentrer les paroles dans la gorge de l'empereur de Milan !...

— Quel moyen ? quel moyen ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Et mon moyen, poursuivit Turnion au lieu de répondre. servirait encore par-dessus le marché à nous faire rester bien tranquillement dans les Gaules, avec nos femmes et nos enfants.

Ceci touchait principalement les Gaulois de l'armée.

On entendit cent voix rudes qui criaient en chœur :

— Quel moyen? quel moyen ?

Il y avait foule maintenant autour de la table.

Turnion but un coup de ce bon vin qui sortait des pressoirs du mont Cétard et passa, en véritable amateur, sa langue sur ses lèvres.

Hélas ! notre mont Cétard, au lieu de raisins généreux, ne produit plus que du poussier de mottes et des pommes de terre frites.

Mais à sa base, les marchands de vin de Paris, connus par leur proverbiale loyauté, ont creusé des caves monumentales.

Et quand la police descend au fond de ces celliers superbes, les ruisseaux des alentours se changent en sources d'ambroisie.

Turnion, qui était amateur, après avoir bu cette ambroisie sincère de notre commerce honnête, n'eût point passé sa langue sur ses lèvres.

Mais la Halle aux vins n'existait pas dans le Paris du Bas-Empire.

La foule regardait Turnion qui en prenait à son aise, sûr désormais de son effet.

Il avait échangé un regard avec les philosophes et quelques officiers subalternes disséminés parmi les soldats.

— Quel moyen ? quel moyen ? répétait la foule.

— Sans compter, poursuivit encore le décurion, que mon moyen procurerait à chaque soldat du camp de Lutèce quelque chose comme cinq ou six pièces d'or...

La foule ondula tout émue.

— Et pour le moins une livre d'argent ! acheva Turnion.

— Quel moyen ? quel moyen ? hurla la cohue en fièvre.

Turnion se versa une rasade et répondit négligemment, tout en portant la coupe pleine à ses lèvres :

— Eh ! pardieu ! mes enfants, ne valons-nous pas les prétoriens de Rome ou les eunuques de Constantinople ?... Sommes-nous plus petits garçons que les goupillonniers de Milan ? .. Ces gens-là font des empereurs... pourquoi resterions-nous en arrière ?

Un moment de silence suivit ces paroles.

— Par Mercure ! dit Léon le scutaire, — car je suis chrétien, mais Mercure n'est pas un dieu à la douzaine, puisqu'il préside au pillage régulier, — ton moyen mérite qu'on y réfléchisse, décurion...

— L'empire est entre les mains des vaillants légionnaires, insinua Chrisidès le péripatéticien.

Le stoïcien, le cyrénaïque, le platonicien, le cynique, le pythagoricien, l'épicurien, auxquels s'étaient joints un homœomérien, disciple d'Anaxagore, deux rieurs atomophages, fils des œuvres de Démocrite, trois pleureurs, maigres partisans d'Héraclite, et plusieurs pyrrhoniens applaudirent à cette belle sentence.

Tous les historiens s'accordent à dire qu'ils n'étaient pas payés pour cela. Nous ne nous permettrons certainement pas de contrarier les historiens. Seulement, nous demanderons à quelle époque,

en quel lieu, dans quelle circonstance les philosophes en haillons ou les philosophes bien couverts ont fait quelque chose gratis.

Nous promettons avec une grande solennité un lingot d'or de quatre cent mille francs, un service en vermeil de cinq cents louis, trois billets de concert et trente sous en argent monnayé à quiconque nous apportera un philosophe capable de ne pas vendre son âme au rabais.

Cependant les légionnaires s'agitaient confusément. Les Celtes aux longs cheveux, les Pétulants, dont le casque se terminait en fer de pique, se montraient les plus disposés à brusquer l'aventure.

Et vraiment ce n'était pas chose difficile que de porter les soldats de ce temps à improviser un Auguste.

Pour le prix d'une cinquantaine de nos charges de notaires, on se faisait maître du monde.

Tel de nos banquiers israélites aurait pu acheter quinze ou seize fois l'empire et garder encore de quoi soumissionner quelque bon petit aqueduc.

Une émotion sourde gagnait de proche en proche dans le camp. Les femmes entourant l'enceinte criaient, et excitaient leurs maris.

Mille bras s'élevaient déjà et montraient les hautes et sombres murailles du palais des Thermes, derrière lesquelles était le César.

Un son de clairon retentit tout à coup devant le tabernacle de Libanius, maître de l'infanterie. — Du côté de la tente de Decentius, général de la cavalerie, une fanfare répondit.

C'était le signal de la retraite.

Hérules et Bataves, Celtes et Pétulants hésitèrent.

— Jusques à quand enfin, disait déjà quelque coquin à besace, nourri de réminiscences cicéroniennes, — jusques à quand enfin, vous laisserez-vous conduire comme un troupeau d'esclaves!...

Il n'acheva pas, parce qu'un mouvement se fit dans la foule des légionnaires.

Des acclamations éclatèrent en même temps de toutes parts.

A la lueur des torches portées par des esclaves, deux beaux jeunes gens, sortant du prétoire, s'avançaient la tête nue et les bras entrelacés.

C'étaient le tribun des soldats Valentinien et le comte Maldio, maître de la cavalerie indigène.

L'un officier de fortune, fils d'un corroyeur de Pannonie, l'autre descendant des rois barbares.

Les cheveux noirs et courts de Valentinien se frisaient sur son front bombé où déjà les soucis du commandement avaient creusé des rides précoces. La chevelure blonde du prince germain tombait en boucles gracieuses sur sa chlamyde d'azur.

Ils étaient jeunes tous deux, tous deux plus braves que des lions, tous deux adorés des soldats, savoir : Valentinien le tribun pour sa rigoureuse équité, le comte Maldio pour sa chevaleresque vaillance et sa générosité.

Quand ils approchèrent, fantassins et cavaliers, Herules et Pétulants s'écartèrent avec un affectueux respect.

Les deux chefs s'arrêtèrent devant la table couverte de coupes humides encore.

— Amis, dit le beau Maldio, vous avez fêté comme il faut le vin de César !

— Il en reste encore assez, répliqua Léon, le scutaire, pour que vous buviez dans nos coupes à la santé de César.

Maldio garda son sourire mais il devint un peu pâle.

Valentinien prit une coupe et l'emplit :

— A César ! dit-il de sa voix rude et retentissante, — puisse le Dieu des chrétiens lui donner une belle vie et une bonne mort.

Maldio et lui choquèrent leurs coupes, tandis que Maldio répétait :

— A César!

Les soldats applaudirent.

— Et maintenant, amis, reprit Valentinien, — l'heure du festin est passée... à vos tentes!

Le scutaire Léon ouvrait la bouche pour répondre et peut-être allait-il dire quelque chose du sujet de la récente conversation, mais Turnion lui serra le bras.

— Ils n'en sont pas!... murmura-t-il.

Le scutaire se tut.

Et comme les soldats se dispersaient pour regagner leurs quartiers, les hommes à besace, qui s'étaient cachés derrière eux à l'approche des deux jeunes chefs, se trouvèrent tout à coup en vue.

— Qu'est cela? s'écria le tribun en fronçant le sourcil : — la loi militaire défend l'entrée du camp aux histrions et aux mendiants.

Péripatéticiens, stoïciens, sceptiques et autres n'ouvrirent pas la bouche.

Valentinien était connu pour ne pas aimer ces industriels à barbes sales.

— Tribun, dit le décurion avec respect; ce sont des philosophes et César les protége.

— Que César leur ouvre donc son palais! répliqua rudement Valentinien; — César est notre maître et mon ami, mais la discipline militaire est le salut de l'empire.

— Hors d'ici! s'écria-t-il en levant la javeline dorée et sans dard qu'il portait à la main.

Les philosophes épouvantés s'enfuirent comme une troupe d'oies.

Maldio se tenait les côtes en les voyant se pousser et tomber les uns sur les autres dans leur retraite précipitée.

Chrisidès eut cependant le temps de glisser à l'oreille de Turnion.

— Demain, la lettre de Constance arrivera... Tenez-vous prêts.

— Par Jupiter ! s'écria Léon le scutaire en riant, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Jupiter était un dieu joyeux qui choisissait ses maîtresses parmi les femmes amoureuses des cygnes et des taureaux... C'est tout de même divertissant de voir détaler un troupeau de syllogismes !

Valentinien lança son javelot sans dard qui alla rebondir sur le dos voûté de Chrisidès.

Le dernier des philosophes disparut dans la nuit en hurlant.

II

Les feux s'éteignirent peu à peu dans le camp et dans la ville improvisée qui entourait ses murailles. Ces armées gallo-romaines, vaillantes, mais turbulentes, avaient cela de bon qu'elles adoraient leurs chefs. L'élément gaulois réchauffait un peu le sang abâtardi des Romains. Il y avait là de l'enthousiasme, et dès qu'un chef aimé avait parlé à ces mutins, les plus incorrigibles d'entr'eux s'inclinaient, obéissants.

Valentinien, le rude héros, Maldio, l'hercule au visage de jeune fille avaient l'amour du camp tout entier.

Les tentes étaient fermées; le silence le plus profond régnait dans l'enceinte ; les sentinelles immobiles veillaient.

C'était une nuit étoilée, mais sans lune. C'est à peine si l'on distinguait sur le ciel sombre la noire silhouette du palais des Césars.

Dans le palais comme au camp, tout dormait. Sur toute la surface des hautes murailles, on ne voyait briller que deux lumières, à travers les épaisses draperies.

L'une de ces lueurs apparaissait au sommet de l'édifice princi-

pal ; l'autre se montrait à un étage inférieur sur la face du bâtiment qui regardait la Seine.

Nous irons d'abord à la première qui était une lampe d'airain, dont le pied représentait deux sirènes accouplées et qui éclairait une énorme salle voûtée, portant à son milieu une large ouverture.

Cette ouverture laissait voir les étoiles scintillant sur l'azur assombri du ciel.

Il y avait dans cette salle un lit à fleur de terre et au-dessus du lit un trophée composé d'un glaive court, d'un bouclier romain et de plusieurs javelots.

La lampe d'airain, haute comme un homme, était à quelques pas de là, près d'une manière d'autel païen où le buste de Jupiter, surmonté des emblêmes du dieu égyptien Mithra, s'entourait d'une multitude de figurines en marbre et en bronze, représentant tous les dieux sortis du cerveau de l'homme.

Les dieux grecs, les dieux romains, y compris même ces dieux-empereurs qui faisaient de si laides grimaces au moment de gagner l'olympe, — les dieux gaulois, les dieux germains, — les dieux d'Afrique et les dieux d'Asie.

Saturne, le vieux vorace, qui mangeait ses enfants, comme font encore de nos jours les lapins qui ont mauvais cœur, Neptune, qui est retombé en enfance pour devenir élève de l'école polytechnique, — Mars et Vulcain avec Vénus entr'eux deux, — Pluton, Mercure, dieu des boutiques et des bagnes, — Apollon, inventeur de la guitare, — et Junon la grosse jalouse, et Cérès, et Pallas l'ennuyeuse, et Iris, la vieillote enfant;

Et l'Amour, malade de son ophthalmie chronique, l'Amour avec son petit arc, ses petites flèches, ses petits mollets trop gras, tout son petit embonpoint que l'affreux Priape, maigre comme un clou, regarde avec des yeux de chèvre;

Et Bacchus, le beau jeune homme, et Silène son maître d'études, et l'âne, professeur de Silène.

Et tout ce fretin des dieux sans prétention : les fleuves, les faunes, les silvains, les satyres, — Pan avec son flageolet, les Muses avec leurs outils divers, les grâces, les nymphes, les naïades.

Puis Odin le sanglant, les Walkiries glissant dans la tempête.

Puis Bel, — et le veau d'or, — et Jehovah, — et Satan.

Puis Teutatès et Tarran, les Jupiter des Gaules.

Hésus, Tarv, Cernunnos, — Jou, le dieu voilé des neuf prêtresses.

Puis encore Osiris, fils de Mithra, Isis, Apis, Anubis.

Et d'autres.

Un cabinet complet de curiosités mythologiques.

Autour de la salle, dont les murailles figuraient une suite d'arceaux surbaissés, un rang de piédestaux en forme de colonnes doriques supportait les bustes des philosophes célèbres.

Il n'y avait pas plus d'exclusion pour les philosophes que pour les dieux.

Socrate coudoyait Epicure ; Diogène regardait la courtisane de lettres Leontium, qui faisait les yeux doux à Empédocle, lequel contemplait Démocrite tirant la langue à Héraclite.

Aristippe jetait à Zénon ses regards superbes ; Pyrrhon se moquait de Pythagore, le tendre ami des fèves.

Et, le croiriez-vous, Erostrate était là, le destructeur du temple d'Ephèse.

Et aussi Jésus-Christ !

L'homme qui avait orné ce grenier solennel était évidemment le plus effréné des éclectiques.

A part le trophée d'armes, les figurines, les statues, une clepsydre ou horloge d'eau, un large bassin d'airain placé au chevet du lit et trois ou quatre siéges de bois grossier, la salle était complétement nue.

On montait à l'ouverture de la voûte par des degrés placés derrière l'autel. Le vent s'engouffrait par cette voie béante. Il faisait un froid glacial.

Pourtant il y avait dans le lit un homme qui dormait. Cet homme habillé légèrement, à la grecque, n'avait pour couverture qu'un voile de laine, dérangé par les mouvements de son sommeil.

Et Dieu sait qu'il s'agitait assez pour déranger la couverture la mieux drapée.

Il gémissait à ses rêves, il soubresautait; ses mains étendues convulsivement semblaient vouloir saisir une vision qui fuyait. De grosses gouttes de sueur tombaient de son front le long de ses tempes.

Par fois, des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres. On en pouvait distinguer un surtout qui revenait bien souvent :

— Empereur!... empereur!...

La salle était carrée sur trois de ses faces. Sa paroi orientale se recourbait en rotonde.

Sur cette espèce de grande niche s'ouvraient trois portes également espacées et qui rappelaient assez bien les vomitoires par où les bêtes étaient introduites dans l'arène circulaire, quand il s'agissait de manger un chrétien.

La clepsydre marqua la douzième heure de la nuit.

Aussitôt une boule d'ivoire se détacha de la voûte et vint tomber au milieu du bassin d'airain qui rendit un son vibrant et prolongé.

Le dormeur s'éveilla en sursaut.

Les trois portes de la rotonde s'ouvrirent en même temps et trois hommes parurent à la fois.

L'un de ces hommes, vêtu à l'égyptienne, avait un cercle d'or pour retenir en arrière les flots de sa chevelure grisonnante; vous eussiez dit une tête de sphynx sur un corps d'athlète. Il portait à la main un rouleau de papyrus, un compas et deux pinnules, montées sur leur alidade.

C'était le principal instrument astronomique du temps.

Le second avait les cheveux roux et hirsutes. On n'avait qu'à le voir pour reconnaître en lui le type germain. Sa tête ressemblait à un paquet de broussailles. Il avait un livre à la main et une faucille d'or.

Il s'appelait Harminius Nevita.

Le troisième était un Gaulois aux cheveux blancs, qui amenait en laisse deux brebis et qui portait des oiseaux dans une cage. — A sa ceinture pendaient les couteaux recourbés des sacrificateurs aruspices.

Son nom était Apruneulus.

L'Egyptien astronome se nommait Héliodore.

Le dormeur avait passé sa main sur ses yeux enflammés. Il toucha son oreiller baigné de sueur, secoua la tête et se leva d'un bond.

Celui-là était un jeune homme. Il paraissait avoir tout au plus vingt-huit ans. Il avait le front blanc, mais osseux et bombé; sa chevelure flexible et d'une finesse extrême ondulait en anneaux mobiles sur ses oreilles et sur ses tempes. Sa tête s'inclinait de côté comme si elle eut fléchi déjà sous le poids d'une pensée trop lourde. Ses traits assez réguliers avaient une sécheresse austère et ses yeux, brillants ou plutôt brûlants, blessaient le regard comme la pointe d'un couteau.

Quand il fut sur ses jambes trop courtes, on put remarquer dans sa démarche un balancement bizarre et presque incessant; vous eussiez dit que ses muscles révoltés voulaient diriger son corps d'un côté, tandis que sa volonté le menait de l'autre. C'était un pas tressaillant et heurté. On s'attendait presque à entendre ses jointures craquer comme celles des bêtes fauves.

Il était fort, cependant, et ses larges épaules, disproportionnées à l'exiguité de sa taille, annonçaient une vigueur peu commune.

Je ne sais pas pourquoi la petitesse physique m'effraie et me

repousse. Est-ce parce que la dent venimeuse du reptile est toujours tout près de terre? J'aimerais mieux me battre à mort contre un géant que de jouer seulement avec un nain.

En somme, il était laid, ce jeune homme, mais d'une laideur qu'il fallait remarquer et qu'il n'eût pas donnée, je vous assure, pour la beauté du premier venu.

Quand il parla, sa voix de tête, qu'il enflait jusqu'à la rendre grave, éclata et vibra sous la voûte.

Ce devait être un terrible orateur!

Et il nous souvient d'avoir entendu comme cela un petit homme au regard diamanté, qui enflait grotesquement sa voix de tête et vomissait des mots quinze fois plus grands que lui. Eh bien! ce petit homme remuait les pavés de nos rues et faisait trembler les murs de nos palais.

Les trois nouveaux venus saluèrent respectueusement le petit homme qui leur répondit par un simple signe de tête.

C'était un petit homme d'importance.

Il se nommait Julius Claudius Julianus, et il était fils de Julius Constantin, deuxième frère de l'empereur Constantin le Grand.

L'histoire populaire ne lui connaît pas cette kyrielle de noms et l'appelle tout uniment Julien l'Apostat.

— Que Mithra, père du soleil-roi, protége mon fils César! dit Héliodore, l'Égyptien; j'ai passé les heures de la nuit à tirer ton horoscope... Il me plaît de veiller ainsi pour toi!

Il sentait pourtant beaucoup le vin, cet Héliodore; il avait dû arroser fièrement son horoscope!

— César! dit Harminius Névita, le Germain, j'ai dressé mes tables théurgiques, résolvant la loi des mages dans la loi des génies... Quand je veille pour toi, je suis heureux.

Ses paupières étaient encore chargées de sommeil.

— César, dit le Gaulois Aprunculus, j'ai veillé pour toi et je m'en applaudis... le sang des victimes parle d'or, les entrailles chantent victoire... Heureux César ! je te salue.

— Merci, mes pères, répliqua Julien qui leur tendit la main à tous les trois.

— Alors, ajouta-t-il en s'adressant à Aprunculus, les auspices du jour ont dit : Bonheur ?

— Bonheur ! répéta l'augure.

— Et les aruspices ?

— Bonheur !

— Et le ciel, savant Héliodore ?

— Bonheur !

— Et la voix des songes, Harminius Névita?

— Bonheur !

Et les trois graves marauds de répéter d'une seule voix :

— Bonheur ! bonheur ! bonheur !

La figure de Julien s'éclaira. Il courba le front devant la statue barbue de Jupiter, père des dieux et roi des hommes. Il était très-dévot à sa manière, et quelque chose en lui rappelle la nature superstitieuse et à la fois hardie de notre roi Louis XI.

— O mes maîtres bien-aimés! reprit Julien quand il eut achevé sa prière, — vous me rendez le souvenir de tous ceux que j'ai chéris... Héliodore, tu as fouillé tous les mystères comme Maximus le trois fois sage, mon initiateur, comme Iamblique le très-haut, qui conversait avec le ciel... Névita, tu es naïf et bon dans ta science sublime comme mon cher Sallustius qu'Auguste a éloigné de moi... Et toi, Aprunculus, malgré l'immense profondeur de ton génie, tu me rappelles les simples et douces tendresses de mon second père, l'eunuque Mardonius.

Les trois philosophes versèrent des larmes d'attendrissement.

Mais ils avaient affaire à un homme qui pleurait encore mieux qu'eux.

Julien était comédien jusqu'au bout des ongles.

Voltaire, qui partageait l'avis du bon M. Dulaure, dit, quelque part, que Julien l'Apostat était le SECOND DES HOMMES. Vertudieu ! ceci est bien trouvé. Les efforts que fit Julien l'Apostat pour *écraser l'infâme* devaient lui être comptés par Voltaire.

Et vraiment, si Voltaire eût vécu au ve siècle et qu'il n'eût point été poltron jusqu'à faire honte aux poules mouillées, il aurait joué le rôle de Julien en perfection.

Quant à Julien, il faut lui rendre justice; il avait les mains trop propres pour écrire *la Pucelle*.

Regrettons, regrettons amèrement que ce vilain petit bonhomme n'ait pas pu rédiger son petit bout d'Encyclopédie, pleurer sur le malheureux Calas et danser enfin une diatribe ou une tragédie sur la corde philosophique du XVIIIe siècle.

Le *grand siècle*, comme l'appelle M. Michelet dans l'orgie de son enseignement.

Les yeux humides et les regards au ciel, Julien et ses trois sages poursuivaient leur entretien attendrissant.

— Quelles sont douces et belles, disait Julien, les affections que fait naître l'amour de la vertu !... O Névita ! combien j'admire ta force stoïque et tes veilles solitaires... Moi, je suis obligé de sacrifier au sommeil jusqu'à minuit, et j'en ai honte... Ta sobriété, savant Héliodore, égale la continence de notre Névita, et ton désintéressement, ô mon cher Aprunculus, n'a rien qui lui soit comparable en ce monde !

Les trois sages se regardèrent en dessous.

Ils répondirent à l'unisson :

— Les vertus de César sont autant au-dessus des vertus des mortels que Mithra, le premier et le dernier, est au-dessus des dieux vulgaires !

Par le fait, Julien ne buvait que de l'eau et sa continence était telle qu'il fut accusé comme le tendre Jean-Jacques, de sacrifier

en secret au solitaire Anubis. Oribase, son médecin, lui avait composé un traité sur les dangers que présente le culte de ce dieu maussade. Mais quand on est philosophe, il faut bien faire quelque chose en faveur de la *vertu!*

— Le sommeil de César, demanda Névita, le Germain, a-t-il été tranquille?

— Des rêves... toujours des rêves, répliqua Julien.

— Des rêves fortunés, je suppose?

— Les dieux, dirent Aprunculus et Héliodore, peuvent-ils en envoyer d'autres à César!

— Des rêves laborieux et pleins de fièvre, répondit Julien en passant sa main dans ses cheveux humides encore; — des rêves qui effraient cruellement ma tranquille modestie... car les dieux me sont témoins, ô mes amis! ajouta-t-il en prenant tout à coup une pose d'orateur, — que la *médiocrité dorée* est mon vœu le plus cher... Que d'autres désirent avec passion la puissance souveraine... moi, je la redoute à l'égal du plus grand malheur... Une cabane, ô mes chers maîtres, sur les bord bien-aimés de l'Illysus ou de l'Eurotas... un jardin riant... les livres de nos philosophes... voilà mon vrai, mon seul rêve..

— Mais celui de cette nuit? interrompit Névita.

Julien poussa un énorme soupir.

—Veux-tu renouveler ma tristesse, ô Névita? dit-il.

— Je veux expliquer ton rêve.

Les deux autres charlatans devinrent attentifs, car chacun d'eux passait la rhubarbe à son compagnon en échange du séné.

Julien poussa un second et plus énorme soupir.

« — J'étais dans une belle campagne, commença-t-il, et je voyais les rayons du soleil jouer dans la moisson jaunie. Un grand fleuve, aux ondes pures et limpides, coulait devant moi. L'air était doux comme si j'eusse été dans un jardin d'Athènes.

» J'ai vu tout à coup deux arbres, dont l'un était gigantesque et dressait jusqu'au ciel ses rameaux chargés de feuillages.

» L'autre était petit et paraissait faible.

» Ces deux arbres sortaient d'une souche commune. Tous deux, ils n'avaient qu'une racine.

» Une tempête a obscurci le ciel, le soleil s'est caché sous les nuages sillonnés par la foudre, et j'ai vu l'aquilon furieux frapper la tête du grand arbre qui s'est couché, vaincu, sur la terre.

» Moi, je me disais : Hélas ! que va devenir à présent le petit arbre ?

» Une voix éclatante est sortie de la tempête et m'a répondu :

» — Il n'en grandira que mieux... »

» Cependant, la boule de marbre est tombée dans le bassin et je me suis éveillé. — J'ai dit » (1).

Harminius Névita leva ses deux mains vers le ciel.

— O César, s'écria-t-il, — la science est inutile pour expliquer les songes que Jupiter t'envoie... Un enfant te servirait mieux que moi d'interprète... Le grand arbre, dont les rameaux chargés de feuillages s'élèvent jusqu'au firmament, c'est Constance-Auguste qui descend, comme toi, de Constance-Chlore... Le petit arbre, c'est toi.

Héliodore et Aprunculus applaudirent.

— Que les dieux immortels déracinent le grand arbre, s'écrièrent-ils, — afin que le jeune arbre prospère !

Julien secoua la tête avec tristesse.

— Que les dieux immortels me donnent une chaumière et la tranquillité ! murmura-t-il.

Oh ! l'honnête petit César !

— Et les choses d'ici-bas, reprit Héliodore, concordent avec les

(1) Songe de Julien raconté par lui-même à son médecin Oribase. (*Julian. epist.* 17.)

avertissements d'en haut; — j'ai vu ce soir Chrysidès, Euphorbe, Harmodius, Agathon, Cléon, Thalaris, tous nos sages, ennemis du Galiléen, tous nos vertueux philosophes... L'armée sait déjà que Constance veut expatrier les cohortes gauloises..

— Mais si Constance ne le voulait pas!... interrompit Julien dont la physionomie changea et dont le regard pointu exprima toute l'ambition désordonnée qui dévorait son cœur.

— C'est impossible ! s'écria Aprunculus, l'augure.

— Tout est possible ! répliqua sèchement Julien, — excepté le règne du Christ imposteur !

— Chacun de nous a écrit une lettre à Auguste, reprit Névita, et Auguste a confiance en nous.

— Sa réponse, objecta Julien d'un air soucieux, devrait être déjà ici.

— Je lui ai dit, moi, poursuivit Névita, que le césar Julien voulait conquérir Milan et l'Italie entière.

— Je lui ai dit, moi, fit Héliodore, que le césar Julien n'avait qu'un mot à prononcer pour le jeter bas de son trône.

— Moi, ajouta Aprunculus, je lui ai dit la même chose, et j'ai terminé mon message par le conseil pressant de retirer au césar Julien ses légions dévouées.

— Moi aussi !

— Moi aussi!

— Comment donc conclut l'augure gaulois, — comment donc Auguste, qui ne voit que par nos yeux, aurait-il hésité à porter l'édit que nous désirons tous ?

— Qui sait!... murmura encore Julien; — la lettre n'arrive pas!

Ainsi cet ordre qui soulevait par avance la colère des légions gallo-romaines, cet ordre de départ, c'étaient les affidés de Julien qui l'avaient suggéré à l'empereur Constance.

Le bienfaiteur de Julien, après tout, l'homme qui l'avait pris

obscur, au gymnase d'Athènes, pour faire de lui l'héritier du trône et le second pouvoir de l'empire, le mari de la noble Eusébie, qui protégeait Julien depuis son berceau, le frère d'Hélène qui était la femme de Julien !

Et sa seule crainte, à Julien, était que cet ordre provoqué perfidement n'arrivât pas !

Et sur la foi de coquins stipendiés tels que les panégyristes Eunape, Mamertin, Libanius, rhéteurs, c'est-à-dire menteurs, voilà que quatorze siècles ont regardé Julien comme un cœur simple, austère et dépourvu d'ambition !

Voilà que les sots et les sophistes l'ont comparé à Marc-Aurèle !

Voilà que d'honnêtes historiens ont hésité à flétrir la mémoire de cet histrion couronné ! voilà que les bonnes gens surnaïfs, de la force de M. Dulaure, ouvrent une bouche immense et s'écrient : celui-là était un sage !

Malheureux que nous sommes ! l'histoire entière du genre humain, nous l'avons apprise ainsi dans les colléges de l'université. Nous avons bu sans savoir le vin falsifié de l'enseignement athée, et il nous a fallu de longs jours pour nous guérir de cette lèpre, gagnée dans les écoles !

Oh ! n'envoyez pas ! n'envoyez pas vos fils étudier chez les disciples de Julien l'Apostat !

III

Il faut bien dire enfin quel métier faisaient auprès du César ces trois vertueux personnages, Héliodore le sobre, Névita le continent et Apruneulus le désintéressé.

Ils étaient espions de Constance-Auguste.



Imp. Dupuin Faub.g St Jacques 35

SCÈNE D'ARUSPICE

Julien, ce tartufe quadruple, avait eu l'art de se faire espionner !

Tartufe qu'on espionne devient tout à coup invincible, car il gagne les espions et fait croire à Orgon tout ce qu'il veut.

Orgon, c'était Constance-Auguste.

Héliodore, Apruneulus et Névita faisaient à Constance des rapports qui étaient dictés par Julien lui-même.

Et tandis que Julien écrivait à son empereur des missives modestes, Névita, Héliodore et Apruneulus disaient à ce même empereur : Auguste ! prends garde.

Tout cela pour arriver à lui arracher l'édit qui exilait les cohortes gauloises.

Ce que devait produire cet édit, Julien et ses âmes damnées le savaient.

Mais on n'était pas là pour causer seulement. Il fallait faire un peu d'aruspicine, car Julien était aussi franchement superstitieux que nos portières, clientes des somnambules et des devineresses.

Apruneulus prit un oiseau dans la cage, l'éventra selon l'art, de manière à ce que son sang tombât dans l'auge de pierre qui était au-dessous de l'autel de Jupiter. Julien et ses trois acolythes se penchèrent avidement sur les entrailles fumantes.

Ce premier poulet ne dit rien.

On exécuta une nouvelle volaille dont le gésier se tut également.

Ædepol! *Verum enim vero!* Apruneulus plongea son couteau de cuisine dans l'estomac d'un mouton de présalé, qui bêla, la pauvre bête. — Julien s'agenouilla pour mieux voir.

Ammien Marcellin, Sozime et Julien s'accordent à dire qu'Apruneulus était sans rival pour interroger l'autopsie d'un mouton de présalé.

A la seule inspection des entrailles, il s'écria :

— Victoire !

Et Julien et les autres, de répéter avec dévotion :

— Victoire !

Savez-vous? il y avait dans le foie du malheureux Robin-mouton une tache constellée, et sa rate portait deux raies transversales, ô bonheur !

O fortune ! le même mouton avait un petit caillou dans l'intestin grêle, ce qui prouvait non-seulement que ce quadrupède avait pu souffrir de la gravelle, mais encore que les dieux favorables protégeaient le césar Julien !

Mais ce que nous ne vous disions pas, ce que vous nous reprocheriez éternellement de vous avoir dissimulé, c'est que l'os pectoral fléchissait à gauche.

Oui, lecteur, à gauche et non pas à droite.

O fortune ! ô victoire ! ô César très-heureux !

L'os du mouton fléchissait à gauche.

Si l'os eut fléchi à droite, vous comprenez que tout aurait été perdu.

Mais non! oh! grâce aux dieux immortels, l'os fléchissait à gauche.

César heureux trois et quatre fois!

Aprunculus, l'augure, se promit bien de faire un haricot de ce mouton. Et c'était le moindre honneur qu'on put rendre à une bête si recommandable par ses infirmités.

Il ne restait plus qu'à consulter les astres, mais vous sentez, après l'affaire du mouton, c'était une formalité pure.

Le mouton est innocent. Son ingénuité ne sait pas altérer la simple vérité. Ne vous défiez jamais que du veau !

— Si les dieux me protégent, s'écria Julien avec émotion, qu'ils

éloignent de moi cette coupe amère qu'on appelle le pouvoir souverain... qu'ils me donnent la félicité obscure et la pauvreté des sages !

— Julien disait cela, — Julien !...

Mais seigneur Dieu ! pourquoi se priver de ces momeries puisque l'univers s'y laisse prendre toujours !

On monta processionnellement l'escalier qui conduisait à l'ouverture supérieure. Julien et ses acolythes se trouvèrent en plein air sur une espèce de terrasse qui dominait tout le palais et qui servait d'observatoire.

C'était au tour d'Héliodore, l'astrologue, qui prépara soigneusement ses outils.

Le ciel était magnifique pour une opération de ce genre ; une nuit noire où les étoiles scintillaient comme autant de diamants.

Comme les deux autres philosophes s'entretenaient à voix basse, Héliodore leur imposa silence, et dit :

— Implorez Mithra, le Dieu-Tout !

Et il ajouta en dressant sa mécanique :

— C'est à nous que les galiléens voleurs ont emprunté leur mystère de l'Incarnation !... Mithra est l'absolu-Dieu, qui engendre sans contact avec la femme, le Soleil-Roi, son fils unique, régulateur de l'intelligence, maître de la matière, prototype des formes, archétype des idées...

Les pinnules présentaient leurs petits trous ronds selon la ligne de l'alidale ou règle tournante.

Héliodore commença ses observations.

Ce qu'il dit, chacun le devine. Les astres condescendaient à confirmer le témoignage de la poitrine du mouton.

Toutes les constellations, mises en demeure d'exprimer leur opinion, répondirent : ça va bien.

Du moins Héliodore traduisit ainsi leur profond silence.

Mais Julien était devenu tout à coup distrait.

Il s'occupait médiocrement des étoiles du ciel, et son attention

était accaparée par une lueur terrestre qui brillait au premier étage du palais des Thermes.

Cette lueur, dont nous avons parlé déjà, qui partait des appartements situés du côté de la Seine.

Il était plus de deux heures après minuit.

Pourquoi cette lueur?

Les philosophes qui avaient suivi le regard de Julien échangèrent un petit signe de tête moqueur.

— La noble Hélène, dit Aprunculus, s'endort bien tard cette nuit... Sans doute, elle s'entretient avec sa compagne Sevéra de la gloire de César et du bonheur de sa couche...

— Ou peut-être, interrompit Héliodore, — interroge-t-elle aussi l'avenir pour saluer d'avance les grandeurs promises à son époux...

Le front de Julien était devenu tout à coup soucieux.

— L'oracle a parlé de bonheur, murmura-t-il, continuant par habitude de jouer la comédie, même vis-à-vis de ses complices; et le bonheur, ô mes amis, est loin de la grandeur...

Il s'arrêta avant d'avoir chanté son inévitable refrain: *Que les dieux me donnent une chaumière*, etc.

Cela dénotait chez lui une puissante préoccupation.

Malgré lui, son regard revenait toujours à cette lueur faible qui vacillait derrière les draperies du premier étage.

— Tirerons-nous cette nuit les sorts Virgiliens? demanda Névita.

Le césar secoua la tête.

— Le cours des astres, répliqua-t-il, marque la deuxième heure écoulée... Livrez-vous, ô mes amis, à l'étude chérie et bénie des immortels... moi, j'ai d'autres soins, et la destinée jalouse n'a point voulu me laisser ces studieux loisirs... Le reste de ma nuit appartient à mes devoirs de césar.

Il redescendit l'escalier.

— Au revoir donc, reprit-il ; — soyez en santé... mon cœur reste au milieu de vous.

Les trois philosophes s'inclinèrent.

Julien sortit en disant :

— Priez les dieux de m'épargner le fardeau de la puissance souveraine.

Par Jupiter assembleur de nuages ! ce n'étaient pas du moins ces trois augures-là qui se regardaient sans rire.

Dès que les pas de Julien se furent étouffés sur les degrés de granit, le sublime Héliodore, Névita le divin, Apprunculus, qui valait un oracle, tant il était profondément versé dans les sciences auspicinale et aruspicinale, tous les trois, *me Hercle !* l'Egyptien, le Germain, le Gaulois, se prirent les côtes et se livrèrent à un convulsif accès d'hilarité.

— Oh ! oh ! oh ! fit Aprunculus, — priez les dieux de m'épargner la souveraine puissance !

— Le bonheur, ô mes amis, dit Héliodore, est loin de la grandeur !...

— Que les dieux, ajouta Névita, — me fassent cadeau seulement d'une chaumière entourée de choux et de navets...

— J'y ferai pondre des poules, reprit le Gaulois.

— J'y multiplierai les lapins domestiques, enchérit l'Egyptien.

— J'y encouragerai, appuya le Germain, — les jeux candides des jeunes veaux !...

Et tous les trois de serrer leurs ceintures, et de se tordre en faisant un crescendo de gorges-chaudes.

Ils imitaient la voix claire et emphatique du césar ; ils prenaient ses poses d'académie ; enfin, ils s'amusaient comme des bienheureux, ces trois philosophes.

Quand ils eurent bien ri, Névita dit en coupant un des gigots du mouton divinateur :

— Quelle belle nature ! je suis certain que quand il est tout seul, il se ment à lui-même.

— Je suis certain, répondit Aprunculus, — que sa main droite ne sait jamais où est sa main gauche, sous la couverture de son lit.

— En attendant, s'écria Héliodore,—pourquoi nous a-t-il quitté si brusquement ?

— Parce qu'il est jaloux de sa femme, Hélène, répondit Névita.

— Parce que, répliqua l'augure gaulois, — il est amoureux de sa cousine Sevéra.

— Jaloux, je ne dis pas... mais amoureux!...

— Amoureux à sa manière... Comme le chien de Phèdre, assis sur sa botte de foin... Il ne veut pas toucher Sevéra, mais il ne veut pas non plus qu'un autre la touche !

— Et le tribun Valentinien n'est pas de cet avis ? dit Héliodore en riant.

— Ecoutez, fit Aprunculus ; — César aime le tribun Valentinien comme Castor aimait Pollux... Je gage qu'il le fera étrangler quelque jour.

— Gageure d'escroc ! s'écria Héliodore ; — je la tiens cependant si tu veux tenir la mienne... César aime le comte Maldio comme Damon aimait Pythias... je parie que Maldio mourra du trépas de ce mouton.

Il montrait la victime égorgée.

Et les trois marauds de rire.

— Ma foi, dit Névita, — ce comte Maldio ne l'aura pas volé, savez-vous !... il est toujours sur les pas de la belle Hélène.

— Et il a la tête au-dessus de Julien, ajouta le Gaulois.

— Julien fera disparaître la différence, conclut Héliodore.

C'étaient des philosophes très-gais.

Ils rouvrirent cependant les portes de leurs tanières.

On put voir dans la chambre du sobre Égyptien une vénérable amphore, flanquée d'une coupe encore humide.

Chez le Germain, modèle de continence, deux petites Parisiennes dormaient.

Chez le Gaulois désintéressé, on ne vit rien, mais, dès que sa porte se fut refermée, on put entendre le bruit discret des pièces d'or qu'il comptait.

IV

Quatre ans auparavant, Julien était lecteur de l'Église orthodoxe d'Athènes. Il affichait en ce temps une grande piété, bien qu'il fréquentât le panthéiste Maxime et le rhéteur Libanius. Il affectait dès lors toutes les exagérations de la philosophie stoïque, et quand, sur les instances de la belle et savante impératrice Eusébie, Constance se décida à le créer César, on vit arriver à la cour de Milan un petit homme, roide comme une moitié de pique, le manteau sale et troué, les cheveux en désordre, la barbe hérissée et pointue.

Cela donna beaucoup de joie aux courtisans qui se moquèrent de lui à la journée.

Il faut bien que les courtisans se divertissent.

Une révolution vraiment utile serait celle qui, mettant de côté la guillotine maussade, s'emploierait à faire de tous les courtisans des savetiers, sans cependant défendre aux plus méritants de s'établir décrotteurs de bottes.

La bonne et belle Eusébie fut obligée de faire la toilette de ce jeune pédant qui vomissait des lambeaux tout crus d'Aristote et dont les dents noires mâchaient continuellement l'éloquence d'Eschine ou d'Isocrate.

On lui coupa les cheveux, on le rasa, on le lava à grande eau,

on l'étrilla même, je crois, tant la crasse scholastique avait pénétré profondément dans son cuir. Et quand il fut à demi-propre, on le présenta à l'empereur.

L'empereur le trouva très-laid et lui donna le commandement des Gaules.

Il y avait alors à la cour de Milan deux jeunes princesses du même âge et d'une égale beauté: Julia Flavia Héléna, sœur de Constance, et Fausta Sévéra, fille du noble et malheureux Crispus, ancien César des Gaules, mis à mort par Constantin, son père.

Il était bien difficile, quand on appartenait à cette fatale famille des Constantin, de ne pas pleurer quelque parent assassiné.

A Milan se trouvaient aussi en ce temps-là deux jeunes gens qui semblaient destinés à un grand avenir. L'un, le comte Maldio, connaissait Julien pour l'avoir fréquenté au gymnase d'Athènes. Il était de race royale germaine ou plutôt franke et le bruit courait que la princesse Héléna l'aimait d'amour.

L'autre était un fils du peuple, — barbare aussi, car chez ces Romains abâtardis, on ne trouvait des hommes que parmi les barbares, — mais barbare d'Orient.

C'était Valentinien, natif de Cibale, en Pannonie.

Le comte Maldio et Valentinien étaient amis.

Valentinien aimait la princesse Fausta Sévéra.

Maldio et lui protégèrent le grotesque petit écolier d'Athènes contre les insultes des courtisans de Constance.

Un matin, cet empereur Constance se leva de mauvaise humeur contre sa sœur Héléna. De si mauvaise humeur qu'il lui ordonna d'épouser le nouveau césar Julien.

On tuait les femmes comme les hommes, dans ce Bas-Empire. Pour ne pas être étranglée dans son lit, étouffée dans le bain ou égorgée n'importe où, la pauvre Héléna obéit.

Et comme c'était une sainte créature, bien qu'elle partageât

l'hérésie de son frère, elle dévora ses larmes et remplit fidèlement ses devoirs d'épouse.

Je ne sais comment, en un jour d'erreur, Julien lui donna un fils qui mourut au berceau. Et, soit dit en passant, Julien ne manqua pas cette occasion de commettre une turpitude.

Il accusa Eusébie, — Eusébie, sa bienfaitrice constante! — d'avoir fait empoisonner son enfant.

Parce que, disait-il, Eusébie, stérile, jalousait la fécondité d'Héléna.

Axiôme : chaque fois que vous nourrirez une couleuvre ou que vous ferez l'aumône à un philosophe, le philosophe et la couleuvre vous mordront.

La couleuvre, ce n'est rien, mais le philosophe!...

Fausta Sévéra suivit sa cousine Héléna dans les Gaules.

Le comte Maldio et Valentinien furent au nombre des chefs qui accompagnèrent le nouveau César.

On n'ignore pas que les Gaules étaient presque entièrement perdues pour l'Empire, lorsque Julien prit le commandement des légions. La révolte était partout. En outre, les Alamans, les Germains, les Franks, les Bataves insoumis, tenaient les principales positions fortifiées.

En outre encore, les autorités romaines, se méprenant sur le caractère du jeune César, paralysèrent longtemps tous ses efforts par le mauvais vouloir le plus flagrant.

Ils pensaient, en agissant ainsi, faire leur cour à l'empereur Constance.

Mais Julien, soutenu par Valentinien et le comte Maldio, montra une volonté si ferme, une vigueur si indomptable, que Barbares, Gaulois et Romains furent vaincus.

Ce début de sa carrière est, il faut le dire, la page la plus héroïque de l'histoire du Bas-Empire.

S'il avait eu plus de cœur pour contrebalancer les écarts de sa

cervelle malade, Julien aurait été sans doute un grand prince.

Mais précisément, à cause de cette fièvre chaude, il ne fut qu'un maniaque, doublé de traître : un Carthaginois fou.

C'est grand dommage, certes. Les rhéteurs païens firent cette cure diabolique de transformer un homme d'élite en une sorte de reptile, bon à écraser du talon.

Ce furent d'abord des efforts de géant. Tout lui manquait, ou plutôt, tout était contre lui. Il suppléa à sa faiblesse par l'inflexible patience ; il créa, il brisa ; ses ennemis, courbés sous sa main, devinrent ses auxiliaires.

Le soldat se prit à adorer ce jeune chef qui, écolier hier, faisait aujourd'hui des prodiges de vaillance.

Du reste, en ces premiers jours, il n'avait autour de lui ni hommes à besace, ni augures, ni astrologues. Ses amis étaient le comte Maldio, le tribun Valentinien et Sallustius, un païen probe et grave.

Le grand fait militaire du césariat de Julien dans les Gaules fut la fameuse victoire de Strasbourg, remportée sur les sept rois alamans.

Chnodomar, l'Agamemnon barbare, le roi des rois de l'Alamanie, était le chef de cette immense armée, plus redoutable que l'armée d'Arioviste elle-même.

Sous Chnodomar, combattaient Agénaric, que les Gallo-Romains nommaient Sérapion ; Urus, le père du pays d'Uri ; Suomar, Hortar, Westralpe, qui avait pris le nom de son peuple, et le Germain romanisé Ursicinus.

Et sous ces rois, cent princes !

Quand Julien vit cette terrible multitude, il jeta un regard en arrière et compta ses cohortes.

Il hésita.

Mais Maldio prit un des dragons qui servaient d'enseigne et s'écria :

— Marche, César très-heureux : suis ta fortune !

C'est dans cette bataille qu'on voit poindre, pour la première fois peut-être, l'esprit chevaleresque.

Les rois et les princes alamans se formèrent en bataillon sacré. Ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée gallo-romaine, et Julien était déjà vaincu, lorsque Valentinien donna de sa personne à la tête des Bataves et des *Reges*, — que l'on n'attendait pas.

On dit que Julien, pris d'un amer désespoir en voyant ses cohortes en fuite, implora cette fois le Dieu des chrétiens. On dit qu'en écoutant de loin le clairon des Bataves, qui arrivaient à son secours, il se jeta à genoux en prononçant le nom du Christ.

Si cela est, que Jupiter, Mithra et compagnie lui pardonnent !

Il se battit, du reste, en soldat et ne quitta jamais le premier rang.

On vit toujours son enseigne particulière, qui était un dragon de pourpre, brodé d'or, au plus épais de la mêlée.

Les Alamans avaient vécu.

Les légions, transportées d'enthousiasme, voulurent proclamer Julien auguste sur le champ de bataille.

Mais Julien, ne jugeant pas le moment venu, leur chanta sa romance favorite:

— *O mes amis, donnez-moi une chaumière*, etc., etc.

Ce fut à la suite de cette bataille que Julien vint, pour la première fois, prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce.

Et ce fut là que, de tous les coins du globe, accoururent vers lui les philosophes de toute allure et de tout poil, les augures, les oracles ambulants, les charlatans, les astrologues, les devins, et ceux qui, dans ces temps reculés, s'occupaient déjà de dents osanores.

V

Arrivons enfin à cette lueur faible qui brillait dans la nuit au premier étage du palais des Thermes.

C'était une salle, voûtée comme toutes celles du palais, mais moins vaste que l'espèce de temple où nous avons vu César avec ses trois dignes acolytes.

Autour des murailles formant arceaux, il y avait de belles et simples draperies.

Une lampe tusculane brûlait sur une colonne à hauteur d'appui.

Un lit, entouré de voiles de pourpre, était derrière la colonne, et dans la ruelle du lit il y avait un crucifix.

Hélène, femme du césar Julien, était couchée dans ce lit. Fausta Sévéra, sa cousine et son amie, s'asseyait à son chevet.

Il y avait bien longtemps qu'elles étaient ainsi, l'une auprès de l'autre, la jeune femme et la jeune fille, qui, toutes les deux, étaient destinées à porter la couronne du monde. L'eau de la clepsydre avait marqué une à une les heures de la soirée et de la nuit. Le sommeil ne venait point pour Hélène. Sévéra restait et veillait enchaînée au charme de l'entretien.

C'est qu'elles parlaient d'un passé bien cher ! Elles parlaient des beaux jours de la cour milanaise, des fêtes splendides et des premières amours.

Comme elles étaient heureuses alors et comme l'avenir sans nuage leur souriait ! Elles étaient entourées de respects et de tendresses. A leurs genoux se pressait la foule des hauts dignitaires de l'Empire. Et parmi cette foule, elles ne voyaient : Hélène, que le chevaleresque Maldio, fils des rois et brave comme les demi-dieux d'Homère ; Sévéra, que Valentimen, dont le rude front avait déjà comme une auréole.

Maintenant, penser à Maldio, c'était un crime, — et l'on disait que Julien voulait disposer de la main de sa parente en faveur de son fidèle ami, le continent et vertueux Névita.

D'autres, il est vrai, prétendaient que Julien, écoutant la voix bizarre de sa passion, et imitant de plus en plus le chien de Phèdre sur sa botte de paille, voulait confiner Fausta Sévéra dans une perpétuelle virginité.

C'était par dévouement que la jeune fille avait suivi Hélène. Elles avaient regardé toutes les deux leur départ pour les Gaules comme le plus triste des exils.

Elles étaient nées aux pays aimés du soleil. Elle avaient froid sous ce ciel brumeux. La première fois qu'elles virent la neige couvrir la terre comme un linceul glacé, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

Un jour, des fenêtres du palais, Hélène aperçut la rivière terne et immobile. La Seine ne courait plus entre les saules mélancoliques de ses bords.

Et si vous l'avez vue, vous aussi, la belle et souple rivière, quand les glaçons rapprochés s'unissent et jettent sur le fleuve entier un pont qui n'a point de limites, si vous l'avez vue, votre cœur a senti comme une sourde angoisse.

Quand il y avait encore des traditions populaires, la tradition populaire disait que la Seine *prise* annonçait un grand événement.

Dans notre misérable vie, un grand événement n'est-ce pas presque toujours un grand malheur?

Moi, j'ai vu, enfant que j'étais, la Seine *prise* dans l'hiver de 1829 à 1830. Il y eut, l'été qui suivit, du sang sur les pavés et un nouvel Auguste aux Tuileries.

Plus tard, l'hiver de 1848 enchaîna encore la naïade engourdie. Et les pavés essuyés de 1830 furent ensanglantés de nouveau.

Et les Tuileries n'eurent plus de maîtres.

La Seine n'est pas cause de tout cela, d'accord. La glace non plus. Mais notre fleuve magnifique, qui est comme l'artère immense où coule la vie de la cité, ne peut-il rendre des oracles aussi bien qu'un mouton valétudinaire?

Quand on raconte l'histoire de Julien, on a la tête pleine de superstitions folles.

La chose positive, c'est que Julien lui-même constate, à la page soixantième de son *Misopogon*, que la Seine fut gelée l'hiver qui précéda son usurpation. — Je vous dis qu'elle a peur, la Seine, chaque fois qu'il y a danger pour ceux qui boivent de ses eaux, pour ceux qu'elle aime.

Hélène regarda la Seine morte qui gisait à perte de vue le long des forêts ensevelies sous la neige.

Hélène dit :

— Je mourrai jeune et bien malheureuse.

Un rayon de joie vint pourtant parmi ces tristesses de l'exil. Hélène retrouva son sourire au premier sourire de son fils.

Mais que de larmes elle versa sur la pauvre petite tombe creusée si près du berceau!

Hélène était sur son lit toute pâle. Elle laissait une de ses mains dans celles de Sévéra, assise auprès d'elle.

Toutes deux avaient cette beauté régulière et hautaine de la postérité de Constance-Chlore.

Sévéra était plus jeune d'un an, et sa vie n'avait pas été éprouvée comme celle de sa compagne. Elle avait encore un peu de l'insouciance heureuse des jeunes filles.

— Comment! tu ne sais pas cela, ma sœur, disait-elle à Hélène dont les grands yeux noirs rêvaient; — tu ne sais donc rien!..

— Non, répondit machinalement Hélène, — je ne sais rien.

— Eh bien! le roi Suomar était dans l'île à la tête de ses guerriers... A cet endroit, le Rhin est large comme une mer et rapide comme un torrent... Les barbares lançaient leurs flèches acérées et leurs railleries plus acérées que leurs flèches... César désespérait.

« Maldio et Valentinien poussèrent leurs chevaux dans le fleuve. Quelques cavaliers hérules les suivirent.

» Une flèche tua le cheval de Maldio qui disparut au milieu du fleuve... »

Hélène fit un mouvement et devint plus pâle.

—Quand il reparut, reprit Sévéra, Valentinien lui cria :

— « Au nom de Dieu, ami, retourne au rivage.

» Mais Maldio secoua ses longs cheveux mouillés et se mit à nager vers l'île. »

Les yeux d'Hélène brillèrent.

Dans le silence de la nuit, on entendit comme un bruit vague au lointain des portiques intérieurs.

Le vent, peut-être, qui sifflait entre les colonnes.

— « Il nageait, reprit encore la jeune fille dont le beau regard s'animait au feu de l'enthousiasme, — il dépassait le cheval de Valentinien et ce fut lui qui aborda le premier parmi les roseaux.

» Suomar s'élança sur lui la hache levée.

» Maldio bondit au milieu des hautes herbes. — On vit briller son glaive. — Avant que Valentinien et ses cavaliers eussent pris terre, trois barbares avaient jeté déjà leur cri de mort.

» Mais les soldats de Suomar s'étaient reformés derrière lui. Quand Valentinien eut pénétré dans l'île, Maldio avait disparu.

» Tu sais, ma sœur, si Valentinien est brave. Il s'élança vers le bois qui cachait le centre de l'île. C'était là que les barbares avaient entraîné Maldio.

— » Sauvons mon frère ou mourons tous pour lui! s'était écrié Valentinien.

» Les Hérules percèrent le fourré.

» Devine ce qu'ils virent, ma sœur... »

Hélène avait les yeux baissés. Elle ne répondit point.

Si c'était le vent qui bruissait naguère entre les colonnes du péristyle intérieur, le vent s'était rapproché.

Mais les jeunes femmes ne prirent pas garde.

— « Tu ne veux pas deviner tout haut, dit Sévéra en souriant ; ma sœur, c'est que tu devines tout bas.

» Sur une de ces grandes tables de granit qui servent d'autel aux prêtres barbares pour leurs sacrifices humains, nos Hérules virent, — c'est Valentinien qui me l'a conté, — ils virent le comte Maldio debout et sans blessures.

» Un sang qui n'était pas le sien, inondait la pierre de l'autel.

» Il avait à la main la hache du roi Suomar qui gisait dans la poussière.

» Les barbares terrifiés l'entouraient, mais n'osaient plus l'attaquer.

» Quelques-uns s'étaient prosternés devant lui, la face contre terre, parce que, le voyant si jeune, si beau et si terrible, ils l'avaient pris pour un dieu... »

Hélène passa le revers de sa main sur son front brûlant.

— Oui, murmura-t-elle, — le comte Maldio est vaillant, mais il n'est pas plus vaillant que César, mon époux...

Sévéra souleva dédaigneusement ses charmantes épaules, demi-nues.

— Oh! dit-elle, s'il est brave, il n'est pas juste !

— Pourquoi ? demanda Hélène.

— Sais-tu, ma sœur, ce qu'il dit, ton César, quand Maldio et Valentinien revinrent, ramenant les Alamans prisonniers?

— Que dit-il ?

— Les Alamans, poursuivit la fougueuse jeune fille, — qui tout

à l'heure décimaient son avant-garde... Il dit gravement : Ces équipées prouvent plus de bravoure que de sagesse !

Les sourcils délicats d'Hélène se froncèrent. Un sourire, où il y avait de l'amertume, passa sur sa lèvre pâlie.

Sévéra tressaillit. Elle avait cru entendre le pas d'un homme sur les dalles de marbre du corridor.

Comme elle ouvrait la bouche pour éveiller l'attention d'Hélène, celle-ci l'attira doucement sur son cœur. Sévéra vit qu'elle pleurait. Elle oublia bien vite le bruit imaginaire ou réel qu'elle croyait avoir entendu.

— Ma sœur, ma chère sœur ! dit-elle, — t'aurais-je offensée ?

Hélène mit à son front un long et tendre baiser.

— Sévéra, dit-elle, — tu aimes le tribun Valentinien ?

Sévéra devint rouge comme la pourpre des couvertures.

— S'il plaît à Dieu, reprit doucement Hélène, — et si mes vœux sont exaucés Valentinien sera ton époux, ma Sévéra chérie...

Elle hésita, puis elle poursuivit, tandis qu'une nuance de fugitive rougeur montait à son front pour le laisser ensuite plus pâle :

— Mais si Dieu ne voulait pas, Sévéra... si tu étais forcée de donner ta main à un autre homme, est-ce que le souvenir de Valentinien ne serait pas ton malheur et ton martyre ?...

— C'est vrai, murmura la jeune fille qui cachait sa tête dans le sein d'Hélène.

— Chaque fois qu'on te parlerait de lui, tu souffrirais ma pauvre Sévéra.

— Oh ! oui,.. je souffrirais.

Une larme glissa sur la joue d'Hélène.

— Eh bien ! Sévéra, ma sœur, continua-t-elle d'une voix étouffée et pénible ; — je t'en prie... ne me parle jamais du comte Maldio !

Sévéra se redressa.

Puis elle jeta ses bras autour du cou d'Hélène.

— Tu l'aimes donc !... murmura-t-elle.

Mais elle se rejeta violemment en arrière, car cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Elle avait entendu un bruit tout près de la porte de la salle.

Elle fit un mouvement pour s'élancer. — Hélène la retint.

— Je veux savoir... commença la pétulante jeune fille.

— Je sais, moi, interrompit Hélène froidement.

Elle prêta l'oreille un instant, puis elle ajouta en réprimant un sourire dédaigneux et triste :

— Tu ne trouverais plus personne.

— Mais qui était-ce donc ? demanda Sévéra.

— Quand tu seras mariée, Sévéra, tu apprendras à reconnaître le pas de ton époux.

— Quoi !... balbutia Sévéra stupéfaite ; — César !

— Il est jaloux, dit Hélène.

— Jaloux de toi, ma sœur !...

— Jaloux de moi, Sévéra... et de toi !

La jeune fille la regarda, effrayée ; elle la crut folle.

Mais Hélène conservait la tristesse calme et froide de son sourire.

César, lui, — car c'était bien César, — regagnait son appartement en murmurant :

— Valentinien !... Maldio !... je m'en doutais !

Mais s'il avait écouté à la porte de sa femme, il avait écouté aussi à la porte des philosophes.

Il reprit avec un petit ricanement tout sec :

— Comme dit mon cher Héliodore, — ils ont la tête au-dessus de moi... Il suffirait d'ôter la tête pour égaliser les choses... Ce sont, après tout, des galiléens !

— Fi donc ! s'interrompit-il en montant les degrés de sa retraite :

— suis-je un Néron imbécile pour couper des têtes!.. Libanius, la bouche d'or, ne pourrait plus célébrer ma divine clémence... J'aime bien mieux les tuer autrement.

VI

Le soleil levant éclaira le palais silencieux et le camp plongé dans le sommeil.

Le paysage parisien avait déjà bien changé depuis le temps de Jules César.

La bourgade de Lutèce était devenue une petite ville qui allait, dans quelques années, passer à l'état de municipe sous le nom de Parisii. Les forêts de la rive droite s'étaient éclaircies. De larges voies, partant des deux ponts romains qui unissaient l'île à la terre ferme, rayonnaient en tous sens, traversant les vignes et les cultures où les villas riantes coudoyaient l'austérité des tombeaux.

Mais c'était surtout la rive gauche qui s'était transformée.

Depuis Arcueil jusqu'à la Seine, on trouve partout des traces de la domination romaine. C'était d'abord le palais des Césars, grand comme une ville, puis les jardins, l'amphithéâtre, le camp à demeure, la ville volante qui entourait le camp, puis les villas, les monuments funèbres, l'aqueduc, etc.

La ville romaine et la ville gauloise, le camp, le palais, l'amphithéâtre, — les bateliers, les soldats, les femmes, les mendiants philosophes, les astrologues et les augures, tout dormait.

Julien seul veillait, écrivant à *son cher* Sallustius, à *son cher* Oribase ou à *son cher* Eunape, — car ce mot CHER se trouve aussi souvent dans les œuvres de Julien que dans les œuvres de Rousseau, — écrivant, disions-nous, une de ces lettres ingénieuses, attiques, cherchées, qui lui donnent incontestablement l'une des premières places parmi les beaux-esprits du Bas-Empire.

C'était peut-être cette fameuse lettre où M. Amédée Thierry, le savant historien des Gaules trouve de tout, même de la naïveté.

Julien naïf!!!

Mais un excellent historien peut être un critique médiocre.

« Moi, Grec, disait Julien à Salluste, je me suis fait Gaulois à » cause de toi, qui es pourtant de l'élite des Grecs par ta sagesse et » par ta vertu. »

Vertu, sagesse! sagesse, vertu! Et toujours, et toujours!

Trouvez-moi un gascon qui ne commence pas toutes ses hâbleries par le préambule sacramentel: *Je vais vous parler franchement.*

Mais, au nom du ciel, qu'y a-t-il de naïf dans ce madrigal en prose?

« Ah! continue Julien en très-bon style, mais qui n'a rien de » naïf,— quand je me reporte à notre association fraternelle pour » le bien, à notre haine commune des méchants, à la ressemblance » parfaite de nos âmes, aux consolations que je puisais en toi, je » m'applique ce mot du poëte : Ulysse est abandonné! »

Eh quoi! le IVe siècle fut assez dur pour refuser une chaumière à ce doux jeune homme! —

Le soleil montait à l'horizon. Le palais et le camp s'éveillaient. Julien écrivait toujours.

Un officier subalterne souleva la draperie de sa retraite, et annonça le tribun Valentinien et le comte Maldio.

Julien se leva aussitôt et alla vers eux les bras ouverts.

— Bonne journée! s'écria-t-il,— et qu'il faudra marquer d'un blanc caillou, puisqu'elle s'ouvre par la visite de mes deux plus chers amis!

Il embrassa le comte Maldio, il embrassa Valentinien, comme s'ils eussent dû lui apporter enfin la chaumière tant souhaitée.

Valentinien, en effet, apportait quelque chose : c'était un rouleau de parchemin, scellé d'un grand sceau, et qui avait une physionomie officielle. Julien avait vu cette missive du premier coup d'œil. Depuis lors, obéissant à sa nature de comédien stoïque, il tournait son regard d'un autre côté, pour n'avoir point l'air empressé ni curieux.

Mais l'organe qui tenait lieu de cœur à cette poitrine vide battait violemment. Julien avait des frissons d'impatience, et son visage changea plusieurs fois de couleur.

Cette missive, ce devait être la lettre d'Auguste, la lettre souhaitée aussi ardemment que la chaumière. — Et pourquoi se trouvait-elle dans les mains de Valentinien?

— César, dit ce dernier, toute la journée d'hier je voulais venir vers toi.... Il se passe dans le camp quelque chose que tu ignores et qui m'alarme.

— C'est donc bien terrible, tribun ! répliqua Julien en riant, car tu ne t'alarmes pas pour des bagatelles !

— Il s'agit de l'honneur et de la loyauté de César ! prononça gravement le comte Maldio.

Julien mit de côté son sourire.

Vis-à-vis de ces deux nobles jeunes gens, fiers et beaux tous deux, selon deux types contraires, Julien ne brillait pas.

Il pouvait se consoler en pensant qu'il était bien capable de les jouer tous les deux à la fois, et avec eux trois douzaines d'autres Germains ou Pannoniens.

— Ah ! fit-il en redressant sa courte taille ; — et comment peut-il être question de l'honneur de César?

Il regardait du coin de l'œil la lettre que Valentinien tout ému oubliait entre ses doigts.

Il la regardait, — mais il ne la demandait pas.

— Écoute, César, reprit Valentinien, — Maldio et moi nous t'aimons, tu le sais... Tout ce qui te touche nous intéresse... Hier

encore, comme un Batave t'accusait d'adorer en secret les faux dieux, Maldio l'a frappé de sa javeline.

Julien tendit sa main à Maldio.

—C'est bien, cela ! dit-il ;—j'en ferais autant pour toi, comte !...

— O mes chers amis, ajouta-t-il en s'exaltant à froid, selon sa coutume, — l'antiquité présente de nombreux exemples d'amitiés célèbres... mais ils ne sont que deux tous ces frères par le cœur : Nisus et Euryale, Pythias et Damon, Aristogiton et Harmodius... Nous, plus heureux, nous sommes trois... Et puissent les siècles futurs parler de notre union si belle!

— Quand il faudra donner ma vie pour toi, César, dit Maldio avec simplicité, — vous ne serez plus que deux, mais vous vous souviendrez de moi.

Julien regardait la lettre.

Était-ce bien la lettre? la lettre qui lui demandait ses légions? la lettre qui lui arrachait tout moyen de combattre et de vaincre? la lettre qui le faisait empereur?

— Mais ce n'est pas de cela que nous voulions t'entretenir, reprit Valentinien dont les sourcils se froncèrent; — pour frapper tous ceux qui parlent de toi maintenant, il faudrait user trop de javelines!... Voici ce qui se passe... Une nuée de coquins, affublés de noms grecs, portant de solennels haillons et le bâton blanc des philosophes, s'est abattue sur le camp... Ils colportent des nouvelles extravagantes et poussent les légions à se révolter contre Auguste.

— Est-il possible ! s'écria Julien; — contre Auguste.

— Tu l'ignorais ! j'en étais sûr !...

— Et comment n'en être pas sûrs, interrompit Maldio avec chaleur ; — nous qui avons vu César refuser la couronne dans les plaines de Strasbourg, au milieu de l'ivresse de la victoire.

— Hélas! mes chers amis, dit Julien qui essuya cette larme complaisante sur laquelle il pouvait toujours compter au besoin ;

— Vous me connaissez... vous savez quels sont mes désirs modestes... une chaumière...

Mais son regard oblique couvait la lettre.

— Et que disent-ils donc, ô mes chers amis, reprit-il, — ces vagabonds méprisables, pour exciter les légions à la révolte?

— Ils disent des choses insensées, répondit Maldio ; — ils disent qu'Auguste est jaloux de toi...

Julien leva ses yeux au ciel.

— C'est comme si le soleil sublime, murmura-t-il, pouvait-être jaloux de l'humble lumière d'une lampe !

— Ils disent, continua Valentinien, — qu'Auguste cherche par tous les moyens possibles à paralyser tes forces et à réduire tes succès.

— Je ne m'en plains pas, ô mes amis!

— Ils disent que la cour de Milan t'entoure d'espions et de traîtres...

— L'amertume de mon cœur, murmura encore Julien, — je ne l'ai pourtant confiée à personne.

Valentinien et Maldio échangèrent un regard étonné.

— Pas même à vous, mes amis les mieux éprouvés! acheva César en faisant jouer sa larme mécanique.

Cette larme qui coula pendant les cent années du XVIII[e] siècle sur tant de peaux raccornies; cette larme qui délayait l'encre de Rousseau, mêlée à *quantùm sufficit* de vitriol ; cette larme qui sillonna la crasse huileuse des joues de Marat, et qui se balance, allez-y voir, sous la paupière enflammée de tous les crocodiles.

— C'est vrai cela, pensèrent Valentinien et Maldio, — il ne nous a jamais rien dit!

Et ils admirèrent la chrétienne abnégation de César.

Car ils n'étaient pas sans savoir que l'empereur Constance n'aimait pas beaucoup le maître des Gaules.

— Et que disent-ils encore ? demanda Julien d'un ton de douce résignation.

— Une chose impossible, celle-là ! s'écria Valentinien ; — ils disent qu'Auguste a résolu de te demander l'élite des légions gallo-romaines pour faire la guerre au roi des Perses.

— Et tu ne crois pas cela, tribun Valentinien, n'est-ce pas ?

— Non, de par le ciel !

— Ni toi non plus, comte Maldio ?

— Il me faudrait le voir pour le croire !

Ce ne fut pas la faute de Julien, mais il fit un geste involontaire qui désigna la missive que Valentinien tenait toujours à la main.

Le tribun tressaillit comme un homme rendu tout à coup à l'idée de son devoir.

— Excuse-moi, César, dit-il ; — ce message a été trouvé sur la personne de Curius Æneas, chevalier romain, assassiné dans les forêts des Meldes... Il porte le cachet d'Auguste.

Julien prit le paquet. Il baisa respectueusement le sceau avant de le rompre, car les Romains dégénérés avaient pris déjà les coutumes de l'Orient.

Il déroula lentement le parchemin.

— Vous avez raison de ne pas croire, dit-il cependant ; — je suis comme vous, je ne crois pas.

Son œil subtil et vif avait déjà parcouru la dépêche.

Il lui fallut un effort violent pour comprimer le premier mouvement de sa joie.

Encore ne put-il empêcher tout son sang de sauter à son visage.

Valentinien et Maldio le considéraient avec inquiétude.

Julien leva le parchemin jusqu'à ses yeux ; il avait beau faire, ses mains tremblaient.

Mais il eut la force de changer en un gémissement le cri d'allégresse qui voulait s'échapper de sa poitrine.

— Qu'as-tu, César? demandèrent à la fois le tribun des soldats et le comte.

— Le ciel m'est témoin que j'étais comme vous, répliqua Julien en feignant l'accablement le plus profond,—je ne croyais pas.

— Eh bien ?...

— Lisez vous-mêmes!

Il tendit le message à Maldio.

Cette lettre était de la main de l'Empereur. Elle constitue l'un des faits historiques les plus graves de cette époque, en ce qu'elle fut la cause, ou, du moins, le prétexte de l'usurpation de Julien l'Apostat.

Constance, obéissant aux perfides suggestions des trois hommes qu'il avait placés près de Julien pour l'épier et que Julien avait achetés, le sobre Héliodore, le continent Harminius Névita et le désintéressé Aprunculus, faisait un véritable coup d'État.

Il ordonnait le départ immédiat des quatre divisions désignées sous le nom de Celtes, Bataves, Pétulants, Hérules, fortifiées par trois cents hommes pris dans chacun des autres corps de l'armée gallo-romaine.

Il confiait le soin de ce mouvement au chef des chevaliers Lupicinus et à Sintula, maître des écuries de César.

Puis, déclarant par le fait la déchéance de Julien lui-même, il instituait le tribun et notaire Decentius pour représenter sa personne impériale au delà des Alpes.

Constance Auguste avait donné complétement dans le piége, et Julien lui-même, l'habile grammairien, n'aurait pas rédigé autrement cette lettre pour le mieux de ses intérêts, comme disent les gens d'affaires.

Non-seulement c'était là un acte de brutale injustice, puisque Julien était bien réellement le restaurateur de la puissance romaine dans les Gaules, mais c'était aussi une violation du contrat passé entre l'autorité impériale et les légions auxiliaires.

Toutes ces peuplades demi-barbares, enrôlées sous les aigles, avaient mis pour condition à leur engagement qu'on ne leur ferait jamais franchir la ligne des Alpes.

Julien savait cela, parce qu'il avait passé lui-même le contrat.

Auguste le savait-il ?

C'est extrêmement douteux. S'il l'avait su, malgré le grossier despotisme de son caractère, il aurait du moins vu le piége et n'y fût point tombé.

Ici, la précision même du coup décèle la main qui l'a porté.

La postérité aurait dû faire comme les tribunaux intègres et clairvoyants, qui cherchent dans les effets des familiers de la maison, quand une demeure est dévalisée sans escalade, effraction ni bris de serrure, en un mot dévalisée trop proprement.

Mais la postérité a mieux aimé croire les rhéteurs félons et les béotiens de plume. Elle a mis, en vérité, Julien au Panthéon. Voltaire l'y a trouvé, et lui a bâti, du faux marbre qu'il avait dans sa boutique, un beau petit autel où sont venus s'agenouiller à la queue leu leu, et chanter leurs hymnes poussifs, tous les Dulaure de l'univers.

VII

Maldio et Valentinien lurent tour à tour la lettre de Constance. Ils demeurèrent atterés.

— César ! s'écria Maldio, — veux-tu que je monte à cheval et que j'aille vers Auguste ?

— Nous irons tous deux ! ajouta Valentinien.

— Non, répondit Julien froidement; — Auguste a ordonné, César obéira.

Tout en parlant, et sans faire semblant de rien, il écrivait quelques mots sur ses tablettes.

Le tribun militaire et le comte ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette stoïque vertu dans un homme si jeune encore.

— O César, s'écria Valentinien, — tu es grand ! tu es grand !

— Plus grand aujourd'hui, dit Maldio, que sur le champ de bataille de Strasbourg !

Julien se dirigea vers la croisée comme pour donner de l'air à son front brûlant.

Les deux chefs se consultaient.

Julien se pencha légèrement en dehors de la croisée.

Il vit Héliodore, Aprunculus et Névita qui se promenaient dans les jardins.

Il lança ses tablettes qui vinrent tomber à leurs pieds.

Aprunculus ramassa les tablettes et lut :

« Les Hérules, les Celtes, les Bataves et les Pétulants, plus, trois
» cents hommes de chaque corps. — Départ demain à la pointe
» du jour. — Défense d'emmener les enfants et les femmes. —
» César disgracié. — Decentius proconsul. — Lupicinus et Sin-
» tula maîtres de l'infanterie et de la cavalerie. — César déterminé
» à obéir et à se retirer dans une chaumière. »

A ce dernier trait, les trois philosophes rirent du meilleur de leur cœur.

Aprunculus fit un signe à Julien qui rentra dans la chambre.

Les trois philosophes convoquèrent une trentaine de mendiants de toutes sortes et de toutes momeries.

Une heure après le camp devait être en feu.

S'il vous plaît en effet, lecteur, d'incendier une ville ou une contrée, n'attachez pas des fusées à la queue de trois cents renards, comme samson ; mais procurez-vous seulement douze pédagogues, et lâchez-les sur le pays condamné.

Julien regagna son siége. Il avait le sourire aux lèvres.

— Croyez-vous donc, mes chers amis, dit-il, qu'il soit si malaisé de déposer le fardeau de la puissance?.. Depuis bien des

années, je ne me suis senti le cœur si léger ni l'âme si gaie... Je vais donc reprendre mes livres chéris et mes études bien-aimées!...

— Mais tu ne songes pas, interrompit Valentinien, — que tu es nécessaire à ce pauvre peuple des Gaules...

Julien poussa un profond soupir.

— C'est là ma seule douleur, dit-il; — mais on n'aura pas de peine à trouver un plus digne que moi.

Rien ne lui manquait à ce juste, pas même la modestie.

Je pense bien que Molière s'est un peu servi de lui pour les grandes scènes de son *Tartufe.*

Valentinien et Maldio contenaient avec peine leur enthousiasme prêt à éclater,

— Écoute! s'écria Valentinien; — Maldio partage mes sentiments, et si nous étions sûrs que tu es chrétien dans le cœur, nous te dirions : Résiste à Auguste, et, quoi qu'il arrive, nous serons avec toi.

Maldio approuva d'un geste énergique.

Julien baissa les yeux et sa lèvre se plissa en un sourire amer.

Il se croyait déjà si parfaitement sûr d'être le maître qu'il laissa tomber un instant le masque soigneusement attaché d'ordinaire sur son visage.

— Vous y tenez donc bien à votre christianisme! dit-il.

Les deux chefs tressaillirent comme s'ils eussent vu passer entre les lèvres mielleuses du César le dard envenimé d'un serpent.

— Oh! reprit Julien, je sais que vous êtes des esprits simples et droits... Mais n'avez-vous pas un bandeau sur les yeux?... Comprenez-vous, je vous le demande, ces bizarres mystères enseignés par vos docteurs et presque tous empruntés à la théurgie égyptienne?

— Tu blasphèmes!... interrompit Maldio.

— Non... je raisonne... s'ils sont trois, les personnages de votre

trinité, comment votre Dieu peut-il être unique?... Et s'il est unique, votre Dieu, que signifie l'appellation de Père, et de Fils, et d'Esprit?... Père! il avait donc une femme, ce Dieu? La femme seule engendre (1). Répondez à cela.

— Je crois! dit Valentinien.

— Je crois! répéta Maldio.

— Et vous ne savez pas pourquoi vous croyez?... Je le sais... c'est la formule de cette doctrine, ennemie de la raison, de cet esclavage de l'esprit... Aussi je ne discute pas... je vous demande seulement de me montrer la préexcellence de votre foi orthodoxe sur les opinions dissidentes... et si vous ne le pouvez pas, vous êtes condamnés.

— Les conciles sont souverains...

— Lesquels? ceux des Ariens ou ceux des orthodoxes?... ceux des Alogis ou ceux des Apollinaristes? ceux des Cerdoniens ou ceux des Dimérites?... les Eudoxiens ont aussi leurs conciles, les Donatistes aussi, aussi les Antitactes, aussi les Basilidiens, aussi les Archontiques et les Eutychéens... Car la vertu d'un concile, n'est-ce pas, ne réside point dans le nombre et la richesse de ses évêques?... Votre saint Pierre était un pauvre pêcheur et votre Jésus n'eut d'abord que douze disciples... lesquels? lesquels, je vous le demande! les conciles des Gnostiques sont des orgies sans nom; les conciles des Helvidiens nient la virginité de Marie; les conciles des Minéens déclarent que les plaisirs du ciel sont les plaisirs de Paphos...et tous ceux-là et encore les Monothélites, les Millenaires, les Illiricains, les Rhétoriens, les Sabelliens, les Osseniens, les Trithéistes et les Quadrisacramentaux... tous ceux-là sont des chrétiens... tous ceux-là et cent autres sectes...

Le rouge de la colère était au front de Valentinien. Il interrompit Julien d'un geste rude.

(1) Proposition plutôt arienne que païenne : *Nam si filius, necesse est ut femina sit et colloquium.* — Hilar. contrà Constantium.

— Tu perds ta peine, César, dit-il, — nous ne sommes pas des rhéteurs.

Et Maldio ajouta :

— Nous sommes des soldats.

Tous deux firent en même temps le signe du chrétien et répétèrent ensemble :

— Je crois parce que je crois !

Puis Valentinien s'inclina et reprit :

— César, tu as reçu le baptême... si tu n'es plus chrétien, tu n'es pas païen...

— Je suis apostat, n'est-ce pas ?... commença Julien qui était devenu pâle.

— Adieu, César ! interrompirent d'une seule voix Maldio et Valentinien.

Julien les arrêta et s'efforça de rire.

— Fous que vous êtes ! s'écria-t-il ; — je suis un rhéteur, c'est vrai, mais moi aussi, je suis un soldat... ne voyez-vous pas que je raille ?... Il fallait me répondre ceci : Dieu le Père est la Raison souveraine et absolue ou la Science ; le Verbe est la Raison du second degré qui est la raison humaine poussée à la perfection ; l'Esprit est comme la conséquence divine de la Raison absolue et de la Science souveraine : Le Tout, l'Émanation du Tout et le Rayon qui en jaillit : voilà la Trinité... Vous voyez bien que je suis plus chrétien que vous !

Et Julien, se recueillant, porta lentement sa main à son front, à sa poitrine, à l'épaule gauche, puis à la droite.

O Jupiter où étaient vos foudres de carton !

Ce signe, dessiné par Julien, fit plus d'impression sur les deux jeunes chefs que ses raisonnements brumeux. C'était comme une

déclaration solennelle. Ils revinrent au César et lui tendirent la main.

— J'ai cru que César disgracié allait perdre bien plus que la puissance, dit Julien avec douceur; — j'ai cru qu'il allait perdre ses deux meilleurs amis.. Pardonne-moi, Valentinien, mon vaillant, d'avoir voulu t'éprouver... pardonne-moi, mon brave Maldio... et quoi qu'il advienne, ne croyez jamais que j'aie cessé de vous aimer.

Il se leva et ôta le bandeau qui lui ceignait le front.

— Maldio, reprit-il, — je te charge d'annoncer ma disgrâce à mon épouse Hélène.

Le jeune comte voulut protester, mais Julien ne lui donna pas le temps de répondre.

Je sais que la noble Hélène apprécie ta valeur et ta loyauté, dit-il; — je le savais quand je l'ai prise pour épouse... Cette nouvelle lui semblera moins amère dans une bouche aimée.

Puis, se tournant vers Valentinien.

— Ami, reprit-il, — Fausta Sévera suivra Hélène... Resteras-tu dans les Gaules?

— Je suivrai Fausta Sévera, répondit le tribun.

Julien sourit, mais son sourire n'était pas de meilleur aloi que ses larmes.

— Tu es digne d'elle, et je suis heureux de cette tendresse que tu lui portes, dit-il; — je pense qu'elle a accepté ton amour?

Le tribun fit un signe de tête affirmatif.

Julien, réprimant un geste de dépit, lui serra de nouveau la main en disant :

— Si j'étais homme à souffrir d'une disgrâce que j'ai bien souvent et bien ardemment désirée, ton bonheur suffirait à me consoler, ô mon cher Valentinien!

— Allons! s'interrompit-il en changeant de ton, — obéissez-moi encore pour aujourd'hui... Il y aura un festin d'adieux au

palais... Que les chefs soient prévenus... Qu'il y ait un centurion par cohorte, deux décurions par légion et un soldat par centurie... Je vous commets tous les deux à ce soin.

Il les congédia d'un signe familier.

Les deux chefs hésitaient.

— Pour la seconde fois, César, dit Valentinien, nous te proposons d'aller vers Auguste.

— Pour la seconde fois, je vous rends grâce, ô mes amis, et je refuse.

Maldio et Valentinien s'éloignaient à contre cœur, lorsque Julien les rappela.

— J'y pense! dit-il négligemment, — vous êtes adorés du soldat... Veuillez annoncer vous-mêmes aux légions la volonté de l'empereur.

On prétend que les dames et les diplomates ne mettent jamais leur pensée que dans le *post-scriptum* de leurs lettres.

Cette dernière phrase était le *post-scriptum* de la conversation.

Maldio et Valentinien descendirent les degrés du palais.

Pendant quelques instants, ils marchèrent côte à côte sans échanger une parole.

— Maldio, dit Valentinien, — il ne faut pas que tu voies Hélène.

— C'est vrai... il ne le faut pas... je souffre assez déjà sans cela!

— Va au prétoire... accomplis l'ordre de César... moi, je vais demander Fausta Sévéra.

Ils s'arrêtèrent.

Sur le point de se séparer, ils se regardèrent tout à coup, et leur pensée commune fit explosion.

— Défie-toi de César ! prononcèrent-ils en même temps et à voix basse.

Chacun d'eux recula, frappé de sa propre parole.

Car une heure auparavant, chacun d'eux eût châtié quiconque aurait osé parler ainsi.

— Hélène est bien pâle !... murmura Maldio ; — si elle était malheureuse !

— Ce n'est pas d'Hélène que tu veux me parler, Maldio, interrompit le tribun dont les sourcils se froncèrent violemment ; — Hélène est sa femme... tu es un chrétien et un juste... ton amour, tu l'as condamné ; tu l'as tué dans ton cœur.

— J'ai tâché... murmura le comte.

Valentinien poursuivit :

— Mais Sévéra...

— Écoute ! interrompit Maldio qui lui serra le bras ; tout à l'heure, il a voulu m'éprouver, moi, pour sa femme.

— Je l'ai compris.

— N'as-tu pas compris qu'il a voulu t'éprouver, toi, pour Fausta Sévéra ?

— A quoi bon ?

— Le diacre Livius m'a dit que Julien avait passé souvent de longues heures pour persuader à Sévéra de se vouer à la virginité chrétienne.

— Il est donc chrétien bien fervent ?

— Je te le demande.

Valentinien réfléchissait.

— S'il n'est pas chrétien, pourquoi ce zèle étrange ? reprit-il.

— Parce qu'il n'a qu'une manière d'aimer, répondit Maldio ; — c'est être jaloux.

— Il aime donc Sévéra ? s'écria Valentinien furieux.

— Il est jaloux d'elle.

Valentinien n'était pas très-fort sur la métaphysique. Ces subtilités l'irritaient sans l'éclairer. — Quant à Maldio, nature plus délicate, sinon plus intelligente, il avait deviné Julien tout d'un coup.

Il l'avait deviné, parce que Julien lui avait dit : Je sais que la noble Hélène apprécie ta valeur et ta loyauté. Son instinct lui avait montré la ruse misérable, et, à dater de cet instant, Julien n'avait plus été pour lui qu'un lâche hypocrite.

Maldio aimait Hélène avec passion, mais avec respect. Ce soupçon de Julien, qui insultait Hélène, l'indignait et le révoltait.

A ses yeux, Hélène était la sainte immaculée, infaillible, qu'il fallait vénérer à genoux.

Maldio priait Dieu tous les jours pour qu'Hélène l'oubliât; car il savait bien qu'il y avait dans l'âme pure d'Hélène un souvenir qui était son malheur.

Maldio avait vingt-deux ans, et nul espoir ne lui restait dans la vie.

— Frère, dit-il à Valentinien en se séparant de lui, — César espère bien ne plus nous revoir... Les légions vont avoir soif de sang aujourd'hui... Si je meurs, dis à Hélène que je lui garderai une place aux pieds de Dieu.

Valentinien ne comprit pas tout de suite le sens de cet adieu.

Quand il comprit, Maldio était déjà loin.

VIII

Le jour baissait. Les derniers rayons du soleil couchant doraient le faîte du palais des Césars.

Julien était dans l'appartement de sa femme. Hélène et Sévéra se tenaient assises sur des coussins, tandis que des esclaves allaient et venaient.

— O ma chère épouse! disait le sensible César, en notant avec soin sa déclamation, — j'aurais voulu voir la couronne impériale sur votre front, si digne de la porter...

— Si c'est pour moi, Julien, que vous regrettez le jour qui devait vous donner l'empire, interrompit la jeune femme, — ayez l'esprit tranquille... Moi, je ne regrette rien.

— Et pour qui serait-ce? s'écria le césar. — Ne connaît-on pas mes goûts modestes et tranquilles? N'ai-je pas donné assez de preuves de mon mépris pour les grandeurs?...

Si Maldio avait vu clair aujourd'hui seulement dans le cœur de Julien, c'est que Maldio n'était qu'un homme. Fausta Sévéra, qui était une jeune fille, connaissait depuis longtemps son vertueux cousin sur le bout du doigt.

Elle le regardait en dessous. Julien rencontra son œil malin, et se mordit la lèvre.

— Ma pauvre Sévéra, dit-il en mettant plus de douceur encore dans sa voix, — des méchants ont excité Auguste contre notre cher Valentinien... J'ai bien peur que tu ne sois jamais sa femme.

La jeune fille pâlit.

— Valentinien n'a qu'un ennemi, répliqua-t-elle en relevant son front fier et mutin.

— Le connais-tu, Sévéra, cet ennemi?

— Je sais son nom, murmura la jeune fille; — mais peut-on connaître celui qui a toujours un masque sur le visage?

Ceci fut dit tout bas, de manière à ce qu'Hélène ne pût entendre.

— L'hypocrisie est le plus odieux de tous les vices! prononça Julien sentencieusement.

Puis, se penchant tout à coup vers Sévéra, il ajouta :

— Le plus grand ennemi de Valentinien, c'est toi...

Sévéra se recula indignée.

Sans la présence d'Hélène, elle eût éclaté. Mais Julien était de

ces sages qui abusent de tout. Il comptait précisément sur la présence d'Hélène.

Hélène rêvait.

Julien la baisa au front comme un père. Et, comme ce baiser fit tressaillir la jeune femme dont la pensée était ailleurs, Julien, par un geste commun à tous les pédagogues, lui caressa le menton placidement.

— Ma chère épouse, dit-il, — tu ne resteras plus solitaire. Je serai sans cesse avec toi, et tu connaîtras enfin les charmes de l'hymen...

Une nuance d'effroi vint dans les beaux yeux d'Hélène.

— Mais l'heure me presse, reprit Julien ; — un dernier mot... Si vous entendiez du bruit, ne vous effrayez pas... Un César ne tombe point sans que sa chute retentisse.

— Et il faut bien quelque tumulte, murmura Sévéra, pour que César déchu se relève Auguste.

Julien lui serra la main sans colère apparente.

— Est-ce le tribun Valentinien, demanda-t-il, — ou le comte Maldio, qui vous donne ces leçons de haute politique?.. Vous ne répondez pas?.. Ce sont vos petits secrets... Au revoir !

Il sortit d'un pas régulier et tranquille.

Sévéra se jeta dans les bras d'Hélène.

— Oh ! ma sœur ! ma sœur ! s'écria-t-elle, tandis qu'un torrent de larmes contenues inondait ses yeux ; — il y a du malheur autour de nous!

Hélène ne pleurait pas, mais il y avait dans son regard de l'épouvante et de l'égarement.

— César n'est pas un assassin, dit-elle, répondant à sa propre pensée.

— Puisses-tu dire vrai! murmura la jeune fille.

Elles s'agenouillèrent toutes deux sur le prie-Dieu d'Hélène, et leur oraison désolée monta vers le ciel.

Julien gravissait les degrés qui menaient à son appartement.

Il allait lentement et la tête baissée.

— Ils ont parlé ! pensait-il, — tant pis pour eux.

Quand il entra, son appartement était désert.

Il monta sur la plate-forme où nous avons vu le sobre et docte Héliodore faire ses observations astrologiques.

L'orient était chargé de vapeurs sanglantes.

Au couchant, un nuage rougeâtre qui donnait une teinte verte à l'azur du ciel, coupait l'horizon comme un arc immense, dont la courbe audacieuse tenait toute l'étendue du firmament.

Cette voûte hardie et brillante était immobile sur les sombres forêts du mont Valère et sur la Seine qui reflétait l'ardente richesse de ses nuances.

Au-dessous d'elle un courant d'air inférieur poussait des nuages noirs qui, s'élançant du lit de l'horizon, obscurcissaient la place où le soleil venait de disparaître, et marchaient, mêlant à la hâte leurs contours changeants.

Vous eussiez dit une sombre horde de barbares courant à la conquête de la civilisation sereine.

Quinze siècles ont passé depuis sur la terre parisienne. Il n'y a plus de forêts. Mais la Seine, qui s'égare et se complaît dans le riant paysage de ses rives, reflète encore ces magnifiques couchers du soleil qui empourprent nos Tuileries et le faîte austère de Notre-Dame.

Julien regardait le ciel splendide.

Sa poitrine se soulevait. Des gouttes de sueur étaient à son front pâle.

De là, il pouvait voir le camp qui s'agitait déjà, ivre du vin distribué par son ordre.

Immédiatement au-dessous de lui, dans la cour du palais, il pouvait voir les tables dressées qui attendaient les convives.

Julien regardait le ciel en y cherchant un présage.

— O père des Dieux! dit-il, qui l'emportera de celui qui attaque ou de celui qui se défend?

Les nuages sombres étendirent leur voile sur l'or éblouissant des nuages supérieurs. L'occident s'éteignit.

Julien leva les mains vers le ciel.

— J'accepte l'augure! s'écria-t-il.

En ce moment, une clameur s'éleva du camp et monta jusqu'à lui.

Julien crut reconnaître son nom, prononcé par mille voix.

D'autres voix se firent entendre dans sa retraite même, appelant :

— César! César!

Julien descendit précipitamment dans sa retraite.

Il se trouva en face des trois philosophes de sa domesticité : Apruncułus, Héliodore et Nevita.

— Salut, Auguste! s'écrièrent-ils tous les trois à la fois.

Julien devint livide.

— Silence! murmura-t-il avec effroi.

— Salut, Auguste très-excellent! répétèrent les trois laquais savants, désobéissant pour la première fois à leur cher maître.

Julien tremblait.

Apruncułus prit la parole.

— Les Gaules sont à toi, César très-heureux, dit il; — les Gaules et l'Empire... les Pétulants et les Hérules ont voulu mettre en pièces le Germain Maldio qu'ils chérissaient hier.

— Justes Dieux! Maldio! mon ami si cher!

Les philosophes sourirent.

— Maldio s'est enfui, dit Héliodore.

Les sourcils de Julien se froncèrent imperceptiblement.

— Et Valentinien? demanda-t-il.

— Valentinien a dit que tu refuserais l'Empire, et il a été chassé honteusement par ses soldats qui l'adoraient hier à l'égal d'un dieu.

— Et maintenant, ô César, puisque tu ne veux pas qu'on t'appelle Auguste, dit Névita; — les convives fidèles t'attendent dans la cour du palais... viens.

— Un instant encore!...

— Ils sont impatients.

— Le temps de consulter les augures.

— Les augures ont parlé... ils sont favorables.

Et les trois philosophes de répéter en chœur :

— Viens, très-heureux César! viens triompher et régner.

Une seule table, demi-circulaire, était dressée dans la cour du palais dont elle occupait toute l'étendue.

A cette table s'asseyaient pêle-mêle, comme cela se fait quand une ambition prétorienne relâche à dessein les liens de la discipline militaire, s'asseyaient disons-nous, les tribuns, les chefs de cohortes, les centarques, les décurions et les simples soldats.

Presque tous, officiers et légionnaires étaient échauffés déjà par le vin.

A l'aspect du César, ce fut une clameur folle qui fit trembler les murailles du palais des Thermes.

César s'avança, froid et digne. Il prit place au trône réservé, entre deux simples soldats.

Léon le scutaire était parmi les invités.

— Par Pluton ! s'écria-t-il, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais j'estime Pluton, à cause de son chien Cerbère, — César a l'air un peu malade.

Turnion, le sous-officier, lui imposa silence.

Ce qui porta le scutaire à jurer par Vulcain, car il était chrétien, c'est vrai, mais Vulcain lui semblait un taillandier respectable.

Pas n'est besoin de vous dire qu'on but à tirelarigo !

Julien regardait boire les autres; — et c'est la différence qu'il y a entre lui et certains apprentis-augustes qui ne se bornent point, dit-on, à griser leurs décurions.

Le champagne, du reste, n'était pas inventé à cette époque.

Puisque nous sommes évidemment ici un historien très-grave et qu'un historien doit énoncer son opinion sur les faits racontés, nous dirons qu'au fond, nous préférons César ivrogne à César trop prudent.

Vitellius était un porc, mais Tibère était un tigre.

Au moment où Julien se levait pour parler, l'écuyer d'Héléna pénétra jusqu'à lui et lui dit :

— Les légions en fureur demandent la tête du tribun Valentinien et du comte Maldio.

Julien le renvoya d'un geste glacé.

— Je suis le maître des légions, répliqua-t-il ; — les légions feront ce que je voudrai.

— César ! insista le serviteur, — les philosophes païens qui infestent le camp ont été chassés, hier, par Valentinien et par Maldio... ils ont juré de se venger !

— Qu'on emmène cet homme ! dit Julien.

Les valets entraînèrent l'écuyer.

Julien réclama le silence d'un geste et ses fidèles crièrent :

— Ecoutez ! écoutez.

— Mes chers compagnons d'armes ! dit Julien en imprimant à sa voix de fausset enflée, un tremblement très-bien exécuté ; — je n'ai pas voulu prendre congé de vous sans vous adresser mes adieux pleins d'affection et de sollicitude.

Héliodore, Apruneulus, Névita, Turnion et les autres comparses de cette haute comédie essuyèrent leurs yeux dès ces premiers mots.

Dans nos théâtres, les claqueurs moins novices savent mieux graduer leurs émotions.

Mais l'assistance était assez ivre pour qu'il n'y eût pas besoin de tant de simagrées.

— Tes adieux, César! s'écrièrent vingt voix avinées ; c'est ce que nous allons voir!

— Mes amis, mes frères ! reprit Julien, — je croyais, dans la position où le ciel m'avait placé, je croyais avoir accompli loyalement mon devoir... Auguste en a jugé autrement.

— Honte et malheur sur Constance Auguste ! hurlèrent les claqueurs.

Et la foule répéta :

— Honte et malheur sur Auguste !

Ici vient se placer la fameuse larme de Julien. Elle fit un effet prodigieux.

— O mes chers amis, s'écria-t-il en pleurant, gardez-vous de contrevenir aux ordres de notre Empereur vénéré. Je ne l'accuse pas. Je l'aime. Soyez certains que sa religion aura été surprise...

— Qu'il est généreux ! dit Héliodore.

— Bien, César ! déclama Névita, bien, noble et clément César !

Autre effet :

— Je ne suis plus César, dit Julien tristement; notre empereur respecté m'a rendu à la vie privée, objet de tous mes souhaits.

— Notre Empereur, c'est toi ! hurla Turmon.

— Par Neptune ! ajouta Léon le scutaire, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais...

On ne lui laissa pas le temps d'expliquer ses opinions sur Neptune.

Aprunculus avait quitté le palais sans rien dire. A peine était-il dehors qu'une énorme clameur s'éleva aux portes de la demeure des Césars.

Apruneulus était sorti pour donner un signal.

— Julien Auguste! Julien Auguste! criaient les soldats ameutés par les porteurs de besaces!

IX.

En ce moment, les rangs des convives, qui s'étaient levés en tumulte, s'ouvrirent tout à coup. Une jeune fille venait de paraître au seuil des appartements d'Hélène.

Fausta Sévéra, c'était elle, s'avança lentement et la tête haute parmi les légionnaires ivres.

Elle alla droit à César, et, quand elle fut devant lui, elle releva son voile.

— Que veux-tu ? lui demanda Julien.

— Valentinien et Maldio vont mourir, répondit-elle

Julien haussa les épaules.

— Terreur d'enfant ! murmura-t-il.

— Tes soldats entourent leur retraite, — poursuivit la jeune fille ; je te dis qu'ils vont mourir !

Elle était plus pâle qu'une statue de marbre,

Et belle comme une sainte !

Julien la regardait, indécis.

Les convives, curieux, faisaient silence, mais n'osaient approcher.

— Sévéra, dit Julien, dont un méchant sourire releva la lèvre, je crois que tu ne railles plus !

— Non, César, je supplie, répondit Sévéra, qui avait des larmes dans les yeux.

— Et que me demandes-tu ?

— La clef des souterrains du palais.

— Pour fuir avec lui?

— Oui, pour fuir avec lui.

— Tu l'aimes donc bien, Sévéra?

— Je l'aime plus que ma vie, César.

Julien la regarda un instant comme s'il allait briser cette pauvre enfant, demi-morte d'angoisse, par une de ces railleries suprêmes que ses pareils savent trouver en face de l'agonie. Mais il se ravisa. D'un geste rapide, il prit une clef sous sa tunique et la remit à Sévéra, en disant :

— Tiens, Fausta Sévéra, sois heureuse.

La jeune fille lui baisa la main en pleurant.

— Oh ! César, dit-elle, — je t'avais calomnié dans mon cœur... Merci, pardon et adieu !

Elle rabattit son voile sur son visage et traversa la foule des convives, rapide et légère comme une biche.

Névita s'était approché de César, qui lui parlait à voix basse.

Pendant cela, les convives s'impatientaient, car le prologue durait trop, et il fallait entamer la comédie. Les légionnaires hurlaient au dehors. On entendait des menaces de sac et d'incendie.

Après avoir écouté les ordres de Julien, Névita s'inclina et fit mine de s'éloigner.

— Surtout, pas de sang ! dit César.

— Lequel hais-tu le plus? demanda Névita.

— Valentinien.

Névita croyait que Maldío était l'amant de la femme de César, et pourtant il ne fut point étonné. La civilisation était fort avancée.

Névita partit. Ce fut comme un signal.

Sur les excitations d'Apruncnlus et d'Héliodore, la foule des convives, d'un mouvement unanime, s'élança vers César.

Alors commença la farce impériale.

Les historiens gardent leur sérieux en la racontant. Ah ! si Bilboquet savait écrire !

Aux premiers cris annonçant qu'on voulait le proclamer Auguste,

Julien déchira ses vêtements et fit éclater un généreux désespoir.

— O mes amis! s'écria-t-il, ne savez-vous pas que je désire uniquement une chaumière entourée d'un gazon frais où quelques agneaux puissent paître l'herbe molle!...

Et sa larme qui jouait, il fallait voir!

— Par Junon! dit Léon le scutaire, — car je suis chrétien, c'est vrai; mais Junon est une maîtresse-femme; — est-il possible de voir un jeune seigneur plus malheureux!...

Puis il ajouta tout haut pour consoler le pauvre Julien :

— César, tu auras toutes les chaumières de l'Empire, tous les agneaux, tous les pipeaux, tous les ormeaux, tous les ruisseaux...

Mais la larme de Julien ne voulait point tarir. Elle coulait comme une fontaine.

— Allons, enfants! cria Turnion, — en avant!

Dix hommes d'action s'élancèrent sur Julien pour en faire un empereur malgré lui.

Mais Julien, comme la Galathée de Virgile (*lasciva puella!*), voulant pousser jusqu'au bout sa résistance héroï-comique, se déroba aux étreintes des *hommes d'action*, et s'enfuit comme un lièvre à travers les escaliers du palais.

La cohue le poursuivit en aboyant. — Vous n'oubliez pas qu'on avait promis en son nom à chaque légionnaire cinq pièces d'or et une livre d'argent.

Tout en relatant cette petite circonstance, les historiens graves ne rient pas du tout.

Au contraire, la fameuse larme de Julien les gagne, et ils pleurent, ma foi! comme un demi-cent de veaux.

Julien atteignit sa retraite, toujours poursuivi par ses légionnaires, et referma la porte sur eux.

Ici, les historiens sont forcés de se taire, ou du moins de parler d'après le récit que Julien, empereur, fait lui-même dans son son *Épître aux Athéniens*.

Nous suivrons donc Julien, et, vraiment, le plus effronté fantaisiste n'eût point osé inventer le grotesque de son récit.

Julien, dès qu'il fut seul, protégé par la porte close de son appartement, sacrifia à Jupiter, sans oublier le père Mithra, son patron spécial.

C'était le plus pressé.

Ensuite, il alla un peu sur sa terrasse pour se rafraîchir et savoir ce que disaient les étoiles.

Les étoiles, nous vous l'affirmons sous serment, passaient leur chemin sans s'inquiéter le moins du monde des simagrées de l'illustre histrion.

Les cris redoublaient dans l'escalier. — Julien entendit que les légionnaires du dehors, Pétulants, Hérules et Bataves, enfonçaient les portes du palais.

Du haut de cette terrasse, sous le ciel noir, c'était un spectacle étrange. De toutes parts, au dedans et au dehors du palais, les torches s'agitaient désordonnément. On voyait la foule bizarrement éclairée, sortir de l'ombre tout à coup, quand une torche secouait sa chevelure, puis se replonger soudain dans la nuit. — Les armures jetaient çà et là leurs reflets aigus. — Les chants d'ivresse montaient avec les cris de colère.

Julien eut peur ; c'est lui qui le dit.

Tout allait cependant suivant le programme tracé dès longtemps à l'avance, mais il est un instant où l'usurpateur se sent fatalement défaillir.

Tous, depuis le premier jusqu'au dernier !

A certaine heure, l'histoire nous les montre pâles, essuyant la sueur froide de leur front.

Heureusement que Mithra, Jupiter et Mercure Trismégiste, protégeaient spécialement Julien l'Apostat.

A ce moment pénible où le cœur manque à la trahison, le GÉNIE DE L'EMPIRE lui apparut pour le réconforter.

Julien ne dit pas comment était fait ce personnage.

C'est sans doute le même qui, de nos jours, a conversé familièrement avec le glorieux Soulouque.

Nous nous représentons le GÉNIE DE L'EMPIRE comme un très-bel homme, habillé en confident de tragédie, couronné de laurier-sauce et parlant par hémistiches.

Mais la correspondance intime de Soulouque Ier avoue que ce génie est nègre et qu'il porte des pendants d'oreilles au bout du nez. Cet empereur est trop honnête homme pour avoir voulu tromper son siècle et la postérité.

Quoi qu'il en soit, Julien offrit un siége au Génie de l'Empire, et, après les premières politesses échangées, le Génie de l'Empire dit à Julien :

— *Depuis longtemps, Julien, je me tiens à ta porte*... (1)

— Croyez, génie, que si je l'avais su...

— *Tu m'as toujours refusé*...

— C'est ma passion pour les chaumières.

— *Si tu me refuses encore, ce sera pour la dernière fois*...

— Alors, je vais réfléchir.

— *Tu ne me reverras plus !*

— Alors, je vais accepter.

Julien pensait qu'après cette réponse aimable, le Génie de l'Empire allait lui sauter au cou. C'eût été bien naturel ; mais ce vieillard hypocondre se leva et lui jeta un regard terrible.

— *Écoute bien ceci*, lui dit-il, *je n'habiterai pas longtemps avec toi.*

A ces mots, le Génie de l'Empire disparut par le trou de la serrure avec un bruit de fusée qui part. Il n'oublia rien dans la chambre, sinon une odeur de vieux roussi et de balai rôti.

(1) Ammien Marcellin, XX, 5. — Les mots en italiques forment la traduction donnée par M. Amédée Thierry. Hist. de la Gaule, t. III, p. 364.

Après ce prodige aussi authentique que remarquable, Julien n'avait qu'une chose à faire, c'était de couronner son rôle de Galathée en se laissant prendre de force.

Vous pensez bien qu'il n'y manqua pas.

Les soldats enfoncèrent la porte et l'enlevèrent dans leurs bras.

Il répandit ce qui lui restait de sa larme, raconta la visite du Génie aux légionnaires émerveillés, et renonça pour le moment à toute idée de chaumière.

X

Les Romains, comme après eux les châtelains du moyen âge, creusaient volontiers des souterrains sous leurs demeures. Les motifs que les uns et les autres avaient pour cela sont trop évidents, pour que nous les déduisions ici.

Suivant l'opinion la plus accréditée, les souterrains du palais des Thermes étaient immenses. On en a retrouvé des traces au XIIe siècle, sous le cloître Saint-Benoît, et jusqu'à la hauteur de la rue de la Sorbonne. — Du côté opposé, ils rejoignaient la Seine.

Ces souterrains n'avaient que deux issues : l'une à l'intérieur du palais, l'autre sur le bord de la rivière.

Il y avait déjà cinq ou six heures que les troupes auxiliaires et surtout ces corps de second ordre que l'on appelait les *Gentils*, cherchaient Valentinien et Maldio, pour venger sur eux la rigueur des ordres de Constance. Chrisidès et les autres philosophes païens avaient allumé contre eux la colère des soldats.

Vers le soir, Valentinien et Maldio s'étaient réfugiés au palais.

En dernier lieu, Hélène elle-même leur avait donné asile dans son appartement.

C'était au moment où les Gentils, ameutés par les philosophes, assiégeaient cette partie des Thermes que Sévéra avait pris le courage d'aller demander à Julien les clefs du souterrain.

Elle dit adieu à Hélène, car elle ne voulait plus demeurer sous le même toit que Julien. La jeune fille n'était pas obligée de deviner au juste à quelle limite s'arrêtait la passion négative de César. Elle craignait. Elle avait raison de craindre.

Et cependant, nous le répétons, car nous voulons être rigoureusement juste : Julien était aussi continent que sobre. De l'eau claire et la solitude, tel était son régime.

Hélène resta seule, à genoux devant son prie-Dieu.

Les lèvres de Maldio avaient effleuré sa main glacée.

Hélène disait à Dieu sa tristesse et demandait le salut pour ceux qui fuyaient.

Il était onze heures de nuit quand Maldio, Valentinien et Sévéra s'engagèrent dans le souterrain du palais des Thermes.

Les deux jeunes chefs étaient armés. Tous les trois portaient des torches; mais ni Sévéra ni ses compagnons ne connaissaient les mille détours de ce mystérieux dédale.

Leur intention était de gagner la Seine, de la traverser et de faire route vers l'Italie.

Pendant bien longtemps, ils errèrent sous les hautes voûtes dont l'humidité renvoyait la lumière des torches en étincelles diamantées. Ils allaient au hasard. Les pieds délicats de Sévéra souffraient déjà de la fatigue.

De temps en temps, ils s'arrêtaient pour écouter s'ils n'entendraient point le murmure de la Seine.

Mais le souterrain était muet. La terre épaisse et sourde leur épargnait les clameurs de l'armée.



...rents inv. Imp. ... 35. ... sculp

LES SOUTERRAINS DU PALAIS DES THERMES

NUITS DE PARIS

Pour éviter toute poursuite, Maldio avait refermé sur eux la porte d'entrée.

En un moment où ils faisaient halte ainsi pour prêter l'oreille, ils crurent ouïr un lointain fracas.

— Sauvés ! nous sommes sauvés, s'écria Sévéra ; — Louons Dieu ! j'entends le cours de la Seine.

Elle s'élança vers l'endroit d'où le bruit venait.

Maldio et Valentinien la suivirent.

Mais ils ne partageaient pas son allégresse. Ce bruit lointain ne ressemblait point au murmure profond et continu que produit le cours d'un fleuve.

C'étaient comme des coups frappés violemment à intervalles égaux.

Maldio et Valentinien avaient assisté à plus d'un siége. Cela leur rappelait le choc du bélier heurtant contre les murailles.

— Ne va pas plus loin, Sévéra, dit Valentinien ; — nous retournons sur nos pas.

Il abaissa sa torche contre terre et montra les vestiges récents de leur marche.

— Alors, quel est donc ce bruit ? demanda la jeune fille.

— Je ne sais, répliqua le tribun ; — on dirait que les légionnaires essaient d'enfoncer la porte du souterrain.

Sévéra poussa un cri d'effroi.

A ce cri, une grande clameur répondit au lointain.

— Ils n'essaient plus, murmura Maldio ; la porte est tombée.

En effet, un tumulte confus s'élevait déjà sous les voûtes.

— Fuyons ! dit Sévéra.

— Par où ?

Maldio prit Valentinien dans ses bras et le serra contre son cœur.

— Adieu, frère, dit-il ; — je t'aimais bien... pense à moi... prie pour moi !

— Que signifie cela, Maldio? demanda le tribun étonné

— Ma sœur, reprit Maldio en touchant de ses lèvres le front de Sévéra, — sois heureuse et bénie entre toutes les femmes.

— Que veux-tu dire, mon frère?

— C'est la seconde fois que je prononce le mot adieu, dit Maldio en serrant la main du tribun; — cette fois, je n'échapperai pas.

— Nous combattrons.

— Non... vous vous aimez... vous avez devant vous une longue vie de bonheur... moi, je suis seul et condamné...

— Je te comprends, Maldio, s'écria Valentinien, mais je ne veux pas!

Maldio éleva sa torche et montra le pâle visage de Sévéra.

— Pour elle!... murmura-t-il.

Valentinien hésitait. — Le tumulte grandissait sous les voûtes.

— Pour moi! s'écria la jeune fille dont le regard s'éclaira; — ce que je veux, moi, c'est mourir avec vous.

On distinguait déjà le pas des Gentils et la lueur de leurs torches.

— Fuyez! s'écria Maldio; — je vous le demande... Je le veux... j'arrêterai ces hommes, moi tout seul... et si vous trouvez l'issue, vous m'appellerez par mon nom et je vous rejoindrai.

Il avait redressé sa haute taille. Son front était inspiré sous les boucles épaisses de ses cheveux blonds. Il était beau comme un archange.

On entendait un soldat qui criait:

— J'ai vu leurs torches! Courage! nous les tenons, les traîtres à César Auguste!

Valentinien saisit Sévéra et l'enleva dans ses bras

— Quand je crierai, dit-il, si tu ne réponds pas, je reviendrai te venger ou mourir.

Il se hâta vers la partie opposée du souterrain qui devait aboutir à la Seine.

Maldio se plaça debout au milieu de la voie et tira sa large épée.

Les assaillants n'étaient plus qu'à quelques pas de lui.

— Arrière ! cria-t-il ; je suis le comte Maldio, votre chef !

— Nous n'avons d'autre chef que Julien Auguste, répondit celui qui marchait le premier.

En même temps il porta un coup à Maldio qui l'étendit mort sur le sol du souterrain, d'un revers de son glaive.

Celui-là avait jusqu'alors caché son visage derrière un pan de sa toge.

— Ah ! s'écria Maldio, qui le reconnut à terre, — vous n'êtes pas des soldats romains et vous n'êtes pas des soldats gaulois, vous êtes des mendiants grecs... Voyons combien de philosophes un guerrier peut envoyer chez Pluton !

Son large glaive traça un sillon d'éclairs ; il se rua sur la foule des assaillants, et pendant trois ou quatre minutes il frappa sans relâche.

Il allait toujours en avant, laissant derrière lui des cadavres dans du sang.

Cette troupe de coquins ivres et lâches commençait à se débander.

Mais Maldio s'arrêta tout à coup, parce qu'il avait entendu un cri derrière lui... — un cri faible, qui venait de bien loin.

Il s'arrêta. Les assassins crurent que son bras faiblissait ; ils reprirent courage.

Un second cri arriva jusqu'à lui, et il crut reconnaître la voix du tribun Valentinien qui prononçait son nom.

Il se rua une dernière fois contre la meute en désordre, puis il commença sa retraite.

Mais il ne pouvait s'éloigner qu'à reculons, il y avait sur la route tant de cadavres et tant de sang !

A leur tour les Gentils et les Grecs avaient pris l'offensive.

Maldio trébucha contre un cadavre et glissa dans le sang.

Il tomba.

Un immense cri de triomphe fit retentir les voûtes du souterrain. Trente glaives menacèrent à la fois sa poitrine.

Chrisidès, le péripatéticien, lui plongea son couteau dans la gorge.

Dans le silence qui suivit, chacun put entendre la voix de Valentinien qui criait :

— Maldio ! Maldio ! Maldio !

Maldio entr'ouvrit ses paupières mourantes.

— Ils sont sauvés, murmura-t-il ; — Seigneur Dieu, prends mon âme !

XI

Au milieu du camp romain, devant le prétoire, les légionnaires étaient rangés.

On avait amené Julien tout tremblant et tout pâle, Julien qui avait vraiment plutôt l'air d'un condamné que d'un empereur.

L'enthousiasme des troupes était à son comble. Il y avait bientôt douze heures que les troupes buvaient.

Un murmure d'abord faible et confus s'éleva du rang des Bataves pour passer dans les cohortes des Pétulants, des Hérules et des Celtes.

Ce murmure s'enfla graduellement, — vibra, — éclata, — puis tonna.

C'était le fameux *barri* ou cri de guerre des Gaulois.

Les dragons et les aigles s'élevèrent en tête des centuries. Les torches agitées lancèrent des millions d'étincelles.

Et le *barri* fut couronné par ce cri foudroyant :

— Julien Auguste ! Julien Auguste !

— Jupiter le veut ! murmura Julien.

— Par Vénus, dit le scutaire Léon, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais on peut bien avoir un faible pour la mère des amours · il est temps d'exalter Auguste !

Turnion, Apruneulus, Héliodore et autres, aidèrent Léon le scutaire à placer Julien debout sur son bouclier. Julien se laissa faire. On l'exalta ainsi sur le pavois et les cris allèrent de plus belle.

Une idée traversa cependant la cervelle de Léon, le scutaire mythologique, mais chrétien.

— L'impératrice, dit-il ; — l'impératrice !

Aussitôt mille voix s'élevèrent, réclamant la présence d'Hélène.

Julien fit un signe de remercîment. Quelques soldats, conduits par Héliodore, allèrent chercher l'impératrice.

Cependant, un grand silence s'établit. Julien avait annoncé du geste qu'il allait parler.

Dieu nous garde de toute allusion contemporaine ! Nous traduisons Ammien Marcellin, purement et simplement :

— Vaillants défenseurs de la République et de moi-même, dit le nouvel Auguste en grossissant son filet de ténor, — j'aurais voulu rester lieutenant-général des Gaules... Mais puisque vous jugez mon élection utile au bien de tous, je marcherai avec vous... et, je le déclare ici, en face de votre RESPECTABLE réunion (1), la hiérarchie civile et militaire sera désormais une vérité !... la justice la plus rigoureuse, l'économie la plus sage.... etc., etc., etc., etc., etc.... — etc., — etc. !

Bref, des fontaines de nectar, des ruisseaux de lait, ce pro-

(1) *Sub reverenda concilii facie....* Amm. Marcel. XX.

gramme connu de tous les vertueux princes qui se laissent hisser, — de force, — sur le trône.

Plus cinq pièces d'or et une livre d'argent pour chaque électeur.

Cela dut coûter cher, car il y avait beaucoup d'électeurs.

Mais l'histoire dit seulement que Julien promit; elle ne dit pas que Julien paya.

Or, l'astrologue Héliodore et les soldats amenaient en triomphe l'impératrice Hélène.

Névita et les Gentils apportaient le corps de Maldio.

Les deux cortéges se rencontrèrent à la porte du camp.

Hélène reconnut Maldio. Elle s'affaissa, mourante au fond de sa litière.

Julien, qui avait décidément dépensé toute sa larme durant les préliminaires de son exaltation, ne put pleurer comme il l'aurait voulu sur le sort de son *cher* Maldio. — Mais il créa consul Nevita, son assassin.

Héliodore fut Grand Pontife.

Aprunculus eut le gouvernement de Narbonne.

Chrisidès et les autres sages eurent leur bonne part du pillage, comme de juste.

Hélène mourut quelques mois après.

XII

Telle fut la comédie qui plaça sur le trône de Jules César, de Trajan, de Marc-Aurèle et de Constantin, Julien l'Apostat, pamphlétaire, grammairien, sophiste et augure.

Malgré les talents incontestables et fort distingués qu'il avait

reçus de Dieu, son règne ne répondit nullement aux débuts brillants de sa carrière militaire.

Au lieu de gouverner ses peuples, il se moqua d'eux dans des satires et dans des libelles.

Non-seulement il persécuta les chrétiens, mais encore il les railla dans ses édits de persécution même, — comme ces spadassins déhontés qui trempent dans le brutal sarcasme la pointe de leur épée.

A peine empereur, il insulta Constance, qui l'avait fait césar ; il insulta Eusèbie, qui l'avait fait homme.

Et le voilà poursuivant avec fureur cette entreprise insensée de relever les temples païens et de briser la croix !

Le voilà se faisant dire la bonne aventure par le premier charlatan venu, consultant les astres, éventrant des poulets, taillant du bœuf et du mouton, comme un garçon boucher, tirant les sorts virgiliens, pâlissant à la vue d'un corbeau qui vole à sa gauche ou d'un coup de tonnerre qui éclate à sa droite.

Le voilà controversant, sophistiquant, composant des bouquins.

Et pas un historien *grave* n'a osé dire, pour excuser cet empereur paltoquet, que c'était tout uniment un maniaque.

Il faut choisir pourtant. Si ce *sage*, si ce *second des hommes* n'était pas un maniaque, c'était un coquin.

L'histoire nous le montre encore une fois auprès du tribun Valentinien.

C'était en l'an 261, à Alexandrie, alors que Julien, tout à fait fou, dansait dans des chœurs de courtisanes pour honorer les dieux, et gâtait l'estomac de ses soldats à force d'hécatombes.

C'était quelque temps après ce jour, où, apprenant l'assassinat de Georges, évêque de Césarée, il dit : *Quel mal quand un Hellène aurait tué dix Galiléens?*

Le paganisme était de nouveau la religion de l'Empire, et la croix avait disparu du Labarum.

Valentinien, esclave de la discipline, avait accompagné l'empereur au temple de la déesse Isis. — Héliodore sacrifiait.

Valentinien se tenait à distance. Une goutte d'eau lustrale tomba sur sa chlamyde.

Valentinien n'était pas un soldat endurant puisqu'il devait mourir dans un accès de colère.

Il prit le Grand Prêtre par les épaules et lui dit :

— Malheur à toi si tu recommences une telle souillure!

Julien le chassa de l'armée, bien que le tribun fût alors l'époux de Fausta Sévéra.

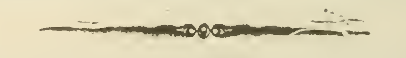
Quelques années plus tard, l'armée donnait Valentinien-Auguste pour successeur à Julien décédé.

Julien eut l'honneur de mourir en soldat, devant le front de ses légions, sous les enseignes déployées, en face de l'ennemi.

La veille de sa mort, il écrivait au sophiste Maxime :

« La piété fait de grands progrès parmi mes soldats : l'armée s'accoutume au culte des vrais dieux. »

Le lendemain de sa mort, l'armée choisissait pour maître un chrétien.



TROISIÈME NUIT

LES FRANCS

SIGEFROY LE MANCHOT

SOMMAIRE. — Un peu d'érudition. — Montmartre. — La ferme de Civis le Gaulois. — Le Manoir de Gontram le Burgunde. — Opinions politiques de Civis à l'égard du nez de son seigneur. — Deux voyageurs. — Sigefroy et Régnier le Compagnon. — Mariage de Clovis. — Bathilde la Blanche. — Bataille de Tolbiac. — Partage des terres. — Histoire du ménage de Régnier. — L'amazone. — Course à l'amazone. — Le taureau Niger. — La famille et les serviteurs de Civis le Gaulois. — La jolie Mona. — Le souper. — Comme quoi Mona regarde d'un bon œil Régnier le Compagnon. — Conversation sérieuse entre Civis et Sigefroy. — Propositions du Gaulois. — La forteresse. — Réveil de Bathilde la Blanche. — Histoire de Gontram. — Arrivée de Sigefroy. — Gunnomer le majordome. — Sigefroy s'instruit dans la religion. — Bonheur. — Visite à sainte Geneviève. — Le jour du baptême, veille de noces. — Coup de foudre. — Le leude Aubert et ses comtes. — Le passage secret. — Civis se montre utile et est récompensé. — Sigefroy devient manchot. — Le *Wehrgeld*. — Mort du leude Aubert. — Mésaventures de Civis. — La convalescence. — Le coffret d'ébène. — Le mariage. — Mort de sainte Geneviève. — Sigefroy le Manchot. — La basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Premier miracle de la châsse de sainte Geneviève.

Or, c'est ici que l'on peut vraiment faire de l'érudition à bien bon marché, confectionner des pages hérissées de noms impossibles et assembler d'effroyables syllabes pour forcer le respect du lecteur.

Ne soufflez mot ou nous allons vous prouver cruellement que Faremund (votre Pharamond, ô simples humains !) n'exista jamais, qu'il n'était par conséquent pas le fils de Marchomir, et qu'il

n'eut aucune maille à partir avec les Goths, avec les Suèves, avec les Scandinaves, etc.

Pas un geste! ou bien sautant par-dessus Hildreigh, Cloth, Merowich et bien d'autres, nous allons nous occuper de la question de savoir si Cludwich, Chluder, Chludwer, Hludwich, Hlodwich, Hlodewer ou Clodoïs était bien le même Clowigh que vous et moi nous connaissons sous le nom de Clovis.

Après quoi nous nous demanderons si sa femme s'appelait Crotechilde, Hrotchilt, Chodekelde, Rothschilde ou Khlohdhrghldh...

Et ne murmurez pas!

A-t-on institué pour rien l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres?

Il faut bien que les bésicles s'amusent!

Le doux nom de Clotilde ne pouvait satisfaire ces esprits étiques qui vivent de poussière et de moisissure. Nous comprenons les innocentes allégresses de ces savants, reliés dans d'affreuses redingotes, jaunis sur tranche, voûtant leurs dos-brisés, et ne rognant jamais la marge de leurs ongles in-folio!

Mais quelles nuits, bonté du ciel! que celles où nous dirions les amours de Hilprhch et de Clodthgothe!

Quoiqu'il fut permis de joindre à ce récit l'épisode de Guthmar et l'histoire touchante de Sighbr, mère du blond Hlgtdrich!

Quoiqu'il soit permis de se reposer en passant sur l'harmonieux Godchissel et sur l'honnête Gunnebalt, père des haricots de Bourgogne.

C'est une belle époque. Et il a fallu un travail d'Hercule pour ramener des noms si beaux à l'euphonie plate de nos appellations modernes.

Quelle chute de Krotheghilde à Fanchon!

Quel abîme entre Hlhothdright et Nicolas!

C'est bien le moins que l'érudition de nos historiens sérieux nous rende la suave musique de ces vieux noms.

Et, pour notre part, nous revendiquerons éternellement la gloire d'avoir découvert que le grand oncle maternel de Faremund était asthmatique et s'appelait Whrgt.

Ceux qui vous diront que ce nom se prononçait Isidore sont des imposteurs.

Battez comme plâtre ceux qui prétendront devant vous qu'il faut écrire Hwgrt.

Les H, les W, les consonnes hurlantes et rabotantes croissent dans les cervelles racornies, comme les champignons sur le bois mort.

Si le grand chef Clovis sortait de sa tombe, je crois qu'il casserait la tête de plus d'un rat de bibliothèque, — ceci soit dit sans allusion fâcheuse contre notre célèbre et très-ingénieux historien de l'époque franke, lequel n'avait pas besoin de ces mauvaises plaisanteries pour conquérir sa belle renommée.

I

C'était au commencement du mois de novembre, en l'année 496.

Il faisait un froid noir. Le jour baissait, et le brouillard, montant des rives de la Seine, enveloppait dans ses replis grisâtres la base du Mont de Mercure ou Mont de Mars, dont nous avons fait le Mont des Martyrs (Montmartre).

La forêt pendait encore aux flancs de la colline, mais on voyait déjà de larges trouées, et sur la face qui regarde Paris de grands espaces sablonneux n'avaient jamais pu tenir la semence des arbres.

Au bas de la montagne, vers ce lieu où les courtauds de boutique dansent maintenant le dimanche; à la place, en un mot, où s'élève l'illustre guinguette que l'Europe entière connaît

sous le nom de Château-Rouge, il y avait une habitation considérable, dont les énormes dépendances descendaient vers le fleuve.

Ce n'était pas un château, ce n'était pas une ferme. Figurez-vous un amas désordonné de cabanes sauvages ou de ruches grandes douze ou quinze fois comme les ruches à miel. Tout cela mêlé, tout cela jeté comme au hasard : chaque loge ayant sa toiture arrondie couverte en paille, en branches d'arbres, en terre desséchée.

Au milieu, une ruche plus vaste, une sorte de tour, ceinte d'un fossé plein de boue.

Et de tous côtés à l'entour, des hangars étroits, supportés par deux rangs de poteaux dont le profil hardi ressemblait de loin à celui d'un pont jeté entre deux rives invisibles.

Rien, dans les habitations actuelles de nos campagnards, ne saurait donner l'idée de cette couleur demi-barbare, demi-romaine, particulière aux demeures des v[e] et vi[e] siècles. Ces ruches étaient barbares, ces hangars étaient romains.

On comprendrait mieux en exagérant les deux idées, et en se représentant les lignes aériennes et sévères d'un aqueduc, passant sur les wigiwams écrasés d'un village de Peaux-Rouges, dans l'Amérique du Nord.

Devant la maison, — ou devant les ruches, — les cultures s'étendaient à perte de vue.

Çà et là, parmi les chaumes, se dressaient des tombes monumentales, et plus loin, les villas riantes des anciens maîtres du sol.

Plus loin encore, sur la rive droite de la Seine, un commencement de ville se montrait, un bien petit commencement. — Puis Paris dans son île, — puis le faubourg romain, de l'autre côté de la Seine.

Des fenêtres étroites de la tour, on voyait tout cela, quand il ne faisait pas de brouillard.

Des fenêtres ouvertes au Midi.

Par celles qui s'ouvraient au Nord, on voyait l'immense plaine, coupée au loin par la Seine repliée sur elle-même, et le regard, en tournant vers l'ouest, rencontrait la partie abrupte de la colline qui portait à son sommet les ruines d'un temple et une rustique citadelle.

Le temple ne servait à rien, son Dieu avait déménagé avec les derniers Romains.

La citadelle servait d'habitation à un noble Burgunde qui en avait chassé un noble Alain, qui en avait chassé un noble Suève, qui en avait chassé quelque Vandale, qui en avait chassé quelque pauvre diable d'Italien ou de Grec, qui n'était pas beaucoup plus coquin que ses successeurs divers.

Les choses se faisaient ainsi. La suprême loi : *Ote-toi de là que je m'y mette !* avait remplacé le code entier de Théodose et de Justinien.

Les grands empires ne se fondent pas dans le calme et dans l'ordre. Tout enfantement a son travail douloureux, ses cris d'angoisse, ses convulsions nécessaires.

Le Burgunde, *propriétaire* de la citadelle, s'appelait Gontram, comme tous les Burgundes qui ne s'appelaient pas Gondebaut.

Le maître de l'habitation inférieure était Gaulois-Parise de la vieille souche, et s'appelait Civis.

C'est ce vieux Civis qui en avait vu des révolutions !

Révolutions romaines : empereurs étranglés, patrices flambés, généraux aveuglés !

Révolutions barbares : empereurs, patrices, généraux, chevaliers, citoyens, balayés comme poussière ! Gaulois égorgés par milliers.

Il se souvenait parfaitement, le vieux Civis, d'avoir vu Attila, le *fléau de Dieu*, avec sa barbe fauve et ses yeux rouges comme des charbons ardents.

Mais Attila ne lui avait point fait de mal, grâce à la jeune fille de Nanterre.

La SAINTE !

La vierge noble qui protégea Paris pendant sa vie et après sa mort.

Sainte Geneviève, dont, vienne le troisième jour de janvier, vous tous qui croyez et qui aimez, vous irez saluer la tombe dans le quartier des pauvres, — là-haut, — sous les voûtes bénies de la vieille église.

En ce temps-là, sainte Geneviève n'était pas morte. Quand les fléaux de Dieu menaçaient Paris, Geneviève se mettait à genoux. Sa prière, plus suave qu'un parfum, allait dans le ciel. Et le fléau passait.

Le vieux Civis avait donc vu Attila.

Puis un Vandale, qui avait nom Genséric ou Totila, s'était établi dans la villa romaine, saccagée et changée en forteresse.

Le vieux Civis était devenu incontinent le fidèle ami du Vandale.

Puis était venu le Suève Éric, que le vieux Civis avait aidé un peu à jeter en dehors son ami le Vandale.

Vous jugez s'il fut l'ami du Suève Éric !

Puis Régomar, l'Alain, à qui le vieux Civis montra, par une belle nuit, le chemin de la maison du Suève.

Pour le coup, l'Alain et le vieux Civis, furent ensemble comme deux doigts de la main !

Jusqu'au jour où Gontram le Burgunde, arrivant avec ses soudards, le vieux Civis lui dit en souriant :

— Arrêtez-vous ici, ô mon très-noble seigneur ; il y a au sommet de la montagne un fort où vous dormirez en paix, vous et vos serviteurs.

Et, ma foi, ce bon vieux Civis, tige des bourgeois de Paris, conduisit Gontram à la forteresse de l'Alain Régomar, et lui en ouvrit tout doucement la porte.

C'est ainsi que le vieux Civis conduisit adroitement et honnêtement sa barque parmi tant d'écueils. Les divers possesseurs de la forteresse, toujours enchantés de lui, toujours ses obligés jusqu'à l'heure où il leur donnait un bon petit croc-en-jambe, allaient piller un peu plus loin et respectaient sa tour, ses ruches, ses hangars, ses gerbes, ses cultures.

De sorte que cet habile bourgeois était riche comme un puits.

La Fontaine le connaissait bien, ce bourgeois de Paris, quand il écrivit son vers fameux :

« Vive le roi ! vive la ligue ! »

Ce brave bourgeois voit toujours arriver le nouveau maître avec plaisir; mais, au bout de deux ou trois semaines, il flaire au vent et interroge l'horizon pour voir s'il n'en vient pas quelque autre.

Et quand il n'a pas de maître, il est penaud comme un dindon.

Gontram, le Burgunde, était lui aussi un vieillard.

Il n'avait pas des droits bien solides à l'espèce de suzeraineté qu'il exerçait sur le cours de la Seine depuis Saint-Cloud jusqu'à Saint-Denis (1), mais les mœurs du temps admettaient complétement le droit du plus fort, et Gontram, sans être un saint, tâchait du moins de ne pas trop appesantir sa main sur les campagnes environnantes.

Il avait une fille qui était plus belle que le jour et qui s'appelait Bathilde.

Bathilde allait avoir dix-huit ans.

Paris, comme presque toute la Gaule, entre la Loire et le Rhin, était alors aux mains des Francs Saliens, unis aux Francs Ripuaires, sous la domination de Clovis, premier roi de France.

Mais Gontram était protégé par ce fait que Clovis avait épousé

(1) Nous donnerons souvent aux lieux leurs noms modernes. Ces anachronismes véniels nous dispenseront de périphrases et d'explications qui, à la longue, deviendraient intolérables.

trois ans auparavant Clotilde, fille de Gondebaut, roi des Burgundes. Nul, parmi les Francs vainqueurs ne l'avait encore inquiété dans sa possession.

Gontram espérait bien finir sa vie dans sa forteresse. Il comptait un peu sur la reconnaissance des campagnes voisines; il comptait beaucoup sur l'amitié dévouée du Gaulois Civis, son soumis serviteur.

En effet, depuis que Gontram était maître du pays, la prospérité de Civis avait augmenté dans une proportion rapide et incessante. Ses moissons couvraient la plaine; ses brebis, ses chèvres, ses genisses paissaient, innombrables, l'herbe des belles prairies qui bordaient le ruisseau de Ménilmontant; ses taureaux superbes allaient s'abreuver jusqu'à la Seine.

Aussi loin que ses regards pouvaient se porter, Civis ne voyait point d'homme si riche, c'est-à-dire si heureux que lui.

Et cependant, il se disait :

— Il me semble que mon vénéré maître Gontram a le nez de travers. Cela me déplaît fort. Un Gaulois de mon importance doit avoir un seigneur qui ait un nez à son gré. C'est le droit de l'homme. Si Dieu était juste, il m'enverrait un maître dont le nez pût me plaire davantage.

Puis, bien assuré de la sainteté de sa cause, il repassait en sa mémoire tous les maîtres qu'il avait eus.

En bonne conscience, s'il les avait tous trahis les uns après les autres, il avait eu de graves raisons pour cela.

Agrippa, le Romain, son premier maître, avait la barbe noire, et Civis, qui la portait jaune, n'avait pu tolérer cette barbe-là!

Genséric, le Vandale, se bouchait les oreilles avec de la graisse rance, les jours de vent du nord. Civis n'avait jamais pu s'accoutumer à regarder les oreilles de Genséric.

Eric, le Suève, son troisième maitre, louchait un peu.

Je vous demande si c'est là une chose soutenable!

Regomar, le quatrième maître de Civis, lui convenait assez sous bien des rapports. Il avait la barbe queue de vache, comme s'il fût né aux bords mêmes de la Seine; il ne mettait rien dans ses oreilles et ne louchait point.

Mais il mangeait de la viande crue.

Ma foi, il avait bien fallu congédier Regomar.

Et maintenant, voilà que le vieux Burgonde avait le nez de travers!

Civis jura au fond de son cœur qu'il s'affranchirait tôt ou tard d'une semblable tyrannie.

II.

Deux cavaliers cheminaient sur la voie romaine qui conduisait de l'ancienne capitale des Gaulois-Meldes (Meaux) à la cité des Parisiens.

Le premier enfourchait gaillardement un noble cheval d'outre-Rhin à l'encolure fière, aux longs crins, flottant sur son garrot nerveux.

Il était jeune. On eût difficilement trouvé une physionomie à la fois plus mâle et plus douce que la sienne.

Il avait de grands yeux bleus, intelligents et bons. L'ovale, un peu trop accusé, de son visage s'encadrait de cheveux blonds, bouclés et fins comme de la soie. Sa taille était haute et hardie.

Le cheval qu'il montait n'avait point de selle; mais seulement un carré de peau d'hermine avec sa fourrure, fixé sous le ventre par des lanières de cuir écarlate.

A la ceinture du cavalier pendaient une hache francisque et une longue épée à poignée massive, taillée dans un bloc de bois dur. Il portait le costume riche et barbare des compagnons du roi Clovis : la braie ou culotte étroite, descendant jusqu'au mollet, la casaque sans manches et la calotte de fourrures, doublée de fer.

Sur ses épaules flottait une magnifique peau d'ours noir.

Ses pieds étaient recouverts de brodequins en peau crue, et le talon de son brodequin droit portait une pointe de fer.

Ce cavalier pouvait avoir vingt-deux ans.

L'autre était plus âgé de quelques années. Il montait un cheval également vigoureux, mais plus grossier de formes et d'allures.

C'était un vigoureux soldat. Ses cheveux roux, rasés derrière la tête, se relevaient au sommet du front en une touffe épaisse et rude. Il portait la barbe à la manière des Francs Saliens, ou Sicambres, c'est-à-dire une pointe au menton, accompagnée seulement de deux énormes moustaches.

Son costume différait peu de celui que nous venons de décrire. Il était moins riche cependant; et, au lieu du bonnet de fourrures, le second cavalier portait un casque romain, dépouille conquise en quelque mêlée.

Sa casaque sans manches laissait voir des bras musculeux et velus.

Pour armes il n'avait que la francisque et un faisceau d'*angons*, javelots courts à pointe d'hameçon, dont le manche se revêtait d'écailles de fer. — Mais il portait en outre le bouclier triangulaire du premier cavalier et sa framée ornée de viroles d'or.

Il avait nom Regnier, ce brave homme. (Combien peu résisteraient au plaisir d'écrire ce nom Reganacarius, Regheneher, ou mieux encore Hregnere !)

Il avait nom Regnier. C'était le compagnon, le *comes*, le COMTE, ou, si vous aimez mieux, le serviteur du jeune chef dont nous vous avons esquissé d'abord le portrait.

La féodalité naissait, ou plutôt les gens du Nord l'avait apportée déjà grandette de leur pays.

Chaque chef se modelait sur le grand chef ou roi. Le roi avait ses comtes, qui étaient en réalité ses pairs, et que l'on nommait plus spécialement des leudes.

Le leude avait ses comtes ou compagnons, et l'usage ressem-

blait ici à la loi musulmane qui règle le mariage : le leude avait autant de compagnons qu'il en pouvait nourrir.

Les comtes du leude, — les compagnons du compagnon, — pouvaient bien avoir, selon les cas, quelque comiticule.

Rien ne défendait à ce comiticule d'avoir un ou deux comitaillons, — et ainsi de suite.

Et si vous croyez que ces choses sont changées, vous avez tort.

Le roi de nos temps modernes, M. de Rotschild, a des ministres qui ont des sous-secrétaires de coffre, qui ont des secrétaires particuliers, qui ont des directeurs, qui ont des préfets, qui ont les pharisiens, qui ont des publicains, qui ont des sangsues.

De la sangsue modeste et sans préjugés au fils légitime du veau d'or, croyez-vous qu'il n'y a pas beaucoup de chemin ?

Par Jacob-Israël ! autant de chemin que du lampion posé sur un tas de boue au radieux et splendide soleil !

Si jamais institution fut grande, omnipotente, redoutable et mystérieuse, c'est celle du judaïsme moderne.

Un seul mot vous en fera juger.

Si Voltaire vivait, et que Voltaire s'avisât de répéter contre la religion dominante de notre temps, le judaïsme, son fameux : *détruisons l'infâme*, le judaïsme, allongeant ses doigts crochus, prendrait Voltaire par la peau de son cou ratatiné, et l'entraînerait dans une sabbatière.

Là il lui dirait :

— Mon petit homme, je pourrais t'écraser comme une puce, mais j'aime mieux t'acheter et te payer comptant.

Voilà Voltaire enchanté ! voilà Voltaire converti ! voilà Voltaire qui passera le reste de sa vie à composer des *Moysiades*, des *Aaronides*, des *Jéricho perdue* et des *Francfort délivrée*.

Bon Dieu ! qu'est-ce que c'était que ces chefs entourés de glaives, auprès du Mammon gardé par une muraille d'or !

Je vous dis, moi, que si le coffre-roi n'était pas une excellente

pâte de juif, aujourd'hui, plutôt que demain, il mangerait notre république à la tartare.

L'univers, au bas mot, ne vit que par sa clémence; et, s'il se fâchait quelque matin, ce serait la fin du monde avant le soir.

En raison de quoi, je vous engage à vous féliciter des progrès obtenus par nos bavardages, et surtout de nos libertés conquises!

Notre beau jeune seigneur, aux longs cheveux blonds et bouclés, s'appelait Sigefroy, et son père était un des compagnons les plus redoutés du roi Clovis.

Il s'était mis en route le matin de ce jour avec son bon serviteur Regnier, et ils avaient commencé gaîment le voyage. Maintenant Sigefroy allait triste et rêveur. — Regnier marchait derrière lui, à distance, comme s'il eût respecté sa méditation.

Puisque nous avons dit que Sigefroy avait vingt-deux ans, est-il besoin d'ajouter que Sigefroy était amoureux?

Oh! mais amoureux fou! Ces Sicambres ne faisaient rien à demi.

Il y avait trois ans de cela, au commencement de l'année 493, Clovis avait épousé la belle et pieuse Clotilde, nièce de Gombauld, roi des Bourguignons ou Burgundes. Sigefroy était au nombre des guerriers du grand chef salien.

Au nombre des compagnes de Clotilde, il y avait une jeune fille d'une merveilleuse beauté que les Burgundes nommaient Bathilde la Blanche. Sigefroy la vit. Avant ce moment, il est rigoureusement vrai de dire que Sigefroy, soldat en naissant, n'avait jamais eu le temps de regarder une femme. La beauté de Bathilde l'éblouit. Il l'aima.

C'était une cérémonie étrange que ce mariage de la Burgunde chrétienne avec le Franc païen. Les deux peuples n'étaient point amis pour cela. La suite de Clovis ne se mêla nullement à la

suite de Clotilde, et quand la jeune femme suivit son mari, ce fut comme une fuite.

Sigefroy fit tous ses efforts pour se rapprocher de Bathilde la Blanche. Il s'informa. Chacun lui parla de la jeune fille avec respect, car elle était, lui disait-on, la filleule et la protégée de la SAINTE.

La Sainte était venue à Soissons au temps du baptême de Bathilde, parce que les Alains l'avaient chassée de sa maison de Nanterre.

La Sainte aimait Bathilde comme si Bathilde eût été son enfant.

On disait encore que Bathilde, chrétienne qu'elle était, unissait la vaillance virile à la douceur miséricordieuse de son sexe.

Bathilde domptait les chevaux fougueux; Bathilde chassait le sanglier et le daim dans les impénétrables forêts du pays de Soissons. — Bathilde pouvait manier le glaive comme la Minerve antique.

Sigefroy l'adorait de loin, et chaque heure écoulée augmentait sa passion.

Une fois, c'était la veille du départ, Bathilde souleva son voile en passant près de lui.

Sigefroy crut voir le ciel ouvert.

Ils étaient seuls entre les gros piliers de pierre du palais de Gombauld.

Sigefroy mit un genou en terre.

— Jeune fille, dit-il, — je te trouve belle comme les vierges promises aux éternelles amours des guerriers morts sur le champ de bataille... Je t'aime... Veux-tu te donner à moi ?

Bathilde le regarda sans colère.

— Je sais qui tu es, dit-elle, tu te nommes Sigefroy, fils d'Aubert le Barbu, leude du grand chef Clovis... Je te trouve beau... On m'a affirmé que tu étais brave.

Bathilde s'arrêta et sourit doucement.

Sigefroy n'avait jamais ressenti pareille joie dans son cœur.

— Relève-toi, reprit la jeune fille.

Sigefroy se releva.

Bathilde tira de son sein une croix d'or qu'elle baisa.

Sigefroy rougit et détourna la tête.

— Connais-tu ce signe sacré? demanda la jeune fille.

— Oui, répondit Sigefroi, — c'est le signe des chrétiens.

— L'adores-tu?

— Non, répliqua Sigefroy à voix basse.

Bathilde se redressa, hautaine et grave.

— Adieu donc, Sigefroy, fils d'Aubert, dit-elle; — moi, je suis chrétienne et je serai la femme d'un chrétien.

Le jeune guerrier joignit ses mains suppliantes.

Elle fuyait déjà dans l'ombre des grands piliers.

III

Le lendemain, Clovis et Clotilde quittèrent la cité de Soissons.

Et depuis lors, Sigefroy n'avait jamais revu Bathilde la Blanche, la filleule de la Sainte.

Trois ans! trois siècles assurément pour un cœur jeune et amoureux!

Mais en ce temps-là, les guerriers avaient de l'occupation. Clovis ne laissait guère reposer ses soldats. Sigefroy se battit vaillamment durant ces trois années, et nous sommes forcés d'avouer que s'il songea beaucoup à Bathilde, il ne se creusa point la cervelle pour résoudre la question de savoir s'il se ferait chrétien ou s'il resterait païen.

Cependant partout où le conduisait le sort de la guerre, il cherchait, il s'informait, il demandait Bathilde la Blanche. Personne ne pouvait lui donner de réponse.

Tout ce qu'il put reconnaître positivement, c'est que Bathilde et son vieux père avaient quitté le pays Soissonnais. — Pour aller où? c'était là le mystère.

Trois ans! Dans trois ans une jeune fille a le temps de se marier et le temps de mourir!

Après la célèbre bataille connue sous le nom de Tolbiac, et qui se livra aux environs de Cologne, Clovis, comme on sait, fit de grandes distributions de terres à ses leudes.

Jusqu'à l'heure de cette bataille, Clovis avait résisté aux prières de Clotilde, et n'avait point voulu se faire chrétien, parce qu'il craignait, en changeant de religion, de mécontenter ses compagnons, adorateurs des dieux du Nord. Mais tous les historiens conviennent qu'au plus fort de la mêlée, alors que la déroute de son allié Sigebert mettait son armée en danger d'être taillée en pièces, Clovis leva les mains au ciel et fit un marché avec le vrai Dieu.

— O Dieu de Clotilde ! s'écria-t-il en voyant fuir les Francs-Ripuaires; — ô Christ ! je te demande secours.... Si tu me donnes la victoire, moi, je me donne à toi!

Les Allemands vainqueurs pressaient de toutes parts l'armée débandée des Saliens.

— Christ ! Christ ! répétèrent les soldats de Clovis.

Clovis fléchit un genou.

— Et je jure ma foi, ajouta-t-il, — ô Dieu ! de me faire baptiser en ton nom.

— Les soldats crièrent :

— Le Dieu de Clovis sera notre Dieu !

Et voilà Clovis qui se relève. Les écailles d'acier de son dard bruissent dans l'air. La pointe recourbée de son angon va chercher la poitrine d'un prince allemand, qui tombe en vomissant des flots de sang.

— Christ ! Christ!

La bataille recommence. Les Austrasiens, pris d'un enthousiasme

subit, s'élancent sur l'ennemi et ne sentent plus leur fatigue.

Sigefroy était là, et je vous jure qu'il ne laissait point cette fois sa framée aux mains de Régnier, son compagnon. Il criait, lui aussi :

— Christ ! Christ !

Mais ce n'était pas pour lui le dieu des combats, ni le dieu de Clovis; c'était le dieu de Bathilde.

Après la bataille gagnée, quand Sigefroy revint au camp, le vieux leude Aubert passa ses doigts rudes dans la blonde chevelure de son fils.

— Te voilà homme, lui dit-il ; — demain tu monteras à cheval et tu iras vers la rivière de Seine reconnaître le pays que Clovis m'a donné.

— La guerre est-elle donc finie ? demanda le jeune homme.

— Dieu merci ! répondit Aubert, — la guerre n'est jamais finie.. Que ferait-on dans ce monde si la guerre finissait?.. Mais, entre deux batailles, il est permis de se reposer un peu et de faire le compte du butin... Mets de l'or dans ta ceinture, et prépare-toi à partir.

Sigefroy n'y voyait point de mal. Partir, c'était voir du pays, et il espérait toujours que son voyage le mènerait en un lieu où il entendrait parler de Bathilde.

Le lendemain donc, il sella son cheval, mit de l'or dans sa ceinture et quitta le camp, escorté de Régnier, son compagnon.

Les voyages n'étaient pas alors une chose si simple qu'aujourd'hui. Les routes manquaient un peu, les relais beaucoup, les auberges tout à fait.

On rencontrait seulement, de temps à autre, une bande de coquins Saliens, ou bien une bande de coquins Burgundes, ou bien encore une bande de coquins Ripuaires, Goths, Allemands ou Suèves.

Il n'y avait guère que le choix des coquins.

Quand on était très-fort, on cassait une demi-douzaine de têtes et on suivait sa route.

Quand on n'était pas très-fort, on payait selon ses moyens, et on passait.

Dans le royaume constitutionnel d'Espagne, à l'heure où nous écrivons ces lignes, les choses ont encore lieu ainsi. Seulement, comme les siècles ont marché depuis l'an 496, les coquins espagnols ont des *prix courants* imprimés comme votre marchand de vin.

Et soyez sûrs que si ces coquins espagnols savaient lire, ils viendraient demain me faire un mauvais parti.

Pourquoi? — Parce que j'ai eu l'irrévérence de les comparer, eux qui sont des bandits, à votre marchand de vin qui n'est qu'un simple voleur.

Sigefroy et son compagnon Régnier étaient très-forts. Ils mirent à mal une quantité de gredins sur leur route, délivrèrent bon nombre de veuves, sans compter les orphelins, et voyagèrent, en un mot, d'une façon tout honnête.

Il est vrai que Régnier avait envie parfois de détrousser un passant et de trousser une orpheline; mais Sigefroy ne plaisantait pas.

Ce jeune leude avait deviné les mœurs des chevaliers errants. Il rêvait toujours à sa dame et vivait en ermite.

Le pauvre Régnier se consolait en mangeant comme un ogre, et en buvant mieux.

Ils étaient arrivés à Meaux le huitième jour du voyage, et ils y avaient passé la nuit.

De grand matin, ils étaient en selle.

— Leude, dit Régnier, — avez-vous trouvé le vin bon en cette ville de Meaux?

— Je ne sais, répliqua Sigefroy.

Le compagnon fronça ses gros sourcils.

— Ce n'est que la moitié d'un soldat, grommela-t-il, — celui qui dit : Je ne sais pas, quand on lui demande s'il a trouvé le vin bon.

Heureusement pour lui, Sigefroy ne l'écoutait plus.

—Leude, reprit Régnier après un moment de silence,—avez-vous remarqué comme notre gentille hôtesse vous faisait les yeux doux?

— Non, répondit Sigefroy.

Le compagnon haussa les épaules et se tut.

Au bout de trois minutes, il reprit encore :

— Leude, vous n'aimez pas le vin et vous ne regardez pas les jolies filles... Je pense bien que vous avez un sort !

Sigefroy se mit à sourire.

— Quel âge as-tu, ami Régnier ? demanda-t-il.

— Trente-cinq ans, leude, vienne la vendange.

— Te souviens-tu de tes vingt ans?

— Oui bien, leude... En ma vingtième année, je pris femme comme tout bon garçon.

Sigefroy soupira.

— L'aimais-tu, ta femme? demanda-t-il encore.

— Oui bien, leude, et je la battais comme je l'aimais !

— Battre une femme qu'on aime !... murmura Sigefroy.

— Eh ! leude ! s'écria Régnier, — quand je ne la battais pas, elle m'appelait fainéant et disait que je ne l'aimais plus.

— Et qu'est-elle devenue ?

A son tour, le compagnon poussa un gros soupir.

— Ah ! dit-il avec sensibilité,—je fus un mois sans la battre... elle vit bien que c'était fini, et se noya dans le Rhin, là-bas, vers la ville de Mayence...

— Mais tout cela ne me dit pas, leude, s'interrompit Régnier en secouant ces idées trop tristes, — pourquoi vous n'aimez ni les jolies filles ni le vin...

Avant que Sigefroy eût le temps de répondre, un bruit soudain se fit entendre dans les fourrés qui bordaient la route. Un grand cerf s'élança hors du couvert, les bois penchés en arrière et les jambes pliées sous le ventre. Il traversa la voie en deux bonds et

se plongea dans les broussailles, de l'autre côté du chemin.

Une meute de cinq à six chiens de courre, hauts sur jambes et laissant tomber jusqu'à terre leurs oreilles démesurées, se rua sur la trace du cerf en donnant à pleine gueule.

Et au détour de la route, une amazone se montra, excitant de la main et de la voix le galop rapide de son cheval.

Elle passa tout près de nos deux voyageurs. Régnier ne vit que son voile flottant et ses cheveux noirs, tordus au vent de sa course folle.

Mais Sigefroy poussa un grand cri et devint tout pâle.

— Bathilde ! appela-t-il ; — Bathilde !

Et il enfonça la pointe de fer de son brodequin dans le flanc de son cheval.

La chasseresse s'était retournée à l'appel de son nom, mais elle n'avait point ralenti sa course. Elle disparut derrière les arbres, et notre Sigefroy disparut après elle.

Un instant, Régnier l'entendit crier tantôt à son cheval :

— Hope ! hope !

Tantôt à la chasseresse :

— Bathilde ! Bathilde la Blanche !

Régnier restait cloué au beau milieu du chemin.

— Oh ! oh ! fit-il enfin ; — le vin, je ne dis pas... mais les jolies filles, il paraît que je me trompais !

Malheureux temps où un honnête compagnon comme ce Régnier n'avait pas même la ressource d'allumer une pipe pour attendre son maître !

Malheureux temps !

Régnier lampa tout le vin de sa gourde ; Régnier chanta toutes les chansons frankes qu'il savait et même les chansons gauloises ; Régnier battit la semelle ; Régnier coupa une badine dans le bois.

Il se disait en regardant tout autour de lui :

— Pendant que le leude n'est pas là, s'il pouvait passer un naute de Paris, chargé de sous romains et portant son épouse en croupe !...

Double fête !

Mais pendant trois grandes heures, il ne passa qu'une sorcière de cent ans qui tira au pauvre Régnier une langue longue et noire, et qui lui cria de loin :

— Sicambre ! tu mourras étranglé !

Le soleil descendait déjà vers l'occident, quand Régnier vit revenir Sigefroy. Le cheval du jeune leude haletait et ruisselait de sueur fumante; ses crins étaient collés à son garrot. Sigefroy lui-même avait les cheveux épars, les habits en désordre et le visage tout enflammé.

— Eh bien ! lui cria Régnier, — avez-vous fait bonne chasse, leude ?

Le jeune Franc ne répondit point et lui fit signe de poursuivre sa route.

— C'est bon ! pensa le compagnon; — il en a été pour ses frais... Quand on n'aime qu'une femme on joue trop gros jeu, décidément... moi, je préfère les aimer toutes.

Ce fut en vain que Régnier essaya à différentes reprises de renouer l'entretien interrompu par le passage de la belle chasseresse. Le jeune leude était plus rêveur et plus taciturne que jamais.

IV

Nous l'avons dit, Sigefroy était bien monté, mais il paraît que la haquenée de Bathilde la Blanche avait des ailes.

Durant ces trois heures, Sigefroy l'avait poursuivie par monts et par vaux, à travers les taillis et la plaine. Cent fois sa voix suppliante avait appelé Bathilde par son nom.

Et jamais de réponse !

Seulement à l'instant où le cheval de Sigefroy s'arrêtait, rendu de lassitude, l'amazone avait touché de la baguette qu'elle tenait à la main la fine encolure de sa haquenée, et celle-ci, rapide comme aux premiers pas de sa course, avait disparu en trois bonds sous les futaies.

Sigefroi avait cru entendre alors un petit éclat de rire.

Vous jugez s'il était de bonne humeur en rejoignant Régnier, son compagnon!

Le voyage se continuait, silencieux et triste.

A la tombée du jour, les deux cavaliers virent les brouillards de la Seine.

— Leude, dit Régnier en arrivant aux abords de Montmartre, je pense que, cette nuit, nous allons coucher chez nous.

Entre la colline et le brouillard qui montait, leur cachant déjà le paysage parisien, ils pouvaient voir l'habitation du Gaulois Civis entourée de beaux arbres et de haies verdoyantes.

Régnier passait sa langue sur ses lèvres altérées; il flairait un glorieux souper après cette journée mélancolique.

C'était l'heure où les serviteurs de Civis ramenaient les bestiaux des pâturages. De toutes parts, parmi les chants rustiques, on entendait bêler les brebis et les taureaux mugir. Nous ne savons point de concert plus agréable pour les oreilles des voyageurs fatigués.

Régnier, le bon compagnon, humait déjà l'air de toute sa force pour reconnaître si la fumée de cette habitation avait une bonne odeur de cuisine.

Au détour de la route, sa rêverie gastronomique fut brusquement et malheureusement interrompue.

Il marchait le premier à ce moment. Il se trouva tout à coup en face d'un monstrueux taureau qui poussa un rugissement sourd et mit ses cornes contre terre.

Régnier voulut reculer, mais il n'était plus temps déjà.

Le taureau releva ses cornes, regarda un instant à droite et à gauche, puis, rabattant soudain sa tête entre ses jambes, il se rua en avant avec furie.

Régnier alla tomber à dix pas de là, et son cheval s'affaissa, éventré.

Sigefroy tira son épée et poussa droit au taureau.

— Ne le tuez pas ! ne le tuez pas ! cria en ce moment un serviteur ; — c'est Niger, c'est le favori de Civis !

Sigefroy porta un coup terrible au taureau, mais son épée large et plate se brisa contre une des cornes, et il resta avec un tronçon dans la main.

Quelques serviteurs s'étaient rassemblés, à l'abri d'une haie.

— Ah ! disaient les uns, qui est donc celui-là qui a osé frapper Niger !

— Hardi, Niger ! criaient les autres !... Écrase ce vagabond, mon taureau !

Et Niger avait mine de vouloir suivre ce conseil.

Ses longs cils roux se hérissèrent autour de ses yeux sanglants. Sa corne laboura le sable Puis, d'un bond prodigieux, il s'élança vers Sigefroy, qui avait reculé.

Sigefroy essayait en vain de s'armer de sa hache, dont le manche s'embarrassait dans son harnais. C'en était fait de lui. Régnier ne pouvait le secourir. Les serviteurs de Civis battaient déjà des mains pour célébrer la victoire du taureau, lorsqu'une forme blanche passa, rapide comme l'éclair, entre le jeune leude et son redoutable adversaire.

Un hurlement de douleur s'échappa de la poitrine du taureau qui tomba sur ses genoux.

Chacun put voir alors qu'il avait un épieu enfoncé jusqu'au manche dans l'œil droit.

Il eut deux ou trois convulsions violentes, puis il ne bougea plus. Il était mort.

Sigefroy demeurait comme frappé de stupeur.

Parmi les valets de Civis, un nom courait, prononcé à voix basse.

— Bathilde la Blanche...

— Holà! cria une voix aigrelette au seuil de la tour, — que veut dire tout ce tapage?

Cette voix, aigrelette et même flûtée, appartenait à un petit homme, excessivement gras et rond, qui n'était autre que notre bourgeois de Paris, l'excellent et fantasque Civis.

Civis avait les cheveux jaunes comme sa barbe, et les yeux de ce gris particulier qu'on trouve spécialement, de nos jours, entre la Porte Saint-Denis et la place du Châtelet. Il était de cette taille également spéciale aux Parisiens de Paris, qui ne dépasse guère cinq pieds tout ronds.

Il avait deux mentons, du ventre et des mains blanchettes comme une vieille femme qui appelle son obésité de l'embonpoint.

Un égoïsme raffiné, qui n'excluait nullement l'intelligence, brillait sur son beau petit front, bien frais; son regard clignotant avait néanmoins cette expression magistrale qu'on remarque chez les enfants gâtés.

Derrière lui se tenait une petite brunette. un peu trop ronde, mais gentille à croquer.

Cette petite brunette avait l'honneur d'être la femme de Civis, et de lui en faire voir de très-sévères.

Mon Dieu, nous éprouvons ici un embarras qui fait notre éloge.

Nous hésitons à contredire des écrivains considérables, des écrivains de génie même qui, dans leurs romans poétiques, ont placé des Gauloises absolument apocryphes.

Des Gauloises pâles comme les filles de Morven, anguleuses comme des vignettes romantiques, solennelles comme ces Anglaises qui se cachent pour dévorer le sang des bœufs.

Des Gauloises coiffées de cheveux épars, penchées sur des harpes ennuyeuses, et portant toutes la détestable faucille d'or pour couper le gui des chênes.

C'est-à-dire que, par une préoccupation misérable, ces écrivains nous ont servi les bas-bleus de ce temps-là.

Ils ont eu tort. Ils ont forfait à leur devoir. Ils ont calomnié des siècles défunts qui ne pouvaient plus se défendre.

Alors, comme aujourd'hui, le bas-bleu était une chose déshonnête et heureusement anormale. Alors, comme aujourd'hui, le bas-bleu était non-seulement la terreur de sa famille, mais l'effroi de son quartier.

Que le bas-bleu porte une serpe d'or ou une plume de fer, qu'il ait nom Velléda ou Anastasie Godanchet, que nous fait cela ? Et, je le demande à ces poëtes illustres, n'ont-ils pas mérité que les poëtes futurs prennent, pour caractériser le type de nos femmes du XIX[e] siècle, le profil redoutable d'Anastasie Godanchet ?

Non, non, quoi qu'ils disent, la Gauloise ne perdit jamais son temps à causer avec les vents ou à haranguer les tempêtes, — la Gauloise de Paris, surtout, — la PARISIENNE !

Le jour où la première Parisienne naquit, elle fut vive, accorte, spirituelle, gourmande, coquette, — adorable.

Ce même jour, elle chercha un Parisien pour danser un peu et dégourdir ses jambes toutes neuves.

Le lendemain, elle apprit une chanson, mais non point une ode.

Le surlendemain, elle savait tout et le reste.

Voilà l'histoire authentique de la Parisienne.

La Parisienne est charmante comme cela. Dieu nous garde de mettre à sa place une pleureuse jaunâtre ou une vilaine muse !

Par exemple, ne nous dissimulons rien. Quand la Parisienne est vieille, elle se fait sorcière. A cinquante ans, Norma devient possible. Mais son arme n'est pas une plume et n'est pas une serpe, c'est un balai.

La petite brunette s'appelait Mona. Elle était bien obéissante quand son mari, Civis, faisait tout ce qu'elle voulait.

Civis et Mona étaient très-bien habillés tous les deux. Civis avait ce bonnet qui coiffe la tête de Pâris le phrygien, et que nos paysans de Normandie partagent avec leurs ménagères; la jolie chevelure de Mona s'emprisonnait dans un réseau de laine pourpre.

Civis portait une manière de robe ouverte et lâche, ornée de passements d'argent; Mona drapait sa petite taille mignonne dans une gracieuse tunique, serrée mollement sur la hanche, et retombant au-dessous du genou.

Tous les deux avaient des sandales de cuir peint, dont les attaches se réunissaient au coude-pied, sous une large pièce d'or.

A la vue de Civis et de sa compagne, tous les serviteurs donnèrent de grandes marques de respect, et tous répondirent ensemble à la question du maître :

— C'est le taureau Niger qui a été tué.

Civis devint pâle de fureur, et la jolie Mona elle-même fronca le sourcil d'un air irrité.

— Et qui a tué le taureau Niger ?

— Bathilde la Blanche, répondirent les serviteurs.

En même temps leur geste désignait le sommet de la colline.

Le regard rancuneux de Civis suivit ce geste. — Il montra le poing et sembla menacer un absent.

A son tour, le regard de Sigefroy, fils d'Aubert, suivit le mouvement de Civis, et il remarqua pour la première fois la petite forteresse pointue, perchée comme un nid d'aigle à la cîme du mont.

La forteresse qui avait abrité successivement Agrippa le Romain, Genséric le Vandale, Éric le Suève, Régomar le Goth, et qui servait maintenant de demeure au Burgunde Gontram.

— Et pourquoi Bathilde la Blanche a-t-elle tué mon taureau Niger ? demanda encore Civis.

— Parce que le taureau attaquait l'étranger, répliquèrent les serviteurs.

La nuit se faisait. Civis n'avait pas encore aperçu le jeune leude qui était dans l'ombre de la haie.

— Ah ! grommela-t-il en franchissant le seuil ; — il y a donc des étrangers !... Eh bien ! les étrangers me paieront mon taureau, ou malheur à eux !

Une acclamation générale suivit ces paroles.

— Leude, dit Régnier qui s'était relevé, — s'il vous plaît, je vais fendre le crâne de ce gros petit homme.

Et il apprêtait déjà sa hache.

Mais Sigefroy le retint.

— Gaulois, répondit-il avec calme, ton taureau sera payé, bien qu'il ait tué le cheval de mon compagnon, et que le cheval de mon compagnon valût deux fois le prix d'un taureau.

— Écoute, Mona ! s'écria Civis, — entends-tu ce qu'il dit? Une rosse germaine qui vaut deux fois le prix d'un taureau de Melun !. Car il était de Melun, ce taureau, aussi vrai que vous êtes, vous deux, du pays d'outre-Rhin, d'où viennent tous les bandits.

Les yeux gris de Civis étaient bons.

Il avait vu du premier coup que l'étranger n'avait point de suite, et il calculait qu'il pouvait être insolent sans beaucoup de risques.

Car il y avait là vingt ou trente serviteurs.

— Leude, grommela Régnier, si vous ne voulez pas que je lui fende le crâne, à ce gros petit homme, laissez-moi au moins le jeter dans son puits.

Sigefroi avait dénoué sa ceinture.

Et, ma foi ! il faisait encore assez jour pour que la gentille Mona pût voir que le jeune leude était beau comme Apollon.

— Niger était un beau taureau, dit-elle en mettant la main sur l'épaule de son mari; — mais puisqu'il voulait tuer un homme...

— Bon ! bon ! interrompit Civis; — ah ! te voilà bien, ma femme !.. Parce que tu m'aimes passionnément, tu crois avoir le droit de me contrarier... Mais il y a homme et homme comme il y a taureau et taureau ..

C'était là précisément ce que pensait la jolie Mona.

Aussi eut-elle un sourire.

Civis prit ce sourire pour une amende honorable. Il passa son bras autour du cou de sa femme et l'attira contre sa poitrine charnue.

— Bon ! bon ! répéta-t-il, — je vois ce que tu veux, ma femme... tu veux que j'aie pitié de ces étrangers.

— Pitié ! gronda Régnier ; — Ah ça ! leude, dormez-vous ?

— Tends ta main, Gaulois, dit le jeune homme.

Ces mots furent prononcés d'un ton de si grande autorité que machinalement Civis obéit.

Il tendit sa main.

— Sigefroy y laissa tomber une poignée de pièces d'or.

— Le taureau est payé, reprit-il.

Puis se tournant vers les serviteurs étonnés, il ajouta :

— Bonnes gens, je vous le donne.

La jolie Mona était déjà conquise des pieds à la tête.

Civis toucha son bonnet phrygien par un mouvement de respect involontaire.

— Ah ça ! murmura-t-il, seigneur... votre suite est donc restée en chemin?

— Voilà ma suite, répondit Sigefroy en montrant Régnier.

Et Régnier, le grand drôle, regarda le bonhomme en face d'une façon si terrible, que le bonhomme fit un demi-tour et s'abrita derrière sa femme.

Passant d'une extrémité à l'autre, il se sentait disposé à traiter ces deux étrangers comme des empereurs.

Quant à Mona, son œil connaisseur avait inventorié le physique du compagnon.

C'était encore un bien beau soldat, et, à défaut du maître....

Voilà comme est Mona, la Parisienne. Pourquoi? Regardez Civis le Parisien.

Et ne faites plus de questions oiseuses.

L'époux de Mona a traversé les siècles, et vous le connaissez bien. Il est employé au ministère de la guerre; il est rentier; il joue à la bourse.

Mona, toujours gentille, est toujours connaisseuse.

Vous savez le proverbe romain sur les mariages gaulois

V

Il n'y avait plus qu'une seule idée dans la tête de Civis ; c'était d'éblouir ses hôtes illustres, et de leur montrer combien lui, Civis, Gaulois presque Romain, et civilisé aux trois quarts, était au-dessus des barbares du Nord.

Dès qu'il les eut introduits dans la principale de ses ruches, il s'éclipsa en compagnie de sa femme, pour la parer et pour se parer.

Il ordonna en même temps à ses serviteurs de mettre leurs habits de fête.

Le feu s'alluma dans sa cuisine ; il commanda un festin de roi.

— Eh bien ! leude, disait pendant cela Régnier, le compagnon, vous avez peut-être eu raison de m'empêcher de lui fendre le crâne à ce vieil homme... Car je l'entends d'ici commander le souper, et, si je lui avais fendu le crâne, il ne pourrait pas commander le souper... Mais du diable si mon pauvre cheval ne valait pas deux douzaines de ses taureaux avec ses serviteurs, et lui-même par-dessus le marché !...

Il s'interrompit et rajusta sa casaque de cette façon militaire et avantageuse que nos tambours-majors ont gardée.

— Pour ce qui est de sa petite femme, ajouta-t-il d'un ton radouci, — je n'en dis rien avant le souper... Mais j'imagine,.. enfin, je m'entends !

Sigefroy n'avait garde d'écouter ces fadaises.

Sigefroy rêvait, à lui tout seul, comme un demi-cent d'amoureux.

Bathilde la Blanche venait de lui sauver la vie !

Bathilde, cette belle vision qui l'avait suivi au milieu des champs de bataille, Bathilde, qu'il croyait perdue pour lui à jamais.

Bathilde était là, tout près de lui...

Régnier dut être content. Il y avait au souper de Civis tant de bœufs, tant de moutons, tant de poules et tant de venaison, que la grosse table de chêne craquait sous le succulent fardeau.

Civis avait mis toutes voiles au vent.

Il était couvert d'habits magnifiques ; il avait entassé l'or et les pierreries sur le cou de sa femme, à tel point que ce coquin de Régnier ne savait plus ce qu'il devait le mieux désirer de la femme ou de la parure.

Pour concilier le différend, vous sentez qu'il se promit les deux.

Mais Civis rayonnait ; il faisait la roue comme un paon ; il donnait ses ordres à voix haute et paradait noblement devant le jeune leude, qui ne le voyait point.

Mona égara d'abord ses œillades vers Sigefroy, mais elle vit tout de suite que le compagnon valait mieux pour l'user. Elle se le tint pour dit.

— Or ça ! criait Civis de cette voix flûtée des gens trop gras,— vous ne mangez point, mes hôtes, et vous ne buvez point... Profitez, je vous prie!... vous êtes ici chez un homme opulent et généreux.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent en chœur les valets qu'on avait prévenus; — que le Ciel donne une longue vie à Civis le magnifique !

— Silence ! ô mes serviteurs, reprit Civis; — ma modestie naturelle souffre de vos éloges.... Mangez, buvez en paix, et gardez-vous de toute basse flatterie.

Ne croyez pas qu'il fût méchant au fond, ce Civis. Pas le moins du monde ! C'était un bourgeois, c'est-à-dire un gros vieil enfant mal éduqué. Quand il faisait le mal, ce qui arrivait assez souvent, c'était par orgueil ou par sottise.

Mais de malice, il n'en avait point.

La preuve, c'est qu'il y avait là, parmi ses serviteurs, autour de la table, un Romain qui l'avait mis à rançon jadis, un Vandale qui l'avait bâtonné, un Suève qui lui avait fendu les deux oreilles, un Alain qui s'était diverti autrefois à le faire chasser par sa meute, un Goth, un Catte, un Chamave et d'autres, qui tous avaient été plus ou moins ses maîtres.

Chaque jour en ce temps amenait sa tempête, chaque tempête son naufrage. Il se trouvait que dans toutes ces tempêtes et après tous ces naufrages, Civis, servi par sa nullité même, avait toujours surnagé.

Ainsi voyons-nous l'or précieux et le fer vaillant tomber au fond de l'eau, tandis que la planche vile et vermoulue est poussée par les flots jusqu'à la rive.

A présent, Civis commandait à ses anciens tyrans. Il aurait pu

les affamer; il se bornait à les humilier. — Vengeance bourgeoise qui dure longtemps et ne donne point de mauvais rêves.

— Seigneur, mon hôte, reprit Civis en s'adressant à Sigefroy, m'est-il permis de vous demander d'où vous venez?

— Du Rhin, répondit le jeune Leude.

Les jolis yeux de Mona brillèrent. Le Rhin, c'était le fleuve dont tout le monde parlait. La guerre était aux bords du Rhin; le Rhin était le pays des nouvelles.

— Ah! ah! fit le maître, — vous venez du Rhin... Nous avons appris cette semaine que le chef Clovis avait été vaincu non loin de la cité de Cologne...

— Non loin de la cité de Cologne, interrompit Sigefroy, — le grand chef Clovis a été vainqueur.

— Ah! ah! répéta Civis; — tant mieux, puisque Clovis est maintenant le maître de Paris...

— Le maître de toutes les Gaules.

— Oui, certes... de toutes les Gaules... C'est un redoutable général!... Mais buvez donc, mon jeune seigneur... ce vin est fait avec le raisin de la vigne qui croît sur mes côteaux... il sort de mes pressoirs... il a fermenté dans mes cuves... et généralement tout ce que vous voyez là, jeune homme, depuis ces légumes jusqu'à la venaison, est le produit de ma terre.

— Nous avons nos raisons pour être contents de savoir cela! dit Régnier la bouche pleine.

Civis le regarda avec inquiétude.

Mais Régnier, sans se déconcerter, leva son gobelet gravement et but à la santé de Mona qui sourit en rougissant.

Civis devenait de plus en plus courtois. Un peu plus, il allait être respectueux.

— Est-ce que le grand chef des Francs a partagé ses aleux entre ses compagnons, demanda-t-il?

— Oui, répondit Régnier.

Civis mit son nez dans son gobelet.

— Ce n'est pas que je sois intéressé à cela, murmura-t-il, car ma terre est franche, ayant déjà fourni les deux tiers... mais il y a là haut ce vieux Gontram le Burgunde...

Sigefroy releva la tête vivement.

— C'est donc bien Gontram qui habite ce manoir? dit-il

— Gontram et sa fille, répliqua Mona non sans intention.

Car si les Parisiennes ne sont sorcières qu'à cinquante ans, dès vingt ans elles sont fées.

Sigefroy rougit à son tour.

Civis, qui n'était ni sorcier ni devin, continuait en reprenant son ton d'importance.

— Oui, oui, le vieux Gontram a trouvé le nid bon et s'y est installé... mais le pays ne l'aime pas, mon hôte... Ces Bourguignons, voyez-vous, n'ont maille dans leur sac... je suis bien sûr que ce Gontram n'a jamais vu autant de pièces d'or que vous m'en avez mis dans la main tout à l'heure... et quant à sa fille...

— Sa fille est bien belle! interrompit Mona.

— Bon! bon! s'écria Civis; — tu la trouvais laide hier... c'est donc que tu étais jalouse, ma femme!

Régnier, le compagnon, éclata de rire, et Civis, enchanté d'avoir fait rire le compagnon Régnier, vida son gobelet d'un trait.

Régnier profita de l'occasion pour envoyer un baiser à Mona, qui certes ne le lui rendit point, mais qui le garda.

— Eh bien! reprit Civis, — savez-vous le nom du leude qui aura le pays?

— Le leude s'appelle Aubert, répartit Régnier.

— Et n'êtes-vous point à lui, mon homme?

— Je suis à son fils.

— Bon!... Et son fils ne viendra-t-il point nous voir?

— Il est venu, dit le compagnon en regardant Sigefroy.

Pour le coup, Civis ôta tout à fait son bonnet phrygien, et

Mona sa femme, ouvrit des yeux énormes pour bien voir le fils du comte Aubert, nouveau maître du pays.

C'est à peine si l'amoureux Sigefroy savait de quoi il était question.

Cependant les serviteurs chuchotaient entre eux, les uns se réjouissaient, les autres murmuraient. Parmi les valets, ceux qui étaient des hommes politiques, donnaient gravement leur avis et pesaient les conséquences de ce revirement.

Mona était enchantée, parce que le Burgunde était trop vieux et sa fille trop belle.

Quant à Civis lui-même, vous savez qu'il ne pouvait pardonner à Gontram, son seigneur, d'avoir le nez de travers.

Pourtant, il réfléchissait.

Dans la nature, il y a deux forces absolument contraires et néanmoins coexistantes : la force centripète, qui est la pesanteur, et la force centrifuge, qui est la vitesse, combattue par la pesanteur et tendant toujours à s'échapper par la tangente.

Dans le béotisme bourgeois, il y a très-positivement deux lois analogues. La première peut se nommer force pacipète ou loi du fait accompli, la seconde force pacifuge, ou loi du pain sec.

La première aplatit le bourgeois, quelque obésité qu'il ait reçu du ciel en partage ; la seconde siffle dans les airs la Marseillaise, parle de patentes abaissées et dessine sur les murailles la caricature du maître.

La première représente assez bien le bourgeois à jeun.

La seconde symbolise le bourgeois gris ou le bourgeois aux prises avec une digestion pénible.

Jamais, au grand jamais, le bourgeois n'a su se tenir debout entre ces deux fossés.

Il est plat ou il est insolent ; il dort ou il fait rage.

En un mot, dès qu'il n'est plus à genoux, il vous lance un coup de pied.

Or, il y a des gens qui disent : la bourgeoisie disparaîtra de ce monde. Insensés! La bourgeoisie est éternelle comme la goutte, comme la fièvre, comme la migraine, comme tous les maux attachés aux flancs de l'humanité.

Et puis souvenez-vous de ce paysan qui, ayant détruit tous les renards de son quartier, fut dévoré par les belettes.

Toute chose a son utilité fatale dans la grande échelle des êtres créés : même le rat qui ronge la base de nos demeures, même la couleuvre, même le bourgeois qui assassine les rois, qui trahit les empereurs et qui démolit les républiques!

Civis aux cheveux jaunes était assez embarrassé entre la force pacifuge qui le poussait, et la force pacipète qui le retenait.

Il est bien évident que ses opinions morales lui défendaient impérieusement d'aimer un maître qui avait le nez de travers, — et qui en outre était son maître depuis des années.

Mais d'un autre côté, Civis aux cheveux jaunes n'était pas encore assez gris pour ne pas avoir peur.

Le changement, chose adorable en soi, amène des horions. De plus, dans un pays bouleversé le prix des moutons baisse.

Civis hésitait. — Il but. — Puis il jeta son bonnet phrygien au plafond.

Ah ! ah ! Il n'eut pas fallu le molester ce soir-là ! Jour de Dieu !

— Ma femme et mes serviteurs, dit-il avec solennité, — retirez-vous... Je vous autorise à faire des beignets ou d'autres friandises encore plus appétissantes... J'ai besoin de causer avec mon hôte.

— C'est comme moi, pensa le compagnon Régnier, — j'ai besoin de causer avec mon hôtesse.

Mona se leva; les serviteurs l'imitèrent. On passa dans une autre ruche.

Le compagnon Régnier se tenait encore sur ses jambes, mais pas très-ferme. En passant auprès de Civis, je crois qu'il lui tapa sur le ventre, comme s'il eût été un soldat de M. Paul de Kock.

Civis resta seul avec Sigefroy.

VI

Est-il besoin de dire que Sigefroy rêvait? Le rôle de ce jeune et amoureux barbare est de rêver toujours.

Civis s'approcha de lui et lui fit trois saluts que Sigefroy ne vit point.

— O mon jeune chef, dit Civis avec émotion, — combien je désirais votre venue!

Sigefroy tressaillit et le regarda étonné.

— Vous êtes vaillant dans les combats, continua Civis, — et prudent au milieu du conseil.

— Qu'en savez-vous? demanda Sigefroy.

Civis se frotta les mains.

— J'aime cette noble rudesse! s'écria-t-il; — je donnerais dix taureaux dix fois plus beaux que Niger, pour vous être agréable!

— En vérité? dit Sigefroy, pour dire quelque chose.

— Aussi vrai que je m'appelle Civis, fils de Prunal!... Mais parlons raison... voulez-vous me faire connaître les limites de votre alod?

— La Seine au midi, la Seine à l'ouest, la Seine au nord, à l'est, la voie romaine qui conduit de Paris à Meaux.

— Magnifique! s'écria Civis, — magnifique!

— Avec charge de laisser deux mille pas entre nos frontières et le clos du roi, acheva le jeune leude.

Civis fit la grimace.

— Ceci est une restriction fâcheuse, murmura-t-il, — mais c'est encore très-beau... Je mets en fait que vous pouvez engraisser deux ou trois mille bœufs dans ce terrain, et vous faire plus riche que Clovis lui-même, si vous suivez les conseils d'un homme prudent, industrieux, adroit, rangé, probe, fidèle, et surtout dévoué.

C'était l'honnête Civis qui, à son propre sens, était tout cela.

Il attendit un instant que Sigefroy lui fît une réponse convenable.

Et comme Sigefroy ne répondait point, il reprit :

— Quoi qu'un homme semblable soit difficile à trouver, je me fais fort de vous le procurer, mon jeune seigneur.

Point de réponse encore.

On entendait dans la ruche voisine les rires perçants de Mona, qui se divertissait aux fleurettes du compagnon Régnier.

— Ah ça ! s'interrompit Civis, — mon jeune maître, je vois que vous ne m'écoutez pas...

Sigefroy releva sur lui son regard.

— Est-il riche, ce seigneur qui habite là-haut ? demanda-t-il.

— Au sommet du Mont de Mars ? Gontram le Burgunde ? Riche ?...

Civis éclata de rire.

— Que cela ne vous inquiète pas, ajouta-t-il en haussant les épaules, — je vous donnerai les moyens, moi qui vous parle, d'entrer dans son taudis sans coup férir, et de le chasser avec ses soudards en guenilles... Riche ! lui ! Allons donc !

L'intérêt de Sigefroy était manifestement éveillé.

— Alors, il est pauvre ?... murmura-t-il.

— Et je dis, moi, continua Civis en s'animant, — qu'il est désobligeant pour un homme de ma sorte d'être dans la dépendance d'un vieux grigou qui mange des légumes cuits à l'eau, et qui n'a pas six vaches grasses sous le soleil !... Voilà ce que je dis !

Sigefroy pensait :

— Quelle joie de la faire heureuse et riche !

Civis se rapprocha de lui et le prit tout doucement par le revers de sa casaque.

— Je suis tout rond, dit-il en clignant son œil gris, — mais j'ai mes rubriques... Le Bourguignon ne sait pas que je connais certain passage souterrain qui mène dans la grand'salle de sa forteresse.... Ayez seulement une cinquantaine d'Austrasiens de la taille de votre compagnon... Mais écoutez donc comme il fait rire Mona, ma femme!... et je vous promets que Gontram n'aura pas seulement le temps de crier : Aux armes !

— Il vous a donc fait bien du mal, ce Gontram? demanda Sigefroy.

— Je vais vous dire... Je bois du meilleur, je mange tout ce qu'on peut trouver de plus savoureux... sans cependant jeter les sous par la fenêtre... j'ai de beaux habits et une bonne maison... ma femme Mona est la plus jolie à vingt milles à la ronde... mais si je ne peux pas être seigneur, puisque je suis Gaulois... au moins, je veux un seigneur qui ait bec et ongles...

— Je comprends, interrompit Sigefroy,— Gontram est trop bon.

— Je vais vous dire... Il y a déjà des années qu'il est là... on aime à voir de nouvelles figures... Sa fille rit quand elle me regarde... et voyez? elle a tué mon taureau Niger !

— Mais elle m'a sauvé la vie...

— Bon! bon!... vous avez raison... seulement, je vais vous dire... vous savez... enfin, je vous propose de vous le livrer pieds et poings liés...

VII

Le soleil se levait derrière les vastes forêts qui cachaient le cours de la Seine supérieure.

Tout dormait encore dans l'habitation de Civis, et Mona, la jolie, riait à gorge déployée dans son rêve, parce que son rêve lui montrait Régnier le compagnon.

Civis ronflait à côté d'elle.

Sigefroy était couché sur sa peau d'ours noir, au milieu de la salle du festin.

Régnier, en comte fidèle dormait, la main sur sa hache, étendu tout de son long en travers de la porte.

Les premiers rayons du soleil, laissant dans l'ombre brumeuse le pêle-mêle de ruches et de hangars qui formait l'exploitation agricole de Civis, dorèrent la cîme de Montmartre et détachèrent, sur le fond noir du couchant, les toits pointus de la petite forteresse, demeure du Burgunde Gontram et de sa fille, Bathilde la Blanche.

Au milieu de ce pays parisien, si riant déjà et déjà si beau, le manoir de Gontram avait un aspect sévère et triste; nous allions presque dire un aspect désolé.

La forteresse avait été commencée par les Romains; c'étaient les Barbares qui l'avaient achevée quelque cent ans auparavant, lors de la première grande invasion des Alains, des Vandales et des Bourguignons, qui eut lieu vers le commencement du ve siècle.

Elle portait sur des fondements larges et forts, un ensemble confus de bâtisses pointues qui se déchiquetaient à leur sommet et qui déjà menaçaient ruine.

Il n'y avait point d'arbres à l'entour.

Une enceinte de murailles qui semblait chanceler sous ses hail-

lons de mousse grisâtre courait de l'est à l'ouest et s'appuyait à l'extrême pointe du mont, où s'élevait une petite tour carrée.

L'enceinte était défendue par des fossés à sec.

Sur les murailles, quand le soleil se leva, deux guerriers Burgundes veillaient, tristes et taciturnes comme le manoir lui-même

Le reste de la garnison, composée de trente ou quarante pauvres diables, maigres et délabrés, dormait dans la salle d'armes sur la paille qui recouvrait le sol.

C'était dans la tour carrée que se trouvaient les appartements privés de Gontram et de sa fille.

Il pouvait être sept heures du matin.

Le pâle soleil de novembre, passant à travers les feuilles de corne diaphanes qui servaient alors de vitres, éclaira la retraite de Bathilde la Blanche.

Bathilde ne dormait pas. Elle était assise sur son lit, formé de fourrures entassées et recouvertes d'un voile de laine blanche. Ses yeux fatigués gardaient la trace des larmes qu'elle avait versées.

Autour de la chambre, il y avait des armes et des trophées de chasse. — L'image du Christ pendait dans la ruelle du lit, à côté de l'image de Marie.

Il fallait ces armes et ces trophées pour reconnaître dans la jeune fille qui était là, rêveuse et triste, la brillante amazone que nous avons vue, la veille, dévorer l'espace sur son coursier noir et brandir l'épieu comme Diane chasseresse.

Et qu'elle était bien plus belle ainsi, parée de la faiblesse qui est le charme suprême de la femme, entourée de la douce auréole des jeunes filles, — timide et simple dans son pauvre réduit!

Qu'elle était bien plus belle!

L'amazone, il faut l'avouer, est une variété du bas-bleu. A peine préférons-nous la cravache à la plume ou même au cigare de la virago effrontée.

Mais que parlons-nous de cigare à propos de Bathilde la Blanche!

Écoutez, c'était son siècle qui lui mettait l'épieu à la main. Pardonnez-lui, elle était si bonne et si douce! il y avait tant de suave tendresse dans le regard de ses grands yeux noirs!

Pardonnez-lui et ne la comparez point à nos lionnes grotesques, bourgeoises ou nobles, qui trottent à l'anglaise et qui puent, ma foi, l'eau-de-vie!

Nos lionnes, ces vilaines fleurs fanées! ces caricatures de grandes dames qui ont à la fois des vices de sergent-major et des vices de portières!

Oh! non, ne leur comparez pas notre pauvre Bathilde, si aimante et si soumise. Sa fierté à elle était de la vraie fierté de femme : c'était une femme... et n'est-ce pas la première condition pour être aimée? C'était une jeune fille!

Elle était demi-vêtue, et sa tête pensive s'appuyait sur sa main. La rêverie l'avait prise au moment où elle allait commencer sa prière.

Son regard allait au ciel. Les boucles magnifiques de ses cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules. Il y avait en elle quelque chose de chaste, d'angélique et de saint.

Où s'égarait sa rêverie?

Un jour sa marraine, Geneviève de Nanterre, l'amie de Dieu, lui avait dit en la bénissant :

— Tu seras heureuse...

Et tout ce que disait Geneviève, la sainte, était vrai.

Pourtant Bathilde n'était pas heureuse.

— Mon Dieu! murmurait-elle, — faites qu'il connaisse votre foi bénie... Vierge Marie, donnez-lui la lumière, afin que, pour moi, ce ne soit plus un crime de l'aimer!

La porte de sa chambre s'ouvrit, et Gontram, son père, passa le seuil.

C'était un vieillard à la figure honnête et vénérable. Sa barbe,

blanche comme la neige, couvrait à demi son visage aux traits nobles et tout pleins de bienveillance.

Cependant, nous sommes contraints de l'avouer, Civis ne se trompait pas tout à fait. Gontram le Burgunde avait le nez un peu de travers.

Vous demanderez peut-être en quoi cela importe.

Hélas ! interrogez le Civis qui vous vend vos gilets de flanelle, et sachez de lui pourquoi il déblatère contre la République, après avoir déblatéré contre Louis-Philippe, contre Charles X, contre Louis XVIII, contre Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, et protecteur de la Confédération germanique.

Vous verrez ce que votre Civis vous répondra.

Le nôtre n'aimait pas les nez de travers. Voilà tout.

Le vôtre prétend que Napoléon prenait trop de tabac, que Louis XVIII avait la goutte; que Charles X, non content d'aller à la chasse, allait encore à la messe; que Louis-Philippe plantait des choux-fleurs dans les jardins royaux, et que la République n'a pas de fournisseurs brevetés.

Graves reproches, assurément !

Voulez-vous? Mettons le vôtre et le mien dans le même sac, et après avoir fait un trou en terre, mettons le sac dans le trou.

Mais au printemps prochain, il en viendrait tout un carré. Au lieu de deux buses, nous aurions trois cents busons, car cela croît sans culture, — et quand même nous les couperions par morceaux, ils repousseraient : voyez les pommes-de-terre

Gontram tenait à la main un parchemin ouvert. Il s'avança vers sa fille et la baisa au front sans prononcer une parole.

Bathilde n'avait pas eu le temps d'essuyer ses yeux. Elle tâcha de sourire.

— Père, dit-elle, puisque tu viens si matin, c'est donc une bonne nouvelle que tu apportes ?

Gontram secoua sa tête vénérable et attira sa fille contre son cœur.

— Dieu sait ce qui adviendra de nous, enfant, murmura-t-il; moi, je suis bien vieux; j'ai assez vécu : je ne crains rien pour moi... mais toi... à ton âge !... Oh ! mes derniers jours seront abreuvés d'amertume !

Bathilde ne comprenait point; mais elle n'avait pas besoin de comprendre. Tout était commun entre le père et la fille : douleurs et bonheurs.

Bathilde devint plus pâle et se prit à trembler. Son père souffrait, son pauvre bon père !

Elle répondit seulement par de douces caresses aux paroles du vieillard. Elle n'osait pas interroger.

Gontram prit un siége et s'assit auprès du lit.

— Tu étais trop enfant, dit-il en passant sa main sur son front, comme s'il eût vainement essayé de chasser une idée pénible; — tu ne peux pas te souvenir de si loin.... Il y a douze ans de cela...

— C'est l'époque de votre venue dans ce pays, mon père, interrompit Bathilde.

— Oui... nous arrivions des bords du Rhin, d'où le flot des Austrasiens nous chassait, comme nous en avions chassé les Suèves... car c'est notre destinée, à nous autres qu'on appelle des barbares... Frapper, être frappés !... Conquérir, être conquis !... Et nulle part, il n'y a un coin de terre que du fond de notre cœur nous puissions appeler la patrie !...

Une larme vint à la paupière de Gontram. Bathilde l'essuya dans un baiser.

— Mais je ne murmure pas, ma fille bien-aimée, reprit le vieillard; l'amour que d'autres donnent à leurs fils vaillants, à leur famille, à leur patrie, moi, je le concentre sur toi toute seule qui

es mon trésor unique et sans prix... Va! tu ne sauras jamais comme je t'aime!

— Je sais comme je vous aime, mon père, répondit Bathilde.

— Tu avais quatre ans, poursuivit Gontram; — ta pauvre mère était morte de la fatigue du voyage... Quand nous passâmes la rivière de Seine, là-bas, vers le Nord, j'avais cent guerriers autour de moi.

« Nous vîmes de la fumée ici, au bas de la colline, et un Gaulois se présenta à nous, disant :

» — Étrangers, voici la forteresse du maître du pays!...

» Il montrait le manoir où nous sommes.

» — Le maître du pays est dur et cruel... si vous voulez être nos seigneurs, je vais vous ouvrir les portes de la forteresse.
« J'acceptai. — Civis..... »

— C'était donc Civis notre voisin, interrompit Bathilde.

— C'était Civis... Civis attendit la nuit venue et nous introduisit dans une caverne dont l'ouverture est aux flancs de la montagne, du côté de l'occident.

» Nous marchâmes dans les ténèbres durant le quart d'une heure...

» Puis nos soldats enfoncèrent à coups de hache une porte de bois de chêne, et nous nous trouvâmes... »

Le vieillard s'arrêta.

— Et vous vous trouvâtes?... répéta Bathilde.

— Ici... dans cette chambre, prononça tout bas Gontram

Bathilde frissonna et jeta son regard effrayé autour d'elle.

Gontram se leva. Il traversa la chambre et alla soulever une draperie qui montra une porte murée.

— Il n'y a rien à craindre de ce côté, dit-il; — mais Civis, notre voisin, connaît une autre issue.

Il revint s'asseoir et reprit :

— Ici, à la place où nous sommes, il y avait un vieillard et une jeune fille... le père et l'enfant, Bathilde.

« L'enfant pleurait. Le père courba devant nous ses cheveux blancs et nous dit : Je vous prie, laissez-moi le dernier asile de ma vieillesse! »

Gontram s'interrompit encore, Bathilde avait froid jusque dans cœur.

— Ma fille! ma fille! reprit Gontram dont la voix tremblait, nous fûmes sans pitié. Nous usâmes avec rigueur de ce droit du plus fort qui est la loi cruelle de notre temps. Nous les chassâmes.

— Oh! fit Bathilde avec reproche.

La tête de Gontram s'inclina sur sa poitrine.

— Nous les chassâmes! répéta-t-il d'un ton d'amer repentir; et quand ils passèrent pour la dernière fois le seuil de leur demeure, le vieillard et l'enfant nous maudirent!

« L'enfant nous dit :

» — Malheur à ceux qui n'ont point de pitié!

» Le vieillard cria :

» — Burgundes! un autre viendra qui me vengera! »

Gontram se tut, et il y eut un instant de silence triste.

— Père, dit Bathilde au bout de quelques minutes, — sais-tu où sont le vieillard et sa fille?... j'irai les chercher et nous réparerons le mal que nous leur avons fait jadis.

Gontram secoua la tête lentement.

— Ils sont morts, répondit-il, — et leur malédiction pèse déjà sur nous.

Il déplia le parchemin qu'il avait apporté.

— Leur menace va s'accomplir, ma fille... Le prêtre Sulpitius, qui est au camp de Clovis, m'écrit pour m'annoncer que le grand chef des Francs a fait le partage des terres entre ses leudes... Le pays où nous sommes est tombé au sort entre les mains du plus

farouche des comtes austrasiens... le mal que j'ai fait, on va nous le rendre.

Gontram tressaillit et se dressa debout en sursaut, parce qu'un son de cor avait retenti sur la butte au-devant des murailles.

— Déjà!... murmura-t-il en pâlissant.

— Déjà! répéta Bathilde la Blanche, mais avec une expression toute contraire.

Un vif incarnat colorait ses joues et son regard brillait d'espoir.

— Holà! cria le vieux Gontram qui avait ouvert la porte et dont la voix résonna comme un cri de clairon dans les longs corridors; holà! Burgundes, à vos haches d'armes!... garnissez les murailles et faites mentir la prophétie!... on ne nous chassera pas : on nous tuera!

Il se fit aussitôt un grand bruit dans le manoir. On entendit de toute part les pas lourds des guerriers qui couraient aux murailles.

Le cor retentit pour la seconde fois, puis il y eut un moment de silencieuse attente.

Bathilde avait les yeux au ciel. Son sein battait avec violence.

Gontram, qui était tout armé, tenait déjà sa hache à deux mains.

Le majordome entra :

— Combien sont-ils? demanda Gontram.

— Ils ne sont que deux, répondit Gunnomer, le majordome.

— Deux! fit Gontram étonné.

Bathilde joignit ses belles mains blanches et remercia Dieu dans son âme.

Gunnomer reprit :

— C'est un seigneur Franc-Salien et son comte qui demandent l'entrée du manoir.

Le cœur de Bathilde battait :

— Lui! lui! mon Dieu! pensait-elle, je sais que c'est lui.

Gontram jeta sa hache d'armes.

— Qu'ils entrent, s'ils ne sont que deux! répliqua-t-il.

Bathilde noua ses cheveux et serra sa ceinture. — Elle voulait être belle.

VIII

C'était un pauvre seigneur que Gontram le Burgunde. Civis avait eu raison de le dire.

La salle où il reçut les hôtes matineux qui lui venaient était toute nue. Mais il avait à ses côtés Bathilde la Blanche, et le plus opulent baron qui fût sous le soleil n'aurait rien pu montrer de plus beau.

Le compagnon Régnier resta dans la salle d'armes et Sigefroy tout seul fut introduit.

Car c'était bien Sigefroy qui avait sonné du cor sur la montagne.

Bathilde avait les yeux baissés, mais le bonheur qui faisait battre sa poitrine se lisait sur son front.

Sigefroy, en passant le seuil, salua le vieillard avec respect. Puis il se redressa et dit :

— Joie et bonheur à tout ce qui habite cette maison... Je suis Sigefroy, fils d'Aubert, le leude du grand chef Clovis, à qui le sort a dévolu ces domaines.

— Et viens-tu me les prendre, ces domaines? demanda rudement le vieux Burgunde.

— Je viens te dire ceci, Gontram; répliqua Sigefroy: — j'ai vu ta fille, Bathilde la Blanche, il y a trois ans, et depuis trois ans je l'aime... Si tu veux je la prendrai pour femme.

Gontram regarda sa fille.

— Enfant, dit-il, c'est à toi de répondre.

Bathilde n'hésita pas.

Elle releva ses beaux yeux sur Sigefroy, et répliqua de sa voix douce et ferme :

— J'ai vu Sigefroy, fils d'Aubert, il y a trois ans, et depuis trois ans je l'aime... Mais Sigefroy adore les dieux du Nord, et je serai la femme d'un chrétien.

— Tu as entendu, dit Gontram en s'adressant au jeune leude.

Sigefroy avait la joie et l'orgueil peints sur le visage.

— Que Bathilde m'instruise, murmura-t-il, — et je serai chrétien.

Gontram lui tendit sa main, que le jeune leude porta à ses lèvres.

— Puisque Bathilde t'aime, dit le vieillard, — tu es mon fils... Demeure avec nous, nous t'instruirons tous les deux, jusqu'au jour où tu recevras le baptême.

Or, disons-le en toute sincérité, ce n'était point pour cela que le leude Aubert avait envoyé son fils au pays de Paris.

Le leude Aubert, Sicambre pur sang, détestait les Burgundes qui se glissaient à la cour de Clovis sous le manteau de la belle Clotilde, — la reine.

Le leude Aubert était en outre un fanatique adorateur des dieux à la hache.

Voilà donc un père sur qui nos amoureux ne pouvaient point compter.

D'autre part, notre cher Civis était fort mal satisfait. Il avait espéré une petite révolution, et on le tenait le bec dans l'eau. Cela froissait sa susceptibilité politique.

Il avait juré qu'il s'affranchirait de l'autorité d'un Burgunde assez lâche pour avoir le nez de travers, et il ne voulait point en avoir le démenti.

La jolie Mona, sa femme, était au contraire d'humeur radieuse.

Les bois lui semblaient plus ombreux, le soleil plus doux, le gazon plus vert.

Elle chantait, elle dansait. La cave de Civis, changée en fontaine, versait des flots de vin dans la coupe toujours vide de Régnier le compagnon.

Vrai, le compagnon et la jolie Mona s'entendaient à merveille, et ne nourrissaient point de mélancolie.

Quant à nos deux amants, Sigefroy et Bathilde, Seigneur Dieu! croyez bien qu'ils ne songeaient guère à Aubert le leude, ni à Civis, le bourgeois!

C'était une vie mystique et enchantée que la leur! Bathilde, pure et tendre comme les anges du ciel, enseignait la religion avec son cœur. Elle avait l'éloquence de l'amour et l'éloquence de la foi. A mesure que Sigefroy aimait mieux, il croyait davantage.

Et il aimait tant!

C'étaient de longues et chastes causeries, sous l'œil bienveillant du vieillard qui souriait à leur mutuelle tendresse.

Gontram chérissait déjà Sigefroy comme s'il eût été son propre fils.

Sigefroy était chrétien. Et Dieu qui conseille d'aimer, avait pour agréable cette conversion prêchée par l'amour.

Ils oubliaient tout, les deux enfants beaux et bons, dans ce perpétuel échange de leurs âmes. La religion était entre eux comme une sauvegarde sainte et un lien puissant.

Ce qui se passait dans le reste du monde n'était rien pour eux.

Parfois, perdus dans les grands bois, Sigefroy suivait Bathilde qui excitait le galop de son cheval pour donner son front brûlant à l'air froid des campagnes.

Bathilde s'arrêtait, pâle et le cœur palpitant, toujours plus belle et mieux aimée.

Ils parlaient, évoquant l'avenir bien heureux, mêlant par une

confusion naïve l'allégresse humaine aux joies célestes promises à l'autre vie.

Puis, vous les eussiez vu revenir, les mains unies, silencieux et recueillis dans leur bonheur.

Le lendemain du baptême devait être le jour du mariage.

Et Bathilde pensait, dans l'exaltation de son amour :

— Si le lendemain du mariage devait être le premier jour de l'éternité !...

L'éternité, près de Sigefroy, aux pieds de Dieu !...

Une fois, Bathilde dit à Sigefroy :

— Peut-être que je t'aime trop... Allons voir la sainte, ma marraine.

Sigefroy eut peur, car il pensait que la sainte allait regarder cet amour d'un œil sévère.

Mais il faisait tout ce que Bathilde voulait.

Ils montèrent à cheval et traversèrent la Seine pour se rendre à Nanterre, où sainte Geneviève faisait sa demeure.

Geneviève distribuait du pain et du vin aux malheureux, quand ils se présentèrent à la porte de sa maison.

Les tableaux de sainteté nous montrent toujours Geneviève paissant un troupeau. Les plus anciennes légendes en font au contraire une châtelaine. Bergère ou dame, elle avait un digne cœur, et Paris, qui l'a prise pour patronne, ne pouvait mieux placer ses respects.

Geneviève était alors parvenue à un très-grand âge, mais Dieu permettait que son âme miséricordieuse envoyât jusqu'à son front octogénaire un suprême reflet de beauté.

Geneviève était toujours belle.

Quand elle vit sa filleule avec son fiancé, Geneviève eut un doux sourire.

— Dis-moi tout, murmura-t-elle à l'oreille de Bathilde.

Et Bathilde lui dit tout, mais tout, sans rien garder sur le cœur.

Alors Geneviève unit leurs mains dans ses mains et les regarda longtemps.

Puis elle les baisa tous deux sur le front en disant :

— Allez, mon fils et ma fille, vous serez heureux.

Je vous donne à penser, si tout le long du chemin, en revenant, Sigefroy chanta les louanges de la sainte !

IX

Enfin il arriva ce jour tant désiré du baptême, qui devait être la veille des noces.

Le matin, Bathilde avait donné à son fiancé un vêtement de lin blanc, brodé de ses propres mains.

Le soleil descendait déjà vers les nuages d'or du couchant. La journée avait été belle, le soir était calme. Tout annonçait une nuit tranquille et douce.

Gontram et les deux fiancés étaient réunis dans la tour carrée. Gontram était aussi heureux que ses enfants, et plus d'une fois des larmes furtives, — des larmes de joie, — vinrent mouiller ses cils blanchis par le grand âge.

Sigefroy et Bathilde s'asseyaient à ses pieds. On causait d'avenir comme toujours. L'avenir était si charmant et si proche ! pouvait-on parler d'autre chose?

Bathilde avait ses belles mains dans les mains de Sigefroy; leurs yeux alanguis se cherchaient. Ils se disaient : *Demain!* et tout était dans ce mot, toutes les promesses, tous les espoirs.

Aujourd'hui finissait le temps d'épreuve; demain commençait la longue vie de délices.

Et plus rien qu'une nuit à passer!

Sur les remparts, Gunnomer, le majordome, se promenait gravement avec quelques soldats burgundes. Tout en causant, le majordome et les soldats veillaient.

Car chaque nuit amenait son péril, et l'on n'achetait la paix qu'à cette condition d'être toujours prêt pour la guerre.

Gunnomer racontait les combats, livrés au temps de sa jeunesse, les grandes luttes de l'invasion, les derniers efforts de la puissance romaine dans les Gaules.

Il s'interrompit tout à coup et son regard se fixa dans la direction du nord.

— Herbon! s'écria-t-il, — toi qui as les yeux perçants, ne vois-tu rien là bas dans la plaine?

— Je vois, répondit Herbon, comme un reflet rougeâtre dans la brume... Ce sont, je le pense, les rayons du soleil couchant qui frappent l'eau de quelque prairie inondée.

— Oui, dit Gunnomer; — ce doit être cela.

Et il reprit son récit héroïque, tout plein de têtes fendues et de poitrines trouées.

Quand il eut fait avec ses compagnons le tour des murailles et qu'ils revinrent au même endroit, Gunnomer s'interrompit encore.

Cette fois, il fronça ses gros sourcils grisonnants.

— Herbon, dit-il en secouant la tête, — nous n'avons pas bien vu, mon homme... ce n'est pas dans une mare que rebondissent les rayons du soleil couchant.

Herbon se fit un garde-vue de ses deux mains arrondies.

— Non, répliqua-t-il; — non, maître Gunnomer... le jour baisse... mais on dirait que ce sont des cavaliers en marche!

Tous les soldats burgundes s'approchèrent, regardèrent et fournirent leur avis.

Il y avait environ douze soldats burgundes.

Quand il y a quelque part douze soldats burgundes, douze Burgundes qui ne sont pas soldats, douze soldats qui ne sont pa

burgundes, ou douze fils d'Adam quelconque qui ne sont ni Burgundes ni soldats, et qu'on leur demande :

— Cet objet que voilà est-il blanc ou noir ?

Il y en a six qui répondent noir et six qui répondent blanc.

Ou bien, quatre disent blanc, quatre disent noir et quatre disent gris. Ces derniers forment le centre.

Encore peut-il s'en trouver qui ont la vue romantique et qui ne disent ni blanc ni noir, ni gris, comme ces peintres illustres qui voient tout couleur de tomate en putréfaction.

Donc, six des soldats burgundes prétendirent que c'était de l'eau claire, tandis que les six autres juraient que c'était une armée en marche.

Pendant qu'ils discutaient, la nuit tomba tout à fait et Gunnomer ferma la séance en disant :

— Nous doublerons les sentinelles, et, après tout, si ce sont des brigands et qu'ils viennent, ils trouveront à qui parler !

Ceci était fort sage.

En allant se coucher, les six Burgundes qui tenaient pour la mare essayèrent de ramener à leur avis les six Burgundes qui tenaient pour la cavalerie. On engagea une polémique amicale et l'on finit par s'entrecommuniquer des coups de poing sur l'œil à l'unanimité.

Ainsi délibérait-on déjà à Paris dès le ve siècle de l'ère chrétienne !

Une heure après, la nuit couvrait la campagne parisienne. On ne voyait plus rien dans la plaine, sinon les quelques lueurs qui éclairaient les ruches de Civis aux cheveux jaunes.

A une demi-lieue de Montmartre, sur cette même route où nous avons rencontré naguère Sigefroy le jeune leude, et son compagnon Régnier, une troupe composée de soixante à quatre-vingts

cavaliers, allait au petit trot, sans garder aucun ordre et surtout sans garder le silence.

C'étaient des cris, des chants, des imprécations à ne plus s'entendre.

En tête de la troupe marchait un guerrier de taille athlétique, monté sur un robuste cheval noir et qui semblait être le chef.

Derrière lui chevauchaient ses quatre comtes ou compagnons, suivis du gros de la bande.

S'il eût fait jour, on aurait pu voir que ce seigneur portait une demi douzaine de balafres sous son bonnet de fourrures, et qu'il avait un regard fauve à faire trembler!

— Nous devons approcher, dit-il, — je viens d'entendre beugler des vaches... Tâchez de crier moins haut, mes enfants.

Quelques-uns se turent, les autres continuèrent de rire et de chanter.

Le chef éleva la voix, mais pas trop.

— Il y en a donc là, dit-il, qui veulent sentir la pointe de ma framée !...

Il ne s'agit que de savoir parler aux militaires.

Tout le monde fit silence.

— Puisque mon fils, reprit le chef, ne nous a pas donné signe de vie depuis son départ, — on l'aura sans doute mis à mort... Mon fils était noble autant et plus que Clovis, le Mérovingien... Nous allons le venger, ou bien son meurtrier me paiera douze cents sous d'or pour la *composition* de sa tête... c'est le prix.

— C'est le prix ! répétèrent les soldats.

Il paraît que c'était le juste prix.

Le leude Aubert, comme vous voyez, n'était pas disposé à verser des torrents de larmes sur la mort de son fils unique.

Être tué était le sort commun. Les parents de la victime en étaient venus à regarder cela comme un *dommage* pur et simple, dont il fallait retirer indemnité.

L'indemnité se nommait *composition*. Les survivants se la partageaient. Il n'y avait guère de douleur qui ne cédât à ce baume des sous d'or.

Les compositions ou *wehrgeld* (1) étaient graduées suivant un tarif dressé avec le plus grand soin. C'était réglé, on peut le dire, comme le prix des petits pâtés.

On ne payait pas pour l'un comme pour l'autre. La mort de celui-ci pouvait enrichir sa veuve, tandis que le trépas de celui-là ne donnait pas de l'eau à boire à ses neveux.

Le barbare libre, comte du roi (*in truste regiâ*), valait dix-huit cents sous d'or.

Le duc descendait à 960.

L'évêque n'allait qu'à 900.

Les parents du duc à 640, — pas un liard de plus !

Le diacre 500, — le sous-diacre 400, — le Romain, convive du roi, 300.

Ces pauvres Romains ! ces maîtres dégommés de l'univers !

Enfin tout le monde (vous ou moi, — *mediocris homo*), se payait cent sous.

Excepté le gardeur de cochons chez les Burgundes, et le Juif chez les Ripuaires, qui, l'un dans l'autre, ne valaient que 30 sous.

Encore pouvait-on marchander pour le Juif et l'avoir à meilleur compte.

M. Guizot a donné le tableau ou tarif complet du *wehrgeld*, dans son magnifique *Essai sur l'Histoire de France*. C'est assurément une des pages les plus curieuses de la vie des sociétés humaines.

Ce comte Aubert, qui parlait ainsi tranquillement de la somme à toucher pour le meurtre présumé de son fils, était un coquin,

(1) Wehrgeld, argent que vaut un homme, ou encore (de *Wehren*, empêcher) argent qui garantit la vie d'un homme.

nous le proclamons volontiers, mais pas beaucoup plus coquin que bien d'autres.

Tous ces Sicambres ne valaient pas le diable.

Il faut des gens comme cela pour fonder les grands États.

Rome elle-même n'avait-elle pas commencé par être un trou à bandits ?

Les honnêtes gens ne fondent que des boutiques comme Genève, ou des poissons d'avril comme la république de Saint-Marin. On n'enfante pas dans le calme.

Encore une fois, toute naissance veut des larmes et du sang.

Le comte Aubert jeta bas, d'un coup de pied, la porte de Civis aux cheveux jaunes.

C'était sa manière d'entrer chez les gens.

Au bout de trois minutes, toute la maison était sens dessus dessous. Le vin ruisselait à grands flots, les moutons et les bœufs rôtissaient, les filles criaient, Civis pleurait.

Seule, la jolie Mona, impassible comme le juste d'Horace, souriait et coquetait avec ces énormes gaillards qui l'auraient mise dans leur poche. Il aurait, pardieu ! fallu bien autre chose pour faire peur à la jolie Mona !

Régnier, le compagnon, l'ennuyait déjà, vous pensez. — Elle avait là quatre-vingts soudards superbes, tous membrus, tous barbus, tous chevelus.

Pourquoi se serait-elle effrayée ?

Le comte Aubert prit Civis par l'oreille et le poussa dans un coin.

C'était sa manière de demander aux gens des entretiens particuliers.

Civis se mit à genoux devant lui, et le comte Aubert lui tint à peu près ce langage :

— Pendant qu'il faisait encore jour, j'ai vu de loin sur le haut d'une colline un manoir entouré de murailles... Je ne pense pas qu'il appartienne à un grigou tel que toi.

— Oh ! non, mon roi, répondit Civis avec son plus aimable sourire.

— A qui appartient-il ?

— A Gontram le Burgunde.

Ce mot de Burgunde fit froncer le sourcil au comte Aubert.

Civis frissonna de la tête aux pieds.

Je crois qu'il regrettait le nez du vieux Gontram.

— Relève-toi, dit le comte Aubert, en lui offrant un coup de pied dans l'estomac.

Civis se releva et regarda la jolie Mona, sa femme, que trois Sicambres embrassaient à la fois.

Il pensa, Civis aux cheveux jaunes :

— C'est pour les amadouer que ma pauvre femme les laisse faire... Elle a peur qu'ils ne me mettent à mal !

La jolie Mona appela un quatrième Sicambre.

— Oh ! se dit Civis attendri, — l'excellente ménagère !

— Est-ce fort, cette bicoque là-haut ? demanda Aubert.

— Très-fort, mon roi... Mais, pour vous plaire, je vous montrerai un chemin...

— Ah ! interrompit le comte, — il y a un chemin ?

— Connu de moi seul.

— Et pourquoi me le montreras-tu ?...

— Parce que mon dévoûment sans bornes...

Aubert se mit à rire, et, d'un coup de poing, lui enfonça son bonnet jusqu'au menton.

C'était sa manière de témoigner aux gens qu'il était de bonne humeur.

— Tu es un plaisant drôle ! dit-il ; — ah ! tu as du dévoûment

pour moi !... Eh bien ! nous verrons à te récompenser... Soupons !

On soupa. Mona prit place à table. Civis eut la permission expresse de regarder manger ses hôtes.

Quand on eut soupé, le comte Aubert choisit vingt soldats qui n'étaient pas tout à fait ivres, et, caressant le dos de Civis qui sonna creux sous la bourrade, il lui dit :

— Allons, pataud ! montre-nous ton chemin !

X

Civis se mit en marche. Les Francs, conduits par lui, tournèrent la base de la colline et s'engagèrent dans une étroite ouverture, pratiquée au flanc occidental de Montmartre.

On avait apporté des torches qui furent allumées quand on fut dans la caverne.

Chemin faisant, Civis put reconnaître la galerie par où il avait introduit autrefois Gontram le Burgunde, chez son ancien maître Régomar.

Peut-être bien qu'il se demandait déjà par quelle voie nouvelle il conduirait le premier qui se présenterait chez le comte Aubert, son maître futur.

Le chemin montait. Civis avait du ventre. Quand il s'arrêtait pour souffler, le comte Aubert lui piquait les reins avec sa framée.

C'était sa manière de hâter la marche des gens.

Le pauvre Civis n'était pas à la fête.

Enfin, on atteignit une sorte de rond-point. Quelques marches taillées dans le tuf aboutissaient à une porte massive contre laquelle toutes les haches possibles se seraient émoussées.

Mais ce précieux Civis avait apporté la clef.

Le comte Aubert s'en empara avec transport et cassa quatre

dents à Civis, tant il était aise! On ne pouvait faire moins pour un bourgeois si obligeant.

La porte fut ouverte.

Elle donnait dans la salle d'armes de Gontram le Burgunde.

Comme le majordome Gunnomer, par excès de prudence, et dans la prévision d'une attaque extérieure, avait mis presque tous ses soldats aux murailles, les Francs ne trouvèrent dans la salle d'armes que huit ou dix invalides à égorger.

Ils refermèrent la porte du passage sur le nez de Civis dont ils n'avaient plus besoin, et se répandirent dans la forteresse.

Civis, resté seul et sans chandelle dans cette cave immense, eut le temps de faire ses réflexions.

— O Mona! ma pauvre femme! se disait-il; — tu penses à moi et tu m'appelles! Voilà une effroyable nuit!... heureusement que je vais être débarrassé de ce vieux tyran qui a le nez de travers!

C'était là une consolation. — Mais Civis aux cheveux jaunes avait tort de s'inquiéter de la jolie Mona, qui avait cinquante Sicambres pour elle toute seule.

Il était environ minuit, quand le vieux Gontram, que l'on avait surpris dans son lit et chargé de liens, fut amené dans la grande salle de son manoir.

Bathilde la Blanche y était déjà.

Le père et la fille échangèrent un regard.

— Je te l'avais dit, murmura Gontram; — pour chaque faute il y a un châtiment... Mais toi, pauvre enfant, qui n'étais pas coupable...

— Burgunde! interrompit le comte Aubert, as-tu de quoi te racheter?

Gontram se redressa.

— Franc, répondit-il, — nos deux nations sont en paix... la

femme de ton roi est du sang de nos rois... Dis-moi d'abord de quel droit tu viens dans ma demeure?...

Aubert et ses compagnons étaient debout d'un côté de la salle; De l'autre, on voyait Gontram, Bathilde, Gunnomer et d'autres prisonniers.

Où était Sigefroy, qui, la veille, s'était séparé de sa fiancée, en murmurant : A demain?

Le comte Aubert regarda ses compagnons d'un air d'intelligence, comme pour leur dire :

— Vîtes-vous jamais un vieil homme si fou!

Demander à des Sicambres, — quand on était Burgunde, — quel était leur droit!

En conscience, ce n'était pas raisonnable.

Aussi, le comte Aubert reprit avec le calme de la supériorité :

— La femme du roi franc a oublié qu'elle était Burgunde, afin que les Francs l'oublient... Je te demande, vieillard, si tu veux racheter ta fille.

— Ma fille! répéta Gontram en pâlissant; — que vous a fait ma fille!

— Elle est belle, dit le comte Aubert.

Bathilde se tenait immobile et la tête haute : vous eussiez dit une statue de marbre.

Gontram fit effort pour rompre ses liens.

— Allons, vieil homme! s'écria le leude de Clovis en fronçant ses gros sourcils; — trêve de folie!... Il est tard et j'ai sommeil... Veux-tu oui ou non la liberté?

Gunnomer se pencha jusqu'à l'oreille de son vieux maître et lui dit quelques paroles à voix basse.

Bathilde, toujours immobile et muette, semblait guetter au dehors des bruits qu'elle seule entendait.

Gontram baissa la tête et répondit au majordome :

— Fais ce que tu voudras.

— Leude! dit Gunnomer au comte Aubert, — ordonne, je te prie, que mes liens soient détachés, j'irai chercher l'argent de mon seigneur.

Le comte fit un signe et les liens du majordome tombèrent.

Il quitta la salle aussitôt, non sans avoir échangé un regard avec Bathilde la Blanche.

La prise du manoir avait eu lieu sans bruit aucun et Sigefroy couchait à l'extrémité de l'aile opposée, sous la garde de Régnier, son compagnon.

Gunnomer revint au bout de quelques minutes. Il portait sur ses épaules une cassette et dans sa main des balances de fer.

En rentrant, il échangea encore un regard avec Bathilde la Blanche.

— Leude, dit Gontram, ce coffre contient tout ce que je possède... je suis pauvre... Il y a deux cents marcs d'or... je t'en donne cent cinquante.

— Et tu en gardes cinquante, Burgunde?... c'est peu pour moi et c'est beaucoup pour toi... mais j'ai sommeil et j'accepte... ouvre les balances et fournis-moi bon poids.

Gunnomer plaça les balances sur la table et se mit en devoir de peser les cent cinquante marcs d'or.

Bathilde inclinait sa tête vers la porte par où Gunnomer était rentré.

— Vingt-cinq! reprit Gunnomer.

Un bruit léger et lointain se fit dans le corridor.

Bathilde ferma les yeux.

— Cinquante, dit Gunnomer.

Le bruit devenait plus distinct.

Gunnomer dit :

— Soixante-quinze... cent!

Bathilde retenait son souffle.

— Cent cinquante! dit enfin Gunnomer.



Castelli del. *Imp. Dupain, Faubg St Jacques. 35.* *Lechard sc.*

LES BALANCES

NUITS DE PARIS

— C'est bon, répliqua le leude qui regarda la balance; — reste le poids de l'épée.

Et il jeta sa lourde *spatha* dans le plateau où étaient les poids. La balance bascula.

Mais la porte s'était ouverte; la porte par où Gunnomer était rentré. Un guerrier de haute taille franchit le seuil. Il portait une peau d'ours sur les épaules et la tête de l'ours lui cachait le visage.

Bathilde avait poussé un faible cri.

L'inconnu traversa la salle tout entière d'un pas lent et ferme. Il vint se placer en face du leude de Clovis.

— Pour le poids de l'épée, dit il en tirant une francisque de dessous sa peau d'ours, — le poids de la hache!

Et, à son tour, il jeta sa francisque dans le plateau qui contenait l'argent.

Le métal sonna bruyamment, et le fléau bascula en sens contraire.

Les Francs se regardaient, étonnés.

Le comte Aubert était livide de rage.

— Qui es-tu? s'écria-t-il d'une voix étranglée.

— Je suis noble comme toi, leude comme toi, Franc comme toi, répondit l'inconnu.

— Eh bien! reprends ta hache et prouve-le!

Aubert avait arraché la francisque d'un de ses soldats.

Le guerrier inconnu croisa ses bras sur sa poitrine.

Il garda le silence et ne prit point sa hache.

Aubert, que la fureur rendait fou, brandit sa francisque au-dessus de sa tête.

Le guerrier inconnu ne bougea pas.

— Arrêtez! s'écria Bathilde haletante; — arrêtez au nom de Dieu!

Mais il était trop tard. La hache du leude décrivit un cercle dans l'air et descendit en sifflant.

Le bras du guerrier inconnu, le bras qui avait jeté la francisque dans le plateau de la balance tomba, séparé du tronc, et des flots de sang inondèrent le pavé de la salle.

Un murmure approbateur courut parmi les Francs. C'était là un coup de hache bien donné !

Mais bien reçu aussi, car le guerrier inconnu resta debout, malgré cette horrible blessure.

Du bras qui lui restait, il repoussa doucement Bathilde qui s'élançait pour le soutenir.

Puis il rejeta en arrière la tête d'ours qui lui servait de masque et l'on vit un tout jeune visage, encadré dans les boucles douces et molles d'une chevelure blonde.

Le comte Aubert laissa échapper sa hache et recula. Il avait reconnu son fils Sigefroy.

— Leude, lui dit le jeune homme qui avait un sourire autour de sa lèvre pâle, — je ne t'ai pas menti, tu le vois bien... Je suis noble comme toi, leude comme toi, Franc comme toi.

Gontram le Burgunde essayait d'étancher le sang qui jaillissait par l'énorme plaie.

Bathilde la Blanche, brisée et demi-morte, était à genoux sur le sol.

Les Francs restaient muets et frappés de stupeur.

Le comte Aubert se couvrit le visage de ses mains.

— Que maudit soit l'instant où je suis entré dans cette demeure, s'écria-t-il; — voilà que j'ai tué mon fils, le seul héritier de ma race !

Sigefroy, qui souriait toujours, mais qui chancelait déjà, lui tendit sa main gauche.

— Leude, murmura-t-il, — je ne tiendrai plus en ma main ni glaive, ni framée... Mais que me donnes-tu pour le *wehrgeld* de mon bras ?

— Enfant, répondit le comte, dont le naturel féroce fléchissait

sous l'émotion violente qui lui broyait le cœur, — enfant, je te donnerais mon bras droit, si je pouvais... car tu es jeune et je suis vieux... Car le glaive et la framée étaient mieux dans ta main que dans la mienne.

En ce moment, Bathilde d'un côté, Gontram de l'autre, furent obligés de soutenir Sigefroy qui se mourait.

— Eh bien ! leude, mon père, dit-il encore cependant, le *wehrgeld* que je demande, c'est la paix pour Gontram, pour sa fille et pour son manoir... Si tu laisses Gontram heureux avec sa fille, dans sa maison, leude, mon père, je te tiens quitte de ma chair et de mon sang... je te pardonne !

— Sur ma foi, répliqua Aubert, Gontram et sa fille seront heureux dans leur maison.

— Merci, leude, mon père, murmura Sigefroy.

— Et maintenant, reprit-il, — éloigne-toi avec tes comtes... Je veux être seul pour prier et pour mourir.

Les compagnons d'Aubert et le leude lui-même quittèrent le manoir la tête basse et en silence.

Pour expier le sang répandu, ils allèrent mettre le feu à deux ou trois ruches de Civis.

Car, comme le disait le leude, c'était ce coquin de Gaulois qui leur avait montré le chemin de la maison maudite.

Ceux qui restaient vivants parmi les serviteurs de Gontram le Burgunde étaient à genoux dans la salle, autour de Sigefroy, étendu sur un lit.

Auprès de lui, Bathilde en larmes, priait de toute l'ardeur de son cœur.

Le vieux Gontram tenait dans sa main une coupe remplie d'eau pure. Il en laissa tomber quelques gouttes sur le front du jeune leude et se signa en disant :

— Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Hélas! ce jour du baptême ne devait pas être la veille du mariage!

Le cœur de Sigefroy battait encore, mais si faiblement!...

Il tourna ses yeux mourants vers Bathilde, puis sa paupière tomba.

Hélas! hélas! étaient-ce les funérailles qui devaient suivre ce jour tant souhaité du baptême?

XI.

Sigefroy survécut. Sans cela notre titre ne vaudrait rien, car c'est maintenant, à proprement parler, que commence la légende de *Sigefroy le Manchot.*

Mais avant de vous dire ce qui advint de ce bras tranché, débarrassons-nous du leude Aubert.

Le leude Aubert fut en colère pendant treize mois consécutifs. Il mit à sac trois ou quatre fois toute la campagne de Paris. Ses soudards furent chargés expressément de battre notre Civis comme plâtre toutes fois et quantes ils le rencontreraient.

Ce dont ils s'aquittèrent avec un soin religieux.

Civis fut ruiné, roué, vilipandé; mais il continua de prendre du ventre et la jolie Mona, sa femme, ne perdit nullement son aimable gaîté.

Tant que Civis eut de quoi lui donner absolument tout ce qu'elle voulait, croyez qu'elle eût la vertu de ne point abandonner un époux dans la disgrâce.

Mais quand Civis lui dit un matin :

— Ma petite femme, nous n'avons plus rien que tes bijoux...

Mona prit ses bijoux et s'en alla un peu plus loin, chanter, danser, sourire.

Légère de cœur, bonne fille, comme disent les chansons, et forte de l'appui de sa conscience!

Toujours joliette, toujours grassouillette, toujours sautillante.

Civis resta tout seul et n'en fut pas moins idiot pour cela.

Quelque vingt ans après, sa femme revint vers lui, ridée, couperosée, flétrie et sans dents.

Civis tua un veau maigre et s'écria :

— Je savais bien qu'elle ne pouvait pas se passer de moi, Mona, ma femme!

Et il disait vrai : Civis et Mona sont inséparables. C'est le mâle et la femelle. Si Mona épousait tout autre que Civis, elle ne serait plus Mona.

Au bout de treize mois, le comte Aubert se fit casser la tête en quatre morceaux, par un autre comte qui était également de mauvaise humeur.

Cet autre comte eut la tête cassée par un compagnon d'Aubert. Ce compagnon d'Aubert eut la tête cassée par un compagnon de cet autre comte.

Une fois ces échanges de politesses entamés entre les compagnons des deux comtes défunts, les choses allèrent ainsi pas mal de temps.

Quand on cassait une tête on marquait un point.

Après la partie, les compagnons d'Aubert ayant une tête de plus que les compagnons de l'autre comte, payèrent cent sous, — le prix d'un veau, — et ce fut une affaire arrangée.

On but trois semaines durant, on rossa Civis, et l'on s'embrassa.

Mais le premier jour de la quatrième semaine, un compagnon d'Aubert et un compagnon de l'autre comte, ayant voulu causer avec Mona, précisément à la même heure, une tête fut fêlée.

Il fallut contrefêler un autre crâne pour établir la compensation.

De fil en aiguille, les compagnons d'Aubert et les compagnons de l'autre comte se jouèrent de si bons tours, qu'un soir, après souper, les deux derniers s'entremangèrent.

Il resta du compagnon d'Aubert une moustache rousse, — et du compagnon de l'autre comte un cheveu plat.

Pendant ce temps, rien n'était changé au manoir du vieux Gontram, le Burgunde. C'était toujours le même calme un peu monotone. Seulement, la catastrophe récente avait creusé cinq ou six tombes dans la chapelle, et Sigefroy, le nouveau baptisé, était cloué à sa couche.

Bathilde, comme presque toutes les femmes de cette époque, avait la connaissance des simples. Ce fut elle qui soigna la blessure de son amant et qui lui sauva la vie.

Sigefroy avait perdu son bras droit, mais il savait maintenant comme Bathilde l'aimait, et il ne se plaignait pas.

Il était heureux.

A mesure que les jours s'écoulaient, l'instant de la guérison approchait; et cette fois rien ne pourrait retarder l'heure mille fois désirée du mariage.

C'étaient déjà comme autrefois entre le vieillard, sa fille et le jeune leude, de ces longs et chers entretiens où l'on ressassait les promesses de l'avenir.

Souvent, il est vrai, au milieu même de ces joies, un nuage passait sur le front pâle de Sigefroy, car la douleur qu'il ressentait à l'épaule lui rappelait cruellement qu'il n'avait plus droit au titre de soldat. — Mais Bathilde était si belle! Une vie d'amour ne valait-elle pas une vie de gloire?

Au chevet de Bathilde, il y avait un coffret d'ébène incrusté d'or.

Dans ce coffret, Bathilde avait mis le bras droit de Sigefroy, conservé au moyen de baumes précieux et d'essences.

Ce bras, Sigefroy l'avait donné pour elle et pour son père !

Chaque soir, avant de se livrer au repos, Bathilde ouvrait le coffret d'ébène et baisait la main glacée qui pendait au bout du bras inanimé. Des larmes venaient à ses yeux. Et cet immense amour qu'elle avait voué au jeune leude, entrait plus profondément dans son cœur.

Oh ! si l'amour d'une femme peut remplacer tout et suffire au bonheur de l'homme aimé, Sigefroy allait être bien heureux !

XII

Ce fut vers le milieu de l'été de l'an 497 que Sigefroy, fils d'Aubert, devient l'époux de Bathilde la Blanche.

Le mariage eut lieu dans la basilique de *Dame Marie*, qui était située à la pointe orientale de la cité, et qui, suivant les historiens, servait déjà de cathédrale à la ville de Paris.

On savait l'histoire de Sigefroy, et l'affluence fut grande autour des deux fiancés.

Il y avait dans la foule une sorte de respect triste, car, sous le manteau du jeune leude, on voyait la place vide où son bras aurait dû s'agiter.

Les couleurs de la santé n'étaient point revenues aux joues de Sigefroy. Son front était blanc et mat comme le front d'une statue de marbre.

Quand il sortit de la cathédrale, donnant sa main gauche à sa belle compagne, les enfants de la cité crièrent :

— Au manchot ! au manchot !

Car le gamin de Paris existait au ve siècle, laid, venimeux, enragé comme au xixe.

Un peu de sang monta aux joues de Sigefroy. — Bathilde sentit sa main trembler.

Il regarda sa femme à la dérobée, et vit une larme dans ses yeux.

— Je comprends ! je comprends ! murmura-t-il ; — j'ai eu tort de lier ta destinée à celle d'un malheureux comme moi !

Bathilde eut beau protester. Sigefroy était frappé au cœur.

Et chaque fois que ce mot odieux : *manchot !* tombait de la bouche des passants sur sa route, il répétait amèrement :

— J'ai eu tort ! j'ai eu tort !

Bathilde l'aimait ardemment et de tout son cœur ; mais quand une ombrageuse manie a saisi l'esprit d'un homme, tout est fini.

Sa vue se pervertit, son jugement se perd. Les choses de la vie lui apparaissent avec une signification douloureuse et blessante. — De même que certaines maladies de la bouche donnent à tous les mets une saveur rebutante, de même cette cruelle maladie de l'esprit gâte toutes les joies, double toutes les souffrances et emprisonne l'âme dans une sorte de cilice, dont les pointes aiguës ne laissent jamais à la plaie le temps de se fermer.

Cette félicité que Sigefroy avait cru trouver dans le mariage se changeait en misère.

Il avait près de lui un ange, et il se disait :

— Une femme ne peut pas m'aimer !

La mort de son père, le compagnon du roi, l'avait fait maître de toute la campagne du nord de Paris. Toute cette vaste étendue de terres qu'on voyait des croisées du manoir était à lui. Les prés, les forêts, les moissons se succédaient, couvrant un espace immense. C'était son *alod*, c'était son domaine.

Il pensait :

— Ne me laisse-t-on point tout cela par pitié ?

Au bout d'un an, Bathilde la Blanche mit au monde une fille plus belle que le jour, car elle ressemblait à sa mère.

Sigefroy sentit la joie inonder son cœur.

Mais comme il regardait l'enfant dans son berceau, il se dit :

— Je n'ai plus de bras pour la défendre !

Et il retomba tout au fond de sa douleur désespérée.

Un désir lui vint cependant, et avec le désir un espoir

— Il me semble que si j'avais un fils, pensa-t-il un jour, — il me semble que je revivrais en lui tout entier.

Bathilde lui donna un fils.

Ce fut un transport, un délire.

Et déjà Bathilde remerciait Dieu, mais le lendemain cette parole s'échappa des lèvres froides du jeune leude :

— Je ne pourrai pas lui enseigner à tenir une épée !

Et depuis ce moment, il se plongea comme à plaisir dans l'abîme de sa tristesse.

Des années se passèrent sans qu'on le vit sourire

Il était si pâle et si maigre que les bonnes gens qui le voyaient passer le soir au bas de la colline, le prenaient pour un fantôme.

A la cour du roi Clovis, on savait bien que le défunt comte Aubert avait laissé un fils, héritier de son *alod*, mais ce fils, on ne le connaissait plus.

Et si par hasard, Sigefroy se fût présenté au palais, on lui eût demandé son nom, car il ne ressemblait plus guère au brillant guerrier de Tolbiac.

Son front avait des rides. Il était vieillard avant la trentième année.

Bathilde la Blanche priait Dieu et pleurait dans le sein de son père.

Elle conduisait ses deux petits enfants par la main, et leur enseignait l'oraison qui demandait au ciel le bonheur de Sigefroy.

Ceux qui les rencontraient disaient :

— Voici la femme et les enfants du manchot.

Et les enfants grandissaient, tristes tous deux, sous le poids d'une douleur qu'ils comprenaient à demi.

Le manoir avait pris un aspect si sombre que jamais l'étranger n'en sollicitait l'entrée.

Pour signifier une chose lugubre et morne, on disait tout le long de la Seine :

— C'est comme la maison du manchot !

Voici ce qui arriva le 28 avril de l'an 510 dans la maison de Geneviève de Nanterre, à Paris.

La sainte avait quitté depuis longtemps son village. Elle habitait une maison, située derrière les arènes du palais des Thermes. Tout à l'entour de sa maison, Dieu répandait ses bénédictions.

Le matin de ce jour, 28 avril 510, Bathilde la Blanche vint frapper à la porte de sa marraine.

Ses beaux yeux étaient inondés de larmes, et les sanglots déchiraient sa poitrine.

— Dame, que voulez-vous? lui demanda la servante de Geneviève.

— Je veux entretenir ma marraine, la sainte, répondit Bathilde, et réclamer son secours.

La servante secoua la tête.

— La sainte est sur son lit et dit sa dernière oraison, répliqua-t-elle.

— Quoi !... s'écria Bathilde.

— Elle va mourir.

Bathilde se laissa cheoir sur une escabelle.

Mais en ce moment, on entendit une voix claire et douce qui perçait les murailles de la maison, et qui disait :

— Ouvrez la porte à ma filleule Bathilde la Blanche; je veux la voir avant d'aller vers Dieu.

C'était la voix de Geneviève de Nanterre.

Bathilde entra.

Geneviève était couchée sur son lit, et tenait l'image du Christ pressée sur son cœur.

Une sérénité splendide était sur son front et dans son sourire.

— Oh! sainte! sainte! s'écria Bathilde en se mettant à genoux devant elle, — ayez pitié de nous!... Vous nous avez dit un jour que nous serions heureux, et nous souffrons le martyre... Oh! sainte, ayez pitié! Sigefroy veut mourir!

Geneviève lui tendit sa main pâle que Bathilde baisa pieusement.

— Écoute, dit la sainte, — tu es celle que j'aime le mieux en ce monde, ma filleule, et c'est l'ange qui, me voyant triste de mourir loin de toi, t'a donné la pensée de venir me visiter... Je sais ce que tu souffres, et depuis bien longtemps... je prie pour toi... mais la félicité vraie n'est qu'au ciel, ma fille.

— Sigefroy veut mourir! répéta la pauvre Bathilde.

— Ma filleule chérie, reprit Geneviève, — moi, je ne veux pas qu'il meure... et puisque je vous ai dit : Vous serez heureux! il ne faut pas que j'aie menti, même une seule fois en ma vie.

— Oh! vous avez raison, ma marraine, vous qui êtes l'amie du Seigneur!

Geneviève baisa l'ivoire du crucifix.

— Prête attention à mes paroles, dit celle-ci, n'oublie rien de ce que je vais te recommander... car, si tu l'oubliais, ma filleule, je ne serais plus là pour te le rappeler... Ce soir, quand le soleil couchant marquera la cinquième heure, je serai morte...

— Oh!... fit Bathilde effrayée.

Le sourire de Geneviève était déjà un sourire du ciel

— Je serai morte, répliqua-t-elle avec une joie tranquille. —

Malgré ma volonté qui serait d'être ensevelie auprès de ma mère, dans la petite église de Nanterre, où le grand saint Germain m'apprit à aimer Dieu, Clotilde, la reine, me fera faire une châsse magnifique et y déposera mon corps embaumé.

« Le vingt-quatrième jour après ma mort, on placera la châsse dans la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul dont tu vois les murailles devant la croisée... et qui portera mon nom quelque jour, mon pauvre nom que j'aurais voulu garder obscur.

» Le matin de ce vingt-quatrième jour, tu prendras le coffre d'ébène incrusté d'or qui est à ton chevet depuis cette nuit terrible où le comte Aubert...

— Qui vous a dit cela, ma marraine? interrompit Bathilde avec un effroi naïf.

Car c'était son secret. Elle tenait caché à tous les yeux ce coffret qui renfermait le bras droit du jeune leude. Sigefroy lui-même n'avait jamais vu ce coffret.

La sainte sourit et poursuivit :

— Tu l'aimes bien, enfant, ton époux, et Dieu bénit ces amours dévouées... Ne m'interromps plus, car ma voix se fatigue, et quand j'aurai fini de te parler, je me tairai pour toujours.... Tu feras porter ce coffret par un serviteur jusqu'à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul où sera ma châsse ouverte... tu prendras tes deux enfants par la main, tandis que Sigefroy montera son cheval de bataille et suivra le coffret. Il faut que le vieux Gontram, ton père, y vienne aussi, afin que je voie tous mes amis à cette fête suprême.

« Le compagnon Régnier sera là, portant le glaive de ton époux. — Il le faut.

» Quand la nuit tombera, ma fille, et qu'on allumera les cierges parfumés autour de mon catafalque, tu prononceras mon nom, par trois fois audedans de ton cœur.

» Puis, tu prendras le coffret des mains du serviteur et tu or-

donneras à Sigefroy, — qui t'obéira sans te questionner, — de dépouiller sa casaque et de s'agenouiller, non point devant mes restes mortels, mais devant l'image du Sauveur... »

Geneviève s'interrompit.

Bathilde écoutait. — Quand elle vit que Geneviève ne parlait plus, elle demanda :

— Et après, ma marraine, que faudra-t-il faire?

— Dans ton âme, une voix s'élèvera qui te parlera, ma fille, répondit Geneviève; — ce sera ma voix... Tu feras ce que ma voix te dira.

Elle souleva son bras et fit signe à Bathilde de se pencher sur elle, afin de mettre un dernier baiser à son front.

Puis elle lui dit adieu.

XIII

Quand le soleil couchant marqua la cinquième heure, Geneviève de Nanterre rendit son esprit au Seigneur.

Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue par la ville, nobles et vilains, pauvres et riches sortirent de leurs maisons pour aller rendre honneur au corps de la sainte.

Car chacun se souvenait que Geneviève avait éloigné de Paris, par la seule puissance de sa piété modeste, le terrible Attila, le fléau de Dieu!

Paris tout entier se précipita vers cette montagne à qui les siècles futurs devaient garder le nom de la sainte. La maison mortuaire fut ouverte. On joncha de fleurs nouvelles le seuil et le vestibule. Au lieu du deuil qui suit la mort, c'était comme une joie commune.

Car le bienheureux qui meurt à la terre naît à l'allégresse éternelle.

Le roi et la reine vinrent, comme les autres, s'agenouiller et prier.

La reine dit :

— Je veux que Geneviève de Nanterre, patronne de la ville de Paris, ait une châsse d'argent massif, ornée de pierres précieuses.

Clovis donna cent marcs; les leudes, les compagnons, les hommes libres et les serfs donnèrent. — La pauvre mendiante donna. — Le lendemain, il y avait un monceau d'argent sous le vestibule.

Et cet argent-là n'avait pas peur des larrons.

Clotilde, la reine, dit encore :

— Je veux que le corps de Geneviève soit embaumé, comme si elle eût été princesse en sa vie.

On apporta des essences et des parfums.

Le corps de Geneviève fut embaumé, comme si Geneviève eût été la reine.

Et les jeunes filles chantèrent nuit et jour les louanges de Dieu autour de la morte.

Ainsi fut-il depuis le 28 avril jusqu'au vingt-troisième jour de mai, que la châsse, achevée, put recevoir les dépouilles de Geneviève.

Dès que les dépouilles furent dans la châsse, on porta la châsse en grande pompe à la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Ce vingt-troisième jour de mai, au matin, Bathilde la Blanche confia le coffret d'ébène inscrusté d'or à un serviteur.

Elle donna au compagnon Régnier le glaive de Sigefroy, son époux, et commanda d'équiper le cheval de bataille du jeune leude.

Elle prit les deux petits enfants par la main, et dit à son vieux père :

— Viens avec moi.

Gontram ne demanda point où Bathilde voulait le conduire.

Sigefroy monta à cheval en silence.

Le découragement était sur son front, et Bathilde avait eu raison de le dire : il voulait mourir.

Gontram le Burgunde, ses enfants, ses petits-enfants et ses serviteurs, arrivèrent à la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, vers une heure de relevée; car la route est longue entre les deux montagnes, et la jeune mère marchait à pied.

Tel avait été l'ordre de la sainte.

Ils s'agenouillèrent tous, et attendirent en priant que les cierges s'allumassent.

XIV

La basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui fut depuis l'abbaye Sainte-Geneviève, était, dit Étienne de Tournay, un temple de construction royale. On y marchait sur de riches mosaïques; les piliers en étaient de marbre rouge, et mille peintures précieuses en décoraient les murailles.

Clovis et Clotilde l'avaient fondée vers l'an 507. Toutes les magnificences du temps y étaient prodiguées.

Jusqu'à la cinquième heure, il n'y eut autour de la châsse d'argent que les fidèles et les diacres, psalmodiant avec lenteur les versets des oraisons sacrées.

Mais alors, la porte à ventaux dorés qui séparait le chœur de la sacristie s'ouvrit, et l'on put voir, sous la soudaine et radieuse lumière des cierges odoriférants, la phalange du haut clergé toute ruisselante de pierreries et d'or, les évêques, les abbés, les prêtres : Grégoire, Denis, Rémy, Théodore, Martin, Varus et Volusianus.

Par la porte opposée, le roi et la reine firent leur entrée, escortés par les dames et les seigneurs.

Les lampes qui pendaient aux voûtes s'allumèrent,

Un cantique, chanté par des voix de femmes, remplit d'harmonie la nef où roulaient les suaves senteurs de l'encens byzantin.

La sainte était couchée sur son lit, belle et blanche comme aux jours où la vie mortelle animait son corps admirable.

Ses yeux semblaient fermés par le sommeil heureux.

Elle avait une couronne de roses de mai.

Ses mains tenaient encore l'image du Fils de Dieu, qui avait eu son dernier baiser.

La hampe des framées sonna sur la mosaïque.

Les comtes de Clovis étaient rangés en armes derrière leur roi.

La lourde châsse fut placée sur un brancard. Roi, évêques et leudes s'attelèrent à ce pieux fardeau, qui fut promené processionnellement autour de la nef.

Sigefroy se disait :

— Moi seul, je ne puis pas rendre hommage à la sainte qui nous aimait tant !

Comme il pensait ainsi, la procession s'achevait, et la châsse, saluée par tous les encensoirs, était replacée sur sa base.

En ce moment, Bathilde se recueillit et appela trois fois au dedans de son cœur :

— Geneviève ! Geneviève ! Geneviève !

Elle vit bien que la sainte souriait doucement sous sa couronne de roses de mai.

Et tout au fond de son cœur, elle entendit une voix qui lui répondait :

— Ma filleule, je suis avec toi.

Alors elle prit des mains du serviteur le coffret d'ébène incrusté d'or.

Chose étrange, toute l'assistance, le roi, la reine, les évêques, les leudes, les guerriers et le peuple faisaient silence et semblaient attendre, comme s'ils eussent été d'accord avec elle.

La main de la sainte était là.

Bathilde mit la clef dans la serrure du coffre et dit à son époux :

— Mon bien-aimé Sigefroy, je te prie, dépouille tes vêtements.

Sigefroy ne manifesta aucune surprise et dépouilla sa casaque, comme si c'eût été la chose la plus simple du monde.

Personne, dans la foule, ne montra le moindre étonnement.

Le roi et la reine regardaient, silencieux et graves.

Le roi dit seulement :

— Ce jeune homme est le fils d'Aubert, mon compagnon... il y a longtemps que je ne l'avais vu.

Ce fut tout.

— Mon bien-aimé Sigefroy, reprit Bathilde dont la voix tremblait, — je te prie, agenouille-toi devant la châsse de ma sainte marraine Geneviève.

Sigefroy obéit.

Un murmure commença de courir dans la foule. Chacun voyait bien qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Bathilde ouvrit le coffre, et chacun put remarquer en elle un moment d'hésitation.

C'est que là s'arrêtaient les instructions de Geneviève de Nanterre.

La Sainte avait dit :

« Dans ton âme, une voix s'élèvera, qui te parlera, ma fille... Ce sera ma voix... tu feras ce que ma voix te dira. »

Bathilde attendait.

Tout à coup un sourire éclaira son beau visage.

La voix parlait dans son âme.

Elle fit ce que la voix lui disait :

Elle prit dans le coffre d'ébène le bras de son époux, et l'éleva au-dessus de sa tête en disant :

— O Christ ! écoute la prière de ta servante Geneviève qui est présentement à tes pieds, et qui te prie de nous donner le bonheur qu'elle nous a promis sur terre...

La foule s'agita, émue.

Sigefroy était immobile et comme insensible.

— O Christ ! acheva Bathilde la Blanche, — exauce ta servante, afin qu'elle n'ait point menti, même une seule fois en sa vie !

Tout le monde put entendre un murmure mélodieux qui tombait de la voûte.

Et tout le monde put voir qu'une douce auréole s'allumait autour du front de la sainte.

Bathilde, cependant, déchirait de ses mains la toile qui couvrait les épaules de Sigefroy sous sa casaque.

L'énorme cicatrice apparut, — se rougit lentement, — lentement, puis saigna trois gouttes de sang.

Bathilde abaissa le bras droit de son époux et le pressa contre l'épaule sanglante.

La voix murmurante qui tombait de la voûte devint distincte et dit parmi d'étranges harmonies :

— Voyez tous ! voyez le premier miracle de sainte Geneviève !

La foule se prosterna.

Sigefroy, au contraire, se redressa de toute sa hauteur. Il était comme un homme qui rêve et qui craint de s'éveiller.

Il remua son bras droit qui tenait désormais à son épaule.

— Miracle ! miracle ! criait l'assistance.

— Miracle ! répétaient Bathilde la Blanche et le vieux Gontram.

Des larmes inondaient les yeux de Sigefroy.

— Enfant ! dit-il à son fils, je t'apprendrai à tenir une framée... Grandis et sois fort !

— Enfant ! dit-il à sa fille, — j'ai un bras droit pour te défendre.. Grandis et sois belle !

Puis il attira Bathilde et la serra sur son cœur avec passion.

— Sainte ! merci ! s'écria-t-il, — pour la première fois, je presse ma femme bien-aimée contre ma poitrine !

Puis encore, ivre de joie et d'orgueil, il saisit son glaive que portait Régnier, son compagnon, — car Geneviève avait tout prévu, — et le brandit par trois fois au-dessus de sa tête, en lançant ses paroles qui résonnèrent sous la voûte :

— Gloire à Dieu ! je suis un guerrier !

Ainsi finit la légende de Sigefroy le Manchot, fils d'Aubert, qui fit don des quatre grandes encoignures d'or massif, ornant la châsse de sainte Geneviève.

QUATRIÈME NUIT

LES CARLOVINGIENS

LES FILLES DE CHARLEMAGNE.

SOMMAIRE. — Coup d'œil très-léger sur la première race. — Paris grandit. — La vision de Wetin. — LE VAUTOUR. — Entrée de Charlemagne à Paris. — De l'avenir des singes. — Haroun-al-Reschid. — Les compagnons de Charlemagne. — LA FORTE ROTRUDE. — Adèle et Berthe. — La terrasse du palais. — *Il était bon.* — LA NEF D'AZUR. — Aïda et Mohammed-sid-Barouch. — L'épée de Roland. — Roncevaux. — La coupe et le poignard. — La chèvre de Berthe et le chien du comte Roricon. — Le festin. — Les fils de Charlemagne. — LA COUPE DE MERLIN. — Abd-ul-Sidi. — La chambre à coucher de Charlemagne. — Aïda boit. — Les bords du Wéser. — L'esclave noir. — La nef d'azur. — Histoire d'Aïda la Sarrasine. — Son testament. — Fin du prologue. — LE DRAME. — Gisel, la dernière fille de Charlemagne. — Odilon, enchanteur de second ordre. — Méfaits de Rotrude. — La taverne de Rigobert. — Les chevaliers. — Aymon le brun et Raoul. — ROBIN LE DÉDAIGNÉ. — Propos de taverne. — Le défi. — Les quatre fenêtres. — Échelles de corde. — — Rotrude attend sous l'orme. — Avanie de Robin-le-Dédaigné. — Le réduit de la tourelle. — Partie carrée. — Chevaliers entretenus. — LES ARMURES DE BELGRADE. — Le comte Halo. — L'armure dévissée. — Trois bonnes sœurs. — Où Rotrude est aimable. — La chambre de Gisel. — Dina. — Souvenir d'Aïda. — Le cortége de l'empereur. — Malpert l'armurier. — *Il est mort!* — Les francs comtes. — Le saint Velmé. — Louis le Débonnaire. — Première entrevue de Gisel et de Robin le Dédaigné. — Les armures revêtues. — Ce qui advint des armures revêtues. — L'estrade impériale. — *Justice!* — Gisel est seule de son avis. — LA TROISIÈME ARMURE. — Amour. — Les trois portes fermées. — La corde. — Le dernier voile. — La coupe et la nef d'azur. — La forme blanche. — Ce qui advint de la coupe de Merlin.

Si nous étions un historien savant, ou même simplement un homme SÉRIEUX, nous vous raconterions, sans pudeur ni pitié, l'histoire ignoble des Francs de la première race : histoire non-seulement odieuse, mais encore assommante.

Véritable brouet noir que les ronge-parchemins dévorent avec leurs dents, non d'ivoire.

Têtebleu ! vous seriez bien enchantés de relire ici les aventures de Clovis, Thierri, Chlodomir, Childebert et Clotaire (Hlothaker, s'il vous plaît.)

Puis les petits faits et gestes des petits rois de Paris, des petits rois de Soissons, des petits rois de Metz, et du petit roi de Pontoise qui épousa la petite laitière de Montfermeil.

C'est le roi Dagobert qui mit sa culotte à l'envers...

Quant à la reine Ultrogothe, vous ne pouvez pas ignorer qu'elle eût deux filles, Chroteberge et Chrotesinde, qui inventèrent l'art de repriser les bas de laine.

Mais Frédégonde et Brunehaut, voilà une tragédie ! quand on prononce ces deux noms, les nourrissons pleurent et les chiens aboient.

Écoutez ! il est mille fois probable que toutes ces horreurs froides, gluantes, fastidieuses, ont été inventées par les malades des bibliothèques. Il faut bien que ces fiévreux s'amusent.

En fait, la preuve qu'ils ont inventé tout cela, c'est que tout cela est atroce.

L'un d'eux a risqué cette douteuse plaisanterie de fabriquer des bouquins sous le pseudonyme de Grégoire de Tours. Et tous les autres ont suivi.

Une chronique qui serait vraie aurait une autre tournure.

O Chrotesinde ! vous êtes le fantôme des mauvaises nuits d'un lettré mal fourbi. O Chroteberge ! vous naquîtes dans le vilain cerveau d'un paladin de l'écritoire !

Non, ce n'est pas la veuve Ultrogothe qui est votre mère : c'est une perruque.

Je vous l'ai dit, c'est un spectacle curieux de voir Paris grandir ainsi d'âge en âge.

Nous voici arrivés au moment où Paris, capitale déjà, marque dans l'histoire des monuments. Notre siècle n'a guère gardé des édifices de ce temps que le souvenir et les noms qu'ils portaient, dont un grand nombre de nos basiliques modernes ont hérité. Mais les vestiges, la tradition et l'histoire prouvent que l'art religieux atteignait à un très-haut degré de magnificence.

En fait d'art, la *barbarie* est une chose très-belle, parce qu'elle ose et qu'elle invente, dédaigneuse de ces imitations désastreuses qui endorment la pensée.

Paris, aux VIIIe et IXe siècle, n'est plus la bourgade étouffée dans les limites de sa petite île. — Paris s'étend sur les deux rives de la Seine, et ses bornes ne reculeront plus guères jusqu'au grand règne de Philippe-Auguste.

Et à mesure que les maisons se groupent, il faut aux chrétiens de Paris de nouvelles églises pour prier Dieu pendant leur vie, pour dormir après leur mort.

Au début de cette seconde race de nos rois, fils de Pépin de Héristal, nous ne trouvons que les édifices fondés par la première; mais ces édifices sont importants et nombreux.

Pour la rive gauche, c'est la basilique des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul où se passe la dernière scène de notre précédente étude; — Sainte-Croix, à la place où est maintenant Saint-Germain des Prés, et dont la tour principale sert encore de portail à la nouvelle église, toute pleine des tombeaux de la première race, — Saint-Julien-le-Pauvre, démoli seulement en 1820, — Saint-Séverin, orgueil du quartier Saint-Jacques, — Saint-Etienne des Prés, Saint-Benoît, Notre-Dame des Champs, — Saint-Marcel, au mont Cétard.

En fait de monuments séculiers, les historiens ne citent que le Vieux-Palais ou palais des Thermes.

Sur la rive droite, nous trouvons Saint-Germain l'Auxerrois, fondé par Chilpéric, Saint-Gervais et Saint-Protais, Saint-Laurent, Saint-Paul, Saint-Martin des Champs (le premier et le troisième en dehors de la ville et très-éloignés des limites), la chapelle Saint-Pierre ou Saint-Médéric (Saint-Merri).

Dans la Cité enfin, nous voyons la cathédrale (*sacrosancta ecclesia civitatis Parisiorum*), qui est la *Basilique de Dame Marie* dont nous avons parlé déjà; Saint-Denis de la Chartre, Saint-Martial, situé devant le Palais Neuf, Saint-Luc, Saint-Jean le Rond et Saint-Christophe.

Le Palais Neuf occupe l'emplacement de la forteresse où s'abrita César, — l'emplacement actuel de notre Palais de Justice.

I

C'est entre les murailles de ce palais impérial, sacré deux fois par la présence des deux plus grands hommes que les siècles aient produit, César et Charlemagne, que va se passer notre histoire.

Les héroïnes de cette légende sont les *filles de Charlemagne*, et Dieu sait qu'il en eut beaucoup.

Presque autant que de femmes.

Ses femmes, il ne les gardait pas très-longtemps, et cela ne l'empêchait pas d'avoir encore des maîtresses.

La *Vision de Wetin*, composée par un moine en l'année 825, c'est-à-dire onze ans seulement après la mort de Charlemagne, donne à cet empereur toutes les vertus, excepté la continence.

« Wetin, dit M. Guizot, en citant la légende, est transporté en songe dans un lieu d'expiation tel que le Purgatoire. Il est fort étonné d'y rencontrer Charlemagne.

» L'ange qui conduit Wetin et qui lui explique tout ce qu'il voit, le rassure en lui déclarant que dans l'éternité ce prince recevra la

récompense des justes, mais qu'en attendant il est puni, dans ce lieu de souffrance, de son amour pour la volupté. En effet, un monstre semblable au vautour de Prométhée lui déchire (c'est toujours M. Guizot qui traduit le moine) le coupable organe de ses plaisirs, en respectant toutes les autres parties de son corps, etc. »

Ici M. Guizot cite deux vers du moine : ce latin de cuisine nous semble superflu, mais il donne au paragraphe une certaine couleur; et quand M. Guizot arrive à dire tout de suite après que Charlemagne *aima trop ses filles*, les plus naïfs doivent comprendre sa pensée.

Il est vrai que M. Guizot ajoute que « ces soupçons affreux ont été articulés sans de grandes probabilités. » Alors, pourquoi s'en faire l'écho?

Il y a des hommes qui, mieux que tous autres, devraient savoir à quelles bizarres calomnies expose l'autorité. Ceci soit dit respectueusement, comme il convient à l'égard d'un très-grand écrivain et d'un très-grand politique.

En conscience, Charlemagne avait bien assez de ses femmes!

Il eut Himiltrude, mère de Pepin le Bossu, il eut Hermangarde appelée aussi Didière ou Désirée, fille du roi des Lombards, il eut Hildegarde, la Suève, mère de Charles, de Pepin et de Louis, ses trois fils rois (le dernier fut empereur). Il eut Fastrude-la-Méchante, Luitgarde, Berthe de Bordeaux et Algise; il eut Galsuinde, Reine, Maldegarde, Adèle et d'autres.

D'autres en quantité.

Et presque toutes lui donnèrent des enfants.

Nous en avons cité onze. Les historiens prêtent à Charlemagne vingt et quelques enfants. C'est modeste.

En tous cas, pour tant de péchés d'amour, le moine de la *Vision de Wetin* a bien pu mettre un peu Charlemagne en pénitence.

Et le vautour avait raison.

Vers les premiers jours du mois d'août 796, la tête d'une procession immense se présenta devant le Grand-Pont, jeté sur le bras droit de la Seine, au nord de la cité de Paris.

Le soleil resplendissant faisait briller au loin les armures d'acier poli et les chappes d'or. Le cortége ayant traversé le fleuve, s'engageait déjà dans les rues de la Cité, que l'on voyait encore scintiller les casques et ondoyer les panaches, au delà de l'église Saint-Martin des Champs, située à un quart de lieue de la ville. Jamais Paris n'avait assisté à pareille fête.

C'était l'empereur Charlemagne, qui venait visiter son royaume de France.

D'ordinaire, quand Charles donnait au monde le spectacle d'une de ces magnifiques solennités qui ont contribué presque autant que ses victoires à la popularité sans rivale de son nom, ce n'était point Paris qu'il choisissait. Paris était encore une ville sans gloire.

Charlamagne choisissait Narbonne ou Ravenne pour le midi de son vaste empire, Aix-la-Chapelle ou Ratisbonne pour le nord.

Mais, tandis que Narbonne et Ravenne sont restées à la taille qu'elles avaient du temps de Charlemagne, tandis qu'Aix-la-Chapelle, déshonorée sous son nom prussien d'*Aachen*, vend ses eaux sulfureuses aux invalides d'Amour, et fait virer à bas bruit sa roulette indigente, Paris est devenu le centre du globe.

Paris est roi, même quand il tremble la république.

Et Paris, ne craignez pas, Paris ne sera jamais détrôné par Londres, l'horrible et colossale boutique ! — Dieu veuille qu'il ne le soit jamais par cette blanche cité qui est déjà la capitale du nord, et qui grandit toujours le long de son fleuve dompté !

Petersbourg, l'impérial !

Il y a quatre villes au monde : Paris, Londres, Pétersbourg et Pékin.

Londres est ignoble, comme ses marchands d'un rouge noir qu'on appelle des *milords*, et qui crèvent d'indigestion dans nos

hôtels; Pékin est impossible comme un paravent chinois. Paris est beau, malgré le béotisme de ses bourgeois, Paris est beau par ses monuments fils du peuple et des rois, Paris est beau, trois fois beau, mille fois beau!

Mais que reste-t-il de Rome!

Ceux qu'on appelle des *barbares,* sont toujours ceux qui vont conquérir la terre.

Les Francs étaient des barbares. Ils ont bâti notre ville souveraine. Et de Rome, entendez-vous, de Rome que reste-t-il!

Hélas! Napoléon a dit que le monde deviendrait cosaque.

Pétersbourg arrondit ses dômes de marbre. Un siècle encore, et Pétersbourg sera plus grand que Paris.

Quels seront les barbares nouveaux, qui envahiront alors Pétersbourg civilisé?

Depuis bien longtemps, on parle des singes, et les singes n'ont encore rien fait. Peut-être que l'avenir est aux singes.

L'empereur Charlemagne venait visiter son royaume de France. Il avait tant de royaumes, cet empereur, qu'il ne pouvait les aller voir souvent, et Paris n'était pas habitué à contempler le maître du monde.

Certes, Napoléon fut un conquérant. Mais il marchait à la tête d'un peuple qui était dès longtemps le premier peuple de l'univers. La République avait héroïquement commencé l'œuvre militaire de l'Empire. — Et ces frontières napoléoniennes, Louis XIV les avait eues.

Mais, ni Louis XIV ni Napoléon, n'eut les frontières de Charlemagne.

C'était, si l'on ne compte que les peuples absolument soumis, c'était l'Elbe au nord-ouest, au sud-ouest l'Èbre en Espagne. — C'était au septentrion la mer du nord, au midi l'extrémité de l'Italie.

Mais, si l'on compte les peuples tributaires, c'était l'Europe presque entière et une partie de l'Asie.

Et Charlemagne n'était après tout, dans l'origine, que le souverain d'une moitié de la France.

En outre, nous le voyons dans le lointain de dix siècles écoulés.

Le propre de la perspective n'est point d'agrandir les objets.

Dans dix siècles, si le monde vit encore, la tête positive et puissante de Napoléon sera-t-elle au niveau de la tête de Charlemagne?

Nous ne savons, — et pourtant Napoléon a sur Charlemagne ce grand avantage poétique d'être mort sur le rocher de Sainte-Hélène.

Charlemagne venait de réduire les Slaves et de subjuguer les Wilzes. Il avait triomphé des Avares Pannoniens, et, après avoir puni la révolte de son bâtard, Pepin le Bossu, il avait pour la sixième fois écrasé les Saxons, toujours relevés par leur chef héroïque, le vaillant Wittikind.

Partout vainqueur, partout heureux, Charlemagne avait refusé naguère la main d'Irène, impératrice d'Orient, bien que le pape Léon III lui eût fait dire par son légat que ce mariage le ferait maître de l'univers.

Et vraiment, pour une femme de plus sur la liste de Charlemagne, ce n'était pas la peine de repousser un empire.

Mais c'est que les véritables souverains de l'Orient n'étaient plus dès lors les Grecs dégénérés. Le Khalife barmécide Haroun-al-Reschid régnait de l'autre côté de la Méditerranée, presque aussi fort et presque aussi glorieux que Charlemagne en Europe.

Et déjà entre ces deux grands monarques il y avait eu des échanges de courtoisie.

Le cortége de Charlemagne, au moment où nous le voyons entrer à Paris, offrait une preuve de cette bonne harmonie, car on

y remarquait douze musulmans, parés de leur costume national, qui étaient les ambassadeurs du Khalife.

Le Khalife avait chargé ces douze ambassadeurs de remettre à Charlemagne le plus beau présent que pût recevoir un empereur chrétien : les clefs du saint sépulcre.

Charlemagne marchait en tête du cortége, monté sur son cheval de bataille et tenant à la main son épée *Joyeuse* dont la garde était de rubis. Il portait une tunique lamée d'or, tombant sur des tibiales de pourpre, et son front était chargé de la couronne fermée que surmontaient le globe et la croix.

Quatre pages à cheval soutenaient un dais au-dessus de sa tête.

Derrière lui chevauchaient ses trois fils, Charles, héritier de l'Empire, Pepin, roi d'Italie, et Louis, roi d'Aquitaine, tous deux sacrés à Rome le jour de Pâques de l'année 781.

A sa suite, venaient les douze pairs, armés en guerre, avec leurs écuyers et leurs pages.

Puis les évêques et les abbés, prêtres ou laïques, car il y avait une singulière confusion dans les choses du clergé.

Puis les ducs et les comtes, avec leurs vicomtes et leurs centeniers.

On remarquait dans cette foule brillante le savant Alcuin, abbé de Saint-Martin de Tours, qui enseigna à Charlemagne l'art de l'écriture, — Angilbert, le poëte de Neustrie, surnommé Homère par l'admiration de ses contemporains, duc de la France maritime, et qui donna, dit-on, deux enfants à une fille de son maître, — Théodulphe, évêque d'Orléans, *missus dominicus* de l'empereur, — Raban Maur, archevêque de Mayence, — Éginhard, historiographe de Charlemagne, époux d'une de ses filles, et qui a eu ce singulier honneur de fournir une idée d'opéra-comique à M. Scribe, — Thégan, évêque de Trèves, — Agobar, archevêque de Lyon.

Quant aux paladins, compagnons de Roland, de Renaud et d'Olivier, ils étaient là, peut-être, mais nous n'en sommes pas sûr.

Les dames ne manquaient point à cette fête, comme on peut le penser. Fleur-d'Épine y était, Angélique aussi, Marphise peut-être. — Yseult, Almire et Alde la Blonde, pleurant l'amour de Roland, mort à Roncevaux.

Il y avait bien aussi probablement quelques enchanteurs.

Les cloches de la basilique de Dame Marie sonnaient à grande volée. Le clergé de Paris attendait l'empereur sur les marches de la cathédrale.

Quand il parut au coin de la place du Marché ou de l'Orbe, les prêtres entonnèrent un hymne à la louange du Dieu des armées.

Charlemagne descendit de cheval sur le parvis. Il prit des mains d'Éginhard, son serviteur, une table d'airain où étaient gravés les noms des peuples conquis, et la remit au chorévêque pour la suspendre dans le chœur de la basilique.

Puis le cortége entra dans la cathédrale, à l'exception des ambassadeurs d'Haroun le Juste, qui restèrent sur le parvis où ils eurent licence d'adorer un peu Allah et son prophète.

Les clefs du saint sépulcre furent déposées en grande pompe sur l'autel, en attendant que l'empereur les reprît pour les porter à Aix-la-Chapelle.

II

Rotrude, fille aînée de Charlemagne, avait alors vingt-huit ans. Elle était belle et avait hérité de son père ce sang ardent, ces passions vives qui sont punies dans l'autre monde par le vautour du moine de Wetin.

Il y avait bien déjà dix ou douze années que Rotrude sacrifiait

au dieu d'amour, et nous devons dire qu'elle ne perdit jamais cette dévotion-là.

Durant l'été de 796, elle favorisait le comte du palais Roricon, qui la rendit mère l'année suivante.

Rotrude était une princesse bien taillée, forte de poitrine, ayant un bon appétit et pas de fausse honte. Elle buvait sa coupe pleine d'un seul trait, et ne se cachait guère pour distribuer ses baisers aux plus dignes.

Avec elle demeuraient ses sœurs plus jeunes. Emma, la maîtresse d'Éginhard, sortait de l'enfance. Nous n'aimons guère à raconter les histoires connues, sans cela nous vous dirions celle d'Emma, qui porta le bel Éginhard sur son dos, pour qu'on ne vît point la trace de ses pas dans la neige.

Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que cette princesse Emma avait bon cœur et meilleures épaules.

Berthe et Adèle, les deux dernières filles de Charlemagne, avaient l'une quatre ans, l'autre cinq ans. Berthe était la fille de Fastrade la méchante, Adèle avait pour mère Régine, la dixième femme de Charlemagne.

Pendant que celui-ci chantait des psaumes avec ses compagnons à la basilique de Dame Marie, tout était en mouvement au Palais Neuf où l'on faisait des préparatifs pour le recevoir.

Rotrude et le comte Roricon s'empressaient à l'envi comme deux coupables qui veulent montrer un excès de zèle et peut-être s'étourdir.

Le comte se disait :

— Si l'empereur s'avisait de me faire faire connaissance avec le tranchant de *Joyeuse!*

Rotrude pensait :

— Je n'aimerais pas à finir mes jours dans un couvent.

Et pourtant Dieu sait que Hiltrude, autre fille de Charlemagne,

passa une douce vie au couvent. Avec celle-là le vautour eut aussi de la besogne

Pas tant qu'avec Engiberge, autre fille du même empereur, qui ne fut surpassée que par Elfride, dont Charlemagne était également le père.

Ah dame! il en avait! et toutes menacées du vautour!..

Sur la terrasse du palais qui regardait la Seine, car l'île de la Cité finissait alors à la place Dauphine et la rivière baignait les murailles du château, la belle Rotrude et le comte Roricon faisaient disposer les orangers en fleurs, les grenadiers, fils des contrées mieux aimées du soleil et les grands lauriers-roses.

Le comte Roricon était précisément l'amoureux qu'il fallait à Rotrude. C'était un homme magnifique, dont la grande taille eût écrasé tout un escadron de nos cuirassiers. Il était du pays de Toulouse. Ses cheveux noirs épais envahissaient son front et son œil luisait comme un charbon sous ses sourcils recourbés. Il avait la poitrine large, le bras bien fait, la jambe musculeuse et hardie.

La belle Rotrude ne l'aurait point pris s'il n'avait pas eu tout cela.

La belle Rotrude avait aussi les cheveux noirs, le front bas, les lèvres rouges et gonflées. Son regard était dur et chaud. Sa joue un peu amaigrie montrait déjà cette pâleur fatiguée qu'amènent les longues nuits de volupté.

Il y avait beaucoup de gens dans le palais qui savaient que tous les soirs la fenêtre de la belle Rotrude, donnant sur la terrasse embaumée, s'ouvrait sans bruit, — qu'un chevalier, s'aidant d'un oranger de cent ans posé là, exprès ou par hasard, sautait sur le balcon et du balcon dans la chambre.

Ces gens étaient parfaitement sûrs de leur fait. — Ils ajoutaient que le chevalier qui grimpait, à l'aide de l'oranger de cent ans, sur le balcon de la belle Rotrude et qui, du balcon, sautait dans la

chambre de cette aimable princesse, n'était pas toujours le même chevalier.

Ils disaient cela tout bas, attendu que Rotrude, grâce à ces passions vives qu'elle avait, vous eût fait étrangler un bavard avec une rare aisance.

C'était une fille de tête, comme nous pourrons le voir.

Ce jour-là, pourtant, Rotrude était moins fière que de coutume. Elle avait la conscience de ses méfaits et souriait à chacun, croyant avoir besoin de tout le monde.

Elle avait mis ses plus beaux atours. Personne n'avait garde de dédaigner ses sourires.

Bientôt, sur la terrasse couverte de fleurs, les autres filles de Charlemagne arrivèrent une à une : Elfride et Engiberge, Hiltrude, Emma, Désiderata, — puis les deux enfants, Berthe et Adèle.

Mon Dieu, d'habitude, toutes ces diverses princesses se disputaient depuis le matin jusqu'au soir, mais aujourd'hui elles s'embrassèrent avec effusion et sans se mordre.

Quand on s'est imposé la charge lourde de conquérir le monde, on n'a vraiment pas le temps de surveiller l'éducation de ses enfants, surtout quand on a une trentaine d'enfants. Le grand empereur avait la plus mal élevée de toutes les familles.

Mais, je le répète, aujourd'hui, il n'y avait plus ni vices ni méchantes humeurs. Toutes les filles de Charlemagne étaient de petites saintes et de beaux anges. Charlemagne ne devait point rester longtemps à Paris. Chaque princesse se promit solennellement d'être irréprochable pendant vingt-quatre heures, s'il le fallait.

Et comme leurs défauts n'étaient point sur leurs jeunes visages, comme elles étaient toutes charmantes, gracieuses et royalement parées, vous eussiez dit, parmi les grands orangers et les lauriers-roses, un bouquet de fleurs vivantes, plus fraîches et plus belles que les autres fleurs.

Un son de la cloche de Dame Marie devait annoncer la mise en marche de Charlemagne et de ses compagnons.

Tout était prêt. Roricon, excellent majordome, s'était surpassé. A travers le vestibule, orné avec cette magnificence prodigue du temps, on entrevoyait les merveilles de la salle du festin.

Le haut perron, le portail et la colonnade étaient chargés de guirlandes, de draperies et d'or.

Paris savait déjà recevoir ses hôtes royaux.

Quand la cloche de Dame Marie jeta dans l'air ses vibrations lentes et profondes, il y eut un peu de pâleur sur toutes ces jolies joues. Charlemagne était si grand ! — Mais Charlemagne, d'un autre côté, était si indulgent pour toutes les fautes qui ressortent du vautour !

Enfants et jeunes filles du sang impérial se rangèrent sur les degrés de marbre ; autour d'elles s'étagea le nombreux bataillon de leurs dames et suivantes. — Au bas des marches, les gentilshommes et les soldats du palais formèrent comme une bordure d'acier.

Rotrude prit par la main ses deux petites sœurs, Berthe et Adèle.

— Enfants, dit-elle, je ne vous dénoncerai pas à l'empereur !

La veille, les deux petites filles, criminelles aussi, avaient commis les forfaits suivants :

Berthe avait battu sa chèvre ; Adèle avait insulté le grand chien danois du comte Roricon.

Vous voyez que la belle Rotrude était généreuse.

III

De la basilique de Dame Marie au Palais Neuf, la route directe traversait la place du Commerce, mais c'étaient, à la suite de cette

place, des rues étroites et tortueuses où le cortége n'aurait pas pu se déployer.

On prit la rive du bras gauche de la Seine.

Et tout le long du chemin, l'empereur recevait les acclamations enthousiastes du peuple.

Chaque maison était pavoisée ; de toutes les fenêtres s'élançaient des banderolles dorées, et Charles, en foulant le sol jonché de fleurs, pouvait entendre, parmi le murmure immense, ce cri mille fois répété :

— Au Victorieux ! au Victorieux !

Il souriait, majestueux et calme, sur son coursier sans tache. Il n'était point enivré, parce que ce triomphe ressemblait aux triomphes de tous les jours de sa vie. Mais il ne restait pas froid devant l'amour de son peuple.

C'était non-seulement un grand guerrier, mais encore un grand roi. Son intelligence lumineuse et sans bornes éclairait les ténèbres de son siècle. Sa justice valut son courage, et ce conquérant, sans second dans l'histoire, fut un législateur incomparable.

L'idée de son peuple était partout avec lui. Ce qu'il fit pour le peuple est un travail de géant.

Et ce n'était pas trop de l'adoration du peuple pour payer tant et de si grands bienfaits.

Si vous allez à Aix-la-Chapelle, cette ville française où, malheureusement, on parle prussien, cette noble ville qui est catholique sous le sabre luthérien, un vieux soldat de Napoléon vous montrera le tombeau de saint Charles.

Car les gens d'Aix préfèrent, pour leur empereur bien-aimé, le surnom de *saint*, au surnom de *grand*.

Le vieux soldat de Napoléon vous montrera, sous la coupole de la cathédrale, une large pierre d'un noir bleuâtre, enchassée dans le sol.

Et après avoir traduit l'inscription laconique et sublime Carolus

MAGNUS par saint Charles, il vous dira, en français, cette parole qui semble étrange, au premier abord, appliquée à Charlemagne, mais qui remue le cœur et finit par confondre l'esprit, tant elle ajoute à la grandeur du mort :

— IL ÉTAIT BON !

Il était bon ! Entendez-vous ! Charlemagne !

Au-dessus de la gloire prodigieuse de ses armes, au-dessus de la splendeur de son règne, au-dessus de sa puissance surhumaine, plane ce simple et fier souvenir :

Il était bon !

Et cela va bien, près de cette tombe auguste qui ne fait point saillie en dehors des autres dalles, et dont l'inscription, en quelque sorte silencieuse, n'est pas même dorée.

La pierre dit : il était grand. Le pauvre homme ajoute : il était bon !

Ne vous étonnez donc plus si ce nom retentit plus haut que pas un autre nom à travers les siècles. Ne vous étonnez donc plus si cette gloire-là est la plus radieuse comme la plus inébranlable gloire que nous aient légué les vieux âges.

Il était grand et il était bon.

Or, voici ce qui advint, pendant que l'empereur Charlemagne suivait la rive de la Seine pour se rendre de la basilique de Dame Marie au Palais Neuf, où l'attendaient ses filles.

Ses regards se portaient vers le fleuve, parce que le fleuve, riant sous le clair soleil et bordé de vertes feuillées, était couvert de bateaux pavoisés à ses couleurs. Dans ces bateaux, les nautes parisiens, réunis et vêtus de leurs habits d'apparat, se pressaient en foule, criant comme les autres :

— Au Victorieux ! au Victorieux !

Ils agitaient des palmes et lançaient des couronnes sur la rive.

Et le fleuve, battu par le mouvement de leurs barques, taillait les facettes diamantées de ses flots, et semblait engloutir une inépuisable pluie d'or.

Tout à coup, parmi les barques parisiennes, parut une nef de forme bizarre, dont la proue, contournée comme la pointe d'une babouche orientale, élevait à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau sa courbe azurée.

Nul n'aurait su dire d'où sortait cette nef.

Sa coque était de couleur turquine ou bleu tendre. Sur ce fond couraient et s'emmêlaient de légères arabesques d'argent.

Il y avait dans la nef, conduite par quatre rameurs à la tête rasée, au visage noir comme l'ébène, au corps souple emprisonné dans de courtes vestes d'étoffe éclatante, six chevaliers, revêtus d'armures sombres.

Ces chevaliers semblaient être les gardiens d'une jeune fille, belle comme une déesse, qui était au milieu de la nef, étendue sur des coussins écarlates. — Auprès de la jeune fille, deux esclaves agenouillées secouaient doucement de vastes éventails.

Elle avait, cette jeune fille, une robe blanche, plus diaphane que les brouillards d'été. A travers les plis gracieux de la gaze, on devinait l'harmonie exquise de son beau corps.

Ses cheveux longs, onduleux et flexibles, ruisselaient sur ses épaules demi-nues.

Elle portait au front un croissant, formé d'une seule opale.

Les six chevaliers tenaient à la main des pennons, terminés par des croissants tranchants, sur lesquels flottaient des queues de cheval.

L'empereur Charlemagne s'arrêta, étonné, à la vue de cette barque et de ceux qu'elle portait.

— Qu'est-ce là ? demanda-t-il à ceux qui l'entouraient.

— Ce sont des Sarrasins, répondit Éginhard.

Alcuin commenta savamment cette réponse, et dit sur le mode didactique :

— *Sarracènes*, improprement appelés Mores, tribus originaires d'Arabie, présentement établies au delà des monts Pyrénéens... Racine probable : *Sara*, femme d'Abraham.... ou bien encore *saric*, qui signifie voleur.... ou bien enfin *sarak*, qui veut dire désert.

Demandez à un savant s'il aime les pommes de terre, il vous dira en quelle année Parmentier naquit ; offrez-lui un cigare, il vous infligera la biographie de M. Nicot, s'il ne vous apprend pas que la reine Caroline d'Angleterre prisait par jour pour *six pences* de *snuff* irlandais.

Un homme prudent et de mœurs ordinaires a soin de demander quand il cherche un logement : Y a-t-il des savants dans la maison ?

J'ai connu des citoyens qui préféraient au voisinage d'un savant toutes les autres incommodités, même la proximité lamentable d'une jeune élève de la classe de chant au Conservatoire.

Pendant que le docte Alcuin jouait son rôle de dictionnaire, la nef glissait comme une flèche sur l'eau tranquille du fleuve. Elle prit terre, et la jeune fille, se levant avec grâce, mit ses petits pieds sur un tapis que les esclaves étendirent le long de la rive.

En même temps, d'une sorte de maison élevée à la poupe de la nef, un vieillard à longue barbe blanche sortit.

Les esclaves noirs mirent le vieillard et la jeune fille sur une litière. Les six chevaliers levèrent leurs lances à doubles pointes de croissant, et le cortége s'avança vers Charlemagne.

Le peuple regardait et admirait.

La jeune fille était encore bien plus belle de près que de loin. Le feu qui sortait de sa prunelle éblouissait.

Quant au vieillard à barbe blanche, impossible de rien voir de plus vénérable.

Lorsque la litière fut arrivée à dix pas de Charlemagne, le vieillard fit un signe et les esclaves s'arrêtèrent, pendant que les six chevaliers laissaient tomber la hampe de leurs pennons sur le sol.

Le vieillard et la jeune fille descendirent.

Le vieillard se présenta devant Charlemagne et se prosterna par trois fois, mettant sa tête chauve dans la poussière. La jeune fille croisa ses belles mains sur sa poitrine.

— Étrangers, que me voulez-vous ? demanda Charlemagne.

— Salut au Victorieux ! répondit le vieillard sans se relever ; — je suis Mohammed-sid-Barouch, fils d'Abd-ul-Sidi, et je viens de la part de celui qui est grand parmi les grands, et que vous appelez Abdérame...

— Abd-el-Rahman, rectifia Alcuin, le Dictionnaire.

Charlemagne avait froncé le sourcil. Abdérame, sultan des Mores d'Espagne, était le seul ennemi qu'il n'eut point subjugué. Bien plus, c'était au retour d'une campagne contre ce prince, campagne glorieuse, mais inutile, que son cher neveu Roland, fils de sa sœur Gisèle, avait trouvé la mort dans les gorges de Roncevaux.

Mort cruelle ! mort solitaire dont Charlemagne avait chaque détail gravé au fond de sa mémoire.

Roland, comte des Marches de Bretagne, le roi des paladins, la fleur de la chevalerie, fut enveloppé par les Mores que le traître Ganelon avait placés en embuscade dans ces halliers de *Roncivals*. Ses compagnons furent tous massacrés. Roland, resté seul, noua sa vaillante épée *Durandal* autour de son poignet, avec une chaîne de fer, et continua de se défendre.

Il était seul contre vingt mille ennemis.

Mais les infidèles qu'il pourfendait sans relâche formaient comme un rempart de chair humaine autour de lui.

Quand il fut bien las, il emboucha son oliphant d'or et sonna l'appel de Roland.

Il sonna si véhémentement, que Charlemagne l'entendit au delà des monts Pyrénées, et voulut retourner sur ses pas pour délivrer son *car nebot.*

Mais Ganelon, le traître, était aux côtés de Charlemagne et lui dit que c'était le vent d'autan qui soufflait dans les gorges de la montagne.

Cependant, Roland avait tué ou mis en fuite tous ses ennemis. Il n'avait point de blessures, mais il se mourait de soif et de fatigue.

Il appela Renaud ; il appela Olivier ; le cri de cette puissante voix vint à travers l'espace jusqu'aux oreilles des paladins qui tournèrent bride.

Mais ils avaient beau se presser. L'agonie n'attend pas. Roland vit la mort qui venait.

Alors il prit Durandal par la poignée et lui dit : Mon épée tant chérie, adieu ! Je vais te briser, pour que jamais tu ne tombes en la main d'un mécréant.

Il était adossé à une montagne de marbre.

Par trois grands coups, il frappa la montagne, qui se fendit en trois endroits, produisant ces trois gorges, que l'on appelle encore les Brèches de Roland.

Mais Durandal, la bonne épée, ne se brisa pas.

Roland avait fait son dernier effort. Il se coucha les yeux au ciel et rendit son âme à Dieu.

On doit penser que Charlemagne n'aimait pas beaucoup les Sarrasins (ou Sarracènes, suivant le docte Alcuin).

Il est vrai que les Sarrasins n'avaient pas tué Roland, mais Roland avait tant tué de Sarrasins qu'il en était mort. Cela revient au même.

Charlemagne répondit au vieillard à barbe blanche :

— Relève-toi... je n'ai rien à faire avec l'infidèle Abdérame.

— Abd-El-Rhaman ! grommela Alcuin.

Le vieillard prit la poussière du chemin et en asperga sa barbe en signe de deuil. Et nous devons dire que s'il borna cette manifestation malpropre à sa barbe, c'est qu'il n'avait plus de cheveux.

— Écoute-moi d'une oreille bienveillante, ô sublime empereur ! reprit-il, — mon maître Abdérame te vénère à l'égal du prophète et il m'a dit : Mohammed-sid-Barouch, mon esclave, va vers le sultan glorieux des Francs...

— Place ! interrompit Charlemagne qui voulut pousser son cheval.

Mais son regard rencontra celui de la jeune fille et il resta comme paralysé, le bras levé, la bouche béante. Ce vieux Mohammed-sid-Barouch n'avait pas été maladroit d'amener avec lui une pareille compagne.

Aïda, c'était le nom de la jeune fille, avait toujours ses bras croisés sur son beau sein.

Ses beaux yeux exprimaient une admiration enfantine, mêlée de frayeur et de respect. La figure de Charlemagne s'adoucit. Il eut presque un sourire.

— O sublime empereur ! s'écria le vieillard prompt à profiter de cet instant de répit, — laisse-moi achever, au nom de ton neveu, le grand comte Roland, dont je t'apporte l'épée !

— L'épée de Roland, répéta Charlemagne qui, dans son émotion tout à coup soulevée, oublia sincèrement la jeune fille, — tu m'apportes l'épée de Roland !... tu m'apportes Durandal !... oh ! qui que tu sois, étranger, sois le bienvenu et sois béni de Dieu !

Le vieillard sourit dans sa barbe blanche. — Un nuage passa au contraire sur le front charmant de la jeune Aïda.

Les esclaves noirs cependant donnèrent au vieillard un coussin. Sur le coussin qui était de drap d'or, il y avait une épée, rude, lourde et sans ornements, mais dont la lame brunie, le long de laquelle glissaient des reflets d'un azur foncé, disait suffisamment la merveilleuse origine.



L'ÉPÉE DE ROLAND

NUITS DE PARIS

Le vieillard livra le coussin à la belle Aïda, qui mit à son tour un genou en terre et présenta le tout à l'empereur.

L'empereur saisit l'épée d'une main tremblante. — Ses doigts effleurèrent le satin du bras d'Aïda et il pâlit.

— Roland, murmura-t-il; — ô mon fils bien-aimé!...

Il baisa le glaive comme une relique sainte.

— Étrangers, dit-il en se retournant vers Mohammed,—Merci... Vous reposerez sous mon toit et vous mangerez à ma table.

Il fit un signe gracieux à Aïda, qui rougit sous son voile transparent, et poursuivit sa route, pendant que Mohammed-sid-Barouch, pour témoigner sa reconnaissance, avalait toute la poussière du chemin.

Quand l'empereur fut passé, suivi de ses ducs, de ses évêques et de ses envoyés impériaux (*missi dominici*), quand tout le cortége enfin, arrêté un moment par cet incident imprévu, eût repris sa marche, Mohammed-sid-Barouch resta seul avec ses six chevaliers, ses esclaves et la belle Aïda.

— Loué soit le prophète! dit-il, — le plus fort est fait... cet homme m'appartient!

Aïda baissa les yeux.

— Ma fille, poursuivit le vieillard, tu l'as entendu... nous mangerons à sa table, nous dormirons sous son toit.

— Oui, répondit Aïda. — Cela s'appelle recevoir l'hospitalité; et tu m'as dit souvent, Mohammed, que les lois de l'hospitalité sont inviolables.

— En Arabie, c'est vrai, ma fille... et même de l'autre côté de l'Èbre... mais dans le pays souillé par la présence de ces chiens de chrétiens, il n'y a pas de lois...

— Cependant...

— Écoute !... le prophète te regarde... Le sort des vrais croyants est entre tes mains... hier, tu étais prête... aujourd'hui...

— Je suis prête encore! interrompit la jeune fille dont un enthousiasme sauvage illumina le regard.

Le bon Mohammed-sid-Barouch la serra dans ses bras décharnés.

Il tira de son sein deux objets qui scintillaient aux rayons du soleil et les glissa sous la robe de la jeune fille.

— Qu'Allah soit béni! dit-il; — voici la coupe et voici le poignard.

IV

Le soleil frappait les flots ambrés de la Seine de ses rayons obliques et déjà plus vermeils, quand l'empereur Charlemagne arriva devant la terrasse de son palais. La pluie de fleurs redoubla, et du fond des bosquets une harmonie guerrière salua le triomphe de son entrée.

Il ne nous est pas permis de cacher que Charlemagne était un peu distrait. Il tenait à la main l'épée de Roland, trophée presque aussi précieux pour lui que les clefs mêmes du saint-sépulcre, mais il songeait à la belle Aïda.

Il voyait comme en un rêve la frange soyeuse de ses paupières et ses deux bras charmants croisés sur un sein délicieux.

Ce rêve ne le quitta point pendant qu'il recevait les embrassements de ses filles. Il aimait ses filles passionnément; mais vous ne sauriez croire combien étaient onctueux et brillants les cheveux noirs de cette jeune Aïda.

Il était excellent père et n'avait d'autre défaut dans sa famille que son excessive indulgence; mais voyez-vous, un joli sourire lui tournait la tête... Et quel sourire que celui d'Aïda !

Toutes les filles de Charlemagne, le voyant ainsi rêveur, firent

leur examen de conscience et ne purent s'empêcher de trembler. Savait-il quelque chose? Rotrude et le comte Roricon, son vigoureux gendarme, échangèrent un regard. Rotrude était toute pâle et Roricon tordait ses moustaches d'un air assez penaud.

Hiltrude, Engiberge, Elfride, détournaient la tête. C'est à peine si la jolie Emma osait chercher des yeux les yeux de son Eginhard.

Quant à Berthe et Adèle, les deux blondes enfants, elles étaient persuadées que Charlemagne avait appris leurs forfaits.

— Il sait que j'ai tiré la barbe de ma chèvre ! se disait Berthe en pleurant.

Adèle fondait en larmes et pensait :

— On lui a dit que j'avais jeté des pierres au chien danois du comte Roricon !

Et c'étaient des désespoirs!

En montant le perron, Charlemagne se retourna.

De ce lieu élevé, il pouvait dominer la foule. Son regard cherchait les six chevaliers aux sombres armures, le vieillard à barbe blanche et la jeune fille dont le sourire ouvrait le ciel.

Il ne les vit point et son sourcil eut un froncement.

Rotrude, Hiltrude, Engiberge, Elfride et les autres reculèrent comme les déesses de l'Olympe tressaillent et s'enfuient à la moindre grimace du puissant Jupiter. Roricon avait envie de se passer au travers du corps son épée de parade.

Berthe et Adèle, terrifiées, se jetèrent aux genoux de l'empereur.

— O père! dit Adèle, — je ne lui jetterai plus de pierres!

— Père! père! s'écria Berthe, — jamais je ne la battrai plus!

Charlemagne les prit toutes deux dans ses bras.

— Qu'est-ce donc, enfants, demanda-t-il en souriant.

Adèle et Berthe essuyèrent leurs grosses larmes.

— C'est ma chèvre, dit Berthe, qui a une barbe comme le comte de ma sœur Rotrude.

— Et c'est le chien du comte de ma sœur Rotrude, ajouta la petite Adèle, — qui court toujours après moi.

Un nuage de tristesse passa sur le front majestueux de Charlemagne. Il baisa les deux enfants et les remit aux bras de leurs gouvernantes.

— Tu te placeras à ma droite, ma fille Rotrude, dit-il en la couvrant d'un regard affligé plutôt que sévère ; — j'ai besoin de t'entretenir pendant le festin.

La droite était la seule place disponible à côté de Charlemagne, car il portait toujours sous son bras gauche son dictionnaire Alcuin.

Rotrude faillit rentrer sous terre et Roricon, dans son trouble, s'arracha tout une moustache.

On se dirigea vers la salle du festin.

A la porte de la salle se trouvaient, ne sais comment, les six chevaliers du croissant, le vieux Mohammed-sid-Barouch et la divine Aïda.

A la vue de cette dernière, Charlemagne ne put retenir une exclamation de joie. Rotrude l'entendit. Entre gens voués au vautour on se comprend. La forte Rotrude devina son père.

Elle était orgueilleuse ; elle sut faire violence à son orgueil. Elle prit la main de l'étrangère et lui adressa de douces paroles. Puis, la conduisant jusqu'au siége qui lui était réservé à elle-même aux côtés de son père, elle dit :

— Princesse, voici votre place.

Charlemagne ne réclama point.

Il eut un instant la pensée de mettre Rotrude entre lui et Alcuin, mais l'habitude de feuilleter incessamment ce dictionnaire encyclopédique, était devenue chez lui une seconde nature.

Rotrude avait ce qu'elle voulait. Elle échappait à l'explication

tant redoutée.—Mais sait-on ce qu'il y a dans le cœur des femmes? Rotrude se sentit prendre d'une belle et robuste haine contre cette charmante jeune fille qui allait s'asseoir à sa place.

Au moment où Aïda prenait le siége voisin du trône de l'empereur, Mohammed-sid-Barouch s'asseyait vis-à-vis d'elle, à l'autre bout de la table.

Éginhard rapporte que l'empereur Charlemagne était très-sobre. Il buvait de deux à trois gobelets de vin par chaque repas. C'était seulement dans les jours les plus chauds de l'été, alors que la soif desséchait sa gorge, qu'il outrepassait parfois ces sages limites.

Malheureusement, le jour de l'entrée de Charlemagne à Paris, il avait fait une étouffante chaleur, et le gosier du Victorieux était plein de poussière.

Cent esclaves ornaient ce superbe festin, et dans des vases d'or faisaient couler le vin. Il faut que le lecteur se contente de cette description académique et sommaire, car, si nous voulions lui peindre les magnificences un peu barbares de la salle, de la table et de l'assemblée, ce serait à n'en plus finir.

Festons, astragales, arabesques, guirlandes, dorures, feuillages, fleurs, lumières éblouissantes, musique douce et voluptueuse, — mets prodigués, — femmes souriantes, guerriers amoureux.

Deux des fils de Charlemagne, Charles et Pepin, prenaient franchement leur part de la fête. Le troisième, jeune homme au visage austère et fade à la fois, se renfermait dans une réserve glacée. Lui aussi détestait d'instinct cette belle fille assise à la droite de son père. Il était le favori de l'empereur. Pourquoi? Parce que tous les grands hommes ont des manies. Il regardait qu'Aïda lui avait volé la place d'honneur.

Ce fils de Charlemagne était Louis, surnommé le Débonnaire,

Vous savez ce que sont trop souvent les fils des demi-dieux. Ce Louis devait passer sa vie honteuse et idiote à défaire le grand œuvre de son père. Malgré son sobriquet de Débonnaire, c'était une assez méchante bête, qui tua beaucoup de gens, tout en disant énormément de patenôtres.

Le repas eut été très-joyeux, si Louis n'eût été là, dressant sa blême face de trouble-fête entre une coupe pleine d'eau claire et un morceau de pain sec.

Mais je vous proteste qu'il eût fallu autre chose que cela pour empêcher Charlemagne d'oublier ciel et terre dans la conversation de sa délicieuse Aïda.

Tout en causant, l'empereur buvait un peu plus que d'habitude, et à cause même de sa sobriété ordinaire, il s'échauffait plus facilement.

La belle Aïda lui souriait. Voluptueuse et à la fois pudique, elle savait mettre dans ses yeux d'irrésistibles enchantements.

Vers le milieu du repas, avec une suprême adresse, elle tira de dessous son voile la coupe que le vieux Mohammed-sid-Barouch lui avait remise en même temps que le poignard.

Sans que personne le vit, elle substitua cette coupe à celle de Charlemagne.

Mohammed-sid-Barouch tout seul s'en aperçut, et chanta sous sa barbe un cantique au prophète.

Aïda remplit la coupe d'un vin vermeil.

— Buvez, mon seigneur, dit-elle à Charlemagne.

Sa voix était un chant.

Charlemagne porta la coupe à ses lèvres.

Vous pensez bien, lecteur subtil, que cette coupe n'était pas une coupe ordinaire.

L'archevêque Turpin dit expressément qu'elle était faite d'un métal cent fois plus précieux que l'or vierge. Elle était entourée de sept rangs de pierres précieuses : un rang de rubis, près des

bords, un rang de diamants au-dessous, un rang de topazes mâles d'Ophyr, un rang d'opales vives, un rang d'émeraudes, un rang de perles et un rang de saphirs.

Elle avait appartenu à Uther Pandragon, souverain de la Grande-Bretagne, qui l'avait léguée à son fils, le fameux roi Artus. L'enchanteur Merlin avait gravé sous le pied une parole de la Langue Redoutable.

Veïven, la prêtresse du soleil, avait volé cette coupe à l'enchanteur imprudent. S'il avait su la garder, jamais puissance humaine ni pouvoir infernal n'aurait pu l'enfermer dans ce tombeau où il vit encore, au dire de toutes les chroniques.

Quand la prêtresse Veïven fut sur le point de mourir, elle se fit porter sur les hautes rives de l'Ar-Mor. Avant d'expirer, elle lança la coupe par-dessus la falaise, et la coupe tomba au fond de l'Océan.

Or, il y avait au pays des Sarrasins, en la ville Césarienne (Saragosse), un homme âgé de cent quatre-vingt-dix-sept ans, qui se nommait Abd-ul-Sidi, et qui était un enchanteur presque aussi madré que Merlin.

Il connaissait le cours des astres, le revers des médailles et le fond de la mer.

Ce bonhomme était justement le propre père de notre Mohammed-sid-Barouch.

Un jour qu'il flânait après déjeuner au fond de la mer, il aperçut quelque chose de brillant entre deux moules et quatre coquilles d'huîtres.

Il se baissa. Ce quelque chose de brillant était un diamant. Jusque-là, rien d'étonnant. Abd-ul-Sidi avait déjà une grange toute pleine de curiosités qu'il avait trouvées au fond de l'eau.

C'était son métier. Si nos chiffonniers modernes pouvaient faire ainsi de temps en temps une tournée à cinq ou six cents pieds au-

dessous du niveau de l'Océan, ils marieraient tous leurs filles à des pairs d'Angleterre.

Mais ce diamant n'était pas seul. C'était un des treize diamants qui formaient le second cercle de la coupe de Merlin.

Abd-ul-Sidi la reconnut tout de suite, bien qu'il ne l'eût jamais vue.

Il fut sincèrement reconnaissant envers Allah, car la coupe valait douze cent mille bourses de Bagdad, à mille sequins la bourse, chaque sequin représentant dix écus d'or latins, l'écu d'or latin donnant par approximation quarante francs de notre monnaie.

Ce prix était fait comme celui des petits pâtés. Il faut dire que, pour moitié moins, de nos jours, on achèterait l'Europe toute entière et la Californie par-dessus le marché.

Mais c'était le siècle de Scheerazade, d'Haroun-al-Reschid, de Giafar, le siècle d'Alibaba, des Facardins, de Zobéide, le siècle des Mille et une nuits.

Abd-ul-Sidi rentra chez lui et examina la coupe. Il aperçut le mot de la Langue Redoutable, gravé par Merlin. Ce mot signifiait: AIME !

Nul ne pouvait boire dans cette coupe, sans être à l'instant même saisi d'un amour violent pour la personne qui l'avait présentée.

Si une valeur intrinsèque de quatre cent quatre-vingts milliards pouvait être augmentée, cette qualité aurait encore donné à la coupe un certain prix.

V

Jugez ce que dût éprouver le bon empereur Charlemagne ! Lui qui n'avait pas besoin, pour prendre feu comme une allumette, de boire dans des coupes enchantées.

Dès qu'il eût trempé ses lèvres dans le breuvage, tout son sang reflua vers son cœur. C'était désormais une lave en fusion qui coulait dans ses veines. La couronne impériale était sur un volcan.

Il se tourna vers Aïda qui l'épiait; il lui sembla qu'il ne l'avait jamais vue. Sa jeunesse évanouie revenait avec violence. C'était comme un flux véhément de force et de vie, qui lui enlevait la moitié du fardeau de ses cinquante-huit ans.

Jamais, dans sa vie si pleine d'amours, il n'avait perçu si ardemment la sensation multiple qui résulte du voisinage immédiat de la femme admirée.

C'était bien un enchantement; c'était une ivresse inconnue. Charlemagne n'était plus sur la terre.

Le vieux Mohammed l'observait avec une attention sournoise.

Il ne perdait aucun des regards avides de l'empereur; il constatait avec joie ces tremblements convulsifs qui agitaient la puissante main de Charlemagne, comme si c'eût été la main d'une femmelette trop nerveuse.

Mais tout à coup Mohammed pâlit.

L'empereur s'était penché vers la jeune fille et il lui disait:

— O Aïda! cette coupe n'est point la mienne.

—Seriez-vous offensé, mon seigneur, demanda la belle Moresque, — et ne permettez-vous point à votre petite servante de vous faire cet humble présent?

— Quiconque me présente une coupe, dit Charlemagne en souriant, — doit faire l'essai du breuvage.

Ceci n'était qu'une feinte d'amour, mais le vieux Mohammed frémit de tous ses membres.

— Mon sire, excusez-moi, répliqua Aïda sans se troubler; — ma religion me défend d'approcher le vin de mes lèvres.

Charlemagne vida la coupe.

— Aïda, veux-tu m'aimer? murmura-t-il en extase.

— Je le veux, mon seigneur, dit-elle.

Les orchestres cachés jetaient dans l'air leurs harmonies molles et lentes.

Les parfums pesaient sur les fronts inclinés. La nuit était venue...

C'était une vaste salle voûtée aux ornements fastueux et sévères. On y remarquait un singulier mélange de luxe oriental et de rusticité barbare — Le lit énorme, en bois brut, s'entourait d'opulentes draperies où l'étoffe précieuse disparaissait sous les broderies d'or.

Une lampe magnifique pendait à la clef de voûte et brûlait des nuiles odoriférantes.

De superbes tapis et des fourrures cachaient le sol inégal.

Il y avait çà et là, sur les meubles grossiers et splendides, des armes et des vêtements.

Charlemagne dormait, la tête sur le bras de Aïda.

Aïda contemplait Charlemagne et ses beaux yeux s'inondaient de pleurs.

Elle était plus pâle que le voile de lin qui couvrait à demi ses épaules.

— Charlemagne! murmura-t-elle, — l'empereur!.. le plus grand des humains!.. presque l'égal de Dieu!

Son regard disait un regret profond et une admiration sans bornes.

Mais on y pouvait lire aussi une détermination inébranlable.

Ainsi eût été Judith si elle eût admiré ou respecté Holopherne.

Aïda, par un mouvement lent et presque insensible, retira son bras, qui était sous la tête de l'empereur. Celui-ci souriait à ses

rêves, — à l'image d'Aïda peut-être qu'il retrouvait en son sommeil.

Tout était silencieux dans l'immense étendue du palais. On n'entendait que les pas réguliers des sentinelles et aussi le murmure de la Seine qui coulait sous les fenêtres.

Aïda fut longtemps à débarrasser son bras. Quand son bras fut libre, elle serra sa poitrine à deux mains, le souffle lui manquait.

— Allah! dit-elle, — pourquoi ai-je fait un serment?...

Une rougeur vive et fiévreuse remplaçait peu à peu la teinte pâle de ses joues.

Ses mains brûlaient; son sein révolté battait avec force.

Charlemagne souriait toujours, et le nom d'Aïda vint mourir sur ses lèvres entr'ouvertes.

Aïda se mit à genoux.

Un instant encore elle hésita; puis un feu sombre sécha les larmes de ses yeux.

Mohammed-sid-Barouch ne lui avait pas donné seulement une coupe; avec la coupe, il y avait un poignard. Aïda glissa ses doigts dans son sein, et la lame du poignard brilla faiblement aux lueurs vacillantes de la lampe.

— Allah! Allah! dit-elle encore, — ma vie est vouée au malheur!

— Si tu hésites, ajouta-t-elle, — c'est Mohammed qui me parlait ainsi... si tu hésites, souviens-toi que le Franc est l'ennemi le plus mortel de ta race... souviens-toi qu'il a tué ton père et insulté ta mère... souviens-toi que sa mort est agréable à Dieu... il me dit cela... et ma main tremble!

Elle se releva, chancelante, brisée.

— Oh! fit-elle en respirant avec effort; — ma poitrine brûle... si j'avais un peu d'eau...

Machinalement, et sans se rendre compte de son action, elle

porta la main au vase rempli d'hydromel qui était au chevet du lit de l'empereur.

Elle but. — Son poignard s'échappa de sa main.

La coupe où elle venait de tremper ses lèvres était la coupe d'amour.

Aïda, subissant aussitôt le charme, colla sa bouche ardente sur le front de l'empereur et l'éveilla dans son baiser.

— Je t'aime, mon seigneur, murmurait-elle, affolée, — je t'aime, je t'aime et je veux bien mourir !

Le lendemain matin, quand Charles ouvrit les yeux, Aïda n'était plus auprès de lui. La coupe avait disparu. Il n'y avait plus que le poignard, oublié sur le tapis.

Charles ordonna qu'on fît venir les étrangers.

Les esclaves noirs, les six chevaliers, le vieillard à barbe blanche et la belle moresque avaient quitté Paris avant le jour, emmenant leur nef d'azur que chacun avait pu voir amarrée sous les aulnes de la Cité, le soir précédent.

Charles cherchait à se rappeler les événements de cette nuit qui était pour lui comme un songe heureux.

— Que m'a-t-elle dit?... pensait-il, — Je t'aime et je veux bien mourir !...

VI

Douze mois s'étaient écoulés. Cette année avait été une sorte de trêve au milieu des guerres continuelles qui occupèrent le règne de Charlemagne. Son génie actif et incessamment fécond avait besoin de produire. La guerre faisant relâche, Charlemagne avait travaillé pour la paix.

Au milieu de cet inextricable mélange de mœurs et de coutumes, où tout autre esprit se fût perdu dès le premier regard,

Charlemagne fit la lumière. A tous ces peuples différents, réunis violemment par la conquête, il imposa une organisation unique, qui devait périr, il est vrai, avec lui, mais qui devait périr parce que Dieu, qui lui avait donné tant de fils, lui refusa un successeur.

Il institua cette hiérarchie si simple et si puissante que la féodalité allait énerver en la compliquant :

Le souverain;

Les ducs ou chefs de cercle, relevant du souverain, — les comtes;

Les vicaires ou vicomtes, placés vis-à-vis de ces derniers, comme ces derniers eux-mêmes vis-à-vis du souverain ;

Les centeniers ou vicaires des vicaires.

Enfin, pour allonger indéfiniment le bras du souverain et faire que sa volonté suprême fût entendue toujours et partout, il créa les envoyés impériaux, ces fameux *missi dominici* qui étaient sa pensée et sa parole.

Que dire? Ce corps colossal dont les membres n'avaient point d'attaches, ce monstrueux empire dont toutes les parties n'avaient entre elles d'autres liens que le hasard brutal de la conquête, resta debout tant que Charles eut un souffle de vie.

Le jour de sa mort, il se fit un horrible craquement, et l'Europe se brisa dans ce choc comme un vase d'argile précipité du haut d'une tour.

Charlemagne était dans le nord de la Westphalie. Il venait d'instituer Odoald évêque d'Osnabruck, et visitait le cours du Weser, aux environs de la cité de Minden.

Les peuples venaient à sa rencontre. On lui soumettait les différends. Et sous les grands chênes, comme tout paysan du Weser pourra vous le dire encore, Charlemagne, assis sur une pierre.

le dos appuyé contre l'écorce et la couronne en tête, rendait la justice aux bonnes gens.

Un jour qu'il avait planté sa tente à six lieues de Minden, sur la lisière d'une forêt de pins et de merisiers, il quitta ses compagnons de bonne heure, et prit plaisir à s'égarer seul dans la campagne.

La solitude est la joie la plus chère de ces esprits d'élite qui ne trouvent hors d'eux-mêmes rien qui soit comparable à eux-mêmes.

Charles, d'ailleurs, n'avait plus assez de ses laborieuses veilles. A mesure que son empire augmentait, il eût fallu allonger les heures et les jours.

Il songeait, la tête inclinée, l'esprit plongé dans ses vastes calculs, sourd et aveugle aux objets extérieurs.

L'air était doux, le ciel brillant; la brise embaumée chantait dans la couronne des arbres.

On a beau être aveugle et sourd, cette volupté des belles matinées pénètre le corps et le cœur.

Sans le savoir, Charles avait laissé sa pensée s'égarer bien loin des casse-têtes politiques. Sa pensée, qui était coutumière du fait, prenant un détour tout à coup, menait l'école buissonnière, et s'en allait, deçà, delà, comme une folle, évoquant tout ce qui est charmant dans le souvenir : des sourires, des baisers, des roses effeuillées, des cheveux dénoués, — un battement de cœur, — une parole balbutiée, — des parfums, des chants, de belles larmes...

Quand Charlemagne était sur cette route-là, il avait des bottes de sept lieues.

Il s'arrêta soudain, et un sourire mélancolique vint à ses lèvres.

— Il y a un an... juste un an! murmura-t-il, — jour pour jour... j'étais à Paris... Pauvre Aïda!

Dans la foule de ses souvenirs, impossible d'en appeler un plus frais, plus poétique, plus adorable !

Charles s'assit sur la mousse, en répétant ce doux nom d'Aïda.

Qu'était-elle devenue ? pourquoi l'avait-elle fui si vite ?

Les yeux de Charles se fermèrent. — Il vit Aïda en rêve.

Aïda, belle comme autrefois, mais triste, et si pâle qu'elle ressemblait à une pauvre morte.

Un doigt se posa sur l'épaule de Charles qui s'éveilla en sursaut.

Debout devant lui, droit et muet, il y avait un esclave noir, dont le turban se rattachait au moyen d'un croissant d'or.

Charlemagne crut rêver encore, car cet homme était un de ceux qui portaient la litière d'Aïda, quand il la vit pour la première fois.

— Que me veux-tu ? demanda l'empereur.

L'esclave ne répondit point. Il avait la langue coupée.

Mais il fit signe à l'empereur de le suivre.

Comme Charlemagne hésitait, l'esclave plongea sa main dans son sein et en retira le croissant d'opale qui brillait autrefois sur le beau front de la jeune Moresque.

— Aïda ! s'écria l'empereur ; — elle est ici !... je vais la revoir !

L'esclave fit gravement un signe de tête affirmatif. Il se mit en marche. L'empereur le suivit.

Ils allèrent longtemps par des sentiers inconnus, tantôt dans la forêt, tantôt dans la plaine.

Au bout de deux heures, l'esclave s'arrêta, et embouchant le petit cor qui pendait à sa ceinture, il sonna deux mots.

Deux mots pareils lui répondirent.

Le sentier tourna brusquement. Charlemagne vit le large Weser qui coulait calme et grand dans la prairie.

Sur le Weser glissait une nef d'azur à la proue contournée, sur laquelle se dessinaient des arabesques d'argent.

Au milieu de la nef, sous un dais, une jeune femme, belle comme les anges, allaitait un petit enfant.

Charlemagne s'élança. La nef toucha le bord. Aïda et l'enfant étaient dans ses bras.

— Monseigneur, dit Aïda, voici votre enfant... je l'ai nommée Gisel, du nom de votre sœur... Je remercie Dieu qui m'a donné la joie de vous revoir.

— Aïda ! ma chère Aïda ! répondit Charles qui partageait ses baisers entre elle et sa fille, — tu ne me quitteras plus !..

Aïda eut un sourire tout imprégné de tristesse.

— A l'heure de midi, répondit-elle, l'ombre des sapins touche l'eau du fleuve... Quand l'ombre des sapins touchera l'eau du fleuve, je vous quitterai, mon sire bien-aimé, je vous quitterai pour toujours !

— Pourquoi ?...

— Parce que je suis esclave...

— Et moi, ne suis-je pas le maître ?... interrompit Charlemagne.

— Esclave d'un serment, acheva la belle jeune femme en soupirant.

Comme les regards de Charles l'interrogeaient, elle reprit :

— Mon seigneur tant aimé, j'étais une pauvre fille ignorante.... on me dit : Charles, le sultan des Francs, est l'ennemi d'Allah.... celle qui le tuera aura sa place dans le paradis du prophète... J'allai vers Abd-el-Rahman, le commandeur des croyants qui règne au delà de l'Èbre, et je lui dis : Fils de Dieu, je tenterai de tuer Charles, sultan des Francs, ennemi d'Allah.

« Abd-el-Rahman me toucha de son sceptre et me fit laver les pieds par ses épouses.

» Il chargea Mohammed-sid-Barouch, fils d'Abd-ul-Sidi, de

m'accompagner au delà des monts Pyrénées, et, dans la grande mosquée de Saragosse ; je fis serment de mourir ou de te tuer... »

— Ce poignard que j'ai trouvé après ton départ... interrompit Charlemagne.

— C'était Abd-el-Rahman qui me l'avait donné en me disant : Ma fille, tu me le rapporteras teint du sang du maudit.

« Je partis. Mohammed possédait une coupe faite d'un métal cent fois plus précieux que l'or, et qui, par vertu magique, possède le don de faire naître l'amour. Quand tu nous accueillis sur les bords de la Seine, Mohammed me remit la coupe avec le poignard.

» Un instant, ô mon bien-aimé maître et seigneur, pendant que tu dormais sans défiance, la pointe de ce poignard a menacé ta poitrine. Mais un miracle me rejeta esclave dans tes bras. Au lieu de te frapper, je t'adorai.

» Et je me dis : C'est moi qui mourrai... »

— Non ! tu ne mourras pas, s'écria Charlemagne, — tant que j'aurai mon sceptre et mon épée !

Aïda secoua la tête lentement.

— Ton sceptre et ton épée ne peuvent rien pour moi, dit-elle.

Son regard interrogea l'ombre des sapins qui marchait vers le fleuve.

— Écoute, ô mon roi ! dit-elle encore ; — l'heure avance... Les minutes pour moi sont désormais comptées.... Je revins à Saragosse. Abd-el-Rahman ordonna les apprêts de mon supplice : c'était juste... Mais comme on vit que je portais un enfant dans mon sein, les juges dirent : Laissons naître le serviteur d'Allah

« Et ils attendirent.

» Pendant ces jours où j'étais seule, le Dieu des chrétiens, — ton Dieu à toi, vint visiter ma tristesse. — Je suis chrétienne.

» J'ai reçu le baptême et j'ai donné le baptême à ma fille, qui est la tienne. »

Charles éleva l'enfant dans ses bras robustes et la baisa passionnément.

L'ombre des sapins tournait, tournait, descendant vers le fleuve. Entre elle et la rive, il n'y avait plus déjà qu'une étroite bande de gazon.

Aïda mesura cette bande du regard et ne put s'empêcher de tressaillir.

C'étaient quelques minutes à peine.

— Mon seigneur, reprit-elle, quand Gisel vit le jour, je me jetai aux pieds d'Abd-el-Rahman et je lui dis : Donne-moi du temps pour que l'enfant qui n'aura plus de mère retrouve au moins son père.

« Abd-el-Rahman me répondit : Tu as trois mois.

» Et il appela Mohammed pour lui dire : Suis cette femme. Le trentième jour du troisième mois, à l'heure de midi, je veux qu'elle meure.

» Or, mon doux seigneur, le trentième jour du troisième mois, c'est aujourd'hui... et l'ombre marque midi tout à l'heure... »

Charlemagne tressaillit à son tour. Il eut donné dix de ses provinces pour avoir autour de lui dix soldats.

— Oserait-on te tuer en ma présence?... demanda-t-il.

— On me tuerait dans tes bras, mon seigneur, répondit Aïda; écoute-moi donc pendant que je puis parler encore... Voici l'héritage que je lègue à notre fille.

Elle tira de son sein la coupe de Merlin et la tendit à l'empereur.

— Notre Gisel en aura besoin, car sa jeunesse est menacée d'un malheur. — Quand elle pourra te comprendre, tu lui diras que toutes les fois qu'en touchant cette coupe elle dira : Ma mère ! sa mère morte viendra à son secours.

« Mais tu lui diras encore ceci, mon seigneur : Tant que la coupe restera entre ses mains, sa pauvre mère souffrira les tourments du purgatoire.

» La coupe a été trouvée sous les flots ; il faut qu'elle retourne sous les flots.

» Alors donc que Gisel sera hors du danger qui menace ses jeunes années, qu'elle jette la coupe au fond de l'eau, afin que mon âme soit délivrée... »

L'ombre des sapins toucha le cours du Weser.

Un cri s'éleva sur l'autre rive.

Aïda fit le signe de la croix et tomba à la renverse. Une flèche lancée par un arc invisible lui avait traversé le cœur.

Charlemagne se jeta sur son corps inanimé. Il l'appela. Elle n'était plus.

La voyant si belle dans la mort, Charlemagne, transporté de fureur, dégaîna son épée et défia son meurtrier à haute voix. — Un rire aigu répondit dans les aulnes de l'autre bord.

En même temps, la nef d'azur, mue par une impulsion mystérieuse, se prit à remonter le courant et disparut à un détour du fleuve.

Charlemagne étendit son manteau sur la morte et enveloppa l'enfant dans un pli de sa tunique. Il regagna son camp avec ce fardeau.

La petite Gisel souriait et lui tendait ses bras.

Dès le soir, suivi de plusieurs compagnons, il revint pour prendre le corps et le transporter en lieu saint.

Mais à la place où il avait laissé Aïda trépassée, il n'y avait plus qu'un buisson de roses blanches, aux rameaux duquel pendait son manteau impérial.

Ici finit le prologue des *filles de Charlemagne*.

VII

Arrivons au drame.

C'était seize ans plus tard. L'hiver de 814 avait été précoce, et les premiers jours de février présentaient déjà quelques apparences de végétation.

Les arbres bourgeonnaient; les primevères montraient dans l'herbe l'or pâle de leur corolle. La Seine, enflée par le dégel récent, coulait à pleins bords entre ses rives humides.

C'était le soir. Malgré la saison, la brise soufflait tiède et douce.

Sur la terrasse que nous avons vue autrefois couverte d'orangers en fleurs et de lauriers-roses venus d'Orient, il n'y avait que quelques buissons indigènes dont les feuilles hâtives commençaient à percer. La lune se levait parmi les grands nuages voyageurs, poussés follement et pêle-mêle par le vent turbulent des giboulées; la balustrade de marbre tantôt se montrait blanche et surplombant le fleuve, tantôt rentrait brusquement dans la nuit.

La terrasse était solitaire et silencieuse.

On n'y entendait que les sons voilés d'une harpe, et ces sons partaient de l'intérieur du palais.

Quatre fenêtres du palais étaient éclairées de ce côté.

Elles appartenaient toutes aux filles de Charlemagne.

Derrière la première s'abritait Rotrude qui était encore la forte Rotrude, mais qui n'était plus guère la belle Rotrude, affligée que nous la retrouvons de quarante-quatre hivers bien complets.

La seconde s'ouvrait dans la chambre d'Adèle, âgée maintenant de vingt-deux ans; la troisième était à Berthe, qui avait vingt ans. Berthe et Adèle étaient fort jolies et plus tendres encore que jolies. Le bon sang de Charlemagne, à ce qu'il paraît, ne pouvait pas mentir.

Et pourtant la quatrième fenêtre, dont les carreaux de verre se

doublaient de blanches draperies, appartenait à une fille de Charlemagne qui était vierge de corps et de cœur : un beau petit ange, celle-là, douce, naïve, pieuse, plus charmante mille fois que ses sœurs, et que, pour cela même, ses sœurs n'aimaient pas de très-ardente tendresse.

On l'appelait la *Sarrasine* (*Sarracène*, suivant l'Anglais Alcuin; racines : Sara, Sarik ou Sarak). On l'appelait la *Sarrasine*, parce que le mystère de sa naissance avait fini par percer. C'était la fille d'Aïda, la jeune Moresque qui était vennue en l'an 790 apporter l'épée de Roland à l'empereur Charlemagne. C'était Gisel.

Gisel avait seize ans.

Gisel était la favorite de son père, mais cela ne lui servait pas beaucoup, car son père était toujours loin de Paris, absorbé par les immenses soucis de l'empire.

On s'occupait énormément dans la ville de ces quatre fenêtres qui donnaient sur la terrasse du palais. Chaque fenêtre avait son histoire. Celle de Rotrude avait à elle toute seule au moins cinquante histoires.

Mais c'était toujours la même histoire; et depuis que Rotrude avait quarante ans, cette histoire n'était plus divertissante que pour elle-même.

Rotrude avait fait en sa vie une consommation tout à fait scandaleuse de ducs, de comtes, de vicaires, et même de centeniers. Elle n'avait point dédaigné les pages. Les soldats eux-mêmes lui avaient paru dignes de ses communicatives bontés.

Et pour attirer à elle cette armée innombrable de soupirants, Rotrude ne s'était pas servie seulement de ses charmes. Quand les actions de sa beauté avaient commencé à baisser, Rotrude, princesse sans préjugés, avait eu recours au sortilége.

Odilon, diacre de Saint-Pierre d'Evreux et disciple de Scot-Erigène, était un enchanteur moins fort que Merlin, Turpin ou Abd-ul-Sidi; mais c'était encore un enchanteur d'une assez jolie

force. Rotrude eut recours à lui. Elle lui donna deux marcs et demi d'or, six boisseaux de fèves, une peau d'ours, vingt-quatre cruches de vin et un quartier de bœuf.

Moyennant cette offrande qui eût fait sourire de pitié un enchanteur un peu plus lancé, Odilon lui remit trois scrupules de graisse de pendu qu'il avait clarifiée. Rotrude s'en frotta la nuque du cou, et elle se trouva transportée dans la lande de Karnak, en Bretagne, parmi les pierres qui dansent, la nuit de la Toussaint.

Il y a, comme chacun l'a pu compter, sept cent septante-sept de ces pierres. Celle du milieu, avec sa base qui est en terre, a septante-sept coudées de hauteur sur sept de largeur à son centre.

Sur cette pierre-là, précisément, Satan était accroupi, quand Rotrude arriva.

Satan se mit à rire en l'apercevant et Rotrude vit qu'il n'avait plus que trois dents, mais quelles dents!

— Holà! ma commère, lui dit-il, — ce que tu désires est dans le réduit de ta petite sœur.

Rotrude voulut des explications, mais Satan, plus malhonnête qu'un gendarme, lui tourna la queue, qu'il a fourchue et de couleur noire.

Rotrude s'en revint au palais de Paris, à travers les airs. Bien qu'elle fût un peu lasse, elle s'introduisit à l'instant même dans la chambre où dormait Gisel, sa petite sœur.

Elle chercha, elle fureta, elle fouilla. Enfin, elle finit par trouver la coupe de Merlin. Vertubleu! quand elle tint la coupe, n'ayant rien de mieux sous la main, elle fit boire un bossu qui passait, et le coquin de bossu lui montra bien que la coupe était bonne.

Alors, toute la cave de Charlemagne y passa, les tonneaux succédaient aux tonneaux, Rotrude arrêtait les gens qui allaient et venaient sans songer à mal et les forçait à boire.

Tant pis pour eux s'ils n'avaient point soif!

Cette princesse, véritablement remarquable, désaltéra ainsi la ville de Paris tout entière et sa banlieue.

Pensez quelle mine faisait le vautour!

Quand la forte Rotrude eut ravagé la rive droite et la rive gauche jusqu'à dix lieues à la ronde, elle songea sérieusement à changer de domicile, — comme ces pâtres nomades, qui plient leurs tentes quand leurs troupeaux voraces ont pelé toute une contrée.

Mais pendant qu'elle se demandait : Irai-je au nord? irai-je au midi? le malheur voulut qu'on lui volât sa coupe merveilleuse.

Alors, la princesse Rotrude, parvenue au dernier degré de la détresse, courut après le bossu qui lui tira la langue et se sauva.

Une douzaine de bons drilles, que la forte Rotrude avait tous fait boire, menaient orgie dans une taverne de la place de l'Orbe, devant l'église de dame Marie.

Il y avait là Raoul, le vicomte de l'Austrasien Wala, lequel Raoul aimait Adèle; il y avait Aymon le Brun, qui aimait la jeune princesse Berthe, et avec eux un blondin nommé Robert de Soissons, qu'on appelait vulgairement Robin le Dédaigné.

Voici pourquoi on lui avait donné ce surnom de fâcheux présage.

Il était sans exemple qu'une fille de Charlemagne eût dit non; or, Robert était amoureux fou d'une fille de Charlemagne, et il n'avait rien obtenu d'elle.

Mais c'est que cette fille de Charlemagne était Gisel, qui ne ressemblait guère à ses sœurs!

Avec Robert, Raoul et Aymon le Brun, buvaient Roger de Bordeaux, le comte Eudon et bien d'autres.

Nous n'avons pas de renseignements positifs sur les tavernes du IXe siècle. Alcuin, le dictionnaire anglais, n'en parle pas, non plus

qu'Adelhard, Smaragde, ni saint Benoît d'Aniane. Nous avons cherché vainement dans Servat Loup, abbé de Ferrières en Gâtine, dans Paschase Radbert, prieur de Corbie, dans Nithard, comte de la France maritime, auteur de l'*Histoire des discussions des fils de Louis le Débonnaire,* et dans Wilfred Strabo.

Dans le silence de ces divers écrivains, nous croyons pouvoir affirmer que les tavernes carlovingiennes étaient moins bien éclairées et aussi sottement fréquentées que nos divans fashionnables.

Celle où étaient Robert, Raoul, Aymon, Roger, etc., etc., s'appelait peut-être le Cabaret de l'Empereur, le tavernier avait peut-être nom Rigobert et sa femme la Gargouille. Nous n'affirmons rien.

Mais il est très-possible que ce Rigobert fût bancal et que sa femme eût l'œil droit crevé d'un coup de dague. Pourquoi non? — La chose certaine, c'est que Rigobert était un ivrogne et que la Gargouille le battait.

Aymon le Brun, Raoul, Roger et le comte Eudon étaient un peu ivres et causaient sans trop de révérence. Robert de Soissons, le blondin, timide comme une fillette, se taisait volontiers et donnait audience à ses rêves d'adolescent.

— Or ça, Raoul, cria Roger de Bordeaux, — vas-tu nous dire si la violette pousse déjà sur la terrasse du Palais Neuf, là haut, du côté de l'eau ?

— Du diable ! fit le comte Eudon, — comment pousserait-elle, la violette ?... Il y a là trop de rôdeurs de nuit qui piétinent dans les parterres avant de grimper aux balcons...

Et tout le monde de rire.

Je crois même que la Gargouille (si cette dame de comptoir a existé jamais) se permit de montrer ses dents noires en un accès de vilaine hilarité.

A supposer cela, Aymon le Brun dut lui jeter son gobelet au visage.

Si Aymon le Brun eut cette vertu, nous gageons que le tavernier Rigobert fut le plus heureux bancal du monde. — Et nous gageons encore, en admettant ces trois faits : l'existence de la Gargouille, le gobelet lancé au visage de cette femme et le contentement dénaturé de Rigobert, nous gageons que la cabaretière rossa son époux d'importance.

Mais tout cela est hypothétique. Le silence des historiens nous paraît bien criminel.

— Si Raoul ne veut pas nous dire quelle comédie se joue là-haut, reprit Roger, demandez au sire Aymon de Paris, qui parle volontiers de tout ce qu'il sait.

— Et de tout ce qu'il ne sait pas, ajouta le comte Eudon.

Aymon le Brun se pinça la lèvre et prit cet air de fatuité heureuse que la nature semble avoir réservé pour les militaires, de quelque grade que ce soit.

— La comédie qui se joue là-haut, murmura-t-il, est une douce comédie... Et il n'y a personne ici, je le jure, qui n'y voulût avoir un rôle!

— Bavard! s'écria Raoul, en donnant à ce mot l'expression la plus indiscrète.

Car, dans la bouche de ce second militaire, le mot bavard signifiait cette longue phrase tout entière : Si je voulais, j'en pourrais bien dire plus long que toi, moi qui suis le principal acteur de la comédie en question.

— Pardieu! reprit le comte Eudon, en haussant les épaules, — nous y avons tous été, sur cette terrasse, pour l'une ou pour l'autre... C'est un lieu de passage aussi fréquenté que la grande rue qui est entre les deux ponts!

Personne ne protesta contre cette insulte brutale, et personne cependant ne put en méconnaître le sens. C'était un outrage adressé de sang-froid à toutes les filles de l'empereur.

La grandeur du père ne sauvegardait point sa famille. Peut-être

même trouvait-on meilleur le persiflage quand il attaquait par un coin cette gloire éblouissante et incomparable.

Le malheur, c'est que l'outrage était mérité.

Seulement, ô chères et belles ! entre un brave militaire et tout autre fat, ne choisissez jamais le brave militaire. Même sous la perruque d'un maréchal de France, il y a toujours le sergent Belamour !

Le pauvre blondin, Robert de Soissons, était tout pâle à son bout de table.

— Tenez ! poursuivit le comte Eudon, il n'y a pas jusqu'à Robin le Dédaigné qui ne pût nous donner des nouvelles de ces primevères écrasées et de ces banales violettes.

Le sang monta aux joues de Robert, qui se leva.

— Comte, dit-il au lieu de répondre, — à la passe d'armes de demain, si tu veux, nous laisserons le fer de nos lances.

Un éclat de rire général suivit cette provocation.

Qui donc défendait ainsi les filles de Charlemagne ? C'était celui-là précisément qui poursuivait l'une d'elles de son amour malheureux. C'était Robin le Dédaigné.

— J'accepte, Robert, j'accepte ! s'écria Eudon gaiement, — si tu veux, nous le ferons même rougir, le fer de nos lances !... Mais, mon ami Robin, est-ce donc depuis hier que tu as acquis le droit de te battre pour ELLE ?

Et chacun d'enchérir.

— La nuit dernière a peut-être été bonne, dit Roger.

— Qui sait, ajouta Raoul ; — Robin le Dédaigné est peut-être maintenant Robin le Préféré !

— Alors, conclut Aymon, pourquoi se fâche-t-il ?... Cela fait un de plus, voilà tout... et nous avons une fois de plus raison.

La voix du comte Eudon domina toutes ces gorges-chaudes,

— Vous n'y êtes pas, mes compagnons ! s'écria-t-il ; — notre

Robin s'est tout bonnement trompé de fenêtre pour avoir bu trop de vin suresnois... Il a sauté par-dessus le balcon de Rotrude.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette excellente idée. Chacun se tordait en un rire fou et répétait :

— Oh! que Rotrude a dû être contente!

Robin, frémissant de colère, ne savait plus à qui s'en prendre.

Le malheur, dirons-nous encore, c'est que, par mégarde, le comte Eudon venait de dire la vérité.

Non point que notre blondin, véritable page de roman, nourri de soupirs et de poésie, fût susceptible de s'enivrer avec du vin de Suresne et d'escalader le balcon mille fois déshonoré de la vieille Rotrude.

Fi donc, l'amant de Gisel!

Mais personne n'est à l'abri des sortiléges ni des enchantements.

C'est ici le lieu d'apprendre au lecteur que si la forte Rotrude n'avait plus la coupe de Merlin, Robert de Soissons y était pour quelque chose.

Robin, le pauvre Robin, comme un poissonnet pris à l'hameçon, avait mouillé sa lèvre une fois dans la coupe diabolique, alors que Rotrude en était la trop heureuse propriétaire. Et aussitôt, saisi d'un vertige qui lui faisait horreur, mais qui l'entraînait malgré lui, Robin s'était élancé sur les traces de la princesse demi-séculaire.

Il entra dans son appartement, un matin que Rotrude dormait, la malavisée. Oh! si elle n'avait pas dormi!

Figurez-vous que ce Robert de Soissons avait de grands yeux bleus sous les boucles cendrées de ses cheveux blonds, un sourire charmant et timide, une taille fine et robuste à la fois.

Un joli chevalier, — un morceau de princesse!

Mais Rotrude dormait.

Robin se prit à la contempler. Elle était affreuse, la Rotrude,

avec ses yeux enfoncés et ses lèvres gonflées. Trente campagnes d'amour avaient laissé sur son visage leurs repoussants chevrons. Enfin, vous savez, le bossu s'était sauvé...

Robin se demandait avec angoisse quelle fièvre folle le poussait vers cette ruine de Vénus impudique, lorsqu'il avisa la coupe à demi pleine, au chevet de Rotrude.

Or un philtre n'abreuve pas comme cela une cité tout entière sans que le secret n'en transpire un petit peu. Robin eut une idée. Il devina la source de sa maladie. Au lieu d'éveiller Rotrude, il prit la coupe et s'esquiva.

Voilà comment la malheureuse Rotrude fut réduite à la dernière détresse.

Quant à Robin, le petit scélérat, il comptait bien se servir de la coupe pour vaincre la vertu de Gisel. Mais il n'en avait point trouvé encore l'occasion.

Comme on le voit, le comte Eudon, en parlant de l'expédition de Robin contre Rotrude, ne s'était trompé que de date.

Robin, furieux, provoqua ses douze compagnons tous ensemble, ce qui ne diminua point la gaîté générale. Tous les douze acceptèrent, et le combat une fois convenu, on demanda d'autre vin. La paix était faite.

Quelques esprits délicats nous reprocheront peut-être ici le ton malséant et grossier employé par nos jeunes soudards quand il s'agit de femmes, — de princesses!

Car enfin, ce temps où nous sommes, ce temps de Charlemagne, c'est le temps de la chevalerie.

L'erreur est là, précisément.

Les romans, écrits deux ou trois siècles plus tard, dans un temps où les mœurs réagissaient contre la brutalité franque, ont prêté au siècle de Charlemagne une couleur qui n'était nullement la sienne.

Non-seulement cet amour *chevaleresque*, tout rempli de fades

adorations et de respects exagérés, n'existait pas alors, mais encore on dédaignait volontiers les usages de la plus élémentaire courtoisie. Les leudes du grand empereur étaient des ours ou des taureaux.

Quand la trêve fut signée entre le blond Robert et ses adversaires, on en vint naturellement à parler de cette passe d'armes qui devait avoir lieu le lendemain.

Elle avait, cette passe d'armes, un solennel motif.

Pour la première fois depuis seize ans, l'empereur, accompagné de son fils Louis, empereur aussi, venait visiter sa bonne ville de Paris.

Tout le monde était en l'air, le comte Roricon, mort à la peine auprès de la forte Rotrude, avait été remplacé dans sa charge de comte du palais par un certain Halo, créature de Louis le Débonnaire. Halo avait peur de Rotrude qui, de tout temps, avait été la favorite de son frère. Halo faisait tout ce qu'elle voulait.

Tant que les rois Charles et Pepin avaient vécu, Adèle et Berthe n'avaient point manqué de protecteurs. Mais ces deux princes étaient morts, laissant Louis tout-puissant.

Chacun disait que quand le glorieux empereur Charlemagne aurait rendu son âme à Dieu, ce serait Rotrude qui règnerait sous le nom de Louis le Débonnaire.

Quant à la pauvre Gisel, la mort de ses deux frères, Charles et Pepin, ne lui avait rien fait perdre. Elle n'avait jamais eu d'autre protecteur que son père.

Le comte Eudon, qui était riche, se prit à décrire l'armure qu'il comptait endosser le lendemain : haubert, salade, écu et tibiales. Les autres l'imitèrent. Chacun faisait sonner l'acier damasquiné de chaque pièce, l'or ou les émaux de l'écu, la fine trempe de l'épée, etc.

Aymon le Brun, Raoul et Robin ne disaient rien.

— Ah ça ! leur demanda-t-on, — ne parlerez-vous point de vos harnais, vous autres ?

Robert de Soissons baissa la tête. Ce n'était qu'un pauvre chevalier.

Aymon le Brun et Raoul échangèrent un regard d'intelligence où se lisait un orgueilleux espoir. — Ils ne voulurent point répondre.

Ils se levèrent presque aussitôt après, et disparurent sans prendre congé.

— C'est l'heure de la terrasse, dit le comte Eudon.

— Mais du moins, reprit-il, sachons avec quelle lance notre petit compagnon Robin nous percera le flanc !

Ce disant, il se tourna vers la place occupée naguère par Robin le Dédaigné.

La place était vide.

Ceux qui restaient se regardèrent un instant en souriant

— Si vous voulez, mes seigneurs, dit Roger de Bordeaux, — nous en aurons le cœur net ce soir.

Tous répondirent :

— C'est cela !

— Donc, reprit Roger, — buvons, et quand il en sera temps, nous irons voir ce qui se passe sous les quatre fenêtres.

VIII

Il y avait dans une des salles hautes du Palais Neuf de Paris trois armures orientales d'une richesse extrême, qui joueront un grand rôle dans ce récit.

Ces armures étaient confiées à la garde expresse du comte Halo, qui en défendait à tous même la vue.

On pensait généralement qu'il y avait dans la trempe de ces armes quelque chose de surnaturel. Personne n'aurait su dire en quoi consistait l'enchantement, mais on était persuadé que ces hauberts magnifiquement brunis, portant partout des caractères bizarres, tracés en une langue inconnue, devaient avoir une autre vertu que le simple fer, battu par la main d'un forgeron mortel.

Lorsque ces armes étaient arrivées jadis à Paris en grande pompe et comme un trophée, elles avaient excité l'admiration de tous ceux qui savaient distinguer l'acier noble de cette vile ferraille employée aux harnais des truands.

Charles, fils aîné de l'empereur, roi de France lors du partage de 806, avait conquis ces armures dans sa campagne victorieuse contre les Slaves et les Bohêmes. Il les avait apportées de Belgrade sur le Danube.

On les appelait les armes bohêmes ou les armes de Belgrade.

Personne ne les avait endossées depuis leur arrivée en France.

Il pouvait être dix heures du soir. En quittant la taverne de dame Gargouille et de son époux Rigobert (ce n'était pas Rigobert qui avait crevé l'œil de dame Gargouille. C'était le grand Marcou, peaussier sous le Petit Pont, cousin de Guillot Babourièche, troisième mari de la Gargouille), en quittant la taverne, Aymon le Brun et Raoul se dirigèrent de compagnie vers le Palais Neuf.

Ils firent le tour des murailles hautes et massives. La terrasse dont nous avons déjà parlé tant de fois, s'élevait sur un petit pré à fleur d'eau, planté d'aulnes et de saules.

Raoul et Aymon enfoncèrent leurs poignards entre les pierres, et se mirent à escalader la terrasse. Les trous étaient tout faits, par eux ou par d'autres. C'était, en vérité, un chemin battu.

En dix minutes, ils eurent atteint la balustrade, qu'ils franchirent.

Aussitôt qu'ils eurent mis le pied sur la terrasse, une fenêtre s'ouvrit. C'était la dernière du côté du Midi. Une silhouette se détacha sur le fond éclairé de la chambre.

— Rotrude !... murmurèrent les deux jeunes gens en étouffant un éclat de rire.

C'était en effet Rotrude, la forte et triste princesse. Rotrude passait la nuit aux aguets. Quand elle entendait un bruit, fut-ce le bruit d'un rat d'eau fouillant la berge du fleuve, elle se précipitait à sa fenêtre. Elle espérait toujours, mais toujours en vain.

Depuis qu'elle avait perdu sa coupe, pas un seul impertinent n'avait escaladé sa fenêtre. Pas un ! Elle eut payé la moindre des insultes un prix fou, mais les téméraires manquaient absolument. Rotrude jaunissait de rage. Elle amassait en elle des trésors de colère qui devaient éclater quelque jour.

Elle vit les deux jeunes gens traverser la terrasse comme des ombres et se diriger vers les fenêtres du milieu.

— Berthe et Adèle !... murmura-t-elle, tandis que ses poings se crispaient ; — toujours pour elles !... jamais pour moi !... Oh ! il faudra bien que je me venge !

Raoul et Aymon ramassèrent quelques grains de menu sable que Rotrude ouït grincer contre les carreaux. C'était sans doute un signal convenu. Deux fenêtres s'ouvrirent. Deux échelles de soie tombèrent.

Aymon et Raoul, les heureux, montèrent sans bruit et disparurent.

— Oh ! oh ! fit Rotrude suffoquée, — les effrontées !... Des princesses se conduire ainsi !... à leur âge !... C'est affreux !

Encore, si elles avaient eu quarante-cinq ans !

Rotrude allait refermer sa croisée, lorsqu'un nouveau bruit se fit le long du mur de la terrasse. Elle resta. Cet espoir immortel,

qui reste dans le cœur de toutes les femmes regrettant leur jeunesse, fit bondir son robuste sein. Elle se pencha en dehors du balcon, se disant pour la millième fois peut-être :

— C'est pour moi!..

Une tête se montra au-dessus de la balustrade. Puis un corps. Une tête jeune et blonde, un corps tout juvénile et gracieux.

Deux mains délicates se posèrent sur le marbre; le corps et la tête franchirent la balustrade.

— Robert de Soissons ! murmura la princesse.

Si Robin était dédaigné, ce n'était pas du moins par la vieille Rotrude.

Tubleu ! ses yeux brillèrent comme deux charbons dans la nuit.

Mais Robert de Soissons, qui ne la voyait même pas, alla tout droit à la dernière fenêtre du côté du Nord.

— Pour Gisel ! pensa Rotrude ; — il n'y a plus d'enfants !

— Allons ! ajouta-t-elle en grimaçant un sourire amer, — tout le manége ordinaire ! les grains de sable dans les carreaux, la fenêtre qui s'ouvre, l'échelle de soie, et le reste !

Mais Rotrude se trompait encore.

Il n'y eut point de grains de sable, point de fenêtre ouverte, point d'échelle de soie.

Robert de Soissons s'arrêta sous la fenêtre de la jeune fille, et prononça doucement son nom. Le silence lui répondit. Robert ne se découragea point et commença de chanter d'une voix harmonieuse et tremblante un tendre refrain d'amour.

— Ah ça ! s'écria Rotrude en elle-même, — cette petite sotte n'entend donc pas !

Hélas ! Gisel entendait. — Et si vous saviez comme son pauvre cœur battait !

Elle entendait. Il y avait des larmes dans ses beaux yeux noirs.

La voix de Robert allait jusqu'au fond de son âme.

Et pourtant, sa fenêtre ne s'ouvrait point.

— Elle est sourde ! se dit Rotrude avec un redoublement de colère ; — pauvre jouvenceau ! moi, je vais le consoler...

Obéissant tout de suite à ce sentiment miséricordieux, elle sa pencha davantage sur son balcon, et appela tout bas, en faisant se voix plus attrayante que le chant même des sirènes antiques :

—Robert ! Robert !

L'effet fut immédiat. Robert tressaillit comme si on lui eût donné un grand coup de bâton dans le dos. Il prit ensuite sa course, et sauta d'un bond par-dessus la balustrade, au risque de se casser vingt fois le cou.

Certaines terreurs ne calculent pas. Quand on voit le diable entrer, on se jette par la fenêtre.

La forte Rotrude n'était pas femme à s'avouer la raison réelle d'une fuite si humiliante pour elle.

— Oh ! le pauvre nigaud ! pensa-t-elle en refermant sa croisée, il ne m'aura pas reconnue !

Mais, malgré cet accommodement de vanité, la forte Rotrude grinçait des dents en regagnant sa couche solitaire. Elle eût étranglé d'un seul coup et avec le même plaisir Gisel et Robert, Adèle et Aymon, Berthe et Raoul.

Savoir : Adèle et Berthe, parce qu'elles avaient ouvert à leurs amants, Gisel, parce que sa chambre était restée close.

Et même, si la forte Rotrude avait une préférence, à ce point de vue de la strangulation, c'était en faveur de Gisel, de Gisel, l'insolente enfant qui avait repoussé ce qu'elle-même Rotrude avait vainement sollicité.

Au lieu de dormir, elle chercha dans sa tête un moyen honorable de détruire toutes les femmes du globe, afin de rester seule avec les hommes.

Quand le sommeil vint, elle avait déjà fait l'Europe, —mais les hommes émigraient en Asie.

— Holà ! Robin ! Robin le Dédaigné ! crièrent vingt voix joyeuses au bord de l'eau, quand Robert tomba sur ses pieds du haut de la terrasse.

Le pauvre Robert, étourdi par sa chute et par cet accueil bruyant, auquel il ne s'attendait guère, ne savait plus du tout où il en était. Il voulut reprendre sa course pour rentrer dans sa demeure, mais le comte Eudon, Roger de Bordeaux, et les autres habitants de la taverne Rigobert-Gargouille, lui barraient de tous côtés le passage, en lui cornant aux oreilles :

— Ho ! Robin ! Robin le Dédaigné !

— Ah ça ! Robin ! disait Roger, qui possédait ce bel accent des bords de la Gironde ; — qui donc t'a jeté ainsi du haut en bas, mon pauvre compagnon ?

— Raoul et Aymon ne sont pas si sots, appuya Eudon, — ils ne retomberont que demain matin.

Et le chœur de reprendre :

— Ho ! ho ! ho ! Robin ! pauvre Robin ! Robin le Dédaigné !

— M'est avis, dit Eudon, que tu as manqué de patience... Nous étions là, écoutant ta chanson : tu n'en as dit que trois couplets, et la chanson en a soixante... Il fallait aller jusqu'au bout.

Roger frappa du bout de son brodequin la première fissure où les amoureux assaillants de la terrasse avaient coutume de ficher leurs poignards.

— Est-ce que ce chemin-là ne va pas jusqu'au balcon de Gisel? demanda-t-il.

— Tais-toi ! s'écria Robert ; — ne prononce jamais devant moi ce nom-là qu'avec respect... ou, par mon patron !..

— Là ! là ! Robin !.. repartit gravement le comte Eudon, — comme elle ne nous a pas lancés du haut de la balustrade, il faut être juste, mon petit compagnon... nous n'avons pas les mêmes raisons que toi de la respecter.

— Maintenant, reprit Roger, nous allons accompagner notre

bon ami Robin jusqu'à sa maison, en chantant ses louanges et en célébrant ses triomphes... Venez, mes seigneurs!

On entoura Robin, et, bon gré mal gré, on le reconduisit jusque chez lui. Pendant plus d'une heure encore, la ville retentit de ce cri joyeux et ironique :

— Ho ! ho ! Robin ! Robin le Dédaigné !..

IX

Entre l'appartement d'Adèle et l'appartement de Berthe, il y avait un petit réduit de forme ronde, ménagé dans l'intérieur d'une tourelle en saillie.

Au dehors, la tourelle était grise et rude.

Au dedans, c'était un nid délicieux, tout frais et tout coquet. De chaudes tapisseries cachaient la nudité des murailles. Un moelleux tapis de fourrures s'étendait sur le sol.

Au milieu, une table était dressée. Sur cette table, c'était un pêle-mèle de mets savoureux, affectant presque tous, suivant la mode du temps, des formes bizarres. Parmi les plats de venaison moulée, parmi les statues de gelées ou de conserves, s'élevaient de hautes pyramides de fruits, entremêlés de fleurs.

Une lampe d'or pendait à la voûte chargée de sculptures et laissait tomber sur tous les objets sa blanche et douce lumière.

Ce réduit avait deux portes : une qui s'ouvrait sur l'appartement de Berthe, l'autre qui communiquait avec l'appartement d'Adèle.

C'était un terrain neutre. Après le mystère du tête à tête, on y faisait de charmantes parties carrées.

Vers minuit, les deux portes s'ouvrirent presque en même temps. Aymon le Brun avec Berthe, le vicomte Raoul avec Adèle entrèrent dans l'intérieur de la tourelle.

Aymon et Raoul étaient deux jeunes et brillants cavaliers.

Parmi toutes les jeunes filles du royaume de France, il n'y avait guère que Gisel qui pût se vanter de surpasser en beauté Adèle et Berthe. En somme, il était impossible de mieux assortir deux couples amoureux.

On se mit à table. Il n'y avait que deux coupes qui s'emplissaient et qui se vidaient, à la vérité, pour quatre.

Le vin était bon, les mets succulents, l'heure propice. D'ordinaire, la voûte discrète et sourde étouffait là bien des gais propos et bien des chants heureux. — Mais cette nuit, Aymon et Raoul avaient un air soucieux.

Les deux sœurs furent longtemps à s'en apercevoir, mais enfin, pendant un de ces moments où le silence régnait dans ce lieu, fait pour ne jamais se taire, Berthe regarda tout à coup Raoul tandis qu'Adèle examinait Aymon.

Et de leurs lèvres roses, le même cri d'inquiétude s'échappa :

— Mon chevalier, est-ce que tu ne m'aimes plus ?...

Quel autre motif donner, en effet, à cette intempestive mélancolie ?

Aymon attira la charmante Adèle sur son cœur, Raoul prit un long baiser sur le front de Berthe et les deux sœurs retrouvèrent un instant leur sourire.

Mais ce fut pour le perdre l'instant d'après.

Les coupes se reposaient, vides, à côté des flacons entamés à peine. Raoul rêvait; Aymon était pensif. Par le ciel! ce n'était pas pour cela que les filles de Charlemagne prenaient des chevaliers.

— Qu'as-tu donc Aymon? dit Adèle.

— Raoul, dit Berthe, qu'as-tu donc?

Et déjà deux paires de jolis sourcils se fronçaient avec impatience.

L'amant d'une princesse est comme le bouffon d'un prince. La

tristesse lui est expressément interdite. Il faut qu'il soit gai toujours et de gaillarde humeur.

On prétend que c'est bien pis encore quand on a l'honneur d'être le mari de la reine.

Ce sont là de bons emplois, bien rétribués souvent, et qui donnent des positions dans le monde, mais il y faut faire son devoir.

Ceux qui aiment les sinécures doivent chercher ailleurs.

Aymon et Raoul virent qu'il fallait s'expliquer et tout de suite, sous peine de voir accepter leurs démissions.

— Mon Dieu, Berthe, dit Raoul, — ce que j'ai... car il est bien vrai que j'ai quelque chose, s'interrompit-il avec un gros soupir assez bien ménagé, — ce que j'ai n'a point trait à notre amour... je t'aime chaque jour davantage... et il me semble que si tu ne m'aimais plus, toi, je n'aurais plus qu'à mourir!

— Juste comme moi, ma belle Adèle! s'écria Aymon le Brun, moins éloquent, — et je te prie de croire que je ne déteste pas la vie!

Il paraît que les deux jeunes princesses connaissaient déjà cette chanson, car elles prirent cet air un peu malin, un peu penaud, que prend M. le baron de Coquardeau quand il va souscrire un billet de cent louis à son Héloïse adorée.

Nous faisons cette comparaison à dessein, bien qu'elle ne soit pas tout à fait exacte, puisque c'est Héloïse qui bat toujours son général Coquardeau.

Mais il y a réellement de l'Héloïse dans l'amant d'une princesse et du Coquardeau dans la princesse qui se donne un amant.

Berthe et Adèle savaient déjà qu'on allait leur demander quelque chose.

— Voyons, dirent-elles en souriant, — qu'est-ce qu'il vous faut?

D'honneur, nous avons vu des Héloïse se redresser quand

Coquardeau fait d'une certaine façon cette question brutale. C'est rare. Héloïse aime mieux, la plupart du temps, tirer la langue à Coquardeau par derrière.

Aymon et Raoul ne se redressèrent point.

L'avantage reste encore ici à Héloïse, ne fût-ce que pour la langue tirée.

— Tiens! dit Raoul d'un air câlin, — ma petite Berthe chérie, je ne veux rien te cacher... et je parle pour Aymon comme pour moi, ajouta-t-il en se tournant vers Adèle, — nous sommes malheureux... très-malheureux !

— Vous avez perdu aux dés ! s'écria Berthe.

— Oh! les joueurs !... fit Adèle.

Raoul secoua la tête d'un air mélancolique, et Aymon le Brun leva les yeux au ciel.

Berthe et Adèle se regardèrent.

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! reprit Raoul; — hélas ! plût à Dieu que ce fût cela !

— Mort diable ! dit Aymon, — accouche ou elles vont se facher !

— Eh bien! s'écria Raoul, — nous sommes malheureux, parce que demain la passe d'armes sera belle et brillante... que tous les chevaliers de France et d'Aquitaine y seront pour vous regarder... que vous y serez pour voir tous les chevaliers de France et d'Aquitaine... et que nous deux, nous n'y serons pas.

— Voilà ! ponctua Aymon le Brun.

— Et pourquoi n'y serez-vous pas? demandèrent les filles de Charlemagne.

— Parce que je suis le chevalier d'Adèle, répliqua Aymon en lui baisant la main.

— Parce que, répondit Raoul, — le chevalier de Berthe ne peut pas se présenter au tournoi comme le premier venu, avec une armure à la douzaine, qui ferait pitié à Robin le Dédaigné lui-même.

— Voilà ! dit encore Aymon le Brun.

Aymon disait très-bien ce *voilà !* parce que, à chaque fois qu'il le disait, il embrassait Adèle.

— Et ne pouvez-vous acheter de belles armures? demanda Berthe.

C'était déjà entrer dans la question.

Mais, véritablement, il ne s'agissait pas d'argent pour nos deux cavaliers. Leur fantaisie allait plus haut que cela.

— Non, ma Berthe adorée, répondit l'orateur Raoul, — nous ne pouvons pas acheter de belles armures, parce qu'il n'y a plus de belles armures à vingt lieues à la ronde... Le tournoi est annoncé depuis plusieurs semaines... Les batteurs d'acier n'ont plus que des hauberts rouillés et des casques d'avant le déluge.

Aymon le Brun prit une pose triomphante, comme s'il eût trouvé lui-même cette excellente raison.

— Enfin ! dirent les deux jeunes filles, — où en voulez-vous venir ?

— A me jeter à tes genoux, Berthe, mon doux trésor ! s'écria Raoul en joignant le geste à la parole, — et à te dire : Toi seule peux me sauver plus que la vie... toi seule peux me sauver l'honneur !

Aymon s'était mis, lui aussi, à genoux, et un *voilà* retentissant, qu'il jeta à propos, servit de conclusion à la supplique de son collègue.

Les deux filles de Charlemagne relevèrent leurs amants, et promirent de faire ce qu'elles pourraient. Moyennant cette capitulation honorable, Aymon et Raoul consentirent à boire comme des tanches et à être aimables.

Donc, en étant aimables et en buvant, ils lâchèrent le grand mot.

Ce qu'il leur fallait, c'étaient les armures de Belgrade.

— Les armes bohêmes ! s'écrièrent à la fois Adèle et Berthe ; vous n'y pensez pas !

Figurez-vous Héloïse demandant à Coquardeau cent mille francs d'un seul coup.

A l'impossible nul n'est tenu. Adèle et Berthe reculèrent. Alors ce fut de la part des deux chevaliers entretenus un tel assaut de caresses, de prières mignardes, de gentilles plaintes, de protestations d'amour, qu'il eût été facile de voir que les amants de princesses appartiennent bel et bien à un troisième sexe plus futé, plus souple, plus féminin que le sexe même d'Héloïse.

Les deux jolies Coquardeau, filles de Charlemagne, ne purent résister longtemps. Adèle passa ses blanches mains dans les cheveux d'Aymon le Brun, Berthe caressa la barbe de Raoul.

Puis elles dirent :

— Eh bien ! vous aurez les armures de Belgrade.

Vous croyez que Raoul et son ami furent transportés de joie. Pas encore.

Il restait quelque chose à faire.

— C'est que... commença Aymon le Brun.

Ce fut tout. Le beau cavalier avait l'habitude de demeurer court.

— C'est que, acheva Raoul dans un baiser, — il y a trois de ces armures.

— Ah ça ! s'écria Berthe, — est-ce que vous voulez en porter trois à vous deux ?

— Une et demie chacun? ajouta Adèle.

— Nous voudrions, mon divin amour, répondit Raoul, — qu'il n'y eût que deux de ces armures.

— Voilà ! fit Aymon le Brun avec facilité.

Vous sentez, ces choses vont graduellement. Au premier abord, et pour moins que rien, Adèle et Berthe s'étaient montrées disposées à envoyer paître leurs amants. Après cela, elles leur avaient accordé beaucoup. Maintenant que, de fil en aiguille, on arrivait à

leur demander presque l'impossible, eh bien ! elles n'étaient pas éloignées de l'accorder.

Coquardeau commence par refuser à Héloïse les premiers cinquante louis. C'est la règle. Après quoi il en vient à vendre son château en Béotie, pour payer les chiquenaudes qu'Héloïse prodigue à son nez.

— Mais vous êtes fous ! dit Berthe, — on ne peut faire que trois armures ne soient pas trois armures.

— Ils nous demanderont bientôt la lune, ajouta Adèle, — et je crois que nous la leur donnerons !

— Oh ! ne plaisantez pas, déclama le sensible Raoul ; — il s'agit de notre gloire.

— Si vous nous disiez le moyen ?.. fit Berthe.

— Écoutez... vous savez où sont ces trois armures ?

— Nous le savons.

— Vous savez où couche Halo, le comte du palais?

— Assurément.

— Vous savez que le comte Halo dépose toujours son trousseau de clefs à son chevet.

— C'est assez l'habitude des gens qui ont un trousseau de clefs.

— Vous savez qu'il a le sommeil très-dur?

— Ma foi, non ! s'écrièrent les deux jeunes filles en éclatant de rire.

— Je vous l'affirme, dit Raoul, qui eut la vertu de garder son sérieux, tandis qu'Aymon le Brun le contemplait avec une admiration sans bornes ; — je vous l'affirme sous serment !... le comte Halo a le sommeil très-dur.

— Et quand le comte Halo aurait le sommeil encore plus dur, dit Berthe, — qu'est-ce que cela nous fait ?...

— Comment ! dit Raoul, — vous ne comprenez pas?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! par exemple !... commença Aymon.

— Laisse ! interrompit Raoul avec amertume : — elles ne veulent pas comprendre !

Berthe cessa de rire.

— Raoul, dit-elle d'un ton qui fit frémir cette Héloïse du sexe masculin, — as-tu pensé que nous irions voler les clefs du comte Halo ?

— Pour nous sauver l'honneur... balbutia le jeune chevalier.

— Pour satisfaire un caprice ! interrompit Berthe ; — l'as-tu pensé ?

Raoul plongea d'un coup d'œil au fond de la situation. Il vit qu'il fallait jouer là son va-tout, sous peine d'être mis dehors comme un pleutre.

Il prit la main de Berthe et la colla sur ses lèvres.

— Berthe ! oh Berthe ! s'écria-t-il ; — mon idole !... je n'ai rien pensé... je n'ai rien calculé... je me suis dit seulement : Moi, que ne lui donnerais-je pas ? s'il lui fallait tout mon sang, toute ma vie, ma part du paradis... plus que cela, si c'est possible...

— C'est pourtant la vérité, interrompit Aymon, — voilà ce que nous nous sommes dit tous les deux.

— S'il lui fallait la lumière de mes yeux, poursuivit Raoul, — s'il lui fallait mon martyre... moi, je lui donnerais tout mon sang, toute ma vie, ma part du paradis, la lumière de mes yeux. Je souffrirais un martyre plus cruel que la mort, et je trouverais la force de lui crier à ma dernière heure : Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !...

Aymon répéta sans broncher, en mangeant la main d'Adèle :

— Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !...

— Allons ! dit Berthe vaincue, mais qui voulait au moins railler, parce qu'elle était honteuse d'être vaincue, — allons, ma sœur, il faut contenter ces gentilshommes.

— Courons voler les clefs d'Halo, répondit Adèle.

— D'Halo qui a le sommeil dur !

— Nous monterons à la salle où sont les armures et nous les apporterons sur notre dos.

— Notre sœur Emma a bien porté l'homme, nous pouvons porter le harnais !

Elles se levèrent. — Mais, d'un baiser, Raoul, qui avait repris haleine, ferma la belle bouche moqueuse de sa maîtresse.

— Les armures demeureront dans le lieu où le roi Charles les a mises, dit-il ; — ce ne sont point des armures dérobées qu'il nous faut... Ayons seulement les clefs du comte Halo et nous ferons le reste.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE NUIT. — GAULOIS ET ROMAINS.

L'ESCLAVE DE CÉSAR.

DEUXIÈME NUIT. — LES EMPEREURS.

LE PALAIS DES THERMES.

TROISIÈME NUIT. — LES FRANCS.

SIGEFROY LE MANCHOT.

QUATRIÈME NUIT. — LES CARLOVINGIENS.

LES FILLES DE CHARLEMAGNE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Paris. — Société anonyme d'imprimerie. — PAUL DUPONT. Dr.

LES NUITS
DE PARIS

II

Paris. — Société d'imprimerie PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (Cl.) 000.7.87.



Castelli del. Imp. Dupain, Faub.g St Jacques, 35. Lechard sculp.

LES ARMURES ENCHANTÉES.

NUITS DE PARIS

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL

LES NUITS DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION

TOME DEUXIÈME



PARIS

LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Près le Luxembourg.

LES

NUITS DE PARIS

QUATRIÈME NUIT

LES CARLOVINGIENS

LES FILLES DE CHARLEMAGNE.

X

Il était environ deux heures après minuit. Le silence le plus profond régnait dans les grands corridors déserts et sombres. Tout dormait dans l'enceinte du palais impérial.

La porte de l'appartement de Berthe s'ouvrit sans bruit. Les deux princesses, suivies de leurs amants, sortirent et s'engagèrent dans les longues galeries.

Elles tremblaient. L'air humide qui tombait des voûtes pénétrait leurs corps transis de froid. Cependant l'idée ne leur venait point de retourner sur leurs pas.

Le comte Halo avait réellement le sommeil dur, comme l'avait affirmé Raoul. Berthe s'introduisit dans la chambre où il ronflait

comme un rhinocéros et prit le trousseau de clefs qu'il avait à son chevet.

Le reste allait tout seul. On ouvrit la porte de la salle où Charles, roi de France, avait déposé les armures, et Raoul, battant le briquet, alluma un flambeau.

La première lueur qui jaillit fit étinceler l'acier brodé d'or. Les deux chevaliers ne purent retenir un cri d'admiration. C'étaient trois chefs-d'œuvre inimitables qu'ils avaient sous les yeux. Outre cela, la croyance commune, nous l'avons dit, attachait à ces armes une mystérieuse puissance.

Aymon le Brun et Raoul, au tournoi du lendemain, allaient être non-seulement les plus magnifiques champions, ils allaient être encore des champions invincibles.

— Voici la mienne! dit Raoul en touchant une armure du doigt.

— Voici la mienne! fit Aymon en étendant la main sur une autre armure.

— Et de celle-ci, qu'en ferez-vous? demandèrent les filles de Charlemagne en montrant la troisième panoplie.

Raoul, au lieu de répondre, déposa son flambeau, et, se servant de sa dague comme d'un tournevis, il se mit à détacher les clous de la troisième armure. Aymon l'imita. En un tour de main la besogne fut achevée.

— Maintenant, dit Raoul aux deux jeunes filles qui souriaient, je la donne à qui voudra la prendre.

— Voilà! parfit Aymon le Brun.

On referma la porte. On rendit les clefs au chevet du comte Halo qui ronflait toujours et on employa au mieux le reste de la nuit.

Avant le jour, Raoul et Aymon donnèrent le dernier baiser sur le balcon et redescendirent au bord de la Seine, par le chemin qu'ils avaient pris pour monter, la veille au soir.

En regagnant leurs demeures, Raoul disait à son frère et collègue :

— Pardieu ! ce n'a pas été sans peine !... Ai-je bien parlé?

— Mieux qu'Alcuin !

— Je plains le sort du pauvre diable qui endossera la troisième armure !

Ils se donnèrent la main en riant de tout leur cœur.

Dès le matin, pour achever leur tâche, Adèle et Berthe se rendirent auprès de leur sœur aînée Rotrude, qui avait tout pouvoir dans le palais.

On a beau se détester, on s'embrasse : Rotrude embrassa ses deux jeunes sœurs avec effusion.

— Chères petites, dit-elle, avons-nous bien dormi, cette nuit?

— Comme des anges, répliqua Berthe effrontément !

Malheureusement Rotrude savait à quoi s'en tenir.

Elle sourit.

— C'est ainsi à votre âge, dit-elle, — on n'a encore ni soucis ni passions... Plus tard, hélas!...

— Vous parlez par ouï-dire, ma sœur, interrompit Adèle, — vous dont la vie a toujours été si pure et si tranquille !

— Oui, mon enfant, repartit Rotrude sans sourciller, — ma vie a été pure... c'est ma consolation et mon bonheur... Mais quelle heureuse fortune vous amène près de moi dès le lever du jour?

— C'est que nous avons une grâce à vous demander, ma sœur

— Une grâce!... elle est accordée d'avance.

— Avez-vous ouï parler jamais de deux jeunes hommes d'armes nommés Aymon le Brun et Raoul?

Non-seulement la forte Rotrude avait entendu parler de ces

deux jeunes hommes d'armes, mais encore elle les avait fait boire tous les deux une ample rasade dans la coupe de Merlin.

Cependant, elle ne se déconcerta point.

— Aymon le Brun, répéta-t-elle, — et Raoul?... il me semble que ces noms-là ne me sont pas inconnus... Est-ce donc pour ces jeunes gens que vous venez?

— Vous l'avez dit, ma sœur, répondit Berthe avec modestie. Raoul est le frère de Clotilde, ma bonne amie, et Aymon est le cousin de Blanche d'Evreux, la fidèle compagne d'Adèle.

Rotrude sourit.

— Je vois, murmura-t-elle, — que c'est en tout bien tout honneur... et je vous loue, chères sœurs, d'avoir de si bonnes âmes... Clotilde et Blanche d'Evreux sont bien heureuses d'avoir de si excellentes protectrices!... Je dois les voir justement ce matin... tout ce qu'elles me demanderont, soyez certaines, mes petites sœurs, que je le leur accorderai.

Ce n'était pas cela; mais du tout! La vieille Rotrude avait, ce matin, un esprit du diable.

Mais Berthe, sa petite sœur, sans parler de la blonde Adèle, n'était pas fille à se déferrer pour si peu.

Elle prit la main de Rotrude et la serra avec effusion.

— Que vous êtes bonne, dit-elle, — oh! que vous êtes bonne!.. Comment ne vous aimerait-on pas à deux genoux, noble Rotrude!.. Seulement, Clotilde et Blanche d'Évreux n'oseront jamais vous adresser leur requête.

— Pourquoi cela?

— Les jeunes filles... vous savez, ma sœur...

— Il y a donc une affaire d'amourette?

— Aymon est le chevalier de Clotilde et Raoul recherche Blanche d'Évreux.

Adèle rougit à ce mensonge trop hardi.

Rotrude secoua la tête de cet air connaisseur que prend le dilet-

tante pour dire *brava! brava!* quand madame Sontag retombe sur la tonique.

—J'aime à voir, dit-elle sans trop cacher sa raillerie, — j'aime à voir la vertu compatir aux faiblesses de l'amour... Eh bien, mes sœurs, que puis-je faire pour Aymon le Brun, qui est le chevalier de Clotilde, et pour Raoul qui recherche Blanche d'Évreux?

Adèle et Berthe n'augurèrent rien de bon de ce léger sarcasme. Leur plan était fait d'avance. Elles pouvaient montrer des griffes sous leurs pattes de velours.

— Vous pouvez faire beaucoup pour eux, dit Adèle, — et beaucoup pour vous, ma sœur.

— Pour moi!... qu'est-ce à dire, je vous prie?

Adèle joua l'embarras. Berthe reprit en baissant les yeux :

— Veuillez ne pas nous interroger, noble Rotrude.

Celle-ci avait déjà les sourcils froncés et les yeux en feu.

— Je vous ordonne de vous expliquer, s'écria-t-elle, — et tout de suite!

— Eh bien donc! dit humblement Berthe, — pour vous obéir, ma sœur, je vous ferai observer qu'un fiancé ne cache rien à sa fiancée... Raoul a dit à Blanche, Aymon a dit à Clotilde... que... je ne sais comment vous faire entendre cela... Ils ont avoué...

— Ils sont convenus... fit Adèle.

— Ils ont eu le tort de ne pas cacher... reprit Berthe.

Rotrude éclata de rire, laissant les deux jeunes filles étonnées.

— Oh! pauvres chéries! s'écria-t-elle, — c'est bien triste d'être vieille, et c'est bien charmant d'avoir la jeunesse!... mais la jeunesse a grand tort de vouloir engager le combat avec l'expérience... Vous me donnez tout de suite partie gagnée, mes sœurs... à moins toutefois que les aveux d'Aymon et de Raoul n'aient porté sur la douce nuit qu'ils ont passée, il n'y a pas longtemps, dans le petit réduit de la tourelle...

A ce coup, Adèle et Berthe restèrent atterées.

Toute leur diplomatie était perdue, puisque Rotrude savait les jolis secrets de la tourelle.

Rotrude, voyant leur détresse, voulut montrer de la clémence.

— Voyons, mes filles, reprit-elle, — vous avez prétendu vous moquer de moi et je me moque de vous... c'est le sort de la guerre... Quant à Aymon le Brun et à Raoul, s'ils vous ont dit certains secrets, je les excuse... Il est des moments où les chevaliers qui escaladent les balcons ne cachent rien, surtout quand on a poussé l'attention jusqu'à leur jeter des échelles de soie... Ne rougissez pas... vous n'en êtes point à la première nuit... et voilà bien six mois que j'entends les grains de sable indiscrets frapper contre vos carreaux... Mon Dieu! mes belles petites, Aymon et Raoul sont de passables cavaliers... Je n'ai point du tout l'envie de vous blâmer.

Les deux jeunes filles n'osaient ni bouger ni répondre.

Rotrude reprit encore :

— Maintenant que vous voilà vaincues, mes sœurs, je ne demande pas mieux que de vous accorder une paix honorable... Que veulent-ils vos mignons?

Berthe et Adèle tressaillirent à ce mot brutal. — Rotrude ne parut point s'en apercevoir. Elle répéta sa question.

— Ils voulaient une chose, balbutia Berthe, que je n'espère plus vous voir leur accorder.

— Pourquoi non?... Je suis en belle humeur.

— Ils savent que vous avez tout pouvoir sur Halo, le comte du palais.

— Sur lui et sur bien d'autres, mes filles...

— Et comme ils n'ont pas d'armures à leur gré pour la passe d'armes de ce jour...

— Le comte Halo possède-t-il donc un magasin d'armures? demanda Rotrude.

— Il y a les armes de Belgrade, répondit Berthe d'un ton si bas que Rotrude crut avoir mal entendu.

Elle répéta :

— Les armes de... Quelles armes?

— Les armures que notre frère, le roi Charles, a rapportées de la ville de Belgrade.

Rotrude resta la bouche ouverte à regarder ses sœurs. Elle était devenue tour à tour pâle et pourpre. Or, je vous jure qu'il ne fallait pas peu de chose pour émouvoir à ce point la forte Rotrude.

Berthe et Adèle prenaient cela pour de l'indignation. Elles maudissaient l'heure où elles avaient cédé aux prières des deux jeunes chevaliers.

Et à mesure que Rotrude tardait à répondre, leur embarras augmentait.

L'empereur arrivait ce jour-là même. La dernière fois que l'empereur était venu, Adèle et Berthe s'étaient accusées, l'une d'avoir tiré la barbe de sa chèvre, l'autre d'avoir jeté des pierres et manqué de respect au chien du comte Roricon. Elles se souvenaient de la tristesse qui s'était répandue sur le majestueux visage de Charlemagne, lorsqu'elles avaient prononcé le nom de cet homme.

Elles se disaient : L'heure de la justice est peut-être sonnée !. .

Et Rotrude ne répondait point encore.

Rotrude les regardait toujours, bouche béante, comme si elle n'eût point trouvé de paroles pour exprimer sa stupéfaction.

Au bout de plusieurs minutes, pourtant, ses yeux brillèrent tout à coup d'une gaîté qui fit peur aux deux jeunes filles. Un sourire méchant plissa ses lèvres. Vous eussiez dit qu'elle avait peine a contenir l'explosion de la joie produite par une idée soudainement venue.

— Ah !... fit-elle avec une inflexion de voix étrange ; — vous voulez que vos chevaliers revêtent les armures bohêmes ?

— Si nous avons trop osé... commença Berthe.

— Trop osé ! se récria Rotrude ; — entre sœurs qui s'aiment !... vous ne pouvez jamais trop oser... Seulement, j'ai fantaisie que vous me disiez bien formellement : Nous voulons que nos chevaliers revêtent les armures bohêmes.

— Nous le voulons ! dirent ensemble Berthe et Adèle.

Et malgré elles, quelque chose se révoltait contre ce mot dans leur cœur.

Rotrude gardait son sourire amer.

— Venez ça, reprit-elle ; — mettez vos deux belles mains dans les miennes et répétez encore : Nous voulons, moi Berthe, et moi Adèle, que nos chevaliers Aymon le Brun et le vicaire Raoul, revêtent aujourd'hui les armes de Bohême.

Les deux jeunes filles hésitèrent et frémirent.

Il y avait là quelque chose qu'elles ne comprenaient plus et qui leur glaçait le sang dans les veines.

— Eh bien ?... dit Rotrude.

Berthe, la plus brave, mit sa main dans la main de sa sœur et dit :

— Moi, Berthe, je veux que le vicaire Raoul, mon chevalier, revête une des armures de Bohême.

— Moi, Adèle, ajouta celle-ci encouragée, je veux qu'Aymon le Brun, mon chevalier, revête une autre de ces armures.

Rotrude respira avec force et se leva.

— Donc, mes filles, dit-elle en les congédiant d'un geste brusque et hautain, — je vous engage ma parole qu'il sera fait suivant votre volonté.

XI

Les rayons du soleil levant jouaient dans les draperies blanches qui entouraient le lit de Gisel, la dernière fille de Charlemagne. Elle venait de s'éveiller, et il y avait autour de son front comme une auréole de virginale beauté.

Gisel avait hérité de sa mère Aïda ces yeux incomparables, noirs et brillants comme le jais, bordés de longs cils recourbés hardiment, ces cheveux magnifiques, lourds et moelleux comme la soie, cette taille aux divines délices. Son père lui avait donné la blancheur franque. Gisel était jolie et belle à la fois, et ses grâces chastes s'imprégnaient de la bonté de son cœur.

Elle n'était pas heureuse dans le palais impérial. Ses sœurs n'avaient guère pour elle que de dures paroles. Elle ne se plaignait pas. Elle aimait ses sœurs.

Mais l'objet de son culte ardent et profond, c'était son père, c'était Charlemagne. Le cœur de Gisel bondissait de joie à la seule pensée de revoir l'empereur. C'était son unique espoir en ce monde, car elle sentait bien qu'autour d'elle il n'y avait qu'aversion et mépris.

La *Sarrasine* pouvait-elle compter sérieusement parmi les filles de l'empereur ?

Après son père, il y avait encore quelqu'un que Gisel aimait bien, — qu'elle aimait trop, au gré des scrupules de sa pudeur, — ce quelqu'un, c'était Robert de Soissons.

Oh ! que ce Robin le Dédaigné était bien Robin le mal nommé !

Gisel pensait à lui la nuit et le jour. L'image de Robert venait la troubler jusque dans sa prière.

Quand le chant doux et triste de Robert arrivait à son oreille, Gisel ne sentait plus son pauvre petit cœur. Elle eût voulu donner

son bonheur pour qu'il fût heureux, mais elle ne voulait point lui donner son honneur.

Comme vous voyez, les autres filles de Charlemagne avaient grandement raison de la repousser hors de leurs rangs joyeux. Gisel y eut fait tache.

Cette nuit, Gisel n'avait guère fermé l'œil. Le chant de Robin était resté au fond de son âme et d'ailleurs l'idée du retour de son père avait amplement suffi à la tenir éveillée.

Il y avait plus d'une heure déjà qu'elle était assise sur son lit, causant avec sa suivante Dina.

Une fille de vingt ans, brune à la peau dorée, qui était un jour venue vers Gisel, lui parlant de l'Orient, le pays de sa mère. — Gisel l'avait gardée, et depuis lors Dina était sa seule amie :

— Si j'avais été là, moi, disait Dina, poursuivant l'entretien commencé, — ils ne vous l'auraient pas volée !

— Contre ceux qui me l'ont prise, répondit Gisel en souriant, ma pauvre Dina, tu n'aurais pas été assez forte.

Dina secoua fièrement sa vaillante tête brune.

— Alors, ils m'auraient tuée, dit-elle ; — mais est-ce bien vrai, ma princesse, qu'elle avait sept rangs de pierres précieuses, cette coupe ?...

— Un rang de rubis, répliqua Gisel, — un rang de diamants, un rang de topazes mâles d'Ophyr, un rang d'opales vives, un rang d'émeraudes, un rang de perles et un rang de saphirs.

Dina joignit ses mains.

— Que cela devait être beau ! murmura-t-elle.

— Oui, Dina, c'était bien beau... Mais j'y tenais parce que c'était tout ce que j'avais de ma mère... Il me semblait, quand je regardais cette coupe, que je voyais ma pauvre mère adorée sourire et pleurer en me contemplant... une nuit, il y a déjà bien des mois de cela, pendant que je dormais, je crus entendre un bruit léger auprès de mon lit... et ma mère, qui est toujours près de moi

quand je rêve, me montra la coupe en me disant : prends garde et le lendemain, je cherchai vainement la coupe à mon chevet.

— Voler jusque dans le palais de l'empereur! s'écria Dina indignée.

— Depuis ce temps-là, bien souvent ma mère me dit : Enfant, si tu m'appelais maintenant, je ne pourrais pas venir.

— Elle serait donc venue si vous aviez eu la coupe? demanda Dina la curieuse.

— Oui, répondit Gisel, — ma mère serait venue... elle l'avait promis une minute avant de mourir... c'est Charlemagne qui me l'a dit, et Charlemagne peut-il proférer un mensonge!

Gisel avait des larmes dans les yeux, au souvenir du récit que lui avait fait son père, du récit de la mort d'Aïda, sur les rives du Weser.

Dina essuya les beaux yeux de sa jeune maîtresse.

— Folle que je suis de vous rappeler des souvenirs si tristes! s'écria-t-elle.

— Ces souvenirs-là ne me quittent jamais, répliqua la jeune fille; mais sais-tu, Dina?... il y a encore autre chose qui est en moi comme un remords, et qui fait le malheur de ma vie...

— Un remords!... vous!... meilleure que les anges!

— Ma mère souffre, prononça lentement Gisel; — ma mère est en purgatoire... et pour qu'elle put monter vers Dieu dans le ciel, il fallait que la coupe fût au fond de l'eau.

Dina ne comprenait pas.

— Ecoute-moi bien, reprit Gisel d'un beau petit air grave et didactique, — c'est l'empereur qui m'a expliqué cela, et c'est le docte Alcuin qui l'avait expliqué à l'empereur.

Dina devint tout oreilles, et Gisel, le gentil professeur, poursuivit :

— Le feu du purgatoire efface les fautes passées pour l'âme qui se repent, mais les fautes présentes...

— Quoi! s'écria Dina, — l'âme peut-elle pêcher après la mort?

— Ecoute donc, si tu veux comprendre... Ma mère avait été païenne... et il paraît que les païens, par l'aide de Satan, peuvent posséder un pouvoir en opposition avec le pouvoir de Dieu... si ma mère, en mourant, avait renoncé à toutes choses de ce monde, elle serait déjà dans le paradis, car c'était une sainte... mais elle savait qu'un danger menaçait ma jeunesse... et plutôt que d'être heureuse tout de suite aux pieds de l'Eternel, ma tendre, ma bien-aimée mère préfèra veiller sur moi...

Dire que la brune Dina était parfaitement édifiée, ce serait beaucoup s'avancer. Du moins était-elle émue, car elle mêlait ses pleurs à ceux de Gisel.

Gisel continuait d'une voix entrecoupée :

— Au lieu de rejeter loin d'elle à son heure dernière tout ce qui tenait au pouvoir illicite que son ancienne religion lui avait donné, au lieu de plonger dans l'eau du Weser, qui était tout proche, cette coupe fatale, produit de la magie et du sortilége, elle consentit à souffrir durant toutes les années de ma jeunesse, jusqu'au jour où je n'aurais plus besoin de son secours... avec cette coupe, au moment du péril, je n'avais qu'à dire : Ma mère! ma mère!... et ma mère, franchissant, malgré l'ange, les portes de fer du purgatoire, s'élançait à mon secours...

— Que Dieu la bénisse, la noble femme! balbutia Dina dans ses larmes.

— Oh! que Dieu la bénisse, répéta Gisel ardemment; — que Dieu lui donne les joies du ciel et me fasse souffrir à sa place!... mais tu sens bien, Dina : le péché de ma mère a survécu à sa mort... et ces flammes cruelles qui torturent sa pauvre âme n'effacent rien, puisque la faute est sans fin... et moi, ajouta-t-elle en se couvrant le visage de ses mains, — et moi, je ne peux pas

accomplir l'ordre de ma mère!... je ne peux pas jeter au fond de l'eau cette coupe maudite!... je ne peux pas sauver ma mère!...

Elle n'avait que seize ans. Quelques minutes après, les rayons du soleil se jouaient dans son sourire, parmi ses pleurs séchés à demi.

Dina venait parler de Charlemagne et maintenant elle parlait de Robin.

Dans le cœur de Gisel, ces deux idées de son père et de son amant étaient amies. Car si Gisel avait un espoir vague et lointain de voir jamais son sort uni à celui de Robin, c'est qu'elle comptait sur la bonté de son père.

— Si vous l'aviez vu, ma chère princesse, disait Dina, — le pauvre jeune homme... hier, toute l'après-midi, son batelet a vogué sur la Seine... il courait tantôt à droite, tantôt à gauche; et son œil était toujours fixé sur vos fenêtres... mais vos fenêtres ne s'ouvraient point, et pour toute sa peine, Robert de Soissons, n'a pas eu seulement un regard, ni un sourire.

— La fille de l'empereur, répondit Gisel, ne doit avoir de regard ni de sourire que pour son époux.

Dina ne répliqua point. Toutes les filles de l'empereur n'avaient point la même manière de voir.

— Sais-tu? reprit Gisel; — ma sœur Rotrude veut me faire entrer dans un couvent, disant que là seulement peut disparaître la souillure de ma naissance... Je respecte et j'aime les saintes nonnes du mont Cétard... Mais puis-je enfermer dans le cloître un cœur qui est tout plein de l'image d'un homme?..

— Vous l'aimez donc bien?.. fit Dina toute contente.

— Je l'aime de toute mon âme, ma pauvre Dina... Et si j'étais à lui, je crois qu'il n'y aurait point sur la terre de femme si heureuse que moi... Mais dès que l'empereur, mon vénéré père, sera dans le palais, j'irai vers lui et je me mettrai à ses genoux... Il

voudra me relever, n'est-ce pas?.. Moi, je lui dirai : Mon sire bien-aimé et respecté, je ne me relèverai point que vous ne m'ayez accordé une grâce... Ainsi dit et fit madame Esther, épouse d'Assuérus, empereur d'Assyrie... Mon père me répondra (et je pense qu'il pleurera au souvenir d'Aïda qu'il aimait), mon père me dira : Fillette, je t'accorde tout ce que tu voudras, pourvu que tu viennes là, sur mon cœur... Il est si bon !... oh ! si bon !.. Moi alors, Dina, je me jetterai dans ses bras et je le baiserai mille fois... Puis, quand il voudra connaître mon envie, je m'assoierai sur ses genoux et je lui parlerai franchement, afin qu'il voie bien tout dans mon cœur... mais tout!.. Je lui dirai : Mon seigneur, j'aimerais mieux aller avec vous, dans votre ville impériale d'Aix-la-Chapelle, que de rester dans ce palais où chacun me nomme la Sarrasine... Et maintenant que me voilà en âge de choisir un fiancé, si c'est votre plaisir, mon seigneur, je me fiancerai à Robin de Soissons, qui est brave et qui est loyal...

Dina ne pouvait s'empêcher de sourire.

Gisel avait prononcé ce long discours tout d'une haleine, prenant un ton grave pour faire la voix de Charlemagne, et cherchant les inflexions les plus caressantes pour présenter sa requête imaginaire.

C'était une véritable répétition.

— Tu ris ! s'interrompit-elle avec inquiétude et chagrin, — ce n'est donc pas bien dit?

Et comme Dina ne répondait pas assez vite, elle devint toute pâle et ajouta :

— Tu crois que l'empereur me refusera, je le vois bien?

— Oh ! ma chère princesse ! s'écria Dina qui souriait encore mais qui était tout attendrie; — je crois que l'empereur vous enlèvera dans ses bras, et qu'il vous dévorera de baisers...

— Tu crois cela?.. bien vrai?

— Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose !

Gisel frappa ses deux belles petites mains l'une contre l'autre; puis elle sauta hors de son lit.

— Alors ! s'écria-t-elle, — faisons ma toilette, Dina... Je veux être bien jolie pour que l'empereur soit content de me voir... Vite ! vite ! ne perdons pas de temps !.. S'il allait arriver avant que je sois prête !

Dina était alerte et adroite comme une fée. Et c'est si facile d'embellir une beauté de seize ans !

Au bout d'une demi-heure, les admirables cheveux de Gisel flottaient en tresses autour de son front angélique. Sa taille fine était serrée dans une robe d'étoffe moelleuse, qui, malgré sa forme chaste et juvénile, ne pouvait cacher les promesses à demi-réalisées du sein le plus harmonieux.

C'était tout avec la ceinture de perles, le collier et le diadème.

Ainsi parée, Gisel ressemblait aux princesses des récits enchantés de l'Orient.

Dina restait en admiration devant elle.

Gisel alla jusqu'à sa fenêtre et regarda au dehors. — Robert était déjà dans sa barque, les yeux fixés sur la croisée close.

Le long des rives de la Seine et dans les rues, il y avait un grand mouvement : le temps était beau. Gisel se sentait tout heureuse.

— Viens, dit-elle à Dina, — n'oublions pas Dieu parce que nous avons de la joie.

Les deux jeunes filles s'agenouillèrent dans l'oratoire qui était au bout de la chambre, et Gisel fit à haute voix la prière du matin.

Elle pria pour sa mère morte, pour son père, pour ses sœurs qui ne l'aimaient point; — elle pria pour Robert qui l'aimait...

Pendant cela Rotrude avait fait appeler dans son appârtement Halo, comte du palais impérial.

Personne ne pouvait recevoir un pareil ordre sans appréhender que la forte Rotrude n'eût eu en le donnant des pensées anacréontiques et folâtres.

Halo qui était roux, louche, brèchedents, boiteux et punais, eût une terrible peur d'avoir inspiré de l'amour à la princesse.

Mais il ne s'agissait pas de cela.

Rotrude dit au comte de lui donner les clefs de la chambre où étaient renfermées les armures de Bohême.

Le comte n'avait rien à refuser à Rotrude. Trop heureux de n'avoir autre chose à lui fournir, il exhiba les clefs sans difficulté.

Rotrude le congédia.

Elle fit mander aussitôt un valet armurier du nom Malpert, qui était le plus odieux coquin de Paris, où il y eut toujours tant de si parfaits coquins.

Quand Malpert eût été introduit auprès d'elle, Rotrude lui remit les clefs de la chambre aux armures, avec des instructions dont nous verrons le résultat en temps et lieu.

Puis elle se frotta les mains, la forte femme, en grommelant ceci :

— On ne m'en a demandé que deux, j'en donnerai trois; ne suis-je pas généreuse !

Précisément, à travers les rideaux de sa fenêtre, elle avisa le blond Robin qui croisait sur le fleuve. Elle hocha la tête d'un air qui voulait dire bien des choses.

— Bon ! bon ! murmura-t-elle; — on dira demain : C'était pourtant un joli cavalier !

XII

La prière de Gisel était achevée. Comme les deux jeunes filles se relevaient, elles purent entendre un grand tumulte au dehors. Dans les cours, les capitaines rangeaient leurs soldats; dans les rues, les hommes d'armes chevauchaient à grand bruit parmi le populaire agité.

Et les cloches de Dame Marie, sonnant à haute volée, dominaient tout ce tapage.

Gisel, folle de joie, s'écriait :

— C'est lui! c'est lui! c'est mon bien-aimé père!

En toute hâte, elle jeta un voile sur ses épaules et s'élança dans les escaliers pour gagner la terrasse.

Son père qui venait, — l'empereur, — c'était l'espoir, c'était le salut.

Il y avait foule de comtes et d'hommes d'armes sur la terrasse. Toutes les filles de Charlemagne y étaient déjà, ainsi que tous les officiers de la ville et du palais.

C'est à peine si Gisel remarqua que cette nombreuse assemblée avait un aspect morne et stupéfait.

Elle se précipita vers la balustrade, pour voir mieux et de plus loin.

Le peuple s'agitait tumultueusement le long de la rivière; mais ce tumulte n'était point celui des fêtes publiques.

On commençait à entendre le son des instruments militaires qui précédaient le cortége. Ces sons étaient lents et tristes. Gisel ne se souvenait pas d'avoir jamais ouï pareille marche guerrière.

Si, pourtant, une fois, — lorsque son frère aîné, le roi Charles, avait passé de vie à trépas...

Pourquoi avoir choisi ce rhythme lugubre pour une entrée triomphale?

Et maintenant que Gisel y songeait, la cloche de Dame Marie elle-même tintait une sorte de glas, au lieu du joyeux carillon de bienvenue.

Elle se sentit froid dans le cœur.

Elle se retourna vers ses sœurs. — Ses sœurs avaient au front de grands voiles noirs qu'elle n'avait point remarqués.

Et sur la plus haute tour du palais, il y avait un étendard de deuil.

Gisel n'osait déjà plus interroger. La pauvre enfant était d'avance terrifiée.

— Qui donc était mort?

Le dernier des fils de Charlemagne avait-il suivi ses frères dans la tombe?

Le peuple, qui se pressait au pied de la terrasse, serrait ses rangs le long de la Seine. Gisel entendait bien maintenant que tout ce peuple parlait d'un grand malheur. Trois mots mille fois répétés arrivaient sans cesse à son oreille.

La foule disait :

— Il est mort! il est mort!

Mais la foule ne prononçait point de nom.

Il est en effet des noms que nul ne prononce et que tous les cœurs sous-entendent.

— Il est mort! il est mort!

Gisel appuya ses deux mains contre sa poitrine et se rejeta en arrière pour ne plus entendre ce que disait le peuple. — Mais l'autre foule, la foule des leudes et des hommes d'armes, qui était sur la terrasse, murmurait également ces trois mots: —Il est mort!

Et au-dessus de ce murmure, une voix s'éleva tout à coup : voix profonde et triste.

Celui qui parlait était un chevalier qui, après avoir fléchi le genou, se tenait debout devant la princesse Rotrude.

Il portait une écharpe de crêpe sombre par-dessus son armure.

Un silence solennel se fit autour de cet homme qui disait :

— Le vingtième jour de janvier, au sortir du bain, la maladie le saisit. Il cessa de manger, et ne prit plus qu'un peu d'eau pure à de longs intervalles. Le vingt-septième jour du même mois, il reçut les saints sacrements des mains du prêtre Hildebald. Le lendemain au matin, il fit un suprême effort pour lever la main droite et figurer le signe de la croix sur sa tête et sur sa poitrine. Puis, disposant avec soin ses membres pour le repos éternel, il ferma les yeux et prononça d'une voix ferme ces dernières paroles : « Dieu, je te rends mon âme (1). » Il n'était plus.

Le chevalier se tut.

La foule resta muette autour de lui.

Gisel comprenait enfin. Le désespoir l'écrasait.

En ce moment, un cri éclatant s'éleva du dehors. Un éclair de joie délirante brilla dans les yeux de Gisel, qui crut n'avoir fait qu'un rêve funeste, car le cri disait :

— Vive l'empereur !

Vive l'empereur ! Pour Gisel, y avait-il un autre empereur que Charlemagne ?

Elle s'élança de nouveau vers la balustrade et regarda de toute son âme.

Le cortége débouchait sur le Grand-Pont. Les bannières étaient basses. Les hommes d'armes tenaient la pointe de leurs lances inclinées vers la terre.

Et ce cri que poussait le peuple : « Vive l'empereur ! » s'appliquait à Louis le Débonnaire qui traversait les rues de Paris, la couronne en tête et le sceptre à la main.

Gisel tomba mourante sur le gazon de la terrasse.

(1) In manus tuas commendo spiritum meum.

Avant de perdre complétement ses sens, elle put voir la foule des chevaliers et des officiers qui étaient sur la terrasse avec elle, s'agiter tout à coup. Les glaives dégainés brillèrent au soleil. Elle put entendre un concert de voix qui s'éleva pour crier à son tour :

— Vive l'empereur !

Louis le Débonnaire, le nouveau maître de l'empire, ne franchit même pas le seuil du Palais-Neuf. Après avoir fait ses dévotions à la basilique de Dame Marie, il se rendit au Vieux-Palais (les Thermes), et passa le restant de la matinée à destituer tout ce que son père avait eu de bons serviteurs dans Paris.

Vers la dixième heure, il s'enferma avec sa sœur Rotrude et son conseiller, l'Austrasien Wala. Nous osons affirmer que, dans ce petit comité, on ne pleura pas beaucoup l'empereur Charlemagne

Quand Rotrude sortit du Vieux-Palais, elle avait la tête haute et le regard fier, comme si elle eût retrouvé la coupe de Merlin.

— Mes seigneurs, dit-elle aux hommes d'armes rassemblés sur le parvis de Dame Marie, — préparez-vous... Puisque Dieu a rappelé à lui mon père très-vénéré, le tournoi de bienvenue sera le tournoi des funérailles... La piété ordonne d'honorer la mémoire des morts.

Les chevaliers se regardèrent entre eux quand Rotrude fut partie.

— Pardieu, dit le comte Eudon, — il paraît qu'on ne veut rien perdre ici.

— Chez mon bonhomme de père, ajouta Roger de Bordeaux, on n'en faisait pas d'autres... Quand les convives manquaient au dîner, la venaison réchauffée servait pour le souper.

On railla, cela soulage ; mais on obéit.

Et cet immense vide que Charles défunt laissait dans l'univers ne fut point senti tout d'abord par ces têtes folles.

En somme, avant l'user, un empereur en vaut un autre. Ce qui est fâcheux, c'est de manquer d'empereur. Ils avaient Louis le Débonnaire, qui pouvait être un empereur très-convenable.

Roger de Bordeaux et les autres allèrent revêtir leurs armures d'apparat. N'eût été l'étendard de deuil et l'instinctive tristesse du peuple, presque toujours plus intelligent que la classe intermédiaire (que cette classe porte le casque d'acier ou le bonnet de soie noire), on aurait pu traverser la bonne ville de Paris sans trop savoir que Charlemagne était mort.

A l'annonce du tournoi, Aymon le Brun et le beau vicaire Raoul avaient été transportés de joie. Au lieu d'aller, comme tous les autres, vers leurs demeures, ils entrèrent au Palais-Neuf par la grand'porte donnant dans la rue de la Barillerie.

Dans le vestibule, ils trouvèrent le blond Robin que la princesse Rotrude avait fait appeler. La même idée leur vint à tous deux. C'était sans doute ce pauvre Robin, Robin le Dédaigné, qui, par suite de sa mauvaise chance, allait porter tout le poids de leur espièglerie.

On allait donner à Robin l'armure dont ils avaient dévissé les clous.

Et justement Robin les avait provoqués la veille.

C'était comique au plus haut degré. Du moins, nos deux amis le trouvèrent ainsi.

— Ah çà ! Robin, dit Raoul, — qui t'a valu cette bonne aubaine?

— Quelle aubaine ? demanda Robin.

— Fais donc l'ignorant ! reprit Aymon; — tu es ici comme nous, pour les armures ?

— Quelles armures ? demanda encore Robin.

Il était par trop naïf, ce jouvenceau. Comme Aymon le Brun et Raoul allaient le prendre à partie, un valet de Rotrude les appela par leurs noms tous les trois.

Raoul et Aymon échangèrent un malin regard.

Pour le coup, on allait rire !

XIII

Cependant, vers la onzième heure, un nouveau cortége débouche par le Grand Pont. Comme le premier, ce cortége venait d'Allemagne.

C'était une cinquantaine de chevaliers aux armures noires, aux casques sans panache, aux chevaux sombres comme les coursiers de la Nuit.

En tête du cortége, un héraut portait un large écu d'argent aux deux rameaux croisés de sinople, surmontés d'un poignard de sable, en pal.

Sur leur passage, le peuple ému et curieux disait :

— Les francs-comtes ! les francs-comtes de Charlemagne !

Les chevaliers allaient, au pas de leurs chevaux magnifiques, silencieux comme des fantômes.

Chacun d'eux portait une enseigne au bout de sa longue lance.

Sur chaque enseigne, il y avait le nom d'un peuple soumis par le Victorieux.

C'était là le vrai convoi de Charlemagne, et son fils indigne ni ses filles perdues n'y avaient point de part.

Les Alemanniens et les Suabes, — les Hessois, — les Austriens, les Alsaciens, — les Bavarois, — les Carinthiens, — les Thuringiens, les Saxons ;

Saxons Cis-Albins, en deçà de l'Elbe, — Saxons Engriens, Westphaliens et Ostphaliens, — Saxons Nord-Albigiens, — Frisons ;

Aquitains, — Goths, — insulaires de la Méditerranée ;

Gascons, Provençaux, Neustriens, Bretons ;

Bourguignons, Sarrasins, Espagnols, Italiens ;

Slaves Obotrites, sur la mer Baltique ; Slaves Welatabes, sur les bords de l'Oder ; Slaves Sorabes, le long de l'Elbe ; Slaves Bohêmes, en Silésie ; Slaves Hongrois et Moraviens, Slaves Avares, jusqu'aux confins de la lointaine Pannonie ;

Esclavons, — Dalmates et Croates, — Liburniens, — riverains de l'Adriatique ;

Et d'autres.

Le dernier étendard, grand comme une enseigne impériale, portait cette mystérieuse légende :

LE SAINT VEHMÉ SUR TOUS.

Au bout du pont, les francs-comtes entonnèrent un cantique dont le peuple répéta les versets.

Avant d'entrer dans la basilique de Dame Marie, le Vrai Juge, Sigismond de Harstein, planta l'étendard du saint Vehmé au dehors, en face de la porte. Quatre francs-comtes, à cheval, l'épée nue, se placèrent à l'entour.

« *Afin que nul y touchât, voire l'Empereur !* »

Le Vrai Juge Sigismond et ses comtes s'agenouillèrent dans la basilique, et rangèrent les bannières autour de la nef.

Quand ils eurent prié, on les vit, dédaignant les apprêts du tournoi, reprendre le chemin d'Aix-la-Chapelle, au pas, la lance haute, en chantant leurs cantiques austères.

Pendant plus d'un siècle, les francs-juges allemands rendirent leurs sentences redoutables *au nom de Dieu et de saint Charles, empereur...*

XIV

On avait rapporté la pauvre Gisel dans son appartement.

Elle était seule avec Dina qui tâchait de son mieux à la consoler, mais qui n'y pouvait point parvenir.

Cette journée, qui avait commencé si belle, allait finir dans les larmes.

Charlemagne, son père et son seul ami, n'était plus. Autour d'elle, il n'y avait désormais que le mépris et la haine.

Comme elle était assise auprès de sa fenêtre, les yeux fatigués de larmes, et laissant ses mains froides dans les mains de Dina, qui ne savait plus, la pauvre fille, à quel saint se vouer, la porte s'ouvrit brusquement, et Robert de Soissons se précipita, plutôt qu'il n'entra dans la chambre.

Jamais homme n'avait pénétré dans ce sanctuaire, et certes, c'était là, de la part du jeune chevalier, une audace que rien ne justifiait.

Mais Robin avait l'air d'un fou. Ses cheveux blonds tombaient, épars sur ses épaules; ses vêtements étaient en désordre, et ses regards annonçaient une sorte de délire.

Il s'agenouilla et joignit ses mains.

— Oh! soyez bénie, Gisel! dit-il avec une émotion profonde; je n'ai point mérité tant de bonté de votre part, mais, sur mon Dieu! je jure de m'en rendre digne.

Gisel s'était levée et le regardait sans comprendre. Elle ne songeait ni à s'irriter, ni à le chasser. Elle pensait bien que la folie l'avait pris.

— Merci, Gisel! merci! poursuivait Robin avec larmes; — vous m'avez choisi pour votre chevalier, moi, pauvre enfant obscur et sans gloire...

— Pour mon chevalier!... répéta Gisel stupéfaite.

— Par la Vierge Marie, je jure de vous servir fidèlement jusqu'à la fin de mes jours!

Gisel allait demander une explication, lorsqu'un son de clairon etentit au dehors.

Robin se leva vitement.

— Adieu ! s'écria-t-il, — je dois répondre à cet appel et revêtir l'armure que vous m'avez procurée... Adieu, Gisel adorée et respectée... mon âme et ma vie sont à vous!

Il posa sa main sur son cœur et s'enfuit.

Gisel ne trouvait point de paroles.

— Mon chevalier!... murmura-t-elle enfin ; — l'armure que je lui ai procurée... Oh ! je porte malheur à tous ceux qui m'aiment! Voici que le pauvre Robin a perdu la raison!

Nous savons déjà que Gisel se trompait. Le pauvre Robin n'avait point perdu la raison. Seulement, il était menacé d'une perte encore plus grande, si toutefois la vie vaut mieux que la raison.

Ce que nous sommes disposés à admettre et à soutenir envers et contre tous, vu la triste figure que fait la raison ici-bas, depuis la création du monde.

Les uns disent : C'est un nom comme la vertu; les autres lui dressent des autels et finissent à Charenton. Que croire ?

La raison du soldat le porte à tuer un tas de pauvres diables qu'il ne connaît même pas; la raison du marchand consiste à voler effrontément pour devenir, sur ses vieux jours, un modèle de délicatesse commerciale; la raison du philosophe l'entraîne à nier l'évidence; la raison du peuple le pousse à tuer de temps en temps la poule aux œufs d'or pour voir ce qu'elle a dans le ventre.

Appelez toutes ces *raisons*-là des *folies*, et vous verrez que notre période n'en sera pas moins sur ses pieds.

Les psychologistes répètent avec solennité tous les jours, que la raison distingue l'homme de la brute. J'ai connu un charretier qui n'était pas de cet avis. Il disait que c'était son fouet qui le distinguait de son cheval.

Mais parler de raison à propos de Paris, c'est faire du tort à la charmante cité qui se pique de pratiquer l'usure, l'amour, le charlatanisme en tous genres, le vaudeville, le drame, le cornet à pistons, la polka bienfaisante et mille autres joyeusetés, mais qui, du moins, ne se pique pas de raison.

Robin le Dédaigné se trouvait dans une détestable passe.

La forte Rotrude, indignée de ses mépris, se proposait de lui jouer un tour du plus mauvais goût.

La mort de Charlemagne la faisait toute-puissante. Elle savait la faiblesse de son frère, Louis le Débonnaire, dont Louis XIII (qui n'était pas, lui non plus, un aigle) a dit que c'était un veau couronné. Elle sentait qu'elle avait désormais les coudées franches.

Or, oyez ceci : Une femme robuste de quarante-cinq ans, qui a perdu la coupe de Merlin, est capable de tout.

La forte Rotrude s'était dit :

— Je punirai du même coup Aymon le Brun, le vicaire Raoul, et mon joli petit Robin.

Les punir de quoi ? — De ce qu'elle était devenue vieille et laide.

C'est la justice de ces héroïnes d'amour.

Maintenant, il faut bien avouer que, sans le savoir, Rotrude avait un terrible motif de poursuivre le blond Robert. — C'était Robert qui lui avait volé sa coupe.

Rotrude avait donc fait comparaître devant sa personne imposante Aymon le Brun, Raoul et Robin. Quand ces trois gentils-

hommes lui eurent baisé la main comme il convenait, Rotrude eut une petite toux oratoire et prononça le discours suivant :

— Mes beaux seigneurs, je suis enchantée de vous voir tous les trois dispos et en bon point. Je prie Dieu que cela continue jusqu'à ce que vous en soyez las.... Voici pourquoi je vous ai fait venir dans le palais impérial, dont vous connaissez la petite route... Vous saurez que j'aime mes trois jeunes sœurs comme la prunelle de mes yeux : Adèle, Berthe, et surtout Gisel qui n'a pas sa seconde en cet univers pour la beauté, pour la grâce et pour la sagesse.

Robin avait envie d'embrasser Rotrude : il eut tort de se gêner.

— A ces causes, poursuivit la vigoureuse princesse,— j'ai saisi avec une véritable satisfaction l'occasion de leur faire plaisir en vous favorisant, mes trois beaux seigneurs... Adèle m'a parlé pour le sire Aymon le Brun ; Berthe, pour le vicaire Raoul ; et Gisel, pour Robert de Soissons.

— Pour moi ! Gisel ! Est-il possible ! s'écria Robin qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Pour vous-même, mon gentilhomme, répondit Rotrude.

Et elle ajouta, en le jaugeant d'un regard connaisseur.

— N'en valez-vous point la peine ?...

Robin perdait la tête. Gisel avait parlé pour lui ! Gisel !

Quant à Aymon le Brun et à Raoul, ils n'avaient point le plaisir de la surprise.

Rotrude continua :

— Mes très-chères sœurs m'ont demandé la même chose toutes les trois. Chacune d'elles désire que son chevalier ait, pour le tournoi qui va s'ouvrir, une des armures bohêmes conquises par feu mon frère et seigneur, Charles, roi de France...

— Son chevalier ! répétait Robin dans son cœur ; — je suis le chevalier de Gisel !

— C'est là une grâce souveraine, reprit Rotrude en donnant à sa voix une expression d'emphase si grande, que des yeux défiants y eussent pu découvrir de l'amertume, presque de la menace; — c'est là une grâce qui n'a été accordée à personne...

— Mais, s'interrompit-elle pour prendre un accent tout gracieux, — rien n'est trop beau, rien n'est trop bon, rien n'est trop noble pour les chevaliers de mes très-chères sœurs... Les armures sont à vous, mes sires, et vous pouvez les aller prendre.

Cela dit, Rotrude les congédia d'un geste plein de condescendance.

Mais dès qu'ils eurent tourné le dos, elle appela :

— Malpert !

Le coquin de valet armurier parut aussitôt.

Rotrude lui donna une clef.

— Fais bien leur toilette, dit-elle.

Malpert grimaça un odieux sourire, prit la clef et sortit sur les pas des trois gentilshommes.

Ce fut à la suite de cette entrevue que Robin le Dédaigné entra comme un fou chez Gisel. Il ne pouvait pas savoir que la jeune fille n'avait jamais prononcé son nom devant Rotrude. Il était ivre de bonheur.

Le son du clairon, qui mit fin à ses actions de grâces, était le premier appel du tournoi. Rotrude rejoignit en hâte ses compagnons, et tous les trois, sous la conduite de Malpert, se dirigèrent vers la chambre des armures.

XV

Cette chambre des armures était située au dernier étage du

palais impérial. Pour y parvenir, il fallait s'engager dans un escalier particulier, barré à chaque volée par une porte massive.

Il y avait quatre de ces portes.

Malpert les ouvrit sans difficulté, parce que les leviers qui les soutenaient avaient été mis debout par avance.

Quand on arriva devant les armures, Aymon et Raoul dirent comme la veille, en touchant de la main celles qu'ils avaient choisies :

— Voici la mienne.

— Il serait plus juste, fit Malpert avec son rire diabolique, — de les tirer au sort.

Mais Robin le Dédaigné, qui était modeste, répondit en saluant ses compagnons :

— Celle dont mes seigneurs ne voudront point est encore beaucoup au-dessus de mon mérite.

Le différend était donc vidé.

Malpert, en homme du métier, décrocha les diverses pièces, et nos trois seigneurs s'armèrent en même temps.

Tout en s'armant, ils admiraient de bon cœur le poli de l'acier et sa trempe incomparable. De mémoire de chevalier, on n'avait vu à Paris des harnais si beaux !

Le second appel du cor se fit entendre sur la place de l'Orbe.

— Dépêchons ! s'écria Raoul.

— Faisons vite ! dit Aymon ; — il me tarde de me montrer aux dames.

Robin poursuivait sa besogne en silence.

Telle était la perfection du travail dans ces enviables armures, que celle de Robin, quoique privée de ses attaches et vis, ne se désemparait point. Elle tenait sur son corps, et ses deux compagnons pensaient, en riant tout bas, qu'il allait arriver sur la place de l'Orbe sans s'apercevoir de la supercherie.

Par exemple, Dieu sait qu'au premier coup de lance, il ne devait que trop s'en apercevoir !

Dire que ces deux gentilshommes agissaient ici loyalement, ce serait beaucoup s'avancer ; mais on peut escalader supérieurement les balcons des dames et n'être pas très-délicat dans le choix de ses plaisanteries.

Tout ce qu'on saurait dire à la louange des dames, c'est qu'on en a vu parfois aimer des honnêtes gens.

Au troisième appel du cor, tout était en règle. Aymon et Raoul se plantèrent en face l'un de l'autre, afin de se servir mutuellement de miroir.

— Suis-je bien ? demanda Raoul.

— Comment me trouves-tu ? répondit Aymon.

Mauvais miroirs que les fats !

Robin le Dédaigné bouclait sa ceinture.

— Attendez, mes seigneurs! s'écria en ce moment Malpert, comme s'il se fût souvenu tout à coup de quelque chose, — j'ai oublié les agrafes de vos visières... ne bougez pas !

Il passa rapidement devant chacun des trois chevaliers, et pressa trois boutons d'argent qui se trouvaient à la même place sous les trois mentonnières.

Par trois fois, on entendit un bruit court et sec.

— Qu'est cela? s'écrièrent Aymon, Raoul et Robin en tâtonnant déjà.

Ils avaient comme un bandeau sur les yeux.

Le rire révoltant de Malpert leur répondit.

En même temps, ils entendirent la porte s'ouvrir, puis se refermer, puis la grosse clef tourner brusquement dans la serrure.

A travers le chêne épais de la porte, Malpert leur cria :

— Mes seigneurs, vous êtes très-bien... restez comme cela et reposez en paix !

Tout d'abord, Aymon, Raoul et Robin pensèrent qu'on s'était

moitié d'eux. Le pas lourd de Malpert résonnait encore sur les dalles de l'escalier. Quand ils cessèrent de l'entendre, ils portèrent tous les trois les mains à leurs casques.

— C'est un sortilége! dit Raoul; — je suis aveugle.

— Moi aussi, répondit Aymon; — et le souffle me manque...

— Oh! murmura Robin; — à l'aide! à l'aide!... j'étouffe.

Robin était arrivé là le cœur battant, la tête en feu, le corps baigné de sueur. Il éprouvait à un degré plus élevé la souffrance des deux autres.

Malheureusement pour lui, Raoul et Aymon avaient laissé une ou deux vis au casque de son armure pour qu'on ne pût découvrir tout de suite leur supercherie. Le casque tenait. Robin, suffoqué tout d'abord, n'eut pas le temps de faire les mêmes efforts que ses compagnons d'infortune.

Ceux-ci l'entendirent tomber. Il ne remua plus.

Aymon et Raoul, au contraire, eurent tout le temps de souffrir et de réfléchir, car ils restèrent debout pendant plus d'un quart d'heure. Le premier moment de stupéfaction passé, ils essayèrent d'ouvrir un passage à l'air qui manquait à leurs poitrines.

Ils appelaient Robin, car, à ces heures d'angoisse suprême, un compagnon de plus est précieux. Mais Robin ne pouvait pas répondre.

— Robin est déjà mort! dit Aymon.

— Mes gantelets m'empêchent de délacer mon casque, et mes gantelets sont rivés à mes mains, repartit Raoul... nous sommes perdus, mon frère.

— Pas encore!... Essayons!

Aymon essaya en effet de saisir la visière de son casque, mais l'acier des gantelets glissait sur l'acier de l'armet. — Impossible d'agir!

Aymon laissa tomber à son tour ces paroles découragées :

— Nous sommes perdus!

— Que maudit soit notre orgueil, s'écria Raoul, — qui nous a fait tomber dans cette diablerie!.. Je comprends maintenant pourquoi Rotrude souriait en nous parlant...

— Rotrude se venge !

— Et sa vengeance est terrible... — Oh ! de l'air, mon Dieu ! de l'air !

Raoul commençait à se tordre.

— Tout ce que j'ai au monde pour un peu d'air !

Aymon râla sourdement dans son étui inflexible.

— De l'air ! de l'air ! cria-t-il à son tour.

Et tous deux répétèrent avec folie :

— Pour une gorgée d'air, une seule, ma vie ! mon honneur ! mon salut éternel !

Quand le roi Charles, fils aîné de Charlemagne, prit d'assaut la ville de Belgrade, elle était occupée par Watra, chef des Czèches ou Bohémiens.

Ce Watra était un roi absolu, dont la puissance était contestée par les principaux de sa peuplade.

Il avait employé ses épargnes à acheter, des artisans d'Italie, trois armures qui faisaient taire pour toujours les nobles Czèches doués d'un verbe trop haut.

Ces armures étaient, comme nous l'avons dit, d'apparence magnifique. En réalité, leur fabrication pouvait passer pour admirable, puisque, dans tels cas donnés, leurs jointures fermaient passage à l'air, avec autant de précision que les instruments destinés aux expériences des savants.

Il suffisait pour cela de presser un bouton d'argent qui se trouvait sous la mentonnière des casques. A l'instant, un ressort jouait derrière la visière, toutes les ouvertures se fermaient à la fois, et

celui qui avait revêtu l'armure traîtresse, se trouvait subitement privé de souffle.

Telle était la position actuelle de nos trois jeunes chevaliers.

Mais là ne s'était pas bornée l'invention satanique du tyran Czèche ou Tzèche. Quand on est à la fois Czèche ou Tzèche et tyran, vous sentez qu'on doit avoir une imagination d'enfer.

Au moment où Watra commandait ces armures scientifiques aux artisans d'Italie, la peste régnait, concurremment avec lui, dans le territoire de Belgrade.

Les paysans du Danube, connus par leur sagesse, eussent bien mieux aimé deux pestes, que la peste et Watra. Mais ils n'avaient pas à choisir.

Watra, poltron comme tous les tyrans, prétendait mettre sur le compte de la peste, sa collaboratrice, tous les meurtres qu'il perpétrait dans les cachots de Belgrade.

En conséquence, il avait fait forer toutes les vis des armures. Chacune de ces vis, ainsi forées, se terminait en pointe de clou et dépassait un peu le plan intérieur des armures.

Ces vis creuses et piquantes étaient chargées, chose horrible à dire et à penser, d'inoculer la peste aux moribonds à demi suffoqués !

Ainsi l'avait voulu Watra, tyran Czèche ou Tzèche.

Une seule personne au monde connaissait le mot de cet effroyable mystère.

C'était la forte Rotrude à qui Charles, roi, l'avait confié, en lui recommandant de faire briser les ressorts et changer les clous des panoplies.

Peut-être que ce souverain aurait dû se charger lui-même de ce soin, avant d'introduire dans sa capitale d'aussi dangereuses curiosités.

Au bout d'une longue minute, le martyre d'Aymon le Brun et de Raoul changea de caractère. Ils entrèrent tous les deux en fureur et s'agitèrent comme des possédés dans leur prison d'acier.

Ce fut alors que les clous forés firent leur sinistre office.

Aymon et Raoul se sentirent déchirés tout à coup par mille piqûres. Ces armes étaient un cilice. Tout leur corps ne fut bientôt plus qu'une blessure.

Saisis par cette rage suprême qui prit le demi-dieu brûlé par la tunique de Nessus, les deux chevaliers poussaient des hurlements sauvages et blasphémaient comme des damnés.

Ils se ruaient avec démence l'un contre l'autre. Leurs têtes choquaient la pierre des murailles. Si les terribles armures n'eussent point été à l'épreuve, ils les auraient brisées mille fois.

Ils tombèrent enfin, l'un auprès de l'autre, non loin de Robin; ils se tordirent un instant encore, puis une dernière malédiction mourut dans leurs casques.

La chambre aux armures se tut.

XVI

De hauts gradins s'élevaient tout autour de la place de l'Orbe, sorte de forum circulaire, situé entre les deux rives de la Seine, le palais impérial et la basilique de Dame Marie.

On avait peu modifié les préparatifs du tournoi. Quelques crêpes noirs avaient été mêlés seulement aux gaies banderoles, et les hérauts d'armes avaient sur leurs écus des signes de deuil.

La bonne ville de Paris était folle de plaisirs, alors comme aujourd'hui. Charlemagne était mort, c'est vrai. Mais puisque le tournoi était précisément un honneur rendu à sa mémoire auguste, il s'agissait de s'amuser à ce tournoi.

C'était du moins une consolation.

Et vous savez l'histoire de cette veuve sensible qui, surprise au bal de l'Opéra le lendemain de la mort de son mari, s'écria, les larmes aux yeux :

— Que voulez-vous ! je l'aimais tant ! Il fallait bien m'étourdir !

Son chagrin la portait à danser.

Cette veuve était de Paris.

Si Paris était une femme et que Paris fût veuve d'hier, vous verriez ses maisons, ses masures et ses palais, danser aujourd'hui une effroyable sarabande, — afin de s'étourdir.

Donc, la foule abondait, sur la place de l'Orbe, autour de la lice où chevauchaient déjà quelques champions trop exacts.

Les estrades se garnissaient peu à peu de nobles dames et de seigneurs.

Une heure auparavant, on était triste, mais la tristesse ne peut durer toujours.

Par cela même qu'on est triste, d'ailleurs, suivant le spirituel système de la veuve, il faut rire. Car vous n'ignorez pas que la veuve ajouta :

— Ceux qui peuvent vivre tristes sont bien heureux, car ils n'ont pas de cœur !

Quand les gradins nobles furent à peu près remplis, la puissante Rotrude sortit du Palais Neuf, à la tête de ses sœurs, filles de Charlemagne, et s'avança vers l'estrade impériale.

Elle était grave dans son maintien, et son front, où l'art naissant du perruquier avait restitué quelques cheveux noirs, se redressait hautainement.

Derrière elle venaient Hiltrude, abbesse de Farmoutiers; Emma, femme d'Éginhard; Engiberge et Elfride.

Derrière, encore, Berthe et Adèle, jeunes et charmantes, toutes fières, les deux amoureuses, car elles songeaient au triomphe prochain de leurs chevaliers.

Enfin, seule et triste, les yeux rouges encore des larmes qu'elle avait versées, mais belle comme les plus beaux anges de Dieu. s'avançait Gisel, la fille de la vieillesse du Victorieux.

Un murmure d'admiration passa de bouche en bouche à sa vue et c'est à peine si quelques matrones, jalouses de tant de grâces, osèrent prononcer le sobriquet méprisant :

— La Sarrasine !...

Les princesses impériales prirent place à l'estrade, toutes sur le même rang, derrière le trône réservé à l'empereur.

A peine étaient-elles assises, que les clairons et les cors sonnèrent sur le petit pont, annonçant la venue de Louis le Débonnaire, qui arrivait du Vieux Palais.

A son aspect, les courtisans essayèrent une acclamation, mais le peuple regarda son nouveau maître et resta muet.

Louis était grand, blême, triste, faible. Vous eussiez dit une de ces longues plantes malades qui croissent trop près des murs humides.

Il n'y avait rien en lui qui pût inspirer le respect ou la sympathie. Cela eût fait un moine, à la rigueur. Un empereur, non.

Il gardait cette froideur compassée des médiocres, cette froideur que les sots prennent pour la réserve de l'habileté.

L'immense héritage de gloire qui pesait sur son front l'aplatissait et l'écrasait.

Quand les courtisans eurent cessé leurs malheureuses tentatives d'enthousiasme, Louis salua de la main le peuple, qui le regardait curieusement, et s'assit sur le trône.

Aussitôt, les hérauts d'armes s'agitèrent dans l'enceinte, et les clairons d'appel sonnèrent.

Berthe et Adèle cherchaient des yeux leurs chevaliers, Aymon le Brun et le vicaire Raoul.

Gisel se demandait :

— Pourquoi Robin ne vient-il pas?

Rotrude couvrit tour à tour ses trois sœurs d'un regard triomphant qui les fit tressaillir.

Puis elle se leva !

— Cors et clairons, silence ! dit-elle ; — hérauts d'armes, attendez !

Instruments et voix se turent aussitôt.

Un frémissement de curiosité courut dans la foule.

Les Parisiens étaient venu là pour voir un tournoi, c'est vrai ; mais si on prétendait ajouter au tournoi un autre spectacle, les Parisiens ne s'y opposaient pas.

Rotrude vint se placer devant le trône de l'empereur son frère.

— Mon cher sire, dit-elle, vos pères rendaient la justice devant le peuple assemblé. Le peuple est assemblé. Vous plaît-il de rendre la justice ?

— Cela me plaît, ma dame, répondit Louis, sans manifester le moindre étonnement.

Un frisson entra dans les veines d'Adèle et de Berthe.

Aymon et Raoul ne venaient pas. — Qu'allait-il se passer ?

Gisel ne redoutait rien ; sa conscience était sans tache.

La foule écoutait avidement. Ce début promettait. Dans la place immense, on eût entendu, comme on dit vulgairement, la souris courir.

— Mon cher sire, reprit Rotrude, je suis l'aînée des filles de notre père, et comme telle, chargée de garder l'honneur de la maison.

Cette fois, le populaire éclata de rire sans façon. Rotrude était connue comme le loup blanc, et, dans sa naïveté, le populaire trouva drôle de voir cette joyeuse commère chargée de garder l'honneur des autres.

Rotrude entendit et pâlit sous son fard ; mais elle ne baissa point la tête.

Adèle et Berthe tremblaient.

Hélas ! les pauvres filles n'avaient péché qu'une fois, et celle-là, qui parlait si haut, ne savait plus elle-même le nombre de ses fautes. —Mais ainsi va le monde.

— Je viens devant vous, poursuivit Rotrude, s'adressant toujours à l'empereur, — réclamer justice et châtiment.

— Parlez, ma dame, dit Louis le Débonnaire.

— Que Dieu ait pitié de nous ! pensèrent Adèle et Berthe.

Pour la première fois, en ce moment, Gisel eut comme une vague frayeur ; mais ce n'était pas pour elle. — Elle dit en son cœur :

— Que Dieu ait pitié de lui !

— Quel châtiment mériterait celui qui aurait calomnié une princesse impériale ? demanda Rotrude.

Louis hésita.

— La mort, répondit l'austrasien Wala, son Alcuin.

— Quel châtiment mériterait celui qui, ayant calomnié une princesse impériale, abuserait du jeune âge d'une autre princesse et la porterait au mal ?

— La plus cruelle de toutes les morts, répondit encore l'austrasien Wala.

Adèle et Berthe ne respiraient plus.

Gisel tremblait à son tour.

Rotrude les foudroya toutes les trois du regard.

— Si telle est ta sentence, mon sire, reprit-elle en élevant sa voix dure et perçante, qui pénétra comme un cri jusqu'aux recoins les plus éloignés de la place, — j'ai donc rendu justice, car il y avait trois chevaliers qui m'avaient calomniée, moi, princesse impériale, en se vantant faussement d'avoir obtenu mes faveurs. .

Certes, il n'y avait pas de quoi se vanter, mais personne ne songeait plus à rire.

— Car il y avait trois chevaliers, continua Rotrude, qui, abusant chacun du jeune âge d'une fille de Charlemagne, les avaient induites à mal faire...

— Leur nom? demanda Louis le Débonnaire.

Toutes les oreilles se tendirent.

Adèle, Berthe et Gisel retinrent leur souffle.

— Ils sont morts, répondit Rotrude ; — quand ils vivaient, ils s'appelaient Aymon le Brun, le vicomte Raoul et Robert de Soissons.

Un triple cri de détresse s'éleva de l'estrade.

— Aymon !

— Raoul !

— Robert !...

Rotrude montra du geste ses trois sœurs au souverain,

— Écoute! dit-elle, le cri de leur conscience vaut tous les témoignages.

— Eh bien ! reprit-elle en s'adressant à ses sœurs, ils vivent peut-être encore, vos chevaliers... Vous qui savez si bien le chemin de la chambre aux armures, vous pouvez aller les sauver.

Les trois jeunes filles, mues par un sentiment commun de générosité, se levèrent toutes les trois à la fois.

Le peuple applaudit avec transport.

— Voici la clef, poursuivit Rotrude en montrant celle que Malpert venait en effet de lui remettre.

— Donnez ! s'écrièrent Adèle, Berthe et Gisel.

Le peuple applaudit encore.

Rotrude souriait.

— Je vous préviens seulement, reprit-elle, que vos chevaliers ont la peste... la peste de Belgrade... et qu'il vous suffira de les toucher du doigt pour mourir...

Adèle et Berthe reculèrent, en se couvrant le visage de leurs mains.

— Donnez ! répéta Gisel, qui saisit la clef et s'élança vers le Palais Neuf.

Une immense acclamation du peuple la suivit.

On la vit disparaître sous le péristyle du palais impérial. — Cors et clairons sonnèrent. — Le tournoi commença.

XVII

Gisel franchit le vestibule du palais impérial et s'élança, déjà hors d'haleine, dans l'escalier tournant qui conduisait à la chambre aux armures.

Quand elle arriva devant la porte fermée, elle s'arrêta pour écouter. Elle n'entendit aucun bruit.

Sa main tremblante ne pouvait mettre la clef dans la serrure.

Gisel disait .

— Mon Dieu ! faites que je ne meure point avant d'avoir pu le sauver !

Elle disait cela parce qu'elle pensait que son cœur allait se briser dans sa poitrine.

Enfin la clef fut introduite ; elle tourna ; le pêne joua ; la porte s'ouvrit.

Au spectacle qui s'offrit à sa vue, Gisel poussa un grand cri et tomba sur ses genoux.

Il y avait là trois cadavres que leurs armures faisaient semblables. Trois cadavres immobiles, mais dont la pose même, torturée et bizarre, disait les affreuses souffrances de leur agonie.

Gisel se traîna sur ses genoux jusqu'au premier chevalier.

Elle ne savait même pas, la pauvre fille, lequel de ces trois corps était celui de son amant !

Elle essaya de détacher le casque. Ses petites mains blanches saignèrent. Le casque ne céda point.

Gisel voyait bien maintenant que l'air ne pouvait pénétrer à travers ces visières hermétiquement closes. Elle s'acharnait après sa tâche impossible. Le casque était inébranlable.

Et c'était peut-être la tête de Robin qui était sous ce casque.

Gisel sanglotait. Gisel se mourait.

Elle alla, toujours se traînant sur ses genoux, jusqu'au second chevalier. Mêmes efforts, hélas ! et même résultat. Le casque était rivé.

Et la tête de Robin était là, peut-être.

Tout ce qu'elle put faire, ce fut d'aller jusqu'au troisième chevalier. Mais sa force la trahit. Elle ferma les yeux. Elle chancela. Sa pauvre âme martyrisée était sur ses lèvres, toute prête à s'envoler vers Dieu.

D'ailleurs, quel espoir ? Le casque de ce troisième chevalier n'était-il pas comme les deux autres que Gisel n'avait pu ouvrir ? Et puis, pourquoi ce troisième chevalier eût-il été justement Robert de Soissons ? Gisel n'avait plus de courage. Ses mains tombaient le long de son flanc.

Et pourtant, car elle est sublime la vaillance de la femme qui aime, mourante qu'elle était, Gisel essaya un suprême effort.

Sans ouvrir ses beaux yeux sur lesquels pesait déjà la mort, elle souleva ses mains amollies et tâta le casque du troisième chevalier. L'acier remua.

Était-ce une illusion, et ses doigts paralysés la trompaient-ils ?

Elle se roidit. — Son doigt pénétra entre les écailles de fer. — Son doigt tout entier.

Oh ! si vous l'aviez vue ! Son corps se redressa, vivant, tandis que son regard peignait une angoisse nouvelle et terrible.

Celui qui était là, cet homme, était-ce Robert ?

Et Robert était-il mort ?

Forte tout à coup, et vive et courageuse, elle prit à deux mains la visière qui se leva sous son effort.

Ses deux mains se joignirent et les larmes comprimées jaillirent de ses paupières.

C'était Robert.

— Oh ! béni soyez-vous, Seigneur Dieu !

Et vite ! Un armurier n'eût point montré tant d'adresse ni tant de vigueur. Elle avait dégainé la dague de Robin, et, s'en servant comme d'un ciseau, elle soulevait les écailles d'acier une à une. Et vite !

Quand le cœur de Robin fut à découvert, elle y mit sa main.

Le cœur battait encore.

La joie la foudroya mieux que la douleur.

Elle tomba à la renverse.

Quand elle se réveilla, elle était dans les bras de Robert.

Robert avait subi l'influence du grand air qui était venu frapper son visage. Il n'était qu'évanoui. Ces clous perfides qui avaient hâté la mort de ses compagnons, nous savons que son armure à lui n'en avait plus.

Aymon le Brun et Raoul avaient pris soin de les enlever eux-mêmes la nuit précédente.

Il se retrouva comme au sortir d'un rêve, à demi désarmé, faible encore et brisé de fatigue, mais plein de vie. — La tête de Gisel reposait sur son sein.

Qui l'avait amenée là, Gisel ?

Robert avait bien vu près de lui les cadavres de ses deux compagnons, mais, tout occupé de secourir Gisel, il n'avait point deviné le mot de la lugubre énigme.

C'est à peine s'il se souvenait du départ menaçant de Malpert, — de cette porte fermée, — et des premiers cris d'Aymon et de Raoul.

Il faut le répéter : tout cela était pour lui un songe :

Gisel ouvrit les yeux. Elle jeta ses deux bras autour du cou de Robert, comme un enfant. Son premier baiser fut donné en

quelque sorte à son insu, dans cette demi-extase qui suit le retour à la vie.

— Oh ! que Dieu est bon ! dit-elle ; — je t'ai sauvé, Robert !

Puis, le sentiment de pudeur timorée qui était au fond de sa nature, s'éveillant tout à coup avec violence, elle se releva et repoussa le jeune chevalier.

— Je t'aime, dit-elle tout bas, — mais la Vierge nous voit.

Robert se prosterna devant elle.

— Moi, je ne peux pas te dire ce que je ressens pour toi, Gisel, murmura-t-il ; — la Vierge qui nous voit sait que je te respecte encore plus que je ne t'aime... Ne crains rien, Gisel... Avec moi, tu es comme dans ta solitude si chaste et si pure... T'aimer, être aimé de toi, qu'y a-t-il, même dans le ciel, au-dessus de ce suprême bonheur ?

Gisel sourit et lui donna sa main.

— J'ai confiance, répondit-elle.

Puis, se laissant aller tout à coup à un mouvement de naïve gaîté :

— Sais-tu, reprit-elle, — je t'ai aimé parce qu'ils t'appelaient Robin le Dédaigné !...

Robin bénit son surnom qu'il avait maudit tant de fois.

— Mais comment te trouves-tu ici, Gisel ? demanda-t-il, rendu enfin au sentiment de sa position, — pourquoi ai-je eu besoin de ton secours ?

Gisel avait tout oublié ! Elle pâlit.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit-elle ; — Rotrude veut ta mort... Oh ! tu n'es pas encore sauvé !...

Elle regarda tout autour de la chambre comme pour chercher un refuge. Il n'y avait rien que les murailles nues et une fenêtre, fermée par un châssis branlant. Car la tour était haute et formait angle saillant. Le vent d'ouest avait rudement travaillé la fenêtre.

Gisel l'ouvrit et pencha sa tête au-dehors. Le pied de la tour baignait dans le petit bras de la Seine. C'était si haut que la tête de Gisel tourna.

— Il faudrait des ailes, mon pauvre Robin, dit-elle.

— Ne pouvons-nous descendre par cet escalier ? demanda le jeune chevalier.

Les yeux de Gisel se mouillèrent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répéta-t-elle, — tu n'es pas encore sauvé !...

Et comme le regard de Robert l'interrogeait, elle lui raconta ce qui s'était passé sur la place de l'Orbe, l'accusation de Rotrude contre les trois chevaliers, leur condamnation à mort par l'austrasien Wala, vicaire de l'empereur, — puis les dernières paroles de Rotrude, annonçant le châtiment des chevaliers et présentant la clef aux trois filles de Charlemagne

La clef de la tour où leurs amants se mouraient.

— Et tu es venue toute seule, Gisel, mon tendre amour ! s'écria Robert ; — oh ! que je vive ou que je meure, Dieu m'a fait trop heureux et je le remercie !

— Il ne faut pas mourir, dit Gisel ; — si tu mourais, pourrais-je vivre ?

— Tiens ! s'écria-t-elle, tandis qu'un soudain éclair d'enthousiasme illuminait ses beaux yeux, — tu es brave et fort, mon Robert... Tu es innocent... Défendons-nous !

— Seuls contre la puissance de l'empereur ! murmura le jeune chevalier.

— Seuls avec Dieu qui nous protégera !... Viens !... il y a trois portes massives, depuis le haut de la tour jusqu'à sa base... Fermons-les, puisque déjà sans doute les soldats de Rotrude gardent l'issue extérieure... Ils seront bien longtemps à forcer ces barrières

— Mais ils les forceront, à la fin...

— Nous serons ici, mon Robert… Les heures que nous gagnerons, n'est-ce rien ?

— Oh ! si, puisque nous les passerons ensemble !

— Nous prierons tous les deux… Je m'asseoirai près de toi, mes deux mains dans tes mains… Notre avenir ici-bas sera bien court : qu'importe, s'il est beau ?… Oh ! je trouverai bien encore un sourire, va… nous nous fiancerons pour l'éternité, comme d'autres se fiancent pour les jours tristes et périssables de la vie… Dieu nous unira dans notre dernier soupir… Et quand l'heure sera venue, nous lui rendrons nos corps avec nos âmes, nos âmes chastes et nos corps aussi purs que nos âmes !

Robert l'écoutait en extase. Elle était belle, comme si déjà son visage eût rayonné des lueurs célestes qui font l'auréole des saintes.

Elle le prit par la main. Ils descendirent sans bruit les marches de pierre. Robin avait pris une épée, car il pensait :

— Si la dernière porte est ouverte, j'enlèverai Gisel entre mes bras, je percerai les rangs des gardes, et à la grâce du Seigneur !…

Mais la forte Rotrude n'était pas femme à oublier de si simples précautions. La dernière porte qui donnait passage au-dehors était fermée solidement. A travers le chêne épais de ses battants, Gisel et Robert purent entendre les soudards qui riaient et qui parlaient d'eux comme s'ils eussent été déjà morts.

Gisel montra au jeune chevalier une lourde barre de fer, debout contre le mur. Tout ce que Robin put faire, ce fut de la soulever. Il lui fallut l'aide de Gisel pour en passer les deux extrémités dans les anneaux scellés aux murs.

— Oh ! oh ! firent les soldats au-dehors ; — Avez-vous entendu le bruit ?

— M'est avis que ce sont les défunts mignons qui se barricadent !

On éclata de rire et l'un d'eux ajouta :

— Mais la princesse Gisel ?...

— Bah ! s'écria l'esprit fort, — les armures bohêmes avaient la peste, à ce qu'on dit... La princesse Gisel ne vaut pas mieux à cette heure que les trois défunts chevaliers.

Robin regarda Gisel. Gisel ne lui avait pas dit pourquoi ses deux sœurs avaient refusé de la suivre pour délivrer leurs amants.

Gisel avait bravé plus que la mort.

— Oh ! que je suis heureux ! murmura Robert de Soissons ; — je sais maintenant comme tu m'aimes !

C'était pour le moins étrange d'entendre parler de bonheur dans cet escalier humide, qui, par en haut et par en bas, n'avait d'autre issue que la mort.

En bas, la mort violente par le fer ; en haut, la mort lente et plus terrible par la soif, par la faim, par le désespoir.

Mais Robin disait vrai : il était heureux.

Gisel et lui remontèrent jusqu'à la seconde porte qu'ils fermèrent solidement comme la première.

Il en fut de même de la troisième.

Maintenant, s'ils avaient eu seulement du pain et de l'eau, ils auraient pu soutenir un siége en règle. — Mais ils n'avaient ni une goutte d'eau, ni une bouchée de pain.

XVIII

Si le moine de Wetin, traduit avec exactitude par M. Guizot, n'est pas un imposteur, si son vautour n'est pas le fruit d'une imagination déréglée, je me demande quel supplice ce vautour n'a pas dû infliger à la forte Rotrude !

Ce vautour, avant d'entamer cette princesse, a sans doute trempé son bec dans les acides les plus violents. Non content de

ce moyen, il a dû se munir d'un fer rouge. A-t-il fait plus encore? On ne peut pas savoir.

Quoi qu'il ait fait d'ailleurs, il a eu raison. La conduite de la princesse Rotrude dépasse les bornes de l'ignominie. Si robuste que soit une femme, elle ne peut légitimement étouffer ceux qui ne veulent point de ses bontés.

Elle ne doit pas davantage leur communiquer la peste. Ce sont là des manœuvres coupables et que l'indulgence la plus excessive ne saurait excuser.

Si le vautour n'en a pas fini depuis dix siècles avec cette princesse qui joignait aux mœurs les plus relâchées une très-grande cruauté, nous l'engageons à continuer.

Mais une question se présente. Qu'avait donc fait le vautour, lui, pour être employé si longtemps à ce désobligeant travail?

Nous ne pouvons prétendre que le tournoi donné sur la place de l'Orbe fût très-gai. La manière dont Rotrude l'avait ouvert, mettait du froid dans tous les cœurs. Les dames étaient distraites. Les champions qui, pour la plupart, avaient fait plus d'une gorge chaude sur la forte Rotrude, ne se sentaient pas rassurés du tout.

D'ailleurs, nous l'avons dit déjà, quoi qu'aient écrit les romanciers des siècles suivants, ce n'était pas encore le bon temps de la chevalerie.

On se donna de très-mauvais coups de lance, de masse d'armes, d'épée et de hache.

Roger de Bordeaux eut le nez écrasé; le comte Eudon resta borgne d'un œil, comme Rigobert, époux de la Gargouille.

Divers autres chevaliers éprouvèrent divers autres accidents.

Et sur tout cela, planait la face de carême de l'empereur idiot,

Louis le Débonnaire. Il resta là durant tout le tournoi, taciturne, blême, l'œil mort, le front stupide.

Souvent est ainsi fait l'héritier d'un grand empereur.

Quand le dernier chevalier eut reçu le dernier horion, chacun s'en retourna chez soi.

Rotrude revint au Palais Neuf. Halo, le comte, lui dit :

— Les gardes ont entendu un bruit dans l'escalier de la chambre aux armures.

Rotrude s'était toujours réservé le plaisir d'aller voir un peu ce qui se passait en haut de la tour. Elle pensait bien que ce devait être drôle.

— Qu'on enfonce la porte ! dit-elle.

Et, en attendant que la porte fût enfoncée, elle alla manger et boire.

Gisel et Robin le Dédaigné étaient assis l'un auprès de l'autre, les mains entrelacées. Gisel avait sa tête charmante appuyée sur l'épaule de Robert. Ils parlaient d'amour, et à mesure qu'ils parlaient, le regret du bonheur perdu remplissait leur âme de regrets.

Elle eût été si belle, leur vie. Car ils étaient si jeunes, et ils s'aimaient d'une si douce tendresse.

Quand le silence coupait parfois leur entretien, le même rêve leur venait à tous deux.

Ils voyaient quelque paysage fleuri, de vieux arbres jetant leur ombre sur la mousse, — les flots d'argent d'un ruisseau, — et quelque maison tranquille qu'on devinait derrière la feuillée.

Ils voyaient, — oh ! les chères illusions, — un enfant, tête blonde, sourire adoré, qui jouait dans l'herbe, heureux et frais comme les fleurs de la prairie.

Leur enfant à eux, la petite Gisel de Robin, le petit Robin de Gisel.

Grand Dieu ! mourir !

C'était le réveil.

— Oh ! oui, disait Gisel, j'aurais fait mon possibe pour te rendre bien heureux

— Te voir et t'aimer, Gisel, que m'aurait-il fallu de plus ?

Et ils soupiraient, cherchant déjà leur pauvre courage qui s'en allait.

Quand Gisel entendit le premier coup de hache ou de maillet donné contre la porte extérieure, par ordre de Rotrude, elle se leva toute droite.

Ses longs cheveux frémirent et son front devint livide.

— Non, non ! s'écria-t-elle ; — Robert, tu ne mourras pas !... je ne veux pas que tu meures !

Pour la seconde fois, son œil sombre et comme affolé fit le tour de la chambre pour chercher une issue.

Le crépuscule du soir commençait à tomber.

Par la fenêtre, elle pouvait voir les rives désertes de la Seine.

— Oh ! dit-elle, frappée d'un vague espoir, — si nous avions une corde !...

Robert sourit tristement.

— Nous n'avons pas de corde... murmura-t-il.

Elle se jeta dans ses bras et le pressa contre son cœur avec passion.

— Je te dis que je ne veux pas, balbutia-t-elle, suffoquée par ses sanglots, — je ne veux pas que tu meures !

Les coups frappés contre la porte arrivaient à son oreille, précipités et moins sonores, à mesure que cédaient les robustes battants de chêne.

Un dernier coup s'étouffa et fut suivi d'un craquement.

Gisel mit ses deux mains contre son cœur.

— Il n'y a plus que deux portes ! dit-elle.

Et se redressant soudain, elle se mit à parcourir la chambre comme une lionne qui fait le tour de sa cage. — Robin restait immobile.

Un cri s'échappa de la poitrine de Gisel.

— Nous aurons une corde, dit-elle ; — viens !... il faut travailler... Si les deux portes résistent autant que la première, nous aurons une corde, et tu seras sauvé.

Elle avait saisi les vêtements des deux chevaliers, que ceux-ci avaient quittés pour revêtir les armures. Plus forte qu'un homme, en ce moment, elle avait déjà déchiré l'un des manteaux en lanières.

— Viens ! viens ! répéta-t-elle.

Chez tout condamné, l'espoir ne demande qu'à renaître. Robin se leva, et quand le marteau commença de résonner contre la seconde porte, ils étaient tous deux à la besogne.

Ils travaillaient, ils travaillaient ! Gisel surtout !

Mais quand les trois manteaux furent employés, la corde était bien loin encore d'être assez longue. — Les coups allaient leur train contre la seconde porte.

Robert donna sa casaque. — Gisel son voile et sa robe de dessus.

Hélas ! la corde était toujours trop courte.

La nuit tombait heureusement, de sorte que Robin put se dépouiller du reste de ses habits. Avant de livrer son justaucorps, il fit passer sous sa chemise un objet que Gisel ne vit point, mais qui brillait aux dernières lueurs du jour.

Les coups allaient. — Oh ! ils retentissaient dans le pauvre cœur de Gisel.

Avec le reste des habits de Robin, la corde était encore trop courte.

Mais la nuit se faisait sombre. Gisel donna sa robe de dessous, — son corsage ; — un seul voile restait sur son beau corps presque nu.

Elle qui n'eût pas voulu se montrer ainsi à Dina, sa suivante fidèle !

Elle, l'enfant dévote à la sainte pudeur !

Mais ces coups de maillet, si vous saviez, ces coups lui broyaient l'âme !

La corde était trop courte.

Gisel dit :

— Ferme les yeux, Robert !

Elle ôta son dernier voile.

Mais en même temps, elle dénoua ses longs cheveux qui ruisselèrent tout autour de son corps jusqu'à ses pieds, suprême et magnifique parure !

— Tu peux rouvrir les yeux, dit-elle encore, souriante et toute fière.

La seconde porte céda et craqua bruyamment.

On entendit les pas des soudards de Rotrude et leurs voix moqueuses dans l'escalier.

Un coup de maillet terrible, frappé contre la porte même de la chambre, fit bondir le cœur de Gisel.

Même avec le dernier voile, la corde était encore trop courte !

Gisel hésita.

— O Vierge Marie ! dit-elle enfin, — pardonne-moi !

Et ses longs cheveux, tranchés, tombèrent à leur tour.

Mais la nuit était toute noire, et la sainte pudeur est le meilleur de tous les voiles.

— La corde va jusqu'à la rive ! dit Robert.

Gisel se mit à genoux et remercia Dieu. Puis elle dit :

— Descends le premier.

La porte s'ébranlait violemment.

— Non, répliqua Robin... Toi, toi !

Ils pensaient : le premier descendu sera seul sauvé, peut-être.

Mais la porte ne tenait plus.

Gisel sauta sur l'appui de la croisée.

— Viens donc avec moi, dit-elle, et que notre sort soit commun!

C'était un frêle soutien que cette corde tressée à la hâte. Gisel était dans les bras de Robert. Ils se laissaient glisser lentement.

La lune, qui se levait derrière les maisons de la rive droite, vint éclairer leur détresse.

Ils étaient entre le ciel et la terre. — La corde se balançait. — Robin étendait son bras pour protéger le corps de Gisel contre le choc de la muraille rude.

Vers le milieu du chemin, un nœud de la corde se lâcha.

Robert et Gisel donnèrent leurs âmes à Dieu.

Mais, dans l'effort instinctif que fit le jeune chevalier pour s'accrocher à une saillie du mur, sans lâcher la taille de sa fiancée, sa chemise s'ouvrit, et Gisel vit un objet briller dans son sein.

— La coupe! dit-elle, — la coupe!

Elle parvint à s'en saisir au moment même où la corde trop faible se brisait à cinquante pieds du sol, et, la brandissant au-dessus de sa tête : elle cria :

— Ma mère! ma mère! à mon secours!

XX

A ce moment, les gardes de Rotrude jetaient bas la porte enfoncée, et pénétraient dans la chambre aux armures.

Ils purent voir, penchés qu'ils étaient à la fenêtre, les corps de Gisel et de son amant précipités dans l'espace.

Mais ils purent voir aussi une forme blanche, soutenue par des ailes déployées, qui arrêtait les deux enfants dans leur chute, et les faisait doucement descendre jusqu'au bord de l'eau.

Sur le fleuve, une nef parut, une nef d'azur ornée d'arabesques d'argent.

Gisel et Robert y montèrent.

La forme blanche s'envola et les gardes entendirent la voix de Gisel qui disait :

— Merci, ma mère !...

La nef d'azur glissa sur l'eau tranquille du fleuve. Quand les gardes songèrent à bander leurs arbalètes, les deux fugitifs étaient hors de portée.

Gisel emplit d'eau la coupe de Merlin.

— Connais-tu la vertu de cette coupe ? demanda-t-elle.

— Je la connais, répondit Robin qui réchauffait sa belle fiancée contre son cœur.

— Veux-tu que nous partagions ce breuvage ?

Robert lui donna le premier baiser.

— J'ai confiance ! dit-il.

Gisel renversa la coupe et répondit avec son céleste sourire, en rendant le baiser qui les faisait époux :

— J'ai confiance !

Ils n'avaient pas besoin, les deux amants heureux, de la coupe qui forçait la tendresse.

Gisel s'agenouilla au fond de la nef et laissa tomber la coupe dans le fleuve.

La forme blanche aux grandes ailes déployées reparut dans l'air, et cette fois, monta vers le ciel, tandis que la douce voix d'Aïda, traversant l'espace, arrivait jusqu'à la nef d'azur et disait :

— Merci, ma fille !

CINQUIÈME NUIT

LES NORMANDS

LA TOUR DE BOIS.

SOMMAIRE. — Invasion perpétuelle. — Mission des Normands. — Le Manoir de Gavaud, poissonnier fieffé du comte de Paris. — Dame Aloïse. — Le frère meunier. — Le petit Roland. — La pièce d'or. — Le brochet du diable. — La pèche miraculeuse. — Le vieux Hugues et Odolin le rameur. — MYSTÈRES. — La voix du Skalde. — CHANT DES DIEUX. — L'hospitalité. — LE DESTIN. — Odolin et le petit Roland. — Ressemblance terrible. — Le souper du vassal. — Les péages de la Seine. — Jalousie. — Le flacon. — L'arbalète de Godelle. — Assassinat d'un archer. — La veille d'Odolin. — Le rève d'Aloïse. — Danger d'écouter aux fenêtres. — Un *alibi*. — Les fils de l'esprit. — Moyen de vivre cent ans. — Le dîner du comte Eudes. — Les ambassadeurs. — *Pour Aloïse!* — Un bras coupé. — Un terrible évêque. — Conseils du frère meunier. — L'enceinte de Paris. — La TOUR DE BOIS. — Le comte, l'évêque et l'abbé. — Le *coup de l'évêque*. — Wolff le plastron. — Roland perdu. — La tente d'Achille. — L'évêque coupe un autre bras. — L'épée de Hugues. — Tristesse d'Odolin. — L'enfant sera roi. — Réveil du lion. — L'assaut. — POUR ALOÏSE! — Ce qu'il y avait sous le manteau d'Odolin. — La Tour Pucelle. — Le cartel. — Le héraut. — La lice. — Le combat. — *Pour Aloïse!* — Incendie de la tour. — Roland est roi. — Hauts faits de l'empereur Charles le Gros.

Quand on raconte l'histoire de Paris, fût-ce l'histoire de Paris en bonnet de coton et en robe de chambre, l'histoire de Paris au clair de la lune, il faut bien parler un peu de ces vaillants coquins : les Normands.

Ces Normands étaient, comme vous le savez, des Danois. Leurs fils sont à Rouen, à Vire et à Domfront. Un beau jour, ils ont conquis l'Angleterre, et la chambre des lords est toute pleine de leurs neveux.

Nous comptons bien, dans les *Nuits de Londres*, vous dire les

aventures de Guillaume et de ses compagnons. Londres vaut Paris comme *placer* d'anecdotes. Et quand nous aurons trouvé le fond de la Seine, nous irons chercher un peu dans les brouillards de notre vieille amie la Tamise. C'est là qu'est la vraie place des Normands.

Ce sont les héros du xe siècle, ces Normands. Ils vinrent les derniers et formèrent comme l'arrière-garde de l'immense invasion des barbares. Ils vinrent, terribles et avides, beaux comme des dieux, altérés comme des tigres. Leurs barques couvrirent nos fleuves, semblables à ces flottes de glaçons que le dégel entraîne au fil de l'eau. Ils tuèrent, ils pillèrent, ils incendièrent.

Et plutôt que de les combattre, nos empereurs entassèrent dans des balances des marcs d'argent sur des marcs d'or, — et achetèrent la paix lâchement.

Maintenant, les mœurs des Normands ne sont plus si féroces. Ils sont désormais bouchers plutôt que bourreaux. Ils engraissent du bétail et des avocats.

Mais l'invasion dure encore. Paris est infesté de Normands. Il y a plus de Normands à Paris qu'à Falaise, et, dès qu'il s'agit de défendre sa bourse ou son honneur, on s'y trouve soudain en face d'un *homme sérieux,* portant visage d'huître et langue de vipère, lequel homme sérieux *fait des affaires* depuis vingt-cinq ans, et depuis vingt-cinq ans s'engraisse de calamités sagement aménagées.

Dans un autre livre, nous avons donné la théorie complète du Normand. Nous avons distingué avec soin et méthode le Normand-doux du Normand-brusque, le Normand-plat du Normand-brutal. Nous parlions d'abondance, parce qu'un Normand-brusque, associé à un Normand-plat, nous avait récemment saigné jusqu'à l'eau rousse.

Redoutez le Normand-visqueux, fuyez le Normand-bourru et non bienfaisant.

Un Normand-fort a dit en vers mémorables :

> Voir le dernier Normand à son dernier soupir,
> Ne pas en être cause et bien m'en divertir!

Le Normand-fin est dangereux autant que douze serpents à sonnettes; le Normand-niais lui-même a plus d'un méchant tour dans son sac. Enfin, les saints normands, s'il y en a, *font des affaires* au paradis où ils introduiront un de ces matins les gendarmes.

S'il se pouvait, nous dirions à la ville de Paris : Prends la vieille balance de Charles le Gros; mets-y des marcs d'or avec des marcs d'argent. Paye, paye, paye!

Renvoie ces conquérants aux prés fertiles qui nourrissent le bœuf gras. Paye, pauvre Paris, achète la paix, ne sois pas fier!

Pauvre Paris, vide ton escarcelle dans ces pattes éternellement crochues. N'essaye pas de résister. Donne ton argent, tout ton argent : tel est le sort.

Tu es la proie promise aux finauds de Valognes et aux diplomates de Villedieu. Les rustres de Mortagne disent de leur treizième enfant : C'EST LE PARISIEN.

C'est celui qu'on déposera à la diligence pour le lancer sur Paris. Il mangera un petit morceau de Paris, ce jeune et vilain Normand. Il sera pour Paris ce que la chenille est pour l'arbre.

Un conquérant, un hanneton vorace, un homme sérieux, un faiseur d'affaires!

Ne vaudrait-il pas mieux, Paris, pauvre ville, leur donner une bonne fois, à ces paladins de la chicane, tout ton sang avec tout ton or?

Ou bien élever sur la route du Havre une muraille comme celle de la Chine?

Au fond, à quoi sert la Normandie? Son beurre est un mensonge et son cidre une impiété. Ses chevaux ne compensent pas ses ma-

quignons, et les députés que ses pâturages envoient à l'Assemblée savent à peine naziller le ranz des veaux politiques.

Il y a des heures où j'ai envie de crier : Aux armes, citoyens!

Mais tôt ou tard, soyez sûrs, Paris opprimé se redressera. L'heure de la vengeance approche. Elle sera terrible! Quiconque aura du sang normand dans les veines sera proscrit : tous, égorgeurs de bétail, rabâcheurs de procédure, crémiers, poissonniers, nourriciers, hommes de présalé, hannetons, sangsues et chenilles. On n'attendra même pas que la nature soit reverdie et que le printemps soit de retour pour les envoyer paître dans leur Normandie, — le beau pays qui leur donna le jour!

Ce jour-là, Charles le Chauve, Charles le Gros, Charles le Simple, tous ces pauvres diables d'empereurs que les premiers Normands saignèrent à blanc, tressailleront de joie dans leurs tombeaux. La ville nettoyée prendra un air de fête, et les abattoirs seuls arboreront des signaux de deuil.

En attendant cette heure de solennelle justice, dissimulons.

I

Vis-à-vis de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, dont la nef massive s'élevait au milieu de vastes jardins, à peu près au lieu où fut bâtie depuis la tour de Nesle, il y avait, en l'année 883, un petit manoir qui était le fief du poissonnier du comte.

Paris était alors gouverné par le comte Eudes ou Oddo, qui se souciait de l'empereur comme de la lune et qui ne daignait pas même se faire roi, tant il se trouvait bien de sa position. Ce comte Eudes avait de belles vertus guerrières. La subordination ne l'étouffait pas. Quand l'empereur Charles le Gros lui donnait un ordre, il envoyait promener l'empereur Charles le Gros, et tout était dit.

A part ces légers malentendus, l'empereur et son comte vivaient en bien bonne intelligence.

Charles le Gros avait six couronnes sur la tête. Son empire était presque aussi vaste que celui de Charlemagne. On ne pourrait guère trouver d'autre point de comparaison entre ces deux princes.

Mais nous n'aurons point à nous occuper beaucoup de l'empereur Charles le Gros. Revenons au comte Eudes et à Gavaud, son poissonnier.

C'était un grand estomac que ce comte Eudes. Quand il traitait l'évêque Gozlin et le neveu de l'évêque, Ebbon, abbé de Saint-Germain, on flairait sur les deux rives de la Seine l'odeur de la venaison fumante. L'évêque Gozlin, qui portait mieux l'épée que la mître, buvait comme trois douzaines de Saxons. L'abbé Ebbon, grand gaillard, habillé de fer, buvait deux fois autant que son oncle. Le comte Eudes buvait, lui tout seul, autant que l'évêque et l'abbé.

Il habitait ce palais impérial de la Cité où nous avons placé notre précédente historiette.

Gavaud, son serviteur, était homme d'armes en même temps que poissonnier. Il tenait à fief son manoir, avec charge de fournir le poisson de Seine qui défrayait la table du comte Eudes.

Le manoir était situé à cinq cents pas du palais, en pleine campagne. La ville ne dépassait point encore en effet les abords du Pont-Neuf. Et les grandes communautés religieuses, qui commençaient à bâtir de tous côtés leurs moustiers, cherchaient trop avidement l'ombre et le silence, pour que leur œuvre enlevât au paysage son caractère agreste.

Sur la rive droite de la Seine, Saint-Germain l'Auxerrois s'entourait de bocages épais. Sur la rive gauche, l'abbaye de Saint-Germain des Prés, dont l'enclos occupait une partie du camp romain et une partie du jardin des Césars, dressait l'aiguille

quadrangulaire de son clocher au-dessus d'une véritable forêt.

Le verger de Gavaud touchait à l'enclos de cette dernière abbaye.

Du manoir à l'île de la Cité, c'étaient, sur les deux bords, de grandes prairies coupées d'aulnes et de saules où paissaient les troupeaux des monastères.

Le manoir était moitié bois, moitié pierres, fondé sur pilotis dans le courant même du fleuve. Il tenait à la rive gauche par un pont mobile qui se bifurquait et servait en même temps au moulin du frère Donat, meunier de l'abbaye et voisin de Gavaud.

Le moulin et le manoir avaient été construits ensemble par les moines de Saint-Germain. Le comte Eudes avait pris le manoir aux moines, parce qu'il fallait bien que ce bon seigneur eût un lieu commode pour mettre son poissonnier.

Du reste, il ne faudrait point que le lecteur se méprît à ce mot de manoir. L'habitation de Gavaud n'avait absolument rien de seigneurial. C'était une de ces bâtisses d'alluvion en quelque sorte, agrandie peu à peu, sans tenir aucun compte de l'aspect général. Un besoin nouveau avait dix fois motivé quelque allonge nouvelle. Les moines et le comte n'avaient point de faiblesses artistiques : ils ajoutaient un pilotis, un pan de mur, une guérite, suivant l'utilité présente, et ne s'inquiétaient guère de l'effet pittoresque.

Mais n'avez-vous point remarqué que c'est là justement l'œuf des jolies choses ? Quand une construction a eu ce précieux bonheur de rester étrangère à tout architecte, il est bien rare qu'elle ne garde point le cachet gracieux de cette origine. Ce qui se fait naturellement se fait presque toujours bien, au point de vue du paysage. Nous ne connaissons de directement hostile au pittoresque que l'équerre et les mathématiques détestables.

Ces pauvres maisons qui viennent ne sais comment, dégingandées un peu, pas mal boiteuses, égarant le zig-zag de leur

plan suivant le capricieux hasard, ces maisons s'arrangent de tout. La moindre chose leur fait une parure. Quelques brins de lierre grimpant, une brassée de mousse sur le chaume, un vieux chêne à demi-enclavé dans le mur, une touffe de lilas ou de cytise, — moins que cela : trois giroflées sans gêne, maigrissant dans les pierres, le lichen argenté qui borde les ardoises, — un rien suffit à les faire coquettes et gentilles.

L'œil se repose ; le cœur sourit.

Tandis que, si vous rencontrez sur votre chemin une de ces maisons citrouilles, que les *gens de l'art* n'ont pas honte de gâcher pour le compte du négoce enrichi, mais malhonnête, vos regards cherchent instinctivement Chauvin, fusilier au 23e léger.

Afin que Chauvin vienne, le sourire aux lèvres et le charbon à la main, écrire sur ces murailles vaniteuses : *Chauvin, fusilier au* 23e *léger*, 1851.

Et au-dessous, dans un petit cœur enflammé : *Joséphine pour la vie !*

Ces maisons ne sont bonnes qu'à cela. — Néanmoins, on peut encore y mettre : *Vive l'empereur !* — à bas Madanchon ! — ou *défense d'afficher.*

De la rive opposée, le manoir du pêcheur Gavaud et le moulin du frère Donat se confondaient, perdus dans un fouillis de saules et d'osiers géants. La roue sombre du moulin tournait, demi-cachée par le manoir, et l'on voyait l'escalier de pierre de la maison du poissonnier baigner ses marches dans le fleuve.

Derrière, au delà des aulnes, c'était le verger, par-dessus le verger les arbres séculaires des enclos de l'abbaye.

Le 17 mai 883, vers cinq heures de l'après-midi, la cheminée du manoir se prit à fumer joyeusement au soleil. C'était dame

Aloïse, la femme de Gavaud, qui mettait une bourrée dans son âtre pour préparer le repas du soir.

Dame Aloïse avait vingt ans tout juste. C'était une de ces belles et nobles créatures dont le front heureux éclaire toute une maison. Elle était calme et recueillie dans la plénitude de son bonheur, et rien qu'à voir son sourire imprégné de dignité sereine, on se sentait l'âme réjouie.

Dame Aloïse attendait son mari qui était allé jeter ses filets en aval, du côté des îles, car le comte Eudes voulait du brochet pour le lendemain. Elle attendait, en compagnie de sa servante Godelle et du frère meunier Donat, qui était bien le meilleur chrétien du comté de Paris.

Roland, le fils d'Aloïse, jouait dans la paille fraîche, au bout de la chambre. Roland allait avoir trois ans. C'était un enfant pâle et beau, dont le visage délicat semblait tout petit au milieu de son immense chevelure blonde.

Aloïse le guettait du coin de l'œil, tout en surveillant les apprêts du repas.

Godelle soufflait le feu à pleines joues. Donat taillait une image de saint dans un morceau de bois d'orme.

Dans la chambre basse où se tenaient nos personnages, tout respirait l'aisance et la tranquillité. Un rayon de soleil couchant, passant à travers les carreaux, faisait tourbillonner les atomes en chemin, et s'en venait tomber sur le foyer, prêtant de beaux reflets bleuâtres aux spirales de la fumée. La vaisselle brillait sur le dressoir de chêne poli, et un quartier de venaison qui pendait à la muraille prouvait que Gavaud le pêcheur ne dédaignait point les plaisirs de la chasse.

Tout en sculptant son petit saint de bois, frère Donat parlait. Il avait le front chauve et portait une longue barbe grisonnante. Ce n'était pas un moine guerrier. Sa figure timide et grave exprimait la placidité la plus complète.

Il disait :

— Oui, Aloïse, ma chère fille, la terre est grande et personne n'a été jusqu'au bout de l'univers... car le demi-dieu païen Hercule n'a jamais existé... et en tous cas, ses colonnes marquent tout au plus l'extrémité des pays d'Europe du côté du midi... Du côté du nord, des espaces immenses restent inconnus, et c'est de là que s'élancent, aux heures de la vengeance céleste, les hordes barbares qui désolent le monde.

— Et, dit la jeune femme qui jeta vers son fils un regard craintif, — est-ce bien vrai que ces sauvages ont des dents de loup?

— Assurément oui, ma fille.

— Et des griffes de bêtes féroces?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, Aloïse, et les voyageurs les plus véridiques prétendent même qu'ils ont des cornes de bœuf.

Godelle tremblait en soufflant son feu.

— Est-il vrai aussi, reprit dame Aloïse, dont la voix mal assurée trahissait un effroi naïf, — qu'ils dévorent les petits enfants?

— Ma fille, répliqua le bon moine, — je penche fortement à le croire.

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que le petit Roland qui chevauchait sur un manche de gaffe et qui criait joyeusement.

Le feu était allumé et la marmite pendait à la crémaillère.

— Voici le soleil qui passe en aval, dit la jeune femme; — mon mari ne va pas tarder à revenir.

— Et Dieu veuille qu'il ait fait heureuse pêche, reprit Donat, car le sire comte Oddo traite les trois chapitres demain matin... Gavaud est un digne chrétien, ma fille, et je m'affligerais de tout ce qui lui porterait malheur...

Aloïse n'écoutait pas.

— Père, dit elle brusquement; — leurs vaisseaux, à ces

hommes du nord, qui dévorent les enfants, — pourraient-ils remonter la Seine jusqu'ici?

Donat aurait peut-être été fort embarrassé de répondre. Mais il lui vint un auxiliaire inattendu.

Le petit Roland cessa de fouetter son manche de gaffe.

— J'ai vu un bateau grand comme une maison, s'écria-t-il; — je l'ai vu!

— En rêve, enfant?... voulut dire Aloïse.

Mais le petit Roland prit un air d'importance.

— Mon lit est dans l'embrasure, reprit-il; — je vois tout sur l'eau quand il fait clair de lune.

Aloïse était si pâle que la toile de lin de sa coiffure ne tranchait plus sur son beau front.

L'enfant poursuivait :

— Le grand bateau s'est arrêté en aval, sous le banc du passeur... il a viré et reviré comme s'il avait cherché un canal... et puis la lune s'est cachée derrière un nuage et je n'ai plus vu le grand bateau... Ce matin, j'ai regardé : il était parti.

Frère Donat coupa le nez de son saint, par suite d'un mouvement nerveux qu'il eut.

— Ils sont déjà venus, les coquins, murmura-t-il, — en l'an 44, du temps de l'empereur Charles le Chauve... Vous n'étiez pas née alors, ma fille... Ils sont déjà venus et Dieu sait ce qu'ils ont fait de ruines autour de Paris!

— Les avez-vous vus, mon père? demanda la jeune femme.

— J'étais tout enfant... mais s'il faut écouter mes souvenirs, je dois avouer que les Normands de ce temps-là n'avaient ni dents de loup, ni griffes de bêtes fauves, ni cornes de bœuf... C'étaient de grands soldats coiffés de cheveux blonds, — la peau blanche et les yeux bleus, — légers comme des cerfs, robustes comme des lions.

Le petit Roland qui était allé jouer revint en courant.

— J'en ai vu un tout pareil à cela, dit-il en fixant sur le religieux son regard franc et hardi.

Aloïse détourna la tête.

— Où l'as-tu vu? demanda le frère Donat.

— Derrière ton moulin.

— Quand l'as-tu vu?

— Ce matin.

Le saint de frère Donat eut une oreille tranchée.

— Un grand soldat, reprit l'enfant, — les cheveux blonds, la peau blanche et les yeux bleus... Quand il m'a vu, je voulais me sauver, mais il m'a appelé et sa voix était si douce que j'ai attendu... Il m'a pris dans ses bras, et m'a dit : Bonjour, Roland.

Aloïse poussa une exclamation étouffée.

— Ah ! fit le frère Donat un peu surpris, — Il savait ton nom?

— Oui... Et moi, je sais le sien.

— Comment se nomme-t-il?

— Odolin le Rameur.

— Et il ne t'a rien dit autre chose?

— Il m'a dit qu'il m'aimait bien, et il m'a donné cela.

L'enfant avait tiré de sa poche un objet qu'il montrait avec triomphe.

C'était une pièce d'or grossièrement frappée et à peine arrondie.

Aloïse la lui arracha des mains en jetant un cri de terreur et la lança par la fenêtre.

— Malheureux, dit-elle, — l'image du démon est sur cet or !

Son mouvement avait été si rapide, que le moine n'avait pu le prévenir.

— Vous avez eu tort, ma fille, dit-il ; — vous m'avez enlevé une occasion de m'instruire... et d'ailleurs, on aurait pu dire une prière sur cet or et le rendre chrétien...

Roland pleurait.

— Quand il m'en donnera d'autres, murmura-t-il, je ne les montrerai plus.

La porte s'ouvrit, et Gavaud le poissonnier entra.

Il tenait dans sa main la pièce d'or qu'Aloïse venait de jeter par la fenêtre.

— Tiens, enfant, dit-il, — voilà ce que mon saint patron a fait tomber dans ma barque, comme j'abordais sous la maison.

Roland saisit la pièce en poussant un cri de joie.

Aloïse et le moine se regardèrent.

II

Gavaud, le poissonnier fieffé du comte Eudes, était un homme de trente-cinq à trente-six ans, large d'épaules et de taille moyenne. Il avait une bonne figure honnête et franche. Mais, sous sa tranquillité habituelle, il devait y avoir une grande obstination.

Et quand Gavaud se mettait en colère, ce ne devait point être petite besogne.

Gavaud était marié depuis quatre ans. Il aimait sa femme Aloïse de tout son cœur, et pour un seul des cheveux blonds de son petit Roland, il se serait fait tuer vingt fois.

Il était fier de sa femme et plus fier de son fils.

Le regard que dame Aloïse venait d'échanger avec le frère meunier voulait dire :

— Il y a magie dans le fait de cette pièce qu'on veut jeter dans la rivière, et qui va tomber justement au milieu de la barque de Gavaud !

Mais cette pensée, que le bon moine et la jeune femme avaient tous les deux, ni l'un ni l'autre ne l'exprimait.

La soupe bouillait dans la marmite, et des tranches de venaison,

posées sur le gril, emplissaient la chambre de leur fumet savoureux.

— Godelle, dit maître Gavaud après avoir embrassé sa femme et son fils, — va chercher le poisson qui est dans le bateau.

Il y avait un nuage sur le front du brave homme.

— Hum ! hum ! hum ! fit par trois fois le frère meunier en hochant la tête, — je ne donnerais pas grande finance de la pêche du voisin !

— Vous auriez tort, mon frère, répliqua le pêcheur qui regardait sa femme avec une sorte d'inquiétude.

— Si tu as pris de beaux brochets, Gavaud mon ami, dit le frère Donat en lui tendant la main, pourquoi donc as-tu l'air si triste ?

Gavaud serra la main du moine.

— Il y a vingt ans que je vous connais, voisin, répondit-il, — j'ai confiance en vous comme si vous étiez mon père... Quand je vous trouve dans ma maison, le soir, au retour de la pêche, je suis content...

Le moine écoutait, ne sachant où Gavaud voulait en venir.

— Mais, reprit ce dernier en passant sa main dans ses cheveux, — ma confiance en vous ne peut pas aller jusqu'à vous dire ce que je ne sais pas moi-même... Je suis triste : c'est vrai... et je remercie Dieu de voir que tout est bien ici, car je craignais un malheur.

En ce moment, on entendit Godelle qui criait au dehors :

— Seigneur Jésus ! Seigneur Jésus !

Aloïse se leva, effarée.

Car il y avait comme une vague menace autour de cette maison. C'est la vérité. Le moindre bruit mettait un frisson dans les os.

Gavaud se prit à rire.

— Pour cela, dit-il, — je m'y attendais... C'est le brochet du Normand.

Frère Donat et dame Aloïse répétèrent:

— Du Normand !

Et ils restèrent bouche béante. Ce mot de NORMAND était déjà au fond de leurs vagues terreurs.

— Seigneur Jésus ! répétait Godelle au dehors ; — ah ! Seigneur Jésus, quel brochet !

Le petit Roland venait de monter sur son lit, qui était dans l'embrasure.

— Mère, dit-il, — oh ! mère, il est aussi grand que le soldat !

Gavaud regarda tour à tour l'enfant, sa femme et le moine. Il y avait sans doute là tout un drame dont le nœud nous échappe encore.

Et à vrai dire, aucun de nos personnages n'était beaucoup plus avancé que nous.

Chacun pressentait quelque chose d'extraordinaire, voilà ce qui est certain.

Cependant, il n'y eût point d'explication échangée, et Gavaud ne demanda même pas de quel soldat parlait l'enfant.

Il ouvrit la porte. Aloïse et Donat le suivirent au dehors.

Tous les trois aidèrent Godelle à tirer hors du bateau, amarré contre les marches, un monstrueux brochet, long comme un homme.

On le traîna jusqu'au milieu de la chambre. Frère Donat, qui était amateur, se prit à le mesurer entre tête et queue.

— Mes cheveux sont gris, dit-il, et depuis que je me connais je dors au-dessus du cours de la Seine... Mais jamais je ne vis semblable poisson.

— C'est une pêche miraculeuse ! s'écria dame Aloïse, qui essaya de sourire.

Gavaud poussa du pied le brochet et alla s'asseoir sous le manteau de la cheminée.

— Frère Donat, dit-il avec une gravité soudaine, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met, n'est-ce pas?

— Je ne peux pas dire le contraire, voisin Gavaud, répliqua Donat.

— Bon, bon! fit le pêcheur... C'est que le diable est bien malin!...

Aloïse se signa. Le petit Roland vint cacher sa tête sur les genoux de sa mère. Le moine prit son air de casuiste, voyant bien qu'on allait entamer une question extra-molaire.

— Qu'avons-nous à faire avec le diable, voisin Gavaud? demanda-t-il.

— J'aurai plutôt fait de vous raconter la chose de bout en bout, répondit le poissonnier; — aussi bien, si le brochet vient d'enfer, nous le rejetterons au fond de la rivière avec ce qu'il faudra d'Oremus.

Godelle, qui était auprès du terrible brochet, fit un saut à l'autre extrémité de la chambre.

— Expliquez-vous, voisin, dit le frère Donat.

— Voilà... J'étais donc à farfouiller le fond de l'eau depuis le matin... J'avais barré le petit bras qui passe devant le village de Sèvres, j'avais jeté mes lignes à l'endroit où l'aqueduc romain vient couper le fleuve... J'avais tendu mes filets sous les coudriers de Grenelle... je me disais : Si le seigneur comte mange tout le poisson que je prendrai aujourd'hui, son armure en crèvera demain!... Bon! je disais cela.

« Le temps était superbe, vous savez bien. Janyl, le poissonnier de l'évêque Gozlin, que j'ai rencontré sur les deux heures, avait déjà son bateau plein jusqu'au bord. — Moi, je n'avais pas seulement une anguille.

» Pas une anguille, non. C'était la male-chance, bien sûr. Et quand la male-chance y est, rien ne fait. J'ai vu mon père rester en Seine trois jours de suite sans prendre un goujon!

» Et mon père était pourtant un rude poissonnier! Quant à ça,

c'est connu. — Le soleil descendait tout de même. Il a marqué trois heures, puis quatre, puis cinq. — Cinq heures ! et mon bateau vide ! Et de l'eau claire dans mon barrage ! Et mes hameçons à nu !

» C'est bon ! Je sais bien que le comte Eudes est un digne seigneur. Mais il aime le poisson. Et je me disais : Le comte m'enverra demander mon pain par les chemins ; je suis un méchant apprenti ; je ne gagne pas la vie de ma femme et de mon beau petit Roland. — Et voyez-vous, frère Donat, l'eau était comme un miroir d'acier ; ma tête ne tenait pas beaucoup sur mes épaules, et du grand chagrin que j'avais l'envie me prenait de faire un malheur !... »

Aloïse lui toucha la main en levant sur lui un regard de reproche.

— Mais, dit le frère Donat, — le diable...

— Voilà ! interrompit Gavaud ; — vers cinq heures et demie, Bertrand, le pêcheur du couvent de Saint-Germain d'Auxerre a passé auprès de moi... Son chaland coulait, presque tant il était plein, Bertrand m'a dit :

« — Oh ! Gavaud, mon pauvre Gavaud, tu as la figure comme un homme qui fait peur au poisson !

» J'ai levé ma gaffe pour lui casser la tête, mais le sang m'a monté dans les yeux, et je suis tombé au fond de mon bateau. — Comme j'étais là, j'ai entendu une voix qui chantait, une voix douce et sonore ; j'avais beau regarder, je ne voyais rien.

» Tout à coup, derrière l'île aux Cygnes, une grande voile rouge s'est montrée. Elle me cachait le soleil couchant.

» La voile poussait un bateau six fois grand comme les nôtres et qui ne contenait pourtant que deux hommes : un vieillard à barbe blanche et un jeune guerrier au visage délicat autant qu'un visage de femme. Le jeune guerrier portait une veste de mailles d'acier flexible. Ses grands cheveux blonds, doux comme ceux de Roland, tombaient en boucles sur ses épaules. — Une petite harpe d'airain était auprès de lui. — Il chantait et sa main effilée se promenait sur les cordes.

» Le vieillard m'a salué de la main et le jeune guerrier a tourné sur moi ses yeux bleus, tout pleins de fatigue et de tristesse.

» — Holà ! mon compagnon ! m'a crié le vieillard, — sommes-nous bien loin encore de la ville de Paris?

» La forêt et le coude de la rive nous masquaient les premiers monastères.

» — Une heure de chemin, ai-je répondu.

» — Et crois-tu, mon compagnon, a repris le vieillard, — crois-tu que notre navire puisse arriver jusqu'aux murailles sans toucher le fond de l'eau ?

» J'ai mesuré de l'œil le navire. — Un beau navire, voisin ! »

« J'ai répondu :

» — Votre navire touchera vis-à-vis de ma maison, à cinq cents pas de la pointe de la cité.

» Le vieillard a regardé le jeune guerrier. Mais celui-ci avait les yeux au ciel et semblait ne point s'occuper de nous. Sa main glissait sur les cordes de sa harpe.

» — Grand merci, me dit le vieillard, service pour service, mon homme. Tu n'as pu prendre un seul poisson de tout le jour ; prête-moi ta plus forte ligne et tu ne t'en repentiras pas.

» Je n'y vis point de mal et je lui prêtai ma meilleure ligne.

» Il examina l'hameçon comme un vrai poissonnier qu'il est, je le parie bien ; il y mit l'appât solidement et chercha pendant trois bonnes minutes l'endroit où il allait jeter son plomb. Moi, je pensais : — tu n'as pas besoin de te donner tant de mal ; jamais seulement on n'a pris un barbillon en ce lieu.

» Il lança la ligne entre deux branches d'aulne que je vois d'ici. Le temps de dire *amen*, la ligne se tendit.

» — Aide-moi, Odolin ! s'écria-t-il... »

— Odolin ! répétèrent en même temps Aloïse, Donat et Godelle.

Et Roland frappa ses petites mains l'une contre l'autre en criant avec triomphe :

— Odolin le Rameur !

— Oh ! oh ! fit Gavaud d'un air soupçonneux, — il paraît qu'on le connaissait ici avant moi !

Pour rendre inextricables ces imbroglios que mêle le hasard, il suffit parfois d'un mot imprudent, d'un silence embarrassé, d'un rien. Gavaud avait déjà la tête pleine d'idées mauvaises. Heureusement que l'enfant, cause innocente de tout ce malaise, vint cette fois au secours de sa mère.

— Eh bien ! dit-il, — c'est Odolin qui m'a donné une pièce d'or !

Aloïse respira. Gavaud prit l'enfant sur ses genoux.

— Tout est donc pour le bien, murmura-t-il ; le jeune guerrier se leva, et je pus voir qu'il me dépassait de la moitié de la tête. Il prit la ligne, et le brochet que vous voyez là tomba dans mon bateau.

Gavaud se tut. Le frère meunier semblait attendre une suite à ce récit.

— Après ?... fit-il.

— C'est tout... Pensez-vous, mon frère qu'on puisse garder ce poisson sans offenser Dieu ?

Le moine toussa. Il avait la poitrine très-forte, si on le prenait en qualité de meunier, mais, à titre de casuiste, il toussait volontiers.

— Sans offenser Dieu, répéta-t-il ? — manifestement, hum ! hum !... Un brochet pris à la ligne par de certaines mains. Mais d'un autre côté, hum ! la bonne intention... et puis qui le mangera, ce brochet ? L'évêque Gozlin, l'abbé Ebbon et sire Eudes... Cependant, la matière peut exiger controverse... Saumerius, archidiacre de Troyes, dans ses *Constitutions dominicales*, traite la question, non pas à proprement parler dans l'espèce, — ou spécifiquement, pourrais-je dire, sinon spécialement, — mais par approximation, à propos de la poule de l'hérésiarque Ménichès.

Cette poule, je vous prie de m'écouter, voisin Gavaud, et vous aussi, Aloïse, ma chère fille, cette poule qui a donné lieu à un proverbe bien connu...

Mais Aloïse et Gavaud n'obéissaient point à la recommandation du bon moine. Ils écoutaient autre chose que son sermon.

Ils écoutaient un bruit étrange et harmonieux qui venait de la Seine. Roland était déjà debout sur son lit, dans l'embrasure, et Godelle ouvrait une bouche presque aussi large que celle de feu le brochet.

La nuit était tout à fait tombée. L'œil s'arrêtait aux carreaux de la croisée et ne pouvait point percer au delà. — Le frère meunier toussa énergiquement, comme le voulait sa dignité blessée.

Au moment où il allait reprendre la parole pour gourmander l'inattention de son auditoire, Gavaud mit un doigt sur sa bouche.

— Chut ! fit-il ; — ce sont eux !

Un silence profond s'établit. — Dans se silence, on put entendre distinctement les accords d'une harpe qui accompagnaient un chant grave et doux.

Le petit Roland retenait son souffle pour écouter mieux. Le frère meunier et Godelle frissonnaient. Gavaud avait décroché son arbalète, suspendue au-dessus du manteau de la cheminée.

Quant à dame Aloïse, elle était si pâle que vous eussiez dit une statue d'albâtre.

III

Vous n'avez pas été sans éprouver parfois ces vagues et solennelles émotions qui arrivent on ne sait d'où, et qui sont hors de tout rapport raisonnable avec l'événement apparent qui les produit.

Ce qui se passe, ou du moins ce que l'on voit, mériterait à peine un étonnement, et c'est la stupeur qui naît.

Un incident vulgaire, un bruit, un chant, — le vent pleurant dans les hautes branches ou dans les fissures des croisées, — le cri mélancolique d'un oiseau, mettent soudain la pâleur à tous les fronts.

Les yeux s'arrondissent, effrayés; les poitrines se soulèvent, les voix tremblent.

Et pour cela, autour du foyer du manoir, il suffit d'une histoire habilement racontée, il suffit d'un de ces récits effrayants mais adorés où passent, dans l'ombre fantastique, le long et livide suaire de quelque revenant.

Ce n'était pas cela, ce soir, chez Gavaud, le poissonnier du comte. Tous ceux qui étaient autour de son foyer éprouvaient avec une sorte de violence cette mystérieuse et maladive terreur dont nous parlons, mais cette terreur n'était point due au récit de Gavaud, ni même à l'aventure racontée par le petit Roland.

Il y avait plus. Les pressentiments sont dans l'air : le cœur les y respire comme les poumons y prennent le souffle nécessaire à la vie.

J'ai vu des fronts s'incliner au milieu d'une fête. — J'ai vu des larmes qui perçaient le sourire.

Certes on a raison de railler ceux qui, rapportant tout à je ne sais quelle gamme superstitieuse, voient dans chaque chose un présage. Nous ne croyons pas aux prophéties bourgeoises. En notre siècle, la place des oracles est à la conciergerie.

Mais quand une réunion de circonstances bizarres, en dehors de tous les calculs possibles, en dehors de toutes les prévisions humaines, forme comme un réseau fatal autour de nous, quand le hasard, ennemi de Dieu, machine une de ces prodigieuses combinaisons qui défient toute force et toute prudence, quand la fatalité

enfin combine un de ses terribles jeux, n'est-il pas permis de penser que le cœur de la victime se repliera sur lui-même, froissé par un mystérieux avertissement ?

Dans un de ces livres qu'on appelle des *romans*, parce qu'ils sont vrais, en opposition avec ces autres livres qu'on appelle des *histoires*, parce qu'ils sont bourrés de mensonges effrontés, j'ai raconté l'aventure de Mlle de Noyal, la merveilleuse beauté. Cette jeune fille, au temps où le mal Saint-Antoine régnait dans le pays breton, tuant et défigurant, se vit elle-même, un soir de bal, couchée sur un lit et hideusement mutilée. Elle prit la fuite. — Dans la forêt de Rennes, un homme masqué sortit du bois et lui serra le poignet.

Cet homme avait le Mal. Marielle de Noyal s'étendit sur son lit, empoisonnée.

Dans le même ouvrage, j'ai raconté l'aventure encore plus frappante de Lady *** qui, se promenant avec son mari, sur la Seine, vit entre deux eaux le corps blême de ce dernier. Elle se crut folle. Un an après, Lord *** se noya dans la Tamise, au-dessous de Richmund.

Mais je n'ai jamais rien raconté de si étrange que le fait historique formant le fond de ce récit.

Dame Aloïse était pâle, parce que, dans son âme, il y avait une voix qui criait : malheur ! malheur !

Pour ce qui est de Gavaud le poissonnier, de Godelle et du frère Donat, ils subissaient sans doute à leur insu l'effet de la terreur d'Aloïse, mais il y avait un autre motif à leur effroi.

Les NORMANDS ! En vérité cela suffisait. Les Parisiens étaient payés pour savoir ce que c'était que les Normands.

Déjà, peu de temps après la mort de l'empereur Louis le Débonnaire, le pays de Paris avait été mis à feu et à sang par une

horde de sauvages bandits qui brisaient les autels, qui incendiaient les cabanes et qui pillaient le pauvre comme le riche.

Une seconde fois ils étaient venus, vers le milieu du règne de Charles le Chauve, qui leur avait compté quatre cent mille marcs d'argent pour les renvoyer de France.

Ils avaient passé le détroit. Les gens de Londres en avaient tué trois ou quatre mille tombereaux qui mirent la peste dans la contrée.

Morts ou vivants, ces Normands étaient redoutables.

De Rouen jusqu'à Sens, dans tout le bassin de la Seine, on ne parlait que des Normands.

Et chacun savait bien qu'ils devaient revenir quelques jours avec leurs longues épées et leurs boucliers sonores comme des cloches. Chacun savait bien qu'ils devaient revenir pour boire du sang et pour piller de l'or.

La voix harmonieuse et grave que soutenaient les accords de la harpe emplissait la nuit.

Le vent se taisait, la rivière coulait en silence.

La voix disait le chant sacré des Skaldes :

« Islande ! Islande !

» Au commencement c'était la source sans fond d'où partaient les douze fleuves Élivagar.

» Leurs glaçons amoncelés formaient Niffelheim, le monde brumeux.

» Au midi, Muspelheim, le monde de feu envoya ses rayons vers les glaces qui se fondirent en une goutte immense que le vent d'Orient anima et qui fut Ymer, le géant.

» Sous l'aisselle de son bras gauche vinrent le premier fils et la première fille. Le fils puîné fut engendré par le pied droit.

» Et tous eurent pour nourrice Audonbla, la vache, produit du chaud et du froid.

» La vache Audonbla suçait le sel des glaçons. Des cheveux d'homme sortirent des glaçons, puis un crâne, puis un visage, puis le corps tout entier, le corps énorme du géant Bure, père de Boër.

» Boër aima Belsta, fille de Bergthor; il dormit avec elle; il fut père d'Odin, le grand dieu, de Wile et de We, qui firent la guerre aux méchants fils d'Ymer.

» Odin tua Ymer et le monde naquit. La mer et les fleuves c'est le sang du géant; sa chair est la terre; ses os sont les rochers.— La concavité de son crâne est le ciel... »

IV

— Menteur excommunié! s'écria le moine, — il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela!... Comment le ciel pourrait-il être le crâne d'un coquin de géant?...

— Oh! dit le petit Roland, ce qu'il chante là, père, Odolin le Rameur, — que c'est beau! que c'est beau!

Frère Donat lui montra le poing.

— Méchante marmaille! gronda-t-il, — tu mériterais le fouet!... encore passe Jupiter, encore passe pour Mars, Pluton, Apollon et Mercure qui sont des dieux polis et faciles à mettre dans les vers de douze pieds... mais ces misérables dieux polaires qui engendrent par l'aisselle... Ymer, Boër, Odin et les autres, la vache Andonbla, les brouillards, que sais-je, moi!...

La voix poursuivait.

» Odin est grand comme la distance qui sépare l'enfer du ciel.

» Odin est l'époux de la Terre et l'amant de la Mer. Le soir, il met sa tête dans son sein et vide la coupe d'or remplie d'eau salée.

» Odin est son propre père et son propre fils.

» Il est assis sur le trône Lids-Kjalf, d'où il voit tout, seul avec lui-même.

» Il a douze noms et cent-quatorze prénoms. Sa broche à rôtir s'appelle Gungner ; son cheval de guerre a nom Sleipner.

» Frigga est son épouse et la mère des dieux. — Quand vous avez besoin, nommez-le Allfader (père de tous). Ainsi l'appelle-t-on dans le Walhalla.

» Thor, fils de Frigga, est le dieu du tonnerre. Son marteau est Miolner.

» Balder est le dieu du discours.

» Nanna est modeste et belle, Nanna, fille de Gewar, la bien-aimée de Balder.

» Il a le palais Glitner, bâti sur sept-cents colonnes d'or.

» Niord est le dieu du bruit, Frey est le printemps, Tyr est le courage, Braga est la sagesse. Dunna, sa femme, éternellement belle, présente, dans des coupes d'or, les pommes de l'immortalité aux héros du Walhalla.

» Or, Himindal, fils des neuf filles, voit la nuit et garde le pont du ciel aux milles couleurs contre les attaques des géants.

» Le pont du ciel mène à Asgard, le château divin. Walaskialf, le palais d'Argent s'élève au milieu d'Asgard.—Walhalla, entouré de côteaux verts et de riants bosquets, est la résidence des guerriers morts dans les combats.

» Mais Wolf-Fenris viendra et les dieux mourront.

» Quand Wolf-Fenris ouvre la gueule, une de ses mâchoires touche le ciel, l'autre l'enfer. Les dieux mourront! »

— Oh! ciel! s'écria le frère Donat, — est-il possible que des créatures humaines puissent radoter de pareilles sornettes!

— C'est beau! murmura le petit Roland, c'est bien beau!

Aloïse avait fermé les yeux.

Gavaud, la tête appuyée sur sa main, gardait un sombre silence.

Avant que personne pût s'en apercevoir et le prévenir, l'enfant entr'ouvrit la fenêtre qui était au-dessus de son lit et cria de toute sa force.

— Odolin ! mon ami Odolin !

Un silence profond se fit aussitôt sur la rivière.

Le moine avait poussé une exclamation ; Gavaud et sa femme restèrent muets. Godelle, qui dressait la table du souper, cassa une demi-douzaine d'écuelles.

Bientôt, on entendit un bruit de rames et une voix s'éleva au dehors.

Ce n'était pas la voix du chanteur.

— Ceux qui ont appelé les étrangers, dit la voix, — veulent-ils leur donner l'hospitalité pour une nuit ?

— Ne réponds pas, Gavaud, ne réponds pas ! murmura Aloïse suppliante.

Et pourtant, jamais en sa vie, elle n'avait refusé à personne l'hospitalité demandée.

Gavaud avait quitté son escabelle.

Il alla ouvrir la porte qui donnait sur le fleuve.

— Femme, dit-il en chemin, ce n'est pas ton cœur qui a parlé.

— Etrangers, reprit-il à voix haute, amarrez votre barque et soyez les bienvenus.

Le petit Roland ne se possédait pas de joie. — Donat toussait à s'érailler la poitrine.

Une minute après, Odolin le Rameur et son compagnon, le vieillard à barbe blanche, faisaient leur entrée dans le manoir de Gavaud le Poissonnier.

Dame Aloïse ne les vit d'abord qu'à travers ses larmes. Car elle pleurait. Pourquoi dame Aloïse pleurait-elle ?

Odolin était beau comme Hermode, le messager des dieux. Sa

tête pâle, un peu petite pour sa grande taille, semblait amoindrie encore par la masse de ses cheveux blonds.

Il s'inclina gravement et en silence.

Son compagnon, qui se nommait Hugues, n'avait pas comme lui de riches habits, mais il était impossible de voir une figure plus vénérable que la sienne.

— Prenez place, dit Gavaud; — la religion chrétienne ordonne d'offrir un gîte à ceux qui n'en ont point.

— Toutes les religions ordonnent cela, mon compagnon, répondit le vieillard, — et si tu viens jamais du côté de l'embouchure de la Seine, où je fais ma demeure, je te promets de te rendre la pareille.

Frère Donat se recula un peu. Le vieillard s'assit sur une escabelle et croisa ses jambes devant le feu.

Odolin était resté debout auprès de la porte.

A son aspect, dame Aloïse avait rougi et pâli. Si Gavaud n'eut point été occupé à recevoir le vieux Hugues, il n'aurait pu manquer de remarquer ce trouble extraordinaire de sa femme.

Ce trouble était d'autant plus visible que jusqu'à cette heure, la pauvre Aloïse n'avait rien eu à cacher. Elle ne savait pas dissimuler. Ses impressions venaient se peindre naïvement sur son beau visage, naguère encore si calme et si serein.

Mais quel était donc ce trouble?

Y avait-il là quelque intrigue secrète? Quelque crime récent ou déjà ancien?

Pour le crime dont nous parlons, il faut un complice, or, Odolin le Rameur, quand son regard rencontra la douce et gracieuse figure d'Aloïse, ne fit ni un mouvement ni un geste. Il était évident qu'Odolin n'avait jamais vu Aloïse.

Il la trouva belle. Ses yeux bleus brillèrent, exprimant une admiration respectueuse.

A son tour, il s'avança vers le foyer. Tandis qu'il traversait la salle,

son regard semblait chercher quelque chose qu'il ne trouvait point.

Un éclat de rire joyeux retentit dans l'embrasure.

— C'est moi que tu cherches, Odolin, dit l'enfant, — me voilà!

Odolin tressaillit. Le petit Roland sauta à bas de son lit et vint tomber dans les bras du jeune guerrier qui le pressa contre son cœur avec une sorte de tendresse passionnée.

Ce que voyant, dame Aloïse ferma les yeux en poussant un gémissement sourd.

Je vous le dis, c'était une femme chrétienne et c'était une épouse aussi vertueuse que fière. Dans sa simplicité digne, la présence du comte, son seigneur, ne l'eût point troublée, ni la présence d'un roi, ni la présence d'un empereur.

Alors, pourquoi cette détresse, pourquoi?

C'est que celui-là qui venait d'entrer était pour elle plus que son seigneur le comte, plus qu'un roi, plus qu'un empereur.

Celui-là était le DESTIN.

V

Odolin prit à deux mains la tête blonde de Roland et la baisa.

C'était à ce moment qu'un gémissement sourd s'était échappé de la poitrine d'Aloïse. Quand elle avait vu l'un auprès de l'autre ces deux visages, le cœur lui avait manqué.

Ces deux visages étaient pareils. L'enfant ressemblait au guerrier, mais d'une façon si complète, si extraordinaire que jamais ressemblance ne put être plus grande, même de père à fils.

Aloïse jeta un coup d'œil craintif vers son mari. — Gavaud ne regardait pas du côté du jeune guerrier.

Odolin vint s'asseoir au foyer et mit l'enfant sur ses genoux.

— Tu m'avais promis de venir me voir, Odolin, dit le petit Roland, — tu es venu : c'est bien, cela!

— Tu ne m'avais donc pas oublié? demanda le jeune guerrier de sa voix profonde et douce qui fit battre le cœur de la pauvre Aloïse.

— Oh! non, répondit l'enfant; — mais, j'ai eu bien du chagrin, va!... Tu sais, le sou d'or que tu m'avais donné... Eh bien! maman a voulu me le prendre pour le jeter dans la rivière!

Naturellement, Odolin tourna les yeux vers la jeune femme. Elle lui sembla plus belle. Il vit qu'elle souffrait, ce fut tout. Dans ce drame mystérieux où chaque acteur ignorait son rôle, c'était Odolin qui allait le plus à l'aveugle.

— Mais, reprit Roland qui frappa ses petites mains l'une contre l'autre;—le père revenait justement de la pêche, et au lieu d'aller au fond de l'eau, le sou d'or est tombé dans sa barque... Et le voilà!

Il levait la pièce d'or au-dessus de sa tête avec triomphe.

Gavaud s'était retourné parce qu'on parlait de lui. Son regard et celui du jeune guerrier se choquèrent, et il jaillit de ce choc un double éclair.

Une voix parla dans leurs consciences à tous deux et leur dit à la fois : voilà ton ennemi mortel!

Dame Aloïse, elle, recueillie en elle-même, revenait à ce fait bizarre que le babil de son fils venait de lui rappeler : la pièce d'or lancée dans le fleuve et tombant justement dans la barque de Gavaud.

N'y avait-il pas là plus que du hasard?

Gavaud baissa les yeux. Il ne savait pas pourquoi son cœur se serrait. Cet homme ne lui avait rien fait : pourquoi avait-il une pensée de sang?

Le vieux Hugues semblait à son aise comme s'il eût été l'hôte de la famille depuis dix ans. Il avait entamé la conversation avec frère Donat qui, revenant sur ses premières impressions, le trouvait assez bon diable. Gavaud se mêlait de temps en temps à l'entretien.

Godelle passait son temps à contempler Odolin et Roland.

Elle répétait sur tous les tons en *à parte.*

— Seigneur Jésus! Seigneur Jésus!

— Allons! dit frère Donat, le meunier du couvent de Saint-Germain, — la soupe bout dans la marmite et la venaison me paraît cuite à point... Ménagère n'est-il pas l'heure de souper?

— Bonne parole! s'écria le vieux Hugues; — le vent de Seine m'a donné de l'appétit.

Vous eussiez dit qu'Aloïse sortait d'un rêve. Confuse et tremblante comme on l'est après un brusque réveil, elle donna l'ordre à Godelle de poser la marmite sur la table. Les convives prirent place. Le hasard mit Odolin en face d'Aloïse. Aloïse ne put pas même feindre de manger.

Odolin la trouva plus belle encore que tout à l'heure. Aucune pensée d'amour ne lui vint, jusqu'au moment où il songea qu'elle était la mère de Roland.

Comment vous dire cela? Roland était hier pour Odolin un enfant inconnu. Aujourd'hui, si l'on avait dit au jeune guerrier : pour épargner une larme à Roland, il faut que tu meures, Odolin serait mort.

C'est invraisemblable, prétendra-t-on? Je ne sais. — Mais cela est.

Odolin aimait Roland mille fois plus qu'on n'aime un fils.

Et il l'avait aimé ainsi dès le premier coup d'œil.

Y avait-il au moins une cause à cela? Oui, certes, une cause ignorée de tous, une cause bien plus invraisemblable encore que le fait lui-même. Vous verrez.

En attendant, Roland était comme un lien, ou plutôt comme un principe puissant d'attraction entre Odolin et Aloïse.

Odolin n'eut point aimé Aloïse, si elle n'avait été la mère de Roland.

Et Odolin devait aimer Aloïse jusqu'à l'idolâtrie.

Au commencement du repas, quand Aloïse servit le petit Roland, qui était toujours auprès d'Odolin, l'enfant répondit :

— Merci, ma mère.

Odolin tressaillit. Cette parole si simple avait été remuer dans son âme une fibre inconnue et muette.

Ma mère! avait dit l'enfant. Que de beautés nouvelles Odolin vit sur le front pudique et pur de la jeune femme. Elle était la mère de Roland. Et il lui semblait que le sourire charmant de l'enfant lui disait : Il faut aimer ma mère.

Odolin avait vingt ans. Son cœur n'avait pas encore parlé. Il n'aimait encore que la guerre.

— Nous sommes, disait le vieux Hugues à haute voix, tout en avalant d'énormes cuillerées de potage, — nous sommes de race normande en effet, mon digne hôte, ou mieux de race suédoise, mais nous n'allons point en guerre avec nos compatriotes... Le père de ce beau garçon que vous voyez et moi nous avons établi un entrepôt de marchandises à l'embouchure de la Seine.

— Et que vendez-vous, s'il vous plaît? demanda Gavaud.

— Tout ce qui se peut vendre, répliqua Hugues en souriant; des fourrures et des vêtements, des toiles de lin et de chanvre, — du vin, des fromages piémontais, de la chair marinée, — des parures de femmes, des cottes de mailles... et tout cela, mon hôte, ajouta le vieillard en aiguisant son sourire, — nous ne le vendons pas cher.

— Vendez-vous des objets d'église? interrompit le frère meunier.

— Oui bien, mon respectable compagnon... mais quand nous rencontrons un digne religieux tel que vous paraissez l'être, nous ne lui vendons rien.

— Pourquoi cela?

— Parce que nous lui donnons tout.

Frère Donat fut manifestement très-flatté. Le vieux Hugues l'avait pris par son faible.

— Et tenez, reprit-il, j'ai là, dans ma barque, une pièce d'étoffe de laine, fabriquée du côté de Rouen. Vous en tirerez bien un froc et un manteau par-dessus le marché... si vous voulez accepter un présent fait de bon cœur, je vous l'apporterai au dessert.

Frère Donat lui tendit la main au travers de la table.

— Tope! tope! s'écria-t-il, j'aurai grand plaisir à porter tout cela, froc et manteau en souvenir de notre bonne connaissance.

— Quant à vous, mon cher hôte, poursuivit le vieillard, — je vous destine un beau filet tout neuf et un rang de perles pour les cheveux brillants de votre jeune ménagère.

— Merci, dit Gavaud.

Puis il ajouta en regardant Aloïse en face.

— As-tu entendu, femme?

Sa voix, qui était pour la première fois dure et brusque, frappa du même coup Aloïse et Odolin.

Le frère meunier le regarda, étonné.

— Oh! voisin! fit-il avec reproche.

Car Aloïse pleurait.

Ces larmes tombèrent sur le cœur du jeune guerrier. Sans savoir, il pressa le petit Roland contre sa poitrine en murmurant :

— Je serai malheureux!

— Et maintenant, reprit Hugues, le prétendu marchand qui avait tant d'objets dans sa boutique, — donnez-moi, je vous prie, mes amis, quelques renseignements qui me sont nécessaires pour mon commerce... je voudrais écouler mes marchandises dans votre ville de Paris... y a-t-il des acheteurs?

— Oh! s'écria Gavaud amèrement et comme s'il eut voulu blesser quelqu'un, — si vous avez des colifichets pour les femmes coquettes, vous aurez bon débit, mon compagnon... Paris ne

manque pas de femmes... et partout où il y a des femmes, la vanité se gagne comme la peste.

— Toi seul n'as pas le droit de parler ainsi, voisin Gavaud, dit le moine, — car Dieu t'a donné le modèle des épouses...

— C'est la vérité, pensait Godelle, — et pourtant, Seigneur Jésus! comme notre petit maître ressemble à ce beau soldat!

Odolin avait fini de manger déjà. Il perçait avec la pointe de son poignard des pièces d'or larges et plates comme celle qu'il avait donné la veille à Roland, et il les enfilait l'une à l'autre pour lui faire un collier.

Roland était fou de joie.

Gavaud avait courbé la tête sous le reproche du moine. Il pensait:

— C'est bien vrai! Dieu m'a donné le modèle des épouses!

Mais il avait un poids trop lourd sur le cœur.

— Eh bien! reprit le frère meunier en s'adressant au marchand, Gavaud a un peu raison tout de même. Nos femmes de Paris sont aussi mondaines que jolies et vous ferez de bonnes affaires avec elles... quant aux armures, il y en a de reste.

— Et le vin?

— Oh! le vin! fit Donat en riant, — je ne réponds que de mon couvent pour la sobriété.

Il avait bien une petite pointe, car la cruche arrivait au fond.

— Ah ça! dit le vieux Hugues, on m'a parlé de droits de péages...

— Il y en a beaucoup et de beaucoup de sortes, interrompit le moine, enchanté cette fois de montrer son érudition; — comptez-vous faire voyager vos denrées par terre ou par eau?

— Par eau.

— Alors, vous êtes exempt du *rotaticus* pour les dommages que font les roues aux voies publiques entretenues par le comte, du *vultaticus* ou droit de barrières sur gonds, du *temonaticus* pour avoir la permission de débiter sa marchandise sur son propre timon du *pulveraticus* pour compenser la gêne occasionnée par la pous-

sière quand les chevaux trottent, du *saumaticus* qui regarde la charge des ânes, mulets, chevaux et autres bêtes de somme, du *chespitaticus* pour la réparation des levées, du *caudaticus*...

— Mon frère, interrompit Hugues, j'aimerais mieux connaître les droits dont je ne suis pas exempt.

— A la bonne heure... vous avez d'abord le *navigius* qui est d'un demi-sou pour chaque barque voguant en Seine, au delà du poteau planté devant Saint-Germain d'Auxerre; le *portaticus*, droit de port ou de débarquement, un demi-sou; le *pontaticus* que vous paierez soit que vous passiez sous le petit ou sous le grand pont; le *rivaticus*, que vous solderez s'il vous plaît d'amarrer vos navires à la rive; le *foraticus* qui vous donnera la faculté de faire entrer vos denrées dans l'enceinte du commerce; le *mestaticus* qui vous autorisera à frelater vos boissons; le *laudaticus* dont vous avez besoin pour faire afficher et crier vos marchandises, et enfin le *salutaticus* pour l'agrément du comte, notre seigneur... voilà tout.

— Mais, dit le vieillard, — ça me paraît suffisant.

— Je ne vous parle pas du *passionaticus*, reprit le frère meunier, on ne le paie que si on veut traverser la cité de Paris pour se rendre ailleurs (1).

— Eh bien! s'écria gaiement le vieux Hugues, si Paris n'a pas de hautes murailles, il a du moins de bons péages... Mon frère, nous solderons le *navigius*, le *portaticus*, le *pontaticus*, et le *rivaticus*, sans négliger le *laudaticus*, le *foraticus, le mestaticus*, ni même le *salutaticus*...

— Peste! fit Donat, — vous avez de la mémoire!...

Il but une bonne lampée avant de regagner son moulin.

— Mais mon voisin Gavaud s'écria-t-il tout à coup, en reposant

(1) Ces divers droits sont énumérés au chartrier de Saint-Denis, charte ou diplôme du roi Dagobert, p. 29. — Il y avait encore le *mutaticus*, droit de mouvement et le simple droit de passage du bac.

son verre vide, — regardez donc comme votre petit Roland ressemble au plus jeune de vos hôtes !

A peine cette parole fut-elle prononcée que le pauvre frère eût donné beaucoup pour la pouvoir reprendre, mais il n'était plus temps.

Cela fit l'effet d'un coup de foudre. Tous les regards se tournèrent à la fois vers Odolin et l'enfant qui souriait, heureux de cette ressemblance. Heureux surtout et bien fier.

Le poing robuste de Gavaud frappa la table et toutes les assiettes dansèrent.

— Oh ! maître s'écria Godelle, — ne tuez pas dame Aloïse ! ne la tuez pas !

Aloïse s'était levée chancelante.

— Gavaud, dit-elle, mon mari et mon seigneur, ne me soupçonnez pas sur une apparence menteuse.

Mais la parole du moine avait fait une lumière terrible dans l'esprit du poissonnier. Depuis une heure, quelque chose le choquait énergiquement dans le jeune étranger qui s'était emparé de son fils et que son fils semblait déjà préférer à tous. Depuis une heure, il cherchait la raison de cette aversion violente et il ne la trouvait point. Car, dans les choses de l'intelligence comme dans l'ordre matériel, on ne distingue pas bien quand on voit de trop près.

Gavaud ne s'était pas rendu compte de cette ressemblance qui frappait tout le monde autour de lui.

A présent, elle lui sautait aux yeux comme une brutale insulte.

A son tour, il se leva. Sous son regard, dame Aloïse fléchit et s'affaissa, brisée. Si vous eussiez été les juges de cette femme, l'idée vous serait venue que le remords la poignait au cœur.

— Voisin ! oh ! voisin !... balbutia le moine, épouvanté du mal qu'il venait de faire.

— Tais-toi, prononça durement Gavaud ; — tu as dit vrai, mon

frère... mon petit Roland est tout le portrait du plus jeune de mes hôtes !

Il essaya de rire, mais l'écume lui venait à la bouche.

Dame Aloïse laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Mais ce qui était étrange, c'était l'attitude des deux étrangers.

Le vieux Hugues vidait son gobelet à petites gorgées, absolument comme si de rien n'eût été. Odolin, lui, ayant achevé de fabriquer son collier de pièces d'or, le passa autour du cou de l'enfant, rouge de plaisir, et se prit à l'admirer avec une tendresse naïve.

— Normands, dit Gavaud, vous êtes mes hôtes... je prie Dieu qu'il vous protége tant que vous serez sous mon toit... On va vous montrer votre appartement : Allez.

— J'aime assez causer tranquillement après souper, les coudes sur la table, répliqua le vieux Hugues, — mais si ce n'est pas la coutume ici, je m'en passerai.

— Mon hôte, ajouta-t-il en buvant debout sa dernière gorgée, je suis vieux ; j'ai vu bien des contrées et bien des hommes... Juger trop vite, c'est mal juger.

Et comme il s'aperçut que le poissonnier fronçait le sourcil, il ajouta encore :

— Mais je fais tort à ma barbe grise en parlant de choses qui ne me regardent point... Viens, mon fils... Ayez la bonne nuit, mes hôtes!

Il salua courtoisement et se retira, suivi d'Odolin le Rameur qui se retourna deux fois pour regarder le petit Roland.

Godelle les précédait, portant un flambeau.

— Fillette, lui dit Hugues dans le corridor, aimes-tu ta maîtresse ?

— Oh ! Monseigneur, je l'aime de toute mon âme !... Elle est si douce et si bonne !

— Eh bien, fillette, tu peux lui sauver la vie...

— La vie? Seigneur Jésus!... Croyez-vous donc qu'il va la tuer?

— Je le crois.

Odolin qui marchait derrière, lui toucha l'épaule.

— Si tu crois cela, compagnon, dit-il, je vais retourner sur mes pas et fendre le crâne de ce rustre.

Le vieux Hugues haussa les épaules.

— Mon noble sire, murmura-t-il avec une nuance de dédain, belle besogne pour votre main royale!

— Ecoute... pour que ce cher enfant fut à moi, je donnerais l'espoir de ma couronne!

Odolin prononça ces mots avec chaleur, et il avait la main sur son épée quand il ajouta :

— Elle est sa mère!

Hugues haussa les épaules de nouveau et tourna le dos avec cette irrévérence bourrue des vieux serviteurs que leur dévouement fait trop hardis.

De tout ce qu'ils venaient de dire, Godelle n'avait pu comprendre un mot, car ils parlaient ensemble le langage danois.

— Et que faut-il faire, Monseigneur, demanda-t-elle les larmes aux yeux, — pour empêcher que mon maître la tue?

— Verser du vin dans le verre de ton maître, répliqua le vieux Normand qui tira un petit flacon de son sein; — et mettre dans le vin ce que voilà.

Godelle prit la fiole en tremblant, car elle pensait bien qu'il y avait là du maléfice.

Mais elle aimait tant dame Aloïse, sa chère maîtresse!

— Je le ferai, dit-elle, s'il faut cela pour la sauver.

Elle mit le flambeau sur une table, au pied du lit où les deux étrangers devaient dormir ensemble.

Le vieux Hugues se déshabilla tout de suite. Odolin garda ses vêtements.

— Mon sire, lui fit observer le vieillard, — nous avons de la besogne pour cette nuit.

— Dors, serviteur, répondit le jeune guerrier avec fierté, — les fils de Skold n'ont pas besoin de sommeil.

Pendant que le vieillard se couchait sans entamer une discussion inutile, Odolin le Rameur ouvrait la croisée qui donnait sur la Seine, et plongeait son regard dans les profondeurs étoilées du ciel.

VI

Gavaud le poissonnier était un bon mari, bien capable d'étrangler sa femme par tendresse. Jamais une idée jalouse n'avait traversé son esprit. Or, vous savez qu'en toute chose, le premier pas coûte.

En fait de jalousie, le premier pas ne coûte rien, dans le sens du proverbe, rien aux jaloux. — Mais gare !

Mieux vaut mille fois un malade de jalousie chronique, un valétudinaire de jalousie, qu'un de ces bons hommes très-sains qui ont une attaque de soupçon foudroyant.

Le vieux Hugues l'avait bien jugé, ce Gavaud. Il eût tout uniment l'idée de tuer sa femme.

Il est bien vrai que, depuis trois ans, dame Aloïse vivait comme une sainte. Mais pourquoi avait-elle tremblé? tremblé et pâli à la vue de ce jeune étranger ?

Pourquoi Roland avait-il les cheveux et le visage de cet homme ?

Pourquoi ?... Enfin, voilà, Gavaud voulait tuer sa femme.

Un mauvais mari aurait balancé entre la porte et la fenêtre. Un bon mari n'y met point ce sans gêne. Gavaud se dit : — Je vais lui couper la tête.

Pauvre Gavaud ! Il faut que je n'aie guère de cœur pour vous

raconter sur ce ton léger des choses si tristes! Si vous saviez comme le pauvre Gavaud était désespéré d'être obligé de tuer sa femme!

Il alla décrocher sa hache d'armes, qui pendait dans un coin, et il pensa :

— Je n'aurais jamais cru que ma hache d'armes me dût servir un jour à pareil usage.

Frère Donat le regardait faire et demeurait comme frappé de stupeur.

Gavaud était homme à fendre le crâne de quiconque l'eût contrarié en ce moment, et frère Donat le savait bien.

Pour comble de malheur, Aloïse, succombant aux émotions qui l'accablaient depuis une heure, s'était évanouie.

Comme Donat se mettait en devoir de la secourir, Gavaud lui dit :

— Voisin, ce n'est pas la peine.

En ce moment, Godelle entra.

Godelle aurait été plus brave que le pauvre frère meunier, mais elle n'eût pas pesé beaucoup, la bonne fille, sous la hache de Gavaud.

Heureusement, Gavaud aperçut le petit Roland qui tournait autour de sa mère pour lui montrer son beau collier. Roland croyait que sa mère s'était endormie.

— L'enfant n'est pas la cause de tout cela, se dit l'équitable Gavaud, — je vais le coucher pour qu'il ne voie rien de ce qui va se passer.

Il déposa sa hache et porta Roland sur son lit. — Roland voulut l'embrasser; Gavaud le repoussa, mais ce fut en pleurant. — Et dans cet instant, Gavaud se demanda s'il ne valait pas mieux se tuer lui-même que de tuer la mère de Roland.

Il ferma les rideaux sur l'enfant qui lui dit :

— Bonsoir, père... Tu ne seras plus fâché contre moi demain matin?

Et comme Gavaud s'éloignait, Roland entr'ouvrit les rideaux.

— Embrasse ma mère pour moi, dit-il encore.

Gavaud tenait à deux mains son cœur qui défaillait.

Puis il retourna vers le lit pour fermer les rideaux.

Pendant cela, Godelle versait du vin dans son verre et mettait dans le vin tout le contenu de la fiole du vieux Normand.

Frère Donat la vit et conçut un vague espoir.

Godelle se signa, demandant pardon à Dieu, et s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

— Si je lui dis de boire, pensait-elle, il ne boira pas... Les hommes sont faits comme cela... Je vais guetter... S'il ne boit pas, je décrocherai l'arbalète où il y a toujours un carreau... Thierry le soldat m'a appris à viser.... si je l'abats, le brave homme, j'en serai quitte pour faire pénitence !

Ma foi, si le frère meunier avait pu l'entendre raisonner ainsi, je crois qu'il l'aurait embrassée.

Car il ne lui manquait qu'un peu de courage, au pauvre bon Donat.

— A présent, dit Gavaud, retournez s'il vous plaît à votre moulin, mon frère... Je vous paierai le prix qu'il faudra si vous voulez prier pour la défunte.

— La défunte !... répéta Donat horripilé.

Godelle se leva sur ses pointes et décrocha doucement l'arbalète.

Gavaud s'en vint reprendre sa hache.

Mais en passant auprès de la table, il vit son verre tout plein. Il avait grand besoin de se donner des forces. Il avala le gobelet rubis sur l'ongle.

Godelle poussa un cri de joie et laissa tomber l'arbalète désormais inutile.

En effet, il paraît qu'il y avait dans la fiole du vieux Normand de quoi terrasser un bœuf, car Gavaud tomba comme une masse, balbutiant et jurant.

Il était ivre-mort.

— Holà ! fit-il, — j'aurais dû ne boire qu'après, car je n'y vois plus et je ne peux guère remuer.. Mais il faut pourtant bien que je tue ma femme !

Le croiriez-vous ! Godelle et frère Donat ne purent s'empêcher de rire. Le danger était passé désormais, et Gavaud se lamentait de si bonne foi !

Godelle éteignit la lumière.

— Bon ! dit Gavaud qui s'agitait sur le sol, — que je retrouve seulement ma coquine de hache et tout ira bien !

Il se traîna, renversant les escabelles sur son passage. et parvint à saisir sa hache.

Godelle et Donat avaient pris dame Aloïse dans leurs bras et l'avaient transportée dans un autre appartement.

— Où est-elle ! grondait Gavaud ; — où est ma pauvre femme !

Il se heurta contre un objet dans la nuit, et, rassemblant toutes ses forces, il déchargea au hasard un épouvantable coup de hache.

Puis, à demi dégrisé par l'idée qu'il avait réellement tué sa femme, il se mit à sangloter et à crier.

Godelle revint en toute hâte avec un flambeau.

— Eclaire-moi ! gémissait l'infortuné Gavaud, bourrelé qu'il était de remords, — éclaire-moi, que je la voie encore une fois !

Godelle s'approcha.

Gavaud regarda avidement.

— Oh ! dit-il en se rejetant en arrière, — c'était le brochet du Normand !

Godelle se tordait à force de rire. — Son maître avait tranché d'un seul coup l'énorme tête du poisson.

Gavaud s'endormit en murmurant :

— J'ai fait ce que j'ai pu...

Dans la chambre voisine, dame Aloïse reprenait ses sens par les soins du bon moine Donat.

— Ma fille, lui disait-il, je vous donne le conseil de vous retirer dans un monastère, car votre mari a fait serment de vous tuer.

— Ce n'est donc pas un rêve, tout ce qui s'est passé ce soir!... murmura dame Aloïse.

— Maître Gavaud est fou furieux...

— Quoi!... cet homme... qui ressemble à Roland... je l'ai donc bien vu?..

— Le fait est, ma fille, dit le moine avec une nuance d'embarras, que l'enfant ressemble terriblement à ce jeune étranger.

Aloïse le regarda en face.

— Avez-vous confiance en moi, mon père? demanda-t-elle.

— Comme en une sainte, ma fille, répondit sans hésiter le frère meunier.

— Eh bien! mon père, je ne me retirerai point dans un couvent, je ne fuirai point la colère de Gavaud, mon mari, parce que je suis innocente, et que jamais...

Elle s'interrompit.

— Non, je ne puis pas dire cela! murmura-t-elle; il est certain que j'avais vu déjà son visage.

— Quand donc?

— Il y a quatre ans...

— Juste à l'époque où le petit Roland a été conçu, ma fille! ne put s'empêcher de faire observer le frère meunier.

— Cela est vrai, mon père.

— Et dans quel lieu le vîtes-vous?

Aloïse rougit.

— Je le vis étant couchée, répondit-elle pourtant.

— La nuit?

— La nuit.

— Mais comment?... dit le moine qui eut pudeur à son tour.

— En rêve......

. . . .

— Mon père, reprit dame Aloïse qui se mit à genoux et fit le signe de la croix, — s'il vous plaît, je vais vous faire ma confession.

Le moine s'assit et répliqua :

— Je vous écoute, ma fille.

VII

La chambre que l'on avait assignée aux deux étrangers, donnait, comme nous l'avons dit sur la rivière de Seine. Elle était située immédiatement au-dessus de la pièce où se tenaient maintenant dame Aloïse et le moine.

Le vieux normand Hugues dormait comme un bienheureux. Odolin, au contraire, toujours appuyé contre la fenêtre perdait son esprit dans ces contemplations étranges qui ont fait la religion du Nord. Religion inouïe, poésie malade, mais belle, qui transporte l'esprit dans le monde blanc des glaciers, des aurores boréales et des mirages.

La nuit claire rappelait au jeune guerrier ces splendides nuits du pôle, éclairées par la réverbération des neiges. — Les rayons de la lune glissaient parmi les arbres et mettaient un éclair au bout de chaque vague. — Le vent soufflait, seul et triste dans les feuilles de mai.

Là-bas, de l'autre côté de la rivière, les masses d'ombres confuses se mêlaient; l'œil fatigué leur prêtait des formes et des mouvements.

Odolin voyait au loin, dans la brume transparente qui couvrait les glayeuls de l'autre rive, de longs voiles blancs qui flottaient à la brise.

C'étaient les *électrices des morts*, les belles et vaillantes Walkyries, courant dans les ténèbres sur leurs chevaux fougueux, avec

leurs cheveux blonds dénoués et leurs lances d'or rougies par le sang des braves.

— O Dises! murmurait-il, ô déesses qui n'êtes filles ni de la terre ni filles du ciel! ô Walkyries, fruit du mystère impénétrable, éclairez la nuit de mon cœur.

Son cœur battait : la fièvre montait à sa tête brûlante.

Et des rêves venaient visiter sa veille solitaire.

Etait-ce Roland, l'enfant chéri qui jouait là-bas, souriant et heureux, dans ce rayon de lune, moins blond que sa chevelure? Etait-ce Roland? — Et pourquoi sa mère pleurait-elle, non loin de lui sur l'herbe mouillée? Car Aloïse pleurait.

Et combien ses larmes étaient belles!

Ce nom d'Aloïse était déjà dans le cœur du jeune homme.

Il y a un frêne qui est grand comme l'univers et qui s'appelle Ygdrasil, l'arbre du monde. Ses rameaux couvrent la terre entière. Sa cime dépasse les hauts sommets du ciel.

Pour arroser ses racines immenses, Odin a fait couler trois sources qui viennent : la première de chez les dieux, la seconde de chez les géants, la troisième du mont Hécla.

Dans celle-là se baignent les Nornes, Urd, Vavanda et Skuld : le Passé, le Présent, l'Avenir.

— O Nornes, pensait le jeune guerrier, ô belles vierges qui faites naître le sourire sur les lèvres des immortels; — je n'ai point de passé, puisque mon glaive est sans gloire... mon présent est triste et inquiet... ô Nornes! dites-moi mon avenir!...

Et la brume argentée ondulait sur les petites vagues du fleuve.

Et le rêveur voyait comme une cohue d'ombres humaines qui se hâtaient, poussées par un invisible vainqueur.

Le sommeil ne pesait point sur ses paupières...

Une mélancolie suprême et que nulle force de volonté n'aurait pu secouer alanguissait son âme.

Et toutes ses pensées aboutissaient à cette plainte vaine :

— Il n'est pas mon fils!... Il est le fils d'un autre!

Était-ce, car l'amour a d'étranges perfidies, était-ce un détour pour arriver à cette autre plainte? Elle n'est pas ma femme! Elle est la femme d'un autre!

Peut-être; mais en ce moment, l'enfant était tout, la femme presque rien : Odolin ne se doutait pas qu'il allait aimer.

Voilà comme l'amour vint.

Tout à coup, dans le silence nocturne, Odolin entendit une voix mélancolique et pleine de larmes qui partait de l'étage inférieur.

Les croisées étaient ouvertes en bas comme en haut. Odolin entendait aussi distinctement que si la voix eût parlé auprès de son oreille.

Il s'éveilla de son rêve et se prit à écouter malgré lui. La voix qui parlait, c'était celle de dame Aloïse, et son interlocuteur était Donat, le bon frère meunier.

Odolin ne comprit point d'abord. On parlait de monastère et de meurtre; mais quand le nom du petit Roland fut prononcé, l'intelligence du jeune guerrier fut éveillée soudain. Il se pencha tout entier en dehors de la fenêtre pour entendre mieux.

Aloïse avait dit :

— Mon père, s'il vous plaît, je vais vous faire ma confession.

A ces paroles, un chrétien se fût retiré, car surprendre le secret de la pénitence, c'est le plus grand de tous les sacriléges.

Mais Odolin, l'adorateur d'Odin et de Frigga, ne savait même pas ce que c'était que la confession.

Il écouta, croyant continuer le plus délicieux de tous les songes.—Et des deux auditeurs qui entendirent cette nuit les chastes

aveux d'Aloïse, ce ne fut pas Donat, le frère meunier de l'abbaye, qui fut le plus attentif.

VIII

— Il y a quatre ans, mon père, répéta la jeune femme, — Gavaud, mon cher mari, me recherchait en mariage et venait chez mon père qui me disait toujours : Celui-là est un brave homme; prends-le pour époux et tu seras heureuse.

« Moi, je trouvais que Gavaud avait un honnête visage et un digne cœur. Je l'aimais alors comme je l'aime aujourd'hui. Mes compagnes m'ont dit qu'on pouvait aimer davantage. Et depuis ce soir, je crois ce que m'ont dit mes compagnes. »

— Expliquez-vous, ma fille, interrompit ici le moine; — celui qui lie et délie doit savoir au juste ce qu'il condamne et ce qu'il absout.

Odolin retenait son souffle, et comme les battements de son cœur l'empêchaient d'entendre, il pressa violemment sa poitrine à deux mains.

Aloïse baissa la voix.

— Je m'expliquerai si je le puis, mon père, répondit-elle, — Dieu m'est témoin que je ne veux rien dissimuler devant son saint tribunal... Mais je ne vois pas bien clair en moi-même.

« Je crois que si j'eusse été la femme de ce jeune étranger qui est venu ce soir manger à notre table, je l'aurais aimé autrement que Gavaud, mon époux.

» Je le crois; si c'est un péché, que le Seigneur me pardonne ! Plutôt que de trahir la foi jurée à mon mari, je préférerais mille fois mourir. — Mais j'ai peur... »

Aloïse hésita.



LE RÊVE DE DAME ALOYSE

NUITS DE PARIS

— Peur de quoi? demanda encore le moine dont la voix se faisait plus sévère.

Un trouble inconnu emplissait l'âme du jeune guerrier. L'image d'Aloïse était là devant ses yeux. Il s'étonnait de la voir tout à coup si belle.

— J'ai peur... répéta Aloïse; — oh! c'est un cruel malheur... mais laissez-moi poursuivre, mon père.

« Je fus accordée avec Gavaud qui me mit au doigt la bague d'alliance. J'en ressentis de la joie, car il était celui que j'aimais le mieux. Mais la veille du jour où je devais entrer dans sa couche, il arriva un événement singulier, que les événements d'aujourd'hui rendent inexplicable et presque surnaturel.

» J'eus un rêve.—Oh! ce fut bien un rêve, car mon père était jaloux à l'excès de l'honneur de sa fille, et ma retraite était close comme une forteresse.

» J'eus un rêve. Je vis un beau jeune homme qui semblait avoir seize ans à peine. Son visage pâle et fier avait comme une auréole de grands cheveux blonds. Il s'avança vers moi par un sentier tout jonché de fleurs. Il me dit : Je t'aime... »

— Oh! oui!... je t'aime! je t'aime! murmura le jeune guerrier du Nord.

Puis il ajouta, commençant à sentir l'écrasante bizarrerie de ce mystère :

— Il y a quatre ans, j'avais seize ans!

Cette fois, le moine n'avait point interrompu.

Dame Aloïse poursuivait :

— Nous étions dans une vaste prairie où coulait un ruisseau couvert de lis flottants... Il me dit encore : Je t'apporte un fils qui s'appellera Roland comme mon aïeul...

— Oh! fit Odolin, suffoqué par l'émotion; — le nom du père de mon père!...

— Il me prit dans ses bras, continua la jeune femme, — puis il

se mit à genoux devant moi, afin de m'adorer comme si j'eusse été une sainte...

Odolin, sans savoir ce qu'il faisait, fléchit les genoux et joignit les mains dans une muette extase.

— En me quittant, poursuivit Aloïse, il me dit encore : L'enfant que tu portes dans ton sein est mon enfant...

— Mon enfant! mon enfant! répéta Odolin en un cri étouffé; Roland est mon enfant!...

Puis il passa la main sur son front couvert de sueur.

— J'étais au delà de la mer! murmura-t-il,—à huit cent milles de Paris... dans les forêts de la Suède, ma patrie... Oh! démence! démence!

— Le lendemain matin, continua dame Aloïse dont la voix émue tremblait de plus en plus, je racontai ce songe à mon père qui me dit : Les fillettes sont toutes folles; il était temps de te marier.— Il ne voulut point que la noce fût retardée.

« J'épousai Gavaud. Je devins mère. Mon père, qui fut le parrain de notre enfant, me dit en riant : Eh bien! as-tu revu le beau jeune homme? Je répondis non.—Nous nommerons donc l'enfant Roland, dit mon père.

» L'enfant grandit. Il ne ressemblait point à mon époux et il ne me ressemblait point. C'était tout le portrait du jeune homme que j'avais vu en rêve. Et cela est si vrai, frère Donat, que vous l'avez déclaré vous-même... »

— Quoi! s'écria le moine stupéfait; — ce jeune homme du rêve c'était...

— Notre hôte de ce soir!

Odolin poussa un cri auquel répondit une exclamation de terreur de dame Aloïse. — La fenêtre de l'étage inférieur fut précipitamment fermée.

Il était bien temps.

A ce moment, le grand navire des deux Normands, doublant

avec lenteur la pointe formée par le moulin de frère Donat, apparut aux rayons de la lune.

Odolin se leva.

— Debout, vieillard! s'écria-t-il en secouant son compagnon.

Hugues se mít sur son séant.

— Déjà! grommela-t-il; — eh quoi! mon sire, vous ne vous êtes point couché, ce me semble?

— J'étais à huit cent milles de Paris, répliqua Odolin qui avait la tête haute et le regard ardent comme un homme en fièvre : — je n'avais jamais quitté ma patrie... jamais!... et pourtant, l'enfant est bien à moi!...

— Quel enfant, mon cher sire? demanda Hugues ébahi.

— Sinon le fils de mon corps, poursuivit Odolin, du moins le fils de mon esprit qui avait traversé l'espace sur les ailes de Freya, la déesse de l'amour, afin de visiter celle que mon cœur devait choisir entre toutes les femmes!

Hugues se frottait les yeux et pensait dormir debout.

Odolin s'animait. Son front était pourpre; ses yeux rayonnaient

— Lève-toi, ami, lève-toi, reprit-il; — cette nuit m'a fait époux et père; — lève-toi!... je te le dis, je te le jure : l'enfant sera roi!

Le vieillard sauta sur ses pieds. — Un cri faible partit du dehors. — Le vent poussa la flamme du navire qui vint caresser la fenêtre.

Hugues, qui avait jeté son manteau sur ses épaules, se dirigeait vers la porte. Odolin l'arrêta.

— La loi de nos pères, dit-il, défend d'aimer la femme de son hôte... as-tu vu la mère de Roland comme elle est belle?

— Je ne suis point venu de si loin, mon sire, pour voir si peu que cela, répondit Hugues sèchement.

— Tais-toi. Si tu veux vivre, ne parle jamais ainsi!... je l'aime.

— Vous!... la femme d'un pêcheur!...

— Je te dis que je l'aime.

— Mais cet homme est votre hôte.

— La maison d'un hôte est celle dont on franchit deux fois le seuil : une fois pour entrer, une fois pour sortir... vois ! cet homme n'est pas mon hôte.

Ses jarrets souples plièrent. Il sauta par-dessus l'appui de la croisée et s'accrocha aux cordages du navire qui oscilla sous son poids. Malgré sa barbe blanche, le vieux Hugues fit le saut à son tour, sans trop hésiter.

Mais il se dit :

— J'aurais mieux fait de laisser ce rustre assommer sa femme ou l'étrangler, suivant sa fantaisie.

Odolin, lui, jeta un long regard sur la maison, et pensa :

— Je reviendrai.

La théorie de ce bel Odolin le Rameur sur l'hospitalité pourra vous paraître un peu bien judaïque, dans sa naïve perfidie. Mais il était Normand.

On a beau être un héros et même un demi-dieu, neveu d'Odin, cousin de Thor, on n'en a pas moins dans les veines un peu de ce bon sang qui est de l'encre de la petite vertu.

Achille, normand, porte un casque d'or où il y a un trou pour passer une plume derrière son oreille.

Il interprète, il épilogue, il biaise, il ergote, il chicane.

Il cessera de pleurer Briseïs si vous lui donnez, sous sa tente quelque bon diable de procureur.

Dans le Walhalla, ce paradis normand, il y a des arènes pour se battre, des cabarets pour boire et des études pour causer avec les huissiers.

Aussitôt que le jeune guerrier et son compagnon eurent touché

le pont du navire, le navire, mu par une force invisible, vira de bord, quitta la rive et se dirigea vers le milieu du fleuve.

C'était une belle nuit de printemps. Par intervalles, des nuages floconneux couraient sur la lune et voilaient pour quelques minutes sa blanche et froide clarté.

En un de ces moments, Hugues prononça quelques mots en langue danoise, et, comme par l'effet d'un coup de baguette, trente hommes de haute taille surgirent de l'ombre de la cale.

— A la sonde! dit le vieillard.

On entendit le bruit du plomb qui tombait dans le courant.

Durant tout le reste de la nuit, Hugues et ses trente matelots explorèrent le cours de la rivière. Le navire voguait lentement, silencieux comme s'il n'eût porté que des fantômes.

Il s'avança ainsi jusqu'à l'éperon de la Cité.

Les sentinelles du château du comte crièrent : Qui vive?

Le navire, tournant sur lui-même avec lenteur, se prit à redescendre le courant.

Le lendemain, Gavaud chercha en vain ses hôtes dans la chambre qu'il leur avait assignée. Il ne retrouva pas davantage cette grande nef qu'il avait rencontrée derrière les îles, au coucher du soleil.

Quant au brechet, décapité au lieu et place de dame Aloïse, Gavaud le porta de bon matin à la cuisine du comte Eudes, son seigneur.

IX

Vers neuf heures, ce jour-là, les convives du comte Eudes s'assirent autour de la grande table des festins.

On dînait alors à neuf heures et il paraît que l'on s'en trouvait bien; car un poëte a fait ce tercet monorime :

Lever à six, dîner à neuf,
Souper à six, coucher à neuf,
D'ans vous vivrez nonante-neuf.

Ce qui est un bel âge pour des personnes qui ne sont point patriarches.

Il y avait bien à la table du comte de Paris une quarantaine de convives, et littéralement, les planches de chêne épais fléchissaient sous le poids des abondantes victuailles dont le suzerain bourrait honorablement ses hôtes.

Eudes était un homme jeune encore, maigre et de moyenne taille. Il s'était fait un beau nom à la guerre; on l'estimait également pour son prodigieux appétit.

Eudes était comte à manger huit ou dix livres de bœuf à un seul repas, sans compter le poisson et les pâtisseries. Cela ne l'engraissait point. Il est vrai de dire qu'il buvait de manière à rendre toujours ses huit livres de rôt par les fenêtres.

Et voyez quel bon temps! Ce violent régime n'empêchait pas le comte Eudes de se porter parfaitement. Aldobrand, son médecin, était trop ignorant pour que le comte pût connaître la gastrite.

Auprès du comte, à la place d'honneur, s'asseyait Gozlin, évêque de Paris . un grand homme d'armes.

Gozlin mesurait près de six pieds. Il avait une belle tête, sévère et pleine d'intelligence sur un corps véritablement athlétique. Deux hommes ordinaires avaient peine à soulever la hache dont il se servait dans les combats.

Son neveu, Ebbon ou Ebles, abbé de Saint-Germain, était assis de l'autre côté du comte. Ebbon était un abbé qui se chauffait du même bois que son oncle l'évêque. Il avait donné en sa vie de terribles coups d'épée.

Ricanez pour peu que cela vous divertisse, mais ces prêtres guerriers sauvèrent bien des fois le christianisme et la France. Les sermons, en ce temps, ne valaient pas moins qu'aujourd'hui, seulement il fallait encore autre chose.

Avec des lieutenants comme Eudes, Gozlin et même Ebbon, l'empereur aurait pu tenir haut sa couronne

Mais ces descendants de Charlemagne étaient de lâches coquins!

Charlemagne avait pris pour lui tout le courage et tout le génie. Avec tous ses neveux mis ensemble et pilés dans un mortier, on n'aurait pas fait un homme.

Ils étaient là, ces empereurs, dormant sur leur trône et se bouchant les oreilles pour ne point entendre le cri sauvage des hommes du Nord.

Ils assassinaient bien un petit peu, quand ils osaient. L'envie de montrer leurs griffes ne leur manquait point absolument. Mais ils n'avaient pas de griffes.

Hugues Capet, à proprement parler, n'eut pas besoin de leur prendre le sceptre : un coup de pied là-bas fit l'affaire. Encore, ce fut un coup de pied perdu.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce dîner du comte Eudes était un repas politique. On y parlait des affaires du temps, de la faiblesse du maître, de l'invasion menaçante des barbares du Nord qui, repoussés en Angleterre, allaient se rejeter sans doute sur le centre de la France.

Il y avait des dames, comme à tous les dîners politiques.

On buvait sincèrement et de tout cœur. Quant à décrire minutieusement cette fête, en vérité, c'est impossible. Le cuisinier du comte Eudes n'a point fait de livres comme l'illustre Carême.

Le dessert approchait déjà, et chacun avait la tête un peu échauffée, quand une fanfare éclata sous les fenêtres du palais.

Les convives se levèrent de table en tumulte et se précipitèrent aux balcons.

Il y avait à l'éperon de la Cité une barque pavoisée et deux chevaliers étaient debout à la proue; le plus jeune, qui avait de grands

cheveux blonds couronnant un pâle visage, tenait un cor à la main. L'autre était un vieillard.

— Soyez les bienvenus, étrangers, s'écria Eudes du haut de son balcon, — quels que soient vos noms et votre patrie... entrez dans mon palais et prenez part à mon festin.

Les deux chevaliers sautèrent sur le rivage.

Quand ils entrèrent dans la salle du festin, les dames admirèrent fort la beauté du plus jeune et sa noble tournure. Mais lui semblait ne point les voir.

— Prenez place, dit Eudes.

— Non, répliqua le vieillard; — nous sommes des députés et non point des convives.

Gozlin et son neveu Ebbon échangèrent un regard.

— Qu'importe! s'écria le comte; — des députés apportent la paix ou la guerre... Si c'est la paix que vous apportez, buvons : la paix est bonne... Si c'est la guerre, buvons encore : la guerre est belle!

Le plus jeune des deux envoyés gardait un silence sévère.

Ce fut le vieillard qui répondit encore.

— Comte, dit-il, — nous sommes tes ennemis, écoute-nous.

— J'aimerais mieux écouter mes amis, répliqua Eudes gaiement, — mais amis ou ennemis, je ne vous écouterai qu'après les coupes vidées en l'honneur de nos dames.

Ce disant, il fit signe aux seigneurs qui l'entouraient, et tous tendirent leurs gobelets aux échansons. L'écume vermeille et souriante vint se jouer aux lèvres d'or des hanaps.

Eudes éleva la sienne au-dessus de sa tête.

— A la brune fille du vicaire Othon! cria-t-il.

Celle-ci baissa ses beaux yeux noirs et rougit d'orgueil.

Chevaliers et hommes d'armes imitèrent leur suzerain. L'évêque et l'abbé, son neveu, n'avaient nulle raison pour ne pas faire de même, puisqu'en ce temps-là, le sacerdoce n'excluait point le

mariage. Chaque dame proclamée dans cette longue kyrielle de toasts, montra naïvement son plaisir et sa fierté.

Mais pourquoi le cacher, puisque les Parisiennes sont connues pour cela depuis bientôt deux mille ans? Certes, c'était un grand honneur que d'être élue ainsi par le comte Eudes ou par l'un de ses nobles convives. Cependant, ce triomphe semblait ordinaire et mesquin à côté de cet autre triomphe qui eût consisté à être choisie par le bel étranger.

Les ÉTRANGERS ! La folie chronique des charmantes Parisiennes !

Est-il beauté prude ou coquette que ne subjugue l'épaulette? a dit en haute poésie un très-spirituel académicien. — Un nom en stein, en off, en ief ou en heim, vaut trois ou quatre douzaines d'épaulettes.

Vous avez même vu, hélas! des Parisiennes ne point reculer devant un nom en ski !!!

Caliban moscovite, auprès de nos jolies déesses, rendrait des points à Ariel indigène; Thersite américain, se moquerait d'Achille picard ou berrichon; Phébus resterait dehors avec un pied de nez, là où mylord Quasimodo passerait le chapeau sur la tête.

Telles sont nos mœurs amoureuses. Il est vrai que Caliban a des roubles, Thersite des dollars, Quasimodo des guinées; mais Ariel, fils dodu d'un banquier crochu ; mais Achille, ancien maître des requêtes; mais Phébus, capitaine d'état-major, n'ont-ils pas des pièces de vingt francs?

Peut-être que le Kosak, le Cokney et le Yankee ont un goût de terroir que ne donne pas le boulevard de Gand.

Les dames qui avaient l'honneur de partager le repas du seigneur comte, jetaient des regards de convoitise sur le jeune Normand. Les plus modestes détachaient même au vieillard des œillades meurtrières.

Quelle gloire pour celle que le jeune chevalier allait sacrer la reine du festin !

Les deux étrangers, cependant, gardaient leur attitude impassible et froide.

Quand les échansons leur offrirent des coupes, tous les deux refusèrent du même geste méprisant.

— Eh quoi ! s'écria Eudes en fronçant le sourcil, — ne savez-vous point ici, ou ailleurs, une dame qui vaille le salut d'une rasade ?

Le jeune chevalier rougit à ces mots.

— Si fait, dit-il.

Et, saisissant la coupe des mains de l'échanson, il la porta à ses lèvres en prononçant de sa voix grave et douce à la fois :

— Pour Aloïse !

Ce nom d'Aloïse était fort répandu ; il y avait là trois ou quatre belles qui se nommaient Aloïse. Elles tressaillirent, émues.

Mais il y eut une autre personne qui fut émue bien autrement.

Gavaud, le poissonnier, était là, parmi les officiers de service. Nous ne l'avions point dit. A quoi bon le dire ? Gavaud ne faisait pas bien grande figure parmi ces illustres seigneurs.

Il n'avait reconnu d'abord ni le vieux Hugues, ni Odolin le Rameur, ses hôtes de la veille.

Le nom d'Aloïse fut pour lui un trait de lumière.

Seul, entre tous ceux qui étaient dans la salle, il eût pu dire à qui s'adressait le toast du jeune guerrier.

Ce qui s'était passé la nuit précédente restait un peu vague et confus dans la mémoire de Gavaud. Il n'avait même pas essayé d'interroger minutieusement ses souvenirs, parce qu'il craignait de voir trop clair au fond de sa conscience. Mais cet engourdissement où il se plongeait à plaisir était violemment secoué tout à coup. Il revoyait à l'improviste l'homme à qui son fils ressemblait d'une façon si étrange, et cet homme portait la santé de sa femme !

Un moins jaloux se fût à coup sûr irrité.

Gavaud serra convulsivement le manche de son poignard.

— Et quelle Aloïse ? demanda le comte Eudes, traduisant ainsi la curiosité commune.

Odolin parcourut du regard le cercle des femmes qui assistaient au festin.

— Est-ce Aloïse la Blonde qui est assise à la droite de mon connétable ? demanda encore le comte, — est-ce Aloïse au col de cygne, qui baisse les yeux à côté du seigneur abbé ?.... Est-ce Aloïse aux yeux noirs, qui se cache et sourit derrière ses doigts roses ?...

Odolin secoua la tête et répondit :

— Elles sont belles... Aloïse n'est pas ici.

Gavaud s'appuya contre une colonne.

En vérité, le comte, les nobles seigneurs et toutes ces brillantes dames auraient bien ri, si elles avaient su que cette Aloïse adorée était la femme d'un pauvre poissonnier.

Où diable le jeune chevalier allait-il nicher son amour ?

— Maintenant qu'on a bu et que ta fantaisie est satisfaite, comte, reprit le vieux Hugues, — te plaît-il écouter mon message ?

— Allons ! répondit Eudes avec répugnance, — cela me plaît puisqu'il n'en peut être autrement... Parle, mais parle vite.

— Eudes, comte de Paris, prononça lentement le vieillard, — je viens à toi de la part de Siegfried, roi des guerriers du Nord, dont les mille vaisseaux sont à l'embouchure de la Seine.

— Et que me veut Siegfried, roi des guerriers du Nord ? demanda Eudes avec hauteur.

— Siegfried a besoin de passer par ta ville pour mener ses guerriers en Champagne.

— C'est bien. — Que m'offre-t-il ?

— Il t'offre d'épargner tes murailles et tes sujets.

— En outre ?...

Hugues garda le silence.

Gozlin l'évêque, et l'abbé Ebbon repoussèrent leurs coupes.

Eudes essayait de dompter sa colère.

— Est-ce tout? fit-il.

— Non, répliqua le vieillard. — Le roi Siegfried te mande par ma voix qu'il exigera de toi quarante mille marcs d'argent pour don de bienvenue, lors de son passage sous les ponts de ta cité.

— C'est le droit *ponticus*, dit l'évêque Gozlin avec un amer sourire; — seulement, comte, au lieu de recevoir le péage, c'est toi qui le payeras.

— Admirable! admirable! s'écria l'abbé Ebbon; — j'aime beaucoup Siegfried, roi des guerriers du Nord, dont les mille coquilles de noix sont à l'embouchure de la Seine.

Un grand éclat de rire s'éleva autour de la table.

Mais le comte ne riait pas. Son front était pourpre et ses yeux s'injectaient de sang.

— Et tu es venu me porter ces paroles extravagantes, à moi! jusque dans mon palais! murmura-t-il entre ses dents serrées; — vieillard, tu n'as pourtant qu'une vie!

Hugues sourit avec fierté.

— Un pauvre reste de vie, seigneur comte, dit-il; — mais tu ne le prendras pas.

Eudes emplit sa coupe profonde et la vida d'un trait.

Pendant qu'il buvait, Gavaud s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

— Mon vénéré sire, ces hommes ne sont pas des ambassadeurs, ce sont des espions!

— Parlez tout haut, notre hôte! dit le vieux Normand sans perdre son sourire.

— Parle tout haut! répéta le comte de Paris.

— Je veux bien parler tout haut, répliqua le poissonnier, qui se redressa derrière son maître : — Je dis que vous n'êtes pas des

messagers de la paix ou de la guerre; je dis que vous êtes des espions!

A la voix de Gavaud, Odolin qui, depuis la coupe vidée, était resté immobile et froid comme une belle statue de marbre, tressaillit faiblement.

Son regard farouche glissa jusqu'à l'époux d'Aloïse, puis se fixa de nouveau sur le sol.

Il ne parla point.

— Ils sont venus hier soir dans ma maison, poursuivit le poissonnier, — sous couleur de réclamer l'hospitalité qu'on ne refuse à personne... Ils m'ont interrogé sur le cours de la Seine et sur les droits de péage... ils se sont dits marchands, eux qui sont des guerriers... Et tenez! la barque qui les a amenés et qui est là sous les fenêtres n'est point leur navire... Leur navire est une maison flottante qui contiendrait bien cinquante matelots.

— Est-ce possible! s'écrièrent tous les convives.

— Je l'ai vu! dit Gavaud.

— Et chacun de vous peut le voir à son tour, mes seigneurs, ajouta le vieillard avec calme; — notre navire doit être à cette heure sous les balcons.

Sa main étendue montrait les fenêtres.

Gavaud s'y précipita et poussa un cri de surprise.

Tous les convives et le comte lui-même, attirés par cette exclamation, s'élancèrent vers les croisées.

Ils virent, devant la pointe de la Cité, se balançant à la brise molle, un navire qui dépassait tout ce que leur imagination avait pu rêver jusque-là. C'était bien, comme le disait Gavaud, une *maison flottante*, et il fallait certes que le pilote eût une connaissance bien minutieuse du lit de la Seine, pour avoir pu franchir les bas-fonds et amener jusque-là cet énorme vaisseau.

Le pilote? où était-il ce pilote? Et les matelots? Le navire avait l'air absolument désert.

Le comte, l'évêque et l'abbé restèrent plus d'une minute en contemplation vis-à-vis de ce colosse, auprès duquel les barques de Seine faisaient le même effet qu'une chaumine auprès d'une forteresse.

La construction de ce navire était en outre magnifique. Des figures bizarres en ornaient la proue, qui s'élevait de quinze ou vingt pieds au-dessus de l'eau. — Deux rangées de boucliers d'airain couraient autour du plat-bord, et il y avait à la poupe une sorte de villa pavoisée.

Un mât, plus haut qu'un grand arbre, était planté au centre de la coque. — Un autre mât, terminé par un énorme harpon, était fiché transversalement dans l'avant.

Au mât principal flottait une longue flamme noire au milieu de laquelle était figuré un dragon rouge.

Les convives du comte s'entreregardèrent.

Qui avait amené là ce navire ?

— Saint-Germain ! dit l'abbé Ebbon, il y a là-dessous quelque sortilége,—mais nous sommes bons pour battre le diable tout comme les païens, ses fils... Si tu m'en crois, seigneur comte, tu prendras ce vaisseau et tu pendras ces deux coquins par le cou à l'orme de justice.

— Le roi Siegfried a mille vaisseaux comme celui-là ! prononça le vieux Hugues avec emphase.

— Tant mieux pour nous ! s'écria Gozlin, l'évêque, — avec l'aide de Dieu, nous prendrons les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres comme nous prenons celui-là.

Gavaud se pencha encore à l'oreille du comte.

— Mon seigneur, dit-il, — veux-tu que je les poignarde tous les deux ?

Eudes le repoussa du geste.

— Mille vaisseaux comme cela ! murmura-t-il ; — y aurait-il où les mettre sur la grande mer ?

Puis, secouant tout à coup sa stupéfaction et tirant son épée :

— Espions ! s'écria-t-il en les touchant tous deux du plat ; — je vous donne au gibet.

Odolin ne bougea pas.

Le vieux Hugues prit l'épée du comte par le tranchant de la lame et la brisa entre ses doigts comme si ses doigts eussent été plus durs que l'acier.

— Moi, je ne suis rien, dit-il, sans perdre son calme miraculeux, — mais celui-là, ajouta-t-il en montrant Odolin, — celui-là est le fils des Ases ; il a du sang d'Odin dans le cœur et il est sorti de la couche du roi... Ne touche pas celui-là, comte de Paris, si tu veux vider encore une fois ta coupe dans le festin.

Tous ces hommes qui étaient rassemblés dans la salle du comte Eudes et le comte Eudes lui-même, étaient braves comme des lions. En outre, leurs dames les regardaient. Pourtant, toutes les épées restèrent dans le fourreau.

Une terreur superstitieuse était dans l'air.

Hugues et Odolin eussent pu se retirer en ce moment sans que personne songeât à les poursuivre. — Mais ni l'un ni l'autre ne fit un pas vers la porte.

Cela était téméraire, car le sentiment de vague épouvante qui glaçait toutes les poitrines ne pouvait résister à la réflexion.

— Fermez les portes ! dit l'évêque, retrouvant le premier la parole.

Les valets obéirent en tremblant. — Odolin et Hugues ne firent même pas mine de s'y opposer.

— Une épée ! dit encore l'évêque.

Un homme d'armes lui donna la sienne.

L'évêque la bénit par trois fois, puis, la prenant par la poignée et rejetant son manteau en arrière, il s'avança vers les deux Normands.

C'était un superbe chevalier. — Odolin et Hugues gardèrent leurs bras croisés sur leur poitrine.

— Défendez-vous si vous voulez, dit l'évêque.

— Le fer qui prendra le sang du fils d'Odin n'est pas forgé ! dit Hugues.

En même temps, comme l'évêque guerrier levait son glaive, le vieillard porta rapidement à ses lèvres le petit cor qui pendait à son cou.

Il en tira une seule note aiguë et déchirante.

Puis il dégaina enfin, — mais tout seul ; — Odolin ne l'imita pas.

Tout ceci n'était qu'une audacieuse comédie, dont les péripéties étaient admirablement préparées, mais elle ne devait pas réussir entièrement, parce que le vieux Hugues avait compté sans la terrible adresse de Gozlin, l'évêque de Paris.

Celui-ci éloigna du geste les hommes d'armes qui voulaient le secourir, et, feignant de porter un coup à la tête du Normand, il rabattit son épée, coupa de revers, et donnant à son fer l'élan du cercle tout entier, poussa un coup de taille épouvantable sous l'aisselle droite de Hugues, qui avait le bras levé pour parer le revers.

Le bras, tranché, tomba sur la terre avec le glaive.

Odolin poussa un grand cri. Hugues regarda son bras et reprit son épée de la main gauche.

En ce moment, le jour qui venait dans la salle par quatre croisées, s'obscurcit tout à coup. Par chaque fenêtre un flot d'hommes vêtus de fer s'élança dans la chambre.

En un clin d'œil, le comte, l'évêque, l'abbé et les hommes d'armes furent désarmés comme des enfants. — Ce qui prouve que, quand on fait tant que de fermer les portes, il ne faut point oublier les fenêtres. — Notre récit, à défaut d'autre morale, aura du moins celle-ci.

C'étaient les trente guerriers d'Odolin, trente mécréants choisis dans l'armée des rois Siegfried et Godefroid, trente hercules du Nord !

Hugues se fit amener l'évêque.

— Prêtre, dit-il, tu te bats bien... Ton bras droit m'appartient selon la loi, mais je te le donne.

— Comte, ajouta-t-il en se tournant vers Eudes, — Siegfried a cent mille soldats comme ceux-là !

Il montrait les trente gardes d'Odolin qui carraient leurs robustes poitrines.

— Enfoncez les portes! commanda-t-il.

Les portes tombèrent fracassées.

— Adieu, comte, dit encore Hugues, — nous reviendrons te voir.

Quand les Parisiens et leurs chefs purent réagir un peu contre la stupeur où ils étaient plongés, le vaisseau du fils de Siegfried s'éloignait majestueusement, suivant le fil de l'eau.

La colère succéda comme de juste à l'engourdissement. On banda les arcs et les arbalètes. Flèches et carreaux allèrent rebondir sur les boucliers sonores qui couvraient la poupe du navire normand.

On ne répondit pas à cette attaque inutile, et les convives du comte Eudes purent entendre les accords déjà lointains de la harpe d'Odolin.

— Achevons de dîner, mes seigneurs, dit l'évêque Gozlin, et dînons pour longtemps!... car, pour ce qui me regarde, je jure Dieu de ne point m'asseoir à une table, avant que notre chère ville de Paris ne soit en état de soutenir l'assaut de ces damnés.

— Aurons-nous le temps?... murmura le comte Eudes.

— Je me ferai charpentier, mon sire, répliqua l'évêque, —vous vous ferez maçon... Nos dames, s'il le faut, gâcheront la chaux et le sable... et quand ces coquins reviendront, ils trouveront une forteresse à la place de cette cité ouverte de toutes parts.

— Nous travaillerons tous de nos mains! s'écrièrent les chevaliers.

— Nous aussi! appuyèrent les belles.

Et pour entamer la besogne par un bout, on se reprit à manger et à boire.

X

Dans l'après-midi, Gavaud le poissonnier, ayant fini son service au palais du comte, monta dans son bateau pour regagner le manoir.

Il était bien triste, le pauvre Gavaud. Deux sentiments se combattaient en lui : une confiance obstinée et un irresistible soupçon.

Confiance, parce qu'il avait connu son Aloïse enfant, puis jeune fille, innocente et pure comme les anges, puis femme modeste, soumise, dévouée.

Soupçon, parce qu'il ne pouvait repousser le témoignage de ses yeux.

Il regardait la Seine qui roulait ses flots laiteux le long de son bateau. Il se disait : Là on ne souffre plus...

Car, par-dessus tout cela, il aimait sa femme, il l'aimait éperdument.

On n'aime jamais tant qu'à ces heures d'angoisse.

Quand il arriva au manoir, Aloïse était assise sur les marches.

Gavaud se souvenait bien qu'il avait voulu la tuer la veille. Il ne savait comment l'aborder.

Aloïse était pâle comme le lin de sa guimpe. Ses yeux, rouges encore, trahissaient les larmes récentes. Le petit Roland jouait au bord de l'eau avec son collier de pièces d'or.

— Père! s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut Gavaud, — le grand bateau a passé ce matin .. J'ai appelé mon ami Odolin

qui n'a pas voulu venir... Mais il a envoyé deux baisers : un pour moi, un pour ma mère.

La barque de Gavaud touchait les marches.

Il repoussa son fils rudement.

— Va-t'en, Roland, dit Aloïse.

Et quand Roland eut obéi, elle regarda son mari en face.

Cette seule nuit l'avait bien changée.

— Vous n'aimez plus cet enfant, murmura-t-elle.

— Et pourquoi ne l'aimerais-je plus? demanda Gavaud.

Aloïse eut un sourire mélancolique.

— Vous le savez aussi bien que moi, dit-elle doucement; — hélas! mon cher mari, le temps du repos est passé pour nous... il faut souffrir maintenant et peut-être mourir.

Gavaud tressaillit à ce mot.

Aloïse lui tendit sa main blanche et froide.

— Assieds-toi, là, reprit-elle, — auprès de moi... Je suis innocente devant Dieu, mais je suis coupable envers toi, puisque je ne t'aime plus...

Gavaud s'assit plutôt par l'effet de son abattement que par sa volonté.

— Tu aurais mieux fait de me tuer hier, Gavaud, mon pauvre mari, poursuivit-elle; — et si tu m'aimes encore, ce que tu n'as pas fait hier, il faut le faire aujourd'hui.

Elle caressait les mains de Gavaud qui pleurait.

— Aujourd'hui, dit-elle, pendant que ses beaux yeux s'élevaient au ciel, je puis encore regarder dans mon âme... Mais le mal est autour de moi, Gavaud, Gavaud, mon mari!... Aie pitié de ta femme!

Le pauvre poissonnier se couvrit le visage de ses mains.

— Écoute, reprit Aloïse, — je me tuerais bien moi-même, mais j'irais en enfer... toi, si tu me tues, Dieu te laissera le temps de faire pénitence...

— Voilà ce que tu feras, ajouta-t-elle de ce ton que l'on peut prendre quand on a bien réfléchi sur un sujet : — l'enfant est à toi, je te le jure... car je le répète encore : Je suis innocente comme au jour où je me suis agenouillée pour la première fois devant la table sainte... Mais si tu ne peux plus le chérir, l'enfant, puisque tu as vu celui qui lui a donné son visage... quand tu m'auras mise à mort, donne-lui l'enfant...

— Oh!... fit Gavaud en se reculant.

Comment expliquer ces paroles autrement que par un aveu?

Aloïse, cependant, ne comprit même pas la colère de son mari

— Tu es jeune encore, Gavaud, poursuivit-elle; — tu es beau, tu es bon... Tu prendras une autre femme qui te donnera d'autres enfants... Et je serai là haut, moi, qui prierai Dieu pour votre bonheur à tous.

La colère de Gavaud tomba.

Il commençait à sentir que cette faible et belle créature n'avait plus la raison commune.

Elle n'était pas folle. — Mais elle ne vivait plus dans notre monde.

Il la baisa sur le front comme s'il été eût son père.

— Aloïse, ma pauvre Aloïse! dit-il, — que Dieu te guérisse, mais je t'aimerai toujours!

Le soir, Aloïse tremblait la fièvre dans son lit. Elle parlait d'Odolin dans son délire.

Gavaud était allé cherché son bon voisin, le frère meunier.

Pendant que Godelle veillait la malade, Donat et Gavaud tenaient conseil.

— Oui, oui, mon voisin, disait Donat, — oui, cette Godelle est la perle des filles!... hier, quand le démon vous a inspiré l'idée de commettre un meurtre détestable, Godelle a décroché

votre arbalète... Je l'ai vue, mon voisin, et je l'ai laissée faire.

Ici Gavaud lui serra chaudement la main.

— Bon, bon! fit Donat, — je sais que vous êtes un brave homme au fond... Je disais donc que j'ai laissé faire Godelle... d'autant mieux qu'elle vise comme un archer et qu'elle vous aurait cassé la tête tout net, mon voisin.

Nouvelle poignée de main reconnaissante.

— Je double ses gages, dit Gavaud.

Cette fois, frère Donat fut content. Il donna un grand coup de poing approbatif sur l'épaule du poissonnier.

— Ah! Gavaud, mon garçon, dit-il, — vous méritez presque d'avoir une femme comme la vôtre.

— Hélas! mon respecté voisin, répliqua le poissonnier, — je n'en suis pas plus heureux.

— C'est vrai! c'est vrai! soupira frère Donat; — le malin est en tout ceci... Dame Aloïse est une sainte, voyez-vous... je ne puis vous dire que cela : le reste est le secret de la confession... mais je ne demanderais qu'une seule chose, moi, ce serait de me présenter à Dieu, quand viendra ma dernière heure, avec une âme aussi blanche que la sienne.

— Vous me faites grand plaisir, mon frère Donat; cependant...

— Quoi! quoi! cependant!... Il n'y a pas de cependant... je vous dis que le malin est là.., et si vous faites comme il faut votre examen de conscience, voisin, vous verrez bien que vous avez assez péché pour mériter toutes vos peines.

Gavaud se recueillit en lui-même.

— J'ai péché, c'est vrai, murmura-t-il; — j'ai mangé l'an dernier... mais c'est que j'aime bien les prunes, voisin Donat!... j'ai mangé toutes les prunes du grand prunier de votre couvent.

— Ah! triple scélérat! s'écria le moine, — moi qui les avais toutes mangées l'an d'avant!... Pas vrai qu'elles sont bonnes?

Gavaud passa sa langue sur ses lèvres, au cher souvenir des prunes du grand prunier.

— J'ai coupé une fois, poursuivit-il, — les filets du poissonnier de Saint-Germain-d'Auxerre, parce qu'il prenait plus de brochets que moi.

— Saint-Germain-d'Auxerre ne nous regarde pas, dit le frère meunier, — nous autres de Saint-Germain-des-Prés.

— J'ai couru après Simonne-la-Chantepie...

— Eh! paillot! interrompit le moine, — donne-nous la paix et parlons de ta femme!

— Croyez-vous, mon frère, demanda Gavaud, — qu'Aloïse pourrait m'aimer encore si je faisais cadeau de trois ou quatre marcs d'argent fin à votre seigneur abbé?

— Donne ton argent fin aux pauvres, mon voisin, répondit le bon moine, — et fais pénitence... ce sera bien... mais ça ne suffira pas, parce que la sagesse dit: Aide-toi, Dieu t'aidera... Ce blondin d'hier, le reconnaîtrais-tu bien?

— Qui ça? le Normand? demanda Gavaud étonné.

— Oui, le païen.

Frère Donat ignorait tout ce qui s'était passé au palais du comte.

— Si je reconnaîtrais Odolin, le fils du roi! s'écria Gavaud; oui, oui, dans cent ans comme aujourd'hui.

Ce mot fils du roi éveilla la curiosité de frère Donat, et croyez bien que cette curiosité avait le sommeil très-léger. Gavaud raconta l'étrange scène à laquelle il avait assisté dans la matinée.

— Ah! Seigneur mon Dieu! dit le moine, — dans quinze jours, nous aurons les Normands sur les bras... Je n'aime pas beaucoup la guerre, moi, mais j'aiderai volontiers à bâtir les murailles, sans parler du secours que j'apporterai à l'avitaillement de la ville... Mais, Gavaud, mon ami, concluons. puisque le Normand reviendra, tu n'auras pas besoin d'aller chercher le Normand... Aiguise

ton épée... choisis bien tes carreaux... et quand tu auras abattu le Normand, dors sur les deux oreilles, ta pauvre femme redeviendra heureuse et belle...

— Elle ne l'aime donc pas?... demanda le poissonnier dont l'émotion faisait trembler la voix.

— Mets-le en terre, je te dis, mets-le en terre!

XI

Comme si tout, dans ce drame de famille, eût dû être mystérieux et bizarre, dame Aloïse ne fut malade qu'une nuit.

Le lendemain matin, elle se leva calme et forte. — Durant cette nuit de fièvre, elle avait vu son fils Roland sur un trône avec un sceptre dans la main.

Pendant les jours qui suivirent, vous eussiez dit que rien ne s'était passé entre Gavaud et sa femme. Ni l'un ni l'autre ne fit jamais aucune allusion aux événements que nous avons racontés.

Gavaud, dans sa justice rigoureuse, cassa un bon échalas sur le dos de Godelle, pour avoir dit à sa femme qu'il avait voulu la tuer, et doubla les gages de la même Godelle pour la brave intention qu'elle avait eue de lui fracasser le crâne, à lui Gavaud.

Godelle, reconnaissante, lui dit :

— Mon maître, je vous suis bien attachée, et en pareille occasion, je recommencerais de bon cœur.

Mais figurez-vous quel branle-bas c'était dans la bonne ville de Paris, menacée officiellement d'une guerre à outrance. Le comte Eudes, qui savait bien que son empereur le défendrait couci-couci, avait fait publier à son de trompe, un édit qui appelait au travail tous les Parisiens de tout âge et de tout sexe.

L'évêque avait fait prêcher la croisade.

Les monastères des environs, déménageant leurs effets précieux et surtout leurs corps saints, venaient, chargés de reliques, chercher asile dans la cité trop étroite.

Les nefs des églises étaient encombrées de châsses, contenant chacune le corps d'un bienheureux.

Au dehors, moines, prêtres, femmes, enfants, vieillards, travaillaient à l'envi aux fortifications. C'était un enthousiasme universel. Les murailles s'élevaient au milieu des rires et des chants. Le Grand Châtelet sur le bras droit de la Seine, et le Petit Châtelet sur la rive gauche durent leur origine à cette guerre.

Eudes, Gozlin et Ebbon avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de la cité parisienne. Ils étaient hommes tous les trois à tenir leur serment.

Par hasard, l'évêque et le comte dont les pouvoirs étaient à peu près égaux, ne se disputaient point la prééminence. Ils restaient unis devant le péril commun et associaient loyalement leurs efforts.

Nous donnons le fait pour excessivement rare.

L'évêque et le comte faisaient venir de tous côtés des vivres et des armes. Au bout d'une semaine, la ville avait des munitions pour une année.

Le frère Donat, Gavaud et Aloïse travaillaient au même pan de muraille. Oui! Aloïse avec ses belles mains blanches. Et il y en avait de bien plus nobles qu'elle, sinon de plus charmantes.

Le bon frère meunier trouvait moyen de parler encore plus qu'il ne besognait. Il raconta soixante et douze fois l'histoire des matrones romaines qui coupèrent leurs cheveux pour faire des cordes de balistes lors du siége de Rome par le Carthaginois Annibal l'an 211 avant J.-C.

— Ce même Annibal, ajoutait frère Donat, avait envoyé à Car-

thage après la bataille de Cannes trois barriques, pleines de cinq mille six cent trente et un anneaux d'or, pris à autant de chevaliers romains, morts sur le champ de bataille.

— Or, demandait un écolier, — est-il vrai, mon frère, que ce grand Annibal, frère d'Asdrubal, fendit les montagnes alpines avec du vinaigre ?

— Oui bien, répondait le moine, — et il en fallut quatre-vingt mille tonneaux de soixante muids, le muid a douze pintes.

— Et que restait-il, mon frère, pour assaisonner la salade?

Le moine riait dans sa barbe et répondait :

— Je vois, ami, que tu connais l'histoire... On laissait les chicons aux ânes... Pleurons tous deux ce temps-là.

Et les tours arrondissaient leurs panses obèses ; les murailles avançaient leurs angles dans le fleuve, les créneaux surplombaient, les meurtrières traîtresses allongeaient leurs lèvres entr'ouvertes.

On bâtissait la nuit, le jour.

Eudes, Gozlin et Ebbon étaient là sans cesse, mettant la main à l'œuvre et toujours en train.

Un soir, du haut de la tour du Grand Châtelet, achevée depuis une heure, l'évêque Gozlin vit les vaisseaux des Normands qui tournaient vers le coude de Passy.

— *Te Deum laudamus!* s'écria-t-il, — voici de quoi étrenner nos moellons !

Une ville fortifiée en une semaine, c'est un prodige assurément.

On allait voir quelque chose de plus prodigieux encore : une forteresse élevée en une nuit.

Comme l'évêque Gozlin descendait du Grand Châtelet pour regagner son palais épiscopal, il s'arrêta tout à coup, l'œil soucieux et le front pâle devant la pointe de la Cité, regardant cette place même où le vaisseau normand avait abordé quelques jours auparavant.

Il manquait un ouvrage de défense en ce lieu. Et vraiment,

quand on n'a que huit jours pour improviser une place de guerre. pareille omission est bien excusable.

Mais l'évêque Gozlin, qui était un véritable et très-grand capitaine, comprit d'un coup d'œil ce que cet oubli pouvait avoir de fatal.

C'était en quelque manière une porte toute grande ouverte, et placée justement à l'endroit que l'ennemi connaissait le mieux.

Le soleil se couchait. Les Normands avaient amarré leurs navires entre Saint-Germain d'Auxerre et le manoir du poissonnier Gavaud. On ne voyait plus l'eau de la Seine, tant cette cohue de barques et de vaisseaux la couvrait exactement.

L'évêque Gozlin entra dans la chapelle Saint-Landri et mit lui-même la cloche en branle. Les Parisiens s'étaient retirés chez eux, harassés de fatigue, car, depuis huit jours ils ne fermaient pas l'œil.

A l'appel de la cloche, une douzaine de curieux ou de zélés se montra sur la place. Gozlin en envoya un près du comte Eudes et un près de son neveu Ebbon.

Il dit aux dix autres :

— Faites comme moi, mes chers fils, et criez : Au feu ! au feu !

Les dix braves badauds ne demandèrent point pourquoi. Quand il s'agit de braire, nous autres de Paris, nous ne sommes jamais en reste.

— Au feu ! au feu ! crièrent-ils à pleins poumons.

Les bonnes gens qui étaient au lit dans les maisons voisines s'éveillèrent en sursaut, coururent à leurs fenêtres et de confiance hurlèrent :

— Au feu ! au feu !

Le cri se propagea de rue en rue avec la rapidité de l'éclair. Au bout de dix minutes, Paris tout entier cria ; mais Paris peut crier comme cela bien longtemps sans bouger. Pour faire descendre les braillards, il fallut insinuer à chacun que le feu le gagnait par les caves.

Moyennant ce petit stratagème, on eut sur la place deux ou trois mille Parisiens en déshabillé de nuit.

Et tous mugissaient à l'envi, pour s'entretenir :

— Au feu ! au feu ! au feu !

L'évêque monta sur un tonneau :

— Mes chers fils, dit-il, ce n'est pas *au feu* qu'il faut crier, c'est *au bois !...* Il n'y a pas plus de feu que dans le creux de ma main... Mais si, dans douze heures d'horloge, il n'y a pas une bonne tour devant le palais du comte Eudes, demain, vous irez tous en terre.

Un long murmure accueillit ces paroles. Les Parisiens trouvaient la plaisanterie détestable.

On les avait troublés dans leur premier sommeil, eux qui avaient passé tant de nuits blanches !

— Allons, mes chers fils, reprit l'évêque Gozlin, — prenez des poutres où vous en pourrez trouver et venez avec moi.

L'idée de recommencer à bâtir une tour rencontra bien peu de sympathie.

Les rangs s'éclaircirent. Il y eut un bourgeois qui dit :

— C'est trop lourd, les poutres !

— Vous vous mettrez huit bons chrétiens sur chaque poutre, insista l'évêque.

Mais la réponse était trouvée et mille voix répétèrent :

— C'est trop lourd !

En ce moment, le comte Eudes et l'abbé Ebbon débouchaient sur la place.

— Approchez ! approchez ! s'écria Gozlin rouge d'indignation.

Il avait sauté à bas de son tonneau et courait vers une poutre énorme qui s'appuyait à la muraille de l'église Saint-Landri.

— Ah ! coquins ! c'est trop lourd ! grommelait-il.

La chronique prétend qu'il jura un peu par la mort-Dieu dans cette circonstance mémorable.

D'un coup de pied, il étendit la poutre par terre.

— Mets-toi à cheval dessus! dit-il à son neveu Ebbon, qui obéit.

— Seigneur comte, poursuivit-il en s'adressant à Eudes, — prenez la poutre par un bout, tandis que je la prendrai par l'autre... nous montrerons ainsi à ces croquants que ce n'est pas *trop lourd!*

Eudes n'eut garde de se faire prier. La poutre fut soulevée comme une plume par ces deux hommes qui avaient des muscles d'acier. Ils la chargèrent sur leurs épaules, et l'abbé Ebbon, à califourchon sur la pièce de bois, se balança bientôt au-dessus des têtes de la foule.

Ce sont là de ces tours de force qui ne manquent jamais leur effet. Une acclamation unanime fit trembler les vitraux de l'église, et les Normands durent l'entendre dans leurs vaisseaux. Hommes, femmes, enfants, s'élancèrent sur les traces de l'évêque et du comte. On battait des mains, on riait à gorge déployée; on n'avait plus envie de dormir.

— Vrai Dieu! disait un membre de la respectable société des *marchands par eau*, — quelles épaules!..... Le seigneur Milon le Crotoniate ne portait qu'un bœuf!

— Messire Samson, fils de Massué, répliqua un clerc, vers l'an 1130 avant J.-C., souleva et porta les portes de la cité de Gaza... mais il n'y avait point d'abbé dessus.

— Saint Martin! quelles épaules! quelles épaules!

Et, chemin faisant, chacun s'attelait à quelque pièce de bois pour ne point arriver les mains vides.

En un clin d'œil, on fut à l'ouvrage. Tout le monde était un peu maçon depuis quelques jours. On creusa les fondements, on enfonça les pilotis. Deux mille hommes, dit l'histoire, trouvèrent moyen de prendre part à cette besogne qui se faisait dans un espace de quelques toises carrées.

Eudes, Gozlin et son neveu Ebbon maniaient tour à tour la

hache et la truelle. Leur présence donnait aux travaux un entrain merveilleux.

A l'entour, ceux qui ne travaillaient pas chantaient et dansaient pour se reposer.

Dès que Paris s'y met, il fait bien des choses. Vous savez, quand un chenapan se mêle de devenir un héros, il passe de la tête François Ier ou Bayard.

Paris, le glorieux pilier de tavernes, Paris, le roi des ribauds ne coiffe pas tous les jours son chapeau de travers; mais dès qu'il a chaud aux oreilles, gare!

Il y a des heures où ses bourgeois eux-mêmes ont du sang de soldat dans les veines; il y a des heures où ses marchands larrons, ses usuriers pointus, ses pédants, ses beaux-fils et ses Madeleines s'éveillent en un grand cri et font un peuple.

Alors, le monde stupéfait regarde cette montagne de fange qui a des entrailles de volcan.

Paris, malgré les hontes de son histoire, reste la ville magnifique : maudite comme Ninive, mais prédestinée comme Rome.

La première entre toutes les villes de l'univers.

Et Londres, sa rivale apoplectique, a beau grandir, grossir, rougir, manger des catholiques, piller des Indiens, jeter des boulettes aux Chinois. Fi d'un peuple qu'on mène à coups de bâton!

Londres ne sera jamais qu'une immense échoppe, tandis que Paris, au moins, porte une épée.

Mauvaise tête, cœur hautain. Soyez sûrs que Paris ne mourra pas dans son lit!...

Elle aime ces heures de danger, la ville guerrière, presque autant que les heures de fête : c'est sa double vie.

Aussi, ce fut une joyeuse nuit : on sentait la bataille du lendemain. On était en fièvre. Ces poutres trop lourdes, on les maniait comme des baguettes de jonc.

Et la tour avançait. Littéralement, elle sortait de terre comme un champignon.

Justement, les chefs des hommes du Nord, en atteignant leur mouillage, avaient jeté sur Paris un avide regard. Hugues, placé entre les deux rois, Siegfried et Gotfried, remplissait le rôle de cicerone. Il leur montra l'enceinte achevée et les forteresses commandant les deux ponts.

— Voilà ce qu'ils ont fait, dit-il.

Mais son œil perçant avait vu la pointe de la Cité toute nue, et il avait ajouté :

— Demain, nous passerons par là.

Hugues avait les joues un peu creuses et quelques rides de plus au front. Le moignon de son bras tranché par l'épée de l'évêque de Paris était dans un étui d'acier. — Par fois il devenait plus pâle qu'un mort aux atroces élancements de sa blessure.

Mais il restait debout.

Et, pas plus que les Parisiens, cette nuit, Hugues ne se coucha. Son sang n'était pas refroidi, malgré sa barbe blanche. Il resta sur le devant de sa tente et donna ordre à un soldat de lui apporter son épée d'exercice. C'était une arme massive, deux fois lourde comme celle dont le vieux Hugues avait coutume de se servir dans les combats. Le soldat se mit en face de lui et ils commencèrent à s'escrimer terriblement.

Hugues voulait *faire* sa main gauche pour remplacer sa main droite, restée dans la salle à manger du comte Eudes.

Le pauvre soldat, qui n'en pouvait mais, avait là une rude besogne. Hugues y allait bon jeu bon argent. Il pointait, il taillait de tout son cœur, suant et criant :

— Ah ! scélérat d'évêque ! Je suis parent du roi ! et je n'ai plus qu'un bras... encore est-ce le plus faible... Mais, prêtre maudit, tu m'as pris à une botte qu'un enfant aurait parée !... Laisse faire :

je veux dès demain matin te montrer que je ne suis point ingrat... Pare celle-là, Gozlin, vieux diable!... et celle-ci!... et cette autre!.

Et le pauvre soldat avait le corps tout meurtri.

Gozlin, lui, ne s'en portait pas plus mal.

— Welf, dit Hugues en un moment où il était obligé de s'arrêter pour essuyer la sueur de son front, — porte-moi le *coup de l'évêque.*

Il paraît que Welf était au fait, car il n'eut pas besoin d'autre explication. Sans doute Hugues lui avait montré dès longtemps cette terrible botte qui lui avait coûté le bras droit.

Welf se mit en garde, l'épée haute, comme avait fait Gozlin lui-même. Il laissa tomber son glaive, comme pour offrir le coup de tête, rabattit, coupa de revers et menaça l'aisselle en dessous, avec l'élan du moulinet tout entier.

Hugues figura les trois parades nécessaires et l'épée du soldat vola par-dessus le bord du navire.

— Hein! vieux Gozlin! s'écria Hugues enchanté; — que dis-tu de cela?

Son fer était sur la poitrine du soldat.

— Mon cher sire, dit Welf, — le prêtre vous en donnera d'une autre!

— Je lui demanderai la même! répliqua le vieillard, — et entre chevaliers, on ne se refuse pas cela!

Quand Welf et son maître cessèrent cette lutte préparatoire, ils entendirent, dans le silence de la nuit, comme un écho des longues acclamations poussées par les Parisiens.

Ils virent des torches s'agiter sur le rivage.

— Je crois qu'ils dansent! s'écria Hugues.

— Ils dansent et ils chantent! répondit le soldat émerveillé.

— Ce sera notre tour demain, ami Welf; — encore un *coup de l'évêque*, et puis tu iras te coucher!...

Le lendemain, au point du jour, les Normands furent éveillés par

une clameur immense qui venait du côté de la ville. Les vaisseaux se garnirent de curieux. Les chefs montèrent dans les hunes pour voir mieux ce qui se passait chez l'ennemi.

Ils virent, — mais d'abord ils n'en voulaient point croire leurs yeux; — ils virent, à cette place même qu'ils avaient choisie d'avance pour leur débarquement, à cette place vide que le vieux Hugues avait montrée aux deux rois avec tant de satisfaction, ils virent une haute tour, élevée comme par enchantement.

Non point, je vous le dis, une plaisanterie de tour, un jouet, un brimborion, une tour à la douzaine, mais une belle et bonne tour, large et ventrue, haute et fièrement campée, portant créneaux sur quatre étages de meurtrières, le tout construit en grosses poutres, revêtues de torchis mouillé pour éviter l'incendie.

Ne reconnaissait-on point ici la verge d'un magicien?

Les chefs normands restèrent abasourdis. Ils voyaient là le fruit de ces chants et de ces danses dont ils s'étaient moqués la veille.

Ce miracle de la gaieté parisienne avait surgi parmi les gambades et les rires.

C'était la Tour de Bois, si fameuse dans ce siége de Paris, bien autrement héroïque que le siége de Troie. Seulement, le siége de Troie fit Homère, tandis que le siége de Paris fut radoté en latin de cuisine par le pauvre bonhomme Albon, moine de Saint-Germain, ami intime et compère du frère meunier Donat.

C'était la Tour de Bois qui soutint vingt assauts et dont la base servit de tombeau à des milliers de Normands.

Heureux Normands qui, de cette sépulture, peuvent entendre maintenant discuter, tout le jour durant, hypothèques, servitudes, prescription et mur mitoyen; car leurs os sont dans les caves du Palais-de-Justice.

Heureux Normands, qui s'enivrent de procédure dans ce méphytique paradis!

Heureux Normands, dont les cendres ne sont foulées que par des avocats, des voleurs et des gendarmes!

C'était la Tour de Bois, qui fut brûlée et non pas conquise, et qui éclaira, aux lueurs de son incendie, le départ des ennemis vaincus.

Oui, vaincus, malgré les quatre cent mille marcs d'argent de l'empereur imbécile. Paris, la vaillante ville, qui avait arrêté les Normands pendant deux ans, les aurait chassés à la fin sans le secours d'aucun fils idiot de Charlemagne.

XII

Nous n'avons point parlé de frère Donat, pendant cette nuit où la Tour de Bois fût bâtie, parce que le brave homme n'y prit point de part. Il fut employé à une autre tâche.

Chaque jour, Aloïse et son époux Gavaud venaient du manoir à la ville pour travailler aux fortifications; car, nous l'avons dit déjà, nul n'était exempt de ce labeur.

Ils laissaient au manoir le petit Roland avec Godelle qui avait les fièvres riveraines.

Et le soir, après la fatigue, c'était une grande joie pour la pauvre Aloïse d'embrasser l'enfant, son trésor adoré.

Car l'amour qu'elle portait au petit Roland était désormais sa seule passion en ce monde.

Il était si beau!

Le nom d'Odolin n'avait plus été prononcé jamais, pas même par l'enfant à qui on avait fait la leçon; mais personne n'avait oublié le jeune guerrier.

Personne!

Le jour où les Normands se montrèrent, leur arrivée fut si subite, que les rares habitants de la campagne, demeurés dans leurs fermes ou dans leurs manoirs, n'eurent pas le temps de gagner la ville.

Le manoir de Gavaud se trouvait le premier coupé parsa proximité des mouillages. Ce fut comme un coup de foudre. Aloïse qui n'avait plus de parole, montra de loin l'humble toit d'où s'échappait la fumée du dernier repas :

— Mon fils! mon fils! dit-elle.

Donat était en train de penser avec allégresse :

— Ils ne trouveront plus un grain de blé au moulin!

Mais la douleur de la pauvre mère le toucha. C'était une bonne âme, et il aimait Aloïse comme si elle eût été sa fille.

Bien qu'il fût un peu poltron de sa nature, et qu'il ne s'en cachât point, il se proposa sur-le-champ pour aller chercher l'enfant.

Gavaud lui dit :

— Merci, voisin, nous irons tous les deux : vous, par le pont et la rive; moi, avec mon bateau, s'il plaît à Dieu.... comme cela, nous aurons deux chances.

Ils partirent et la pauvre Aloïse resta toute seule, en proie à son angoisse.

Pendant que les gens de Paris travaillaient, dansaient et chantaient, Aloïse était là, les pieds dans le flot, interrogeant de l'œil à travers ses larmes la nuit du fleuve et la nuit de la rive.

Hélas! les heures passaient et rien ne venait.

Aloïse voyait un pauvre petit fantôme : un visage rose dans des cheveux blonds. — L'enfant lui tendait les bras et l'appelait.

— Roland! mon petit Roland! criait-elle d'une voix que les sanglots étouffaient.

Devant elle, le silence et les ténèbres; derrière elle la joie enthousiaste, la grande fête du peuple travaillant pour son indépendance.

Les heures passaient.

Aloïse avait été folle, le jour où elle avait vu Odolin le Rameur. Elle le savait bien. Cette nuit, elle sentait que sa tête se perdait encore.

— Roland! Roland! mon petit Roland!...

Ses pieds se glaçaient dans l'eau froide et sa tête brûlait.

Enfin, une ombre glissa devant elle sur le fleuve. Elle poussa un grand cri d'angoisse et d'espoir. L'ombre toucha le rivage; Gavaud sortit de son bateau. — En même temps, le moine Donat accourait du côté du pont.

Gavaud et le moine étaient seuls.

Gavaud, se taisait sombre et morne. — Le frère meunier dit :

— Il n'y a plus personne au manoir.

Aloïse tomba sur le sable comme une morte.

XIII

Toute Iliade a son Achille qui reste plus ou moins de temps sous sa tente.

L'Achille du siége de Paris était Odolin le Rameur, fils du roi Siegfried. Sa renommée avait devancé dès longtemps la venue de la flotte. On savait qu'il était le plus beau des Normands comme il en était le plus brave. Les autres héros barbares marchaient, séparés de lui par un long intervalle. Le bras d'Odolin valait une armée.

Les skaldes chantaient ses exploits comme ceux d'Odin, roi des dieux.

Tout jeune encore, il avait au front la glorieuse auréole des vainqueurs.

Or, il y avait déjà trois jours que Paris était tenu en échec par la flotte barbare, deux assauts avaient été donnés à la Tour de Bois, et personne n'avait vu Odolin, ce beau foudre de guerre

Les chevaliers parisiens le cherchaient ; Eudes, Gozlin et Ebbon l'appelaient : c'était en vain.

Odolin ne paraissait point.

Et comme l'intérêt qui s'attachait à son nom piquait la curiosité de tous, on s'informa.

Comment s'informer, quand on ne se parle qu'à coups de lance ou d'épée? C'est là un petit mystère guerrier. La chose peut sembler malaisée au premier abord, mais il est certain, cependant, que deux armées en présence sont en communauté parfaite de bavardages et de cancans.

Pour en revenir encore à l'Iliade, Cassandre, fille de Priam, somnambule très-forte, mais peu accréditée, ne racontait-elle pas à Hector tous les désordres de la tente d'Agamemnon ? Et dans le camp des Grecs, Ulysse, ce finaud dont les modernes ont fait Gribouille, ne donna-t-il pas à Sinon l'idée du cheval de bois, pour pénétrer les secrets d'alcôve des filles d'Hécube ?

Que de cancans en Aulide ! que de cancans en Phrygie ! Que de cancans autour de la belle et fâcheuse Hélène, autour de la plaintive Iphigénie, autour de l'Olympe ! autour du Ténare !

Le cancan est de sa nature une chose qui passe partout. De même que, de nos jours, les troupes du Czar gagnent la colique avec les soldats de Schamyl, de même assiégés et assiégeants font échange de gazettes inédites, de médisances, de gloses, de *cancans*.

Le cancan va et vient, sans trompette ni drapeau de parlementaire. Il raconte ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. Il épilogue, il juge, il invente.

Le troubadour était un cancan vivant, avec accompagnement de guitare.

Voilà donc bien établie, moralement et historiquement, la possibilité de cancaner entre ennemis.

Ceci admis, les Parisiens curieux prirent leurs informations aux meilleures sources.

Ils apprirent qu'Odolin n'avait pas revêtu ses armes une seule fois depuis le commencement du siége.

C'était un héros très-fainéant ou très-bizarre. Tant que durait le jour, il restait couché sur une peau d'ours dans la cabine de son navire. Il promenait ses doigts paresseux sur les cordes de sa harpe. Il jouait avec un petit enfant beau comme l'amour, et lui chantait la cosmogonie des dieux du Nord.

Il avait presque toujours cet enfant sur ses genoux, un enfant rose avec de grands cheveux blonds; il le dévorait de baisers et l'appelait son fils.

L'enfant semblait heureux, bien qu'il pleurât parfois en parlant de sa mère...

Le soleil se levait dans des flocons de vapeurs empourprées.

La Tour de Bois venait de soutenir un assaut nocturne et les Normands repoussés regagnaient leurs vaisseaux.—Un seul d'entre eux restait sur le gazon au pied de la tour.

Gavaud était en train de bander son arbalète pour lui envoyer un carreau, lorsque l'évêque en personne le retint.

— Il me semble que je le reconnais! murmura l'évêque.

Le Normand qui était au bas de la tour, le remercia du geste, car il avait vu son mouvement.

— Eh! fit l'évêque en souriant, — c'est mon vieux compagnon Hugues qui me fit cadeau de son bras droit l'autre jour.

— Prêtre! dit le Normand,—tu me dois une revanche: veux-tu me la donner?

— C'est que je suis bien las, mon frère, répondit l'évêque Gozlin.

— Ai-je donc passé une meilleure nuit que toi?

L'évêque rougit.

— Tu as raison, mon frère, dit-il, — et ta revanche, tu vas l'avoir.

— Jette-moi une corde, reprit le vieux Hugues, — je vais monter sur ta plateforme.

— Du tout, mon frère, répliqua l'évêque qui n'avait garde d'être vaincu dans cet assaut de courtoisie, — c'est moi qui vais descendre sur la grève.

— Soit... viens donc ; je t'attends.

Gozlin hésitait.

— Eh bien !... fit le Normand.

— C'est que tu n'as plus qu'un bras, mon frère, dit l'évêque.

— A cela ne tienne !

— Point, point !... Patiente un petit peu ; je vais égaliser la partie.

Il se tourna vers Gavaud qui regrettait grandement son coup d'arbalète.

— Prends une corde , dit-il, et lie-moi le bras droit autour du corps.

Gavaud le regarda stupéfait. Gozlin répéta son ordre. Gavaud prit un lien de cuir.

— Bah ! fit l'évêque, ce n'est pas assez fort cela !... Si je le rompais en tombant, je pourrais avoir tentation de me servir de mon bras droit, et je ne veux pas.

Pendant que le poissonnier cherchait un autre lien, Gozlin se pencha aux créneaux.

— Patience, sire Normand, dit-il, — je suis à vous.

Gavaud lui attacha solidement le bras droit derrière le dos.

— Bon ! murmura l'évêque, — j'aurai le poignet meurtri ; le nœud est très-bien fait, mon homme... A présent, guinde le câble qui sert à tirer de l'eau, et engage le crochet dans ma ceinture.

— Je ne ferai pas cela ! dit Gavaud.

— Ah ! coquin ! s'écria l'évêque, — tu as attendu que je n'aie plus qu'un bras pour me désobéir !..

— Mais, mon respecté seigneur... voulut dire le poissonnier.

Gozlin le prit par la barbe, moitié riant, moitié irrité.

Gavaud mit le crochet du câble dans la ceinture de l'évêque.

— Et maintenant, s'écria ce dernier en mordant son épée qu'il venait de dégainer, pends-toi à l'autre bout du câble, et ne me romps pas le cou !

Ce disant, il sauta par-dessus le parapet, et se trouva suspendu entre ciel et terre. — Gavaud filait le câble.

Le Normand regardait tout cela. Quand Gozlin toucha terre, il ôta son gantelet et lui tendit la main.

— Sire prêtre, dit-il, je ne vous en demandais pas tant. Vous êtes un parfait chevalier.

Gozlin secoua rudement la main qu'on lui donnait.

— Sire Normand, répliqua-t-il, — pour peu que cela vous soit égal, nous nous dépêcherons, car je n'ai pas déjeuné encore, et l'heure avance.

Hugues mit l'épée à la main.

A son tour, il sembla éprouver un mouvement d'hésitation et comme un scrupule.

— C'est que... murmura-t-il, — voilà huit jours que j'exerce ma main gauche.

Voire ! les Normands de ce temps-là valaient mieux que les Normands d'aujourd'hui.

Gozlin lui secoua la main derechef.

— Mon frère, répondit-il en riant, nous autres clercs-soldats nous sommes gens à deux mains comme à deux fins... Ayez l'âme en repos et ne me ménagez point !

Il prit son épée et fit une demi-douzaine de passes courtoises qui prouvaient bien la vérité de son dire.

— Eh bien ! dit le vieux Hugues en levant le fer, — Soit fait comme il vous plaît, sire prêtre.

Le combat commença.

Il n'avait d'autres spectateurs que Gavaud et l'écuyer de Hugues. Les guerriers des deux camps, harassés de fatigue, mettaient à profit la trève forcée qui suivait l'assaut.

Pendant une ou deux minutes, Hugues et Gozlin ferraillèrent honnêtement, échangeant de beaux horions et parant comme des anges.

— Sire prêtre, dit enfin le Normand, — donnez-moi, je vous prie, votre beau coup de taille qui m'a coupé le bras droit.

— Ho ! ho ! mon frère ! fit l'évêque, — tu ne veux donc plus de ton bras gauche !

— Donnez toujours ! insista le vieux Hugues qui souriait dans sa barbe grise.

— A ta volonté, mon frère !

Gozlin, avec une exactitude mathématique, porta les deux feintes et le coup. Hugues para ce dernier de façon à briser le fer dans la main de l'évêque. — Mais il ne rencontra que le vide.

Un demi-cercle, décrit avec la rapidité de la foudre, ramena l'épée de Gozlin au lieu même où le Normand venait de la chercher.

Seulement, chemin faisant, l'épée de Gozlin avait tranché le bras du Normand.

Celui-ci n'était plus qu'un tronc sans bras.

— Si j'avais une troisième main, balbutia-t-il entre ses lèvres déjà blémies, — je voudrais apprendre la parade.

Il chancela. L'évêque le soutint.

— Mon frère, dit-il, — veux-tu que je te baptise?

— Holà ! Welf ! cria le vieux Normand, — approche ici.

Le soldat fit avancer la barque.

— Vous, sire évêque, reprit Hugues, — merci et adieu... retournez chez vous.

— Hèle ! commanda Gozlin, qui venait de remettre le crochet à sa ceinture.

Gavaud fit jouer la poulie. — Il ne put s'empêcher de remarquer, le bonhomme, qu'il n'avait jamais tiré pareil poisson au bout de sa ligne.

Gozlin s'en alla déjeuner.

Le vieux Hugues perdait tout son sang et ses joues devenaient livides.

— Y a-t-il ici quelque grosse roche ? demanda-t-il à Welf.

Et comme le soldat lui en montrait plusieurs, Hugues reprit :

— Tu donneras mon épée à Odolin... attache-moi une de ces pierres au cou et jette-moi dans le fleuve.

Welf ne se fit pas même répéter l'ordre.

Une minute après le cadavre mutilé du vieux Hugues était au fond de l'eau.

Gavaud pensait :

— Cet homme-là était pourtant un fier pêcheur de brochets !

Quand le soldat Welf apporta l'épée du vieux Hugues à Odolin, Odolin dit :

— Les dieux lui ont donné la mort d'un guerrier... Il nous attend au Walhalla.

Ce fut tout.

La sensibilité comme l'ardeur semblaient s'être émoussées dans cette âme engourdie.

Hugues avait été son meilleur ami, son second père.

— Roi, murmura le soldat, — il comptait que tu le vengerais.

Et Welf jetait un regard de reproche vers ces armes oisives que le jeune chef n'avait pas revêtues une seule fois depuis le commencement du siége.

Odolin passa ses doigts dans les cheveux blonds de l'enfant qui dormait sur ses genoux. Il ne répondit point, le soldat sortit. — Dans l'armée des Normands on commença de dire :

— Le fils du roi Siegfried a perdu son cœur.

XIV

Cela était vrai : le fils du roi Siegfried avait perdu son cœur.

Le jour où les vaisseaux normands étaient arrivés devant Paris, les trente gardes d'Odolin qui étaient des guerriers choisis et dévoués à leur maître jusqu'au fanatisme, avaient pris terre sous le moulin de frère Donat et s'étaient rendus au manoir de Gavaud.

Là, ils avaient enlevé le petit Roland et Godelle.

Godelle ne pouvait pardonner à Gavaud d'avoir voulu tuer dame Aloïse qu'elle aimait de toute son âme. Elle ne comprenait pas parfaitement, la bonne fille, l'état moral de sa maîtresse. Et qui l'eût compris mieux qu'elle, sans avoir la confidence expresse d'Aloïse? Il y a des mystères qui assurément, ne se devinent pas.

Elle avait remarqué, comme tout le monde, la ressemblance extraordinaire qui existait entre l'enfant et le jeune chef. Ce n'était pas une vestale que cette Godelle. Elle avait bâti là-dessus tout un roman où l'honneur de dame Aloïse n'était pas entièrement sauf.

Mais Godelle avait sur l'amour des idées si libérales qu'elle ne sentait pas même le besoin d'excuser sa maîtresse.

— Quoi donc ! se disait Godelle qui avait pressenti les doctrines aimables de nos bas-bleus, — parce qu'on est une *pauvre femme*, ne peut-on se passer une fantaisie ?

Cette philosophie un peu relâchée n'empêchait point Godelle d'être une belle fille et un excellent cœur. Elle se fût jetée dans le

feu dix fois pour sa maîtresse et vingt fois pour le petit Roland.

Vous sentez qu'Odolin et Godelle devaient s'entendre.

La pauvre servante et le fils du roi se touchaient par les mêmes amours.

Odolin mit le berceau du petit Roland auprès de son lit, et depuis ce jour, il ne sortit plus de sa tente.

Les trente gardes restèrent oisifs sur son vaisseau. — Odolin écoutait Godelle qui lui parlait d'Aloïse. — Odolin baisait les cheveux blonds de l'enfant.

— Quand vous passâtes pour la première fois le seuil du manoir, disait Godelle, — oh! monseigneur, je vis bien qu'elle vous aimait... ses yeux humides se détournèrent de vous et son front devint tout pâle... Et vous souvenez-vous comme l'enfant s'élança dans vos bras!

—L'enfant sera roi ! murmurait Odolin; — je l'ai juré.

— Roi! mon petit Roland! s'écriait Godelle affolée; — oh! prenez donc bien vite cette ville de Paris et soyez maître du monde!

Cependant il y eut une chose qui bouleversa positivement toutes les idées de Godelle; ce fut lorsque le jeune chef lui affirma qu'il avait vu Aloïse pour la première fois lors de sa récente visite au manoir.

Il n'était donc pas le père du petit Roland.

Cela contrariait le roman de Godelle, qui avait imaginé une rencontre dans les bois, au temps où Aloïse n'était que la fiancée de Gavaud, une rencontre fortuite, quelques heures enchantées, puis la séparation, puis le retour du jeune guerrier après quatre années.

Et Odolin disait qu'à cette époque, il était à huit cent milles de Paris, dans les mers glacées de la Norwége!

Godelle hésita longtemps avant de franchir le seuil de ces espaces merveilleux où le jeune Normand vivait en rêve. La pensée de cet hymen mystique, de ce contact prodigieux entre deux

âmes séparées par l'immensité, ne pouvait pas entrer tout de suite dans son esprit simple et positif. Odolin avait beau lui dire que Freya, déesse du printemps et des amours, les avait transportés tous deux, Aloïse et lui, dans les bosquets divins d'Asgard et que Roland était le fruit de ce charmant mystère ; Godelle restait un peu incrédule.

Mais pourquoi ce jeune chef l'aurait-il trompée? quel intérêt à ce mensonge?

Odolin n'avait quitté les mers du Nord que depuis une année à peine, et certes Aloïse n'avait jamais été en Norwége. C'étaient là deux faits constants.

Le plus raisonnable aurait été de conclure que le hasard seul avait produit cette ressemblance extraordinaire et que le petit Roland était bien le fils du bon Gavaud.

Mais plutôt que d'en venir là, Godelle aima mieux vaincre sa répugnance pour le merveilleux et croire fermement à l'union miraculeuse d'Aloïse et d'Odolin dans les célestes jardins d'Asgard.

Et une fois engagée dans cette voie poétique, Godelle fit du chemin, je vous le jure!

Chaque soir, en s'endormant, elle pria son patron de lui accorder, à elle aussi, un petit voyage dans ces agréables bosquets, où elle entrevoyait des guerriers de belle taille, pleins de prévenances pour les dames.

Bien qu'elle fût chrétienne ou peu s'en faut, elle rêvait avec acharnement, trois ou quatre fois par nuit, qu'elle épousait le dieu Thor et même le géant Hymer.

Godelle était une transfuge. Désormais, elle avait le cœur normand, parce qu'on lui avait promis que son petit Roland règnerait sur les Normands. Dans toute la ville de Paris, elle n'aimait plus qu'Aloïse.

Néanmoins, elle disait qu'il serait juste de ne pas faire de chagrin au frère Donat qui était un brave moine.

Elle partait en éclaireur de temps en temps pour savoir ce qui se passait de l'autre côté des murailles, pour savoir surtout des nouvelles d'Aloïse.

Gavaud avait été nommé gardien de la Tour de Bois. Aloïse demeurait dans la tour même, et de sa fenêtre, elle pouvait voir le fleuve. Elle était bien faible et bien changée. Depuis le commencement du siége, pas une seule parole n'était tombée de ses lèvres, si ce n'est le nom de son fils.

Tantôt son regard était morne et sans vie; tantôt ses yeux s'allumaient tout à coup et brûlaient du sombre feu de la fièvre.

Ceux qui l'approchaient disaient tout bas qu'elle était folle.

Un matin, Godelle se précipita dans la tente d'Odolin. Elle pleurait. Quand elle voulut parler, les sanglots étouffèrent sa voix dans sa gorge.

Elle saisit le petit Roland entre ses bras et le baisa passionnément.

— Oh! pauvre enfant! dit-elle enfin, — tu ne reverras plus ta mère!

Odolin tressaillit et sortit cette fois de son éternelle indolence.

— Que dis-tu, jeune fille? s'écria-t-il.

— Je dis que je viens de la ville, monseigneur, répliqua Godelle;—Aloïse appelle son fils Roland nuit et jour, et comme Dieu ne veut point lui rendre son enfant chéri, Aloïse se laisse mourir.

Odolin se leva.

— Mets à l'enfant ses plus beaux habits, dit-il, — peigne ses cheveux blonds... Attache-lui au cou son collier de pièces d'or.

Godelle interrogea du regard le jeune guerrier, mais elle n'eut pour réponse qu'un geste impérieux.

Elle obéit.

— Mes armes! cria Odolin d'une voix retentissante.

Ce cri sonna dans tout le vaisseau comme l'appel belliqueux du cor.

Et vous eussiez vu aussitôt ce magnifique navire qui seul restait immobile et oisif depuis la première heure du siége, vous l'eussiez vu s'animer en quelque sorte à la voix de son maître et retrouver tout à coup la fière vaillance de son équipage.

Les trente gardes d'Odolin le Rameur se rangèrent devant le grand mât, orgueilleux et joyeux, les narines gonflées à l'odeur de la bataille prochaine.

Nous ne vous avons pas dit pourquoi le fils de Siegfried avait reçu ce surnom : le Rameur. Il est bien tard pour vous raconter en détail cette anecdote, qui fait cependant le fond de la chronique de Gueswyl où ce récit est puisé presque en entier.

On appelait Odolin « le Rameur » parce que, sur la côte de Gravesend, vers l'embouchure de la Tamise, il avait soutenu un combat contre deux princes saxons, tout seul et n'ayant d'autre arme que l'aviron de sa barque.

Les princes étaient munis de lances et d'épées. Odolin leur fendit le crâne à tous deux à coups de rame.

Cela valait bien le nom de *Rameur*.

Quoiqu'il fût tout jeune encore, Odolin avait déjà plus d'une action pareille dans son histoire.

Aussi les Normands regardaient-ils comme une punition des dieux l'éloignement nouveau qu'il montrait pour les combats.

XV

Le soleil de midi se jouait sur l'eau tranquille de la Seine, lorsque le navire d'Odolin s'ébranla.

La flotte entière assistait à ce spectacle et une acclamation immense salua le réveil du jeune lion.

Il était debout à la proue de son vaisseau. Son armure d'acier, semée d'étoiles d'or, éblouissait la vue. Son glaive nu, qu'il tenait à la main, renvoyait en gerbes étincelantes les rayons du soleil.

Il était beau comme le dieu des combats lui-même.

Les autres navires voulurent lever l'ancre pour suivre le sien, mais il dit.

— Je veux attaquer seul.

La flotte resta sur ses amarres.

Les soldats d'Odolin agitèrent leurs épées en poussant un grand cri de joie. Ils allaient attaquer seuls. La gloire du triomphe, leur jeune chef ne voulait la partager avec personne.

Ceux de la flotte disaient :

— Voilà Odolin le Rameur qui va venger son compagnon Hugues.

Tous les vaisseaux se garnirent de spectateurs avides.

Dans la ville de Paris, le comte Eudes, Gozlin, Ebbon et les autres chefs regardaient avec étonnement ce navire qui s'avançait solitaire.

— Mes sires, s'écria Eudes, — je reconnais les boucliers qui brillent à la poupe de ce navire... Ce n'est pas la première fois qu'il vient nous visiter.

— C'est le vaisseau du fils du roi, ajouta Gozlin; — allons, mes seigneurs, tâchons de le bien recevoir.

Comme il parlait, les cors d'Odolin sonnèrent leur fanfare.

— Aux murailles! aux murailles! commanda le comte.

Le navire avançait majestueusement, poussé par une brise insensible.

Dès qu'il fut à portée, les assiégeants firent pleuvoir sur lui une grêle de traits. Les gardes d'Odolin levèrent leurs boucliers. Odo-

lin, lui, resta debout et découvert, les bras croisés sur sa poitrine. Pas un trait ne le toucha.

— Or ça, voisin, dit cependant le bon moine Donat à l'oreille de Gavaud dont l'arbalète ne chômait guère, — voici venue l'occasion, ne la perdons pas... mettez à votre corde ce carreau sur lequel j'ai prononcé toutes les paroles magiques qui ne sont pas précisément en désaccord avec la foi d'un chrétien... visez juste... et que Dieu nous aide!

Gavaud prit le carreau et le posa avec un soin tout particulier dans la chambre de son arbalète.

— Mettez-vous à genoux, mon frère, dit-il, — j'appuierai mon arme sur votre épaule, car je sens que je tremble.

Le moine s'agenouilla.

Gavaud assura son arbalète contre l'épaule de son excellent ami, visa longuement et lâcha la détente.

Le trait partit en sifflant.

L'épée que le fils du roi tenait à la main vola en éclats.

Odolin jeta loin de lui le tronçon, et, tandis que ses gardes chuchottaient, car c'était là un accident de mauvais augure, il dit :

— Mon casse-tête !

Son écuyer lui apporta une courte massue, composée d'une tige de fer à laquelle une boule d'acier se rattachait par une forte chaîne.

Odolin la brandit, et, traversant les rangs de ses gardes, il rentra un instant sous sa tente.

Il en ressortit au bout d'une minute. Ses épaules étaient maintenant couvertes d'un manteau agrafé au cou et sous lequel disparaissait sa main gauche. Sa main droite tenait toujours la massue.

D'un saut, il franchit la faible distance qui le séparait encore du rivage.

Ses gardes l'imitèrent et débarquèrent des échelles.

Dans le silence profond et solennel qui précéda le premier effort

de l'assaut, chacun put entendre dans les appartements intérieurs de la tour une voix plaintive et bien faible qui disait :

— Mon fils !... Seigneur Dieu ! rendez-moi mon enfant !...

La Tour de Bois était vierge. Aucun pied normand n'en avait encore touché le sommet. Les chefs de l'armée parisienne faisaient sonner bien haut cet honneur, et, comme tout moyen est bon pour relever le courage du soldat défendant ses foyers, le comte Eudes affirmait que la Tour de Bois, revêtue d'une sorte d'armure invisible et magique, était inexpugnable.

C'était bien réellement la force de la ville.

Tout Parisien était disposé à se faire tuer derrière les remparts de la Tour de Bois.

Elle avait soutenu déjà victorieusement une foule de terribles assauts. Ni le fer ni le feu n'avaient pu l'entamer, et par deux fois l'effort de l'armée barbare tout entière était venu se briser contre ses flancs en apparence si frêles.

Quand donc les gens de Paris virent que cette poignée d'assiégeants s'apprêtait à leur donner l'assaut, ils furent aussi égayés que surpris.

— Ah ça ! dit le comte Eudes, — ils ont dû déjeuner trop bien ce matin, ces bons drilles !

— C'est une gageure ! ajouta l'abbé Ebbon.

— Je propose, s'écria Gozlin, le vaillant évêque, — de les laisser monter et de ne les point laisser redescendre.

Odolin faisait planter la première échelle au pied des murailles.

— Point, messire ! répondit le comte Eudes ; — notre bonne tour perdra les trois quarts de sa vertu si un brodequin normand se pose sur les créneaux... Souvenez-vous que vous-même avez affirmé que c'était là chose impossible.

— Bornons-nous donc à les jeter en bas! répliqua l'évêque qui renonçait avec chagrin à son idée.

Odolin commençait à monter.

Son manteau fermé cachait toujours sa main gauche.

Seul, parmi tous ses compagnons, il n'avait point de bouclier pour protéger sa tête. A chaque instant, une grêle de pierres et de traits rebondissait sur son casque, — mais il montait toujours.

Le fait d'un homme qui grimpe péniblement le long d'une échelle tremblante, qui ne garde point la liberté de ses mouvements et qui s'en va pourtant attaquer d'autres hommes aussi braves que lui, placés derrière de massifs parapets, et possédant sur lui tous les avantages, ce fait, qui se représente dans tous les siéges, ne laisse pas que d'avoir en soi quelque chose d'incroyable.

L'histoire en offre des milliers d'exemples, mais l'esprit hésite devant l'énorme inégalité du combat

Et pourtant, les gens de guerre prétendent que les meilleures chances sont du côté de l'assaillant.

La chose certaine, c'est qu'on voit à chaque instant l'homme qui est derrière le parapet, vaincu par l'homme qui se balance entre ciel et terre, au bout d'une pauvre échelle.

Bien plus, on cite d'habiles vainqueurs qui ont escaladé des forteresses sans cordes ni échelle, en grimpant comme des lézards, collés aux flancs d'un vieux mur. Les chroniqueurs racontent ces prodiges à chaque page. Il y a un dieu spécial pour les audacieux

Mais la Tour de Bois était vierge. Elle aussi avait son dieu : les rois normands, qui étaient les plus vaillants aventuriers du monde, s'étaient rués vingt fois contre ses flancs et vingt fois avaient été repoussés. Elle était haute, elle était à pic, et le pied des échelles n'avait guère où se poser d'aplomb sur l'étroite bande de terre qui séparait sa base du fleuve.

Odolin montait.

Ebbon, de sa propre main, versa sur lui, quand il fut à moitié

route, une chaudière d'huile bouillante. Le flot ardent passa auprès d'Odolin et alla rôtir cinq ou six soldats qui étaient au-dessous de lui.

Les soldats hurlèrent et tombèrent : Odolin continua de monter.

Le comte Eudes, saisissant à deux mains une pierre énorme, la mit en équilibre sur le parapet et la poussa au moment où Odolin atteignait les deux tiers de l'échelle.

La pierre effleura le casque d'Odolin qui chancela, puis, balayant tout ce qui restait derrière lui, elle disparut dans un gouffre d'écume.

Odolin montait, mais il était seul désormais sur l'échelle. Ses soldats faisaient des efforts inouïs pour dresser d'autres échelles et le rejoindre. A peine posées, les fragiles pièces de bois volaient en éclats.

De loin, les deux rois et la flotte contemplaient cet étrange et poignant spectacle. Ils pensaient que les assiégés laissaient approcher à dessein le jeune chef afin de l'accabler sous leur nombre.

Et ils criaient :

— Reviens, Odolin, reviens! tu as assez fait pour ta gloire!

Leurs clameurs arrivaient comme un murmure.

Au moment où Odolin, qui montait toujours, passait devant la plus haute fenêtre de la tour, il vit une forme blanche dans les demi-ténèbres de l'intérieur. Un faible cri, un cri de femme, vint frapper ses oreilles; puis la forme disparut.

Il n'aurait point eu d'ailleurs le temps de suivre ses mouvements ou de chercher à la reconnaître, car il atteignait les derniers degrés de l'échelle, et l'évêque Gozlin, qui s'était ménagé pour cet instant, se penchait déjà au-dessus du parapet, brandissant à deux mains un énorme maillet.

— Je t'ai laissé arriver jusqu'ici, beau seigneur, dit-il, — pour que le saut soit plus digne de toi!

Son maillet siffla dans l'air, et les deux appuis de l'échelle furent brisés comme deux brins de paille.

Mais Odolin ne tomba pas.

Il prit entre ses dents la chaîne de son casse-tête, afin d'avoir le bras droit libre, car son bras gauche semblait rivé à son flanc sous les plis de son manteau. Au moment où l'échelle broyée manquait sous ses pieds, sa main droite s'accrocha aux saillies du parapet.

En bas, les gardes, sur la flotte, les deux rois et l'armée retenaient leur souffle. Un silence de mort enveloppait la scène, car il semblait désormais impossible qu'Odolin sortît vivant de cette épreuve.

L'évêque Gozlin relevait son maillet.

Il n'eut pas le temps de le laisser retomber cette fois. Le bras du jeune chef se roidit. Son pied toucha la saillie à son tour, et l'acier de son casque vint heurter à l'improviste la poitrine de l'évêque qui recula.

Le temps pour la nuée qui passe d'allumer et d'éteindre un éclair, Odolin, qui avait maintenant le sol ferme sous les pieds, fit jouer son casse-tête. Le comte Eudes et l'abbé Ebbon roulèrent, assommés, sur la plateforme. Un cercle se fit autour d'Odolin.

C'était son bras droit seulement qui maniait la terrible massue. Le bras gauche, toujours caché, restait sous le manteau.

Un long cri d'admiration et de joie s'était élevé sur les vaisseaux normands. Les gardes d'Odolin avaient replanté des échelles et montaient à leur tour.

Mais la première surprise passait. L'évêque Gozlin, tenant à la main la terrible épée qui avait coupé les deux bras du vieux Hugues, ralliait déjà ses compagnons et criait : Sus ! sus !

A ce moment, et comme il s'apprêtait à soutenir le combat, Odolin

vit apparaître, derrière l'évêque, cette forme blanche qu'il avait entrevue en montant.

Cette fois, il la reconnut bien. C'était dame Aloïse. Hélas! si pâle et si changée! — mais toujours si belle !

La vue d'Aloïse sembla réveiller tout à coup en lui un souvenir oublié. Il se rappela soudain que ce n'était pas pour casser des têtes de comtes ou des têtes d'abbés, qu'il avait accompli ce foudroyant fait d'armes.

Il jeta sa massue, et ouvrant vivement les plis de son manteau, il découvrit l'or et l'acier de sa splendide armure. Mais il découvrit encore autre chose, et Aloïse jeta vers le ciel un cri de joie folle en apercevant le petit Roland.

L'enfant se mit à sourire en secouant ses grands cheveux, affaissés par le poids du manteau.

Odolin l'avait apporté ainsi, et ses efforts surhumains n'avaient même pas blessé Roland qui tendait ses bras à sa mère.

C'était pour cela qu'Odolin avait mis si longtemps à gravir les degrés de l'échelle. Il était un peu dans la position que le brave évêque Gozlin avait prise dans son deuxième combat contre le Normand : il avait un bras garrotté. En outre, s'il ne craignait rien pour lui-même, il se sentait pris de frissons inconnus, dès qu'il songeait à l'enfant.

Si une flèche, perçant le manteau, eût trouvé ce pauvre petit cœur ! Si une pierre eût écrasé cette chère tête blonde sur la poitrine même d'Odolin !

Tout lecteur de bonne foi conviendra que bien rarement, à un assaut, on se trouve dans une situation aussi délicate. En conséquence, nous osons compter sur l'indulgence éclairée du public, pour le cas où l'on trouverait qu'Odolin le Rameur n'opéra point son escalade assez gaillardement.

— Mon fils ! mon fils ! disait Aloïse ivre de joie.

Odolin leva l'enfant au-dessus de sa tête, et s'écria, d'une voix qui retentit jusqu'aux vaisseaux :

— Pour Aloïse !

— Ah ! dit Gozlin l'évêque, qui se souvenait du toast ; — c'était celle-là.

— Merci !... murmura la jeune mère en recevant son fils dans ses bras.

— Sus ! sus ! cria Gozlin.

Odolin ramassa son casse-tête, le fit tourner deux fois et le lança dans la poitrine de l'évêque qui roula auprès du comte Eudes et de l'abbé Ebbon, son neveu.

Puis, comme il restait sans armes et que les ennemis le pressaient de toutes parts, se rejetant en arrière d'un bond prodigieux, il franchit le parapet, traversa l'espace, et s'en alla tomber tout armé dans le fleuve.

XVI

La Tour de Bois n'était plus vierge. Un pied normand en avait touché les créneaux.

Croyez bien cependant que Gozlin, Ebbon et Eudes étaient en trop bonnes étoffes de comte, d'abbé et d'évêque, pour ne point se relever de leur chute. Seulement, ils se relevèrent meurtris et de méchante humeur.

On parla un peu de brûler vive dame Aloïse, pour ses accointances avec les païens.

En bonne conscience, il n'est pas prudent d'avoir dans une place assiégée, une jolie femme qui provoque des visites comme celle d'Odolin le Rameur.

Heureusement, le frère Donat parvint jusqu'à l'évêque. L'évêque aimait assez les histoires surprenantes. Le frère Donat lui conta



Castelli del. *Imp. Dupain Faub. [illegible] 15.* *[illegible]ard*

POUR ALOYSE,

NUITS DE PARIS

peut-être celle d'Aloïse, et l'évêque, qui était vraiment un vaillant cœur, prit sous sa protection Aloïse et le petit Roland.

On dit même qu'il défendit à Gavaud de la battre.

Ceci n'était pas inutile. Gavaud avait regardé la venue d'Odolin comme la plus cruelle de toutes les insultes. Tout le monde cette fois avait pu voir cette odieuse ressemblance qui existait entre le fils de Gavaud et le jeune chef normand.

Quand ce pauvre Gavaud passait, les mauvais plaisants répétaient entre haut et bas :

— Pour Aloïse !

Gavaud enrageait. Nous n'osons pas dire qu'il n'y avait pas de quoi. Seulement, la pauvre Aloïse n'y pouvait, mais.

A moins que quelque rigoriste, et nous concevons encore cela, ne s'avise de dire qu'une honnête fiancée ne fait jamais de rêves comme le fameux rêve de dame Aloïse.

Mais, à cette observation honorable et raisonnable, nous répondrons que les Walkyries, servantes d'Odin, y étaient bien un peu pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, Gavaud passait à l'état de tigre larmoyant, qui est la plus féroce espèce de tigre.

Pour comble, depuis tous ces événements, il était dix fois plus amoureux de sa femme.

Frère Donat avait toutes les peines du monde à le calmer. Il lui fabriquait des flèches enchantées; il prononçait des paroles savantes sur son arbalète. Cela ne suffisait plus. — Gavaud regardait parfois le petit Roland d'un air qui ne voulait rien dire de bon.

Quant à dame Aloïse, elle avait retrouvé ses beaux sourires. Son enfant ne la quittait plus. Et son enfant, hélas! lui parlait du bel Odolin, fils du roi!...

L'évêque, le comte et l'abbé portaient tous les trois de trop profondes marques de la vigueur du jeune chef pour oublier ja-

mais sa visite. Ils ne lui gardaient pas précisément rancune, car un horion de plus ou de moins ne tire pas à conséquence, mais l'idée que ce Normand avait escaladé tout seul la Tour de Bois les humiliait.

La Tour-Pucelle, comme on l'appelait, ne méritait plus son nom.

— Mes sires, dit un soir l'évêque Gozlin, — j'ai fait dessein de provoquer en combat singulier ce langoureux et taciturne héros... que vous en semble ?

— J'ai eu la même idée, répliqua l'abbé Ebbon.

— Moi aussi, appuya le comte; — et comme après tout je suis votre suzerain, mes sires, je vous prie de ne point me contester cet honneur.

Gozlin fit la grimace. Ebbon prit un visage chagrin.

— Les priviléges de l'Église... dirent-ils tous deux à la fois.

— Quant à vous, mon neveu, ajouta Gozlin, — j'espère que vous céderez le pas à votre évêque!

— Mon oncle, répliqua Ebbon, — l'abbaye de Saint-Germain est franche de tout hommage, et je soutiens...

Le comte, qui d'abord avait froncé le sourcil, éclata de rire. — L'évêque et l'abbé l'imitèrent au bout de trois secondes.

— Allons, dit Eudes en comptant sur ses doigts, — conflit entre moi et vous deux, cela fait un; conflit entre chacun de vous et moi, cela fait trois; conflit entre vous deux, cela fait quatre... Il y a là de quoi ruiner Paris huit fois, mes sires..... sommes-nous des fous?

L'évêque lui tendit une de ses mains et tendit l'autre à son neveu.

— Qui peut se flatter d'être sage? murmura-t-il un peu confus; sire comte, je vous cède le pas.

— Moi, je le cède à vous deux, dit Ebbon.

— Et moi, je dis : Partageons! s'écria le comte gaiement.

— Nous ne pouvons pas le combattre tous les trois...

— Donnons-lui à choisir.

— Bien trouvé, sire comte, bien trouvé!

— Faisons mieux : pour réchauffer le cœur de nos compagnons, n'excluons personne... nous sommes toujours bien sûrs que le Normand choisira l'un de nous trois!

— Sans doute, dirent l'évêque et l'abbé que l'excès de modestie ne gênait guères.

— Envoyons-lui, ajouta le comte de Paris, un héraut qui l'appelle au nom de toute l'armée et qui lui laisse le choix entre tous les hommes d'armes, depuis vous ou moi, messires, jusqu'au pauvre Gavaud, gardien de la Tour de Bois.

— Soit, répliqua Gozlin, — et qui sait s'il ne choisira pas Gavaud?...

— Pour Aloïse?... interrompit Ebbon en riant.

Une fois rentré dans sa tente, Odolin n'en était plus sorti. Après le brillant fait d'armes qu'il avait accompli en face de tous, les deux rois et l'armée avaient espéré que le charme était rompu et que le jeune chef ne laisserait plus reposer son glaive.

Il n'en fut rien. Odolin se replongea comme à plaisir dans la solitude et dans l'inaction. Naguère, seulement, sa solitude était doucement animée par la présence de l'enfant chéri. Maintenant, Odolin était morne et triste.

Il ne voulait voir que Godelle, parce que Godelle lui parlait d'Aloïse et de Roland.

— Vous ne savez pas, monseigneur, lui dit un jour Godelle, — vous ne savez pas la grande nouvelle qui arrive de la ville?

Odolin ne voulait même pas savoir la grande nouvelle.

— Aloïse... murmura-t-il, — est-elle heureuse à présent?

— Oh! bien heureuse! et bien reconnaissante, allez!.. Mais laissez-moi vous dire...

— Et Roland?

— Roland aime sa mère et pense à vous... Mais que je vous dise, mon seigneur...

— Comme elle était pâle, interrompit encore Odolin, — comme ses joues étaient amaigries quand je l'ai vue sur cette plate-forme!

— C'est qu'elle avait bien souffert, monseigneur, et bien pleuré... Maintenant qu'elle ne pleure plus, ses belles couleurs reviennent...

— Si elle ne pleure plus, murmura le jeune chef, — c'est qu'elle m'a oublié.

— Vous oublier! s'écria Godelle; — oh! si ce Gavaud n'était pas son mari!... Mais si j'aimais une femme, moi, et que je fusse un guerrier, cette femme ne serait pas longtemps à être libre.

Godelle avait, vous le voyez, des *idées pratiques*, comme on dit en style parlementaire.

Odolin eut un hautain sourire.

— Ce n'est pas tout cela! reprit Godelle avec volubilité, bien résolue qu'elle était à ne plus se laisser interrompre; — les chefs des Parisiens vont vous provoquer au combat.

— Ah?... fit Odolin avec fatigue.

— Au combat mortel et sans merci!

Odolin bâilla et ne daigna même pas répondre.

Il se fit justement à cet instant un grand bruit sur le pont de son vaisseau.

— Seigneur, lui dit un garde en entrant, — c'est un héraut du comte de Paris qui apporte un cartel.

— Donne-lui à boire et à manger amplement, Harold... et dis-moi, n'y a-t-il pas un âne sur le vaisseau?

— Oui, mon seigneur.

— Eh bien, Harold, attache le cartel à la queue de l'âne.

Le garde sortit.

Presque aussitôt après, il rentra.

— Encore! s'écria Odolin en fronçant le sourcil.

— Monseigneur, dit Harold, — le héraut n'a voulu ni manger, ni boire... Il a seulement insisté pour que je vinsse vous dire qu'il s'appelle Gavaud, poissonnier fieffé du comte Eudes.

Odolin changea de visage.

— Qu'il entre, dit-il après un silence.

Il fit signe à Godelle de se retirer.

Presque aussitôt après, Gavaud franchit le seuil de la tente.

C'était un beau et fort soldat, bien qu'il ne pût être comparé au jeune chef. La passion qui était en lui mettait à son front une sorte de noblesse.

Il s'avança vers Odolin et déplia son cartel.

— Homme, lui dit ce dernier, je t'ai reçu pour toi, non pour ceux qui t'envoient... Parle tes propres pensées et ne me lis pas leurs rodomontades vaines !

— Je m'acquitterai de mon message, s'il vous plaît, seigneur, répondit Gavaud avec fermeté, — parce que c'est mon devoir... Après quoi je vous dirai en effet quelque chose qui nous regarde tous les deux.

— Fais donc comme tu l'entendras, dit Odolin.

Gavaud éleva son cartel à la pointe de son épée, au nom de haut et puissant seigneur Eudes, comte de Paris. Odolin prit le parchemin et le jeta loin de lui.

— Ceci n'est point par mépris, mon compagnon, prononça-t-il avec une certaine douceur dans la voix ; tu leur diras que je ne sais pas lire.

Le comte Eudes aurait probablement pu lui rendre la pareille. Gavaud reprit :

— Odolin, fils de Siegfried, roi, Eudes, mon seigneur, comte de Paris et de France, t'ajourne et appelle au combat singulier, soit à cheval, avec la lance et la hache, soit à pied avec le glaive, la masse ou toute autre arme usitée entre chevaliers... Et comme mon dit seigneur ne veut te laisser aucun motif de refus, il te

donne à choisir entre lui et ses pairs : l'évêque Gozlin ; Ebbon, abbé de Saint-Germain ; Thierry, comte d'Évreux ; le seigneur de Beauvais ; Lothaire, abbé de Corbie ; Lutward de Verdun, et généralement tous les chevaliers armés pour la défense de Paris... En foi de quoi, moi, Gavaud, homme d'armes et capitaine gardien de la Tour de Bois, je t'ai signifié, à toi parlant, ce cartel de mon dit seigneur... Dis que tu n'en ignores.

— Je n'en ignore, répondit complaisamment le jeune chef.

Puis il ajouta en baissant la voix :

— Maintenant, que veux-tu pour toi, Gavaud, mon hôte d'une nuit ?

— Je veux que tu acceptes le défi du seigneur comte.

— A cela ne tienne, répliqua Odolin en souriant, — j'accepte le défi... Est-ce tout ce que tu veux ?

— Non,.. je veux que tu choisisses ton adversaire, dans ce combat mortel, en dehors de ceux que le comte Eudes offre à ton élection... Il ne te propose que des chevaliers, et je ne suis pas chevalier, mon sire !

Odolin secoua la tête lentement et d'un air triste. Puis ses grands yeux bleus se baissèrent.

— Tu ne crois donc pas en ta femme ? murmura-t-il.

— Je n'y crois plus, et je te défends de prononcer son nom !

Odolin ne s'irrita point.

— Et tu veux te venger de moi ? reprit-il.

— Je le veux ! répondit Gavaud qui le dévorait du regard.

Odolin appuya sa tête sur sa main. — Quand il se redressa, il y avait dans ses yeux une si royale fierté, que Gavaud baissa le front à son tour.

— Va-t'en, dit le jeune chef, — que ferais-je de ta vie ?

— Tu me refuses !... s'écria Gavaud.

— Vassal, mon épée n'est pas un couperet !

Gavaud écumait de rage.

— Ah ! tu ne daignes pas, mon sire ! prononça-t-il entre ses dents serrées ; — tu es trop et je suis trop peu, n'est-ce pas ?.. Mais tu sais bien pourtant que tu m'as volé mon honneur et mon bonheur... mais tu sais bien que mon fils a ton visage, et que ma femme murmure ton nom dans son sommeil...

— Dis-tu vrai ?... s'écria Odolin dont les yeux brillèrent.

— Mon sire, en venant dans ma maison porter le malheur et l'opprobre, si tu ne m'as pas élevé jusqu'à toi, tu t'es du moins rabaissé jusqu'à moi... Et puisque tu me dis : Va-t'en, quand je te demande justice par le glaive, Odolin, fils de roi, je prends la justice du poignard !

Ce disant, Gavaud, qui avait glissé sa main sous les plis de sa livrée de héraut, brandit tout à coup une courte dague et se rua sur le jeune chef sans défiance. Il le frappa de toute sa force en pleine poitrine.

Mais la dague, au lieu de pénétrer dans la chair, se brisa au ras du manche. Et Gavaud laissa retomber ses deux bras le long de ses flancs, bien certain que son arme avait rencontré un talisman.

Dieu sait pourtant que le bon frère Donat avait prononcé sur cette arme des paroles bien savantes !

Le talisman qui avait arrêté la dague, le talisman qui avait préservé Odolin, c'était la première pièce d'or qu'il avait donnée jadis au petit Roland, cette pièce d'or que dame Aloïse avait voulu jeter dans le fleuve, et que Gavaud lui-même avait rapportée.

En se séparant de l'enfant, Odolin avait gardé ce souvenir ; il portait la pièce d'or suspendue à son col, sous ses vêtements.

Les gardes d'Odolin se précipitèrent dans la tente, et Gavaud, terrassé, attendit la mort.

— Vassal, dit le jeune chef dont le beau visage ne trahissait aucune émotion, — je n'ai rien fait pour t'élever jusqu'à moi ou

pour m'abaisser jusqu'à toi... Mais le Hasard est en tout ceci, et j'adore le Hasard, dieu plus puissant qu'Odin lui-même... L'homme qui se venge est dans son droit : je ne t'en veux point... Retire-toi et va dire à ton maître que j'accepte le combat contre toi.

— Contre moi !... balbutia Gavaud qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Contre toi, d'abord, poursuivit Odolin, — ensuite contre tous les chevaliers de l'armée de Paris, depuis le pauvre Lutward de Verdun, jusqu'au comte Eudes lui-même, en passant par Ebbon et par Gozlin, l'évêque.

Gavaud resta un instant comme interdit.

— Mon sire, murmura-t-il ensuite en se relevant, — tu as un cœur de roi... Merci !

XVII

Quand Gavaud revint dire à son seigneur que le fils du roi Siegfried le choisissait, lui Gavaud, pour adversaire, le comte n'en voulut point croire ses oreilles. L'évêque Gozlin, l'abbé Ebbon et tous les autres chefs de l'armée de Paris, convoqués pour recevoir cette réponse extraordinaire, en conclurent à l'unanimité que le héros normand était fou.

Puis on chercha naturellement le motif de ce choix étrange. A la question ainsi posée, la réponse unanime fut : Pour Aloïse !

Et le nom du pauvre Gavaud devint tout à fait synonyme de ce substantif masculin, admis par l'académie, mais repoussé par l'usage, et qui signifie un mari persécuté.

Pour trouver une comparaison dans le métier même de ce poissonnier malheureux, nous dirons qu'il était dans la position fâcheuse d'une truite qui a mordu l'hameçon. La blessure est d'abord bien légère, mais la truite imprudente se démène, soubresaute,

fait le diable à ce point que le dard recourbé lui entre tout à fait dans la chair.

Et c'est une truite perdue !

De même, le triste Gavaud, à chaque effort qu'il faisait pour venger son honneur, demeurait de plus en plus atteint et convaincu d'accidents conjugaux.

A Paris, on n'eut jamais beaucoup de pitié pour ce genre d'infortune. Aloïse était belle. On se dit : Odolin aurait pu choisir une plus noble, mais non point une plus jolie.

Nous ne surprendrons personne en ajoutant qu'il n'y eut pas une âme dans toute la bonne ville de Paris pour se reporter à la vie passée d'Aloïse, si pure et si sainte, pas une âme pour douter de cette accusation qui écrasait une femme et son enfant.

Une femme qui se meurt sous l'amer fardeau de la calomnie, mon Dieu ! Paris, patrie du vaudeville et de la chanson, a toujours trouvé cela très-divertissant.

A moins que la femme ne soit décidément une audacieuse coquine, auquel cas Paris dispose en sa faveur d'une de ces larmes qu'il verse à torrents, le dimanche, sur le vilain velours de ses théâtres.

Paris est bien vieux, mais croyez qu'il n'en est ni plus fin ni meilleur.

En somme, il fallait se conformer à la fantaisie d'Odolin-le-Rameur. Le cartel proposé était accepté bien et dûment. Il ne restait plus qu'à préparer la lice.

Du reste, les chevaliers pensaient : Odolin ne fera de ce pauvre Gavaud qu'une seule bouchée. Notre tour viendra tout de même.

Ceci, nous en convenons, était plus que vraisemblable. L'homme qui avait terrassé sur la plate-forme Gozlin, Ebbon et Eudes ne pouvait pas s'arrêter bien longtemps avec le pauvre Gavaud.

A l'effet d'aplanir et régler le champ clos, une trêve de trois jours fut conclue entre les deux armées. Siegfried et Godefroy furent juges du camp pour les Normands ; pour les Parisiens, ce furent Thierry d'Évreux et Thibaut de Beauvais.

La lice fut tracée dans la grande prairie qui allait de Saint-Germain d'Auxerre au Châtelet. On fit les estrades sur le bord de l'eau.

Le mardi, 24 juillet 883, les portes de la ville s'ouvrirent, et les Parisiens, enfermés depuis deux longs mois dans leurs murailles, purent humer un peu le bon air du dehors. Dès le matin, les abords de la lice furent envahis par une foule serrée. Il n'y eut pas trop de horions échangés entre les sans-gêne des deux nations. C'était jour de spectacle : on était de belle humeur.

Les dames se placèrent en grand apparat sur les gradins d'honneur. Il y avait peu de Normandes, et les Parisiennes n'eurent pas de peine à éclipser totalement ces provinciales par l'éclat de leurs toilettes. Plus de cent chevaliers normands tombèrent amoureux en cette occasion mémorable.

Le combat devait avoir lieu à pied et par le glaive, parce que Gavaud n'était point chevalier.

Quand les deux champions entrèrent, escortés de leurs parrains, il y eut un long murmure. Gavaud eut peu de succès; mais les Parisiennes envoyèrent au blond Odolin des fleurs avec des baisers. Chacune d'elles eût voulu être Aloïse.

Et pouvait-on comprendre cette passion d'un fils de roi si beau pour une simple vassale !

C'était un spectacle étrange que de voir cette plaine encombrée entre la ville déserte et les vaisseaux abandonnés. A peine découvrait-on quelques rares sentinelles sur les murailles, et pas un

soldat ne se montrait sur la plate-forme de la Tour de Bois, d'ordinaire si bien gardée.

Au moment où l'horloge de Saint-Germain d'Auxerre sonnait midi, les juges du camp donnèrent le signal.

Odolin et Gavaud se placèrent en face l'un de l'autre, armés du glaive et de la dague, ayant en outre la hache d'armes au croc et le boucher.

Aussitôt que les juges eurent levé le bâton, Gavaud, qui était pâle de colère, s'élança sur le jeune chef et lui porta un terrible coup d'épée. Odolin para et ne riposta point. Gavaud red ubla, cherchant un passage pour sa lame, et trouvant toujours au-devant de ses coups le glaive d'Odolin, qui ne daignait même pas se servir de son bouclier.

La lutte parut dès l'abord si complétement inégale que la conduite d'Odolin sembla un jeu cruel et inutile.

— Frappez, seigneur! dit le comte Eudes; — vous trouverez derrière celui-ci de plus dignes adversaires.

— Gavaud... murmura Odolin, — retire-toi... tu vois bien que je ne pourrai pas t'épargner jusqu'au bout!

— Tu me tueras donc, Normand! répliqua le poissonnier, — ce sera ton châtiment!

Et il faisait des efforts inouïs, mais toujours inutiles.

On glosait sur les estrades.

On disait que le jeune chef s'était préparé à loisir ce triomphe sans gloire. C'était lui-même qui, repoussant les chevaliers, avait choisi Gavaud pour adversaire.

Les mots de lâche et de fanfaron couraient dans les rangs des Parisiens.

Lâche! Odolin-le-Rameur!

— Gavaud! Gavaud!... murmurait Odolin; — retire-toi!

Le sang s'échauffait dans ses veines et l'enivrement de la lutte commençait à le prendre.

Gavaud frappait comme un fou, de taille, de pointe; au bout de quelques minutes, il jeta son épée pour prendre sa hache.

Godelle, qui était parmi les Normands, s'agitait; les paroles voulaient jaillir de sa poitrine.

— Mon sire ! s'écria-t-elle enfin, il a essayé de la tuer !..

Odolin tressaillit.

— Est-ce vrai, cela? prononça-t-il à voix basse.

— C'est vrai, Normand, répliqua Gavaud, livide de lassitude et de fureur, — et si tu ne me frappes pas, je la frapperai...

Odolin fit un geste d'horreur.

— Elle et l'enfant! ajouta Gavaud en précipitant ses coups.

Odolin recula d'un pas et leva sa hache.

Un long murmure alla de bouche en bouche tout autour des gradins.

Mais au moment où Odolin allait frapper à son tour et frapper une seule fois, suivant toute apparence, son regard se porta par hasard vers la Tour de Bois qui était là tout près, de l'autre côté de la Seine.

Il vit, sur la plate-forme, cette blanche vision que son cœur connaissait.

Aloïse était là, tenant son enfant dans ses bras.

Elle tendit l'enfant vers lui comme pour l'implorer et se mit à genoux. Odolin crut entendre sa douce voix qui traversait l'espace et qui murmurait :

— Pitié pour le père de Roland !

Alors, au lieu de frapper, Odolin écarta sa hache et découvrit sa poitrine. Gavaud se rua comme un tigre. Sa hache fendit la cuirasse du jeune héros, dont le sang rougit aussitôt l'herbe dessèchée.

Odolin joignit ses mains, envoya un baiser vers la Tour et tomba en murmurant :

— Pour Aloïse!

Les gardes se précipitèrent dans la lice, pendant que la foule emplissait l'air de ses clameurs. Tandis que les soldats emportaient leur jeune chef mourant, on le vit encore désigner la Tour, de sa main défaillante, et ses lèvres prononcèrent quelques paroles suprêmes.

On entendit ses gardes qui répondaient :

— Nous le jurons !

Sur la plate-forme de la Tour, Aloïse gisait inanimée.

XVIII

Le soir de ce jour, dans une des salles de la Tour de Bois, Gavaud, muet et sombre, était assis au chevet de sa femme. Sa femme souffrait son agonie.

Sur ce lit de douleur elle était belle encore, et son visage serein gardait comme un sourire céleste.

— Mon mari, disait-elle, — à l'heure dernière on ne ment point, — écoute-moi et crois-moi... Je n'ai jamais fait de mal... l'enfant est le tien... qu'il soit heureux sur terre et dans le ciel !

Une larme tremblait aux cils de Gavaud.

— Mon mari, reprit dame Aloïse, j'ai vécu bien malheureuse, mais Dieu a pitié de moi enfin, et sa colère est apaisée puisqu'il permet que je meure... Il me semble que j'avais deux cœurs...

Le dernier râle commençait à soulever sa poitrine.

— Adieu, mon mari, dit-elle encore; — c'est moi qui l'ai tué... Il fallait bien que ce crime, qui n'est pas le nôtre, fût expié... Il est mort et je meurs... Adieu !

Gavaud la prit dans ses bras en sanglotant. Elle n'était plus.

Maintenant, voici ce qui advint du petit Roland, le héros historique de ce récit.

Plus d'une année après les événements que nous avons racontés, vers la fin du siége de Paris, alors que le vaillant évêque Gozlin était déjà mort, la Tour de Bois fut incendiée par les Normands.

Gavaud avait pénétré dans la Tour en flammes, afin de sauver Roland qu'il avait laissé dans son berceau. Il trouva la chambre pleine. Tout ce qui restait des gardes d'Odolin était là.

— Que voulez-vous faire de ce pauvre enfant? demanda Gavaud.

— Nous voulons en faire un roi, répondirent les gardes.

Prières et menaces, tout fut inutile. Les gardes emportèrent le petit Roland en disant :

— Tel fut le dernier vœu d'Odolin-le-Rameur!

Dès qu'ils eurent l'enfant en leur possession, ils quittèrent le siége et s'embarquèrent pour le Nord. Gavaud n'entendit plus parler de son fils.

L'enfant, arrivé à l'âge d'homme, fut proclamé roi et repassa la mer à la tête d'une innombrable armée.

La chronique de Gueswyl donne cette origine romanesque au chef Harroul, Rollon ou *Rollan*, qui fut le premier duc régnant des Normands en Neustrie. Cette légende bizarre ne dément du reste en aucune façon l'histoire, puisque le jeune Rollan ou Roland de Gueswyl aurait été élevé dans le nord par les anciens compagnons de son père.

Seulement, si ce chef terrible avait réellement du sang français dans les veines, on peut dire qu'il traita rudement sa patrie.

Quant au siége de Paris, on sait quelle en fut la fin.

C'est la fin de tous les procès engagés contre les Normands : on plaide, on s'efforce, on sue et l'on paye, non pas une fois, mais dix fois.

Après deux années d'une défense héroïque, l'empereur Charles *accourut* avec une magnifique armée. Les Normands, harassés et découragés, étaient tout disposés à s'enfuir au premier choc. Mais l'excellent empereur Charles les pria d'accepter quatre cent mille marcs d'argent.

Dans l'origine, ils n'en avaient demandé que quarante mille.

Ayant ainsi montré ce qu'il savait faire, l'empereur Charles se rendit au sommet de Montmartre et se fit proclamer le vainqueur des vainqueurs.

Ce digne monarque ne l'avait pas volé.

Les Normands touchèrent l'argent, transportèrent leurs barques à dos d'hommes au delà de Paris et s'en allèrent piller la Champagne, à la barbe de l'empereur Charles, qui l'alla dire à Rome.

SIXIÈME NUIT

PHILIPPE-AUGUSTE.

LE MAÇON DE NOTRE-DAME.

PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRE. — Les Capétiens. — La féodalité. — LES DEUX VOYAGEURS. — Érie et Ève. — Dans une haie. — Amaury Montruel, seigneur d'Anet, et Mohammed el-Reïs. — La prophétie d'Imila. — L'homme et la femme les plus difficiles à tuer du royaume. — Les portes de Paris. — Le chevalier Dieudonné et le beau page Albret. — La rue Saint-Honoré. — La chanson des libres maçons. — Jean Cador. — L'hôtel de Nesle. — Le légat du Saint-Père. — Jean de Nesle et Antoine Cadocu. — Le parchemin du légat. — LE ROI et le chéri du roi. — Le parchemin du roi. — Partie perdue. — Le réduit de messire Amaury. — Le clerc Samson. — Agnès la belle. — La Fontanelle.

Nous faisons une enjambée de deux siècles. Non point que pendant ce long intervalle de temps qui vit la chute honteuse des fils de Charlemagne, l'élection de Hugues Capet, les règnes de Robert II, de Henri Ier, de Philippe Ier, de Louis le Gros et de Louis le Jeune, il n'y ait eu à Paris assez de drames nocturnes pour emplir quantité de volumes, mais parce que l'espace nous manque. Il nous faut garder de la place pour les temps modernes, si riches en récits mystérieux.

Et puis, que dire de ces rois tenus en échec par la féodalité souveraine ? Hugues Capet, qui n'était pas pourtant un roitelet, demandant à Adelbert : Qui t'a fait comte ? Et Adelbert répondant : Qui t'a fait roi ? Cela peut faire une antithèse agréable et précieuse aux dictionnaires de conversation rédigés par des sociétés de militaires et de savants, mais c'est de l'anarchie insolente et stupide.

L'histoire ne nous paraît prendre de l'intérêt qu'au moment où la royauté, sortant de pages, se pose en face des feudataires ameutés, et leur prouve, à grands coups d'épée, que l'heure de sa majorité a sonné. La féodalité, ou, pour s'exprimer mieux, la ligue égoïste et anti-nationale des grands vassaux, c'est la bourgeoisie du moyen âge. Cette définition contrarie l'idée reçue, mais elle est la vérité. La féodalité, c'est la maladie de l'opposition, l'obstacle à toute grande chose, l'échec de la liberté. C'est le MOI bardé de fer et bariolé de signes héraldiques, comme la bourgeoisie moderne est le MOI armé de chiffres et retranché derrière le lâche coffre-fort.

Deux éléments existent, étroitement unis par la logique éternelle : le roi et le peuple. Le sophisme les sépare, soit que le sophisme s'appelle la féodalité ou la bourgeoisie. La force des choses les rapproche tôt ou tard.

L'élément intermédiaire est usurpateur, quoi qu'il fasse. Le vice de sa nature l'empêche de rien fonder.

Il est le fait mortel entre deux droits imprescriptibles.

Mais, ô *Nuits de Paris !* qui donc vous prie de chanter sur ce ton ? Pauvres folles ! il vous sied bien de parler doctrine, comme si vous teniez la plume d'un de ces petits écrivains que la malice du suffrage universel a envoyés au Palais-Bourbon ! Laissez, mignonnes, laissez la polémique à ceux qui sont forcés d'en faire ; retournez à vos chroniqueurs poudreux ; feuilletez, choisissez, racontez !

Louis le Jeune essaya déjà de combattre la féodalité envahissante. Nous aurions bien pu renouer notre récit sous Louis le

Jeune. Mais il nous eût fallu parler d'Abeilard, l'eunuque intolérable, père de l'Université; il nous eût fallu parler de son hystérique Héloïse. Nous avons préféré sauter encore ce règne qui vit poindre la lèpre des écoles, et gagner d'un temps la noble cour de Philippe-Auguste.

Voilà un roi puissant et une puissante époque !

En arrivant à ce règne, nous touchons enfin les choses que nous connaissons et que nous aimons, les sujets traités par nos poëtes. Nous sommes en pleines croisades. L'épée de Richard Cœur de Lion choque le cimeterre héroïque de Saladin. Le Vieux de la Montagne, au fond de l'anti-Liban, recrute son armée d'assassins ; les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et du Temple écrivent avec du fer les annales splendides de leurs ordres : c'est le siècle d'Innocent III, d'Othon, de Gui de Lusignan ; le siècle d'Alix de France, de la belle Ingeburge et de Bérengère. — Mais c'est aussi le siècle d'Agnès de Méranie, le siècle de Jean sans Terre, le meurtrier d'Arthur de Bretagne, et le siècle de Simon de Montfort, l'instigateur de la guerre atroce des Albigeois.

La chevalerie est à son plus haut degré de splendeur ; les lettres naissent ; les arts vont fleurir.

Et Paris, savez-vous, est déjà une grande ville. Je dis une très-grande ville, ayant ses monuments illustres, sa cour, ses tribunaux, ses colléges, ses basiliques.

Le pavé va chasser la fange séculaire de ses rues, et si les nuits sans lune sont encore bien obscures, du moins trouvez-vous déjà quelques gardiens dans les carrefours sombres, où la piété d'une noble dame n'a point fondé, sous la madone, le secourable lumignon.

Paris est vaste. De la *Tour qui fait le coin*, située au delà de notre Louvre, sur la rive droite de la Seine, l'enceinte de Philippe-Auguste, passant derrière Saint-Eustache et l'emplacement actuel des Halles, gagnait la porte du Braque au quartier du Tem-

ple, redescendait vers la porte Baudoyer, à la hauteur de la rue Culture Sainte-Catherine, et retrouvait le fleuve, à la porte Barbelle-sur-l'Eau, devant l'église Saint-Paul.

Sur la rive gauche, la Tour de Nesle regardait la Tour qui fait le coin, et touchait au petit Pré aux Clercs. L'enceinte prenait la porte de Bussy, enfermait l'abbaye de Saint-Germain des Prés, laissait à droite le château de Hautefeuille, qui a donné son nom à une de nos rues, coupait le quartier Saint-Michel pour s'arrondir derrière le clos de Sainte-Geneviève, et arrivait droit à la Tournelle par la censive de l'abbaye de Saint-Victor.

La Tournelle était précisément sur le même plan que la porte Barbelle-sur-l'Eau, mais elle en était séparée par l'île Notre-Dame, aujourd'hui l'île Saint-Louis.

Et dans cette enceinte, les monuments sont déjà trop nombreux pour que nous en puissions faire le compte exact. Les églises, les monastères, les palais, les hôtels sortent de terre. — Notre-Dame ouvre déjà ses trois portiques sous les trente niches de sa première ordonnance.

Car c'est ce siècle qui bâtit Notre-Dame.

Tout grandit avec la ville : l'industrie naît; le commerce s'étend. Les marchands ont leur *hanse* ou association privilégiée. Quelque chose fait pressentir l'avénement de la commune. L'armée s'organise, la civilisation se fait.

Paris est une capitale et la France est la reine de l'Europe.

I

Le premier jour de mars de l'année 1202, vers sept heures après midi, deux voyageurs qui semblaient harassés de fatigue, descendaient la côte abrupte où la maladrerie de Saint-Lazare groupait ses bâtiments confus. De la maladrerie à l'enceinte de la ville, ou

comptait bien encore une demi-lieue, sinon plus, et nos deux voyageurs, dont les vêtements étaient tout gris de poussière, marchaient depuis le lever du soleil.

L'un d'eux, le plus jeune, demandait grâce.

Aussi c'était un gracieux et faible enfant qui paraissait avoir quinze ans à peine. Il portait un costume de cavalier, mais sa voix douce et la gentillesse débile de sa taille révélaient tout au plus un page. Par la nuit sombre qu'il faisait, on ne pouvait guère distinguer ses traits, dans leur cadre de cheveux blonds, riches et bouclés.

L'autre voyageur, au contraire, était robuste et de haute taille. Ses membres, admirablement découplés, ne manquaient point de grâce, mais se distinguaient surtout par leur vigueur. Malgré l'obscurité, on pouvait voir qu'il portait sur son épaule un fardeau au bout d'un bâton. A sa ceinture il n'y avait point d'armes; seulement, sur une pièce de cuir blanc, sorte de tablier qui lui descendait jusqu'au genou, tranchait un triangle de cuivre brillant : une truelle.

Quelques lumières se montraient aux fenêtres étroites de la maladrerie. Le plus jeune de nos voyageurs se crut un instant au terme de sa course. Il poussa un long soupir de soulagement.

— Éric, mon pauvre Éric, dit-il, — je crois que je n'aurais pas pu faire un pas de plus !

En même temps il s'arrêta et s'assit sur l'une des bornes qui flanquaient la porte de la maladrerie.

Eric s'arrêta aussi, mais il secoua la tête d'un air de tendre commisération.

— Tu es donc bien lasse, Ève ? dit-il.

Notre bel enfant aux cheveux blonds s'appelait Ève. Vous n'eussiez pas attendu la réponse d'Éric pour reconnaître que c'était une jeune fille. Il vous aurait suffi d'entendre sa douce voix. Ève répondit :

— Je n'osais pas te dire comme je souffrais, mon bon frère, car tu aurais encore voulu me porter, et tu as déjà trop de tes lourds marteaux de tailleur de pierre... mais les cailloux du chemin ont déchiré mes pieds... Je te le répète : je n'aurais pas pu faire un pas de plus.

— Alors, répliqua Éric en s'approchant tout à coup pour prendre la jeune fille dans ses bras, — il faut que je te porte, mon Ève chérie, car nous ne sommes pas au terme du voyage.

La blonde tête d'Ève se pencha sur sa poitrine.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, — nous n'arriverons donc jamais !

Cependant, lorsque Éric voulut la prendre, elle s'échappa de ses mains.

— Non, non, dit-elle, en essayant de courir ; — nous marchons depuis le lever du jour, et toi aussi, tu dois être bien las, mon frère.... Je ne veux pas ! je ne veux pas !

Éric voulut protester, mais en courant après sa compagne, il chancela sur les aspérités du chemin. Éric était jeune et fort. Pour que sa vigueur fléchît ainsi, il fallait que l'étape fournie eût été bien longue !

Et puis, Ève disait vrai : Plus d'une fois dans la route Éric l'avait portée comme un enfant, lorsque ses pauvres petits pieds saignaient et qu'elle pleurait, découragée.

Ils venaient de loin, Éric et sa sœur Ève ; ils venaient de bien loin!

Le sentier qui conduisait de la maladrerie Saint-Lazare à la Porte-au-Peintre ou Saint-Denis, serpentait dans les futaies avant d'atteindre le marais, déjà défriché vers l'emplacement de la rue de Paradis. A un coude du chemin, Éric aperçut tout à coup bon nombre de lumières disséminées dans la plaine. Il poussa un grand cri de joie.

— Encore un effort, ma sœur! dit-il, — voici Paris, Paris, le but de notre voyage !

Ève regarda ces points lumineux qui étoilaient la nuit. Elle mit ses deux mains sur sa poitrine, et sa voix trembla, pleine de larmes.

— Paris! répéta-t-elle, — Paris où elle devrait être reine, notre Angel bien-aimée!... Paris, où elle est malheureuse! Paris où elle est prisonnière!

— Dieu nous aidera! dit Éric dont la haute taille s'était redressée; si Dieu n'était pas avec nous, ne serions-nous pas morts dix fois dans les périls de la terre et de la mer!

Ève regardait toujours Paris plongé dans les ténèbres. Elle se mit à genoux sur l'herbe, mouillée par la rosée du soir, et sa prière ardente monta vers le ciel.

Quand elle se releva, un peu de force lui était revenue. Elle appuya son bras sur celui d'Éric et ils poursuivirent leur route, Désormais, ils n'échangeaient plus en marchant que de rares paroles, car chaque parole prononcée dépense un peu de souffle et le souffle leur manquait.

De ce qu'ils disaient, cependant, on aurait pu inférer qu'ils venaient des pays du Nord, au delà de la mer, qu'ils avaient traversé la Baltique sur une barque danoise et qu'ils avaient pris terre à l'embouchure de l'Elbe. De là, ils s'étaient dirigés sur Paris, à pied, à travers la Batavie, la Belgique et la France. Leurs ressources avaient dû être plus que modestes, car ils parlaient des privations de toutes sortes qu'ils avaient eu à subir en chemin.

Quant au motif qui les avait portés à entreprendre ce long et pénible voyage, on ne pouvait le deviner d'après leur entretien. Dans les pièces de théâtre de la grande école seulement, vous trouverez des personnages s'expliquant mutuellement et avec soin des choses que chacun d'eux connaît. Ce béotisme est un effet de l'art.

Tout ce qu'il était permis d'induire des quelques mots échangés entre Éric et sa sœur Ève, c'est qu'ils poursuivaient ensemble



Lorentz inv *Imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35.* *Lechard sc*

L'ASSASSIN DU ROI.

NUITS DE PARIS

l'accomplissement d'une mission mystérieuse et pleine de périls, qu'ils travaillaient avec courage, mais qu'il n'y avait guère de proportion entre leur humble pouvoir et la grandeur de leur tâche.

Ils avaient passé le ruisseau de Ménilmontant qui faisait le tour de Paris septentrional et allait se jeter dans la Seine derrière la Ville-l'Évêque. Ils marchaient au milieu des cultures, ayant à leur gauche les hautes murailles de l'Abbaye de Saint-Martin. La soirée avançait. La route était déserte.

Tout à coup, ils entendirent des pas de chevaux du côté de la Maladrerie. Éric serra le bras de sa sœur.

— La prophétie !... murmura-t-il.

Le bras d'Éric frémit et trembla dans sa main. Ils s'arrêtèrent tous deux et gagnèrent la haie que bordait la route. Les cavaliers approchaient.

La lune qui se levait, sombre et rousse derrière les tours de l'Abbaye Saint-Martin des Champs, commençait à dessiner les silhouettes des objets. Éric et sa sœur Ève purent distinguer dans l'ombre les profils des nouveaux arrivants.

Ils étaient deux. L'un portait l'armure des chevaliers, l'autre avait sur sa tête rase le turban sarrasin.

— Ils parlent, murmura Éric, — retiens ton souffle, afin que nous puissions les entendre.

Il n'y avait plus qu'une seule pensée dans la tête de la pauvre Ève :

La prophétie ! la prophétie.

Or, nous saurons ce qu'était cette prophétie

Le chevalier disait au Sarrasin :

— Oui dà, mon compagnon ?... vous venez à Paris pour tuer un homme :

— Oui, mon seigneur, pour tuer un homme.

— Et peut-on savoir le nom de cet homme?

— On ne peut pas le savoir, mon seigneur.

— En priant bien?...

— Ce serait inutile.

— En battant fort?

— Ce serait dangereux!

— Peut-être: Tu as l'air en effet d'un hardi compère, mon homme... Et d'ailleurs, si je te tuais, ce serait un détestable moyen d'avoir ton secret.

— Et si je te tuais, monseigneur, ajouta bonnement l'infidèle, tu n'en saurais pas davantage.

— C'est juste, cela! dit le chevalier en ricanant.

Il y eut un silence. Le chrétien et le sarrasin dépassaient l'endroit où Éric et sa sœur s'étaient arrêtés. Ceux-ci les suivirent en se glissant le long de la haie.

— Mon compagnon, reprit le chevalier, — vois comme cela se rencontre... moi, je vais à Paris pour tuer une femme.

Éric et sa sœur tressaillirent jusque dans la moelle de leurs os.

— La prophétie! balbutièrent-ils tous deux à la fois.

Le Sarrasin, lui, trouva la chose tout simple, car il répondit en bâillant :

— Ah! tu vas tuer une femme, mon seigneur?

Il ajouta pourtant :

— Est-ce ta femme?

— Non, répliqua le chevalier.

Nouveau silence. Au bout de quelques secondes, le chevalier reprit encore :

— L'homme à qui tu en veux est-il facile à tuer?

— C'est l'homme le plus difficile à tuer du royaume, mon seigneur.

— C'est donc le roi?

— Je vous ai dit que vous ne sauriez pas son nom... Et votre femme?...

— Merci Dieu! c'est aussi la femme la plus difficile à tuer du royaume.

— C'est donc la reine?...

Le chevalier éclata de rire.

Eric fut obligé de mettre sa main sur la bouche d'Ève pour l'empêcher de pousser un cri.

La lune passait maintenant par-dessus les tours de l'abbaye. Le chevalier profita de ce moment d'arrêt pour examiner mieux son étrange compagnon.

— Ah ça! s'écria-t-il, c'est donc à coups de marteau que tu veux tuer ton homme?

— La manière n'y fait rien, mon seigneur, répondit l'infidèle qui soutenait l'examen du chevalier avec une gravité courtoise.

Il portait en effet, comme Eric notre ami, une truelle au côté et sur l'épaule un lourd marteau de tailleur de pierre.

— Que diable veut dire cela? demanda le chrétien, — vous autres mécréants, vous avez vos rubriques à vous.

— C'est la chose du monde la plus simple, mon seigneur... on ne tue pas comme cela quand on veut...

— A qui le dis-tu!... interrompit le chevalier en soupirant.

— Ah!... fit le Sarrasin, — il y a donc longtemps que vous êtes à votre besogne, vous, mon seigneur?

— Très-longtemps...

— Moi, j'ai guetté un homme sept ans et j'ai fait six mille lieues sur sa trace.

— Peste!... et l'as-tu tué?

— Le premier jour de la huitième année, mon seigneur... Je disais donc qu'il fallait attendre l'occasion, vivre pour attendre et manger pour vivre... ce marteau est mon gagne-pain.

— Tu n'es donc pas homme d'armes?

— Je suis maçon, mon seigneur.

— Et tu t'appelles?

— Mahmoud-el-Reis.

— Eh bien! Mahmoud-el-Reis, je crois que tu es un précieux coquin... Peut-être vaudrait-il mieux faire pacte avec Satan qu'avec toi, mais...

— Mais, interrompit l'infidèle, toujours grave et froid, — vous n'avez pas Satan sous la main.

— Précisément... Puisque ton homme et ma femme sont les deux âmes les mieux chevillées du royaume, liguons-nous.

— Je veux bien.

— Je t'aiderai pour ton homme... tu me donneras un coup d'épaule pour ma femme.

— C'est dit.

— Où te trouvera-t-on ?

— Au portail de Notre-Dame où je taillerai des pierres suivant le style sarrasin.

— C'est bon... tu entendras parler de moi... Au revoir!

Le chevalier allait piquer des deux, lorsque Mahmoud-el-Reis le retint sans façon par la bride de sa monture.

— Vous avez oublié de me dire votre nom, monseigneur, dit-il.

Le chevalier parut hésiter un instant. Mais il se ravisa et répondit :

— Je suis Amaury Montruel, seigneur d'Anet, ami du roi.

— Ami du roi, répéta le Sarrazin qui avait cette habitude, — et l'on vous trouve ?

— A la tour du Louvre.

Mahmoud lâcha la bride et s'inclina, — Montruel partit au galop.

— Ami du roi . répéta encore Mahmoud.

Puis Eric et sa sœur le virent se pencher sur le cou de son cheval qui hennit faiblement, bondit et disparut dans l'ombre avec une rapidité fantastique.

— Mahmoud-el-Reis, Amaury Montruel, dit Eric, — souviens-toi de ces deux noms-là, Ève!

I

Non loin des rives du golfe de Bothnie, au delà de la cité d'Upsal, il y avait une forêt immense, consacrée autrefois au culte du dieu Thor.

Dans cette forêt vivait la prophétesse Imila, qui commandait aux vents et aux tempêtes.

Nul n'aurait su dire où était la demeure d'Imila. Quand on voulait la consulter, il fallait se rendre, midi sonnant, sur la lisière de la forêt et sonner du cor par sept fois.

Sept jours après, à minuit, on se rendait au même lieu et Imila s'y trouvait.

Les vieillards disaient que, dans leur jeunesse, Imila avait déjà plus de cent ans.

Quand la voix d'en haut leur ordonna de partir pour la France, Eric et Ève allèrent interroger Imila.

Eric et Ève étaient les enfants du paysan Atho, vassal direct de Canut, roi des Danois. Ils étaient chrétiens, mais les superstitions du Nord avaient toujours un grand empire sur leur esprit.

Un jour, à midi, Eric sonna du cor sept fois sur la lisière de la forêt redoutable. Sept jours après, à l'heure de minuit, Ève et lui, tremblants tous deux, revinrent au même lieu.

Imila était au rendez-vous.

C'était une femme plus grande qu'un homme de guerre. Ses cheveux gris flottants tombaient sur ses épaules décharnées. Ses yeux brillaient dans l'ombre, au fond de leurs orbites caves.

— Si vous voulez partir, partez, dit-elle avant qu'on l'eût inter-

rogée ; — la route durera un an... vous aurez froid et vous aurez faim... mais vous arriverez au bout du chemin.

— Et LA sauverons-nous? demanda Ève.

— Penses-tu être plus forte que le sort?... murmura la prophétesse.

Puis elle ajouta.

— Écoutez-moi... quand vous approcherez des murs de la grande ville, la première personne que vous rencontrerez à cheval et parlant de mort, sera l'ennemi de celle qui vous est chère... son ennemi et son malheur!... La seconde personne que vous rencontrerez à cheval, sera le Destin... Retirez-vous!

Eric et Ève voulurent interroger encore, mais une force irrésistible les poussa loin de la forêt.

Imila chantait d'une voix rauque la Poésie Incompréhensible.

La route dura un an. La première personne à cheval qu'ils rencontrèrent sous les murs de Paris parlait de mort.

La route dura un an, parce que le paysan Atho était pauvre, bien qu'il fût vassal du roi et que sa femme Gertrude eût nourri de son lait la fille de la reine. Les enfants d'Atho n'emportèrent pas beaucoup d'argent. Pour vivre, Eric fut obligé d'employer son marteau et sa truelle dans toutes les villes où ils passèrent.

La prophétie avait donc dit vrai pour deux points sur trois. Restait le troisième. Avant d'entrer à Paris, les enfants du paysan allaient rencontrer le Destin.

Ils reprirent leur marche quand Mahmoud-el-Reis eut disparu dans l'ombre.

— C'est d'ELLE qu'ils parlaient, dit Ève ; mon cœur me le crie !

— Oui, oui, répondit Eric ; — j'ai eu le frisson dans la moelle de mes os... C'est d'ELLE qu'ils parlaient.

Il pressait le pas. Ève ne sentait plus la douleur de ses pauvres petits pieds meurtris. D'ailleurs, le but était si proche! Ils entendaient déjà la voix des soudards veillant dans les tourelles de la Porte aux Peintres.

Mais Paris, comme tous les paradis (et c'est au moins celui des femmes, suivant nos coquins d'oncles), a toujours eu l'accès difficile. Les soudards de ces temps reculés n'étaient pas moins désagréables que les pères de famille en habit vert, qui gardent aujourd'hui nos barrières. Et même, s'il est possible, ils étaient plus désagréables.—En effet, si les modernes habits verts mettent leurs mains d'une malpropreté impudente dans les coffres de votre voiture, quand ils sont de mauvaise humeur, encore vous laissent-ils entrer sans vous battre comme plâtre.

Les soudards au contraire vous battaient comme plâtre et ne vous laissaient point entrer. S'ils avaient aux mains moins de verrues que nos habits verts, les recherches seules des gens véritablement instruits pourraient vous l'apprendre.

Les soudards qui gardaient la Porte aux Peintres dirent à nos deux voyageurs d'aller à la porte de Nicolas Hudron. Ils y allèrent. Elle était fermée. Les soudards qui la gardaient crièrent à Éric.

— Bonhomme, va-t'en à la Porte Montmartre!

Nos deux voyageurs retournèrent sur leurs pas et gagnèrent la Porte Montmartre qui était close.

— Holà! leur dit-on du haut des remparts, — ne savez-vous point qu'à cette heure on n'entre plus que par la Porte Coquillère?

A moitié chemin de la Porte Coquillère, ils entendirent sonner une cloche. C'était la Porte Coquillère qui fermait à son tour.

Et croyez bien que ces précautions n'étaient pas inutiles, en un temps où la nuit était la propriété des voleurs.

Cependant, par le guichet de la Porte Coquillère, un sergent leur cria :

— Malandrins ! si vous approchez, gare aux taloches !... Allez voir si l'on veut vous laisser entrer par la Porte Saint-Honoré, qui reste ouverte pour le passage du roi.

— Et qu'y a-t-il après la Porte Saint-Honoré, mon bon maître ? demanda Éric.

— Il y a la rivière où l'on devrait noyer tous les fainéants comme vous !

Éric et sa sœur reprirent leur course. C'était un triste accueil que leur faisait la ville de Paris !

— Mon frère, dit Ève, — si nous allions demander l'hospitalité à quelque monastère ?

Éric était en courroux.

— Je ne sais pas si l'hospitalité se pratique ici quelque part, ma sœur, répondit-il, — mais dans nos forêts sauvages, je n'ai jamais marché si longtemps sans trouver un asile !

Ils allaient le long des murailles. Une ronde passait sur les remparts.

— Au large, ribauds ! fit un homme d'armes.

Et ils entendirent le bruit sec d'une arbalète qu'on bandait. Éric saisit le bras de sa sœur et l'entraîna dans les cultures. Ève était à bout de forces. Un instant encore son courage la soutint, puis elle se laissa choir sur la terre labourée. Cependant, chaque minute qui passait emportait une chance d'entrer dans la ville. Éric enleva sa sœur dans ses bras.

Après un demi quart d'heure de marche lente et pénible, il rencontra un chemin tracé que bordaient deux rangées de jeunes ormeaux. C'était l'avenue royale qui conduisait de la Tour du Louvre à la Porte Saint-Honoré. Au moment où Éric en franchissait le talus, deux cavaliers passaient : un seigneur et son page.

— Holà ! cria Éric, enhardi par sa détresse, — si vous êtes des chrétiens, ayez compassion de nous !

Cette fois, Dieu sait qu'il avait oublié la prophétie. Mais Ève s'en souvenait. Pour perdre le souvenir de ces choses-là, il faut qu'une femme soit morte.

Aux rayons plus clairs de la lune, elle regardait de tous ses yeux le seigneur inconnu qui s'était arrêté à la voix d'Éric.

— Le Destin ! le Destin ! pensait-elle.

Le Destin, puisque la jeune étrangère l'appelait ainsi, était un cavalier de très-noble mine, vêtu avec une grande simplicité. N'eût été la beauté remarquable de sa monture, on aurait pu le prendre pour un pauvre gentilhomme. Et cependant, il y avait en lui quelque chose d'impérieux et de hardi qui démentait énergiquement la pauvreté de sa livrée.

Son page n'avait point de couleurs.

Le gentilhomme était jeune encore. Ève le trouva beau.

Il se tourna vers Éric, toujours chargé de son cher fardeau, et lui dit :

— Est-ce que ce jeune garçon est blessé, mon maître ?

Il parlait d'Ève qui portait, nous l'avons dit, les vêtements d'un homme.

— Mon seigneur, répondit Éric, le pauvre enfant n'a reçu atteinte ni du fer ni du feu, mais la fatigue le tue... Nous venons de si loin !... Et les archers nous refusent l'entrée de la ville de Paris, où nous trouverions un gîte avec de la nourriture.

— La fatigue blesse comme le fer et comme le feu ! murmura l'inconnu ; — je sais cela !

Puis il ajouta en se tournant vers son page :

— Albret, mets pied à terre, mon fils... Tu as de bonnes jambes, et la route n'est pas longue d'ici jusqu'à l'hôtel de Nesles.

Jusqu'à présent, le *Destin* se montrait propice.

Le page obéit aussitôt et aida complaisamment Éric à placer le prétendu jeune garçon sur la selle.

— Il est bien léger, celui-là ! murmura-t-il.

Puis il ajouta en s'adressant à Éric :

— Monte si tu veux, ami... Au besoin mon cheval nous porterait tous trois, et un autre encore avec, comme la célèbre monture des quatre fils Aymon.

Éric répondit :

— Je suis un homme. Je marcherai, pour témoigner de ma reconnaissance et de mon respect envers le noble sire qui m'a fourni assistance.

— A ta volonté, ami, dit le page Albret, qui prit les devants.

Le gentilhomme poussa son cheval aux côtés du voyageur.

— Ton camarade me semble bien jeune, ami, dit-il, pour s'engager dans un grand voyage.

— C'est vrai, mon seigneur, répondit Éric, — mais vous savez : nécessité n'a point de loi.

Ève baissait la tête, parce qu'elle voyait bien que le gentilhomme la regardait. Du reste, elle n'avait plus besoin de tourner les yeux vers lui. Elle l'avait contemplé si avidement, tout à l'heure, que les traits de l'inconnu étaient gravés dans sa mémoire.

Elle trouvait, dans l'accent de sa voix grave et sonore, une étrange majesté. Pauvre Ève ! elle songeait à la prophétie d'Imila.

Le page Albret qui marchait devant se disait : Je n'ai jamais vu de jeune garçon pour peser si peu !

— C'est donc la nécessité qui t'amène vers la ville de Paris ? demanda encore le gentilhomme.

— Oui, mon seigneur.

— Et de quel pays viens-tu ?

Apparemment qu'il ne convenait point à Éric de dire la vérité sur cette question, car il répondit sans hésiter :

— Mon seigneur, nous venons de la cité de Cologne sur le Rhin, où sont les habiles picoteurs de pierre.

Le gentilhomme détourna ses yeux qui étaient restés fixés sur Ève et les porta sur Eric. Ève respira.

— Au fait, dit-il, — je n'avais pas remarqué... Tu as le marteau et la truelle... Es-tu maçon-franc?

— Oui, mon seigneur... J'ai reçu l'accolade à Aix-la-Chapelle, des mains de maître Cornélius Hauser, le Premier et le Dernier.

— Et tu es sûr de trouver de l'occupation à Paris?

— De l'occupation? répéta Eric avec une inflexion de voix singulière, — oh! oui, mon seigneur!

Sa paupière se baissa sous le regard perçant que lui jeta le gentilhomme.

— J'entends de l'occupation dans l'œuvre des tailleurs de pierre, insista ce dernier.

Eric hésita.

— Que Dieu vous récompense, mon seigneur, répliqua-t-il enfin, — pour l'intérêt charitable que vous montrez à un pauvre homme... Je connais un peu maître Christian, le Danois, qui suivit la princesse Ingeburge, quand elle vint épouser le roi de Paris... Mais Christian ne doit pas avoir grand crédit, maintenant que la pauvre reine est en disgrâce...

— Ah! ah! fit le gentilhomme d'un air contraint, — on sait donc là-bas que la reine Ingeburge est en disgrâce?

— On sait aussi, mon seigneur, que le roi a donné sa place à madame Agnès, fille de Berthoud de Méran, le bohémien...

— Fille de Berthoud, duc de Méranie, rectifia sèchement le gentilhomme.

— Je nommerai cette femme suivant le bon plaisir de mon seigneur, dit Eric; — toujours est-il qu'à part ce Christian, le Danois, je ne connais âme qui vive en la grande ville de Paris.

— Et tu voudrais être gagé parmi les artisans que le roi Philippe-

Auguste emploie aux monuments de sa capitale, n'est-ce pas, ami?

— Ce serait mon plus cher désir.

— Mais ton jeune compagnon n'est pas assez fort pour manier le marteau.

— Oh ! fit Eric, qui rougit légèrement, — mon jeune frère gâche le mortier et porte le sable...

— Avec ces mains-là !... interrompit l'inconnu.

Ève cacha ses mains sous sa casaque. Le gentilhomme eut un sourire.

— Ami, dit-il ensuite brusquement, — voici la porte de la ville et nous allons nous séparer... Comment t'appelles-tu ?

— Je me nomme Eric, mon seigneur.

L'inconnu fronça le sourcil.

— C'est un nom du Nord, cela, murmura-t-il.

— Mon père, qui est établi devers le fleuve du Rhin, venait de Norwége, mon seigneur.

— Et ton jeune frère ?

Eric n'était pas préparé à cette question si simple. Il ouvrait la bouche pour dire le vrai nom de sa sœur Ève, lorsque la jeune fille, le prévenant, répondit de sa voix douce et gentille :

— Je m'appelle le petit Adam, mon noble seigneur...

On arrivait à la Porte Saint-Honoré qui était grande ouverte. Douze archers, six d'un côté, six de l'autre étaient rangés en haie sous la voûte. Le capitaine de la porte se tenait debout et chaperon bas sur le seuil du corps-de-garde.

Le gentilhomme passa et salua de la main, tandis que les soudards lui rendaient les honneurs militaires.

Eric et sa sœur échangèrent un regard étonné. Ils ne pouvaient se mettre dans la tête qu'on ne leur barrerait pas un petit peu le

passage en les saluant du nom de malandrins et de ribauds, qu'ils avaient entendus déjà tant de fois. Il n'en fut rien. — La porte se ferma bruyamment derrière eux.

Le gentilhomme, qui avait passé le premier, se retourna.

— Petit Adam, dit-il en s'adressant à Ève, quand ils furent à une cinquantaine de pas de la porte, je te fais don de cette escarcelle où il y a douze écus d'or, afin que tu te souviennes de moi... mets pied à terre.

Le page, qui les avait rejoints, prit la bride du cheval.

Ève, confuse et heureuse, reçut la bourse avec respect. Elle ne retira point son front où le gentilhomme, penché gracieusement sur sa selle, mit un baiser d'ami.

— Quant à toi, Eric, reprit-il, — va trouver demain, au matin, Maurice de Sully, évêque de Paris, et prie-le de t'employer aux travaux de son église cathédrale pour l'amour de moi.

— Aux travaux de Notre-Dame! s'écria Eric; — ce que je désirais le plus au monde!

— Oui dà?... Eh bien, mon maître, tout est donc pour le mieux... Au revoir, Eric... au revoir, petit Adam, je vous souhaite du bonheur!

Il s'éloigna. Eric le rappela :

— Mon seigneur! mon seigneur! s'écria-t-il, — de la part de qui parlerai-je au sire évêque de Paris?

A son tour, l'inconnu parut hésiter un instant, puis il répondit avec un sourire :

— De la part de son compère Dieudonné.

Il tourna l'angle d'une ruelle qui montait vers Saint-Eustache et disparut, toujours accompagné d'Albret, son page, qui se disait :

— Jamais je ne vis garçonnet avoir teint si blanc ni si doux yeux...

II

Eric et sa sœur Ève étaient seuls. Ève avait à la main la bourse que le seigneur inconnu lui avait généreusement donnée. Ils se trouvaient au milieu de la rue Saint-Honoré.

La rue Saint-Honoré était une des plus belles et des plus grandes de la ville, mais nous sommes contraints d'avouer que ce n'était pas beaucoup dire. Chacun sait qu'à cette époque, et bien longtemps encore après, les maisons ne présentaient point leurs façades à la voie publique. Chaque demeure projetait sur la rue l'ombre de son pignon étroit et haut, percé à peine de quelque fenêtre borgne, gardée par des barreaux de fer. La première condition d'un logis était de pouvoir servir de forteresse au besoin.

Au rez-de-chaussée, ces pignons n'avaient point de croisées, par conséquent point de lumière. Quant à ces boutiques qui éclairent maintenant le pavé de nos rues, mieux encore que les réverbères, il n'en était point question.

La vente se faisait d'ordinaire dans des échoppes groupées en foire et occupées seulement jusqu'au coucher du soleil.

Les tavernes, aussi fréquentées alors qu'aujourd'hui, ouvraient leurs huis noirâtres au fond de longues et tortueuses allées. La vie publique comme la vie de famille se concentrait loin de la rue qui restait le domaine exclusif des malfaiteurs. Dans ces sombres nuits de Paris antique, les larrons affamés guettaient les rares passants et ne gagnaient point leur vie. Un bourgeois prudent eût mieux aimé sauter du haut en bas des remparts que d'affronter ces ténèbres mal hantées.

Quant aux gentilshommes, ils marchaient précédés de torches et l'épée à la main.

C'était un triste métier que celui de voleur, mais c'était une carrière encombrée.

Au milieu de cette obscurité silencieuse, où glissaient cependant les mille bruits des orgies lointaines, Eric et sa sœur étaient plus perdus que dans les cultures ou dans les taillis du Louvre. Ils ne savaient de quel côté se diriger. La rue s'étendait devant eux, tortueuse et noire. Au loin, ils apercevaient la lueur tremblante de quelque lumignon fumant sous l'*ex voto*.

Eve se serrait, épouvantée, contre son frère. L'ombre lui semblait pleine de menaces et de fantômes.

Ils étaient si effrayés tous deux qu'ils ne songeaient point à s'entretenir de la prophétie.

Ah! si quelque larron, connaissant son métier, fût venu en ce moment, il aurait eu la bourse d'or à bien bon marché, quoiqu'Eric eût son marteau de fer sur l'épaule et un vaillant cœur dans la poitrine.

Ces ténèbres l'oppressaient et le paralysaient. La perspective sombre de la rue Saint-Honoré lui apparaissait immense, infinie! Il n'avait plus ce qu'il fallait de courage pour faire un pas en avant ou en arrière.

En ce moment, par une des rues qui descendaient vers la Seine, une harmonie lente et grave arriva jusqu'à nos deux voyageurs. C'était un chœur d'hommes, chanté en langue allemande.

Eric prêta l'oreille et il lui sembla que le sang se réchauffait dans ses veines. C'était comme s'il eût entendu tout à coup dans sa détresse le son d'une voix bien amie.

Le chœur approchait. On distinguait ces paroles:

« Il y a loin de la mer à la mer.

» Où va l'oiseau qui ne reste aux bords du Rhin que trois mois d'été?

» Nous bâtissons de hautes tours pour nicher les hirondelles... (1). »

(1) *Les Hirondelles* de Johan Order, traduction anglaise de Browne.

Ève tomba dans les bras de son frère. L'émotion joyeuse mettait des larmes dans ses yeux.

« Lisa ! Lisa ! la fille du maître ! Lisa, l'enfant du vieil homme !

» Où est le marteau ? L'époux de Lisa sera le plus fort, puisqu'elle est la plus belle.

« Quand elles reviendront (les hirondelles) le coq de cuivre tournera sur la tour achevée. »

Une lueur apparut au bout de la rue. Le chant se mesurait sur les pas réguliers d'une troupe d'hommes.

La chanson continuait :

« Maître ! maître ! ta fille a un fils. Tu es heureux. Le fils de ta fille s'appellera comme toi.

» La truelle brille ! c'est le glaive de l'artisan. Nous serons tous au baptême.

» N'y a-t-il pas déjà de la rouille à la croix de notre clocher ? »

La rue était pleine d'hommes qui s'avançaient en se tenant par la main. Ils portaient des lances sans pointe, ornées de fleurs.

Comme ils s'arrêtaient devant une porte pavoisée, Eric prit sa sœur par la main et s'approcha d'eux en chantant :

« L'hirondelle est venue. Son nid est dans la tour. Maître, hélas ! les cloches sonnent.

» Tu vas mourir et ta fille est morte. Nous mourrons tous. Mais la tour vivra.

» Et dans dix fois cent ans, elle sera encore la maison des hirondelles. »

Celui qui marchait en avant de la troupe joyeuse fit sonner sa lance contre le pavé de la rue.

— Qui es-tu, compagnon ? s'écria-t-il en s'adressant à Eric.

— Je suis du marteau et de la truelle, répondit le jeune homme.

— Connais-tu l'un de nous ?

— Je suis l'un de vous.

— A quel titre ?

— Au titre de libre-compagnon.

Le chef de la troupe était un peu en avant de ses camarades qui écoutaient et attendaient.

— Approche ici, dit-il à Eric, et que ta main parle à ma main!

Leurs mains se touchèrent et ils échangèrent ce signe mystérieux qui fut toujours le passeport des membres de la confrérie maçonnique.

— Oh! oh! fit le chef de file en se tournant vers sa troupe, — celui-là est un cousin de Salomon et j'ai reconnu au bout de ses doigts l'accent de Cologne... Ouvrez vos rangs, mignons, et fêtez l'arrivée d'un frère!

— Frère, cria le chœur, — sois le bienvenu, puisque tu apportes ta pierre au Temple!

— Mais, dit cependant une voix dans la foule, — il n'est pas seul.

— Au fait, reprit le chef, — qui est celui-ci?

Il montrait Eve.

Eric prit sa sœur par la main.

— La femme est une proie facile, répondit-il, — qui attire les lâches et les méchants... mais me voici au terme de mes traverses et je ne me défie point de mes frères... Celle-ci est ma sœur.

— La sœur de notre frère est notre sœur! prononça gravement le chef; — entrez tous deux avec nous.

Les bâtons carillonnèrent de nouveau sur la porte qui s'ouvrit. Un instant après la rue était déserte et silencieuse.

Dans l'enfoncement d'une porte voisine, un objet informe commença de se mouvoir. C'était comme une masse de haillons. Un coup de sifflet sortit des ruines d'un capuchon de bure qui avait dû appartenir à quelque moine peu soigneux.

Un coup de sifflet tout pareil partit à l'autre bout de la rue et une autre montagne de haillons se mit en mouvement.

Je vous l'ai dit : le métier de voleur ne valait pas le diable, à cause de la concurrence.

— Ezéchiel ! dit le premier tas de guenilles.

— Tréfouilloux ! répondit le second amas de loques.

— Ils étaient tout à côté de moi ! reprit Tréfouilloux d'un ton d'amer regret... j'allais planter mon couteau entre les deux épaules du grand... et le petit n'était qu'une femme !

— Ah ! fit Ezéchiel avec mélancolie, — nous n'avons pas de bonheur !

Tréfouilloux se prit le front à deux mains sous les débris souillés de sa cagoule.

— Et l'on dit que le roi Philippe mène bien son royaume ! gronda-t-il ; — laisser de pareils fainéants courir les rues après le couvre-feu sonné !

— C'est un grand scandale ! soupira Ezéchiel.

— C'est une horreur !

Tréfouilloux remit son coutelas au chiffon tordu qui lui servait de ceinture et nos deux malheureux associés reprirent leur affut.

Hélas ! tout le reste de la nuit, il ne passa personne. Ils se serrèrent le ventre le lendemain matin, au lieu de déjeuner. — De nos jours, je vous affirme que les voleurs de nuit mangent de bons beefsteacks et des cuisses de poulet en papillotte.

Pourquoi? parce qu'il y a une police très-bien faite, à ce qu'on dit; parce qu'une police très-bien faite produit la confiance, parce que la confiance fait monter les actions des voleurs comme les actions des spéculateurs.

Nous prions ces derniers, lesquels travaillent le jour, de vouloir bien remarquer que nous faisons une distinction entre eux et les voleurs de nuit.

C'était une belle chose que la Libre-Maçonnerie, au temps où jaillissaient du sol les merveilles de ces temples illustres que les trois derniers siècles du moyen âge ont légués à notre admiration.

Notre-Dame commençait l'œuvre de cet art chrétien et splendide. Puis ce devait être la cathédrale de Cologne, la basilique de Strasbourg et Westminster, ce glorieux joyau de Londres.

Les autres arts restaient dans l'enfance. Les maçons seuls, et c'est bien à dessein que nous ne les affublons pas du titre d'architectes, les maçons seuls, traduisant dans leur inspiration naïve le mystère de l'idée chrétienne, atteignaient d'un seul bond aux limites du grand et parsemaient l'Europe de chefs-d'œuvre.

Ils allaient, instruments disciplinés d'une volonté une et cachée; le travail de leur vie n'était qu'un chiffre dans la somme inouïe de travail que le siècle dépensait. Souvent, ils ne nouaient qu'une maille de ce gigantesque tissu. Bien rarement du moins celui qui voyait poser la première pierre de l'édifice assistait-il à la fête de l'achèvement.

Mais qu'importait cela? Leur tâche était remplie. Ils avaient vécu travaillant et chantant; ils avaient combattu, soldats de la pacifique armée. Leur nom mourait avec eux, c'est vrai: mais ne s'appelaient-ils pas collectivement Vestminster ou Notre-Dame de Paris?

Du reste, ces associations sur une vaste échelle étaient vieilles comme les mœurs mêmes du Nord. Les *Ghildes* avaient couvert longtemps la Norwége, la Suède, le Danemarck, l'Allemagne et même la Hongrie. Le *saint Vehme*, succédant aux Ghildes dispersées, avait ses francs-juges depuis le Danube jusqu'à la Loire. La franc-maçonnerie ne vint que la troisième, bien que nos modernes adeptes prétendent faire remonter son origine au fils du roi David.

Mais nos modernes francs-maçons, occupés dès leur plus tendre

enfance à vendre le raisiné paternel, n'ont pas eu le temps d'étudier l'histoire ailleurs que dans les almanachs.

O misère ! franc-maçon est devenu synonyme d'épicier ! Tant il est vrai que la plus belle chose meurt ou se déshonore dès qu'elle n'a plus sa raison d'être !

Malgré cette lamentable décadence, nous répéterons que la libre maçonnerie était une sérieuse et forte institution. Elle pratiquait, dans la mesure possible, le principe de la fraternité. Elle protégeait le faible, tout en honorant le fort : ce qui est la justice. — Elle fut féconde, parce qu'elle était sage.

Quant à l'association politique qui lui a succédé, garaant son mot d'ordre et ses emblêmes, moins on en parle, mieux cela vaut, parce que rien au monde n'est triste comme une mascarade manquée.

L'endroit où Éric et sa sœur furent introduits était une large et longue salle, formant le rez de chaussée entier de la maison. Tout autour des murailles, on lisait des sentences encadrées dans des ronds de feuilles de chêne. Çà et là pendaient les trophées maçonniques. Sur une estrade, un trépied de fer était surmonté d'un niveau qui se balançait à la voûte.

La fête qui rassemblait les maçons libres de Paris avait lieu pour la réception solennelle d'un adepte nouveau.

Quand le récipiendaire entra, Éric et Ève furent frappés tous les deux de la même pensée. Il leur sembla qu'ils avaient vu cet homme-là quelque part.

C'était un homme jeune encore, aux formes grêles, mais nerveuses. Sa figure longue, pâle, basanée, avait une singulière expression d'intelligence. Ses yeux noirs brillaient comme deux escarboucles sous les arcades profondes de ses sourcils.

Il s'avança d'un pas vif et léger vers le trépied où il s'assit :

A la demande de son nom, il répondit.

— Jean Cador.

Le son de sa voix suffit à fixer tout d'un coup le souvenir de nos deux voyageurs.

Éric serra fortement le bras d'Ève.

Cet homme mentait en ce moment, ou bien il avait menti deux heures auparavant sous les murailles de l'Abbaye Saint-Martin, car il avait dit à Amaury Montruel seigneur d'Anet, — l'ami du roi :

— Je me nomme Mahmoud-El-Reis.

III

Le chevalier Dieudonné, — le Destin de la prophétie d'Imla, — en quittant nos deux voyageurs, qu'il avait si généreusement pris sous sa protection, s'engagea, comme nous l'avons dit, dans une des ruelles étroites et non pavées qui s'ouvraient à gauche de la rue Saint-Honoré et qui montaient vers Saint-Eustache.

Dans cette ruelle, il est incontestable qu'il y avait au moins un Ezéchiel et au moins un Tréfouilloux, sinon beaucoup davantage. Mais ces bonnes gens ne s'attaquaient guères aux seigneurs bien armés et bien montés. La faim les faisait faibles et peureux. Ce ne fut qu'un ou deux siècles plus tard que la sécurité naissante fit affluer quelques vivres dans la Cour des Miracles.

Après quelques minutes de marche, le chevalier Dieudonné et son beau page Albret s'arrêtèrent devant une porte massive et monumentale qui servait d'entrée à un bâtiment plus grand, ma foi, que la Tour du Louvre où demeurait le roi.

Ce bâtiment était isolé et entouré de hauts arbres. Il occupait à peu près l'emplacement actuel du marché des Prouvaires. On le nommait l'hôtel de Nesle. Il était habité par Eudes III, duc de Bourgogne, un des plus puissants vassaux de la couronne de France, qui recevait en ce moment l'hospitalité du maître de l'hôtel, Jean II, seigneur de Nesle, châtelain de Bruges.

Eudes de Bourgogne n'était point à proprement parler un rebelle. Il payait de sa personne à la guerre et combattait pour le roi. Mais, dans la paix, il faisait au roi cette opposition incessante qui nous a porté à comparer les grands vassaux du moyen âge aux grands bourgeois de ce temps-ci. Ce n'est pas agréable pour les grands vassaux du moyen âge, mais il faut bien dire comme on pense.

Eudes entretenait commerce avec le pape Innocent III qui prétendait régenter Philippe-Auguste, comme si ce prince eût été un monarque à la douzaine. Eudes avait des intelligences à la cour de Baudouin de Flandres, l'éternel mutin. Jean sans Terre, le coquin d'Anglais, comptait un peu sur Eudes de Bourgogne.

L'Angleterre, alors comme aujourd'hui, était la plaie vive du monde. Elle ne faisait point d'exposition cosmopolite pour rallier à son faux libéralisme tous les trafiquants de l'univers, elle n'usait point ses dents de serpent contre la lime inaltérable du catholicisme, elle ne suçait point le sang de l'Irlande, — mais elle était déjà l'Angleterre, c'est-à-dire l'Égoïsme déguisé en Nationalité, la Perfidie politique couverte de cet oripeau : la Probité commerciale; elle était la pierre d'achoppement de la civilisation naissante !

Depuis, elle s'est emparée de la civilisation pour la sophistiquer et faire regretter la barbarie.

L'Angleterre, cette oligarchie empoisonneuse et empoisonnée, cette honte illustre de l'histoire, ce fléau devant lequel s'agenouillent, comme devant une idole, tous les menteurs de générosité, tous les hypocrites d'indépendance, tous les macaires de l'économie politique, tous les maquignons de l'industrie, tous les tripiers du veau d'or, toute l'armée des escamoteurs et tout le troupeau des dupes !

L'Angleterre qui est, ne vous y trompez pas, malgré le faste de son *peerage*, malgré l'orgueil de son écusson, l'Angleterre qui est la bourgeoisie faite empire !

Elle existait : donc elle vivait du sang de quelqu'un.

Philippe-Auguste ne voulait pas qu'elle vécût du sang de la France.

Ses vassaux ne voyaient ni si clair ni si loin. Dans leur maladie d'opposition mesquine et aveugle, ils tenaient sans cesse leur suzerain en échec et Philippe n'avait pas la liberté d'action nécessaire pour écraser d'un seul coup de talon ce reptile d'outre-Manche, Jean Plantagenet

Pour que le lecteur suive notre récit sans entraves, il est indispensable de lui rappeler en peu de mots les circonstances au milieu desquelles se trouvaient la France et son roi. Philippe-Auguste n'était pas un prince sans défauts, et nous ne prétendons point cacher qu'il fut la cause première des embarras qui signalèrent son règne si brillant et si plein.

Philippe-Auguste avait alors trente-cinq ou trente-six ans. Il occupait le trône depuis sa quinzième année. C'était le sixième roi de la descendance de Hugues-Capet. Le début de sa domination fut tourmenté mais glorieux. Il soumit la Bourgogne et la Flandre et réduisit à néant les prétentions du vieux roi Henri d'Angleterre, père de Richard Cœur de Lion et de Jean.

L'histoire accuse ce vieil Henri d'avoir abusé de la jeunesse d'Alix de France, sœur de Philippe-Auguste, qui lui avait été confiée par le roi Louis pour être fiancée à son fils aîné Henri au Court Mantel. Si l'accusation est vraie, et contre cette race atroce des Plantagenet, peut-il y avoir une accusation téméraire? on doit reprocher à Philippe-Auguste de n'avoir jamais puni cet infâme outrage.

Richard Cœur de Lion ne voulut point accepter cette partie de l'héritage de son frère, qui consistait à épouser Alix. Il devait connaître son vieux père mieux que personne, et savoir de quoi il était capable. Cela n'empêcha point Philippe-Auguste, alors tout jeune, de nouer avec le prince Richard, son vassal, une amitié qui

eut d'étranges vicissitudes, mais que les historiens qualifient de *chevaleresque.* Le tout, parce que l'évangile de l'opéra-comique ordonne de regarder comme un chevalier, Richard Plantagenet, cet aventurier avide et menteur :

O Richard ! ô mon roi ! l'Univers t'abandonne ; sur la terre, il n'est plus que moi qui s'intéresse à ta personne ! Ce n'est pas un Anglais qui a fabriqué cette poésie idiote et barbare !

Il est vrai que ce Richard, heureux comme Achille, a eu Walter-Scott pour Homère. Il est vrai qu'il était magnifique sous l'armure et d'une vaillance éblouissante. Mais il y a des sergents-majors comme cela.

Le courage le plus brillant ne peut suppléer à la loyauté qui manque. Et un roi pillard ne peut être un roi chevalier.

Cependant, à tout prendre, quand ce roi est Anglais, il faut faire la part du terroir.

Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion allèrent ensemble à la croisade. Sur ce terrain d'aventures, le roi d'Angleterre éclipsa complétement le roi de France. Il était plus beau, plus bouillant, plus éblouissant, plus fort, sinon plus brave, et l'on prétend que Philippe-Auguste fut jaloux de son ami et vassal, au point d'en faire une dangereuse maladie. La chose certaine, c'est que Richard, très-habile homme d'armes, et audacieux jusqu'à la folie, excita une admiration universelle. Il fût le héros de la croisade. Les romanciers l'adoptèrent. Quant à la croisade, elle n'eût absolument aucun résultat.

Ce fut le sort de toutes les entreprises de Richard Cœur de Lion.

Philippe revint en France. Richard, qui voulait aussi regagner ses États, fut fait prisonnier en traversant l'Autriche. Ici prend place une période que l'on voudrait effacer de la vie de Philippe-Auguste. Les nombreuses trahisons de Richard n'autorisaient point sans doute le roi de France à le trahir à son tour. Il le fit

pourtant, et l'on connaît ses négociations avec Jean sans Terre, pour partager les dépouilles du royal prisonnier.

On dit même que quand le célèbre troubadour Blondel, à force de jouer de la guitare sous la tour sombre où Richard chantait : *une fièvre brûlante*, eut réussi à endormir les geôliers et à délivrer son maître, on dit que Philippe écrivit à Jean : « Prends garde ; le diable est déchaîné. »

Mais défiez-vous profondément de tout ce qui se trouve dans tous les dictionnaires. Les dictionnaires ont pour mission spéciale d'abrutir les *gens du monde*, à l'usage desquels ils sont fabriqués.

Du reste, Jean prit garde en effet. Il trahit Philippe comme il avait trahi Richard, et l'interminable guerre entre les deux rivaux commença.

Philippe avait épousé, dans sa première jeunesse, Isabelle d'Artois, nièce du comte de Flandres, qui descendait directement de Charlemagne. Veuf depuis longtemps, et voulant susciter des ennemis à l'Angleterre, il demanda, vers l'an 1187, la main de la princesse Ingeburge ou Angelberge de Danemarck. Ingeburge était adorablement belle et fort au-dessus de son temps pour les qualités de l'esprit. Mais son frère, Canut, ne voulut point armer contre l'Angleterre, et Philippe en conçut un tel dépit, qu'il prit Ingeburge en une aversion insurmontable. Pendant la cérémonie du mariage, on le vit trembler et pâlir comme s'il eût été frappé d'un maléfice.

Quelque temps après, il répudia Ingeburge qui l'adorait, pour épouser la fameuse Agnès de Méranie, fille d'un aventurier du Tyrol, qui avait pris le titre de duc.

Ce divorce, suivi d'un second mariage dont la légalité restait des plus douteuses, fut la source de tous les tracas qui embarrassèrent le grand règne de Philippe.

Ingeburge, en effet, protesta et se retira dans un couvent. Le pape lança ses foudres.

Quant à la belle Agnès, elle se conduisit en femme qui désire inspirer aux siècles futurs l'idée d'une fatigante tragédie. Elle joua à la reine Bérénice; elle intrigua, elle flatta, elle fit un bruit gênant de son amour.

D'après les détails assez incomplets que nous ont laissés les contemporains, il n'y avait pas à hésiter un instant entre ces deux femmes, Ingeburge et Agnès. Elles étaient belles toutes les deux, mais Ingeburge était aussi supérieure à sa rivale, que le soleil est supérieur aux astres à la douzaine.

Il est vrai que cette pauvre reine Ingeburge avait contre elle son nom peu fait pour l'amour. Mais Philippe-Auguste, qui avait affublé du nom d'Agnès, la fille du bohémien Berthoud, laquelle s'appelait Marie, ne pouvait-il pas rendre le même service à Ingeburge? D'ailleurs, cet affreux nom d'Ingeburge était le fruit de la prononciation française. Au temps où elle était une jeune fille heureuse, la princesse de Danemarck s'appelait Angelberge, et ceux qui l'aimaient la nommaient Angel.

Y a-t-il quelque chose de plus doux et de plus charmant que cela?

A dater de l'affaire du divorce et du mariage contesté, le règne de Philippe-Auguste faillit se perdre dans d'inextricables difficultés. Ce fut un tohu-bohu de batailles inutiles, de siéges levés, de querelles apostoliques et de négociations enchevêtrées. Tout habile négociateur qu'il était, Philippe dépensa des années à ces vains efforts, pour sortir d'une situation qui n'avait point d'issue Agnès de Méranie fut véritablement le fléau de la France.

Un jour, au plus fort de ces luttes épuisantes que Philippe soutenait contre l'Europe ameutée autour de son trône, on vint lui dire que Richard Cœur de Lion était mort. La flèche d'un soldat lui avait traversé la poitrine au siége de Chaluz. Philippe ne prononça pas une parole. Il rentra dans son appartement et resta douze heures, la tête entre ses mains, sans vouloir prendre aucune nour-

riture. — Durant cette longue méditation, songeait-il à l'amitié fougueuse qui avait uni sa jeunesse à celle de Richard? Se souvenait-il des étranges preuves de dévouement qu'il avait reçues du fils d'Henri Plantagenet : caresses de fou, suivies de furieuses attaques? — Ou bien regardait-il l'avenir débarrassé de ce terrible obstacle ?

Il fit pendre le soldat qui avait tué Richard. A notre sens, c'est là le trait le plus misérable où puisse s'abaisser un roi. C'est non-seulement de l'injustice et de la cruauté : c'est de la mise en scène.

Or, à nos yeux, rien n'est au-dessous de la mise en scène. Nous l'avons dit dans l'histoire de Julien l'Apostat, nous aimons mieux un brigand qu'un comédien.

Il faut qu'il ait été bien grand d'ailleurs, ce Philippe-Auguste, pour que l'histoire lui ait pardonné ce côté judaïque et composé de son caractère.

Après la mort de Richard, Philippe manqua de cet aiguillon qui pousse aux entreprises audacieuses. On ne peut pas dire qu'il s'endormit dans les bras d'Agnès, car leur roman d'amour est bon tout au plus à rimer en vers de six pieds; mais il se plongea comme à plaisir, dans sa guerre de procédure contre le Saint-Siége. Il fallut pour le réveiller, la mort du jeune duc Arthur de Bretagne, assassiné par Jean sans Terre.

Arthur était l'époux de Marie de France, fille de Philippe-Auguste et d'Isabelle.

Il s'éveilla, et voilà ce qu'il vit autour de lui à son réveil :

Jean sans Terre était maître de l'Anjou, de l'Aquitaine et de la petite Bretagne. Beaudoin de Flandres étendait sa domination sur presque tout le nord du royaume. Othon IV, élu roi des Romains et neveu de Jean Plantagenet, pressait les frontières de l'est. Le pape menaçait du cote du midi. — D'autre part, Canut, roi de

Danemarck, armait, disait-on, une flotte formidable, pour venger l'indigne outrage infligé à sa sœur Ingeburge.

Ce n'était vraiment point l'Istrien Berthoud, soi-disant duc de Méranie, qui pouvait secourir son royal gendre dans cette occurrence difficile.

A l'intérieur, la position n'était pas beaucoup plus favorable. Jean sans Terre avait infesté la France de routiers, coquins sans foi ni loi, qui s'étendaient comme une peste sur toutes les provinces. L'Anglais préludait à cette mission providentielle de sa nation, qui est d'entretenir la révolte chez tous les peuples du monde, jusqu'à ce que la colère du monde fasse enfin justice, et raye l'Angleterre du nombre des États vivants.

Les finances, entamées à la fois par les guerres continuelles, par les armements destinés aux croisades, et par les grandes entreprises monumentales que Philippe avait commencées, menaçaient ruine.

Paris n'était pas tranquille. La querelle des étudiants et des bourgeois naissait. Il y avait du sang dans les rues.

Enfin, un bruit courait, rumeur étrange et mystérieuse, toute pleine de menaces terribles.

On se disait tout bas à Paris et dans le reste du royaume que les princes ligués contre Philippe ne l'attaqueraient pas seulement les armes à la main. On disait qu'en dehors de la ligue militaire une autre ligue s'était formée qui avait pour but l'assassinat. Dans cette ligue, outre Jean sans Terre, Beaudoin, Othon et Canut VI, on disait que Saladin lui-même était entré.

On prononçait le nom du Vieux de la Montagne, redouté à l'égal du nom de Satan.

Qui avait mis le poignard dans la main du terrible ismaïlite, successeur d'Hassan-Ben-Sebbah? qui avait porté la haine de Philippe-Auguste jusque dans les gorges de l'anti-Liban? Était-ce

Saladin? Était-ce Beaudoin, maître de Constantinople? Était-ce Othon empereur ou le lâche Jean sans Terre?

Puisque nous en sommes aux *cancans* du XIIIe siècle, il faut tout dire. La reine Ingeburge était dédaignée, outragée, prisonnière. Quelques voix s'élevaient pour insinuer que la reine Ingeburge avait envoyé un émissaire au Vieux de la Montagne avec promesse de cinq cent mille écus d'or.

Que ceci fût calomnie ou vérité, il n'en était pas moins certain que Philippe était menacé de toutes parts.

Et cependant, ces menaces eussent été vaines, ces embarras n'auraient compté pour rien devant la vigueur de ce grand esprit, s'il n'eût été paralysé par un mal bien autrement grave.

Innocent III avait lancé les foudres de l'Église contre Philippe, à l'occasion de son mariage avec la Bohémienne. Philippe-Auguste était anathème.

Philippe-Auguste était excommunié!

Or, la peste n'était rien auprès de cette effrayante punition qui brisait la vie des rois comme celle du plus pauvre vassal.

La raison s'étonne devant la prodigieuse puissance de cette arme toute morale, au moyen de laquelle le sceptre de saint Pierre humilia tant de têtes couronnées. Sous le poids de l'anathème, il n'y avait point d'orgueil qui ne dût se courber. La résistance était impossible. Il fallait s'avouer vaincu et faire amende honorable, pieds nus et la tête découverte devant la porte des églises.

Car, si vous vous obstiniez dans une lutte insensée, le vide se produisait immédiatement autour de vous. Sujets et serviteurs s'éloignaient avec effroi : le mal était contagieux : l'anathème se gagnait. Il n'y avait plus pour vous ni amitié, ni dévouement. Il n'y avait plus d'amour.

L'avidité elle-même, cette passion vivace entre toutes, cédait à la terreur inspirée. Vous n'eussiez pas trouvé, vous, l'excommu-

nié, un marchand pour vous mesurer du pain ou pour vous verser à boire.

Le lépreux avait la compassion pour refuge, mais envers l'excommunié la compassion était un crime.

On sait l'histoire du roi Robert qui, après avoir été frappé des foudres de l'Église, garda deux serviteurs. Le trait est digne d'être cité : il prouve que les deux serviteurs étaient fidèles et que le roi avait su se faire aimer.

Mais les deux serviteurs du roi Robert le servaient avec des gantelets d'acier qu'ensuite ils purifiaient au feu. Au lieu de manger les débris de sa table, ils les jetaient aux chiens errants.

La mauvaise foi seule pourrait nier l'utilité de ce frein omnipotent qui mettait des bornes aux caprices et aux brutalités des rois demi-barbares. Sans les foudres de l'Église tous les trônes du moyen âge se seraient noyés dans la fange. Mais, comme tous les remèdes violents, c'était un remède dangereux. Le premier effet de l'excommunication majeure était de relever les peuples de l'obéissance qu'ils devaient à leur chef légitime. Les papes fomentaient la révolte. Les papes sont les pères de la Révolution.

Nous avons vu naguère un souverain pontife, chassé de ses États, cheminer tristement sur la route de l'exil. Ce jour-là, Pie IX ne portait-il pas la peine de tous les troubles excités jadis en Europe par ses prédécesseurs ? A l'époque où le Fils de Dieu a dit : *Il faut rendre à César ce qui appartient à César*, César ne rendait pas à Dieu ce qui appartient à Dieu. En conséquence, le vicaire de Jésus-Christ, jugeant révolutionnairement, allait contre la lettre et contre l'esprit de l'Évangile.

En criant aux peuples du haut du Vatican : OBÉIR EST UN CRIME, les papes, imprudents ou félons, creusaient l'abîme au bord duquel chancelle aujourd'hui leur propre trône.

Ils commettaient le plus grand de tous les crimes sociaux.

Car la révolte spontanée des peuples a pour soi mille arguments

que le cœur accepte souvent, si la raison les combat toujours. Mais l'excitation à la révolte n'a jamais ni prétexte ni excuse.

Le peuple vaut le roi et précède le roi. Le peuple a des droits contre le roi prévaricateur, puisque les droits parallèles que le roi possède, c'est le peuple qui les lui a donnés. Donc, en frappant, le peuple, à la rigueur, pourrait invoquer un droit, si le plus absolu des droits humains pouvait s'exagérer jusqu'au parricide. Mais, en dehors de ces deux droits symétriques, politiquement, il n'y a rien. Celui qui allume la torche impie de la guerre civile est un malfaiteur, quand même il s'appelle le pape.

A ceux-là qui respectent et admirent profondément la papauté, non-seulement au point de vue chrétien, mais encore au point de vue social et civilisateur, il appartient surtout de regretter les taches de son histoire. Que d'autres, flattant les passions grotesques, rassemblent un fagot de menteries historiques et jettent à la tête des ânes les prétendus *crimes des papes*, nous disons, nous, leur vrai crime, leur seul crime.

Ils laissèrent filtrer dans le temporel l'autorité absolue et divine qu'ils exercent à bon droit au spirituel. Ils envahirent. Ils usurpèrent. Et comme toute intelligence s'aveugle et trébuche dès qu'elle veut marcher dans le faux, ils frappèrent les rois coupables sur le dos des peuples innocents.

Voilà le résultat direct et certain de ces excommunications qui appliquaient au crime privé le châtiment politique. Et ce résultat ne s'atteignait pas par ricochet. Non. Le pape, en excommuniant le roi, mettait tout simplement le royaume en interdit.

De telle sorte que l'aide de la religion était refusée impitoyablement à tout un peuple pour vivre ou pour mourir.

Si l'excommunication n'eût frappé dans le roi que l'homme, on peut affirmer que, presque toujours, les foudres de l'Église auraient touché juste. Particulièrement, dans le cas qui nous occupe, Philippe de France, comme chrétien, méritait une punition pour ce

double mariage qui donnait à la bohémienne Agnès la place de la sainte et belle Ingeburge. Mais Innocent III avait publié une bulle spéciale qui relevait tous les sujets du roi Philippe de l'obéissance jurée. Il avait dit en propres termes à tous les vassaux de la couronne : Révoltez-vous!

Il avait joué, vraiment, le rôle traditionnel que l'Angleterre se réserve d'habitude, et c'est peut-être par jalousie rétrospective que l'Angleterre fait maintenant au Saint-Siége, en matière purement spirituelle, une guerre aussi ridicule que misérable.

Quoi qu'il en soit et pour conclure, il eût fallu à Philippe Auguste toute sa force pour conjurer la tempête qui le pressait de toutes parts. — Et il était paralysé.

IV

Au moment où le chevalier Dieudonné et son page s'arrêtaient devant la grand'porte de l'hôtel de Nesle, il y avait une grave réunion dans la salle d'honneur de l'hôtel. C'était un bâtiment tout neuf et Jean II, l'un des plus riches seigneurs de ce temps, l'avait fait construire avec beaucoup de magnificence.

La salle d'honneur, énorme pièce voûtée en plein cintre et dont les fenêtres affectaient le style roman le plus épais, était ornée de draperies et de faisceaux d'armes, entremêlés d'écussons déjà régulièrement blasonnés. Au centre, il y avait une table octogone, supportant la fameuse lampe d'or, chef-d'œuvre des orfèvres de Bruges.

Autour de la table, une douzaine de seigneurs étaient réunis, sous la présidence du duc de Bourgogne, assis à côté de son hôte, Jean de Nesle, qui avait auprès de lui une cruche de vin et un large hanap.

Parmi les autres seigneurs, on distinguait Guillaume des Roches,

sénéchal d'Anjou, guerrier fort renommé, Henri Clément, maréchal de France, le comte du Perche, le duc de Berri, le comte de Thouars, les comtes de Nevers, de Flandre et d'Aumale.

En face de Jean de Nesle et séparé du gros de l'assemblée, se tenait un homme d'armes de belle mine et jeune encore, qui n'avait point de titres et s'appelait tout simplement Cadocu.

Cet homme d'armes n'était pourtant pas le moins important de la réunion, car il avait l'honneur de commander à tous les routiers du beau royaume de France.

Après le roi, je crois bien que Cadocu était le bras le plus pesant qu'il y eût entre le Rhin et la mer.

Il n'en était pas plus fier, le digne jeune homme, et il aidait honnêtement le seigneur de Nesle à vider sa cruche de vin bourguignon.

Enfin, sous le manteau de la vaste cheminée, deux hommes se tenaient, l'un debout, l'autre nonchalamment assis et les pieds au feu.

Celui qui était assis, vous a déjà été présenté, en compagnie du maçon sarrasin Mahmoud-el-Reis, qui venait à Paris pour tuer un homme, — et qui venait de loin! C'était Amaury Montruel, seigneur d'Anet, ami du roi, qui venait à Paris, lui, pour tuer une femme.

L'autre portait le costume sacerdotal. Il avait nom Gratien Florent; il était évêque d'Orvieto et légat de Sa Sainteté le pape Innocent III.

C'était lui qui parlait à l'instant où nous entrons dans la salle d'honneur de l'hôtel de Nesle.

— Mes seigneurs, disait-il, — bien que ma voix soit épuisée déjà, je ne me flatte point d'avoir énuméré tous les dangers qui menacent le roi de France. Il faudrait un miracle pour le sauver, et qui oserait penser que Dieu fera un miracle en faveur d'un prince

qui a encouru l'excommunication majeure?... mon dernier mot est celui-ci : Philippe-Auguste est perdu !

Il se fit un silence, pendant lequel les vassaux du roi se regardèrent indécis et inquiets.

— Le fait est, murmura le duc de Bourgogne avec une sorte de timidité, — que le peuple se plaint depuis qu'il est privé de sacrements.

— Pardieu ! s'écria Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou,— j'entendais l'autre jour un manant qui disait : J'ai envie de prendre aussi, moi, deux ou trois femmes... désormais, je n'en serai pas plus damné pour cela !

— Ajoutez, reprit le comte de Nevers, — que les bourgeoises qui ont des amants ne veulent plus approcher de leurs maris, crainte de péché mortel !

Jean de Nesle but un bon coup dans son grand hanap.

— Là ! là ! dit-il, — que mon seigneur le roi envoie cette Agnès à tous les diables, et nous aurons la paix.

— Pourquoi madame Agnès? demanda aigrement Amaury Montruel, — pourquoi pas Ingeburge?

Jean de Nesle but un second coup.

— Parce que... balbutia-t-il, — parce que madame Ingeburge est la reine.

Jean de Nesle n'était ni pour Ingeburge ni pour Agnès, mais il faut noter cette circonstance étrange : malgré son mariage, la Bohémienne n'était LA REINE pour personne. Personne ne la prenait au sérieux. C'était la maîtresse du roi. Ingeburge, au contraire, outragée et délaissée, Ingeburge était la reine. La puissance de Philippe-Auguste n'avait pu défaire ce que Dieu avait fait. Ingeburge était tellement supérieure à sa rivale que l'opinion ne voulait même pas la lui donner pour rivale.

— Philippe de France ne chassera point sa concubine Agnès, dit le légat; — l'esprit d'endurcissement et d'impénitence est en

lui... soyez sûrs qu'il s'obstinera dans sa résistance criminelle...

— Mais, interrompit Amaury Montruel, répondant à sa propre pensée, — si Ingeburge mourait par hasard, le pape ne nous laisserait-il pas en repos?

Gratien Florent jeta sur lui un regard perçant.

— Pardieu ! s'écria rudement Jean de Nesle, — j'avais la même idée que toi, mon compère Amaury... si cette Agnès passait de vie à trépas, nous serions comme de petits saints !

Amaury Montruel haussa les épaules et grommela quelques paroles inintelligibles.

— Mes seigneurs, dit Gratien Florent, le légat, — ce sont-là des hypothèses vaines. Raisonnons sur le présent et non point sur l'avenir... Prétendez-vous vous perdre avec Philippe de France ou vous sauver avec l'Église ?

La question était habilement posée. Cependant, les vassaux du roi hésitaient encore. Ceux qui étaient d'avance contre Philippe se chargèrent de frayer le chemin aux autres.

— Je serai avec l'Église, dit le comte d'Aumale, à qui le roi avait enlevé récemment ses deux comtés de Boulogne et de Dammartin.

— Je serai avec l'Église, répéta Nevers.

Le comte du Perche en dit autant, ainsi que le comte de Thouars.

Henri Clément, maréchal de France, et le sénéchal d'Anjou, Guillaume des Roches, répondirent à leur tour :

— Si le roi, sommé dans les formes, repousse l'autorité de l'Église, nous serons avec l'Église.

— Moi, murmura Montruel, — je ferai comme les autres.

— A la bonne heure ! s'écria Jean de Nesle, — moi aussi, moi aussi, pardieu !... mais je ne serais pas fâché de savoir ce que dit mon compère Antoine, qui a mis, ce soir, sa langue dans son escarcelle.

Le compère Antoine c'était Cadocu. Et Cadocu, en effet, n'avait pas ouvert la bouche, depuis le commencement de la séance.

Le chef des routiers, ainsi interpellé, releva un peu sa tête chevelue et commença par bâiller effrontément en regardant tour à tour chaque membre de l'assemblée.

— Moi?... répliqua-t-il ensuite, — je dis, compère Jean, qu'il n'y a plus de vin dans ta cruche et que j'étrangle.

Eudes III, duc de Bourgogne, fronça le sourcil.

— Sommes-nous ici à la taverne? murmura-t-il.

— Plût à Dieu! répondit Cadocu sans se déconcerter le moins du monde; — je n'ai jamais regretté le temps passé à la taverne, monseigneur, tandis que j'appelle temps perdu... mais, s'interrompit-il avec bonhomie, le noble duc a oublié lui-même de nous dire quelles sont ses intentions.

— Je suis chrétien, prononça Eudes d'une voix ferme; — mon épée est à l'Église.

— Eh bien donc, mon compère Jean, reprit Cadocu, — fais emplir la cruche, je vais prononcer un discours en trois points... car, étant le moins titré d'entre vous, mes seigneurs, je pense devoir me montrer le plus bavard.

Il éternua et toussa doctement à la façon d'un licencié qui va entamer sa thèse.

Parmi tous ces nobles barons, Antoine Cadocu, fils de vilain, n'était pas si petit seigneur qu'il le voulait bien paraître. C'était un homme très-puissant et très-redouté. Tout à l'heure, le duc de Bourgogne avait eu bonne envie de le remettre à sa place, mais le duc de Bourgogne n'avait pas osé. — Quant au côté moral, le chef des routiers n'avait guère de foi et point beaucoup de loi, mais c'était ce qu'on appelle un bon diable. Il valait mieux, en définitive, pour le roi de France, que tous ces grands vassaux inquiets, jaloux et directement intéressés à l'abaissement de la couronne.

— Sire légat, dit-il en saluant Gratien Florent, — en vous fai-

sant passer les Alpes, le saint-père a-t-il pensé un peu au pauvre Antoine Cadocu ?

— Sans doute, se hâta de répondre l'évêque d'Orviéto, — sa Sainteté m'a dit expressément que ma mission ne serait point remplie comme il faut si je ne conciliais à la cause de Rome le brave et illustre capitaine dont parle toute l'Europe.

— Quant à cela, sire légat, il faut bien que l'Europe parle de quelque chose... mais nous ne nous entendons pas... le saint-père n'a rien ajouté?

— Si fait... le saint-père a dit qu'il avait pour votre personne toute l'affection...

— Bien! bien!... et quelle somme vous a-t-il chargé de me proposer, sire légat?

L'évêque d'Orviéto pâlit de colère.

Jean de Nesle éclata de rire de tout son cœur, et son hilarité fut partagée par presque tous les membres de la réunion.

Cadocu seul garda son grand sérieux.

— Sainte Croix! mes bons seigneurs, dit-il, — je me trouve bien honoré de vous prêter à rire, mais je ne plaisante point... vous autres, vous avez des terres, des prés, des moulins, des guérets, des futaies : tout cela vous remplit l'escarcelle annuellement... moi, je n'ai qu'une armée de grands goinfres qui ne rapportent rien et mangent tout le jour, ne s'arrêtant que pour boire, et pensez-vous que je leur puisse persuader qu'ils ont l'épée au côté pour faire carême?

— Mais, interrompit le légat, — ce ne sont pas là des considérations...

— En voulez-vous des considérations? s'écria Cadocu, — je vais vous en fournir..... si toutefois mon compère Jean de Nesle veut me verser rasade, car j'étouffe...

Jean de Nesle lui passa la cruche et il but à même une héroïque lampée.

— En voici des considérations, reprit-il, — et de fameuses !... D'abord, si j'étais Philippe-Auguste, roi de France, ce ne serait pas deux pauvres reines que je voudrais avoir... Il m'en faudrait vingt-quatre pour le moins, puisque moi, simple Cadocu, j'en ai déjà une douzaine... Et si par la mort Dieu! le pape y trouvait à redire, pape, je me ferais musulman pour le faire enrager.

— Tu blasphèmes!... voulut interrompre le légat.

— Oui, bien, sire évêque, je blasphême, répliqua tranquillement le routier; —c'est assez dans mes mœurs... Si l'Église a des foudres de reste et que cela puisse la divertir, qu'elle essaie de m'excommunier... j'ai le cuir dur et le dos bon, Dieu merci ! Nous verrons lequel vaut le mieux du parchemin de vos bulles ou de ma peau !

— Mes seigneurs, s'écria l'évêque d'Orviéto, laisserez-vous insulter devant vous le saint-siége?..

— Au dehors, en plein jour, peut-être pas, sire légat, dit Cadocu, — mais ici, dans la tanière bien close de Jean, mon compère, cela ne tire pas à conséquence... D'ailleurs j'argumente : j'avais promis un discours en trois points.

— Maître Antoine, fit observer ici le duc de Bourgogne, — peut-être abusez-vous de la liberté qui vous est donnée.

— Vous trouvez, monseigneur?... Eh bien ! j'abrégerai, si c'est votre bon plaisir... je veux seulement dire ceci : trahison pour trahison, je préfère, moi, les trahisons payées...

— Prétendriez-vous nous accuser?... s'écria le duc qui mit la main à son épée.

— Du tout, mon seigneur, du tout point!... Si vous ne demandez rien, il restera plus de ducats pour rémunérer mon humble savoir-faire... Après ces explications loyales, je répéterai ma question et je demanderai au sire légat quelle somme il a pouvoir de me proposer.

Gratien Florent ouvrait la bouche pour donner cours à toute son indignation, lorsque Jean de Nesle se leva.

— Sire évêque, dit-il, prenez garde... vous n'aurez pas pour rien le compère Antoine,... et si vous ne l'avez pas, tant pis pour vous!

Le regard du légat fit le tour de la table. Il vit plus d'un visage indécis et rêveur. Le comte d'Aumale lui fit de loin un signe d'intelligence : c'était le conseil de capituler.

— Si dix mille écus d'or, murmura-t-il, tandis que le rouge de la honte lui montait au front, — si dix mille écus d'or vous suffisent...

— Pas le moins du monde, sire légat, interrompit Cadocu, — cela ne me suffit point.

— Vingt mille...

— Allons-nous procéder comme les gens de chicane qui vendent un vieux meuble aux enchères?... Mettons cent mille tout de suite, et l'affaire est dans le sac!

— Cent mille écus! s'écria l'évêque d'Orviéto, — c'est une somme énorme!

A son tour, Cadocu fronça le sourcil. Ce galant homme n'aimait point qu'on le marchandât.

Le comte d'Aumale fit un second signe au légat.

— Va donc pour cent mille écus d'or, dit ce dernier avec un gros soupir; — voilà un interdit qui nous coûtera cher!

Cadocu repoussa son siége et s'avança vers le légat dont il secoua rudement la main blanche et délicate.

— Sire évêque, dit-il, — je suis des vôtres... Pour vous le prouver, je vous conseille de rédiger ici, séance tenante, sur cette table, un petit accord que vous ferez signer à tous ces illustres seigneurs... J'ai connu un clerc de grande raison qui disait en latin : Les mots s'envolent, les écrits restent... Quant aux cent mille écus, sire évêque, je vous fais crédit avec plaisir jusqu'au moment où je vais vous accompagner à votre demeure.

Il alla se rasseoir, emplit son gobelet et ne s'occupa plus de ce qui se passait autour de lui.

Le légat n'avait pas besoin du conseil de maître Antoine. Il avait un projet de traité dans sa poche.

— Puisque toutes difficultés sont aplanies entre nous, mes chers seigneurs, dit-il en dépliant un grand parchemin, — personne, j'en suis certain, ne refusera de s'engager par sa signature ou son cachet, à soutenir envers et contre tous, l'intérêt du saint-siége apostolique.

— La parole d'un gentilhomme suffit ! répliqua Eudes.

Et chacun montra plus ou moins explicitement la répugnance qu'il avait.

Mais le légat valait mieux contre Eudes et ses pairs que contre le routier Cadocu.

— Ne voulez-vous rien risquer, mes chers seigneurs, murmura-t-il, — pour être indépendants et suzerains ?

— Qui nous répond de ce prix attaché à notre concours? demanda le comte de Nevers.

— Ceci, répliqua l'évêque d'Orviéto en élevant son parchemin au-dessus de sa tête.

— Lisez-nous donc votre charte, sire évêque, dit le duc de Bourgogne.

Gratien Florent ne se le fit point répéter : il commença aussitôt :

« En présence de la Très-Sainte Trinité, le premier jour de mars de l'an 1202, moi, Gratien Florent, par la grâce de Dieu et du saint-siége apostolique, évêque d'Orviéto, légat latéral de la sainteté de notre père le pape Innocent III, j'ai reçu l'engagement et serment des nobles hommes soussignés qui promettent, sur leur honneur en cette vie, sur leur salut en l'autre, de secourir leur dit père en Jésus-Christ envers et contre tous, chrétiens ou païens, nommément contre Philippe de France.

» Pour ce, j'ai relevé les dits nobles hommes de leur foi et allégeance envers le dit Philippe de France, leur suzerain seigneur, déclarant icelui déchu des droits et priviléges royaux reconnus par le saint-siége, ce pour cause de rébellion, sacrilége et forfaiture.

» En telle sorte que les dits duc, comtes et nobles hommes... »

Gratien Florent, évêque d'Orvieto, en était arrivé là de sa lecture qu'il faisait à haute et intelligible voix, lorsqu'Amaury Montruel lui serra fortement le bras.

Il s'arrêta, étonné.

Un bruit se faisait dans la chambre voisine, sur les dalles de laquelle on entendait un pas bref et ferme.

Amaury était tout pâle.

— Qu'est cela?... dit Jean de Nesle qui se leva à demi.

— Que nous importe?... voulut commencer Gratien Florent.

Mais il ne put achever, parce que Montruel, le saisissant à bras le corps sans façon, l'enleva de terre et se jeta avec lui hors de la salle, par une ouverture pratiquée à gauche du foyer et donnant sur l'appartement privé du seigneur de Nesle.

La lourde draperie retomba sur eux et ils disparurent. Le duc et les comtes en étaient encore à s'expliquer le motif de cette action inattendue et bizarre, lorsque la porte principale s'ouvrit à deux battants.

Un huissier à la livrée de Nesle parut sur le seuil et jeta d'une voix éclatante ce seul mot :

— Le roi!

V

Nous n'avons plus à décrire l'homme qui entra dans la salle où les vassaux de la couronne étaient rassemblés, c'est chose faite. Nous l'avons déjà montré au lecteur sur la route qui menait de la

tour du Louvre à la porte Saint-Honoré. C'était le chevalier Dieudonné, la seconde personne à cheval, rencontrée sous les murs de Paris par Éric et sa sœur Ève : par conséquent, suivant la sorcière Imilia, le Destin.

Et vous voyez que la sorcière Imila ne se trompait pas de beaucoup. Philippe-Auguste n'était-il pas le Destin pour la pauvre reine Ingeburge qui l'adorait du fond de sa prison?

Le roi entra seul. Son beau page Albret resta dans la pièce voisine. Nous avons dit qu'il était vêtu avec une simplicité extrême, et cette simplicité ne pouvait être qu'une précaution en un moment où tout le monde savait qu'il était menacé par les assassins de Jean, par les assassins de Canut, par les assassins d'Othon, et par les assassins du Vieux de la montagne.

Mais au milieu de ces soldats titrés, grossiers, rusés, égoïstes et lâches, sinon sur le champ de bataille, du moins dans le conseil, au milieu de ces grands vassaux inquiets et traîtres qui blessaient leurs fronts bourgeois aux cercles d'or de leurs couronnes ducales ou comtales, Philippe-Auguste, malgré sa livrée grise, avait tout seul l'air d'un gentilhomme.

Longtemps on a raconté de ce roi une belle et grande histoire. Quand nous étions enfants, on nous disait que Philippe-Auguste, la veille de Bouvines, avait déposé sa couronne de roi sur l'autel, en face de ses vassaux jaloux, et qu'il s'était écrié :

— Si quelqu'un se croit plus digne que moi de la porter, je la lui donne!

Les poëtes ont célébré cette parole; les peintres l'ont immortalisée dans leurs tableaux.

Mais quelques savants peu occupés se sont fâchés contre cette parole et l'ont mise à mort. Et non contents de ce meurtre, au lieu de la laisser au moins tranquille après l'avoir assassinée, ils lui ont infligé, les impitoyables, ce dernier outrage de l'enterrer dans une dissertation de leur crû.

Philippe-Auguste, s'écrient-ils, n'a jamais dit un mot de cela. Non, jamais, jamais, jamais !

Ils en savent apparemment quelque chose.

Quant à nous qui croyons religieusement au mot chevaleresque de Cambronne, et même aux quarante siècles de l'empereur Napoléon perchés, mais mal à l'aise, sur la pointe des Pyramides, nous regrettons la belle parole de Philippe-Auguste.

D'autant mieux que si quelque baron s'était avisé d'avancer sa main pour prendre la couronne, Philippe-Auguste aurait fait à coup sûr un manchot.

C'est ainsi que nous entendons la chose. Entendue autrement, cette parole, apocryphe ou non, serait une fade platitude. — Car un roi ne doit rendre sa couronne qu'à Dieu.

Philippe-Auguste traversa la grand'salle de l'hôtel de Nesle d'un pas ferme et décidé ! Les seigneurs réunis autour de la table étaient fort déferrés, comme on aurait dit du temps de la Fronde. Ils ne savaient trop quelle contenance prendre. Le roi était bien la dernière personne qu'ils s'attendissent à voir cette nuit.

Le maître du logis, rouge et balbutiant, s'agitait et cherchait quoi dire.

Les autres mettaient tous leurs efforts à garder au moins bonne contenance.

Tous s'étaient levés. — Le roi les salua de la main et s'assit à la place du duc de Bourgogne.

— Dieu vous garde, mes seigneurs, dit-il, — j'avais promis depuis longtemps à mon cousin de Nesle de venir visiter son palais qui fait grande honte à notre pauvre tour du Louvre. Et quoi qu'il fût un peu tard, j'ai choisi justement cette soirée, pour trouver tous mes fidèles compagnons réunis...

— Quoi !... balbutia Jean de Nesle ; — le roi savait ?..

Philippe parcourut l'assemblée d'un regard serein et presque souriant.

— Le roi sait tout, dit-il.

Quand ses yeux, en faisant le tour de la table, rencontrèrent ceux de Cadocu, il fit un imperceptible mouvement de tête auquel le routier répondit.

— Nous étions réunis, sire, dit Eudes de Bourgogne, — non point pour affaires sérieuses, mais pour notre commun plaisir.

— Je vois, je vois, répliqua Philippe; — quand vous avez entendu annoncer le roi, vous avez fait disparaître vos dés...

Cadocu se mit à rire. Et Philippe s'adressant directement à lui, ajouta :

— C'est donc qu'ils étaient pipés, capitaine Antoine?

Cadocu jeta un regard vers la portière dont les plis cachaient l'issue par où le légat et Montruel avaient disparu.

— Ma foi, très-redouté seigneur, répondit-il, je ne sais, mais ce pourrait bien être.

— Allons, reprit le roi, sans perdre son sourire, — vous m'excuserez, mes sires, si je mets fin à vos divertissements... Voyant autour de moi tant de braves et loyaux barons, je ne veux point perdre cette occasion de traiter des intérêts de mon État de France... L'Europe entière, et, je crois, les autres parties du monde sont contre nous à l'heure qu'il est... M'est avis que nous aurons raison de l'Europe et du monde.

Il ne faudrait pas croire que tous les seigneurs rassemblés chez Jean de Nesle fussent également enfoncés dans l'ornière de la trahison. Henri Clément, maréchal de France, et Guillaume des Roches étaient deux vaillants guerriers tout prêts à mourir pour Philippe, — mais pour Philippe chrétien et non point pour Philippe excommunié.

A l'exception du comte d'Aumale, ennemi personnel du roi, du comte de Nevers, âme damnée de Jean Plantagenet et du duc de Bourgogne, qui était trop puissant et trop près du trône pour ne

point regarder le trône avec envie, les autres n'étaient réellement qu'indécis.

Sans les foudres de Rome, Philippe aurait eu toutes les chances de son côté dans cette assemblée.

Mais sous les foudres de Rome, ils croyaient Philippe-Auguste écrasé et perdu.

— Avec l'aide de Dieu, murmura le duc de Bourgogne, — les chevaliers de France pourraient, en effet, combattre l'univers.

—Avec l'aide de Dieu, mon cousin, comme vous dites, répéta sèchement le roi,—car c'est Dieu qui fait les cœurs vaillants et fidèles.

— Mes sires, reprit-il en relevant tout à coup la tête et en changeant de ton, — nous avons besoin de votre loyal appui et nous y comptons fermement... le pape, oubliant les services que nous avons rendus à la chrétienté dans les guerres saintes de la croisade et s'immisçant trop légèrement dans les affaires de notre intérieur, a rendu contre nous une sentence inique. .

— Très-redouté seigneur, interrompit d'Aumale, — les sentences de notre saint père ne peuvent pas être iniques.

Les lèvres du roi pâlirent, tandis qu'un fugitif incarnat, montait à sa joue.

— Comte, murmura-t-il entre ses dents serrées, — t'a-t-il promis de te rendre Boulogne, Dampierre et Dammartin ?

Et comme d'Aumale ouvrait la bouche pour répondre, il le réduisit au silence d'un geste impérieux.

— Jean de Nesle, reprit-il, — le roi est ton hôte,. fais qu'on n'interrompe plus le roi !

— On n'interrompra plus le roi, prononça gravement le châtelain de Bruges qui repoussa broc et gobelet pour tirer son épée.

Il se plaça debout aux côtés de Philippe-Auguste, qui lui dit :

— Mon cousin, c'est bien, et je vous sais bon cœur.

Cadocu ricanait dans sa barbe et pensait :

— Oh ! le beau joueur qui parle de dés pipés !.

Le roi poursuivit :

— Celui-là aurait menti par la gorge, qui m'accuserait de ne point vénérer et de ne point aimer le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Si le grand pape Innocent III avait agi comme il convient envers le roi de France qu'il appela si longtemps son fils bien-aimé, le roi de France aurait accepté à genoux ses remontrances paternelles... mais au lieu d'employer les voies miséricordieuses enseignées par notre divin Maître, le pape m'a frappé cruellement et sans merci, comme si j'eusse été le dernier des coupables... Messires, je suis descendu au fond de ma conscience et je me suis demandé quel était mon crime... mon crime est-il de combattre l'infidèle, et le pape Innocent III fait-il cause commune avec l'infâme prince de la Montagne, dont les poignards cherchent ma poitrine dans l'ombre?...

Il y eut un mouvement parmi les seigneurs, et quoique l'argument du roi ne fut pas, à coup sûr, très-solide, il y avait de l'habileté à montrer le couteau d'Ismaïl ligué avec le glaive de saint Pierre. Cela devait frapper fortement ces esprits grossiers et en même temps subtils.

— Je ne vois pas, continua Philippe-Auguste, où est l'intérêt de cette alliance entre l'enfer et le ciel!... Mon crime est-il d'avoir demandé compte à Jean d'Angleterre du meurtre de l'époux de ma fille?... Mais Jean Plantagenet est excommunié pour ce meurtre, et lui aussi soudoie dans ma ville de Paris des misérables chargés de me mettre à mort par trahison... De sorte que si quelque jour vous me voyez étendu sur la terre, dans mon sang, mes seigneurs, il faudra dire : Jean a donné le coup de poignard, mais Rome avait entr'ouvert la cuirasse.

On entendit comme un murmure derrière la draperie.

— Oh! oh! pensa Cadocu, — voilà le sire évêque qui va se trahir bientôt, derrière la porte, en criant : *Nego majorem!*

Les seigneurs s'entre-regardaient.

— Je suis donc excommunié, reprit encore Philippe-Auguste,

moi, le champion de l'Église contre l'infidèle, moi, le champion de l'orphelin et de la veuve contre Jean Plantagenet, — moi, le chevalier chrétien qui porte sur tout mon corps les traces de mes fatigues en Terre-Sainte !... Oh! mes seigneurs, je le sais, j'ai péché: Dieu seul est pur de toute faute... Obéissant à un scrupule de conscience, j'ai répudié la noble Ingeburge qui était parente au degré prohibé de feu la reine Isabelle de Flandres, ma première épouse... Puis cédant à un grand amour, j'ai appelé dans ma couche Agnès qui est la reine... Et peut-être n'est-il point permis à un souverain d'écouter la voix de son cœur comme peut le faire le plus humble de ses sujets !.. Mais je te le demande, Eudes, duc de Bourgogne, je vous le demande, duc de Berry, comtes du Perche, de Thouars, de Nevers et de Flandres, et toi Guillaume des Roches, et toi Henri Clément... eussiez-vous désiré que votre suzerain, celui qui compte pour sa plus belle gloire l'honneur de mettre sa bannière avant les vôtres sur le champ de bataille, eussiez-vous désiré que celui-là, — le roi de France, — courbât la tête comme un vassal criminel ?

— Non, dit le sénéchal d'Anjou.

— Non, dit le maréchal de France.

Ce fut tout. Les autres seigneurs gardèrent le silence. — Pourtant, Jean de Nesle et le comte du Perche firent un signe de tête équivoque. Ils étaient à demi persuadés.

— Jour de Dieu! s'écria Cadocu, — mon redouté seigneur, le roi ne m'a pas interrogé, parce que je n'en vaux pas la peine... mais je l'ai vu tailler les Anglais à Saint-Omer à Gisors et ailleurs, et je dis : Vive le roi !

Ce rude Cadocu savait flatter comme un autre.

Philippe le remercia d'un geste tout gracieux.

Puis, comme l'avait fait le légat Gratien Florent, il tira un large parchemin de son sein.

Pour le coup, Cadocu, qui avait cessé de boire depuis l'arrivée

du roi, remplit son hanap et le vida d'un trait. Jean de Nesle, qui n'osait l'imiter, le regarda d'un air triste et jaloux.

Philippe-Auguste déplia son parchemin en disant :

— Je veux croire que ceux qui n'ont point répondu sont de votre avis, mes féaux compagnons Guillaume et Henri... Je veux croire que dans la maison de mon cousin Jean de Nesle, il n'y a ni traîtres ni lâches.. j'en serai sûr quand chacun ici présent aura mis son signe au bas de ce parchemin.

Tous les parchemins pliés en quatre se ressemblent un peu, mais par fortune, le parchemin du roi Philippe-Auguste était rigoureusement de la même taille, de la même coupe et de la même figure que le parchemin du légat, c'était à s'y méprendre.

—Je suis prêt à signer, dirent ensemble le sénéchal d'Anjou et le maréchal de France.

— Nous voudrions savoir du moins... commença Eudes de Bourgogne.

— Tiens-moi le flambeau, capitaine Antoine, interrompit le roi.

Cadocu obéit et le roi lut.

« En présence de la très-sainte Trinité, le premier jour de l'année 1202, moi, Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, etc., j'ai reçu l'engagement et serment des nobles hommes soussignés, qui promettent, sur leur honneur en cette vie, sur leur salut en l'autre, de secourir leur dit seigneur le roi, envers et contre tous, chrétiens ou païens, nonobstant la sentence rendue contre lui par Innocent, troisième du nom, évêque de Rome.

« Pour ce, en récompense de leur fidèle appui, j'ai assuré aux dits seigneurs la possession des fiefs qu'ils tiennent de ma couronne, déclarant leurs droits et priviléges sauvegardés pour eux et leurs successeurs.

« En telle sorte que les dits ducs, comtes et nobles hommes... »

—Le roi ne nous donne rien ! interrompit ici le comte de Nevers.

— Silence ! fit Jean de Nesle.

— Le roi sait tout, prononça pour la deuxième fois Philippe-Auguste ; — et il pardonne... n'est-ce rien que cela ?

— Ce n'est pas assez, répliqua hardiment le comte d'Aumale ; à combattre Rome, on se perd en cette vie, on se damne dans l'autre... non, ce n'est pas assez !

Le comte du Perche et le duc de Berry répétèrent :

— Ce n'est pas assez.

Par le fait, le roi n'offrait rien à ses grands vassaux pour payer la plus haute preuve de dévouement que suzerain pût demander. Mais n'était-ce point que le roi n'avait rien à offrir ? A part les murailles nues de sa tour du Louvre, sa couronne et son épée, je ne vois pas ce que Philippe-Auguste aurait pu donner à ses pairs.

Tous ces seigneurs étaient aussi riches que lui pour le moins. Il n'avait au-dessus d'eux que son droit et son génie. C'est beaucoup, mais cela ne se donne point.

Il y eut un long silence dans la grande salle de l'hôtel de Nesle. Gratien Florent, le légat latéral, qui épiait par quelque fente le résultat de cette scène, dût avoir un moment de bel espoir. Les vassaux du roi se consultaient, en effet, et la plupart avaient l'air fort décidés à refuser. En vain les deux soldats loyaux, Guillaume des Roches et Henri Clément, prêchaient d'exemple. L'intérêt égoïste parlait plus haut qu'eux.

L'indépendance ! On venait de leur glisser ce mot magique. Chacun d'eux pouvait fermer sa couronne et être roi.

La France n'existerait plus, c'est vrai, mais l'indépendance !

Ah ! l'indépendance !

Un jour venant, chacun de ces *indépendants* devait bien être un peu dévoré par l'Anglais ou par d'autres, ceci ne soulevait pas l'ombre d'un doute, — mais l'indépendance !

L'évêque d'Orviéto crut avoir cause gagnée.

D'autant plus que le capitaine Antoine Cadocu, voyant que ses

avances avaient été médiocrement bien accueillies, était rentré dans sa coquille et boudait derrière sa cruche.

Le légat se disait :

— Ce Philippe qui passe pour un nanue! moi, j'aurais pris tout de suite cette brute de Cadocu pour le jeter à la tête de ces autres brutes!

C'était un légat d'infiniment d'esprit.

— Eh bien! mes seigneurs, dit le roi, — je vous ai laissé le temps de la réflexion... Signerez-vous?

Tout en parlant, il arrêtait du geste le sénéchal d'Anjou et le maréchal de France qui s'avançaient pour signer les premiers.

Il leur frappa sur l'épaule à tous deux.

— Nous nous connaissons, mes sires, murmura-t-il, — je ne suis pas venu céans pour vous.

— Je signerai, dit Jean de Nesle, — parce que le roi est venu dans ma maison, seul et confiant en ma foi.

— Idiot! pensa l'évêque d'Orviéto; — je gage que les sergents d'armes sont à la porte!

Amaury Montruel, qui était auprès de lui derrière la draperie, lui serra le bras et l'attira vers une croisée. La croisée donnait sur l'avenue qui menait de l'hôtel à la rue Saint-Honoré.

— Vous gagneriez votre gageure, sire évêque! dit Amaury en ricanant.

Le légat put voir aux rayons de la lune trente sergents d'armes de la garde instituée récemment par Philippe-Auguste. Leurs masses d'acier ciselé brillaient sur leurs épaules comme des miroirs aux alouettes.

— Il y a d'autres issues? murmura-t-il.

— Sire évêque, il y a aussi d'autres sergents d'armes.

Le légat eut un tressaillement.

— Heureusement, dit-il, comme pour se rassurer lui-même, — heureusement que le roi ne nous sait pas ici...

— Le roi sait tout! répliqua l'impitoyable Montruel.

— Eh bien!... répéta cependant Philippe-Auguste.

— Le comte du Perche dit de mauvaise grâce :

— Je signerai.

— Cela fait quatre! prononça le roi lentement; — restent mes seigneurs les ducs de Berry et de Bourgogne, les comtes de Thouars, de Nevers, de Flandre et d'Aumale, les vicomtes de Saintes et d'Auxerre, le baron de Montbard, Chrétien de Pruym, Jean de Châtillon... et d'autres.

— Très-redouté seigneur, répondit le duc de Bourgogne, — tous ceux que vous venez de nommer craignent Dieu encore plus que le roi.

— C'est un refus formel, mon cousin de Bourgogne ?

— C'est un refus.

— Holà! Cadocu! réveille-toi! s'écria Philippe-Auguste d'une voix vibrante, en se redressant de tout son haut.

Le routier tressauta sur son siége. Il était en effet à moitié endormi.

— Que me voulez-vous, mon sire? balbutia-t-il.

— Je veux savoir, répondit le roi, — combien tu as de bons garçons à me vendre, si je te donne un prix qui te convienne.

— Ma foi de Dieu, mon sire, répliqua Antoine Cadocu, — s'il s'agit de battre vos bons cousins de Bourgogne, de Berry, de Nevers, d'Aumale et de Thouars, je crois que je vous donnerai mes petits enfants gratis.

— Voyez-vous cela, gronda l'évêque d'Orviéto; — il m'a demandé, à moi, cent mille écus!

— Point, point! capitaine Antoine, s'écria le roi, dont la gaîté pouvait sembler fort bizarre en ce moment; — les bons comptes font les bons amis... je veux te payer, et te payer comptant... Dis-moi seulement combien tu peux me fournir de lances?

Cadocu se recueillit en homme qui fait une addition compliquée.

— Ma foi, très-redouté seigneur, repliqua-t-il enfin, — je ne saurais pas vous dire au juste... Dans le comté de Soissons, j'ai une compagnie qui vaut bien un peu plus que le contingent du duc de Bourgogne... Dans l'Orléanais, j'ai deux fois plus de monde qu'il n'en faut pour avaler le Berry, ses moutons et son duc.. A Boulogne, j'ai mon frère François, qui serait le plus heureux coquin du monde si on lui donnait la tête du comte de Nevers à casser... En Normandie, le sire Guillaume des Roches peut vous dire que ma bande est une armée...

Le sénéchal d'Anjou fit un signe de tête affirmatif.

— Bref, poursuivit le routier avec rondeur et simplicité, — à votre place, très-redouté seigneur, j'aimerais mieux avoir à mon service le pauvre Antoine Cadocu, tout seul, que ce tas de hauts barons qui mettent sur leurs bannières : *Chacun pour soi*, et qui se réfugient derrière le nom de Dieu toutes les fois qu'ils veulent forfaire ou trahir.

Un frémissement de colère couvrit ici la voix du routier.

Tous ceux qu'il insultait si audacieusement étaient des chevaliers avant d'être de hauts seigneurs, et pas un parmi eux ne pouvait être accusé de porter une épée qui tînt beaucoup au fourreau.

Il y avait dix à parier contre un que la grand'salle de l'hôtel de Nesle allait avoir, cette nuit, du sang sur ses pavés.

Le roi Philippe-Auguste riait bonnement et faisait des signes d'amicale et joyeuse humeur tantôt au sénéchal, tantôt au maréchal, tantôt à Jean de Nesle, son hôte, ou au comte du Perche.

Et cependant le roi Philippe-Auguste n'était pas d'un caractère excessivement folâtre.

Tout cela était-il une comédie où Cadocu récitait un rôle composé par le roi.

Quelques-uns le crurent.

Le roi dit, voyant l'émotion générale :

— Mes seigneurs, calmez-vous, je vous conseille, et surtout, ne touchez point vos épées!...

— On nous outrage indignement! fit Nevers qui avait dégaîné déjà.

Le roi le regarda :

— Prenez garde, comte de Nevers! prononça-t-il en baissant un peu la voix; — le roi trouve que le capitaine Antoine a parlé comme il faut!

— Ah ça! grommelait le légat, — ils n'ont donc pas de sang dans les veines ce soir!

— Ma foi, sire évêque, murmura Amaury Montruel, — moi, qui prétends connaître le fort et le faible de chacun, j'avoue que je n'y vois plus goutte... je donnerais bien quelque chose au diable pour qu'il me dît comment tout cela va finir!

VI

Nevers et tous les seigneurs insultés par Cadocu étaient maintenant debout. Cadocu, lui, s'était renversé sur son siége et n'avait jamais semblé plus à son aise.

Malgré l'ordre du roi, les grands vassaux s'étaient groupés à l'extrémité de la table. Ils s'entretenaient avec vivacité. Le duc de Bourgogne cherchait, mais en vain, à modérer leur fureur croissante, et c'était un spectacle étrange que de voir d'un côté cette rage, mal contenue par la présence du roi, de l'autre ce calme méprisant et moqueur.

Avant Philippe-Auguste, aucun roi de France n'eût arrêté si longtemps cette colère. Philippe-Auguste avait déjà haussé le trône de deux ou trois degrés.

Mais il n'avait pas encore donné sur la nuque de l'opposition

féodale le coup de hache de Bouvines. Il était bien évident que les épées allaient sauter hors du fourreau.

— Viens ça, mon compère Jean , dit le roi.

Le seigneur de Nesle obéit aussitôt.

— Tu ne t'es pas trompé, Jean , mon cousin, reprit Philippe-Auguste , lorsque tu as dit que j'étais venu dans ta maison seul et confiant en ta foi... ainsi viendrai-je toujours chez mes bons compagnons... mais je savais trouver ici nombreuse société. J'ai agi en conséquence... je suis venu seul : je m'en retournerai bien gardé... Jean mon cousin, ouvre la fenêtre.

Le seigneur de Nesle obéit encore.

— Que vois-tu ? demanda le roi.

— Je vois, très-redouté seigneur, les masses d'armes de vos sergents.

— Eh bien! Jean, mon compère, ces masses sont pour les épées qui sortent de leur gaîne malgré la volonté du roi...

— Si c'est une menace à notre endroit!... s'écria Nevers, incapable de se contenir davantage.

— Albret! prononça Philippe-Auguste en élevant un peu la voix.

La tête jeune et gracieuse du page se montra sur le seuil de la porte par où Philippe était entré!

— Jacques Belin est-il là? demanda le roi.

— Il est là et il attend ! répondit une voix rude derrière le page.

Le duc de Bourgogne pâlit.

— Sommes-nous trahis !... murmura-t-il en regardant le seigneur de Nesle avec défiance.

— Santa Maria ! fit l'évêque d'Orviéto, — il est encore à s'en apercevoir !

— Non, mon cousin de Bourgogne, répondit Philippe-Auguste, vous n'êtes point trahi... l'hôtel de Jean de Nesle a été envahi à son insu,.. envahi par moi, Philippe de France, qui ne suis pas

encore assez vieux pour laisser tomber ma couronne en vos mains.. Pardonne-moi, Jean de Nesle, ajouta-t-il avec cordialité; le roi connaît ses amis comme il connaît ses ennemis.

— Mes seigneurs, reprit-il en donnant tout à coup à son front ce bandeau de gravité royale qu'il savait prendre si supérieurement à l'occasion, — nos pères n'avaient point de garde. J'en ai pris une pour me défendre contre le couteau de l'Anglais et contre le poignard du Sarrasin... Ce n'est pas ma faute si elle me sert contre vos épées.

Il fit un geste.

Par les deux portes principales, vingt-quatre massiers entrèrent.

Le légat faisait bien du mauvais sang derrière sa draperie. — mais il n'était pas au bout.

Cadocu donna une grosse poignée de main à Jacques Belin, capitaine des sergents-massiers de la garde...

— A Dieu, ne plaise, mes seigneurs, poursuivit le roi, — que je désarme des chevaliers français!... Gardez vos épées, tous tant que vous êtes, et reprenez vos places, si cela vous convient... Je vais m'occuper de vous présentement.

Il mit sa tête sur sa main et parut un instant se recueillir.

— Je suis le maître! prononça-t-il ensuite d'une voix profonde et lente; — Dieu m'a donné ce peuple de France à gouverner et à protéger... quiconque se met au-devant de moi est un obstacle; je l'écarte ou je le brise... quiconque me sert et me vient en aide, je le récompense de mon mieux... Jean de Nesle, tu es noble comme moi et plus riche que moi; je ne puis rien te donner que mon amitié; tu l'as... Guillaume des Roches et Henri Clément, vous êtes dès longtemps les premiers lieutenants du trône... ce que tu voudras, comte du Perche, tu le diras... mais voici mon compère Antoine Cadocu qui n'est ni très-noble ni très-riche... écoutez et regardez, vous tous qui êtes ici, afin de savoir une bonne fois ce que peut le roi de France.

Il dégaina.

— Approchez, messire Antoine, dit-il.

Cadocu ne se le fit pas répéter.

— A genoux! dit encore le roi.

Cadocu s'agenouilla.

Le roi lui toucha la joue du plat de son épée et reprit:

— De par Dieu et monsieur saint Michel archange, Antoine Cadocu, je te fais chevalier!

Il y eut un murmure au bout de la table.

— Cela ne vous plaît pas, mes seigneurs, dit le roi en reprenant son sourire amer, — est-ce donc qu'un sujet fidèle fera tache dans les rangs de votre chevalerie?... mais vous allez murmurer plus fort. Cadocu! veux-tu être baron?

— Pourquoi pas? répondit le routier.

— Veux-tu être comte?

— Pour peu que cela vous agrée, mon très-redouté sire...

— Veux-tu être duc?

— Je serai prince, si vous voulez.

Et pourtant, Cadocu n'avait pas l'air très-enchanté. Manifestement, il eût mieux aimé une récompense monnayée.

N'était-il pas plus puissant qu'un baron! Et qu'un comte? Et qu'un duc?

— C'est bien, messire Antoine, dit le roi, — mais il ne me plaît pas que vous soyez baron sans baronnie, comte sans comté, ou duc sans États suzerains... Pour cause de haute trahison et de forfaiture, je vais disposer de bien des baronnies, de plusieurs comtés et de deux duchés pour le moins... nous pouvons choisir.

Les grands vassaux étaient comme une compagnie de renards entassés tout au fond d'un piége.

Ils s'entre-regardèrent, plus penauds encore qu'enragés.

Le sang jaillissait des lèvres de Nevers.

L'évêque d'Orviéto, qui écoutait tout cela, se disait:

— Voilà un habile homme qui tranche dans le bois du saint-siége pour exhausser son trône... J'aimerais autant une troupe d'oies que ces terribles seigneurs!.. allons! c'est une belle partie que nous perdons et je ne veux point de revanche... Il faut se mettre de moitié dans le jeu de cet homme-là.

— Lequel aimes-tu le mieux, Cadocu, demandait le roi, — le duché de Berry ou le duché de Bourgogne?

Cadocu hésita un instant, et cet instant, les grands vassaux de la couronne de France le saisirent pour faire leur soumission. Ils avaient peur, non point des sergents d'armes, ni de messire Antoine, malgré ses myriades de routiers, mais bien du roi et de sa volonté de fer.

Ils l'avaient cru brisé sous le poids de tous les embarras qui fondaient en même temps sur lui. Ils le retrouvaient ferme et fort: ils avaient peur.

Ils comprenaient que leur influence toute révolutionnaire fléchissait devant cet inébranlable vouloir.

Le siècle marchait. Le pouvoir sortait de ses langes. La lumière se faisait dans le chaos gouvernemental. Certes, nous ne voulons pas dire que Cadocu le routier fût une pure expression du peuple; mais dans la grand'salle de l'hôtel de Nesle, en voyant ce qui se passait, on pouvait deviner déjà que le peuple et le roi allaient se donner la main par-dessus la tête courbée ou coupée des hauts barons.

Les vassaux de Philippe-Auguste savaient qu'avec l'appui des routiers, sans parler des seigneurs qui devaient se rallier au trône, le roi pouvait exécuter sa menace. Ils savaient en outre que la résolution ne lui manquerait pas.

Ils avaient peur.

— Mon très-redouté sire, dit Eudes de Bourgogne, qui s'a-

vança vers lui respectueusement, en tenant le duc de Berry par la main et suivi des comtes, vicomtes, barons et chevaliers, — c'en est assez, s'il plaît à votre miséricorde... nous nous sommes trompés par bonne intention et scrupules dévots... Recevez-nous à merci et gardez d'abaisser par trop ceux qui sont vos pairs par le fait de Dieu.

— Tu vois, messire Antoine, murmura le roi, — ils ne te trouvent pas digne d'être duc et pair !

— Ma foi de Dieu! grommela le routier, — moi, j'aurais été meilleur prince... s'ils étaient venus à moi après l'affaire faite, nus comme de petits saint Jean, je leur aurait donné de la besogne dans quelque compagnie de taupins... mais quant à la duché pairie, pour mon goût, je préfère le vin de messire Jean.

En foi de quoi, il engloutit une énorme lampée.

Songez que le malheureux Jean, seigneur de Nesle et châtelain de Bruges, forcé de garder le décorum, en était à envier le sort de ce routier sans gêne.

Philippe-Auguste reprit son royal maintien.

— Mon cousin de Bourgogne, dit-il, — parlez-vous au nom de tous nos vassaux.

— Oui, mon sire.

Et en effet, ducs, comtes, barons, chevaliers l'approuvèrent en chœur.

— Votre envie, reprit le roi, est de mettre votre signe au bas de l'acte que je vous ai fait connaître?

— C'est notre envie.

— Soyons donc bons amis, en ce cas, mes seigneurs, et ne parlons plus du passé... seulement, ajouta-t-il en montrant Cadocu, il est juste que vous payiez le joyeux avénement de ce nouveau chevalier : entre vous tous, et selon vos finances, je vous taxe à deux cent mille écus d'or.

— Voilà un brave roi! s'écria messire Antoine.

— Ame vénale! pensa le légat.

Jean Belin, capitaine des sergents d'armes, alla faire un tour à l'office. Tout était pacifié; les seigneurs signèrent l'engagement de soutenir Philippe-Auguste excommunié. — Nos archives générales ont conservé cet acte, où la signature d'Eudes III, duc de Bourgogne, se lit la première de toutes.

VII

— Maintenant, Jean de Nesle, mon ami, dit Philippe-Auguste en riant, — où as-tu caché l'évêque d'Orviéto, légat latéral de notre Saint-Père?

— Par la morbleu! il paraît en effet que le roi sait tout! murmura messire Jean.

Le croiriez-vous? les grands vassaux humiliés n'étaient pas fâchés de voir le légat roulé à son tour.

Mais il est plus facile de rouler, puisque rouler il y a, un duc de Bourgogne qu'un légat apostolique.

Surtout quand ce légat a écouté aux portes.

Comme Jean de Nesle se levait pour aller chercher l'évêque d'Orviéto dans sa cachette, celui-ci écarta brusquement la portière, et s'avança le sourire aux lèvres.

— Puisque le roi sait tout, dit-il en s'inclinant avec respect, je n'ai pas besoin d'apprendre au roi que la sainteté de Notre Père, voulant conserver à tout prix dans le giron de l'Église le plus grand prince de la chrétienté, a daigné convoquer un nouveau concile pour examiner de rechef cette affaire des deux reines, — ce, sur la demande de son bien-aimé fils, Philippe, roi de France.

— Et c'était sans doute pour le cas où Philippe, roi de France, ne se soumettrait pas aux décrets de ce nouveau concile, que le sire évêque d'Orviéto s'assurait par écrit du concours de nos grands vassaux?..

— Le roi sait tout! répliqua l'évêque avec une gracieuse révé-

rence; — il est impossible de lui rien dissimuler... C'était en effet pour cela.

Philippe-Auguste fronça le sourcil. Un instant, on put croire que la colère allait lui faire perdre tous ses avantages.

Heureusement pour lui, Amaury Montruel sortit à son tour de la cachette.

Cette fois, Philippe manifesta une véritable surprise.

— Toi ici! s'écria-t-il.

— J'étais avec le sire évêque, répondit Montruel, — et je puis affirmer à mon redouté seigneur que le sire évêque est l'admirateur passionné des mérites de madame Agnès.

Gratien Florent tressaillit. — C'était un nouvel intérêt qui surgissait et un nouveau mystère.

— Le sire évêque a parlé d'Agnès?... demanda le roi naïvement.

Car les plus fins politiques deviennent des enfants dès qu'il s'agit de l'objet de leur amour.

— Le sire évêque m'a parlé de madame Agnès, répondit imperturbablement Montruel; — il m'a dit que le Saint-Père n'ignorait rien des grandeurs de son âme et de ses vertus...

— En vérité!..

— Mais... voulut dire le légat.

— Et je lui ai promis, mon sire, de vous rapporter ses paroles, afin que vous le regardiez d'un œil encore plus favorable.

Le légat s'inclina, n'osant plus nier, mais il pensa :

— En quelle monnaie madame Agnès paye-t-elle cet Amaury Montruel?..

Le jour naissait lorsque les portes de l'hôtel de Nesle s'ouvrirent pour donner passage à une nombreuse et brillante cavalcade, composée du roi Philippe-Auguste, de ses grands vassaux et de Gratien Florent, évêque d'Orviéto, légat du saint-siége.

Derrière marchaient les sergents d'armes, commandés par Jacques Belin qui avait fait un bon souper-déjeuner.



Castelli del — Imp. Dupain Faub.g St Jacques. 33. — Lechard sc

LE RÉDUIT DE MESSIRE AMAURY

NUITS DE PARIS

Tout le monde était content, ou du moins le paraissait. La concorde la plus touchante régnait parmi cette très-noble escorte. La réconciliation avait eu lieu, expansive et complète.

Le roi rentra au Louvre et les seigneurs chacun chez soi. Cadocu alla dans quelque bouge, faire danser un à-compte de ses deux cent mille écus.

Amaury Montruel, l'ami du roi, se rendit dans une petite rue située derrière la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. — C'était au dehors un simple pignon vieux et mal bâti : la porte qui faisait l'angle de la rue s'ouvrait sous une tourelle collée au mur. Quand on avait franchi le seuil, on se trouvait dans un vestibule assez large qui conduisait à une grande salle meublée avec une certaine magnificence.

L'ami du roi passait pour avoir des mœurs excessivement relâchées ; ceux qui croyaient cela disaient que la maison du quartier des Arcis lui servait à cacher ses orgies.

D'autres prétendaient que cette maison, qui avait entrée sur une ruelle sans nom et qui communiquait d'autre part avec les rues Saint-Jacques et des Ecrivains, était un lieu où l'ami du roi réunissait tous les espions qu'il entretenait dans Paris.

Car l'ami du roi passait aussi pour être le chef d'une manière de police très-bien faite, et assez clairvoyante pour que Philippe-Auguste pût dire avec une certaine vérité : — Le roi sait tout.

Ces deux versions étaient du reste également bien fondées. Amaury Montruel, seigneur d'Anet, faisait de la débauche et de la police dans ce lieu mystérieux.

La police était alors une chose à peu près inconnue, à laquelle les gens éclairés ne croyaient point et que le peuple craignait comme il redoute tous les fantômes. Pour enlever jusqu'au moindre soupçon aux grands vassaux du roi, ses compères, dont il éventait fort adroitement les projets, Amaury Montruel n'avait qu'à hausser les épaules et sourire.

On aurait eu honte de se montrer crédule comme les filles folles ou les truands de la rue.

C'est pour cela que nous avons vu l'ami du roi installé tranquillement à l'hôtel de Nesle, au beau milieu des conspirateurs.

Si quelques grands vassaux plus clairvoyants ou plus timorés eussent conservé leurs craintes, s'ils étaient descendus au fond des faits, pour connaître une bonne fois cet homme, et savoir ce qu'il y avait sous son indifférence sceptique et railleuse, peut-être auraient-ils été rassurés doublement.

Ils auraient découvert en effet chez Amaury un sentiment, un seul, une passion unique, qui contrastait par sa fougue avec la froideur affectée de son caractère. — Montruel était amoureux, amoureux éperdument, et la femme qu'il aimait appartenait au roi.

Il n'en faut pas tant pour neutraliser les dévouements les plus absolus, quand ces dévouements n'ont d'autre source, en définitive, que l'intérêt personnel et le calcul.

VIII

Dans la salle où l'ami du roi entra, il y avait une sorte de clerc, portant le costume de la basoche et demi-couché sur des coussins de laine.

Il était jeune encore, mais tout pâle et ridé comme une vieille femme.

—Maître Samson, dit Montruel, est-on venu pendant mon absence?

— On est venu, répondit maître Samson qui bâilla et se mit sur son séant; — le seigneur Herbert est venu par la rue des Écrivains... Il a dit qu'un message était arrivé de Normandie où Jean-Sans-Terre a débarqué la semaine passée... l'écolier Tristan est venu par la rue Saint-Jacques... Il dit que pour une centaine d'écus d'or on peut mettre le feu aux quatre coins de la cité... C'est un assez joli coquin que cet écolier Tristan, mon seigneur!

Montruel fit un geste de mépris.

— Là, là! grommela Samson ; — je sais bien qu'en fait de coquins nous avons le droit d'être difficiles... Maître Honoré, le libre maçon, est venu par la petite porte : les damnés braillards se sont réunis encore cette nuit devers la croix du Trahoir... Ils ont chanté, ils ont mis des guirlandes aux murailles et ils ont reçu un nouvel acolyte qui se nomme... attendez donc.... qui se nomme... Je devrais prendre tous les noms par écrit : ma mémoire s'en va...

— Tu bois trop, dit Montruel.

— Mon seigneur, répliqua effrontément Samson, — je ne bois guère que vos fonds de bouteille... Enfin le nom n'y fait rien... A cette même séance assistaient deux vagabonds de la truelle et du marteau, des compatriotes de madame Ingeburge pour sûr... Éric ou Cédric et le petit Adam.

— Est-ce tout? demanda Montruel.

— Non... mais il y a encore un nom qui me manque, répondit le clerc oublieux, — un nom de païen mécréant, celui-là!... Le païen mécréant est arrivé hier au soir par la Porte-au-Peintre... il était monté comme un seigneur; mais au lieu de lance il portait un marteau de tailleur de pierres, et au lieu de dague une truelle.

L'ami du roi se prit à sourire.

— Marteau, truelle, répéta le clerc en grondant, — On ne voit plus que cela dans Paris!... Tout l'argent du royaume tourne en mortier et en pierres de taille... Je suis sûr qu'il y a dix mille maçons en la ville!

— Allons, allons! interrompit Montruel d'un air satisfait; — je vois que mes hommes n'ont pas dormi cette nuit... Dis-moi, Samson, le nouvel adepte de la libre maçonnerie dont tu as oublié le nom, ne s'appellerait-il pas Jean Cador?

— Si fait, pardieu!... s'écria le clerc en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Et l'infidèle qui est entré par la Porte-au-Peintre, poursuivit Montruel, — n'avait-il pas nom Mahmoud el Reis?

— C'est que c'est cela!... répondit Samson avec admiration, — Il paraît que vous n'avez pas dormi non plus, mon seigneur!

Montruel ôta sa toque et se jeta dans un large fauteuil.

— Je ne dors jamais... dit-il.

Puis il ajouta d'un ton impérieux et bref :

— Va-t-en!... Fais apporter du vin de Grèce... et envoie quérir la Fontanelle.

— C'est que... voulut répliquer Samson ; — la Fontanelle doit dormir à l'heure qu'il est... on a bu et dansé chez elle toute la nuit.

— Qu'on prenne une poignée de verges, dit Amaury, — et la Fontanelle viendra.

Le clerc sortit. — Montruel, resté seul, laissa tomber sa tête entre ses mains.

Il pouvait avoir trente ans à peine, et c'eût été un très-beau cavalier sans l'air d'astuce et de dureté froide qui déparait son visage.

Il demeura pendant quelques minutes plongé dans sa méditation profonde, puis secouant tout à coup ses longs cheveux, il se leva et parcourut la chambre à grands pas.

Sa physionomie était entièrement changée, il était pâle et ses yeux fatigués avaient quelque chose de hagard.

— Ce que je veux? murmura-t-il en fermant les poings avec colère, — je n'en sais rien — où je vais? je l'ignore... La besogne où je m'emploie pourrait mener loin un ambitieux : je n'ai pas la force d'être ambitieux... Le gibet ne me fait pas peur, mais le trône ne me fait pas envie... et je marche, je marche travaillant comme si j'avais les grands desseins de l'empereur Charles ou du roi Hugues Capet... Des desseins! je jure Dieu que je n'en ai point... J'aurais servi Philippe, qui a un cœur de roi, vaillamment et fidè-

lement : c'était là un effort à ma taille... mais cette femme est venue et il me faut cette femme... Je ne sais que cela... hors de cette pensée tout me semble puéril et méprisable!

Il s'arrêta et mit sa tête entre ses deux mains crispées.

— Fou que je suis!... s'écria-t-il, — c'est cette pensée elle-même qui est méprisable et puérile!... Je le sais bien, je le sens bien... mais qu'y faire?... Il y a eu des fous avant moi... Il y aura des fous après moi... Et quelle différence y a-t-il entre les fous et les sages?

Un bruit se fit à la porte par où le clerc était sorti. — Amaury composa aussitôt son visage pour reprendre l'air froid qui lui était habituel.

La porte s'ouvrit, une femme de vingt-cinq ans, insolemment belle, et dont la parure défiait les lois somptuaires avec effronterie, parut sur le seuil.

— Entre, Fontanelle, dit Amaury.

Fontanelle obéit; elle tenait dans ses mains un flacon de vin de Grèce et deux coupes d'argent doré.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix un peu oxydée et qui répondait mal à l'exquise régularité de ses traits, — j'ai voulu vous servir moi-même, comme c'est mon devoir.

— Et bien tu as fait, mignonne... Approche ici et verse à boire.

La Fontanelle emplit une des coupes et laissa l'autre vide.

— Ne me rendras-tu pas raison? demanda Montruel.

— Non, mon seigneur, répondit la Fontanelle en souriant humblement, — voilà que j'ai vingt-quatre ans passés, je me fais vieille... Cette coupe n'est point pour moi, qui suis indigne d'un galant seigneur... J'ai amené Agnès la Jolie...

Montruel baissa les yeux et ses lèvres tremblèrent.

— Agnès!... murmura-t-il d'une voix changée; — Oh! fou que je suis... misérable fou!

La Fontanelle le regardait en dessous et souriait.

— Elle est là... reprit-elle, — dans la chambre voisine... elle attend.

— Je ne veux pas la voir!... s'écria Montruel.

— Chut!... fit la Fontanelle avec prière. — Si la pauvre enfant entendait, mon seigneur...

Amaury releva les yeux sur elle d'un air soupçonneux et craintif.

— Est-ce que tu crois qu'elle m'aime?... murmura-t-il.

— Si je le crois!... je m'y connais... elle vous adore!

Montruel répéta, mais plus bas .

— Je ne veux pas la voir!

La Fontanelle réprima un sourire.

— Femme, dit Amaury brusquement, — parlons affaires... j'ai besoin de toi... il faut que tu attires dans ta maison deux hommes que je vais t'indiquer.

— J'en attirerais mille pour plaire à mon seigneur.

— Tais-toi... le premier est un maçon libre du nom de Jean Cador.

La Fontanelle s'inclina d'un air à la fois modeste et triomphant

— Le second, poursuivit Montruel, — est un infidèle qui vient à Paris pour tailler la pierre selon le style sarrazin... il a nom Mahmoud-el-Reis.

La Fontanelle mit plus d'orgueil dans son sourire.

— Tu m'entends? acheva Montruel.

— Je pourrais répondre à mon seigneur, dit la Fontanelle. — que ses ordres ont été devancés... J'ai reçu chez moi Jean Cador, le maçon libre, et Mahmoud-el-Reis, le tailleur d'images d'Orient.

Amaury se rapprocha curieux et attentif.

— Mais, poursuivit la vieille femme de vingt-quatre ans passés, mon seigneur parle de deux hommes et je n'en ai reçu qu'un.

— Que veux-tu dire?... demanda vivement l'ami du roi.

— Jean Cador et Mahmoud-el-Reis ne font qu'une seule et même personne.

Montruel ne put retenir une exclamation d'étonnement.

— Et comment sais-tu?... commença-t-il.

— Maître Honoré, le libre maçon, interrompit la Fontanelle, a amené chez moi, cette nuit un compagnon qu'il appelait Jean Cador... L'anglais Herbert est venu une heure avant le jour, pour tuer le temps, disait-il, car il avait frappé en vain à la porte de votre retraite... Quand Herbert a vu ce Jean Cador, il est allé tout droit à lui... et, bien qu'ils aient causé à voix basse dans un coin reculé, j'ai entendu qu'Herbert l'appelait plusieurs fois du nom que vous venez de prononcer.

— Mahmoud-el-Reis?

— Mahmoud-el-Reis.

— C'est étrange!... pensa tout haut Montruel. — Il y a donc des choses que je ne sais pas!... peut-être qu'Herbert veut me tromper!...

— Et qu'a-t-il fait dans ta maison cet homme?... reprit-il en s'adressant à la Fontanelle.

— Maître Honoré lui a présenté du vin : il a bu deux doigts d'eau pure... L'anglais Herbert m'a donné l'ordre de lui amener les plus belles de mes compagnes : Berthe, qui a les cheveux d'or comme Vénus, Geneviève, qui danse comme une nymphe, Catherine qui chante mieux que les sœurs d'Apollon... il a regardé Berthe, Geneviève et Catherine, il a souri avec dédain et s'est étendu seul sur le tapis, enveloppé dans son manteau, plus moelleux que le lin, le visage tourné vers l'Orient.

— Alors, si je te dis de prendre son secret, comment feras-tu?

— Mon seigneur, répondit la Fontanelle, — cet homme n'a pas vu Agnès la Jolie.

Amaury tressaillit et détourna les yeux.

— Je te défends de lui faire voir Agnès!... murmura-t-il, — et je t'ordonne de lui prendre son secret.

La Fontanelle s'inclina respectueusement.

— Je tâcherai, mon seigneur... répliqua-t-elle.

Puis elle ajouta en glissant un regard vers la porte de la chambre voisine :

— Mon seigneur n'a pas oublié qu'elle attend ?

— Retire-toi et qu'elle entre, dit Montruel avec fatigue.

La Fontanelle se leva ; mais au lieu d'obéir tout de suite, elle resta debout devant Montruel.

— J'ai une humble requête à vous présenter, mon respecté seigneur, dit-elle.

— Est-ce de l'argent qu'il te faut ? interrompit Amaury.

— Non, répliqua la fille folle, retrouvant comme un souvenir vague de sa dignité perdue. — Je suis plus riche que bien des nobles dames... Ce que je veux c'est que vos valets m'épargnent l'outrage inutile.

— Ah !... fit Montruel en baillant. — On t'a insultée, ma pauvre Fontanelle ?

— Votre serviteur Sansom m'a menacée des verges.

— A-t-il insulté Agnès ? demanda Montruel en fronçant légèrement le sourcil.

— Non, mon seigneur, il n'a insulté que moi.

Le regard d'Amaury se noya, distrait, dans le vide.

La Fontanelle attendit sa réponse pendant une minute encore, puis une larme silencieuse roula sur sa joue.

Cette larme fut séchée bien vite, car la joue brûlait.

Si Amaury eût regardé en ce moment la Fontanelle, il aurait eu peur, lui qui pourtant n'avait peur de rien.

— Donc que Dieu vous garde, mon seigneur !.. murmura-t-elle en tâchant de faire sa voix résignée et douce.

Elle se retira.

Presque aussitôt après, une jeune fille d'une beauté ravissante franchit le seuil, légère comme une sylphide, et vint se jeter en riant dans les bras d'Amaury.

Sa taille était haute et hardiment élancée; elle avait des cheveux plus noirs et plus brillants que le jais; ses yeux, contrariés comme ceux des filles de race tzèche, lançaient des éclairs vifs et à la fois profonds.

En recevant son premier baiser, l'émotion d'Amaury fut si violente qu'il fut sur le point de défaillir.

Il voulut la repousser. — Comme ces lianes flexibles et robustes qui enlacent les arbres des forêts vierges pour s'appuyer sur eux d'abord et les étouffer ensuite, la jeune fille roidit ses deux bras autour du cou du chevalier et résista en murmurant de douces paroles.

Amaury, vaincu, attira le front d'Agnès contre ses lèvres.

Et tout aussitôt la coquette, sûre désormais de son empire, se prit à lutter contre les caresses comme elle avait lutté contre le premier refus.

Elle se rejeta en arrière, souriante et mutine.

— Que fais-tu?... demanda Montruel avec reproche.

Agnès, qui avait glissé hors de son étreinte, le regarda d'un air de joyeuse moquerie.

— Vas-tu me faire riche aujourd'hui, mon seigneur?... dit-elle d'une voix que son effronterie ne pouvait priver entièrement de douceur.

Amaury fronça le sourcil.

— Oh! tu auras beau te fâcher!... reprit Agnès la Jolie, — je veux faire fortune et cela d'un seul coup!... Tu es riche, tu m'aimes... je crois que je n'attendrai pas longtemps!

Elle voyait les yeux ardents du chevalier qui ne pouvaient se détacher de son sourire.

— Tout à l'heure, murmura-t-il, — tu me disais aussi que tu m'aimais?

— N'es-tu pas assez beau pour cela, mon seigneur?... mais je veux être riche!

— Ce n'est donc pas pour moi que tu m'aimes? demanda Montruel avec une mélancolie étrange en un pareil moment et devant une semblable femme.

Agnès la Jolie, remit les choses à leur place en poussant un rude et franc éclat de rire.

— Je t'aime un peu pour toi, dit-elle, — beaucoup pour moi... n'est-ce pas ainsi que tout le monde aime !

Et comme Amaury continuait de la regarder avec tristesse, elle fronça le sourcil à son tour et changea de ton brusquement.

— Mon seigneur, dit-elle, en relevant sur lui ses yeux hardis, oserais-tu me jurer ta foi de chevalier que c'est pour moi que tu m'aimes?

Les paupières d'Amaury Montruel battirent et se baissèrent.

Le sourire de la belle Agnès devint plus amèrement moqueur.

— Tu n'ose pas!... reprit-elle, — et tu as raison, car ce serait un parjure inutile!... Est-ce pour moi que tu as changé mon nom de Jeanne en celui d'Agnès?... Est-ce pour moi que tu as donné l'ordre à la Fontanelle de me fournir des voiles de gaze dorée, des mantelets d'hermine et de menu-vair, des ceintures ornées de pierres précieuses, des parures enfin qu'une reine serait fière de porter?... Est-ce pour moi?

Amaury restait muet et comme effrayé.

— La femme de Philippe-Auguste, Agnès de Méranie me ressemble, continua la jeune fille impitoyable, — est-ce pour moi que tes yeux ardents s'attachent à elle et la suivent partout, et la suivent toujours?

— Tais-toi!... murmura Montruel avec épouvante.

Il y avait du mépris dans le coup d'œil qu'Agnès la Jolie lui jeta.

— Je suis plus belle que la femme de Philippe-Auguste, s'écria-t-elle, — plus belle et plus jeune!... et pourtant ce n'est pas pour moi que tu m'aimes!

Agnès la Jolie se tut et se prit à jouer nonchalamment avec les franges d'or de sa ceinture.

Amaury passa le revers de sa main sur son front. — Son front ruisselait de sueur.

— C'est vrai.... balbutia-t-il avec une sorte de rage impuissante, — tout ce qu'elle dit est vrai : je suis fou, et ma folie n'est plus un secret, à ce qu'il paraît !

— Jeune fille, poursuivit-il en se redressant tout à coup, — tu auras de l'or, non plus parce que je t'aime, mais parce que je te hais.

— Quelle différence y a-t-il, murmura Agnès la Jolie, entre l'or qui vient de la haine et l'or qui vient de l'amour ?

Amaury lui imposa silence d'un geste péremptoire.

— Je te payerai, reprit-il, — tu seras riche, et riche d'un seul coup ; — mais c'est à condition que pas un geste indiscret, pas une imprudente parole...

—Mon seigneur, interrompit Agnès résolument, — non-seulement tu me payeras, mais encore tu me respecteras... Je suis plus forte que toi, et je ne veux pas que tu me menaces !

Amaury frémissait de colère ; sa main fit un mouvement pour chercher sa dague ; d'un bond Agnès la Jolie fut à l'autre bout de la chambre.

— Oui, oui,... dit-elle en souriant avec dédain et en saisissant le bouton de la porte, — tant que je suis ici, tu as encore cet avantage sur moi... Mais tu as manqué de prestesse, mon seigneur... Moi, j'ai profité du moment... Au revoir et souviens-toi de ta promesse !

Avant qu'Amaury eût quitté son siége, elle avait disparu. On entendit dans la chambre voisine son petit rire sec et railleur, puis la seconde porte se referma bruyamment, et ce fut tout.

Quand Amaury Montruel se retourna, il vit debout, au milieu de la chambre, maître Samson, le clerc qui ressemblait à une vieille femme.

Montruel ne pouvait plus pâlir d'avantage, mais il tressaillit comme si on l'eût frappé à l'improviste.

— Tu étais-là? murmura-t-il; — tu as dû tout entendre!..

— Tiens!... dit Samson, — vous n'avez bu qu'un verre de vin de Grèce.... La belle Agnès n'avait donc pas soif, ce matin?

Amaury avait eu le temps de se remettre.

— Je t'avais donné congé, dit-il. — Que viens-tu faire ici?

— Quant à avoir entendu quelque chose de vos entretiens d'amourettes, reprit le clerc au lieu de répondre, — c'est le cadet de mes soucis!... Il y a des jours où vous êtes généreux, Messire, et ces jours-là font passer ceux où vous y regardez de trop près.

Montruel lui jeta sa bourse.

— Il a tout entendu! pensa-t-il.

— Oh! ..fit maître Samson, — je ne vous demandais rien, mais grand merci tout de même... Je venais vous dire quelque chose qui, selon moi, devait vous faire plaisir... Deux des personnes qui sont arrivées hier au soir, viennent à Paris pour assassiner le roi.

Amaury lui jeta un regard si étrange que le clerc s'arrêta étonné.

Il y avait dans ce regard, l'effroi soudain d'un homme qui voit sa plus intime pensée mise à nu malgré lui.

— Oh! oh!... se dit maître Samson, — du diable si j'aurais vu si loin que cela!

— Et tu crois, malheureux, s'écria Montruel qui retrouvait, mais trop tard, un peu de présence d'esprit; — et tu crois que l'arrivée de pareilles gens me peut faire plaisir!...

— A Dieu ne plaise, répondit bonnement maître Samson. — Je connais trop bien le dévoûment loyal de mon seigneur... Il ne fallait que me laisser achever... Je comptais que ma nouvelle réjoui-

rait messire Amaury parce que la reine Ingeburge pourrait bien être complice de leur dessein.

— Ingeburge n'est pas reine, interrompit Amaury. — Il n'y a d'autre reine que madame Agnès, femme légitime de notre très-redouté seigneur Philippe, roi de France.

Samson s'inclina en signe d'acquiescement respectueux.

— Comment Ingeburge peut-elle être complice? demanda Montruel.

— Voilà, répliqua le clerc. — Ceux qui viennent pour assassiner le roi sont du Danemarck tous les deux... Et Thomas, le logeur, qui les a découverts, prétend qu'ils sont les frères de lait de madame Ingeburge.

— Tu les appelles?

— Je vous ai déjà dit leurs noms, répondit le clerc — C'est Éric, le maçon libre, et son petit frère Adam.

LE MAÇON DE NOTRE-DAME.

DEUXIÈME PARTIE.

SOMMAIRE.— Le parvis Notre-Dame. — Le clerc et l'écolier. — Le page. — Le logis de la plus belle fille de Paris. — La vision du page Albret. — La litière vide et les secrets de maître Samson. — Projet d'émeute. — Souvenir des vingt ans. — L'éloquence des écus. — Recette pour faire des étudiants politiques. — Christian le Danois. — Le maléfice. — Maurice de Sully — La rosace du portail. — Le réveil de Paris. — Dangers de la concurrence. — Ezéchiel et Tréfouilloux. — Pour un liard! — Première entrevue d'amour. — Le Syrien. — Dilah. — Jean Cador et ses esclaves noirs. — L abbaye Saint-Martin-Hors-des-Murs. — La reine Angel. — Les deux nonnes. — Les fleurs de la patrie. — L'ordre du roi. — La cavalcade. — Largesse de madame Agnès. — La loge de Jean Cador. — Le portrait de Dilah. — Le Collier de Perles.

I

Thomas le logeur possédait une grande masure aux trois quarts ruinée qui confinait au terrain du chapitre de la cathédrale de Paris.

Les fenêtres étroites et déformées donnaient sur le parvis de Notre-Dame.

On ne faisait dès longtemps aucunes réparations à cette maison, destinée à être démolie pour faire place aux grandes constructions que projetait Maurice de Sully.

Tout à l'entour il y avait des masures pareilles rejoignant d'un côté la principale rue de la Cité, de l'autre, les espaces vagues encombrés de broussailles et de ruines qui faisaient le tour de la basilique nouvelle.

C'était déjà une vieille ville que Paris. C'était déjà une cité inconstante dont les forces vives se portaient loin de son centre.

Philippe-Auguste et Maurice de Sully, le grand prélat, fonda-

teur de Notre-Dame, avaient voulu tous les deux, en commençant ces travaux gigantesques, ramener la vie de Paris à son milieu normal. — Ils y réussirent pour quelques années; — mais Paris, comme ces beaux arbres dont la sève se porte incessamment aux branches extrêmes, devait subir les conditions de toute chose qui grandit.

La cathédrale, chef-d'œuvre du siècle architecte, devait rester là pour marquer le cœur du colosse. — Ailleurs devaient battre les artères.

La masure de Thomas le logeur était divisée en une multitude de réduits étroits et sombres qui servaient d'habitation aux ouvriers étrangers, occupés aux travaux de Notre-Dame. Il y avait beaucoup de maisons pareilles dans les rues voisines et toutes les autres masures, disséminées au hasard, qu'on voyait depuis l'église de Saint-Julien jusqu'à la Motte-aux-Papelards, formant la pointe orientale de la Cité, servaient au même usage.

Sur la rive gauche, vers l'emplacement actuel de l'Hôtel-Dieu et en suivant la berge, jusqu'à la place Maubert, il y avait des couvents, des églises, des hôtels nobles entassés et dressant pêle-mêle leurs toits aigus, leurs clochers, leurs tourelles.

Les maisons comme celle de Thomas le logeur imitaient un peu les couvents dans leurs aménagements intérieurs. Il y avait de grandes salles servant de dortoirs communs où tout manœuvre pouvait être admis moyennant une rétribution quotidienne. Il y avait aussi des cellules particulières pour ceux qui consentaient à payer un prix plus élevé.

Point n'est besoin de dire que ces cellules étaient à peine comparables aux plus misérables chambres de nos plus pauvres quartiers.

Entre les constructions massives de la rive gauche et ce troupeau indigent de cabanes semées parmi les ruines, se trouvait

une place de très-grande étendue dont le parvis Notre-Dame actuel ne saurait point donner une idée.

Le sol de cette place était bas, fangeux, et la moindre crue de la Seine changeait en marécages impraticables tous les alentours de la cathédrale.

Des baraques en planches de toutes tailles encombraient le parvis, se mariant par leur physionomie aux échafaudages poudreux qui grimpaient le long du portail en construction.

On vendait de tout dans ces échopes; c'était comme une foire permanente où ce peuple de maçons, parqué dans un coin de la Cité, trouvait toutes les choses nécessaires à la vie.

Enfin au milieu des baraques groupées sans ordre et selon le caprice de leurs fondateurs, l'ébauche gigantesque de Notre-Dame montrait ses lignes confuses et déjà imposantes.

C'était assurément un paysage étrange et dont notre civilisation rend le retour impossible. — Il est vrai que nous ne bâtirons plus jamais Notre-Dame!

Le surlendemain du jour où commence notre histoire, quelques minutes après le lever du soleil, deux hommes débouchèrent sur la place par le tournant du petit pont de bois. Ils étaient pâles et défaits comme ceux qui sortent d'une orgie. L'un d'eux, enveloppé d'une houppelande étroite et râpée, portait la calotte des clercs. L'autre avait un costume de cavalier, recouvert du surcot des écoles.

Ces vêtements étaient fanés par un long usage et semblaient jaunis dans la fumée des tavernes; mais ils gardaient une certaine élégance fanfaronne, et celui qui les portait avait presque l'air d'un gentilhomme.

C'était un grand garçon, maigre, bien bâti, quoiqu'un peu éreinté; sa toque se posait de travers sur de magnifiques cheveux noirs; il avait la dague à la ceinture et ses brodequins, pointus comme des aiguilles, marchaient à trois pieds en avant de lui.

Au temps de la fringale romantique, alors que nous aimions tous de passion les fantaisies du moyen âge, Johannot et Nanteuil ont dessiné cent fois ce gaillard efflanqué, bancal, osseux, mais conservant une certaine beauté dans la bizarrerie même de ses formes diaboliques.

L'homme à la houppelande était le bon clerc Samson, serviteur fidèle de messire Amaury; l'autre était l'écolier Tristan de Pamiers, terreur des bourgeois et suzerain de la basoche.

Samson et Tristan venaient de quelque bouge, voisin du Vieux-Palais, où ils avaient passé la nuit à boire.

Comme ils s'engageaient sur la place cherchant leur chemin parmi les décombres et les baraques fermées, un homme, couvert d'un ample manteau sombre et coiffé d'une toque à visière, tourna l'angle de la rue de la Calandre et se dirigea vers l'église de Saint-Julien.

Hormis ces trois personnages la place était absolument déserte; toutes les baraques restaient closes, et il n'y avait pas un compagnon sur les échafaudages de Notre-Dame.

Le clerc et l'écolier suivaient du mieux qu'ils pouvaient la rive de la Seine et gagnaient cette promenade plantée de buissons rabougris qui s'appelait la Motte-aux-Papelards.

Ils causaient vivement et à voix basse.

En passant à la hauteur de la maison de louage exploitée par maître Thomas, Tristan de Pamiers s'arrêta tout à coup; il étendit son bras maigre vers la maison et dessina un geste plein d'emphase :

— C'est là!... dit-il.

— Là, quoi?... demanda Samson.

— C'est là que demeure la plus belle fille de Paris!

Le clerc haussa les épaules. Samson n'aimait que la bouteille; il n'eût point donné ses cheveux crépus et grisonnants à la plus séduisante Dalilah de l'univers.

— Je l'ai vue hier à sa fenêtre, reprit l'écolier Tristan. — A mon aspect elle s'est enfuie... *Incessu patuit dea*... J'ai cru voir Vénus elle-même illuminer de sa beauté les ténèbres de cet affreux séjour !

— Parlons-nous affaire oui ou non ? demanda Samson en grondant?

Tristan restait planté comme un mai devant la maison de Thomas le logeur.

Il mit ses deux mains sur sa poitrine et leva les yeux au ciel d'un air moitié passionné, moitié plaisant :

— Que n'ai-je la lyre d'Ovidius Naso ! s'écria-t-il. — Que n'ai-je l'harmonieuse cithare de Properce ou la viole enguirlandée de roses du vieillard Anacréon !... Je célébrerais les charmes célestes de cette divinité.....

— Mon compère, interrompit Samson, — tu me donnes sommeil... Reste ici à chanter sans viole ni cithare... Moi, je vais regagner mon gîte.

— O cœur de rocher !... murmura l'écolier Tristan avec mélancolie.

— Ah ça ! vieux grigou, ajouta-t-il en changeant de ton, — est-ce ainsi qu'un faquin tel que toi parle à un homme de ma sorte?... Si j'ai caprice de boire, tu dois me faire raison ; si j'ai fantaisie de chanter, tu dois ouvrir tes longues oreilles ; s'il me plaît de soupirer, tu dois m'attendre et te taire !

— C'est pourtant moi qui paie, seigneur écolier, répliqua maître Samson.

Ce disant il fit sonner doucement les écus d'or que contenait l'escarcelle accrochée sous sa houppelande.

L'écolier se prit à sourire.

— Bien, bien, ami Samson, dit-il, — ton escarcelle a raison.... Après tout, si tu es un vilain sans cœur ni âme, tes écus d'or sont nobles et je traite avec eux de pair à compagnon... Je reviendrai

tout à l'heure voir ma divinité sans pareille... Mais maintenant je suis à toi : radote tant que tu voudras, je t'écoute.

Ils reprirent le chemin de la Motte-aux-Papelards.

L'homme au manteau sombre, qui était entré sur le parvis par le côté opposé et qui semblait venir des quartiers de la rive droite, s'était arrêté pour les considérer; — le clerc et l'étudiant ne l'avaient point aperçu.

Tant que ceux-ci étaient restés au milieu des baraques devant la maison de Thomas le logeur, l'homme au manteau sombre, caché derrière l'encoignure d'une chapelle, avait semblé craindre d'avancer.

Il attendit pour quitter son abri qu'ils eussent passé les fondations de Notre-Dame.

Dès qu'ils eurent disparu, l'homme au manteau souleva la visière de sa toque et montra le visage jeune et franc du beau page Albret qui avait cédé naguère son cheval à nos deux voyageurs en détresse.

— Samson!... murmura-t-il. — L'âme damnée de ce coquin de Montruel... avec le roi de la basoche!... Ceci présage bien quelque diablerie!

— Mais que regardaient-ils donc... ajouta-t-il en louvoyant parmi les baraques pour gagner le point précis où Tristan était arrêté tout à l'heure

— Il était là... reprit-il après s'être orienté, — il regardait de ce côté... Je n'y vois rien de fort intéressant...

Ses yeux étaient attachés en ce moment sur la maison de Thomas le logeur dont toutes les pauvres fenêtres étaient closes tant bien que mal.

— Allons, se dit-il de guerre lasse, — je ne devinerai pas ce matin le secret de Tristan, mon ancien compagnon... Faisons plutôt notre besogne... Le roi m'a dit de lui amener ce joli jouvenceau que nous rencontrâmes avant-hier sur le chemin du Louvre... Sur

mon âme, je connais plus d'une beauté qui voudrait avoir le teint de ce garçonnet!... Un bouquet de lis et de roses!... Et sa voix... Il me semble que je l'entends encore!... Mais tout cela ne m'apprend pas où il demeure... Et quand le roi a dit : Je veux, il ne s'agit pas de revenir les mains vides!

Il fit quelques pas vers les masures échelonnées dans les décombres.

— En voilà deux, trois, six, murmura-t-il, — en voilà douze, en voilà vingt!... Du diable! il y en a cinquante pour le moins... Il va falloir heurter à toutes ces portes vermoulues, entrer dans des allées plus noires que le vestibule de l'enfer et demander cinquante fois à cinquante vieilles Tisiphones : « Est-ce ici que demeure le maçon Éric et son petit frère Adam? »

Il secoua sa tête blonde avec un embarras comique.

— Sot métier!... poursuivit-il, — car chaque Tisiphone va me montrer ses dents cassées et m'envoyer au diable, — mais le roi a dit : Je veux.

Il était alors à quelques pas seulement de la maison de Thomas.

Une des petites fenêtres qui donnaient sur le parvis s'ouvrit en en ce moment et une tête de jeune fille apparut aux premiers rayons du soleil.

Albret demeura immobile et comme pétrifié.

— Je rêve!... murmura-t-il.

Il était dans l'ombre d'une baraque et la jeune fille ne l'apercevait point, occupée qu'elle était à regarder curieusement le paysage étrange que nous avons essayé de décrire.

Le soleil se jouait dans son sourire naïf et charmant; la brise matinière faisait onduler les boucles de ses cheveux blonds, luisants comme l'or le plus pur.

Ses grands yeux bleus frappés par la lumière trop vive se fer-

maient à demi et laissaient voir sous ses longs cils recourbés la douceur exquise d'un regard d'ange.

Elle était belle, cette jeune fille, belle comme le rêve chaste et pur des enfants poëtes.

Tandis que le page Albret la contemplait, il avait appuyé sa main contre sa poitrine où son cœur battait à tout rompre.

Il pensait :

— Ce n'est pas lui!.. ce ne peut pas être lui... cette ressemblance étrange...

Il rejeta ses cheveux en arrière et passa sa main sur son front. Il avait peur d'être fou.

— Il faisait nuit... se disait-il. — C'est à peine si je l'ai entrevu... et pourtant put-on jamais rencontrer deux visages plus semblables !

La jeune fille demi-vêtue et qui semblait sortir de son lit, encouragée par la solitude de cette place où elle ne voyait personne, s'accouda sur l'appui de sa croisée.

— J'ai trouvé ce que je ne cherchais pas!.. pensa le joli page en soupirant. — Me voilà bel et bien amoureux, moi qui me moquais de ceux qui aiment... mon cœur n'avait jamais battu qu'une fois... quand je vis la reine Ingeburge si noble, si belle, si malheureuse!... mais il n'avait pas battu comme aujourd'hui.

Un nuage vint sur son front et ses sourcils se rapprochèrent tout à coup.

— Oh!... fit-il en tressaillant, — c'était peut-être cela que regardait Tristan!...

En vérité le joli page Albret, amoureux depuis un quart de minute, était jaloux déjà comme un tigre.

Une voix se fit entendre à l'intérieur de la maison de Thomas ; la charmante jeune fille se retourna vivement, ferma la fenêtre et disparut.

Albret sentit une douleur comme si son cœur eût sauté hors de sa poitrine.

— Je l'aime, murmura-t-il en courbant la tête sous le poids de cette passion qu'il sentait naître en lui avec une force invincible et soudaine, — je l'aime... le destin de ma vie est là!

Là, — dans la masure de Thomas le logeur de maçons, — le destin de la vie d'Albret, jouvenceau de race seigneuriale, page favori du plus puissant roi de l'univers.

Quant aux ordres de Philippe-Auguste, quant à la mission qu'il avait reçue, tout était confusion et désordre dans l'esprit du beau page.

La vérité était trop romanesque pour qu'il pût y croire, — quelque chose lui disait bien que le petit Adam et cette adorable jeune fille étaient une seule et même personne, mais il repoussait tant qu'il pouvait cette idée.

Le plus simple assurément eut été d'entrer dans cette maison qui était si proche; mais dans des cas pareils on fait bien rarement ce qui est le plus simple.

Albret se dit : — je vais chercher, je vais entrer dans toutes les maisons, je vais m'informer pour accomplir l'ordre du roi.

En attendant il ne bougeait pas, il restait l'œil cloué à cette fenêtre, maintenant fermée, qui tout à l'heure faisait comme un cadre à la vision radieuse qui lui était apparue.

II

Parmi les buissons de la Motte-aux-Papelards, le clerc et l'écolier se promenaient comme des gens sages.

Le clerc disait :

— J'en sais assez long, vois-tu, compère Tristan, pour devenir un grand seigneur, si je ne suis pas pendu.

— A la bonne heure, interrompit l'écolier, — alors tu seras pendu, compère Samson.

Le clerc mit sa main osseuse et difforme sur l'épaule du basochien.

Malgré l'énorme quantité de vin qui emplissait son estomac, il avait un air réfléchi et grave.

— Je ne plaisante pas... murmura-t-il; — et quoique tu sois un peu trop insolent parfois, ami Tristan, comme tu bois bien après tout, si tu es raisonnable, je te protégerai quand je serai grand seigneur.

Pour se montrer raisonnable, Tristan n'éclata point de rire, malgré la bonne envie qu'il en avait.

— On voit comme cela des changements étranges, reprit le clerc dont le ton était de plus en plus solennel; — sans chercher bien loin, hier, Agnès la Jolie n'était qu'une pauvre fille folle de la troupe de la Fontanelle... Ne l'ai-je pas vu passer aujourd'hui dans une litière dorée, pour se rendre à son château d'Étampes?

— Son château d'Étampes?... répéta Tristan, — le château d'Étampes appartient au Montruel à qui le roi l'a donné.

— Et le Montruel l'a donné à Agnès, poursuivit Samson; — pourquoi?... parce que Agnès avait un secret.

— Est-ce le même secret que toi?... demanda l'écolier.

Samson le regarda en dessous.

— C'est que, reprit l'écolier qui était presque sérieux, — un secret qui vaut un château comme le château d'Étampes, est un bon secret, mon frère.

Samson se rapprocha et prit un air mystérieux.

— Écoute, dit-il à voix basse, — mon secret est double... c'est le secret d'Agnès et un autre encore avec lui... Montruel est l'ami du roi : il a d'autres châteaux que le château d'Etampes... je ne le tiens pas quitte à moins de deux et des plus beaux!

Comme ils parlaient ainsi, un objet se montra sur la rive gauche

déserte, vers la pointe de l'île Notre-Dame que nous appelons maintenant l'île Saint-Louis.

Il y avait des hommes autour de cet objet qui s'avançait lentement. — D'abord Samson et Tristan ne pouvaient guère distinguer ce que c'était, ils voyaient seulement comme des dorures reluire aux rayons du soleil levant.

—Vrai Dieu! dit Tristan le premier, — nous parlions de litière; on jurerait qu'en voici une... et une belle, sur ma foi!

Samson regardait en silence.

A mesure qu'il regardait, ses yeux changeaient d'expression; ce qui lui restait d'ivresse s'en allait évidemment.

— Tu ne dis rien... reprit Tristan.

— Toi qui vois de si loin, répondit le clerc d'une voix altérée, y a-t-il quelqu'un dans cette litière?

Tristan mit sa main étendue au-devant de ses yeux.

— Elle est vide, répliqua-t-il, après avoir regardé avec attention.

Le front du clerc se rembrunit davantage.

La litière approchait. — Il y avait un bac sur la rive gauche, vis-à-vis de la pointe orientale de la Cité. Les hommes qui escortaient la litière se mirent dans le bac et le bac traversa la Seine juste en face de nos compagnons.

Samson gardait le silence; Tristan le considérait curieusement.

Quand le bac toucha la rive, l'écolier entendit son compagnon qui murmurait:

— C'est bien sa litière!... pourquoi revient-elle vide?

— Ami Samson, répondit l'écolier avec un sourire amer, — ces gens-là pourront te le dire.

Samson recula; son front était livide. Il avait reconnu dans ceux qui accompagnaient la litière des habitués de cette maison mystérieuse qu'Amaury Montruel occupait vers St.-Jacques-la-Boucherie: — les estafiers d'une police sans contrôle, — des hommes que

Samson avait choisis lui-même pour obéir toujours et ne jamais discuter l'ordre du maître.

Ils passèrent à quelques pas de nos deux interlocuteurs.

—Vous venez du château d'Etampes? leur demanda le clerc.

— Non, maître Samson, répondit le chef de la bande qui le reconnut. — Nons n'avons pas été si loin que cela.

Cet homme avait aux lèvres un hideux sourire.

— Dans la forêt, reprit-il, — nous avons rencontré des malandrins qui ont eu envie de la ceinture de la donzelle.

— Elle est morte... balbutia le clerc.

— Oh! bien morte! maître Samson, répondit l'estafier.

Il s'éloigna en suivant la litière.

Samson resta comme atterré.

— Diable!... dit l'écolier, — si tes secrets valent celui d'Agnès la Jolie, ami Samson, tu ne seras ni pendu, ni grand seigneur.

La figure blême du clerc se rasséréna peu à peu.

— Ami Tristan, répondit-il, — le château d'Étampes est bien loin et il y a une forêt sur la route... Je choisirai deux châteaux plus voisins... Maintenant à nos affaires, s'il te plaît... Ceci m'a dégrisé, je vais te parler comme un livre.

— J'écoute, dit Tristan.

Samson l'attira jusqu'à l'extrémité de la Motte-aux-Papelards et reprit de sa voix sèche et ferme :

— Amaury Montruel, mon digne maître, veut qu'il y ait un brin d'émoi par la ville ces temps-ci.

— C'est facile,... interrompit l'écolier.

— Sans doute, poursuivit Samson, et je n'aurais pas besoin de toi pour cela s'il s'agissait d'une bagarre ordinaire... Mais messire Amaury a son idée... Peu lui importe que les écoliers et les bourgeois fassent échange de horions par les rues... Ce qu'il veut, c'est une petite révolte dirigée comme il faut et frappant un bon coup.

— Contre le roi?.. demanda Tristan.

— Pour le roi, répondit le clerc.

— Alors, tâche de t'expliquer plus clairement.

— Le roi est bien embarrassé, dit Samson d'un air capable ; — il est plus coiffé que jamais d'Agnès de Méranie, et il ne sait que faire de la reine Ingeburge... Montruel, qui est l'ami du roi, veut naturellement lui venir en aide... Comprends-tu?

— Je comprends qu'Amaury Montruel est le mortel ennemi de la reine Ingeburge, répliqua Tristan.

— C'est à peu près cela que j'ai voulu te dire, mon brave compagnon. Maintenant, suis-moi bien... Le roi Philippe a la faiblesse d'aimer les écoles.

— Cela prouve que le roi Philippe a du goût,... interrompit Tristan.

— Je ne trouve pas,... mais ne disputons point là-dessus... Après tout, j'appartiens comme toi à l'université... Je laisse à d'autres le soin de lui faire son procès... Le roi Philippe pense que tous ces colléges, institués ou restaurés par lui, feront la renommée de son règne et la gloire de la France... S'il connaissait comme moi le respectable corps des écoliers de Paris...

— Allons, au fait, bavard! interrompit de nouveau Tristan.

Un son de cloche se fit entendre du côté du parvis. — Des passants, dont le nombre croissait de minute en minute, se montraient maintenant sur les deux berges de la rivière. Il était six heures et demie du matin.

— Tu as raison, dit le clerc, — voici les travaux qui vont reprendre, et Dieu sait que nous aurons bientôt de la compagnie... J'abrège : le roi étant partisan des écoles, à raison ou à tort, ce qu'il a prouvé en donnant gain de cause aux écoliers dans deux ou trois procès où l'université entière et la basoche avec elle auraient mérité d'être chassées de Paris à coups de gaule, une bonne clameur d'écoliers fera beaucoup d'effet sur l'esprit du roi... En consé-

quence mon maître veut que tu soulèves le pays savant et que vous alliez tous ensemble devant le palais crier contre madame Ingeburge.

Tristan secoua la tête.

Du côté du parvis, un long murmure s'élevait; des barques sillonnaient la Seine; de lourds tombereaux cahotaient sourdement sur les chemins défoncés qui suivaient les rives.

On commençait à voir tout en haut des murailles inachevées de la cathédrale des silhouettes humaines se détacher sur le ciel.

Les carillons des églises voisines et des couvents se mettaient en branle l'un après l'autre;— les mille bruits de Paris s'éveillaient tous à la fois.

— Contre la reine Ingeburge, poursuivit le clerc qui n'avait point remarqué le geste négatif de son compagnon, — contre cette étrangère qui est la cause de toutes les calamités sous lesquelles languit le malheureux royaume de France!

— Mais c'est un mensonge patent! objecta l'écolier.

— Un mensonge que l'on crie, répondit le clerc, — s'entend mieux qu'une vérité proclamée d'une voix raisonnable..... Vous crierez.

Tristan semblait hésiter.

— Et d'ailleurs, poursuivit encore le clerc, — nos professeurs nous enseignent que toute question a deux faces... Par le fait si la reine Ingeburge n'existait pas, Philippe-Auguste n'aurait qu'une femme... L'excommunication majeure tomberait dans l'eau... Le peuple aurait les sacrements que l'Église lui refuse... Tout serait ainsi pour le mieux et tu es forcé d'admettre qu'à ce point de vue madame Ingeburge est la vraie cause de nos malheurs.

Tristan haussa les épaules.

— Tu as donc bien des sophismes à perdre, dit-il, — pour les dépenser avec moi?... Ingeburge était la reine avant qu'il fût question de cette Agnès qui a attiré sur nous les foudres de

Rome... A parler vrai, les foudres de Rome ne me gênent guère, mais le peuple ignorant ne peut pas être aussi avancé que l'université!... Le peuple souffre et le peuple sait bien qu'Agnès de Méranie est la cause de sa souffrance... A cause de cela, justement, Amaury Montruel veut que les écoliers aillent au peuple et lui disent qu'il se trompe... Amaury Montruel ne connaît pas les écoliers... Ce sont de jeunes fous qui peuvent avoir bien des vices...

— Tous les vices... rectifia maître Samson.

— Tous les vices, répéta Tristan, — je t'accorde cela... Mais ils sont plus jeunes que nous, mon compère, et leur cœur n'est pas mort.

Maître Samson se prit à rire.

— Leur cœur ?.... prononça-t-il avec une inflexion de voix singulière.

Tristan croisa ses bras sur sa poitrine et le regarda curieusement.

— Tu n'as pas encore trente ans..... murmura-t-il, — ton visage ressemble à celui d'une fille folle parvenue à la cinquantaine... Tu grimaces quand tu parles de cœur comme un diable qui tremperait ses griffes dans un bénitier... Dis-moi, Samson, te souviens-tu, ne fût-ce qu'un petit peu, de ta vingtième année?

— Non, répondit le clerc sans hésiter.

L'œil de l'écolier était rêveur, un reflet d'intelligence et de fierté glissa sur son front flétri.

— Moi, j'ai bientôt vingt-six ans, reprit-il d'une voix lente et triste, — j'ai vécu un lustre par année... Mais je me souviens que j'ai été jeune, que j'ai cru, que j'ai aimé!... Je te le dis, compère Samson, si dans ce temps où j'étais moi-même, un coquin comme toi était venu me proposer, comme tu le fais aujourd'hui, de tuer une femme par la calomnie, de l'assassiner, non pas avec un poignard, mais en ameutant contre elle le peuple aveugle dont les

ongles déchirent et dont les dents dévorent, j'aurais répondu avec ma dague et non point avec une parole!

Sa main crispée tourmentait le manche du couteau qui pendait à sa ceinture.

Samson soutenait son regard sans s'émouvoir.

— Tu aurais fait cela autrefois, compère Tristan, dit-il froidement. — Mais aujourd'hui, que feras-tu?

— Aujourd'hui!... commença l'écolier emporté par un mouvement impétueux.

Le clerc enfonça ses mains dans la profondeur de ses poches et les écus d'or sonnèrent.

Tristan s'interrompit et courba la tête

— Aujourd'hui, répéta-t-il en donnant à ce mot une inflexion bien différente, — aujourd'hui je suis presqu'aussi misérable que toi, compère Samson... Je ne sens plus mon cœur que comme un regret ou un reproche... C'est une maladie... Je m'en veux guérir... Aujourd'hui, je laisse ma dague à sa place, je discute avec le coquin, et, si sa proposition était matériellement acceptable, eh bien... je l'accepterais.

III

Ce n'était donc plus entre les deux acolytes qu'une affaire d'exécution ou de possibilité. Tristan était perdu de dettes, Tristan n'avait plus de quoi suffire à cet insatiable besoin de débauche qui était devenu sa vie même; cette revolte de son cœur n'était qu'un mouvement irréfléchi et ne pouvait durer.

Samson tira de son escarcelle vingt-cinq écus d'or qu'il lui compta sur la place même, sillonnée déjà par de nombreux passants.

En fait le marché était déjà conclu.

— Nous ne sommes pas des enfants, dit le clerc en souriant

avec complaisance, — bien que je ne partage pas tout à fait ton opinion sur l'esprit chevaleresque des écoliers de Paris, cependant j'admets qu'avec ces écervelés il suffirait d'un bavard et de quelques grands mots pour faire manquer l'aventure... Assassiner une femme!... insulter une femme .... Avec de semblables paroles on est toujours à peu près sûr de faire monter le sang aux joues qui n'ont pas de barbe et d'émouvoir la sottise des jouvenceaux... Messire Amaury et moi, nous ne comptions point beaucoup sur tes vertueux compagnons; nous comptions sur toi et cela nous suffisait.

— Cependant, dit Tristan, — avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas faire une bagarre à moi tout seul.

— Ah! ça, s'écria Samson, — est-ce que nos petits seigneurs les écoliers de Paris portent leurs noms et qualités inscrits sur leurs visages?...

Une répugnance plus forte vint se peindre sur les traits de Tristan.

— Je ne te comprends pas... balbutia-t-il parce que justement il craignait de comprendre.

— Je te croyais plus avisé que cela... murmura Samson en le regardant de travers, — tu as mes vingt-cinq écus et désormais il ne s'agit plus de plaisanter, mon compère!

— Si tu m'expliquais...

— Bon! bon!... je n'ai pas de fausse honte, moi... et je vais te mettre les points sur les *i*... Tous les hommes se ressemblent, n'est-ce pas?... Quelle différence y a-t-il entre un écolier et un truand, si le truand a les habits d'un écolier?

— Mais c'est une infamie, cela!... fit Tristan.

Il ne prononça point ces mots avec la crânerie que promettait sa toque posée de travers et sa moustache fanfaronne.

— Il ne s'agit pas de savoir si c'est bien ou si c'est mal, dit le

clerc sèchement, — il s'agit de savoir si c'est faisable... Est-ce faisable?

— Je crois... commença l'écolier.

— Si ce n'est pas faisable, interrompit Samson, — rends-moi mes vingt-cinq écus d'or, afin que je me pourvoie ailleurs.

Tristan mit sa main sur son escarcelle, non point pour rendre les écus, mais pour les défendre en cas d'attaque jusqu'à la dernière extrémité.

— Si c'est faisable, au contraire, reprit encore Samson, — tends ta main, mon compère... je vais te compter d'abord vingt-cinq autres écus pour toi... ensuite, la somme qu'il faudra pour payer les truands déguisés en écoliers.

Tristan hésita, — puis il frappa du pied en blasphémant.

Puis il tendit la main.

Les abords de Notre-Dame étaient en ce moment encombrés de travailleurs, de marchands et de curieux; — le clerc Samson et Tristan l'écolier se séparèrent.

IV

Dans la maison de maître Thomas, le logeur, derrière cette croisée close que le regard du beau page Albret ne quittait plus, trois personnages étaient réunis.

C'étaient d'abord Eric le maçon et sa jolie sœur Ève; c'était ensuite un vieillard vénérable à barbe et à cheveux blancs qui se nommait Christian le Danois.

Nous avons entendu son nom déjà dans la bouche d'Éric, lorsque le pauvre voyageur, répondant aux questions du chevalier Dieudonné, énumérait les espoirs qu'il avait de gagner sa vie dans la ville inconnue. Quand la charmante vision du page Albret, cette blonde enfant qui souriait au soleil levant, accoudée sur l'appui de

sa fenêtre, avait disparu tout à coup, c'est que le vieux Christian venait d'entrer dans la chambre.

Maintenant Eric, Ève et le vieillard causaient tous les trois à voix basse. Il ne fallait point que leurs paroles traversassent les minces cloisons de la masure de Thomas, le logeur. Christian occupait l'unique escabelle; Eric et sa sœur étaient assis sur le lit.

— Vous êtes de bons enfants, disait le vieillard d'une voix émue. — Dieu vous récompensera... Mais ce voyage, si long, si pénible, où tes forces se sont épuisées, mon fils Eric, où tes pauvres petits pieds ont saigné bien souvent, mon Ève gentille, ce voyage ne servira point.

— Pourquoi cela? s'écria Éric.

Ève devint pâle comme une statue d'albâtre et murmura :

— Notre bien-aimée princesse Angel serait-elle morte?

— A Dieu ne plaise!... répondit le vieillard; — mais le ciel seul peut désormais lui porter secours!

— Si elle n'est pas morte, dit Ève au front de qui le sang remonta avec abondance, — je vous promets bien moi, mon père, que notre voyage n'aura pas été inutile!... J'irai vers elle... je parviendrai jusqu'à elle... je la servirai comme une sœur tendre et comme une esclave dévouée... et quand une fois je serai là, pour que le poignard des assassins trouve sa poitrine, il faudra qu'il traverse la mienne.

— Pauvre enfant!... murmura le vieillard, — ce ne sont pas des poignards qui menacent sa poitrine... Le roi Philippe de France est un chevalier, et notre belle princesse Angel est en sûreté dans sa prison... mais le désespoir tue encore mieux que le poison ou le fer... Et notre belle reine est désespérée!

— Je la consolerai... s'écria Ève les larmes aux yeux.

— Ecoute, dit le vieux Christian d'une voix pleine de tristesse, moi qui étais un de ses serviteurs, moi qui faisais partie de sa suite de reine, il y a cinq grands mois que je ne l'ai vue... Quand

je me présente aux portes de l'abbaye de Saint-Martin où le roi, son époux, l'a enfermée, les gardes impitoyables me repoussent... j'ai beau prier, j'ai beau m'agenouiller dans la poussière du chemin, les hallebardes se croisent au-devant de ma poitrine et la lourde porte retombe... Tel est l'ordre du roi.

— Mais il est donc bien cruel, ce roi !... dit Ève révoltée.

— Il y a un maléfice sur lui... répliqua le vieillard en baissant la voix davantage.

Eric et sa sœur gardèrent un silence effrayé.

— Si la prophétie ne vous a point parlé de cela, reprit le vieillard, — ne croyez pas à la prophétie !

— Non, murmura Éric, — la prophétie n'a point parlé de cela.

Ève ne dit rien mais il eût fallu bien autre chose pour l'empêcher de croire à la prophétie d'Imila qui avait prédit les deux rencontres de la veille, la rencontre de l'homme qui menaçait la vie de la reine Angel, la rencontre du chevalier Dieudonné, le Destin secourable.

Le front du vieillard s'était incliné sur sa poitrine, il semblait chercher ses souvenirs.

— Non, le roi Philippe n'est pas cruel, dit-il, comme en se parlant à lui-même, — et je crois qu'il l'aurait aimée... quand nous arrivâmes, la première fois qu'il la vit, son regard s'anima et il la trouva bien belle !... mais le jour de la cérémonie, un homme vint à Paris ; il arrivait du pays de Bohême... C'était Berthoud, seigneur de Méran qui s'intitule duc de Méranie... Philippe l'accueillit avec une distinction étrange, car dans la première cour de l'univers c'est tout au plus s'il eût fallu regarder cet aventurier demi-sauvage.

« Avant de se rendre à la basilique, Philippe reçut le seigneur de Méran dans sa demeure royale. On dit qu'ils passèrent ensemble plus d'une heure enfermés dans l'oratoire du roi.

» Que se passa-t-il durant cette entrevue ?

» En sortant de l'oratoire, Philippe-Auguste portait suspendu à son cou un médaillon d'or, et ce médaillon contenait, — je l'ai vu de mes yeux, — le portrait de Marie, fille de Berthoud, seigneur de Méran, que le monde entier connaît désormais sous le nom d'Agnèsde Méranie. »

Éric et sa sœur firent un geste de surprise.

— Le jour même du mariage!... murmura Ève.

— Ce jour-là, poursuivit Christian, — fut un jour triste et de cruel présage... Dès le matin, le soleil se voila de vapeurs rougeâtres... La croix d'argent qui surmontait le clocher de Saint-Germain d'Auxerre tomba précipitée par la foudre... A la porte de la basilique, je me souviens qu'il y avait une femme couverte d'habits de deuil qui pleurait agenouillée sur les marches et qui appelait à hauts cris son époux décédé...

« Les cloches sonnèrent à grande volée, mais le maître carillon se rompit et il ne resta plus que les deux battants lugubres qui servent à tinter le glas.

» J'étais à quelques pas de notre princesse Angel pendant la bénédiction nuptiale; vis-à-vis de moi le seigneur de Méran couvrait le roi de son regard sinistre.

» Et le roi pâlissait comme si ce regard lui eût pesé sur le cœur.

» Quand l'évêque dit en langue latine : Philippe de France, veux-tu prendre pour ton épouse Ingeburge de Danemark? le front du roi devint livide et c'est à peine si j'entendis sa réponse.

» Pendant cela le seigneur de Méran souriait, jetant jusque sur l'autel son regard provoquant et tout plein de défis impies.

» Le soir, le roi se retira dans la tour du Louvre où le seigneur de Méran le suivit avec messire Amaury Montruel, seigneur d'Anet.

» Ingeburge, la nouvelle reine, au lieu d'être introduite en triomphe, comme chacun devait s'y attendre, dans la demeure royale, Ingeburge fut confinée dès ce soir-là à l'abbaye de Saint-

Martin-hors-des-Murs et depuis lors elle n'a jamais franchi le seuil de la retraite de son époux.

» Berthoud, seigneur de Méran, partit ; on vit arriver sa fille Marie. Amaury Montruel devint le favori du roi.

» Le reste est connu, sans doute, en Norwége comme ici... »

Christian se tut.

— En Norwége comme ici, dit Éric, — on sait que le roi Philippe ne craignit pas de contracter avec Agnès de Méranie un mariage sacrilége, qui attira sur la France les colères de l'Église...

On sait que cette Agnès, la femme illégitime, est entourée de grandeurs et d'honneurs, tandis que la vraie souveraine endure la captivité cruelle...

— Et c'est pour cela que nous sommes venus, interrompit Ève, nous deux, son frère et sa sœur... C'est pour cela que nous avons enduré les fatigues et affronté les périls du voyage... Oh ! notre vénéré père, ne nous découragez point je vous en prie... Ne tuez pas en nous la foi qui soutient et qui fortifie !... Nous avons des espoirs que vous ne connaissez pas... Dieu a suscité pour nous dès notre arrivée en cette ville un protecteur puissant... Nous sommes faibles, hélas ! je le sais bien, nous sommes faibles contre les ennemis de notre reine, mais le ciel écoutera nos prières ardentes et dès aujourd'hui mon frère ira trouver le bon chevalier Dieudonné qui sera peut-être assez fort pour m'ouvrir les portes de la prison de la reine.

— Dieudonné?... répéta le vieillard, — je ne connais aucun seigneur français de ce nom.

— Et pourtant c'est un seigneur ! dit Ève avec vivacité. — Un grand seigneur, j'en suis bien certaine.

Et comme le vieillard gardait un sourire incrédule, Ève continua en s'adressant à son frère :

— Il ne me croit pas !... Eric, dis-lui ce qu'a fait pour nous déjà le bon chevalier Dieudonné.

Eric raconta d'abord son arrivée nocturne sous les murs de Paris, ses mésaventures et l'embarras d'où l'avait tiré la seconde rencontre annoncée par la fameuse prophétie d'Imila.

— «Quand le chevalier Dieudonné nous eut quittés au delà de la porte, poursuivit-il, — nous étions aussi empêchés dans cette ville sombre et inconnue qu'au milieu même de la campagne... Notre premier asile nous fut donné par les libres maçons, mes frères... Ensuite, je me rendis chez vous, maître Christian... Puis encore j'accomplis l'ordre du chevalier Dieudonné en me présentant à la demeure du prélat Maurice de Sully.

» Je savais que le seigneur archevêque était d'un abord bien difficile, et je faisais cette démarche pour l'acquit de ma conscience.

» Le secrétaire qui m'ouvrit la porte me demanda mon nom et mon état; sur ma réponse, il haussa les épaules en grondant.

— Maçon !... maçon !... murmura-t-il, — pour notre pain qu'ils dévorent, ils nous laisseront quelques tas de grosses pierres.. Passez votre chemin si vous m'en croyez, mon camarade... Monseigneur ne sait plus que faire des maçons qui lui viennent des quatre parties du globe !

« On m'avait dit comment surmonter ce premier obstacle; je glissai une pièce d'argent dans la main du serviteur et je lui dis : — Quand j'aurai vu votre maître, je recommencerai, mon digne ami.

» Le serviteur prit la pièce d'argent et me laissa entrer comme à regret.

» C'était une salle toute dorée, avec des sculptures de pierre et de bois. L'écusson du seigneur évêque, surmonté d'une mître et d'une croix, pendait au-dessus de chaque porte; il y avait de grandes draperies qui tombaient le long des vitraux, colorés comme des pierres précieuses. Sur le sol des fourrures épaisses et moelleuses étouffaient le bruit de mes pas.

» L'évêque était assis devant un manuscrit énorme, posé sur un pupitre à pivot. Les pages en velin de ce beau livre étaient toutes pleines de figures représentant des portails, des tours, des rosaces, des fenêtres hardies que des nervures intérieures fermaient comme une dentelle légère, — de portiques et de colonnades, — de clochers fiers et de gracieuses galeries courant autour de nefs profondes.

» Je pensai : voilà un savant seigneur ! — et j'eus bonne idée de la basilique qu'il bâtit avec sa science.

» — Ami, que veux-tu?.. me demanda-t-il sans quitter des yeux une certaine rosace, délicate à miracle, dont il suivait les détails avec la pointe de son compas.

» Je répondis :

» — Après avoir mis mon respect à vos pieds, monseigneur, je veux vous demander du travail.

» Il ne me regarda point encore.

» — Quel travail?.. me demanda-t-il avec distraction.

» En même temps, il murmurait, emporté par l'ardeur de sa pensée

» — J'en mettrai une à chaque porte latérale regardant le midi et le septentrion !

» — Du travail de maçon, monseignenr, répliquai-je.

» — Et une troisième, poursuivit-il en posant sa main ouverte sur le velin du manuscrit, — une troisième, qui sera plus grande, entre les deux tours, au-dessus de la maîtresse issue du portail qui fait face à l'occident !

» Ses yeux se perdaient maintenant dans le vide. Je me disais. — Ainsi doit être le pontife ou le roi qui bâtit la maison du Seigneur ! — et je songeais à Salomon le sage et l'inspiré, dont nos vieillards racontent l'histoire.

» Je me taisais par respect, car le sire évêque ne m'inspirait pas de crainte.

» Il avait oublié ma présence. Quand il m'aperçut, il tressaillit faiblement et se prit à sourire.

» — Oh! oh! dit-il, — voilà un garçon jeune et robuste!... Tu m'as parlé, mon fils, et je ne t'ai pas entendu... Quand je m'embarque dans mes rêves, mon esprit et mon corps sont sourds... Que m'as-tu dit?

» Je lui répétai mes paroles.

» Il se leva et j'admirai sa taille majestueuse, bien que l'âge et les méditations aient incliné déjà sa tête. Un des vitraux de sa haute croisée tourne sur une charnière; il l'ouvrit. — Je vis immédiatement au-dessous de moi, et si près qu'il me semblait qu'en étendant le bras j'allais la toucher, je vis la basilique commencée.

» Ce coin de l'île parisienne, c'était pour moi la terre promise; l'émotion m'arracha un cri et l'évêque se retourna vers moi.

» — Trouves-tu cela beau, mon fils?... me demanda-t-il avec son sourire doux et calme.

» — Monseigneur, m'écriai-je, que Dieu me fasse la grâce de coopérer pour ma faible part à ce chef-d'œuvre!.. Je n'ai pas d'autre envie.

» Et pour ma grande honte, je disais vrai, ma sœur Ève et mon père Christian. Devant ce plan immense et magnifique que je voyais de haut, que j'embrassais d'un coup d'œil, j'avais tout oublié. — J'avais oublié le vrai motif de notre voyage et jusqu'à la captivité dure de la sainte reine Angel, notre sœur!

» L'évêque semblait mesurer la profondeur de mon admiration.

» Il me regardait.

» — Tu dois être un bon artisan, mon fils, me dit-il, car tes bras sont vigoureux, et dans tes yeux on voit que tu as du cœur... Mais ce n'est pas pour te montrer ma chère église que j'ai entr'ouvert cette fenêtre... C'est pour te montrer ceux qui travaillent à ma chère église.

» Sans changer de direction, mon regard abandonna le travail

pour chercher les travailleurs ; — mais c'était un spectacle étrange que de voir cette masse de granit recouverte en quelque sorte d'une écorce mouvante — On eût dit une fourmilière humaine.

» Il y en avait, il y en avait!...

» — Vois-tu une place vide? me demanda l'évêque.

» Mes yeux interrogèrent tout le pourtour de l'édifice. — Hélas! je ne pouvais me mentir à moi-même ; il y avait là deux fois plus de bras qu'il n'en fallait.

» — Ceci me dit, Monseigneur, murmurai-je avec une respectueuse tristesse, — que vous avez l'âme sensible et que vous ne savez point refuser.

» — Il m'a bien fallu apprendre, mon fils, me répondit-il. — J'ai renvoyé trois fois autant de pauvres gens que ma chère église n'en occupe... Au commencement, chaque fois que je disais non, je trouvais dans mon escarcelle quelque pauvre pièce d'or pour adoucir mon refus... Je disais au compagnon que je ne pouvais employer : Attends avec cela, mon fils, ton tour viendra... Mais il en est tant venu que mon escarcelle s'est vidée... Donc je ne puis plus que dire : Attends ; — et il y en a beaucoup qui attendent!

» Je pris la main du prélat pour la baiser, car un refus fait en ces termes ne laisse pas d'espoir comme ces autres refus qui viennent du caprice ou de l'humeur méchante.

» Le sire évêque ne m'avait même pas demandé mon nom, et moi je n'avais eu garde, en le voyant si affable, de me recommander auprès de lui du crédit du bon chevalier.

» En gagnant la porte cependant, je me ressouvins de ses dernières paroles, et je dis à tout hasard :

» — Monseigneur, je venais à vous de la part du chevalier Dieudonné.

» L'évêque fit d'abord comme toi, mon père Christian ; il me répondit en se rasseyant devant son beau manuscrit :

» — Je connais pas de chevalier de ce nom-là.

» — Pourtant, Monseigneur, répliquai-je tout confus; — il s'est donné à moi pour votre compère.

» — Dieudonné? répéta l'évêque avec indifférence, — mon compère?...

» Il me signifia congé d'un geste.

» Mais il se ravisa sans doute, car, au moment où j'étais déjà de l'autre côté de la porte, j'entendis sa voix qui criait :

» — Eh! l'homme, l'homme!

» Je me hâtai de rentrer. L'évêque riait tout seul devant son grand manuscrit.

» — Et d'où le connais-tu donc, mon fils, ce chevalier Dieudonné? me demanda-t-il.

» Je lui contai de mon mieux ce que le chevalier avait fait pour mon petit frère et pour moi.

» — C'est un grand pécheur!.. murmura l'évêque; — mais c'est une belle âme... allons, allons! tu as du bonheur, mon fils... Tu as bien rencontré dès ton arrivée... Le chevalier a raison et c'est moi qui ai tort : c'est de l'honneur qu'il me fait, ajouta-t-il d'une voix plus grave, en m'appelant son compère... A sa recommandation, je te reçois maçon de Notre-Dame... s'il n'y a point de place, on en fera... Va te loger sur le parvis et tiens-toi prêt demain matin au premier son de cloche. »

Au moment où Éric prononçait ces mots qui achevaient son histoire, la cloche suspendue à un poteau au milieu de la place, pour appeler les maçons au travail, tinta.

Éric saisit son marteau et sa truelle. — Ève avait remis son costume d'apprenti. Ses grands cheveux blonds se cachaient sous une toque fanée et sa taille charmante disparaissait sous le surcot large et souillé de plâtre.

— C'est là une belle histoire, mes enfants, dit le vieux Christian; — et cette histoire prouve que le chevalier Dieudonné existe... mais voilà tout.

— Elle prouve encore, dit Ève, — que le chevalier Dieudonné a du crédit.

— Auprès du seigneur évêque, cela est vrai... répliqua le vieillard ; — mais, tout puissant qu'il est, le seigneur évêque lui-même ne pourrait pas vous introduire auprès de la reine.

Ils avaient descendu l'escalier de Thomas le logeur et se trouvaient déjà sur la place encombrée.

— Eh bien ! le roi le pourra, s'écria Ève, — et j'irai jusqu'au roi !

V

Les échoppes s'étaient ouvertes ; les cuisines foraines fumaient préparant le déjeuner des maîtres. Il y avait sur le parvis une foule compacte et grouillante, composée de petits industriels de toutes sortes, de marchands ambulants, de colporteurs d'objets usuels et d'objets bénits. — Il y avait des femmes qui criaient les œufs durs et le pain chaud, de cette voix effroyable et toute particulière qui semble être l'héritage spécial des marchandes parisiennes.

Il y avait des mendiants qui pleuraient et qui montraient leurs plaies gangrenées. — Il y avait de grands gaillards, le dos chargés de fontaines, qui portaient le vin et l'hypocras, comme nos marchands de coco modernes portent leur boisson moins capiteuse.

On entendait le son argentin de leurs clochettes par-dessus les bruits mêlés qui sortaient de cette foule.

C'était un mouvement confus, un murmure incessant qui tout à coup devenait fracas de temps à autre. On se heurtait, on se disputait ; les maçons en retard, craignant l'amende sévère, renversaient femmes et enfants sur leur passage.

Et le lecteur suppose bien qu'en ce siècle, comme au nôtre, les femmes inutiles et les enfants gênants faisaient le fond de la foule parisienne.

Le beau page Albret était au milieu de cette cohue où son costume de gentilhomme excitait une certaine surprise Que faisait-il là si matin, à l'heure où ses semblables ont encore pour le moins trois ou quatre heures à dormir?

Son manteau sombre et son chaperon rabattu auraient pu faire croire qu'il avait couru la nuit quelque bonne aventure, s'il avait traversé la place vitement comme un homme qui regagne son logis en toute hâte.

Mais il restait là, toujours au même lieu, toujours le regard fixé sur la masure de Thomas le logeur.

Le propriétaire de l'échoppe contre laquelle il s'appuyait était venu comme les autres ouvrir sa boutique.

Il avait été obligé de dire au page :

— Mon maître, rangez-vous, je vous prie, que je puisse décrocher les planches de ma devanture.

Albret s'était rangé docilement, sans cesser de lorgner la maison du logeur

On commença à se demander ce qu'il y avait dans cette maison qui pût attirer l'attention d'un si galant seigneur.

Chacun sait qu'il faut chez nous peu de chose pour ameuter bien des curieux. Les curieux s'ameutèrent; on glosa. Un demi-cent de ces suppositions étranges, de ces cancans absurdes et biscornus qui sont le produit le plus net du terroir de Paris se fit jour en un instant.

Au bout de dix minutes, l'opinion générale et profondément enracinée, fut que la reine Ingeburge, échappée des mains de ses pieux geôliers, se trouvait dans la maison de maître Thomas.

Une fois le fait principal établi, les comment et les pourquoi commencèrent.

Jamais Paris ne fut embarrassé pour trouver une réponse ridicule à une question impossible.

Les petits marchands, les débitants d'hypocras, les vieilles

femmes et les mendiants inventèrent, séance tenante, les détails les plus ingénieux et les plus vraisemblables.

Nous serions coupables de ne point vous dire que, parmi ces mendiants, se trouvaient en première ligne nos malheureux amis Ézéchiel et Tréfouilloux, les bandits nocturnes de la rue Saint-Honoré.

Comme cela se pratique encore, Ézéchiel et Tréfouilloux volaient la nuit et gueusaient le jour.

Leur métier de gueux ne valait pas beaucoup mieux du reste que leur état de brigand. Ici encore, ils retrouvaient la concurrence détestable. Il y avait à Paris deux fois plus de mendiants que d'âmes charitables, et l'encombrement gâtait cette profession paisible qui aurait pu avoir tant de charmes.

Personne n'ignore quels sont les effets de la concurrence. Outre qu'elle tue l'industrie, elle exagère ses efforts jusqu'à l'absurde et fait de son agonie une torture.

Nous avons vu des compagnies de transport rivales donner le passage gratuit, soit par terre, soit par eau, et offrir même aux voyageurs la nourriture en chemin, tout cela pour s'assassiner mutuellement.

Sur cette pente on arrive tout de suite à la folie.

Ainsi, dans l'état normal, un mendiant n'a besoin que d'une jambe cassée, d'un bras paralysé ou d'un ulcère incurable. — Un mendiant cul-de-jatte passe par tous les pays pour un mendiant fort. — La plupart du temps, il suffit même d'être purement et simplement aveugle, pour exciter la charité des passants.

Mais sur la place du parvis Notre-Dame, ce n'était pas cela, et la nécessité, fille bâtarde de la concurrence, avait suréchauffé les imaginations. Les culs-de-jatte étaient méprisés, les boiteux impossibles ; — les paralytiques eux-mêmes n'avaient qu'un médiocre succès.

Il fallait des choses plus saisissantes et moins classiques.

Ezéchiel, qui était un mendiant d'élite, s'était replié les deux jambes le long des cuisses, comme un chapon dressé sur table ; il avait mis ses deux bras à l'envers et s'était figuré avec de l'ocre rouge une effrayante entaille au milieu du front.

Tréfouilloux, lui, véritable artiste, avait su peindre sur sa mamelle gauche un ulcère compliqué, affreux, poussé dans le vif, où l'on voyait parfaitement les ravages de la gangrène. — Cet ulcère n'était pas un ulcère à la douzaine ; la poitrine était percée à jour, et Tréfouilloux criait tant qu'il pouvait, annonçant que quiconque voudrait mettre pour un liard l'œil à cette épouvantable lucarne verrait positivement l'intérieur de son corps.

Le véritable Anglais n'était pas encore inventé ; sans cela, le malheureux Tréfouilloux, pris au mot, aurait trouvé bien vite quelque gentleman curieux qui l'eût acheté pour le couper en quatre et lui mettre son lorgnon dans l'estomac.

Le croiriez-vous? il ne faisait pas ses frais! Une gigantesque femme, étendue sur la paille, auprès de lui, et qui avait quatre bras dont un pied de chèvre, emportait tous les doubles et tous les suffrages.

Ezéchiel psalmodiait d'une voix lamentable :

— Voyez, chrétiens, l'homme qui a perdu ses deux jambes avec les païens de la croisade qui lui ont tordu les bras entre les chevalets de fer et fendu le crâne d'un coup de cimeterre, que voilà pour témoignage, qui fut laissé pour mort et resta deux semaines sans secours sur le sable brûlant du désert... Ayez compassion, chrétiens, et gagnez votre salut !

— Voyez, chrétiens, reprenait Tréfouilloux, le grand ulcère du pauvre malheureux qui n'a plus qu'un jour à vivre, condamné par les mires et déjà percé de part en part au ver rongeur qui lui dévore le foie et les poumons!...

Rien n'y faisait. Il y a des gens qui n'ont pas de chance! ver rongeur et païens, jambes garrottées, ulcère et coup de sabre man-



Lorentz del. *Imp. Dupain Faub.g St Jacques* *Lechard sculp.*

POUR UN LIARD

NUITS DE PARIS

quaient complétement leur effet. — Il n'y en avait que pour la grande femme aux quatre bras, dont un pied de chèvre.

VI

La curiosité des bonnes gens qui regardaient la maison de Thomas le logeur devait encore s'augmenter. Au moment où les gazetiers abandonnaient la version de la reine Ingeburge pour fabriquer une autre histoire où madame Agnès de Méranie jouait un rôle assez décolleté, un nouveau personnage vint compliquer l'intérêt de la scène.

C'était notre camarade Tristan l'écolier, avec sa toque posée à la mauvais, son surcot pelé au coude par le frottement des tables de taverne et ses vieux brodequins de corde à pointes incommensurables.

Tristan de Pamiers en avait fini avec le clerc Samson; il avait les poches pleines; il venait rôder un peu autour de cette demeure qui renfermait à son goût la plus belle fille de Paris.

Tristan l'écolier n'était pas sans s'y connaître.

Au moment où il arrivait la tête haute et le regard effronté, la porte de Thomas s'ouvrit — la cloche des maçons sonnait encore.

De la maison du logeur sortirent Christian le Danois, Eric et le petit Adam.

La foule s'agita, elle ne connaissait point ces deux derniers; quant au vieux Christian, il y avait déjà bien des mois qu'il tenait sur le parvis Notre-Dame une boutique de truelles, d'équerres, de marteaux, de compas et autres instruments à l'usage des travailleurs de la basilique.

Le page Albret se jeta derrière l'échoppe, comme s'il eût craint d'être reconnu.

— Tiens! tiens!... gronda la foule désappointée. — Ce n'était ni la reine Ingeburge ni madame Agnès de Méranie!

— C'est lui... c'est bien lui ! se disait le page Albret. — Et c'est elle aussi, j'en suis sûr !

Ces deux pronoms personnels de genre différent se rapportaient tous les deux à Adam et Ève.

— Ah ! ça, grommelait Tristan, qui s'était posté insolemment sur le passage de nos amis, — que veut dire cette mascarade?

Eric, sa sœur et le vieux Danois marchaient vers Notre-Dame en continuant de s'entretenir avec vivacité. Ils paraissaient ne point prendre garde à l'attention dont ils étaient l'objet. Ève essayait toujours de convaincre Christian qui restait obstinément incrédule.

— Le roi peut tout !... disait-elle, — Je vous défie de nier cela !

— Le roi peut tout ce qu'il veut... répondait le vieillard en secouant sa tête blanche.

— Quand le roi saura qui je suis,... commençait Ève avec pétulance.

— Parlons plus bas... interrompit le vieillard en s'apercevant qu'on les observait.

Il venait de voir Albret, le nez dans son manteau, qui les suivait à travers la foule.

La foule disait :

— S'ils ne mènent avec eux ni la reine Ingeburge, ni la reine Agnès, ils parlent du moins du roi Philippe !

— Le roi le voudra ! s'écriait en ce moment Ève.

L'écolier Tristan lui prit sans façon le menton.

— Eh! ma belle enfant, dit-il en tordant de son autre main le croc rabattu de sa moustache, — je voudrais bien savoir pourquoi vous cachez ainsi la taille la plus délicieuse qu'il y ait au monde sous la livrée ignoble d'un apprenti gâcheur de plâtre?

Éric voulut se placer entre sa sœur et l'écolier.

— Celui-là est un enfant, dit-il en mettant à la main son marteau tranchant. — Attends pour l'insulter qu'il ait l'âge d'homme, mon maître !

La foule se rapprochait, curieuse de voir une batterie.

— Allons, soupira Ezéchiel, en jetant à Tréfouilloux un regard mélancolique, — voilà deux fainéants qui vont s'entretuer maintenant, tout exprès pour nous empêcher de gagner notre pain!

— Et l'on dit que le roi Philippe mène bien sa ville de Paris!... s'écria Tréfouilloux qui penchait toujours vers la politique.

Mais à l'instant où l'écolier Tristan saisissait fièrement sa dague, une main prit par derrière le collet de son surcot et le fit reculer de plusieurs pas.

— Qui ose toucher le roi de la basoche?... s'écria l'écolier.

Il s'arrêta, interdit, à la vue du page Albret qui était devant lui, les bras croisés sur sa poitrine.

— Ah, ah!... fit-il en se remettant, — je ne t'attendais pas ici, mon ancien compagnon.... mais à cela ne tienne!... Je ne connais que deux bonnes manières de retrouver un ami après une longue absence.... La première, et la meilleure, c'est de choquer joyeusement deux verres pleins... la seconde, qui vaut son prix, c'est de choquer bravement deux couteaux bien affilés... Allons, mon frère, j'aime mieux ta dague que le marteau de ce vilain!

Ézéchiel et Tréfouilloux, que la curiosité gagnait, se traînaient avec des contorsions incroyables pour avoir au moins leur part du spectacle. — Ce qui les consolait un peu, c'est que leur rivale heureuse, la grande femme aux quatre bras dont un pied de chèvre, voyait également sa recette interrompue.

La concurrence rend l'âme méchante!

— Cette gueuse-là, grommelait Tréfouilloux — aurait bien fait douze sous parisis dans sa matinée!

— Avec rien du tout.... ripostait Ézéchiel, — quatre bras, comme c'est nouveau!... Je sais bien qu'il y a le pied de chèvre...

— Ah, oui! parlons du pied de chèvre!... L'an passé, Guillotte la Rousse en avait deux!... Veux-tu savoir, on ne peut jamais de-

viner où est le succès... Il n'y a que les choses usées qui réussissent!

— Si vous m'en croyez, disait cependant le sage Christian, — nous allons profiter du tapage pour passer notre chemin.

Éric et sa sœur Ève venaient d'échanger un regard : ils avaient reconnu tous deux le beau page du chevalier Dieudonné.

— Tu ne peux pas l'abandonner, mon frère.... dit Ève à voix basse.

— Retirez-vous, si vous voulez, maître Christian, répliqua Éric, — moi, je reste ici, car ce gentilhomme a pris ma querelle.

Albret n'avait point tiré sa dague; il regardait l'écolier Tristan avec un air de méprisante supériorité.

— Jamais mon verre ne choquera plus ton verre, Tristan de Pamiers... lui dit-il. — Quant à ma dague, c'est autre chose.... Mais avant d'en arriver là, ne veux-tu point régler le vieux compte que nous avons ensemble?... Je t'ai prêté bien des écus d'or autrefois.

A la dédaigneuse apostrophe du page, Tristan avait changé de couleur, car l'orgueil était prompt à se réveiller en lui.

Il plongea sa main dans son escarcelle qui était pleine, et la retira gonflée de pièces d'or.

Mais nous savons déjà que le premier mouvement de l'écolier Tristan valait mieux que l'action qui suivait.

Il ouvrit la main qu'il tendait à demi vers le page.

La foule pensait : — Il va payer sa dette et arranger l'autre comme il faut!

Tristan contemplait les écus qui brillaient dans sa main. Durant le quart d'une minute, il hésita, et l'on pouvait lire sur son visage le combat qui se livrait en lui.

— Foin de toi... s'écria-t-il enfin avec un rire forcé, — ne peux-tu me faire crédit, Albret?

Ce nom courut aussitôt dans la foule, qui répéta sur tous les tons :

— Le page du roi! le page du roi!

— Non, répondit Albret, je ne veux pas te faire crédit.

— Eh bien! donc, dit l'écolier qui se redressa effrontément et remit les écus dans sa poche — tu n'auras pas l'honneur de te mesurer avec moi ce matin, sire page... Je ne fais l'amour que gratis, vois-tu... Et d'ailleurs, ajouta-t-il en fronçant le sourcil — cet argent-là coûte trop cher!

Une huée partit de la foule.

Tristan mit sa toque sur ses yeux et s'élança au plus fort de la cohue.

— Par la mort-Dieu! coquins que vous êtes, s'écria-t-il, — est-ce que je vous dois aussi quelque chose, à vous?... Faites-moi passage, et bien vite, ou je vais faire, moi, sur cette place, de la monnaie humaine, et casser deux ou trois douzaines de crânes de manants, ne pouvant fêler cette tête de gentilhomme!...

Il alla en avant, puis en arrière; il fendit en tous sens ce troupeau qui fuyait devant lui et ne disparut qu'après s'être amplement payé par cette rodomontade facile de l'humiliation qu'il venait de subir.

— Messire, dit Eric au page Albret, — c'est le second service que je reçois de vous.

— Et s'il vous plaît, mon maître, interrompit le page, — je vais sur-le-champ vous en rendre un troisième... Votre jeune frère parlait tout à l'heure du désir qu'il avait de se présenter au roi...

Ève baissa les yeux. Elle était rose comme une cerise.

— On ne fait guère attention, vous savez, messire, répliqua Christian le Danois, qui vint se mêler à l'entretien, — à ce que disent les enfants...

— Maître Adam n'est plus un enfant, dit Albret qui lui jeta une

œillade à la dérobée, — et d'ailleurs la chose ne dépend plus ni de vous, mon maître, ajouta-t-il, en s'adressant au vieillard avec courtoisie, — ni de moi, ni même de lui... Le roi veut le voir.

Nos trois amis restèrent stupéfaits à cette déclaration.

Ève cependant se remit la première et fixa sur le page ses grands yeux bleus qui brillaient d'une douce vaillance.

— Je suis prête à vous suivre, messire, dit-elle.

— Ne puis-je, au moins, accompagner mon jeune frère? demanda Eric.

— Vous ne le pouvez pas... répliqua le page.

Ève tendit son front à son frère qui le baise tendrement.

— Que Dieu te protége, enfant! murmura-t-il; — le ciel n'a pas exaucé ma prière, car je lui avais demandé de prendre pour moi tous les dangers.

Christian baisa la jeune fille à son tour.

— Sois prudente!... murmura-t-il.

Ève répondit à peine à leurs caresses. Sa pensée était ailleurs.

— Je vous attends, messire... dit-elle au page.

Celui-ci s'inclina et prit aussitôt la route par où il était arrivé sur le parvis.

Éric et le vieux Christian gagnèrent tristement les travaux de la basilique.

La foule s'écoula bavarde et agitée, glosant sur cet événement, qui était pour elle comme une énigme.

Ezéchiel et Tréfouilloux renouvelèrent leurs supplications lamentables; tant de constance devait être enfin récompensée. Un badaud de Bourgogne ou de Picardie s'avança pour voir, moyennant la somme d'un liard, l'intérieur du corps de Tréfouilloux. Ce badaud ne vit rien, mais Tréfouilloux lui vola son escarcelle.

Ezéchiel, prudent et habile en affaires, vit le coup et posa sa main sur le bras de son vertueux collègue.

— Part à deux!.. murmura-t-il, ou je rappelle le gobe-mouche.

Tréfouilloux partagea de bonne grâce. — Deux heures après ces deux artistes ronflaient sous la table d'un bouge, à demi-noyés dans une mare de vin épais.

Deux chevaux étaient attachés à la grille de la chapelle Saint-Landry. Albret enfourcha l'un et mit sur l'autre le petit Adam qui ne semblait pas un cavalier bien habile.

Le beau page prêta, ma foi, son genou au petit Adam pour lui servir d'étrier. — Pour la plus noble dame il n'eût pas fait davantage.

Les deux chevaux galopèrent bientôt le long de la Seine dans la direction de la porte Saint-Honoré.

Les premières minutes se passèrent en silence. Albret regardait de temps en temps son jeune compagnon avec un intérêt bien tendre, mais on eût dit qu'il n'osait point laisser voir ce qu'il avait dans le cœur.

— Messire, murmura enfin Ève, dont la voix commençait à trembler, car l'exaltation du premier moment était refroidie, — vous êtes bien le page du chevalier Dieudonné?

— Oui, maître Adam... répondit le page.

Et en prononçant ce mot : maître Adam, il ne put s'empêcher de sourire.

Cela troubla Ève davantage.

— Et le chevalier Dieudonné, reprit-elle pourtant. — C'est sans doute le serviteur du roi?

— Le roi n'a pas de plus intime serviteur, répondit encore le page.

Ève se tut un instant, puis elle poursuivit :

— Sire page, ne pourriez-vous me permettre de voir le chevalier Dieudonné avant le roi.

Sa voix avait un si gentil accent de prière que le page se sentit ému jusqu'au fond du cœur.

Mais il ne pouvait accorder l'impossible.

— Vous les verrez ensemble, maître Adam, répondit-il en détournant la tête.

La pauvre Ève n'osa pas insister.

Tout le reste du voyage se fit en silence. Ève soupirait un peu, le page beaucoup.

Quand on eut passé la porte Saint-Honoré et qu'on fut dans la campagne, le page arrêta soudain son cheval.

— Maître Adam... dit-il, — reconnaissez-vous cet endroit-là?

Ève regarda tout autour d'elle. — Par derrière c'étaient les murailles de la ville et la porte Saint-Honoré flanquée de deux tourelles pointues; par devant c'était la tour du Louvre avec ses créneaux et ses donjons; à droite et à gauche la campagne.

Ils marchaient dans une allée de jeunes ormes déjà hauts et vigoureux.

— Non, messire, répondit-elle, — je ne crois pas être venue jamais en ce lieu.

— Il faisait nuit, c'est vrai, maître Adam, et la nuit change l'aspect des objets... Pourtant vous n'auriez pas dû oublier si vite votre détresse nocturne et les deux cavaliers...

— Quoi!... interrompit Ève, dont les yeux s'animèrent, — c'était ici?

L'amour ne voit pas comme tout le monde. Albret la trouvait aussi belle sous son pauvre costume d'apprenti que si elle avait porté les atours brillants des jeunes filles heureuses.

— C'est ici! répéta-t-il en la regardant pour la première fois en face et en permettant à ses yeux d'exprimer toute son émotion, c'est ici que j'ai prêté mon cheval à vous et à votre digne frère... C'est ici que j'ai entrevu votre visage pâle et gracieux...

Ève tressaillit.

— C'est ici, continua le page, que j'ai admiré votre taille si souple, si charmante... et que j'ai deviné votre secret...

Ève se recula sur la selle au risque de tomber.

— Que voulez-vous dire?... murmura-t-elle.

— Regardez-moi bien, avant d'avoir peur de moi... repartit le page d'une voix suppliante et douce, — je sais que vous êtes une jeune fille... je vous aime d'amour... Regardez-moi bien et dites-moi si vous pensez que vous pourrez m'aimer.

Plus le page lui demandait de le regarder, plus Ève baissait les yeux, interdite et craintive.

— Peut-être en aimez vous un autre?... murmura Albret avec un véritable effroi.

Ève sourit.

— Non, dit-elle.

Mais ce fut si bas qu'Albret eut bien de la peine à l'entendre.

Et cependant son regard devint radieux.

— Ecoutez, reprit-il, — je crois bien que c'est la destinée... On m'a dit que vous étiez la sœur de lait de la reine Ingeburge.

— Le frère... voulut rectifier la jeune fille.

— Oh! ne me trompez plus, je vous en conjure!... et si vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime, ayez du moins confiance en moi et regardez-moi comme le plus dévoué de vos amis... C'est par tendresse pour la reine Ingeburge que vous avez quitté votre patrie... eh bien! si quelque chose pouvait me faire vous chérir davantage, ce serait cette tendresse que vous portez à la noble et malheureuse souveraine.

— Est-ce que vous aussi, vous aimez la reine Angel?... s'écria Ève, oubliant toute prudence.

— S'il lui fallait ma vie, répondit le page, — je lui donnerais ma vie.

— Et pourtant vous êtes Français... vous ne la connaissez pas!

— Je sais comme elle souffre... je sais comme elle est noble et sainte !

Ève lui tendit la main en souriant.

— Merci !... murmura-t-elle. — Oh ! il y a longtemps que mon cœur n'a senti tant de joie !... Tout le monde ne la déteste donc pas dans ce grand Paris, ma reine chérie, mon Angel adorée !... ma sœur !... C'est un Français qui vient de me dire : La reine Angel est noble et sainte... Oh ! merci, merci, du fond de l'âme, messire !... je suis une jeune fille en effet... Puisque vous êtes si bon, je crois que je vous aimerai.

Elle retira sa main qu'elle mit sur son cœur et ajouta tout bas :

— Tenez, je crois que je vous aime.....

VII

Messire Amaury Montruel, seigneur d'Anet, — l'ami du roi, — ne perdit point cette journée de la veille qu'il avait si bien commencée.

Nous avons vu, dès le matin, le clerc Samson, un de ses agents, exécuter une partie de ses ordres; mais messire Amaury avait bien d'autres cordes à son arc et ne se bornait pas à si petite besogne.

Vers l'heure où le page Albret gagnait le Louvre avec sa jolie compagne, messire Amaury était dans son réduit du quartier Saint-Jacques-la-Boucherie, en conférence secrète avec deux personnages autrement importants que le clerc Samson ou Tristan l'écolier.

Le premier de ces personnages était un homme de quarante à cinquante ans, un teint sanguinolent et boursouflé, aux cheveux frisés, d'un blond tirant sur le roux. Il avait nom Herbert Melfast, seigneur ou lord de Canterbury. Il avait été longtemps le con-

seiller intime et le confident de Jean Plantagenet. Depuis plus d'une année, il avait quitté la cour du monarque anglais pour voyager en Europe et même en Asie.

Ceux qui connaissaient Jean sans Terre et son digne serviteur le lord de Canterbury, disaient que ce dernier ne courait pas ainsi le monde uniquement pour son plaisir. — On l'avait vu tour à tour dans les diverses cours de l'Europe, à Copenhague, en Allemagne, en Bohême et dans les Flandres ; — il avait traversé le Bosphore pour s'aboucher, à Constantinople, avec l'empereur grec; — enfin, faisant une pointe hardie jusqu'au pays à peine connu qui croupissait dans l'erreur musulmane, il avait affronté disait-on, les dangers du Kourdistan barbare et franchi les limites du redoutable pays des Assassins.

L'autre interlocuteur de messire Amaury était cet homme à la figure intelligente et remarquable que nous avons rencontré, dès le début de notre histoire, sur la grande route, entre la maladrerie de Saint-Lazare et la Porte au Peintre. — Nez en bec d'aigle, regard aigu et fier, cheveux noirs comme l'ébène, coupés ras sur un front légèrement déprimé. Taille souple et haute dont la frêle apparence cachait une vigueur peu commune.

Cet homme était beau, non point de la beauté européenne, qui veut de l'embonpoint pour arrondir les contours et qui exige l'ampleur des formes presque aussi impérieusement que la grâce; il était beau de cette beauté bizarre et sauvage qui semble faite pour l'immensité du désert.

Il était, cet homme, par rapport aux guerriers européens, lourds et charnus dans la régularité de leur charpente, ce qu'est le cheval arabe, fin, coupant, musclé en acier, par rapport aux robustes et pesant coursiers de la Normandie ou du Luxembourg.

Tout en lui avait un aspect tranchant et en quelque sorte acéré, depuis sa barbe en pointe, jusqu'à ses ongles à qui la taille avait donné l'apparence des griffes du tigre.

Il y avait sur son visage une gravité froide, dans ses mouvements une nonchalance molle et outrée. — Ainsi la panthère gracieuse et charmante étonne par l'indolence efféminée de ses poses avant d'effrayer par la prodigieuse vigueur de ses bonds.

Il pouvait avoir trente ans tout au plus.

Le lecteur sait déjà qu'il portait deux noms : Mahmoud-el-Reïs et Jean Cador. Mahmoud-el-Reïs était le musulman qui venait de Syrie avec une mission mystérieuse et terrible, c'était l'homme qu'Herbert Melfast, seigneur de Canterbury, avait été chercher au péril de sa vie jusqu'au fond des gorges de l'Anti-Liban. — C'était l'initié fanatique et farouche, *le fédavi*, comme s'appelaient les fils du poignard de cristal, qui exécutaient les ordres du prince de la Montagne.

Jean Cador était l'artisan passionné qui avait profité des croisades pour aller surprendre à leur source même les secrets du ciseau sarrasin.

Mahmoud cachait une dague empoisonnée entre son vêtement et sa peau; sa pensée était rouge de sang. Il appartenait à Herbert Melfast qui l'avait acheté au Vieux de la Montagne pour le compte de Jean sans Terre, son maître.

Jean Cador portait la gouge tranchante du tailleur d'images, sa pensée planait dans les espaces artistiques ; il ne rêvait que nervures délicates, arches gracieuses et beaux saints de granit. Le pieux prélat Maurice de Sully, après avoir vu une de ses ébauches, lui avait serré les deux mains avec enthousiasme en le nommant le plus cher de ses fils.

— Or ça, disait le seigneur de Canterbury, au moment où nous entrons pour la deuxième fois dans la retraite de l'ami du roi, au quartier de Saint-Jacques la Boucherie, — or ça, messire Amaury, mon cousin, le temps des hésitations est passé, je vous en préviens.. Il faut que, sans sortir d'ici, nous sachions que vous êtes avec nous ou que vous êtes contre nous.

Amaury avait l'œil fixe et le front baigné de sueur. C'était un coquin sans force dans le mal, un traître à la douzaine, et Philippe-Auguste semble inexcusable d'avoir choisi pour favori un pareil paltoquet.

On conçoit les rois qui se trompent et qui ouvrent la porte de leur conseil secret à de grands coupables ; mais on ne conçoit pas un roi trempant ainsi sa main dans la fange molle et se souillant au contact de la perversité impuissante.

Amaury Montruel ne répondit pas.

Herbert Melfast regarda le Syrien qui restait impassible et morne.

—Me voici bien!.. s'écria-t-il tandis que le sang lui montait déjà au visage.— Je suis placé entre celui-là qui ne parle pas plus qu'un muet de naissance, — il montrait Mahmoud-el-Reïs, — et mon cousin Amaury qui tremblotte comme une vieille femme peureuse, sans jamais savoir se décider à rien!

— S'il s'agissait de coups de lance ou de coups d'épée... voulut répliquer Montruel.

—Eh! mort-diable ! interrompit l'Anglais,—si j'étais à ta place, mon pauvre compagnon, il s'agirait en effet de coups de lance ou de coups d'épée, à mon choix... Il y a un homme que tu hais autant que nous... plus que nous... car tu es fou d'amour, et cet homme-là possède à ta barbe la femme que tu idolâtres...

Amaury passa le revers de sa main sur son front qui dégouttait de sueur.

— Cet homme, continua Herbert Melfast, tu l'accompagnes de nuit et de jour... tu t'asseois à sa table... Tu te couches en travers de sa porte quand il dort... et cet homme vit, mon cousin Amaury... Et au lieu de le tuer, tu le gardes!.. Tu parles de lance : quand tu chevauches derrière lui, ne pourrais-tu te servir de ta lance? Tu parles d'épée : quand il s'endort après le repas du matin, ne pourrais-tu te servir de ton épée ?

— Nous autres, chevaliers français, dit Amaury qui retrouva un moment de fierté, — nous réservons notre lance et notre épée pour d'autres usages, Milord.

Melfast eut un sourire de dédain amer.

— Alors, dis donc que tu es contre nous...prononça-t-il d'une voix sèche et sombre.

— Je le voudrais, Milord, répliqua Montruel, — au prix de la moitié de mon sang, je le voudrais, car Philippe de France est mon seigneur et je lui ai juré fidélité... Mais je n'ai plus ni force ni raison... j'aime Agnès jusqu'à me damner pour elle... je ne suis pas contre vous... je suis avec vous !

Il prononça ces derniers mots d'une voix sourde et comme à regret.

Malgré cette assurance, le regard de Melfast exprimait encore un doute; quant à Mahmoud-el-Reïs, il restait au milieu de la chambre, immobile, sombre, froid comme une statue de bronze.

— Si tu es avec nous, dit Herbert Melfast avec un reste de défiance, — fais tes conditions, mon cousin; j'ai pouvoir de les accepter, quelles qu'elles soient.

Amaury sembla se recueillir.

— Je veux d'abord Agnès de Méranie... dit-il.

— L'amour d'Agnès, répondit Herbert — c'est elle seule qui peut te le donner, — mais quant à son corps, tu l'auras, je t'en fournis ma foi, y eût-il une armée de chevaliers à te le disputer !

— Et comme il faut qu'Agnès soit heureuse, poursuivit Montruel, — c'est-à-dire puissante et riche comme une reine, je veux un apanage de prince.

— Choisis parmi les duchés de France et d'Angleterre, mon cousin.

— Je veux en France le duché de Bourgogne et en Angleterre le duché de Suffolk.

— Tu les auras.

— Par lettres du roi ?

— Par lettres du roi, scellées du grand sceau... Est-ce tout ?

— C'est tout pour ce qui me regarde... Mais il y a longtemps qu'Agnès souffre.

Herbert Melfast dressa l'oreille, — Amaury sembla chercher ses paroles.

— La haine d'une femme, poursuivit-il en baissant la voix, n'est pas comme notre haine à nous autres hommes... Tant qu'Ingeburge vivra, quelque chose manquera au bonheur d'Agnès.

L'Anglais eut un sourire cynique.

— Il faut bien faire quelque chose pour cette excellente et belle dame... dit-il. —Mahmoud, ajouta-t-il en s'adressant au Syrien — aurais-tu quelque répugnance à poignarder la reine Ingeburge ?

Le Syrien croisa ses bras sur sa poitrine.

— Aucune... répondit-il d'une voix grave et douce malgré l'étrangeté de son accent guttural, — elle est reine, elle est chrétienne : elle est condamnée.

Herbert Melfast se retourna vers Montruel.

— Voilà comme j'aime les gens !.. s'écria-t-il, — et ceci devrait te faire grande honte, mon cousin Amaury... Ainsi donc, voici une affaire conclue... Pour un roi que tu nous donnes nous te rendons deux duchés et une reine... Le marché n'est pas mauvais pour toi, et je conviens que tu avais tes raisons pour le débattre... Mais venons au fait : comment nous livreras-tu le roi ?

— Le roi est maintenant toujours entouré de ses nouveaux gardes, répondit Montruel — il faut chercher l'occasion... d'ailleurs donnant, donnant, mon cousin... Le noble Jean Sans Terre est sujet à caution : je veux d'abord mes duchés et le reste.

Herbert Melfast ne se montra pas le moins du monde offensé des défiances que l'on témoignait à l'égard de son maître.

— Les duchés, cela me regarde, dit-il avec un gros rire. —

Quant *au reste*, comme parle messire mon cousin, cela regarde ton poignard, ami Mahmoud.

Le Syrien redressa sa taille gracieuse, promena son regard sur l'un et l'autre seigneur puis fit signe qu'il allait parler.

Il mettait dans toutes ses actions une dignité étrange et presque solennelle.

— Il n'y a qu'un Dieu qui est Dieu, prononça-t-il lentement Il n'y a qu'un prophète qui est Mahomet... Gloire à Dieu sept fois et trois fois gloire au prophète!.. Le fils de Sabbah fut l'envoyé direct d'Allah. Depuis qu'il est aux lieux de félicité ses successeurs sont les représentants du ciel sur la terre... Je suis Mahmoud-el-Reïs, fils d'Omir... mon maître Mohammed m'a dit : Suis cet homme, — il montra Herbert Melfast, — et emporte ton poignard... J'aimais Dilah qui est plus belle que les filles promises à l'éternité des croyants; j'étais aimé d'elle, nous allions nous unir... Dilah versait des larmes que mes lèvres brûlantes essayaient de sécher... Le maître m'a dit : Si tu reviens avec le sang du roi sur ta main, je te garderai Dilah.

Les yeux de Mahmoud-el-Reïs se tournaient vers le ciel; c'était pour lui-même qu'il parlait plus encore que pour ses deux compagnons.

— Moi, j'allai vers Dilah, poursuivit-il, à l'heure où l'ombre des grands arbres s'allonge du haut des terrasses de Pur. Je lui dis : Je reviendrai; m'attendras-tu ? Dilah me donna son front timide et et me répondit : Je t'attendrai.

Et quand je partis le lendemain au lever du soleil, j'entendis la voix de Dilah qui murmurait derrière la haie des grenadiers en fleurs : — Reviens vite!

— Depuis ce jour, poursuivit Mahmoud-el-Reïs en se tournant brusquement vers l'Anglais et le Français, — je suis un corps sans âme... Mon esprit est sous les ombrages de Pur... Quand le soleil se couche, mon œil cherche au ciel l'étoile chère que Dilah regarde en m'attendant... Mais vous n'avez rien de nous ici, pas même nos

étoiles..... Si le sang de la reine doit me donner le sang du roi, la reine va mourir, car il faut que je retourne vers ma fiancée !

Amaury ouvrait la bouche pour répondre, Herbert Melfast lui imposa silence vivement.

— Il nous a laissé parler.. murmura-t-il, — et il est noble parmi ses frères.

— J'ai promis au prêtre en cheveux blancs, reprit le Syrien, de lui tailler une statue... Il ne faut pas huit jours pour accomplir ma promesse... Dans huit jours, si j'ai terminé ma statue et si la reine est morte, me diras-tu par quel chemin j'arriverai à la poitrine du roi?

Huit jours pour les hommes du caractère d'Amaury Montruel, c'est tout un siècle. Ils comptent sur les événements et ne craignent jamais que le lendemain.

Dans huit jours, répondit Amaury, — si la Danoise n'est plus, je ferai ce que tu me demandes.

A la porte du logis de Montruel, il y avait un cheval de pur sang arabe, richement caparaçonné à la mode persane. — Deux esclaves noirs se tenaient aux étriers.

Mahmoud-el-Reïs sauta en selle et caressa doucement le garrot luisant du cheval. — Les deux esclaves portaient ses instruments de tailleur de pierre.

Ils se mirent en marche tous les trois vers le grand pont pour gagner le parvis de Notre-Dame.

Et quand ils arrivèrent sur la place, ce fut encore un coup bien funeste à l'industrie de Tréfouilloux, d'Ezéchiel et même de la grande femme aux quatre bras dont un pied de chèvre.

A Paris, tout se sait. La foule était avertie de l'arrivée prochaine du célèbre tailleur d'images engagé par Maurice de Sully. On l'attendait; on savait qu'il avait reçu mission de sculpter la statue de

la Vierge, pour compléter les douze signes du zodiaque qui devaient orner le portail.

Dès qu'il apparut vers la rue de la Calandre, la cohue se reforma plus dense et plus tumultueuse encore que le matin.

— Jean Cador! Jean Cador!.. criait-on de toutes parts, — voici le bon artisan Jean Cador qui va nous donner l'image Notre-Dame.

Le Syrien passa taciturne et fier, au pas de son magnifique cheval arabe, parmi les flots pressés de ses admirateurs; les esclaves noirs avaient bonne part à son succès; les femmes et les enfants ne pouvaient se lasser de contempler leurs yeux blancs qui roulaient sous l'ébène de leurs fronts.

Au moment où Jean Cador arrivait sous la maîtresse porte de la basilique, deux diacres vinrent le prendre en cérémonie et le conduisirent jusqu'à une cabane en planches qu'on lui avait construite au niveau de la première galerie.

Il y entra, suivi de ses deux serviteurs nègres, les portes se fermèrent sur eux, et la foule resta bouche béante, comme le public d'une salle de spectacle devant le rideau trop tôt baissé.

Il y eut un long murmure de l'une à l'autre extrémité de la place; pendant que les mendiants reprenaient leurs harangues lamentables, petits marchands, gargotiers, maçons et taverniers en plein vent se disaient :

— Celui-là est trop grand seigneur pour travailler à l'air libre et sous le soleil, comme le commun des bonnes gens.

— Croit-il donc qu'on soit bien pressé d'aller à son école! poursuivait un artisan jaloux.

—Nous autres, qui n'avons pas été chez les païens, reprenait un troisième, — nous travaillons comme nos pères travaillaient avant nous... Nous ne menons point avec nous des apprentis pareils à des démons... Je souhaite que cet homme à figure basanée ne porte pas malheur à la basilique et à ceux qui l'édifient!

On entendit à cet instant dans la maison de planches le bruit sec

du marteau attaquant le granit; puis les éclats de pierre tombèrent de tous côtés avec fracas contre le bois sonore. On eût dit que vingt hommes étaient là travaillant avec ardeur.

Artisans et bourgeois se regardèrent. Plus d'un se signa sous son chapeau rabattu, et plus d'un répéta la parole du tailleur de pierre :

— Dieu veuille que celui-là ne nous porte point malheur!

VIII

C'était un vaste jardin jeté irrégulièrement sur un terrain en pente. A travers les arbres dépouillés et noirs, on apercevait du côté de l'occident les tourelles et les corps de logis immenses d'une vieille abbaye. — Vers l'est, le jardin se prolongeait parmi les gazons et les massifs d'arbustes jusqu'au ruisseau de Ménilmontant qui descendait tortueusement vers la Seine.

Tandis que les grands arbres montraient à peine quelques bourgeons à leurs branches sombres, les arbrisseaux étalaient déjà leur verdure tendre et hâtive.

Dans le parterre, dont les compartiments divers représentaient grossièrement des monstres et des animaux fabuleux, il y avait une jeune fille qui se promenait avec lenteur, suivie de deux femmes en costume de nonnes.

Ces deux dernières avaient le visage couvert de longs voiles. Elles marchaient droites, roides et immobiles, sans prononcer une parole, et réglant toujours leur pas sur celui de la jeune fille.

Celle-ci venait de quitter un cloître d'aspect monumental qui encadrait le jardin à l'ouest et au nord; elle avait descendu les marches demi-ruinées d'un perron chargé de mousse et suivait les petits sentiers bordés de buis qui mêlaient leurs détours sinueux dans le parterre.

Cette jeune fille paraissait un peu plus âgée que la sœur d'Éric le maçon; elle avait peut-être trois ou quatre ans de plus qu'Ève; mais à cet âge les années ne font qu'ajouter à la beauté : elle était plus belle que notre Ève jolie.

Si nous ne craignions pas de tomber dans une comparaison par trop académique, nous dirions qu'Ève était le bouton, et que celle-ci était la fleur.

Du reste, si nous parlons d'Ève à propos de notre charmante inconnue, c'est qu'il y avait entre elles comme une vague ressemblance, non pas tout à fait un air de famille, mais au moins un air de patrie.

Elles étaient blondes toutes deux, et l'or pâle de leurs chevelures avait des reflets d'une pareille douceur; toutes deux avaient les yeux bleus; toutes deux étaient de taille élancée et frêle, seulement il y avait plus de force chez Ève, plus de grâce et surtout de noblesse chez la recluse de l'abbaye.

Car cette délicieuse fille était une recluse. Les deux religieuses qui l'accompagnaient pouvaient à bon droit passer pour ses geôlières.

Ces cloîtres, ces tourelles et ces vastes corps de bâtiments qui montraient leurs silhouettes austères à travers les branches des arbres appartenaient à l'abbaye de Saint-Martin-hors-des-Murs. Les deux nonnes ne s'y trouvaient que grâce à une concession faite à l'autorité royale, car le couvent appartenait aux moines de Saint-Benoît, dont la règle sévère défendait à toutes femmes le seuil des abbayes.

La belle jeune fille était la sœur de Canut, roi de Danemarck, la femme de Philippe-Auguste, roi de France, Ingeburge, reine.

Et pourtant, si nous l'appelons jeune fille, ce n'est ni par oubli, ni par erreur de plume. Ingeburge était vierge comme au jour où, quittant les vieilles forêts de sa patrie, elle avait vogué vers la terre de France, le cœur plein d'espoir et d'orgueil.

Pour être la reine, pour être l'épouse bien-aimée du plus glorieux souverain de l'univers!

Et il ne fallait que la voir pour lire sur son visage la virginale pureté de son âme. Elle avait bien pleuré, la pauvre reine! mais il y avait encore en elle un peu de cette insouciance d'enfant qui laisse naître le sourire parmi les larmes.

C'était de bonne heure; le soleil jouait dans les petites feuilles des lilas et des blanches épines. Au moment où elle avait quitté sa cellule, la tête de la jeune fille reine s'inclinait sur sa poitrine tristement. Elle était comme accablée sous le poids de la solitude et des regrets.

Elle aimait, l'histoire le dit, elle aimait son époux ingrat d'un amour profond et sans partage.

Et ceux-là même qui, toujours séduits par le prestige des tendresses illégitimes, ont fait de la rude Agnès une héroïne de roman, ceux-là n'ont pu arracher au front candide de la pauvre reine Angel son auréole de douce et chère poésie.

Elle aimait. — Pour tant de mépris, pour tant d'injustices, pour tous ces honneurs prodigués à une indigne rivale et qui étaient pour elle autant d'outrages sanglants, la jeune fille reine ne trouvait au fond de son cœur que dévouement et pardon.

Elle aimait. — Et dans ce lent martyre où se mourait sa jeunesse, un mot l'eût ranimée, une caresse l'eût faite heureuse.

Hélas! elle pensait parfois au sort des autres femmes qui sont épouses et qui sont mères. Sa rêverie lui montrait le sourire des beaux petits enfants dans leur berceau. — Elle n'était, elle, ni épouse, ni mère; elle était reine, c'est-à-dire prisonnière et opprimée sous le poids de ce titre menteur.

Autrefois elle avait son frère, ses compagnes, son pays. Philippe-Auguste lui avait pris tout cela pour lui donner à la place une prison solitaire et froide.

Pourquoi? que lui avait-elle fait, à ce roi? Elle s'était élancée

vers lui au premier appel, toute joyeuse, lui apportant sa jeunesse, sa beauté, les exquises perfections de son corps et de son cœur. En retour de ces dons sans prix, le roi l'avait tuée vivante, le roi l'avait frappée sans colère et brisée sans pitié.

Elle aimait le roi.....

Nous le disions, elle était triste en sortant de sa cellule; mais, comme elle traversait le cloître aux solennels arceaux, l'air frais du dehors vint frapper son front penché. Elle releva ses beaux yeux bleus chargés de mélancolie.

Et quand son pied mignon toucha le sable du parterre, on eût pu voir déjà le sourire qui allait naître sous sa tristesse.

Comme ces premières fleurs auxquelles la poés e villageoise a donné le nom de perce-neige et qui soulèvent les frimas dès que le soleil secoue pour un moment son lourd vêtement de nuages, la reine Angel se redressa, ses poumons respirèrent avec délices ce grand air qui n'était point celui de sa prison. Elle fit un mouvement involontaire comme pour courir et s'élancer au milieu de ces verts gazons, humides encore de rosée.

Les deux nonnes toussèrent, et ce bruit suffit pour rappeler à la pauvre Angel qu'elle était la reine.

Elle reprit son pas grave et mesuré.

Mais la brise secouait doucement les branches des cytises. Les oiseaux amoureux chantaient dans la verdure clair-semée, le cœur d'Angel s'ouvrait malgré elle, et malgré la présence austère des deux duègnes qui lui servaient d'ombre, il lui semblait qu'une voix parlait tout au fond de son âme et lui promettait du bonheur.

Hélas! si elle croyait aux promesses de cette voix, c'est que les enfants espèrent toujours. Quel bonheur, en effet, pouvait lui donner cette terre de France inhospitalière et traîtresse, cette terre qui au lieu de la puissance et la félicité promises, lui jetait la mort dans l'abandon.

Tout à coup elle poussa un cri, un véritable cri de joie.

Et cette fois les deux discrètes personnes qui l'accompagnaient eurent beau tousser en signe d'avertissement, la reine fit un bond plus léger que celui d'une biche et franchit d'un seul élan une plate-bande toute entière.

— Madame!... madame!... crièrent les deux religieuses.

La jeune fille courait dans le gazon; ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules, et l'on voyait flotter au vent l'étoffe moelleuse de sa robe blanche.

Ce n'était plus, non, ce n'était plus la reine Ingeburge, c'était Angel, la fille du Nord, échappée, comme autrefois, dans les prés et dans les bois de sa patrie.

Les deux religieuses, qui avaient hâté le pas pour la joindre, la trouvèrent agenouillée sur l'herbe.

Et, comme elles entamaient un concert de reproches, Angel se retourna vers elles avec un sourire aux lèvres et de grosses larmes dans les yeux.

Elle avait à la main un bouquet de petites fleurs azurées.

— Pardonnez-moi, mes sœurs, dit-elle avec une douceur d'enfant, — je n'ai pu résister... j'ai vu de loin que mes *vennen* étaient fleuries.

— Qu'importe cela? commença l'une des duègnes.

— Et l'autre appuyait la question d'un coup d'œil revêche.

Angel les regarda, étonnée.

— Ce que m'importent mes *vennen!*... s'écria-t-elle en joignant ses belles mains blanches. — Vous me demandez cela, mes sœurs?... mais vous ne savez donc pas... c'est la fleur qui venait la première sur la terrasse de notre palais de Copenhague... c'est la fleur du souvenir, c'est la fleur de la patrie...

Sa voix tremblait; elle porta le bouquet à ses lèvres.

— Oh! mon pauvre pays!... murmura-t-elle. — Oh! mes fleurs chéries!... Voyez! elles sont faibles et leur tige s'incline...

C'est que ce ne sont pas des fleurs de France… elles sont exilées comme moi… elles souffrent comme moi, peut-être…

— Oh! mes sœurs, ajouta-t-elle en fondant en larmes, — votre France n'est pas bonne pour tout ce qui vient de notre pays!

Quelques minutes après la reine Ingeburge était assise sur un banc de pierre auprès d'un religieux au front chauve et à la barbe vénérable; les deux nonnes se tenaient debout à distance : le moine et la reine s'entretenaient à voix basse.

— Je vous ai dit mes fautes, mon père… murmurait la reine qui avait encore les mains jointes et les yeux baissés dévotement. — Ce qui me manque, c'est la résignation aux volontés du Seigneur… Je désire et je regrette… Je regrette mon passé, les bons jours de mon enfance heureuse, mon pays, mon frère, mes compagnes, tout ce que je n'ai plus… Je désire une nouvelle patrie à la place de celle qu'on m'a enlevée… Je désire un peu de tendresse autour de moi, un peu de liberté, la confiance et l'amour d'un époux; hélas! tout ce que je n'ai pas, mon père!… Je sais bien que c'est pêcher contre Dieu que de murmurer ainsi sous le poids de ses châtiments… Mais Dieu me pardonnera, mon père… Je souffre tant et je suis si faible!

Le prêtre, qui était le prieur claustral de l'abbaye, la regardait avec une commisération toute pleine de respect et de tendresse.

— Dieu vous a pardonné déjà, ma fille, répondit-il, — Dieu pardonne toujours aux âmes simples et bonnes comme la vôtre… mais c'est en effet une faute que de désespérer obstinément et que de se plaindre sans cesse… Voyez si le ciel vous abandonne : le légat de notre saint-père vient de citer encore Philippe de France à la barre du concile pour qu'il ait à renoncer à sa vie criminelle et aux suites coupables de son second mariage.

La jeune reine secoua sa charmante tête blonde.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, mon père, dit-elle, — et peut-être que je ne comprends pas... mais tout cela était jugé; le second mariage de mon très-redouté seigneur était bel et bien condamné... Pour que l'on vienne à juger de nouveau, il faut donc que la première sentence soit cassée?

Le regard du prieur Anselme se détourna involontairement; les femmes et même les jeunes filles ont une sagacité de procureur dès qu'il s'agit de leur intérêt intime. On sait cela depuis le temps de notre mère Ève, et néanmoins cela étonne toujours.

— Oh!... reprit la reine qui vit le mouvement du vieillard, — ne faites pas trop d'attention à mes paroles, mon cher père... L'Église soutient ma cause, j'en suis sûre, car l'Église ne peut être que du parti de la justice.,. Et puis ces jugements, ces conciles...

Elle s'interrompit, le prieur l'interrogea du regard.

Elle acheva dans un sourire plus triste :

— Je voulais dire, que toutes ces choses ne peuvent pas me donner le cœur du roi mon époux.

Il y eut un silence pendant lequel le vieux prêtre, tenant la blanche main de la reine, la contemplait avec un intérêt tout paternel.

— Il y a des choses qui sont au-dessus de moi, ma fille, dit-il enfin, — mais, pour moi, vous êtes reine de France... Et ne fussiez vous qu'une pauvre jeune fille sans appui ni protection, je me sentirais encore attiré vers vous, parce que votre conscience si pure est à mes yeux comme un beau livre dont je déroule les pages avec amour... Si vous désirez quelque chose qui soit dans les limites de mon autorité de prieur, dites-le sans crainte.

La reine rougit légèrement.

— Bien vrai?.. s'écria-t-elle — ma prière sera exaucée?

Le père Anselme fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien, reprit Ingeburge, — on m'a dit que dans une autre

partie de votre abbaye, bien loin d'ici, dans des bâtiments que je ne connais pas, il y a un hospice pour les pauvres malades.

— On ne vous a pas trompée, ma fille, répondit le prieur.

— Accomplissez donc votre promesse, mon père, poursuivit la jeune reine, et faites ce que je vais vous demander... Ici je suis inutile aux autres comme à moi-même... Ici je ne fais que songer tristement et que répandre ces larmes vaines qui sont une offense envers le ciel... Je voudrais que ma vie fût bonne à quelque chose... Je voudrais soigner ces pauvres malades.

— Vous... la reine!.. interrompit le prieur Anselme.

— Si j'étais reine tout à fait, dit Ingeburge, je saurais bien secourir autrement les souffrances et soulager mieux la peine des affligés... mais puisque je ne peux rien...

— Ma fille, interrompit encore le vieux moine dont la voix trahissait l'émotion, — il y a trop souvent dans notre infirmerie des maux contagieux...

— Si je mourais ainsi... murmura la reine qui l'interrompit avec un sourire angélique, — je n'aurais plus à me plaindre de la France qui m'aurait refusé la couronne des reines pour me donner la couronne plus belle des saintes!

Le prieur Anselme la contemplait maintenant avec admiration; il éleva la main d'Ingeburge jusqu'à ses lèvres.

— Que votre volonté soit faite, ma fille, dit-il; — vous soignerez nos pauvres malades... Et si Dieu entend mes humbles prières, vous aurez une couronne de reine avant votre couronne de sainte.. Ne désirez-vous rien autre chose?

— Oh si!.. répliqua vivement Ingeburge.

Mais cette fois elle hésita, comme on fait lorsqu'on veut demande une grâce trop ardemment souhaitée.

— Mon père, reprit-elle, après un silence. — Je suis seule ici et mon cœur ne s'ouvre que pour vous... Ces saintes femmes qui me suivent partout et toujours,—elle montrait les deux nonnes qui

semblaient de loin deux statues de vieux bois, roides et sévères.— Ces saintes femmes ne me comprennent pas... Elles ne m'aiment pas peut-être... Ne serait-il pas possible que j'eusse une compagne de mon âge?.. Je dis une française, si l'on ne voulait pas m'accorder une jeune fille du nord pour parler avec moi la langue de mon cœur et de ma patrie...

— Les ordres du roi sont absolus... répondit le prieur Anselme.

En ce moment on entendit un bruit du côté du grand cloître dont les arceaux, pour la reine et son confesseur, étaient cachés complétement par les massifs d'arbres et d'arbrisseaux.

Ils ne prirent garde à ce bruit, ni l'un ni l'autre.

— On m'a dit que vous étiez puissant auprès de mon très-redouté sire, le roi Philippe-Auguste, poursuivit la jeune reine dont la voix avait des accents de suppliante caresse. — Mon père, je vous en prie à deux genoux... cela me ferait tant de bien d'entendre auprès de moi la douce voix d'une jeune fille... Elle m'aimerait bien vite, allez!.. Oh! je suis sûre qu'elle m'aimerait!.. moi je l'aimerais tant celle qui consentirait à partager ma peine!

Le vieillard demeurait sans réponse. — Le bruit augmentait du côté du grand cloître, et l'on entendait comme une voix de femme derrière les massifs.

L'attention d'Ingeburge et du prieur n'était pas encore éveillée

Une larme coulait des beaux yeux bleus de la jeune reine, sur sa joue pâlie.

— Je n'insiste pas... murmurait-elle. — Si vous me refusez, mon père, vous qui êtes si bon, c'est que ma demande est déraisonnable, sans doute... Je tâcherai d'oublier cette folle espérance que j'avais de n'être pas toujours seule et abandonnée... d'avoir n cœur ami auprès de moi, un cœur où verser le trop plein de

ma peine... Maintenant que j'y pense, c'est vrai, c'eût été trop de joie !

Elle pleurait à chaudes larmes, et le pauvre bon prieur sentait qu'il allait faire comme elle.

Mais il ne cherchait point à donner un espoir qu'il ne pouvait partager. — En tout ce qui concernait Ingeburge, Philippe-Auguste s'était montré constamment inexorable.

La jeune reine appuya son front brûlant contre ses deux mains. Elle ne parla plus, mais ses sanglots achevèrent de dire sa détresse profonde.

En ce moment le bruit redoubla derrière les arbres et sembla s'approcher. Ingeburge n'écoutait pas. Que pouvait lui importer ce bruit ? — Mais le vieux prieur releva la tête et prêta l'oreille.

Tout à coup parmi des murmures confus, une voix claire et douce s'éleva, une voix de jeune fille.

Cette voix disait :

— Angel ! ma sœur, Angel ! où es-tu ?...

La jeune reine se redressa d'un mouvement convulsif ; son front devint plus pâle ; son regard s'égarait. Elle rejeta en arrière les boucles de ses longs cheveux blonds et murmura d'un accent épouvanté.

— Oh !.. voilà que je deviens folle !

Le prieur lui-même ne savait que croire.

La voix s'éloignait comme si l'on eût cherché par les massifs.

Elle répétait :

— Angel ! où es-tu, ma sœur Angel ?

Et d'autres voix sévères murmuraient à l'entour.

La reine passa ses mains froides sur son front ; puis, comme si elle n'eût plus voulu combattre cette folie qui pour un instant

du moins la faisait bien heureuse, elle s'écria en tombant à genoux :

— Ici, Ève, ma sœur, Ève !...

Le feuillage frémit, puis s'ouvrit ; une jeune fille vêtue de blanc comme la reine, blonde comme elle et comme elle charmante, courut plus rapide qu'une flèche à travers le gazon et vint se précipiter dans ses bras.

C'était notre petite Ève, qui pour le coup n'était plus maître Adam, et qui avait mis de côté son costume d'apprenti maçon.

Comme elle était haletante et tout éperdue devant la reine, riant, pleurant, ne pouvant trouver de paroles pour dire sa joie, la reine lui jeta ses deux bras autour du cou et la regarda longtemps attendrie.

— Ma sœur !.. ma sœur ! murmurait-elle sans savoir qu'elle parlait, — j'ai revu ma sœur !

— Oh ! reine, s'écria Ève en langue du nord, — j'ai bien souffert avant d'arriver jusqu'à toi... mais je te vois, je baise tes mains chéries, je n'ai plus qu'à bénir la bonté de Dieu !

Ingeburge la contemplait toujours comme si elle n'eût pas osé croire au témoignage de ses oreilles et de ses yeux.

En ce moment les deux nonnes s'avancèrent en toute hâte et l'une d'elles prit Ève par le bras.

— Que veut cette femme ? dirent-elles à la fois, — nous avons ordre d'empêcher qui que ce soit de parler à la princesse de Danemarck.

A ce mot, vous n'eussiez plus reconnu Ingeburge, la jeune fille dont naguère nous exquissions le portrait ; elle se redressa soudain femme forte et fière.

Le prieur n'eut pas le temps de parler pour elle.

— A la reine de France... prononça-t-elle lentement tandis que son regard hautain couvrait les deux nonnes déconcertées.

— A la reine de France, répéta celle qui tenait le bras d'Ève, soit.. le titre n'y fait rien, madame, et ce ne sont pas les respects qui vous manqueront jamais.

Il y avait une amertume railleuse dans ces dernières paroles.

— Ma fille, dit le prieur en s'avançant vers Ingeburge, — les ordres du roi sont formels.

Mais Ève l'interrompit en tirant un pli de parchemin de son corset.

— Je suis ici par ordre du roi... dit-elle.

Les deux religieuses ne cachèrent point leurs sourires incrédules; le vieux prêtre lui-même semblait douter. Ève lui tendit le parchemin.

La reine le saisit au passage et chercha des yeux la signature: quand elle l'eut trouvée, elle la baisa respectueusement, sans savoir ce que l'ordre contenait.

Puis elle remit le parchemin au prieur Anselme, qui le lut.

— Cette jeune fille ne ment point, dit-il, — le roi veut qu'elle soit la compagne de madame Ingeburge.

Les deux nonnes se retirèrent en murmurant. Le bataillon des frères servants et autres gardiens du monastère qui avait donné la chasse à Ève dans les massifs, fit de même sur un signe du prieur.

Celui-ci étendit ses deux mains sur la tête blonde d'Ève.

— Tu as bon cœur, jeune fille, lui dit-il... Je prie Dieu qu'il te rende les consolations et la joie que tu apportes à notre pauvre recluse.

— Puisse ce jour, ajouta-t-il en se tournant vers la reine, devant qui il s'inclina, — être le premier d'une vie plus heureuse.

La reine lui tendit ses mains qu'il baisa et il se retira d'un pas lent, alourdi par les années.

La reine aimait bien le saint prieur Anselme qui était son protecteur et son soutien dans sa prison triste; mais il lui fallait le

solitude auprès d'Ève pour savourer complétement les souvenirs de sa jeunesse et de sa patrie. Dès que le vieux prêtre eut disparu derrière les massifs, elle attira Ève sur sa poitrine et la tint longtemps embrassée.

— Merci!.. merci! balbutiait-elle à travers ses douces larmes. Depuis que j'ai mis le pied sur la terre de France, je n'ai eu que cet instant de vrai bonheur... C'est toi qui me le donnes, mon Ève bien-aimée... Merci! merci!

Ève mêlait ses larmes aux siennes et leurs sourires émus se confondaient. Des paroles inintelligibles tombaient des lèvres d'Ève. Elle était plus touchée que la reine elle-même.

— Que te voilà devenue belle, ma petite sœur! reprit Ingeburge en s'éloignant un peu pour la regarder mieux. — Quand je te laissai là-bas, dans ce cher pays que je voudrais n'avoir quitté jamais, tu étais un enfant encore... Maintenant te voilà grande et jeune fille... Oui... oui, tu es bien belle, ma sœur Ève.

— Et toi, ma sœur Angel... Toi qui étais déjà la plus belle en ce temps dont tu parles... Te voilà toute pâlie... Mais que la pâleur va bien à ton front royal!.. ma reine et ma sœur, il faut donc que cet homme soit aveugle et qu'il n'ait pas de cœur!

Le regard d'Ingeburge se détourna chargé de tristesse.

— Il est mon seigneur et je l'aime... murmura-t-elle,—parle de lui toujours comme s'il m'aimait.

— Et qui sait s'il ne t'aimera pas, Angel! s'écria la jeune sœur d'Eric dont les yeux bleus brillèrent tout à coup — la bohémienne lui a pris son âme à l'aide d'un maléfice. — On sait cela chez nous comme à Paris... Mais le roi a dit aujourd'hui devant moi : « La reine Ingeburge est sainte, la reine Ingeburge est belle. »

— Le roi!.. balbutia la pauvre reine, — le roi a dit cela ?.. en parlant de sa femme délaissée... de sa femme prisonnière?... ah! tu veux me tromper, ma sœur Ève!

Elle essaya de retirer sa main, mais Ève la retint en la couvrant de baisers.

— J'en ai bien long à te raconter, murmura-t-elle; — écoute-moi, ma sœur Angel, et crois-moi toujours, car pour te sauver même, je ne saurais pas dire un mensonge.

Elles étaient là l'une auprès de l'autre sur le banc de pierre grise au-dessus duquel pendaient les branches sans feuillage, toutes deux jeunes et souriantes, toutes deux heureuses de se revoir.

Maintenant qu'elles étaient si près l'une de l'autre, elles ne se ressemblaient plus guère. Ève avait la gentillesse des villageoises, Ingeburge, parmi la douceur exquise de sa physionomie, gardait la fière beauté des souveraines.

Il y avait déjà longtemps qu'Ève parlait, racontant avec la naïve poésie de son langage son histoire que nous connaissons ; la reine l'écoutait, elle ne perdait aucune de ses paroles et sur son visage mobile les diverses impressions produites par le récit d'Ève se réflétaient et passaient comme passe et se réfléte sur la surface polie d'un lac l'image des nuées et des oiseaux.

— Oh ! le bon chevalier, dit la reine, au moment où la jeune danoise rappelant sa fatigue de l'avant-veille arrivait à la rencontre de l'étranger secourable qui avait donné l'entrée de Paris à son frère et à elle.

— Oui, ma sœur Angel, répliqua Ève dont le sourire eut une pointe de malicieuse gaîté, — il est bien bon ce chevalier !.. Et depuis ce temps-là, il a fait d'autres choses encore pour moi.

— Raconte, ma fille... raconte... dit la reine impatiente.

Ève ne demandait pas mieux. Quand elle vint à la course qu'elle avait faite en compagnie du beau page Albret, depuis le parvis Notre-Dame jusqu'à la tour du Louvre, ce fut le sourire de la reine qui prit une expression de douce malice.

— Tu ne le connaissais pas avant cela ? demanda-t-elle.

— C'était lui qui nous avait prêté son cheval... répondit Eve.

— Mais avant qu'il ne vous eût prêté son cheval?

— Je ne l'avais jamais vu.

— Et que t'a-t-il dit pendant la route, ma fille ?

— Rien... jusqu'au moment où nous sommes entrés dans l'allée d'ormes qui est derrière la porte Saint-Honoré.

—Et quand vous êtes entrés dans l'allée d'ormes qui est derrière la porte Saint-Honoré ?

Ève répondit sans hésiter et en laissant son regard candide sur celui de la reine.

— Alors, ma sœur Angel, il m'a dit qu'il m'aimait.

— Ces pages!.. s'écria la reine en riant — et tu t'es mise en grande colère, n'est-ce pas, ma sœur Ève ?

Cette fois Ève rougit parce que ces paroles lui étaient comme un reproche.

Elle ne savait plus comment avouer qu'elle ne s'était pas mise en colère.

— Si tu savais, ma sœur, murmura-t-elle, — comme il parlait de toi, ce page Albret... Il avait l'air si vrai quand il te comparait aux anges... Tous ceux qui disent du bien de ma princesse chérie moi, je les aime...

— Et alors tu aimes le page Albret? demanda encore la reine.

— Je lui ai dit que je croyais bien que je l'aimerais.

La reine ouvrait la bouche pour faire de la morale, Ève la lui ferma dans un baiser.

— Je sais tout cela... dit-elle; — mais ce n'est pas de moi qu'il faut parler, ma sœur... Si je suis seule, ici, dans cette grande ville, à quoi serviront nos fatigues et le long voyage?... Je veux que tu sois heureuse, Angel, je le veux... Je veux des protecteurs... Et si je reste la digne fille de mon père, honnête homme, qu'importe une parole ou un sourire?

Elle reprit son récit sans laisser à la reine le temps de répondre.

— Le page me conduisit, dit-elle, devant une grande porte sur laquelle un pont-levis se dressait. Un cor était pendu à un poteau sur le revers de la douve. Le page sonna un mot retentissant et aussitôt les chaînes du pont-levis grincèrent sur leurs poulies de fer.

« Nous entrâmes sans descendre de cheval sous une voûte sombre qui pénétrait dans l'intérieur de la forteresse.

» J'avais mes habits de jeune garçon, le page me fit mettre pied à terre dans une cour étroite, entourée de hauts bâtiments.

» — Ève, murmura-t-il à mon oreille comme nous franchissions le vestibule soutenu par de larges piliers sculptés, — pardonne-moi si je ne te dis pas d'avance qui est le chevalier Dieudonné... Ce serait trahir les ordres du maître que je sers.

» Il n'avait plus déjà besoin de me le dire, ce que je voyais ne pouvait être la demeure d'un simple chevalier. — Et puis tu sais, ma sœur, dans le palais d'été du noble roi Canut, ton père, nous nous plaisions à étudier les écussons de tous les princes chrétiens... Je sais blasonner un écu presque aussi bien qu'un héraut d'armes... Et je voyais partout sous la couronne fermée par un globe, surmonté d'une croix, le champ d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre...

— Quoi!... s'écria la reine dont les yeux s'ouvrirent tout grands et qui perdit ses fraîches couleurs.

— J'avais deviné, poursuivit Ève, — le chevalier Dieudonné était le roi.

— Le roi!... répéta Angel qui se rapprocha d'un mouvement instinctif.

— Mais toute préparée que j'étais, reprit Ève,—quand le page Albret, après avoir soulevé une portière de drap d'or, m'introduisit dans une salle immense où je vis le trône royal sous son dais

de velours, je sentis que ma force s'en allait, et que je n'avais plus de courage.

» Le chevalier Dieudonné, tête nue et sans armes, était seul dans cette salle. Il se promenait à grands pas et semblait réfléchir.

» Je me retournai pour chercher dans mon trouble un appui auprès du page Albret, mais la draperie épaisse était retombée sur lui. — J'étais seule avec le roi de France! »

La reine se rapprocha encore.

— Durant une minute qui me parut un siècle, continua la jeune fille, le roi poursuivit sa promenade pensive, puis, s'arrêtant soudain et me regardant en face, il me fit signe d'approcher.

« J'obéis et je mis un genou en terre.

» — Est-ce qu'Albret vous aurait prévenue?... murmura-t-il en fronçant le sourcil.

» — Non, très-redouté sire, répondis-je, — car je savais le titre qu'il faut donner au roi. — Sur mon salut éternel, je vous jure que votre serviteur n'a point trahi vos ordres. Si quelqu'un doit être puni, c'est moi seule qui ai deviné le roi en entrant dans son Louvre, comme on devine Dieu au seuil de ses temples.

— Ève! Ève! murmura la reine effrayée... ce doit être une impiété, celà!

— Le roi ne me parut pas blessé par la comparaison, répliqua la fillette avec une certaine suffisance; — ma sœur Angel, ne me gronde pas... Je sentais qu'il me fallait les bonnes grâces du roi.

— Et je crois bien, ajouta-t-elle avec un vif mouvement d'orgueil, qu'aucun vieux courtisan n'aurait mené sa barque aussi bien que moi dans cette traversée difficile!

Elle ne savait pas, la pauvrette, que ce qui l'avait servie, c'était

la politique même de Philippe-Auguste, qui tournait justement à cette heure sur son pivot mobile.

Ajoutons pourtant à la politique du roi la jeunesse d'Ève et sa délicieuse beauté : deux choses qui ne nuisent jamais auprès des politiques, même les plus endurcis.

— Le roi continuait de me regarder, reprit la fillette, et je crus voir que, malgré ses sourcils froncés, il avait bonne envie de sourire.

« Je restais agenouillée et les mains jointes; j'avais oublié un peu, il faut l'avouer, mon rôle de petit garçon, et je ne savais plus guère quel costume je portais.

» Quand le roi m'appela : Jeune homme, je tressaillis de la tête aux pieds, car je crus avoir été sur le point de trahir un bien important secret.

» Cette fois le roi sourit tout à fait.

— » Allons, dit-il avec un peu de sévérité dans la voix, nous ne savons pas encore mentir !...

» Et comme il vit que j'allais répliquer, il m'interrompit d'un geste déjà plein d'indulgence.

— » Enfant, dit-il, — n'essayez jamais de tromper le roi... Le roi sait tout ! »

» Je restai comme attérée sous cette parole qui semblait me reprocher mon ingratitude; car avant d'être pour moi le roi de France, cet homme était mon bienfaiteur; j'avais encore sous mon surcot d'apprenti la bourse pleine de pièces d'or qu'il m'avait donnée dans la nuit de la veille.

» —Ma fille, reprit-il doucement,—j'avais deviné votre sexe au moment où je vous recueillis avec votre frère... Le roi sait tout... Je sais que vous venez des pays qui sont au delà de l'Océan septentrional... Je sais que vous venez pour voir la princesse Ingeburge et pour la secourir contre de prétendus périls.

» —Il n'a pas dit la reine?.. interrompit Ingeburge.

— Non, répondit Ève, — il n'a pas dit la reine... mais prends patience, ma sœur, et attends la fin de mon récit.

— « Je sais, reprit le roi, — par quel pays vous avez passé... Des gens m'ont dit que le maçon Éric, votre frère, portait un poignard avec sa truelle... mais il y a déjà dans Paris et ailleurs tant de poignards destinés à la poitrine du roi, que le roi ne s'émeut plus guère, ma fille, pour un poignard de plus ou de moins!..

» En disant cela, il me regardait d'un air calme et intrépide; il ne se vantait pas; ce cœur-là ne doit pas savoir ce que c'est que la crainte. »

— Oh! s'écria Ingeburge, qui serra les mains de la jeune fille comme pour la remercier, — c'est un vaillant chevalier, ma sœur!..

Ève poursuivit :

» — Seriez-vous bien joyeuse, ma fille, reprit le roi, — si je vous disais que vous allez revoir cette princesse que vous paraissez tant chérir?

— » Mon redouté sire, répondis-je en réprimant à deux mains les battements précipités de ma poitrine, — voilà près d'une année que je marche et que je souffre dans cette seule espérance.

— » Êtes-vous noble?.. me demanda-t-il.

— » Oh! répondis-je, dans les pays du nord, tous les laboureurs sont hommes d'armes et mon père est un laboureur... Je puis être la chambrière d'une reine.

» Le visage d'Ingeburge prit une expression de reproche.

— » Toi aussi!.. murmura-t-elle. — Tu n'osas donc pas dire LA reine?»

— Non, ma sœur, répartit Ève résolument, — je n'osai pas... parce que avant tout je voulais te voir, être auprès de toi, te servir à genoux... Et quand on veut obtenir quelque chose des puissants, il faut dire comme eux.

Cette petite Ève avait quelque teinture de la science de vivre : les jeunes filles de seize ans prennent cela on ne sait où.

— Le roi sourit, continua-t-elle, et me toucha le menton.

— » Eh bien, maître Adam, reprit-il en se moquant de moi, — je consens à faire votre bonheur... Vous serez le page de votre reine et dès aujourd'hui vous entrerez au couvent.

» J'eus bien l'idée de me retenir pour ne pas manquer de respect au roi, mais je pense que la vue du saint père, lui-même, n'aurait pas pu m'empêcher de bondir de joie. Je me relevai comme une folle et je saisis la main de Philippe-Auguste pour la baiser mille fois.

— » Bien, bien! ma fille, murmura-t-il, — je vois que vous êtes bonne !

» Et c'est ici qu'il ajouta :

— » Vous faites bien d'aimer cette belle et sainte femme qui souffre avec résignation et qui ne mérite pas sa souffrance. »

Deux torrents de larmes, longtemps contenues, jaillirent des yeux de la reine Angel et roulèrent sur sa joue.

Durant un instant, Ève se tut, respectant l'émotion profonde de sa sœur.

Puis elle reprit encore :

— Le roi me fit signe de me retirer. Comme je me dirigeais vers la porte, il ajouta :

— » Votre frère n'a rien à redouter de moi, Ève... je ne soupçonne pas ceux qui aiment la reine Ingeburge. »

Ingeburge leva les yeux au ciel, plongée qu'elle était dans une sorte d'extase.

Une espérance enivrante se glissait malgré elle dans son cœur.

— Le roi me dit encore, acheva Ève :

— « Il y a toujours des menteurs autour des princesses, même lorsqu'elles sont malheureuses... si quelqu'un a dit à Ingeburge de Danemarck que le roi de France la soupçonnait d'avoir acheté

le couteau des Assassins de Syrie, celui-là en a menti par la gorge et je veux qu'Ingeburge le sache. »

— Moi!.. Moi!.. s'écria la reine éperdue, — quelqu'un a donc pu m'accuser de ce crime épouvantable!.. Et il y a donc, en effet, des meurtriers qui menacent la vie du roi!

— La vie du roi et la vie de la reine, prononça Ève lentement.

Le beau visage d'Ingeburge prit une expression angélique.

— Ma vie à moi, ma pauvre vie, murmura-t-elle, — qu'importe cela, mon Dieu!.. mais c'est le roi... le roi de France!.. mon époux... car il m'a nommée sa femme devant l'autel de Dieu et Dieu seul peut briser le lien qui nous unit... A-t-il assez de gardes pour le défendre, Ève? a-t-il autour de lui des amis fidèles?

Ce mot, ami, sembla réveiller un souvenir dans l'esprit de la jeune fille Au lieu de répondre, elle pensa tout haut.

— Celui qui disait, « *je viens à Paris pour tuer une femme*, » demeure au Louvre et s'appelle l'ami du roi!...

La reine ne comprenait pas.

Après quelques minutes de silence durant lesquelles son émotion trop profonde n'eut pas le temps de se calmer, elle demanda à sa jeune compagne si c'était là tout ce que le roi lui avait dit.

Ève sembla se réveiller d'un songe, car elle pensait à la rencontre menaçante qu'elle avait faite sous les murs mêmes de cette abbaye de Saint-Martin où elle était maintenant; elle pensait à la prophétie d'Imila qui lui avait prédit cette rencontre ainsi que celle du souverain arbitre des destinées de la reine.

Les paroles d'Amaury Montruel résonnaient à son oreille comme si elle les eût entendues à ce moment même.

— Le roi .. s'écria-t-elle, en tressaillant, — c'est vrai, j'allais oublier quelque chose... Le roi m'a dit, au moment où le page Albret soulevait la portière pour venir me prendre et me conduire ici : Prenez ce parchemin qui vous ouvrira les portes de l'Abbaye

et annoncez à la princesse de Danemarck qu'elle recevra ma visite avant le coucher du soleil.

La reine se leva, tremblante, et chancela sur ses jambes dès qu'elle se fut levée.

Elle croyait avoir mal entendu.

— Philippe!.. s'écria-t-elle ; — avant le coucher du soleil je recevrai la visite de Philippe-Auguste !.. mais je ne l'ai pas vu, je ne l'ai pas revu une seule fois depuis ce jour bienheureux, — ce jour cruel, — où nous nous agenouillâmes tous les deux dans la cathédrale de Paris!..

— Pourquoi ne me disais-tu pas cela tout de suite?.. ajouta-t-elle avec volubilité, — c'est à peine si j'aurai le temps de me faire belle!.. Et il faut que je sois bien belle si Philippe-Auguste vient me voir!

Elle était comme folle.

Tout à coup elle prit sa course vers les bâtiments du monastère, puis elle revint sur ses pas précipitamment.

— Mes *vennen!* s'écria-t-elle, — mes fleurs bien-aimées qui m'annonçaient tout le bonheur de ce jour... car c'est ce matin même que je les ai vu fleurir... Il n'y en avait pas une seule hier!.. Et quand j'ai aperçu dans l'herbe le doux azur de leurs corolles, j'ai senti mon âme se réjouir... restons ici, ma fille, cueillons les *vennen* qui seraient mortes ce soir... Te souviens-tu, comme leur nuance pâle se marie avec la couleur de nos cheveux blonds? . Tressons des guirlandes pour les mettre dans mes cheveux .. Aide-moi bien, ma petite sœur, Ève... Si tu m'aides, le roi me trouvera jolie... Et peut-être...

Elle n'acheva pas, mais un sourire de coquetterie enfantine se jouait entre ses lèvres.

Ève avait des larmes dans les yeux. — Pourquoi?

On tressa des guirlandes et les gentilles fleurs du nord épa-

nouirent leurs petites corolles parmi les admirables cheveux blonds de la reine.

C'était étrange cette toilette que l'on faisait sur un banc de pierre grisâtre dans la solitude austère de ce jardin de couvent.

C'était étrange, et il planait sur cette scène une mystérieuse tristesse.

Ève aurait dû sourire, elle se cachait pour pleurer.— Pourquoi?

Quant à la reine, elle se trompait. Parée de son bonheur et de ses guirlandes gracieuses, elle n'était pas jolie, elle était belle comme les plus beaux anges du ciel.

Ève pleurait parce qu'elle n'avait pas tout dit à la reine.

Ève n'avait pas dit à la reine qu'au moment où elle sortait de la grande salle de la tour du Louvre, elle s'était retournée pour saluer une dernière fois le roi, — et qu'elle avait vu dans le fond de la salle, l'or sombre d'une draperie s'agiter, la draperie s'ouvrir, une femme apparaître.

Une femme jeune et belle, mais hautaine et dont le sourire amer semblait dire : J'ai tout entendu!

Une femme qui avait dans le regard un rayon de dureté implacable.

Grande, cambrée fièrement sous ses riches atours, la couronne au front, une couronne chargée de pierreries et dont le bandeau large cachait à peine la racine d'une chevelure de jais, plantée bas sur un front viril.

Le roi s'était écrié en tressaillant :

— Vous ici, Agnès, ma mie!

Et Ève avait entendu la femme coiffée de la couronne royale qui disait au lieu de répondre.

— Vous n'irez pas!

Voilà pourquoi Ève pleurait. — Et voilà ce qu'elle n'avait pas dit à la pauvre reine Angel.

IX

Le soleil se coucha, Ingeburge attendait parée et gardant obstinément son espoir.

Le soleil se coucha et le roi ne vint pas.

A l'heure où le roi devait venir, une cavalcade étincelante, composée de seigneurs et de nobles dames, suivait la rive droite de la Seine à l'intérieur de Paris, et se dirigeait vers la Cité.

C'était madame Agnès de Méranie et sa suite. Madame Agnès avait eu fantaisie ce soir-là de visiter les travaux de Notre-Dame.

Il y avait là presque tous les grands vassaux de la couronne de France, transformés en autant de courtisans souples et empressés par la rude leçon qu'ils avaient reçue la nuit de l'avant-veille.

On y voyait Eudes III, duc de Bourgogne, sans escorte et accompagné d'un seul page. On y voyait les comtes du Perche, d'Artois et de Dammartin, Jean de Nesle, Raymond de Poitiers, et presque tous ceux que nous avons cités lors du conciliabule secret tenu sous la présidence de l'évêque d'Orvieto, légat latéral du saint-père.

Au côté d'Agnès de Méranie, chevauchait Amaury Montruel, seigneur d'Anet. Il portait des habits d'une richesse extrême, et montait, en écuyer accompli qu'il était, un magnifique genet cordouan.

Dieu sait que sur son passage les gloses allaient leur train, et que les petits bourgeois de Paris, ameutés pour voir défiler l'élégante cavalcade, mordaient à belles dents l'honneur de la couche du roi.

Il se disaient en regardant cette superbe fille de Bohême, au regard brûlant, aux formes opulentes et rudement accusées, aux cheveux prodigues plantés jusque dans les sourcils, que c'était bien peu d'un seul roi pour une si forte reine!...



Lorentz del. Imp. Dupain, Faubg St Jacques 35, Lechard sc.

NOËL POUR MADAME AGNÈS

NUITS DE PARIS

Et puis les variations infinies que Paris, cette langue méchante, ce vaudeville fait chair, sut toujours broder sur ce thème éternel !

Amaury devinait peut-être, car il était tout fier.

Sur le même rang que lui et de l'autre côté de madame Agnès, on voyait Herbert Melfast, lord de Canterbury, rouge comme un piment colossal, et couvert de pierreries plus qu'une châsse.

Derrière, dans la foule, l'écolier Tristan caracolait de son mieux sur une rosse qui avait été cheval de bataille dans des temps plus heureux. — Le digne clerc Samson enfourchait, lui aussi, une monture antique, mais civile, dont les oreilles longues et pointues semblaient indiquer la bâtardise.

Sur le passage de la cavalcade, un petit nombre de gens actifs et enthousiastes, — toujours les mêmes depuis la cour du Louvre jusqu'à la Cité, — se démenaient, bousculaient au besoin les bourgeois paisibles, et gagnaient leur vie à crier : Noël ! frappant avec des gourdins zélés ceux qui ne voulaient pas crier comme eux.

Au détour du grand pont, Amaury Montruel se pencha vers Agnès et lui montra du doigt, dans les rangs des curieux, un homme de haute taille qui portait sur l'épaule un marteau de tailleur de pierre.

— Un sourire, Madame, s'il vous plaît, murmura-t-il ;—celui-là est un homme important ; il se nomme maître Honoré, le libre maçon, et il mène ses frères comme un troupeau d'oies.

Agnès donna le sourire et, avec le sourire, un gracieux salut de la main.

Maître Honoré devint rouge comme une écrevisse cuite à point ; il ne s'attendait pas à cette faveur si flatteuse qui le frappait à bout portant et en pleine poitrine.

Il leva son marteau au-dessus de sa tête et cria d'une voix de stentor :

— Noël pour la reine Agnès !... noël pour la reine !

Les chroniqueurs rapportent que la belle Agnès de Méranie ai-

mait mieux payer en cette monnaie qu'avec des deniers sonnants; elle thésaurisait sans cesse, et son moindre défaut était d'être arabe dans toute la force du mot.

Amaury Montruel poussa un fade et langoureux soupir.

— Ainsi savez-vous gagner tous les cœurs, ô ma souveraine !... déclama-t-il.

Agnès, en femme entendue, ne s'occupait plus de gagner le cœur de Montruel : elle savait que c'était chose faite. Par contre, elle était aux petits soins vis-à-vis d'Herbert Melfast, l'Anglais écarlate. C'était Amaury, lui-même, qui avait commandé à *sa souveraine* de séduire ce gros homme autant que possible, et pourtant Amaury était presque jaloux, tant la souveraine y allait de grand cœur.

Nous aurons occasion de voir que la belle Agnès de Méranie était véritablement prodigue, dès qu'il ne s'agissait point d'écus au soleil.

Un peu plus loin, la rosse de Tristan de Pamiers ayant coupé court, mit ce brave écolier, pour un instant, au premier rang de la cavalcade.

Amaury l'aperçut.

— Encore un sourire, Madame, dit-il à l'oreille d'Agnès ; — ce grand garçon, blême et fourbu, n'est rien moins que le roi de la basoche.

Agnès jeta un coup d'œil de mépris sur les reins fatigués et les épaules étroites de Tristan, mais elle n'en donna pas moins le sourire et le gracieux salut.

Ma foi, Tristan fit comme le libre maçon Honoré ; il se dressa sur ses étriers au risque d'abattre sa monture poitrinaire, qui chancela, et agita sa toque déteinte au-dessus de sa tête en criant :

— Noël pour la reine Agnès !... noël pour la reine !

Et le cri cette fois ne fut pas sans écho : maçons libres et basochiens le répétèrent , donnant un peu de relâche à ces pauvres

gens actifs et enthousiastes qui s'éraillaient la gorge depuis la tour du Louvre.

La philosophie des nations a dit : *Il n'y a point de sot métier.* Nous ne voudrions point émousser notre plume contre un proverbe si respectable... et cependant comment caractériser le métier de ces gens actifs et enthousiastes qui entreprennent le succès des cavalcades ?

Au théâtre, du moins, les claqueurs sont assis.

Agnès eut encore deux ou trois douzaines de sourires et de saluts gracieux. Elle ne venait point là évidemment pour son plaisir : c'était une promenade d'affaires.

Rompue qu'elle était à l'atmosphère des cours, elle ne pouvait méconnaître certains symptômes qui lui disaient depuis deux fois vingt-quatre heures, qu'un travail mystérieux et menaçant pour elle se faisait dans l'esprit de Philippe-Auguste.

Philippe-Auguste, elle le savait, pouvait être séduit, car il avait le sang ardent des Capétiens, mais il ne pouvait pas être subjugué entièrement, parce qu'il avait la tête plus robuste que le cœur, et le cœur plus fort que la passion même.

Agnès avait peur ; elle voyait se dresser devant elle le fantôme de sa rivale jusqu'alors foulée aux pieds.

Sa rivale, qui était plus jeune qu'elle, qui était plus belle, et qui était la première épouse.

L'épouse légitime, — la véritable reine.

Agnès se préparait pour une grande bataille ; elle avait cet instinct guerrier qui enseigne que l'attaque est la moitié de la victoire.

Elle voulait attaquer, craignant d'être trop faible pour se défendre.

Et tous ces sourires et tous ces saluts gracieux étaient une sorte d'à-compte payé d'avance à ses auxiliaires.

Le principal de la solde devait se composer d'un peu d'argent comptant, pour lequel le dévoué Amaury avait engagé ses domai-

nes, et de beaucoup d'autres sourires joints à une foule de gracieuses paroles dont la belle Agnès ne demandait pas mieux que de faire les fonds.

Et toute cette armée rassemblée ainsi devait être lancée contre la pauvre reine Angel, qui pleurait l'absence de Philippe à l'abbaye de Saint-Martin-hors-des-Murs.

Chaque sourire et chaque salut gracieux donnait un peu plus de corps aux clameurs qui accueillaient la cavalcade. Les succès en ce genre n'étaient pas aussi difficiles à faire alors qu'aujourd'hui. — On trouvait encore des badauds qui hurlaient pour hurler, et qui se complaisaient dans la bruyante musique des Noël.

Mais la foule qui suivait l'escorte d'Agnès fut arrêtée tout net par cette autre foule marchande, affairée, nécessiteuse qui stationnait à demeure sur la place du parvis Notre-Dame.

Cette nouvelle foule était si drue à l'heure du dernier repas des ouvriers, que le petit bataillon fidèle des gens actifs, enthousiastes par devoir et armés de gourdins dévoués, ne réussit pas tout de suite à s'y frayer un passage.

Nous l'avons dit : pour le vrai peuple de Paris et de la France, Agnès de Méranie n'était que la concubine du roi; la reine était Ingeburge.

Dans la cohue compacte et grouillante qui se pressait autour de la cathédrale en construction, des propos hostiles commencèrent à circuler.

— Elle a mis tout l'argent du roi dans un trou!... se disait-on.

— Sans compter, ajoutaient d'autres voix, — celui qu'elle a envoyé de l'autre côté du Danube!

— La Bohémienne!

— La Juive!

— L'Arabe!

— Et dire qu'elle a fait renfermer dans un cachot notre pauvre jeune reine!

— Un cachot tout noir gardé par des moines!

— Et le pape nous refuse les sacrements!

— C'est bien la peine de bâtir des églises qui ne nous donneront ni le baptême pour nos enfants, ni la bénédiction du mariage pour vivre heureux, ni l'extrême-onction pour mourir en chrétiens!

Parmi ces menaçants murmures, on entendait au loin l'autre cohue qui criait :

— Noël pour la reine Agnès!... Noël, noël, pour la reine!

Agnès était toute pâle, Amaury Montruel jetait autour de lui des regards effrayés. — Les vassaux de la couronne avaient suivi la berge de la Seine pour entrer dans la basilique par derrière.

Point n'est besoin de dire suivant quelle progression merveilleusement rapide monte et s'accroît la colère d'un foule.

Avant que le cortége d'Agnès eût atteint le milieu de la place, la cohue s'était refermée sur lui et grondait comme une mer en furie.

Agnès avait beau maintenant sourire et saluer, cela ne prenait plus.

Entre tous ceux qui clamaient dans la cathédrale, nos deux amis, Ezéchiel et Tréfouilloux, se distinguaient par la puissance remarquable de leurs poumons. Seule, la grande femme aux quatre bras, dont un pied de chèvre, pouvait faire aussi bien qu'eux. Ezéchiel avait détaché son armature et rendu ses membres à leur position naturelle. Tréfouilloux avait refermé la fenêtre par où l'on regardait pour un liard à l'intérieur de sa poitrine.

Ils étaient tous les deux de terrible humeur, car depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ils avaient crié, pleuré, péroré sans remplir le vide de leurs pochettes.

Malheureux, le jour, en gueusant, malheureux la nuit en chassant à l'affût les passants qui ne venaient point, ces deux braves garçons avaient un besoin réel de passer sur quelqu'un leur bile noire.

Dès l'abord, Tréfouilloux ne parla de rien moins que de porter madame Agnès à la rivière ; Ezéchiel, désolé de s'être laissé pré-

venir, s'empara de l'idée et s'écria de sa belle voix piaillarde :

— A l'eau, la fille folle !... à l'eau !

Et tout aussitôt les vagues de cette foule se choquèrent, tandis que le cri terrible éclatait avec frénésie :

— A l'eau !... à l'eau !... à l'eau !

Comme si le hasard se fût raillé d'Agnès et de ses défenseurs impuissants, on entendait encore comme un écho faible cet autre cri qui disait Noël en faveur de la reine

— Madame... balbutia Montruel dont le front livide ruisselait de sueur, — vous êtes ici prisonnière, il faut payer rançon.

Hélas ! s'il ne s'était agi que de saluts et de sourires !

Mais la cohue du parvis Notre-Dame voulait mieux que cela.

— Videz votre escarcelle, Messire... dit Agnès.

Montruel n'avait pas attendu cet ordre, son rôle était de voler Philippe et de se ruiner pour Agnès.

Un instant la foule s'amusa aux pièces d'or qui roulaient sur le pavé; on se battit un peu, pour chaque écu ; il y eut plus d'une goutte de sang. Mais le malheur voulut qu'Ezéchiel et Tréfouilloux, constamment persécutés par le sort, ne pussent mettre la main sur la moindre pièce de monnaie.

— Un diamant, Agnès ! cria Ezéchiel dont les yeux ardents sortaient de leurs orbites, — il me faut un de tes diamants !

— Il m'en faut quatre !... hurla la grande femme en agitant les trois bras et son pied de chèvre.

— Il m'en faut deux !... enchérit Tréfouilloux, — et des gros !

— Les diamants ! les diamants... répéta la foule qui se relevait et qui se ruait vers la haquenée d'Agnès.

— Au nom de Dieu, Madame, murmura Montruel, plus mort que vif, — ne les refusez pas.

Il disait cela timidement parce qu'il savait combien *sa souveraine* tenait aux objets de quelque valeur.

Mais, contre toute attente, la belle Agnès mit à s'exécuter une

bonne grâce parfaite; elle détacha le collier qui lui servait de diadème, elle détacha la rivière de perles qui ruisselait sur son sein, ses pendants d'oreille, son agrafe et les rubis de sa ceinture.

Elle ne garda rien; elle jeta sa dépouille entière au peuple en souriant et en disant :

— Tenez, mes amis, tenez, j'avais apporté tout cela pour vous !

Montruel n'en revenait pas.

Pour le coup la cohue, entamant une bataille épique, laissa passer la cavalcade pour ne plus s'occuper que de pierreries et de horions.

Quand Agnès fut hors de presse et qu'elle eut atteint les degrés du portail, elle se tourna vers son fidèle Amaury.

— Ouf!... dit-elle, — il y en aurait eu pour plus de trente mille écus, si je n'avais eu la prudence de laisser ma vraie parure au Louvre.

— Quoi!... balbutia Montruel en admiration devant cette précaution sublime.

Agnès poussa la porte de l'église.

— C'est du faux!... acheva-t-elle.

Dans la bagarre, la grande femme aux quatre bras reçut une contusion grave à son pied de chèvre; Ezéchiel eut trois dents cassées; Tréfouilloux recueillit deux coups de poing sur chaque œil, et, à eux deux, ils n'eurent qu'un petit morceau de verre rouge que la belle Agnès n'eût pas voulu racheter pour un demi sol parisis.

X

Il faut avouer que les grands vassaux du roi n'avaient pas défendu fort vaillamment madame Agnès de Méranie. Eudes, duc de Bourgogne, s'était borné à pousser son lourd destrier au travers des flots populaires, brisant çà et là quelque bras, écrasant quelques poitrines braillardes; les autres seigneurs avaient fait comme

lui et s'étaient frayés un passage vers l'église à bons coups de pommeau d'épée.

Quant à ce que devenait madame Agnès, nul n'en avait pris un très-sérieux souci.

Et, à vrai dire, parmi ces puissants vassaux de la couronne qui presque tous haïssaient Philippe-Auguste, le plus grand nombre aurait crié volontiers comme le peuple : A l'eau, à l'eau, la Bohémienne !

Cela non point par esprit de dévotion, à l'exemple des menus bourgeois, mais pour faire pièce au monarque dont la main pesante commençait à écraser leur orgueil.

Les uns entrèrent dans la cathédrale, les autres firent à cheval le tour des bas côtés tout ouverts.

A l'intérieur, sous la rosace indiquée, se tenait le clergé de Notre-Dame avec son chef, Maurice de Sully.

Agnès ne fit au vénérable prélat qu'un signe de tête assez cavalier. Amaury Montruel, son cicerone politique, ne lui avait point désigné le digne évêque comme un homme utile à gagner.

Maurice ne s'occupait guère en effet des querelles de concile et de ces grandes luttes matrimoniales qui appelaient sans cesse en ce temps-là l'intervention des papes.

Maurice avait assez de sa chère église qu'il voyait grandir et monter vers le ciel comme la plus imposante et la plus magnifique de toutes les prières.

Et je vous affirme qu'Agnès s'inquiétait peu des progrès de la nef de Notre-Dame !

En revanche parmi les prêtres qui entouraient Maurice de Sully se trouvait un homme à la figure longue et pâle dont les yeux ardents se cachaient sous de gros sourcils noirs.

Montruel dit à *sa souveraine :*

— Madame, voici l'évêque d'Orvieto, légat du saint père, qui aura la haute main dans le prochain concile.

Agnès marcha droit à l'Italien et prit ses doigts effilés qu'elle baisa respectueusement.

— Mon père, murmura-t-elle en faisant sa voix douce et soumise, — j'ai oui parler de vos excellentes vertus... et je viens ici tout exprès pour chercher la bénédiction de celui qui est un saint sur la terre.

Le légat fit effort pour tenir ses yeux baissés, mais malgré lui son visage s'épanouit en un mouvement de vanité suprême.

— Ma fille, répondit-il en croisant ses mains sur sa poitrine, — je ne suis qu'un pauvre pécheur...

— Un genou en terre, dit tout bas Montruel, — et cet homme est à nous.

Agnès s'agenouilla de bon cœur.

L'évêque d'Orvieto ne pouvant résister davantage, lui imposa les mains et la bénit.

Agnès se releva tout heureuse et sa joie qui flattait le légat était loin d'être feinte. Agnès était joyeuse pour tout de bon car elle avait conquis gratis un partisan de plus.

Elle s'avança jusqu'au centre de la nef et regarda tout autour d'elle.

L'ensemble des travaux ne pouvait guère être saisi que par l'œil exercé d'un homme de l'art. C'était partout piliers inachevés, nervures rompues, et murailles dentelées. — Il fallait que la pensée complétât le dessin de l'édifice.

La belle Agnès était trop femme d'affaires pour avoir le temps d'être artiste.

— C'est fort laid, ici... prononça-t-elle tout bas, confiant sa pensée intime au fidèle Amaury ; — je m'attendais à autre chose !...

— C'est fort beau !.. ajouta-t-elle tout haut, — je ne m'attendais pas à trouver ici ce degré de religieuse splendeur !

Montruel se disait :

— Que d'esprit !.. que de finesse !..

Sans songer que la moindre fille abandonnée sait chanter ainsi le blanc et le noir.

Le bon évêque, Maurice de Sully, s'inclina en signe de reconnaissance, car il aimait tout ceux qui disaient que sa chère église était belle.

— Le jour baisse, reprit Amaury s'adressant toujours à *sa souveraine* — nous n'avons que le temps...

—Mes respectés sires, dit aussitôt Agnès en s'adressant au clergé de Notre-Dame, — ne pourrais-je être admise à voir ce tailleur d'images qui vient du pays sarrasin et qui présentement travaille à la statue de Sainte-Marie ?

Maurice de Sully ne répondit pas tout de suite et les prêtres se regardèrent d'un air embarrassé.

Il s'agissait en effet de Jean Cador, et Jean Cador, à qui tout le monde obéissait en l'église Notre-Dame, avait défendu expressément que, sous aucun prétexte, on vint le troubler dans son œuvre.

Désobéir à Jean Cador c'était s'exposer à le voir jeter ses instruments et laisser là le bloc de granit à peine entamé.

Or, en quel endroit de l'univers eût-on trouvé le pareil de Jean Cador ?

— Madame, balbutia le bon évêque Maurice qui cherchait ses paroles et ne savait comment colorer son refus, — je ferais tout au monde assurément pour vous plaire...

Agnès devina quelle allait être la réponse.

— Je vous en supplie, interrompit-elle, — ne repoussez pas ma requête... Avant que mon très-redouté seigneur le roi ne m'eût donné le nom d'Agnès je m'appelais Marie et Notre-Dame est ma patronne bien-aimée... souffrez, mon père, que j'aille adorer ma patronne.

Bien que cette prière fût présentée très-adroitement, Maurice de Sully allait refuser encore, car il n'entendait pas raison

pour tout ce qui importait au succès de son œuvre; mais le légat latéral du saint-père vint au secours de madame Agnès.

— Mon vénérable frère en Dieu, dit l'évêque d'Orvieto, — je me joins à l'illustre Agnès de France, et je vous prie d'accéder à son pieux désir.

Agnès rougit d'orgueil : ce n'était pas souvent qu'on lui donnait ce titre si ardemment convoité : Agnès de France.

L'évêque d'Orvieto représentait trop directement l'autorité papale pour que Maurice de Sully osât résister plus longtemps.

— Soit fait suivant votre volonté, vénérable frère, dit-il en s'inclinant devant le légat.—Dieu veuille seulement que nous n'ayons point à nous en repentir.

— Allez, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Agnès et en lui montrant de sa main étendue la loge de bois qui faisait saillie à l'intérieur de l'édifice comme à l'extérieur. — Cet escalier qui est devant vous conduit à l'atelier de maître Jean Cador... Allez et dispensez-moi de vous accompagner, s'il vous plaît.

Agnès, qui n'aimait pas à donner, nous le savons, aurait cependant donné quelque chose pour ces dernières paroles du bon évêque.

Sa seule crainte était en effet précisément que le prélat n'eût l'idée de l'accompagner dans la loge de maître Jean Cador.

Cette visite qu'elle allait faire au mystérieux artisan était, il faut enfin le dire, le but véritable et sérieux de son voyage à travers les rues de Paris.

Mahmoud el Reïs était dans sa cabane de planches, assis sur une escabelle, les deux coudes appuyés contre ses genoux et la tête entre ses mains.

Il songeait.

Les deux esclaves noirs dont le corps demi-nu ruisselait de sueur, frappaient à grands coups de maillet sur le bloc de granit qui allait devenir la statue de la Vierge.

Sur la cloison blanche de la loge, il y avait une esquisse tracée à la craie noire, qui indiquait déjà les contours de l'image.

Les derniers rayons du soleil frappant d'aplomb la base du portail de Notre-Dame, pénétraient dans la cabane de planches et éclairaient vivement l'esquisse jetée en quelques traits hardis par Mahmoud el Reïs.

C'était beau ! — Un artiste chrétien eût peut-être mis moins d'abandon dans la pose de la Vierge, plus de pureté dans son visage céleste, mais il ne lui eût point donné certainement un si puissant degré de beauté charnelle.

C'était beau comme les rêves de la poésie asiatique, beau comme les divinités de la religion persanne.

C'était beau ; — ce n'était pas chrétien !

Les noirs frappaient à coups redoublés ; Mahmoud songeait profondément, et le nom de Dilah sa bien-aimée venait mourir à chaque instant sur sa lèvre.

Ce n'était pas la Vierge sainte que Mahmoud avait esquissée sur la blanche cloison : c'était Dilah, la perle d'Asie, la houri aux formes souples et opulentes à la fois, l'Almée que le prophète eût jugé digne d'orner les danses éternelles de son voluptueux paradis.

Mahmoud songeait à Dilah.

Ni lui, ni ses deux esclaves n'entendirent la porte s'ouvrir ; ni lui, ni ses deux esclaves ne virent entrer madame Agnès de Méranie accompagnée de l'inévitable et utile Amaury Montruel, seigneur d'Anet.

Agnès et son chevalier s'arrêtèrent tous les deux sur le seuil.

Amaury montra du doigt Mahmoud et dit :

— Le voilà !

Madame Agnès contempla longuement le Syrien d'un regard avide.

— Ses bras sont musculeux.... murmura-t-elle.

— Il a la vigueur et l'audace des lions du désert !.. répondit Amaury également à voix basse.

— Et il a promis?..

— Il a promis.

— Que lui donnes-tu pour cela, Amaury?.. demanda madame Agnes, qui d'habitude ne s'inquiétait guère des dépenses de son fidèle serviteur.

— C'est mon secret... répondit Montruel qui pâlit légèrement.

— Et comment compte-t-il s'introduire dans l'intérieur de l'abbaye?

— C'est son secret, répéta Montruel.

Le bruit des marteaux étouffait le son de leurs voix.

— Il ne nous voit pas... reprit madame Angès, — il ne nous entend pas.

— Quand on aime, murmura Montruel avec une sorte d'amertume, on devient souvent aveugle et sourd, Madame.

Agnès feignit de ne point comprendre.

— Messire, dit-elle, — répétez-moi je vous prie le nom de cette jeune fille qu'il chérit d'une passion si grande... cela va me servir.

— Elle se nomme Dilah.

Un sourire vague errait autour des lèvres du Syrien qui répétèrent comme un écho lointain et faible :

— Dilah !..

Agnès souleva sa gorgerette et mit sa main dans sa poitrine pour y chercher un objet.

— Je n'ai pas tout donné aux truands... dit-elle; — appelez ce beau tigre du désert, messire Amaury.

— Mahmoud!.. prononça tout haut Montruel.

Le Syrien resta un instant encore immobile; puis il tourna les yeux lentement vers cette voix qui se faisait entendre si près de lui à l'improviste.

Il n'y a que nous autres Européens pour tressauter au premier choc comme des enfants et trahir ainsi le secret de nos moindres

surprises. Les Kurdes de l'Asie, les noirs Ethiopiens, les Kabyles à la peau bronzée, comme les sauvages de l'Amérique septentrionale dont le front est couleur de sang, sont hommes autrement que nous. Ils savent cacher leur crainte, leur espoir, leur étonnement, leur joie, et leur souffrance, pour que le regard d'un ennemi ne pénètre jamais le secret de leur âme.

Les deux esclaves noirs cessèrent d'entailler le bloc sur un signe de leur maître.

— Que veux-tu?.. dit Mahmoud froidement, — et pourquoi m'amènes-tu cette femme?

Ses yeux s'étaient détournés aussitôt qu'ils avaient rencontré ceux d'Agnès.

— C'est l'épouse du roi de France!.. répondit Amaury Montruel.

— La Reine?.. demanda Mahmoud qui jeta sur Agnès un coup d'œil furtif.

Agnès prévint Montruel et répondit pour lui d'une voix ferme :

— La Reine.

Mahmoud ne manifesta aucun étonnement, mais Montruel ayant fait un pas à l'intérieur de la loge, le Syrien se leva brusquement et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Ceci est ma maison, et nous ne souillons jamais nos demeures : je ne tuerai cette femme ni aujourd'hui, ni en ce lieu.

Amaury recula tout éperdu, tant il fut effrayé des conséquences qu'aurait pu avoir ce quiproquo tragique.

— Mais ce n'est pas elle!.. s'écria-t-il, — celle que je t'ai désignée se nomme la princesse Ingeburge!

— Ah!.. fit Mahmoud froidement; — je comprends... celle-ci est sa rivale... celle-ci vient voir si j'ai l'œil résolu et le bras bon.

— Chut!.. voulut dire Montruel.

Mais Agnès de Méranie s'avança à son tour et lui coupa la parole.

— J'aime le roi... s'écria-t-elle avec une fierté rude qui la faisait véritablement belle, — cette femme me dispute le cœur du roi... Tu as raison, Mahmoud el Reïs : je venais voir si tu as le bras bon et l'œil résolu.

Pour la seconde fois, le Syrien détourna son regard d'Agnès avec une sorte de répulsion instinctive.

Et pourtant cet audacieux aveu lui plaisait mieux que la feinte.

— Ah !.. fit-il encore, et sa voix avait une expression étrange. Tu aimes le roi?

Agnès ne savait rien des projets qui se tramaient contre la vie de Philippe-Auguste; nous ignorons si réellement elle aimait le roi comme elle le disait; mais ce qui est certain, c'est que son intérêt personnel était lié trop étroitement à l'existence de Philippe-Auguste pour qu'elle pût conspirer contre lui.

Montruel la trompait, comme il trompait le roi, comme il trompait tout le monde..

Agnès croyait que Montruel travaillait uniquement à la faire reine.

Elle ne prit point garde aux paroles de Mahmoud et retira la main qu'elle avait glissée sous sa gorgerette.

Cette main tenait un riche collier de perles de la plus belle eau.

Le regard et le sourire qu'elle adressa à Montruel semblèrent dire : — Ceci n'est pas du faux comme ce que j'ai donné tout à l'heure aux truands.

Puis utilisant le nom que messire Amaury venait de lui rappeler elle tendit le collier à Mahmoud d'un geste tout gracieux et murmura :

— Ceci est pour Dilah ta bien-aimée.

Cette fois, le Syrien ne put s'empêcher de tressaillir; il regarda

madame Agnès en face durant une seconde avec une sorte d'effroi, puis sa main se tendit lentement pendant que son regard se baissait de nouveau.

Le collier de perles tomba dans sa main et il prononça tout bas :

— Merci !

En descendant l'escalier étroit et raide qui desservait la loge de Jean Cador et conduisait à la nef de la cathédrale, madame Agnès dit à messire Amaury :

— Encore un de gagné !

— Oh ! ma souveraine, répliqua Montruel — vous n'auriez qu'à vouloir pour mettre l'univers entier à vos pieds !

Cependant Mahmoud el Reïs était resté debout et immobile, tenant toujours à la main le collier de perles.

D'un geste il ordonna à ses deux noirs de quitter leur travail et ceux-ci se hâtèrent d'aller à la porte de l'église détacher et préparer le beau cheval de leur maître.

La nuit venait.

Mahmoud, une fois qu'il fut seul dans sa loge, tourna les yeux vers l'esquisse dessinée sur la muraille.

— Cette femme a regardé Dilah !.. murmura-t-il.. .cette femme a prononcé le nom de Dilah !.. Pourquoi ce nom dans sa bouche m'a-t-il frappé le cœur comme un outrage amer ?

Il déroula le collier de perles pour le placer entre lui et la fenêtre, les derniers rayons du jour se jouèrent dans la nacre rosée.

— Cette femme est belle !.. murmura encore le Syrien ; — cette parure est riche et précieuse... Pourquoi est-ce que je dédaigne cette parure ?

Il ouvrit la main et les perles tombèrent sur le plancher tandis qu'il ajoutait :

— Pourquoi est-ce que je hais cette femme !..

Son pied s'appuya machinalement sur les perles tombées et il les roula dans la poudre en essayant de les broyer.

— Pourquoi?.. répéta-t-il en s'enfonçant de plus en plus dans sa rêverie. — Pendant qu'elle regardait Dilah, il me semblait voir Dilah irritée froncer ses noirs sourcils, et il me semblait entendre sa voix qui disait à mon oreille : — Éloigne cette femme, je ne veux pas de ses présents !

Il jeta sur ses épaules son riche manteau et noua autour de sa taille grêle le yatagan qui pendait à la cloison.

Puis, comme le collier de perles fines se trouvait sur le chemin de la porte, il le poussa du pied avec mépris.

Le collier s'en alla tomber parmi les débris de pierre arrachés au bloc par le ciseau des deux noirs.

Mahmoud-el-Reïs sortit de Notre-Dame, monta sur son beau coursier arabe et piqua des deux en disant à ses esclaves nègres :

— Je vous défends de me suivre.

LE MAÇON DE NOTRE-DAME.

TROISIÈME PARTIE.

SOMMAIRE.— La fin de la journée.—Mauvaise rencontre.—Ce que coûtait maître Antoine Cadocu. — La taverne de Saint-Landry. — Maître François Gauthier. — L'ambassade. — Cadocu mord. — La rêverie de madame Agnès. — Sermon de messire Amaury. — La toilette. — L'orgie des routiers. — L'ivresse de Cadocu. — Agnès à la taverne. — Alix la buveuse, Jeanne la danseuse, Catherine la chanteuse : tournoi de ribaudes. — La chanson des routiers, — Défaite de madame Agnès. — Amaury Montruel paye les frais de la guerre. — Dans l'allée d'Ormeaux. — La chambre du roi. — Le clerc Samson et ses histoires. — Les bésicles de Philippe-Auguste. — A deux de jeu. — L'ouverture du concile. — Philippe-Auguste sur la sellette. — La statue de la Vierge. — Comme quoi Mahmoud-el-Reïs mit sept années à tuer Salim, commandeur des croyans. — La fiole. — Les quatre porteurs. — Entrée de Mahmoud-el-Reïs à l'Abbaye de Saint-Martin.

I

Au moment même où madame Agnès, sortant de la loge de Jean Cador, s'applaudissait d'avoir gagné à sa cause un partisan de plus, au moment même où le fidèle Amaury disait à *sa souveraine* qu'il lui suffirait d'un signe pour mettre l'univers entier à ses genoux, un grand fracas se faisait sur le parvis Notre-Dame, mis en tumulte par la sortie des maçons, quittant leur ouvrage.

Éric était là, bien triste, car il n'avait point revu sa sœur depuis le matin et son imagination exagérait plutôt qu'elle n'amoindrissait les dangers de la grande ville inconnue.

Il regagnait la maison de Thomas le logeur en compagnie de maître Christian qui secouait sa tête chenue et qui disait :

—Dieu veuille qu'il soit arrivé à notre fille quelque chose de bon!

Les seigneurs, les hommes d'armes, tous ceux enfin qui avaient fait escorte à madame Agnès depuis le Louvre jusqu'à la Cité, se

dirigeaient vers le Grand Pont pour trouver l'arche du Châtelet et la rive droite de la Seine.

Les mendiants pliaient bagage, les petits marchands fermaient boutique et l'on voyait déjà reluire au loin dans les rues sombres, sous les piliers des porches enfumés, les rouges fenêtres des tavernes.

Le duc de Bourgogne ouvrait la marche et allait dépasser l'angle de la rue de la Calandre lorsqu'une troupe bruyante et avinée, débouchant tout à coup à l'encontre de lui, emplit la voie et lui barra le passage

— Place, manants!.. cria le duc en mettant la main à son épée.

— Oh! oh! répondit une bonne grosse voix ronde et joviale, voici un de mes nobles compagnons de la nuit passée... Salut, mon seigneur... vous ne me reconnaissez pas?

— Place! répéta le duc qui voulut pousser son cheval.

La nuit se faisait rapidement et les torches du cortége n'étaient pas encore allumées.

Le poitrail du cheval d'Eudes vint heurter celui qui avait parlé et tout aussitôt la robuste bête s'abattit, parce qu'un poignard s'était enfoncé jusqu'au manche dans son garrot.

— Je n'aime pas à tuer les bons chevaux, dit la voix, pendant que le duc se relevait en fureur, — mais en conscience je ne pouvais pas vous frapper vous-même pour si peu, mon sire!

— Chargez! criait le duc à ceux qui le suivaient, — chargez, de par le diable, et taillez-moi ces drôles jusqu'au dernier!

La bande joyeuse dont le chef venait de désarçonner si rudement Eudes III de Bourgogne poussa en chœur un large éclat de rire; en même temps un mot courut dans l'escorte d'Agnès et se répandit jusqu'au centre de la place. On disait:

— Les routiers! les routiers!

Montruel serra le bras d'Agnès.

— Sans celui-ci, Madame, prononça-t-il d'une voix brève et

accentuée, — tous les autres ne sont rien... Il vous faut l'avoir et l'avoir à tout prix!

Le chef de la joyeuse bande riait deux fois plus fort que ses compagnons; mais il était bon prince à ce qu'il parait, car il aidait lui-même le duc de Bourgogne à se relever.

—Ouf!.. balbutiait-il en remplissant sa tâche secourable, — vous êtes lourd, mon seigneur... et quand je ris tant que cela, moi, je n'ai plus de force... Tudieu! vous vouliez me faire tailler!... Est-ce comme cela que vous payez vos dettes?..

— C'est ce ribaud de Cadocu! dit le comte du Perche dans l'escorte, — et il est ivre, par-dessus le marché!

La chose certaine c'est que les seigneurs ne semblaient point pressés de suivre le belliqueux avis du duc de Bourgogne; ils ne chargeaient pas du tout, et ils faisaient bien, car à chaque instant, de nouveaux routiers sortaient des tavernes voisines et se pressaient dans la rue avec un grand bruit de ferraille.

Les seigneurs n'auraient pas eu la partie belle.

— Pour gagner cet homme, demanda madame Agnès qui ne s'émouvait point trop parce qu'entre elle et les routiers il y avait toute l'épaisseur de l'escorte, — faut-il une grosse somme?

— L'évêque d'Orvieto lui avait promis cent mille écus, répondit Montruel.

— Cent mille écus!.. répéta madame Agnès avec épouvante cent mille écus!.. Notre-Dame! nous nous passerons de lui!

— Vous ne pouvez pas vous passer de lui, dit Montruel à voix basse ;— Cadocu vaut, lui tout seul, autant et plus que nous tous ensemble.

— Cent mille écus!.. grommela encore madame Agnès.

— Mais, ajouta Montruel, il n'a pas voulu des cent mille écus de l'évêque parce que le roi lui a donné le double.

Madame Agnès suffoquait.

— Le double!.. gronda-t-elle d'un accent étouffé, — le roi lui

a donné deux cent mille écus !.. mais c'est notre argent cela !.. et que deviendrai-je si les finances sont ainsi prodiguées !..

Le chef des routiers avait ordonné que l'on allumât des torches. Ses ordres étaient bien mieux exécutés que ceux du duc de Bourgogne ; la lueur sombre et fumeuse de la poix résine vint éclairer le carrefour où se passait la scène.

C'était un endroit bas où les quatre angles des pâtés de maisons faisaient irrégulièrement saillie. Le mur d'une chapelle en ruine descendait vers le Petit Pont et la rive gauche ; la rue de la Calandre s'ouvrait à angle droit sur ce mur, tortueuse, tourmentée, étageant les pignons inégaux de ses maisons de bois. A droite c'étaient des ruelles sans nom plongeant dans ces quartiers souterrains dont la rue Glatigny nous offre encore l'échantillon hideux.

Cadocu prit une torche de la main d'un de ses routiers et la mit au devant de son visage.

— Pas plus vilain que toi, mon sire, comme tu vois... dit-il avec son gros rire chargé d'ivresse. — Tu n'as pas oublié notre séance d'avant-hier, et si Jean de Nesle se trouve là, parmi ces gentilshommes, je suis bien sûr qu'il va donner signe de vie à son compère Antoine.

— Bonne nuit, mon compère Antoine, dit en effet la voix de Jean de Nesle au milieu de l'escorte, — tu as soupé comme il faut, je vois cela... livre-nous passage afin que nous en puissions faire autant, et que Dieu te garde!

Le duc de Bourgogne était maintenant debout. Sa figure était livide et une frange d'écume blanchissait au bord de ses lèvres. — C'était la deuxième fois que le chef des routiers l'insultait cruellement depuis deux jours.

— Si je te tiens jamais du côté de Dijon, mon homme,.. murmura-t-il exhalant imprudemment sa rage ; — tu me paieras tout cela d'un seul coup !

— Bon, bon, Messire... répliqua gaîment Cadocu, — voilà que

vous parlez de payer, c'est d'un bon augure... Et, je vous prie, rappelez-vous qu'outre les trente mille écus auxquels vous a taxé le roi Philippe-Auguste, vous me devez encore de la reconnaissance... car si j'avais voulu, à l'heure qu'il est, je serais le duc de Bourgogne et vous ne seriez pas même, vous, le pauvre Antoine Cadocu, mon seigneur.

Agnès disait à Montruel ·

— Quand je vendrais mes châteaux et mes joyaux, Messire, comment parfaire la somme énorme qu'il faut pour acheter cet homme !..

— Je vous y aiderai, ma souveraine...

Et Montruel lui fit le compte des seigneuries qu'il pouvait engager encore pour lui rendre service.

Agnès n'écoutait plus guère, elle songeait.

— Messire, interrompit-elle brusquement au milieu de son compte, — je veux voir cet Antoine Cadocu.

— Vous, Madame ! s'écria Montruel effaré.

— Je veux le voir ce soir.

— Mais c'est impossible !

— Je veux le voir chez vous.

— Sans doute, balbutia le malheureux Amaury, — ma présence diminuerait les dangers...

Agnès lui coupa la parole et acheva d'un ton péremptoire :

— Je veux le voir sans témoins!

Montruel se tut. Il n'y avait pas à contredire les ordres de la belle Agnès.

— Allons, allons! criait cependant Cadocu, qui avait le vin bienveillant — j'ai encore quelques nobles dans mon escarcelle, et le tavernier de Saint-Landry me connaît... je peux faire crédit jusqu'à demain matin à toi, duc de Bourgogne, et à vous tous, mes seigneurs... Puisque Jean de Nesle veut aller souper, ce n'est pas moi qui lui barrerai le passage... Passez votre chemin, mes

bons sires, à moins que vous ne veuillez me suivre chez François Gauthier, à l'enseigne de Saint-Landry, et boire avec moi quelques tasses de vin grec à vos amours.

—Une autre fois, mon compère Antoine, une autre fois, répondit de loin Jean de Nesle, châtelain de Bruges, qui seul pouvait donner la réplique au chef des routiers sur un ton convenable.

Cadocu monta sur la borne qui marquait le coin de la rue de la Calandre. A un signe impérieux qu'il fit ses compagnons se rangèrent le long des maisons, et l'escorte passa entre deux files de torches allumées. Sans les rires et les huées dont ces coquins de routiers ne se faisaient guère faute, on eut pu croire que tout ceci était pour rendre honneur au duc de Bourgogne et à sa suite.

— Oh ! oh !.. s'écria Cadocu en apercevant les dames qui étaient aux derniers rangs de la cavalcade,—le seigneur duc ne nous avait pas dit cela !

Il leva sa torche et fit un salut qui ne manquait pas de grâce.

C'était un robuste et bel homme d'armes que cet Antoine Cadocu, il eut dans la partie féminine de l'escorte un véritable succès de curiosité.

— Jean de Nesle!.. cria-t-il — madame Agnès est-elle parmi cette troupe gentille ?

Jean de Nesle était déjà trop loin, il n'entendit pas, mais le bon clerc Samson qui passait devant le chef des routiers et qui, lui aussi, aimait à se faire partout des amis, se détourna et montra du doigt la femme de Philippe-Auguste.

— Brave sire Antoine, dit-il, — la voici.

Cadocu se haussa sur ses pointes pour mieux voir.

— Auprès de ce lâche coquin de Montruel !.. murmura-t-il — on m'avait bien dit cela !.. On m'avait dit aussi qu'elle ressemblait à cette pauvre Agnès la Jolie que ce lâche coquin a fait assassiner... C'est pardieu vrai ! elle lui ressemble!

Madame Agnès passait en ce moment devant lui ; elle avait entendu le chef des routiers demander si elle faisait partie du

cortége, et le rouge lui était venu au front, non point qu'elle eût honte ou frayeur, mais parce que cette curiosité lui semblait servir merveilleusement ses desseins.

Elle songeait toujours aux deux cent mille écus qu'elle ne voulait point donner.

Cadocu la sálua; elle lui répondit par le plus charmant de ses sourires.

— Peste !.. pensa le routier qui était inflammable au superlatif, c'est à peine si la pauvre Agnès, la perle des pensionnaires de dame Fontanelle savait sourire aussi bien que cela !

Avec son sourire, madame Agnès lui envoya vraiment un signe de tête mignon.

Et comme le routier s'étonnait de tant de faveurs, il vit encore madame Agnès pousser vers lui Amaury Montruel et prononcer à l'oreille de ce serviteur dévoué quelques paroles impérieuses.

Amaury courba la tête et cessa de suivre la cavalcade.

— Allons, mes drilles !.. s'écria Antoine Cadocu quand l'escorte fut passée, — allons maintenant fêter saint Landry... Dieu merci, nous sommes assez ivres pour que le vin de François Gauthier, le scélérat, nous semble plus doux que nectar !

Les routiers se pressèrent tumultueusement dans la rue de la Calandre.

— Un mot, s'il vous plaît, maître Antoine... dit Montruel qui toucha le bras de Cadocu.

Le routier se retourna et le regarda de travers.

— Toi, grommela-t-il, — tu serais mieux ailleurs qu'ici, je t'en préviens !.. Cette Agnès que tu as tuée me plaisait... Et je n'aime pas les coquins empanachés qui paient d'autres coquins plus pauvres pour assassiner lâchement, sans même courir le danger qui relève un petit peu les soldats de grande route !

— Il ne s'agit pas de savoir ce que tu aimes ou ce que tu n'aimes pas, maître Antoine, répondit Amaury qui, comme tout le monde

à cette époque, avait au moins le courage physique. — Je viens à toi, chargé d'un message : veux-tu l'écouter ?

Cadocu le regarda en face.

— Tu as bonne envie que je dise non ; n'est-ce pas ?.. murmura-t-il entre ses dents ; — tu t'en irais paisiblement, tu dirais : il n'a pas voulu, et ta commission serait faite... Eh bien ! je consens à t'entendre, non pas ici, mais à la taverne prochaine, où tu boiras à ton écot si tu veux, car, de par tous les diables ! Antoine Cadocu ne trinquera pas avec toi !

— Cela se trouve bien, répartit Montruel en ricanant, — car de par tous les diables ! je n'aimerais pas à trinquer avec Antoine Cadocu !

Le routier se retourna et mit la main à la courte épée qui pendait à sa ceinture. Amaury Montruel haussa les épaules et garda ses bras croisés.

— Pardieu ! s'écria Cadocu avec un geste de dépit, — me voilà qui joue un rôle de duc de Bourgogne : je touche mon estoc sans le tirer... Suis-moi, Amaury Montruel ; quand tu m'auras dit ton message il sera temps de parler d'autre chose.

Les routiers avaient déjà gagné la taverne de Saint-Landry où ils faisaient un tapage d'enfer lors de l'arrivée de Cadocu et de Montruel.

II

C'était une grande salle basse dans laquelle on descendait par une demi douzaine de marches taillées dans la terre molle et soutenues par des planches vermoulues.

Il y avait une torche plantée au centre avec un petit garçon auprès pour la secouer de temps à autre. Quelques chandelles de résine fumeuse brûlaient çà et là sur les tables.

Cet éclairage était loin de suffire à l'énorme cave dont la moitié, pour le moins, restait plongée dans l'obscurité. Quand la figure du chef se montra au haut des marches, un essaim de femmes se précipita vers lui de tous les coins de la salle, car dans ce pandémonium il y avait presque autant de femmes que de bandits.

— Salut, capitaine, salut! crièrent cent voix rauques ou glapissantes.

Parmi elles, pourtant, était une voix pleine et douce.

Cette voix appartenait à une jeune femme d'une beauté véritablement éblouissante qui devança toutes les autres, franchit les marches en deux bonds et jeta ses bras autour du cou de maître Antoine.

— Bonjour, Catherine... bonjour, ma mie, dit le chef des routiers avec protection.

— Allons-nous danser!.. demanda la belle Catherine. — Allons-nous chanter?

— Pas encore, répliqua Cadocu, — nous allons boire sérieusement un petit peu, parce qu'on ne peut pas toujours faire des folies... Mes anges, restez tranquilles et tâchez de nous donner la paix pendant un quart d'heure... je vais causer affaire avec ce gentilhomme.

L'essaim des filles folles se dispersa comme il s'était rassemblé. Quant à donner la paix en ce lieu pendant un quart d'heure, c'était chose parfaitement impossible.

Le maître de l'établissement, François Gauthier, était un grand gaillard d'une cinquantaine d'années, fort comme un hercule et bronzé comme une cloche.

Cadocu et lui échangèrent une respectable accolade.

— Faut-il du vin, maître Antoine? demanda Gauthier.

Un broc, répondit Cadocu.

— Faut-il deux tasses?

Cette fois ce fut Amaury Montruel qui répondit :

— Une tasse.

François Gauthier le regarda des pieds à la tête.

— Il a donc la pépie, celui-là! grommela-t-il.

Puis il ajouta en se tournant vers Cadocu.

— C'est que, voyez-vous, compère Antoine, le roi Philippe-Auguste a inventé depuis peu les pavés et les espions... et tout le monde sait bien qu'il y a déjà dans la bonne ville de Paris trois fois plus d'espions que de pavés.

Amaury Montruel restait la tête haute, immobile et sifflotant tout bas le refrain d'une chanson à boire.

— Allons, mon compère François, dit Cadocu — va chercher mon broc... Si ce gentilhomme est un espion, cela le regarde.

— Pardieu! s'écria-t-il dès que François Gauthier eut tourné le dos, — le brave garçon ne croyait pas sans doute toucher si juste, messire Amaury... mais je commence à vous estimer mieux, car je croyais vous voir pâlir un brin en entrant dans mon domaine.

— Si tu me vois pâlir, maître Antoine, répliqua Montruel, — c'est que je n'ai pas le cœur fait à de pareils parfums et qu'il y a ici de quoi remplacer trois ou quatre marcs d'émétique... Asseyons-nous, s'il te plaît et finissons.

— Au fait, grommela Cadocu, — si le roi l'a choisi c'est probablement qu'il vaut quelque chose... car le roi s'y connaît!

— Asseyons-nous, messire Amaury, reprit-il tout haut, — voici mon vin versé; parle si tu veux, je t'écoute.

Montruel s'assit et mit ses deux coudes sur la table. S'il n'était pas effrayé le moins du monde, il avait l'air au moins d'être embarrassé passablement. Il ne savait comment débuter dans son ambassade.

— Je viens à toi, dit-il après un court silence, — de la part de la reine.

— Quelle reine? demanda Cadocu, — car on ne s'y reconnait pus beaucoup parmi les reines!

— Je parle de madame Agnès.

— Ah! ah!.. et tu l'appelles la reine?.. Le concile va décider bientôt si tu as raison ou tort, messire Amaury... Je me doutais que tu venais de la part de madame Agnès... Que me veut-elle?

On eût dit que les paroles ne voulaient plus sortir de la gorge d'Amaury Montruel. Il lui fallut un véritable effort pour prononcer ces seuls mots :

— Elle veut te voir.

— Ah! ah!.. fit encore Cadocu, — cela ne m'étonne pas... j'avais justement la même idée qu'elle, et fantaisie m'a pris aussi de la voir.

Il n'était plus temps de féliciter messire Amaury sur la couleur de son teint. Ses joues pâlissaient à vue d'œil et son front plombé se sillonnait de rides profondes.

Il n'y avait en lui qu'un seul sentiment : c'était son amour pour Agnès de Méranie. Chacune des paroles de Cadocu entrait dans le vif de son âme comme un poignard barbelé.

— Cela se trouve bien, prononça-t-il pourtant d'une voix altérée.

— Oui, reprit le routier en avalant d'un trait sa large tasse de vin. — Et tu concevras cela, toi qui te ruinais pour l'autre Agnès, — pauvre fille! — parce qu'elle ressemblait à madame de Méranie... Moi, j'ai fantaisie de voir madame de Méranie parce qu'elle ressemble à l'autre Agnès.

Des gouttes de sueur froide perlaient sous les cheveux d'Amaury.

Un tumulte se faisait en ce moment dans la salle; les filles glapissaient, les coquins criaient, les tasses brisées sonnaient sur le pavé de la cave et l'on entendait même çà et là quelques estocs grincer comme s'ils eussent voulu sortir du fourreau.

Cadocu saisit son broc et en frappa la table à tour de bras.

Puis sa voix de stentor domina tout à coup les mille bruits qui composaient le tapage.

— Holà! s'écriait-il, — je vous ai demandé la paix pour un quart d'heure et le quart d'heure n'est pas passé... Si quelqu'un veut absolument avoir la tête fêlée ne peut-il la cogner contre la muraille?

Un peu de silence s'établit dans les profondeurs de la salle, car Antoine Cadocu ne parlait jamais en vain.

Amaury Montruel avait profité de cette diversion pour réprimer la rage qui lui montait au cerveau. Quand il renoua l'entretien ce fut d'un accent froid et calme. — Et l'on pouvait lire sur son visage la détermination prise de ne plus s'émouvoir de rien.

— Puisque la reine veut te voir, poursuivit-il, et que tu veux voir la reine, maître Antoine, ma commission est faite... La reine t'attend chez moi.

— Chez toi?.. répéta le routier d'un ton railleur; — ah ça, le roi Philippe-Auguste n'a donc pas d'aussi bons yeux qu'on le dit?

— Réponds!... interrompit sèchement Montruel, — veux-tu venir?

Ce que répliqua le routier Cadocu dut être insolent à un point bien étrange, car Montruel, malgré le serment intérieur qu'il s'était fait de garder son calme jusqu'au bout, sauta sur ses pieds comme si on l'eût frappé au visage.

Il tourna le dos et se dirigea vers la porte sans mot dire.

Cadocu se tenait les côtes et riait de tout son cœur; il était enchanté d'avoir trouvé enfin le joint de cette cuirasse qui semblait à l'épreuve.

— Je l'ai mordu... pensait-il, — mordu jusqu'au sang, pour le coup!

— Messire Amaury, s'écria-t-il en coupant ses paroles par les accès d'une hilarité irrésistible, — tu t'en vas sans dire ton der-

nier mot... Mais si tu te ravises, par hasard, souviens-toi que je serai ici jusqu'au lever du soleil... et d'heure en heure plus ivre, messire Amaury !

Allons, mes fils, ajouta-t-il en se levant à son tour, — allons, mes filles... c'est l'heure de la fête; dansez, chantez, hurlez, battez-vous, étranglez-vous, prenez de la joie... Viens ça, Catherine, ma mie, la bonne nuit a commencé !..

III

Dans la chambre où Amaury Montruel avait donné audience un des jours précédents à la Fontanelle, dans cette chambre où il avait promis monts et merveilles à la pauvre Agnès la Jolie, avant de l'assassiner, la femme préférée de Philippe-Auguste, madame Agnès de Méranie, était seule.

Il y avait déjà longtemps qu'elle attendait le retour de son ambassadeur, et son visage, où les passions avaient marqué leurs traces brûlantes, exprimait une impatience fiévreuse.

— Que dira le roi ?.. murmurait-elle, le roi m'attend... le roi me cherche... il me soupçonne déjà peut-être !..

Un frisson parcourut son corps; mais elle se redressa aussitôt, orgueilleuse et souriante.

— Qu'importe ! reprit-elle ; — ne sais-je pas comment le rendre aveugle ? et s'il était jaloux il m'adorerait mieux !

Elle était demi couchée dans l'immense fauteuil à dossier de bois sculpté où messire Amaury s'était étendu en rentrant de l'hôtel de Nesle.

Elle prêtait l'oreille, écoutant les sons vagues que les ténèbres grandissent et cherchant à distinguer au loin les bruits de la rue.

La chambre était éclairée par une lampe de bronze, suspendue

au plafond, la lumière tombait d'en haut sur le visage d'Agnès, accusant le dessin hardi de ses traits et creusant les orbites où ses yeux noirs brûlaient dans l'ombre.

Elle était belle, sa taille affaissée avait de voluptueuses promesses. En ce moment où elle se savait à l'abri de tout regard, elle dépouillait ce masque de coquetterie souriante qu'elle attachait pour le monde et qui déparait en quelque sorte le tragique caractère de sa beauté.

C'était une lionne, Agnès de Méranie, et il ne faut point aux lionnes les mignardes allures des gazelles légères.

— Amaury ne revient pas !... dit-elle, tandis que neuf heures de nuit sonnaient lentement à l'église Saint-Jacques, — la porte Saint-Honoré sera fermée... que dire au roi, pour excuser mon retard?.. Et à quelle heure pourrai-je rentrer au Louvre ?

Elle se leva et fit deux ou trois fois le tour de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine, la tête pensive.

Puis tout à coup comme elle crut entendre des pas sur le pavé de la rue, elle s'élança dans un cabinet attenant à la chambre principale. Evidemment madame Agnès de Méranie connaissait mieux qu'il n'eût fallu pour les intérêts conjugaux de Philippe-Auguste les êtres de cette maison douteuse.

Dans le cabinet, qui n'était pas éclairé cependant, elle trouva, sans chercher, un large miroir d'acier posé sur un pivot mobile. Elle l'apporta au devant de la lampe et se mit tranquillement à faire un peu de toilette.

Toilette d'intérieur, car elle ôta son chaperon, son manteau d'hermine et la pièce d'étoffe brochée d'or qui se croisait sur ses épaules.

Elle jeta un regard de fierté sur le miroir qui lui renvoyait maintenant les perfections de sa gorge presque nue.

Elle ferma les yeux à demi pour s'admirer mieux. Elle essaya deux ou trois poses comme pour faire la répétition de l'accueil

qu'allait recevoir l'hôte impatiemment attendu. Ses poses, il faut bien l'avouer, n'indiquaient pas une sévérité de mœurs excessive. Elle sourit ; elle passa ses mains dans ses cheveux abondants et bouclés.

Puis, elle se rejeta en arrière, contente de l'épreuve et sûre de sa toute-puissance.

— Je vais le subjuguer, cet homme ! murmura-t-elle, — j'ai du bonheur ; il me semble que ce soir je suis justement plus belle... Je veux qu'il sorte d'ici esclave et dompté comme Montruel lui-même !

Ses sourcils noirs se froncèrent, tandis qu'une pensée pénible chargeait son front tout à coup.

— Ce n'était pas lui !.. reprit-elle en écoutant de nouveau les bruits du dehors. — Il se fait prier, peut-être !...

— Oh !.. s'écria-t-elle avec une soudaine colère, — c'est elle, c'est ma rivale détestée, qui, du fond de sa prison, me voue à ces misères et à ces hontes !.. Moi, Agnès de Méranie !.. moi, la reine, je suis ici attendant un obscur soudard, un bandit, un mécréant qui vit de rapines et de pillage !.. Et ce pillard, ce mécréant, ce bandit, ne vient pas tout de suite au rendez-vous que lui donne la reine de France !

Elle avait recommencé sa promenade autour de la chambre.

— La reine de France !.. répéta-t-elle avec une amertume pleine de haine. — Il y a des gens qui me refusent ce titre et qui me le refuseront tant que vivra cette Danoise odieuse....

— Mais les jours succèdent aux jours ! s'écria-t-elle en levant ses deux mains crispées au-dessus de sa tête, — mais cela dure ! cela dure !.. on ne m'en débarrassera donc jamais !

Elle se laissa tomber sur le fauteuil où elle était assise tout à l'heure ; elle mit sa tête entre ses mains et se plongea comme à plaisir dans sa méditation sombre.

— Il le faut !.. poursuivit-elle après un long silence ; — si ce

Jean Cador n'ose pas, Cadocu, lui, passe pour ne point connaître la crainte... La crainte, ni la pitié!.. Que m'importent ces conciles et ces foudres de l'Église qui n'atteignent que les fuyards!.. je braverai tout... Je serai reine!

— Et quand je serai reine, ajouta-t-elle avec un éclat d'audacieux orgueil — malheur à ceux qui m'auront bravée!

Sa pensée parut suivre soudain un autre courant.

— Amaury... prononça-t-elle avec fatigue, tandis que son regard distrait errait dans le vide. — Que ferai-je d'Amaury quand je serai reine!.. ces gens-là servent pour parvenir... Quand on est parvenu ces gens-là nuisent... Ceux qui montent à l'assaut d'une forteresse brisent souvent leurs échelles dès qu'ils sont arrivés au sommet des murailles... C'est de la prudence.

Elle jouait négligemment avec la longue cordelière de pourpre qui se nouait autour de sa ceinture.

Elle reprit avec un sourire étrange :

— On dit que Montruel a tué cette pauvre fille folle qui se nommait Agnès la Jolie, parce qu'Agnès la Jolie, savait son secret... Montruel sait mon secret... Qu'aurait-il à dire si j'usais de sa recette!..

En ce moment une porte fermée avec violence frappa contre le mur de la pièce voisine; Agnès de Méranie tendit l'oreille vivement; des bottes éperonnées sonnaient sur les dalles de l'antichambre.

— Enfin!.. dit-elle en composant son maintien aussitôt, — les voilà!..

La porte qui était vis-à-vis d'elle s'ouvrit toute grande et Montruel entra d'un pas précipité.

Il était seul; il jeta sa toque emplumée sur le plancher et vint jusqu'à madame Agnès devant laquelle il s'arrêta, les bras croisés sur sa poitrine.

— Eh bien?... balbutia celle-ci dont les lèvres tremblaient

d'impatience et déjà de colère, — parlerez-vous, messire?... je vous dis de parler!

Amaury était pâle comme à l'instant où il avait quitté la taverne de Saint-Landry; ses habits étaient en désordre et tout en lui annonçait un trouble extraordinaire.

Sa bouche s'agita convulsivement, mais il n'en sortit point de paroles.

— Parlez donc!.. s'écria madame Agnès en éclatant. — Pourquoi revenez-vous seul?.. de par Dieu! messire, je crois que vous m'avez désobéi!

Montruel fit sur lui-même un suprême effort.

— Je vous ai obéi, Madame... prononça-t-il avec difficulté.

— Vous avez parlé à cet homme?

— Je lui ai parlé.

— Vous lui avez dit que je voulais le voir?

— Je lui ai dit que la reine voulait le voir.

— Et il n'est pas ici!..

Elle regarda Montruel en face d'un œil méprisant et dur.

— Tu mens, Amaury... prononça-t-elle en saccadant ses paroles, — je suis femme avant d'être reine... Cet homme m'a regardée tantôt lorsque je revenais de Notre-Dame... Il m'a regardée de façon...

Elle s'interrompit et acheva aussitôt:

— Je te le dis, Amaury, tu mens: cet homme n'a pas pu refuser de me voir!

C'était un cœur perdu que cet Amaury, une âme dégradée, et pourtant le rouge lui vint au front. Il eut de la pudeur pour cette femme qui n'en avait plus. En devinant la pensée de madame Agnès, il sentit en lui comme un mouvement de profond dégoût.

Il garda le silence et détourna les yeux.

— Réponds... poursuivit madame Agnès, qui en vérité ne s'in-

quiétait guère du sentiment qu'elle inspirait à cette heure — Réponds : t'a-t-il refusé, oui ou non ?

— J'aurais mieux aimé pour vous qu'il m'eût refusé, Madame... répliqua lentement Montruel.

— Oh !.. s'écria Agnès dont le visage s'éclaira tout à coup, — il ne t'a pas refusé... il va venir ?

— Il ne viendra pas, Madame.

Les noirs sourcils d'Agnès se froncèrent de nouveau, ses yeux brûlèrent en regardant Amaury ; on voyait que l'envie lui prenait d'étrangler cet homme avec ses mains, comme un tigresse étrangle sa proie.

Amaury n'avait pas eu peur de Cadocu, mais il eut peur d'Agnès de Méranie.

— Écoutez-moi, ma souveraine... dit-il humblement — je voulais vous cacher les détails de cette détestable entrevue... mais vous savez bien que je suis votre esclave... Si vous l'exigez, je vous dirai tout.

Agnès ne répondit que par un signe affirmatif, qui était le plus impérieux de tous les ordres.

— Je parlerai donc, reprit tristement Montruel, — mais je parlerai malgré moi, car, pour la première fois de ma vie, je prononcerai des paroles qui vont offenser ma souveraine.

— Il m'a donc bien cruellement outragée ?... dit Agnès dont le regard interrogeait toujours Montruel.

— Vous allez en juger, Madame... Quand je lui ai fait savoir que la Reine voulait bien lui donner audience, non pas à la tour du Louvre, comme au premier venu, non pas en plein jour et devant tous... mais, la nuit, secrètement, dans ma propre maison, il s'est mis à rire d'abord, et il a raillé grossièrement sur votre présence dans la demeure de votre serviteur dévoué.

— Il a bien fait... dit sèchement Agnès — cela mérite raillerie.. Après ?

— Après, il a dit avec son rire abominable : Tout est pour le mieux... si celle que tu nommes la reine a fantaisie de me voir, moi j'ai fantaisie justement de voir celle que tu nommes la reine.

— Eh bien !.. eh bien ! dit Agnès tout entière à son idée fixe et incapable de sentir en ce moment ce qu'il y avait d'insolent dans la réponse du routier. — Eh ! bien, je dis comme lui, tout est pour le mieux... Pourquoi n'est-il pas ici, alors?

— Parce qu'il me reste quelque chose à vous apprendre, ma souveraine, repartit Amaury d'un ton de plus en plus dolent. — Et cela est si exorbitant que j'hésite à vous le dire malgré vos ordres suprêmes.

Agnès frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Je parie que je devine !.. s'écria-t-elle joyeusement.

Amaury la regardait, stupéfait ; il faut croire qu'il ne la connaissait pas encore.

— Cet effronté coquin, poursuivit Agnès, — t'aura répondu qu'il ne voulait pas se déranger et qu'il m'attendrait chez lui?

— Vous n'y êtes pas encore, Madame ; il m'a répondu pis que cela.

— Pis que cela !.. répéta Agnès, qui croisa ses mains sur ses genoux et prit l'attitude d'une personne qui cherche à loisir le mot d'une énigme. — Pis que cela !.. mais c'est un drôle d'une espèce particulièrement curieuse !..

— Allons, messire Amaury, reprit-elle avec une gaîté pas trop forcée — je ne devine pas... je jette ma langue aux chiens... accouchez, je vous prie, de votre énormité !

Ce ton léger blessait Montruel dans tout ce qui pouvait lui rester par hasard, de pudeur et de délicatesse.

— Madame, reprit-il avec une sorte de sévérité dans la voix, sévérité bien parfaitement perdue, hélas ! — je suis sûr que vous allez partager mon indignation tout à l'heure... Non, ce n'est pas chez lui qu'Antoine Cadocu le routier m'a proposé de vous rece-

voir.. Chez lui, cette démarche qui est peut-être nécessaire mais qui est assurément pénible, fâcheuse, dégradante, ajouta-t-il en baissant la voix — chez lui cette démarche aurait pu être, du moins, ensevelie dans le secret... Mais Cadocu veut vous recevoir, vous la Reine, dans le bouge où il mène ses orgies nocturnes.

Agnès se leva brusquement.

Montruel continuait, bien persuadé que la fierté de *sa souveraine* se révoltait à la fin.

Or, en ce cas-là, comme en tout autre, mieux vaut tard que jamais.

Montruel poursuivait avec véhémence et onction :

— Dans le bouge infâme, immonde, indescriptible, où il préside aux sales débauches de ses brigands !

Agnès croisa sur ses épaules sa pèlerine de drap d'or.

— Dans cet enfer, poursuivait Amaury en s'animant, — où le cœur soulevé manque au fond de la poitrine... où les pieds glissent dans une fange qui est faite avec de la lie et du sang !...

Agnès agrafait son manteau d'hermine.

— Où l'on n'entend, continuait Montruel, que les cris de l'ivresse hideuse accompagnant des chansons obscènes... où l'on ne voit que des soudards abrutis, vautrés pêle-mêle avec le rebut des filles perdues !

Agnès avait noué son chaperon ; elle était debout devant messire Amaury.

— Vous voilà prête, Madame ?.. s'interrompit celui-ci, heureux et fier du salutaire effet que son éloquence avait produit sur *sa souveraine.*

— Oui, dit Agnès, — je suis prête.

— Vous plaît-il que je vous reconduise au Louvre ?

Agnès le couvrit d'un regard dédaigneux et froid.

— Il me plaît, répondit-elle, — que tu me conduises à la taverne de Saint-Landry.

Montruel fit trois pas en arrière; il resta les bras tombant, la bouche béante et muette.

— Allons, messire Amaury... reprit Agnès d'un ton péremptoire, — vous êtes un peintre habile... votre tableau m'a donné envie de voir la réalité!.. Venez avec moi, je vous prie... Pendant que je m'entretiendrai là bas, avec maître Antoine Cadocu, vous resterez dehors et vous m'attendrez à la porte.

IV

Quand madame Agnès de Méranie et Amaury Montruel, au sortir du Châtelet, passèrent sur le Grand Pont pour gagner la cité, toutes les églises groupées autour de Notre-Dame sonnaient ensemble dix heures de nuit.

C'était fort tard pour ce temps-là ; nous avons dû dire déjà que tout de suite après le coucher du soleil, les rues devenaient désertes.

La Seine coulait entre ses berges encore embarrassées d'herbages et de roseaux. De nos jours, entre les deux lignes des quais, des milliers de lumières se mirent dans le fleuve, qui présente, avec ses ponts éclairés et les maisons de ses rives, dont les fenêtres brillent au loin, un des paysages les plus bizarres et les plus charmants que l'imagination puisse rêver.

En ce temps, la Seine roulait dans l'ombre ses flots noirs qui ne reflétaient que les étoiles du ciel; le regard se brisait contre les angles brusques des forteresses et des vieilles constructions qui baignaient dans l'eau leurs murailles; c'était un tout autre paysage et c'était peut-être, pour un peintre, un paysage plus beau.—Car lorsque la lune argentait soudain le cours du fleuve, sous les arches mystérieuses et le long des pignons noirs, vous eussiez dit une de

ces décorations magiques que le théâtre invente pour placer ses scènes à effet.

Suivant les âges, la beauté de Paris se transforme ainsi et change, — mais Paris reste toujours beau.

Agnès et son chevalier traversèrent le Grand Pont et passèrent devant l'ancien palais des souverains qui venait d'être abandonné pour la tour du Louvre. Ils entrèrent dans la rue de la Calandre par la voie romaine que les Césars avaient percée au travers de la cité et qui déjà portait son nom actuel de rue de la Barillerie.

Cette rue de la Calandre s'est bien décrassée depuis le temps de Philippe-Auguste. Les provinciaux viennent la visiter pour dire qu'ils ont vu à Paris la chose la plus hideuse du monde. A leur retour ils parlent de hontes prodigieuses; ils décrivent, à l'aide de réminiscences romanesques, des bouges qui font horreur et frayeur, ils ne manquent pas surtout de peindre dans un petit coin de leurs tableaux ces classiques guirlandes de loques qui enjambent la rue et pendent d'une fenêtre à l'autre, balançant au vent leurs couleurs sales et déteintes.

Mais enfin on peut passer dans la rue de la Calandre comme partout ailleurs, et le long de ses pauvres boutiques, la présence des sergents de ville prouve que la civilisation n'est pas loin.

Au temps dont nous parlons c'était un cloaque impraticable. On en eut pu faire une charmante aquarelle, car l'horreur devient belle en peinture, mais dans le réel, c'était quelque chose d'infâme et de repoussant.

D'un bout à l'autre de la rue il n'y avait guère que des buvettes, des tavernes et des coupe-gorges; dès qu'on tournait l'angle de la rue de la Barillerie, cette odeur nauséabonde qui sort des bouges vous prenait au gosier.

On entendait le son des violes criardes et des flûtes grinçantes, mêlé aux éclats désordonnés de la voix des ivrognes.

C'était l'arène des luttes brutales, c'était le temple immense et toujours plein, de la débauche effroyable et sanglante.

La taverne de Saint-Landry était située à peu près au milieu de la rue. Montruel, après quelque pas, fut obligé de se boucher les narines, mais madame Agnès continua bravement son chemin sans donner aucun signe de répugnance ou de faiblesse.

Ce n'était pas une besogne agréable que madame Agnès avait réservée au pauvre Montruel. Il ne se passait guère de nuit sans que la rue de la Calandre ne fut le théâtre de quelque tragique aventure; on le savait et personne n'y passait, — au moins personne d'honnête. Montruel allait avoir pour emploi, cette nuit, de faire faction à la porte de la taverne Saint-Landry, le plus mal hanté de tous ces enfers, hantés par la fleur des coquins du royaume.

Mais madame Agnès avait ordonné, Montruel obéissait. La punition de Montruel sur cette terre, pour tous les méfaits qu'il avait accumulés, c'était d'obéir à madame Agnès.

Quand celle-ci descendit les marches qui conduisaient à la salle basse où maître Antoine Cadocu tenait sa terrible cour, Montruel se colla sous l'auvent d'une porte et se tint coi. C'était la seule chance qu'il avait de n'être ni étranglé, ni poignardé, ni assommé.

Dans la taverne, l'orgie avait marché un train diabolique; la fièvre de folie était à son paroxysme et je crois que Callot lui-même aurait eu de la peine à jeter sur la toile l'effréné mouvement de cette foule en délire.

Hommes, femmes, enfants, car il y avait là des enfants, sautaient, s'embrassaient, se battaient, hurlaient et buvaient en poussant d'extravagantes huées.

L'atmosphère impure et brûlante se chargeait d'un nuage épais; on ne voyait rien qu'un grouillement confus, une mêlée furieuse,

où chaque individu disparaissait tour à tour submergé par le tourbillon irrésistible.

Oh ! oh ! ces routiers savaient bien s'amuser.

Maître François Gautier, le maître de céans, regardait tout cela, assis sur un tonneau, d'un œil terne et lassé ; il s'ennuyait, le digne homme, parce que l'habitude lui faisait trouver ces joies un peu trop pâles et tranquilles. Il dormait à demi, — quand deux routiers se taillaient le cuir à coups d'estoc, ou qu'un bon garçon écrasait de son poing la tête d'une ribaude, maître François Gautier ouvrait ses gros yeux chassieux et se réveillait un petit peu.

Si Agnès fut entrée là le visage découvert, personne ne se fut aperçu de son arrivée, malgré sa pèlerine de drap d'or et son manteau d'hermine. Les ribaudes en effet se moquaient des lois somptuaires et affichaient dans leurs vêtements un luxe incroyable. — Mais Agnès avait attaché sur son front un loup d'étoffe noire ; une femme l'aperçut et cria .

— Qui est celle-ci ?

Tout aussitôt vingt autres femmes firent chorus, et avant qu'Agnès eut achevé de descendre les marches elle était entourée d'une cohue de bacchantes qui flairaient en elle une profane et qui ne demandaient pas mieux que de la mettre en pièces.

— Holà ! s'écria-t-elle en repoussant celle qui la serrait de plus près, — holà ! maître Antoine Cadocu ! ne défendras-tu point celle que tu as appelée et qui est venue ?

Au nom du chef, il y eut un mouvement parmi la cohue féminine, et l'on se répéta de tous côtés sur tous les tons

— Qui donc est celle-ci ?

En même temps quelques-unes disaient :

— Il faut la porter à Catherine qui est la maîtresse du capitaine et qui saura bien lui arracher les yeux.

Cadocu était assis devant une table couverte des brocs qu'il

avait vidés; son bras était passé autour de la taille magnifique de Catherine.

Il venait de la baiser amoureusement en disant :

— Catherine, ma belle mie, — je n'ai jamais ouï de femme chanter si bien que toi!

Et Catherine avait entonné d'une voix sonore et vraiment harmonieuse un couplet de chanson luronne.

Pendant qu'elle chantait, Cadocu, qui ne se tenait plus guère, murmurait, de ce ton exténué que donne l'ivresse :

— Alix boit mieux... Jeanne danse plus gaillardement... mais Catherine chante bien... Elle chante bien, Catherine!..

Ce fut au milieu du couplet que la voix de madame Agnès, dominant tout à coup le tumulte, prononça le nom du chef des routiers.

Cadocu se dressa sur le coude et son œil éteint eut comme un vague éclair de souvenance.

La belle Catherine s'était levée toute pâle; — elle n'avait rien oublié.

— Ah!.. dit Cadocu, — à qui donc ai-je donné rendez-vous cette nuit?..

— Je ne sais pas... répondit sèchement Catherine.

— Bon!... dit le routier, — si tu ne sais pas, c'est donc une rivale?.. car tu es folle de moi, Cathos, ma mie.

— Allons, vous autres!.. s'écria-t-il avec plus de force qu'on n'en eût pu attendre de sa pose affaissée et de son regard perdu, laissez-la passer puisqu'elle dit que je l'attends... Nous verrons bien si elle ment... Et si elle ment je vous la donnerai à fouetter, mes mignonnes.

Il emplit sa grande tasse pour se remettre un peu.

Agnès traversait la salle, toujours masquée et toujours escortée par la foule des ribaudes ennemies et jalouses.

Si un regard pouvait tuer, le regard que Catherine lui jeta l'eut assurément percée d'outre en outre.

Cadocu disait vrai : Catherine était folle de lui, — et il y en avait bien d'autres.

— Un masque!.. grommela-t-il... Comment veux-tu que je sache?..

Mais il s'interrompit tout à coup et un rire énervant le fit chanceler sur son escabelle.

— Oh! oh! oh!.. fit-il, — Elle est venue!.. voilà une bonne histoire!.. Approche, ma belle... Moi je n'aime que les ribaudes et les reines!

Agnès franchit d'un mouvement rapide l'espace qui la séparait du routier. Catherine vint comme pour se mettre entre eux, Cadocu la repoussa rudement.

— Chacune son tour... dit-il, — tout à l'heure c'était le tour des ribaudes.

Les filles folles se regardaient et chuchottaient, quelques-unes disaient à tout hasard, comme on fait une supposition impossible :

— Est-ce que celle-ci serait une reine!

Catherine s'éloigna humiliée et les larmes aux yeux.

Agnès cependant s'était penchée vivement vers le chef des routiers et avait murmuré quelques paroles rapides à son oreille.

Il eut encore son rire fatigué et presque idiot.

— Bon! bon!.. dit-il tout haut, — n'aie pas de crainte, madame... Ce n'est pas moi qui suis capable de trahir ton incognito.

—Est-ce bien possible!.. se disait-on à l'entour.

Catherine, elle, fixant de loin sur Agnès ses yeux ardents, où les larmes se séchaient, Catherine pensait :

— C'est la reine, et je me vengerai!

Cadocu passa une de ses mains autour de la taille d'Agnès, comme il faisait tout à l'heure pour Catherine; de l'autre, il souleva son énorme tasse.

Une demi-heure plus tôt peut-être que Cadocu n'aurait point été si lourdement insolent et stupide, mais il y avait maintenant trop de brocs vides sur la table auprès de lui.

Cadocu était un de ces buveurs pour qui l'ivresse est une véritable souffrance, et qui s'enivrent néanmoins toujours.

Cadocu arrivait à ce moment où l'ivresse lui tordait le cœur, où l'ivresse le faisait plus malade que la fièvre, plus tremblant que le haut-mal.

Le hardi cavalier qui traitait de pair à compagnon avec les plus puissants vassaux du royaume, qui tenait en échec le légat du pape et le roi lui-même, allait devenir, pour quelques heures, une misérable brute sans force ni raison.

Si Agnès de Méranie était venue plus tôt elle eut trouvé vivant chez le rude condottière ce sentiment de convoitise et de sensualité qui avait allumé sa prunelle lorsqu'il l'avait regardée au moment où la cavalcade quittait le parvis Notre-Dame.

Grâce à cette sensualité même, Cadocu aurait protégé Agnès et lui aurait fait cet accueil que les gourmands réservent au mets préféré du festin.

Quoiqu'il eut dit tout à l'heure qu'il n'aimait que les reines et les ribaudes, Cadocu n'était pas très - habitué à voir les reines se rendre à son caprice; — Cadocu n'était pas blasé sur les reines.

Mais il n'y avait plus en lui ni convoitise sensuelle, ni désir, ni caprice; il était noyé dans le vin épais de maître François Gautier; il ne restait plus entre lui et le sommeil de plomb des ivrognes que l'angoisse et les haut-le-cœur.

Agnès était mal tombée.

Elle ne se révolta point contre la parole grossière du routier, elle lui dit gaîment :

— Maître Antoine, je viens chercher près de vous une grâce que le roi lui-même ne pourrait pas m'accorder.

Cadocu prit un air d'importance.

— Il y en a bien d'autres, répondit-il, qui comme cela s'adressent à maître Antoine quand le roi ne peut pas... mais je sais ce qui te tient, Madame, ajouta-t-il en se renversant contre le poteau qui servait de dossier à son escabelle ; — Tu as quelqu'un qui te gêne et parmi tous ces beaux seigneurs dont tu es entourée, il n'y en a pas un qui ait de bons bras... Nous parlerons affaires une autre fois, Madame ;... Ici, on est pour s'amuser.

— Amusons-nous!.. dit Agnès qui, jusqu'à ce moment, jouait supérieurement le triste rôle qu'elle s'était infligé.

— Ma foi, murmura Cadocu dont la tête lourde oscilla sur ses épaules. — Tu es une bonne fille, Madame... Si j'avais su que tu devais venir, j'aurai bu davantage pour me tenir en gaîté... mais je ne savais pas, et je n'ai pas assez bu.

Il chancela et se retint à la table.

Maître François Gauthier apporta gravement un gros billot de bois qu'il mit à côté du poteau. — Il cala solidement son compère Cadocu entre le billot et le pilier.

— Que saurais-tu bien faire pour me réjouir?.. demanda maître Antoine qui respirait un peu plus à l'aise dans cette nouvelle position.

— Je sais tout faire, répondit Agnès sans hésiter.

— Alors tu sais chanter?..

— On m'appelait le Rossignol au pays de mon père.

— Un brave homme que ton père!.. grommela Cadocu, — le sire Berthoud de Méran... un vrai taupin, qu'on dit un peu prêtre du diable... Tu sais danser?

— Comme Terpsichore!

— Je ne connais pas Terpsichore... Tu sais boire?

— Tant que vous voudrez je vous ferai raison, maître Antoine.

Le routier hocha la tête d'un air satisfait. Il ne faudrait point le

comparer à un pacha entouré de ses favorites, car il était là mille fois plus maître, mille fois plus despote qu'un pacha.

Hommes et femmes faisaient cercle autour de lui, contemplant cette scène avec une curiosité qui croissait à chaque instant. On osait à peine chuchotter dès que le chef prenait la parole. — Une chose singulière c'est que le nom de la femme masquée était dans toutes les bouches et que personne ne voulait croire à la réalité de sa présence. Tous ces êtres déchus respectaient la maîtresse de Philippe-Auguste plus qu'elle ne se respectait elle-même.

Car elle était là et ils ne voulaient pas croire qu'elle fut là.

Cadocu frappa du poing sur la table et chercha des yeux dans la foule.

— Où est Catherine ?.. demanda-t-il — où est Alix ?.. Où est Jeanne ?

Deux belles filles s'élancèrent aussitôt hors des rangs : c'étaient Alix et Jeanne, — Catherine se fit attendre davantage, quand elle parut enfin, elle avait les yeux rouges et l'on voyait bien qu'elle avait pleuré.

Cadocu fit signe à Alix de s'approcher jusqu'auprès de la table. C'était une grande fille aux formes robustes et rudement accusées, auprès de qui Agnès, elle-même, avait presque l'air d'une femmelette.

— Alix, dit Cadocu, — en voici une qui se vante de bien boire !

— Eh bien ! répondit Alix, — nous allons boire ensemble.

Agnès avait raison de se vanter. Dans les nobles fêtes qui égayaient les nuits du Louvre durant les longues absences de Philippe-Auguste, Agnès était toujours la reine du festin. Sa coupe d'or, rehaussée de pierreries se vidait sans cesse, et sans cesse s'emplissait des vins parfumés de Syracuse et de Nicosie.

Elle prit sur la table la grande tasse où buvait Cadocu et l'emplit jusqu'au bord.

Ce n'était ni du vin de Syracuse, ni du vin de Nicosie. C'était de ce violent nectar fabriqué avec du jus de raisin mêlé d'alcool et d'épices.

L'odeur qui s'exhalait de la coupe attaqua les narines d'Agnès qui laissa échapper un geste de dégoût.

Maître Antoine hocha la tête encore, mais cette fois d'un air mécontent — Agnès rassembla son courage et vida l'énorme coupe tant bien que mal.

— A toi, ma fille... dit-elle en la tendant à Alix.

Alix se prit à rire et posa la coupe sur la table.

— Moi, je ne bois pas là dedans, répliqua-t-elle.

Agnès pensa que sa rivale trouvait le vase trop grand et un sourire de triomphe lui vint aux lèvres.

Mais Alix choisit parmi les brocs vides qui étaient devant Cadocu, le plus haut et le plus large ; elle se servit de la coupe pour l'emplir; le broc contenait douze coupes. Quand il fut plein, Alix le souleva à deux mains, elle mit le bec du broc entre ses lèvres et but.

Cela dura longtemps. Sa face se rougit un peu et l'on vit un instant les veines de son cou se gonfler, mais elle ne lâcha point prise et le bec de la cruche ne quitta ses lèvres que lorsque la dernière goutte de liquide fut loyalement avalée.

Elle reprit alors son haleine et tendit le broc à Agnès en souriant.

— A toi... dit-elle à son tour.

Comme Agnès hésitait, effrayée, elle ajouta :

—C'est pour commencer... Quand tu auras bu cela, je ferai mieux.

Agnès détacha l'épingle en diamant qui retenait sa mante d'hermine et l'offrit à sa rivale victorieuse.

— Je vous demande merci, ma fille, dit elle, espérant éluder sa défaite à force de grâce et de générosité.

Mais Cadocu n'entendait pas de cette oreille-là, il prenait la chose fort au sérieux et grommela entre ses dents :

— Elle ne boit pas bien !

Agnès n'eut pas un meilleur succès du côté d'Alix qui jeta son agrafe avec dédain en disant :

— Je sais ce que valent tes joyaux... J'ai vu ceux que tu as donnés aux truands sur le parvis Notre-Dame !

— Approche, Jeanne !.. reprit Cadocu.

Jeanne avait une taille souple et rebondie, de belles hanches rondement accusées comme celles de ces Catalanes qui courent le monde, faisant de l'or avec leurs jambes.

Madame Agnès avait eu raison de dire qu'elle dansait comme Terpsichore. Elle n'avait point deseconde dans les nobles fêtes de la cour. — Aussitôt que maître Antoine eut donné le signal et que la viole préluda, elle s'élança dans le cercle qui s'élargit autour d'elle, et dessina ces pas gracieux et classiques que les croisés avaient rapporté de Constantinople. La coupe de vin épicé lui montait au cerveau, elle se surpassa elle-même.

Mais Cadocu bâilla et dit :

— Voyons, Jeanne, montre-lui un peu comme on danse !

Et Jeanne bondit, faisant un saut périlleux par-dessus la table couverte de brocs.

Jeanne était une saltimbanque de force remarquable, Jeanne possédait de plus sur le bout du doigt, les poses lascives de la danse bohême, et de la danse d'Égypte.

Le pas que sauta Jeanne était à l'égard du ballet grec d'Agnès de la même force que le broc contre la coupe.

— Voilà ce qui s'appelle danser !.. dit Cadocu qui saisit son gobelet et le versa dans son giron ne trouvant plus le chemin de ses lèvres ; — Tu ne danses pas bien, madame... — Catherine !

Catherine avait eu le temps de sécher ses larmes. Catherine était heureuse en voyant s'aggraver à chaque instant la déconve-



Castelli del. Imp. Dupain, Faub.g St Jacques, 35. Lechard sc

UN TOURNOI DE DAMES

NUITS DE PARIS

nue de sa rivale haïe. Catherine s'élança tenant à la main un théorbe de forme bizarre.

C'était l'instrument d'Agnès qui bien souvent avait charmé les loisirs de Philippe-Auguste en lui disant les romances de chevalerie.

Le roi aimait de passion ces chants héroïques dont la poésie exaltait les prouesses de Roland, de Renaud, d'Ogier le Danois et des autres preux de la Table-Ronde.

Sa fantaisie était si forte à cet égard qu'il avait institué à sa cour une Table-Ronde moderne, en imitation de celles d'Arthur de Bretagne et de l'empereur Charlemagne.

C'est, à vrai dire, l'époque de Philippe-Auguste qui est l'ère classique de la chevalerie errante. Les plus remarquables romances datent de ce règne et les fabuleux exploits qu'elles racontent, en les plaçant sous Charlemagne ou sous Arthur d'Angleterre, s'encadrent dans des mœurs qui sont précisément celles du douzième siècle.

Agnès n'était pas découragée, car elle se croyait bien sûre de venger d'un seul coup ses défaites ; elle avait une voix merveilleuse et l'art du chant ne gardait point de secret pour elle.

Entre ses belles mains le théorbe sonore préluda doucement.

Puis elle chanta, d'une voix lente et régulièrement cadencée, la romance de Huon de Bordeaux.

Les routiers et les ribaudes, elles-mêmes, écoutaient cette fois, car cela était beau, et toute foule possède l'intime sentiment du beau.

Mais Cadocu n'était plus de la foule; il était au-dessous de la foule; il fallait autre chose pour fouetter son ouïe paralysée.

— Assez! Assez!.. cria-t-il en colère, — je crois que tu te moques de nous, Madame!.. sommes nous à l'église pour traîner

ces accents lugubres?.. Prends-lui le théorbe, Catherine... Elle ne chante pas bien : Fais mieux!

Cette fois, Agnès de Méranie courba la tête et ne répondit point. Elle qui était avare, elle eût donné son plus précieux écrin pour ne s'être point fourvoyée en ces bas lieux.

Pour les femmes comme elle la victoire excuse tout, ennoblit tout ; — mais l'audace, vaincue, ne laisse qu'amertume et misère.

Catherine ne se fit point prier. Radieuse et charmante de fierté, elle arracha des mains d'Agnès la lyre qui frémissait encore. Assise en face de Cadocu, le coude appuyé sur la table, elle choisit une pose pleine de gracieux abandon.

Un sourire gai vint illuminer son visage naguère baigné de pleurs.

Sous sa main exercée et habile le théorbe fit en quelque sorte explosion ; dès les premières notes du prélude, Cadocu tressaillit, éveillé à demi.

Il eut presque un sourire quand la voix vibrante et fortement timbrée de Catherine entonna le chant des routiers.

Elle disait, sur un air vif, bizarre et qui touchait à peine la tonique, entre les couplets attachés l'un à l'autre de façon à ce que l'air et l'accompagnement se suivissent sans interruption sensible :

Routier, routier, point de maison,
Point de prison!
La terre
Entière,
Routier, routier, devant tes pas
S'ouvre là-bas;
Va faire
La guerre!
Routier, routier, ouvre la main
Sur ton chemin,
Pour prendre
Pour rendre :

Routier, routier, pour prendre au fort
Et rendre l'or
Au frère
Misère.

Cadocu repoussa sa coupe et jeta sur Catherine un regard de véritable tendresse.

Catherine continuait :

Routier, routier, le vin du roi
Coule pour toi.
La fille
Gentille,
Routier, routier, sourit toujours
A tes amours
Nouvelles
Et belles.
Routier, la reine a des bijoux
Et des yeux doux,
La reine
Hélène.
Routier, routier, tu les auras
Quand tu voudras :
Princesse,
Richesse (1).

Catherine s'interrompit pour piquer sa rivale de son regard aigu, car la victoire même ne désarme pas la colère d'une femme jalouse.

— La princesse, je ne dis pas, murmura-t-elle — la princesse se donne... mais la richesse... la princesse ne donne jamais !

Il y eut deux ou trois éclats de rire dans la foule, ce qui prouve que deux ou trois femmes comprirent le sarcasme.

Cadocu, lui, ne comprit rien du tout et cependant ce chant de Catherine lui avait rendu un peu de vie, sinon de raison.

— Viens, ça, dit-il.

(1) Recueil de Johan Order, traduction anglaise de Browne.

Et il déposa un gros baiser sur le front de la jeune fille, ivre de joie.

Puis il essaya de se lever en s'appuyant d'un côté au poteau, de l'autre à l'épaule de Catherine.

— Toi, reprit-il en s'adressant à madame Agnès, qui restait là comme étourdie. — Tu as attristé notre nuit... vois, les voilà tous qui se taisent... et quand vient l'heure où nous sommes, j'aime à m'endormir au bruit de leurs folies.

Il était grave et parlait avec emphase.

— Je l'ai dit tout à l'heure, reprit-il, — je n'aime que les ribaudes et les reines; — Mais tu n'es pas une reine, puisqu'Ingeburge, la Danoise, était avant toi la femme du roi... Est-ce qu'une reine serait venue ici, au risque de salir son âme et sa couronne?

— Qui le saura!.. balbutia Agnès au hasard.

Catherine, l'impitoyable, prononça ce mot qui déjà est revenu plusieurs fois dans ces pages et que Philippe-Auguste aimait tant à répéter :

— Le roi sait tout!..

Agnès eut le frisson et devint plus pâle.

— Si tu n'es pas une reine, reprit maître Antoine poursuivant obstinément son discours. — Tu n'es pas non plus une courtisane... je dis une courtisane digne de nous... Tu es belle; mais Agnès la Jolie, que ton âme damnée Amaury Montruel a fait étrangler sur la route d'Etampes était bien plus belle que toi... Tu ne sais pas boire comme Alix, tu ne sais pas danser comme Jeanne, tu ne sais pas chanter comme Catherine, ma mie... Je ne veux pas de toi, va-t'en!

Maître Antoine retomba épuisé sur son escabelle, tandis que Catherine poussait un long cri de victoire.

Ce cri fut comme un signal, l'orgie recommença au point où madame Agnès l'avait interrompue et ce fut au milieu des hur-

lement frénétiques de la cohue, qu'elle regagna la porte extérieure.

Sa poitrine était trop étroite pour contenir la rage folle qui l'étouffait.

Elle chercha un instant Montruel du regard, puis comme elle ne l'aperçut pas tout de suite, elle l'appela d'une voix rauque et stridente.

Montruel sortit aussitôt de sa cachette.

— Oh!.. murmurait Agnès, — je n'avais pas de poignard!..

— Messire, s'écria-t-elle l'écume aux lèvres. — Vous m'avez attirée dans un guet-apens infâme!

— Moi!.. voulut interrompre Amaury.

— Taisez-vous!... prononça madame Agnès qui râlait de fureur. — Vous êtes un traître et un lâche!..

Elle appuya ses deux mains sur les épaules du chevalier et le secoua avec la force d'un homme.

Puis, arrivée aux derniers spasmes du délire, elle le frappa au visage si violemment que le sang de Montruel jaillit par ses yeux et par ses narines.

L'instant d'après, cette force furieuse qui l'emportait s'évanouit tout à coup; elle tomba demi-morte dans la fange de la rue de la Calandre devant le seuil même de la taverne Saint-Landry, d'où sortaient par bouffées les joyeuses clameurs des routiers.

V

Une demi-heure après, vous eussiez rencontré Amaury Montruel et madame Agnès dans l'avenue de jeunes ormeaux qui conduisait de la porte Saint-Honoré à la tour du Louvre. Ils s'étaient arrêtés juste à cette même place où le beau page Albret avait dit son amour à Ève le matin de cette journée.

Madame Agnès avait réparé le désordre de sa toilette. — De toute cette grande fièvre, de toute cette folie furieuse qui la secouait naguère, il ne restait plus rien.

Les boucles de ses cheveux noirs tombaient avec symétrie le long de ses joues à peine plus pâles que de coutume.

Montruel, lui, n'avait pu se remettre si vite; il avait été frappé au cœur plus cruellement encore qu'au visage; il gardait pour un peu son air piteux et désolé.

— Ne pensons plus à cela, messire... dit Agnès en s'arrêtant. Avant de rentrer en mon logis, je voudrais, à cause de l'estime que je fais de vous, être bien assurée que vous ne me gardez point de rancune.

— Madame... balbutia Montruel.

Agnès lui tendit la main et l'interrompit avec un ton d'indifférence qui démentait singulièrement ses paroles.

— C'est bien... c'est bien, messire, dit-elle, — je vois que vous ne songez plus à ce qui s'est passé entre nous et croyez que j'en suis bien heureuse... J'avais peur de perdre un fidèle ami.

— Oh! ma souveraine... s'écria Montruel, — jusqu'à la mort...

Agnès l'interrompit une seconde fois en répétant :

— Bien... bien, messire.

— Dites un mot, poursuivit Montruel, qui baisait avec idolâtrie la main qu'on avait laissée entre les siennes. — Voulez-vous que je vous venge de cet homme!

Agnès eut un sourire dédaigneux.

Montruel s'échauffait.

— Parlez, reprit-il, — parlez, ô ma souveraine! Si cela vous plaît, cette nuit même mes archers vont pénétrer dans ce repaire... On va surprendre, pendant qu'ils sont ivres encore, cette tourbe de bandits et de courtisanes... On va tout mettre à feu et à sang dans le taudis de François Gauthier... et demain il ne restera pas une

âme vivante pour se souvenir des événements de cette nuit et accuser la reine.

— Merci... répliqua madame Agnès sans s'émouvoir ; — vous croyez que j'ai peur, messire et vous cherchez à me rassurer... mais au-dessus de la reine, il n'y a que le roi, et le roi ne croirait pas si l'on accusait la reine... Messire, je n'ai pas peur.

Elle se rapprocha d'Amaury, et cette froideur calme qu'elle avait gardée jusqu'alors s'évanouit comme par enchantement. Amaury sentit sa main trembler dans les siennes et devenir glacée.

— Non, non, murmura-t-elle d'une voix sourde, — ce n'est pas de quelques misérables routiers, ce n'est pas de quelques courtisanes viles que je veux me venger, messire... Je veux me venger de celle qui m'a valu ce dernier outrage, de celle qui fait de ma vie royale une longue série de terreurs et de souffrances, de celle qui reste là, toujours suspendue au-dessus de ma tête comme une menace, — de celle qui m'empêche d'être reine !

— Car il me l'a dit cet homme... reprit-elle plus bas ; — il m'a dit : tu n'es pas une reine !

Si la pauvre Ingeburge n'eût pas été déjà condamnée par la haine sauvage de sa rivale, ce mot de routier Cadocu aurait été son arrêt.

Montruel répliqua :

— Vous savez bien, Madame, que cet obstacle sera brisé.

— Je ne sais rien, j'attends ! dit Agnès avec énergie, — tant qu'on me dit : elle mourra, c'est qu'elle vit !.. et qui sait si, moi aussi, je ne suis pas menacée !.. Ce concile qui va s'assembler, ne peut-il changer mon sort en un seul jour ?.. Amaury Montruel, sais-tu ce que peut une femme pour l'homme qui réalise son premier, son plus ardent, son unique désir ?..

Amaury appuya sa main contre sa poitrine pour réprimer les battements de son cœur. Cet horizon enchanté qu'on ouvrait tout à coup devant lui le rendait ivre, il ne sentait plus le feu de l'ou-

trage sur sa joue, il ne se souvenait plus, le malheureux, que ce bien suprême qui lui était offert, Cadocu, le routier, l'avait vraisemblablement refusé.

Il s'agenouilla et porta la main d'Agnès à ses lèvres.

— J'en ai trop dit... murmura madame Agnès qui se donna la peine de jouer la pudeur alarmée, — je sens qu'il y aurait désormais danger pour moi à me rencontrer avec vous... Donc, jusqu'à ce que tout soit fini, — et bien fini, messire, ajouta-t-elle en appuyant sur les mots, — c'est en vain que vous chercheriez à me revoir.

L'amoureux Montruel voulut protester et dire qu'il ne lui était pas possible de vivre sans la vue de *sa souveraine*, mais Agnès lui ferma la bouche au premier mot et lui ordonna de sonner le cor.

Le pont-levis s'abaissa et ils entrèrent au Louvre.

VI

Dans cette grande salle aux vitraux chargés d'éclatantes couleurs où Philippe-Auguste avait reçu maître Adam quelques heures auparavant, il y avait une lampe allumée dont la lueur tombait d'aplomb sur la face pâle et décharnée de maître Samson, le clerc d'Amaury Montruel.

Si le roi savait tout, et il est certain que le roi savait bien des choses, ce n'était point par sortilége. La grandeur d'un homme se compose souvent d'une foule de petitesses : il ne faudrait point reprocher aux gens qui veulent tout voir les bésicles qu'ils mettent.

Quand on prend de la police d'ailleurs, chacun sait cela, on n'en saurait trop prendre. Une police n'est bonne qu'à la condition d'être contrôlée non pas une fois mais dix fois, et l'art suprême serait d'arranger une préfecture à compartiments dont chaque case aurait l'œil sur sa voisine, — pourvu toutefois que l'œil du

maître fut au milieu de toutes ces cases et n'en put perdre de vue aucune.

Philippe-Auguste avait le génie de la police. Si les événements eussent laissé du loisir à ce grand prince, bien plus résolu et bien plus fin que Louis XI, dont les historiens et les poëtes ont fait le type de la finesse royale, il n'est pas douteux que Paris aurait eu, dès le treizième siècle, une police monumentale et organisée selon l'art.

Mais comme Philippe-Auguste n'avait pas le temps, obligé qu'il était de se défendre contre les déloyales attaques de l'Asie et de l'Europe coalisées, il se bornait à faire de la police d'amateur.

Avec de très-petits moyens, il arrivait encore à d'assez jolis résultats.

Aussi était-ce là, précisément qu'il plaçait son légitime orgueil; il était plus fier de dire : le roi sait tout, que de rappeler ses batailles gagnées.

Il y a un vieux préjugé contre la police, comme s'il n'était pas historique et certain que tous les grands chefs d'État, soit dans les monarchies, soit dans les républiques, ont pris plaisir à encourager cet art libéral.

Beaucoup même, pour employer un mot du métier, ont mis de bon cœur la main à la pâte.

Philippe-Auguste ne faisait pas tout à fait comme le bon Kalife Haroun-el-Reschid que l'on voit dans les Mille et une Nuits parcourir constamment les rues de Bagdad en causant philosophie avec son visir Giaffar, mais il ne dédaignait nullement d'espionner ses espions et même les espions de ses espions.

Par ce moyen il savait précisément le triple de ce qu'il aurait su en se fiant aux rapports de son fidèle ami, messire Amaury Mont ruel, seigneur d'Anet.

Maître Samson était debout, le chaperon à la main; le roi était

demi couché dans un vaste fauteuil et tenait ses deux mains sur ses yeux, comme pour se garder contre la lumière trop vive de la lampe.

— Ah! ah!.. disait-il au moment où nous entrons dans la salle, Amaury a fait tuer cette femme ?..

— A trois lieues de Paris sur la route d'Étampes... répondit maître Samson.

— Parce que cette femme savait son secret?

— Elle le savait aussi bien que vous et moi, sire.

— Et tu as appris cela maître Samson?..

— En voyant revenir les estafiers qui avaient assassiné la pauvre Agnès.

— Ah! fit le roi négligemment — cette pauvre belle fille s'appelait donc Agnès?

— Messire Amaury lui avait donné ce nom, répondit le clerc qui mit dans ses paroles une intention accusatrice.

Le roi releva un peu ses mains et s'en fit une visière pour regarder le maigre et jaune visage de maître Samson.

— Et quand tu as vu revenir les estafiers, dit-il — que faisais-tu, sur le parvis Notre-Dame, avant le lever du soleil, en compagnie du roi de la basoche?

Maître Samson tressaillit d'abord, puis ses yeux ternes prirent une expression de naïve admiration.

— Je voudrais bien savoir qui est-ce qui pourrait cacher quelque chose au roi?.. s'écria-t-il. — J'étais là pour l'affaire de madame Ingeburge.

— Quelle affaire?

— Mon très-redouté sire le sait assurément bien mieux que moi, mais puisqu'il daigne m'interroger, c'est mon devoir de lui répondre... Messire Amaury voulait exciter quelque tumulte dans Paris en faveur de la très-noble reine Agnès, qui est toujours jalouse de madame Ingeburge.

— Ah!.. fit pour la troisième fois le roi dont le regard se porta involontairement vers cette magnifique draperie d'étoffe d'or au-devant de laquelle Agnès de Méranie apparut comme une sombre vision à la petite Ève. — Tu crois que la reine est jalouse, toi, maître Samson?

Un sentiment étrange se peignit sur le visage du clerc, on voyait qu'il aurait eu bonne envie de parler, mais qu'il n'osait pas.

— N'as-tu rien autre chose à me dire?.. demanda Philippe-Auguste.

— Autre chose?.. répondit le clerc en hésitant, — je ne vois pas...

— C'est donc, reprit le roi qui le regardait en face, — pour me raconter l'histoire de la pauvre fille folle que tu es venu cette nuit au Louvre?

Le clerc parut hésiter davantage.

— Alors, dit le roi, qui ouvrit un manuscrit posé près de lui, si tu n'avais à m'apprendre que cela, tu peux te retirer.

Maître Samson se leva et prit la direction de la porte, mais au lieu de sortir, il resta sur le seuil, tournant son chaperon entre ses doigts avec embarras.

— Mon très-redouté, sire, dit-il après une grande minute écoulée, — pourrais-je sans perdre le respect vous adresser une humble question ?

— Tiens, s'écria le roi, vous êtes encore là, maître! — faites toutes les questions que vous voudrez.

Samson se rapprocha doucement.

— Messire Amaury est-il au Louvre ? demanda-t-il.

— Il doit y être... répondit le roi.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose... Et la noble reine Agnès?

Il s'interrompit et comme le roi l'interrogeait du regard, il prit son grand courage et acheva :

— Est-elle dans son appartement?

— Où veux-tu qu'elle soit à pareille heure?.. dit le roi avec brusquerie.

Samson ne se déconcerta point trop.

— Si mon très-redouté sire daignait me répondre oui ou non.. commença-t-il.

— Et bien, oui!.. répondit le roi en fronçant le sourcil. — La reine est là.

— Mon très-redouté sire en est certain?

— Très-certain.

— Mon très-redouté sire l'a vue?

— Je l'ai vue... répondit encore le roi qui frappa du pied avec impatience.

— Alors, dit le clerc en s'inclinant très-bas, je n'ai plus qu'à me retirer en demandant pardon au roi d'avoir abusé de ses instants si précieux.

— Il se dirigea vers la porte, cette fois pour tout de bon, mais le roi le retint d'un mot.

— Tu ne t'en tireras pas comme cela, maître... dit-il. — Pourquoi m'as-tu fait ces questions?

— Parce que... parce que, balbutia le clerc.

— Allons parle vite et franc, ou gare à tes épaules!

— Eh bien, répliqua maître Samson, je vais vous dire toute la vérité, mon redouté sire. — Si la pauvre Agnès la Jolie n'était pas morte, j'aurais cru naturellement que c'était elle... mais elle est morte... et quelle femme maintenant dans Paris peut ressembler à ce point à madame la reine?..

— Ah! ça, répliqua Philippe-Auguste qui se redressa sur son siége, — quelle gamme nous chantes-tu là, maître Samson?.. Je t'avais ordonné de parler vite et de parler franc!

Samson eut peur, parce que Philippe-Auguste avait l'air véritablement impatienté.

— Je m'étais trompé, mon noble sire, dit-il avec précipitation, je m'étais trompé... voilà tout!

— En quoi, trompé?

— J'avais cru voir... pardonnez-moi cette idée extravagante : nous autres nous découvrons parfois de si étranges mystères!.. J'avais cru voir madame la reine en compagnie de messire Amaury Montruel, — cela vers la dixième heure de nuit, — seuls tous deux et à pied, dans la rue de la Calandre, au seuil de la taverne Saint-Landry où se réunissent les routiers de Cadocu.

Le roi se mit à rire et maître Samson ne vit absolument rien de forcé dans cette gaîté.

— Agnès!.. seule!.. à pied... dans la rue de la Calandre à dix heures de nuit!.. ma foi tu as raison, mon maître, tu es fou... va dormir!

Maître Samson se retira tout confus.

Le beffroi du Louvre tintait les douze coups de minuit.

Dès que le roi fut seul, sa physionomie changea soudain et sa belle tête intelligente s'inclina sur sa poitrine.

— Seule!.. murmura-t-il, — à pied!.. dans la rue de la Calandre, à dix heures de nuit!

Ce n'était pas tout à fait de la tristesse qui se peignait sur les traits de Philippe-Auguste, c'était de la surprise d'abord et ensuite, et surtout une laborieuse méditation.

S'il savait tout, ce roi, il faut se souvenir qu'il profitait de tout.

Il quitta son siége, souleva la draperie d'or et mit son œil au trou de la serrure, ni plus ni moins qu'un mari bourgeois et malheureux qui guette son épouse légère.

— Que va-t-elle me dire? murmura-t-il. — Voilà bien des fois que je regarde et que je ne la vois point... Va-t-elle essayer de me faire croire qu'elle n'a point quitté son appartement?.. Elle

va l'essayer, — car la femme est un être vaillant qui du premier coup tente toujours l'impossible !

A cet instant un craquement lointain se fit entendre : c'était le pont-levis du Louvre qui pivotait sur son axe rouillé.

— La voilà qui revient!.. dit Philippe-Auguste en regagnant son siége — moyennant quelques écus au soleil, les gardes de la porte seront discrets... je ne saurai rien.

Il se prit à rire.

Un bruit léger, presque imperceptible se fit, de l'autre côté de la draperie d'or.

— Seule!.. pensait cependant Philippe qui en revenait toujours là — à pied!.. dans la rue de la Calandre!.. à dix heures de nuit !

La draperie se souleva doucement et la figure d'Agnès apparut souriante.

— Ai-je assez attendu?.. dit-elle en faisant sa voix caressante et douce.

— Vous attendiez, ma belle mie?.. répliqua Philippe-Auguste avec une douceur également caressante.

— J'ai toujours peur, dit Agnès en entrant — de voler au royaume de France une part des heures que mon bien-aimé sire consacre à la félicité de son peuple.

Elle tendit son front où le roi déposa un tendre baiser.

— Il ne sait rien... pensa-t-elle.

Le roi pensait :

— Seule !... à pied !... à dix heures de nuit!.. dans la rue de la Calandre!..

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

QUATRIÈME NUIT. — LES CARLOVINGIENS.

LES FILLES DE CHARLEMAGNE.

CINQUIÈME NUIT. — LES NORMANDS.

LA TOUR DE BOIS.

SIXIÈME NUIT. — PHILIPPE-AUGUSTE

LE MAÇON DE NOTRE-DAME.

Première partie.

LE MAÇON DE NOTRE-DAME.

Deuxième partie.

LE MAÇON DE NOTRE-DAME.

Troisième partie.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.)


E. GIRARD et A. BOITTE, ÉDITEURS, 42, RUE DE L'ÉCHIQUIER
PARIS